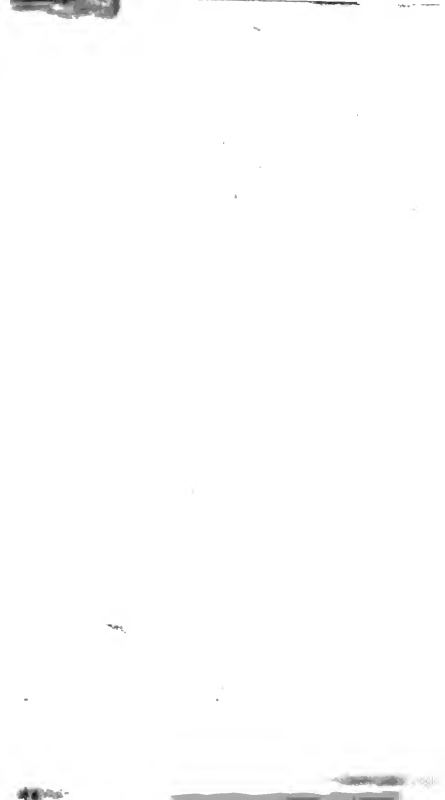




II O-- 157.



Biographie

&

Chroniques **C**astraises.

« Si ce n'est rien pour la gloire, c'est assez
pour l'amusement. On ne se fait pas un nom
par là, mais on passe doucement sa vie. »
(*Paul-Louis Courier.*)

BIOGRAPHIE CASTRAISE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE,

ANALYTIQUE ET CRITIQUE,

**DES PERSONNAGES QUI SE SONT RENDUS CÉLÈBRES
À CASTRES OU DANS SES ENVIRONS, PAR LEURS
ÉCRITS, LEURS TALENS, LEURS EXPLOITS,
DES FONDATIONS UTILES, LEURS VERTUS
OU LEURS CRIMES,**

SUIVIE DE

CHRONIQUES

ET

Antiquités Castraises,

Par Magloire Hayral,

JUGE DE PAIX DU CANTON DE CASTRES, MEMBRE
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS ACADÉMIQUES.

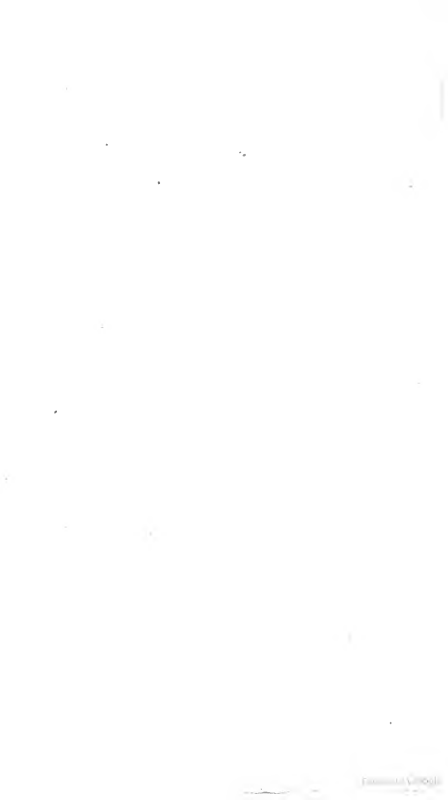
❁
TOME I.
❁

CASTRES,

IMPRIMERIE DE VIDAL AÎNÉ, PLACE ROYALE.

M. DCCC. XXXIII.





AVERTISSEMENT.

Des circonstances indépendantes de ma volonté ont retardé la publication de ce premier volume. J'ai pris des mesures pour que ceux qui doivent le suivre paraissent à des époques plus rapprochées, et je prie mes Souscripteurs de vouloir me pardonner le retard que je leur ai fait éprouver.

Comme je veux n'être responsable que de mes propres erreurs ou ne pas m'attribuer un mérite qui ne m'appartient point, je les prévien en même temps que le volume, que je mets aujourd'hui sous leurs yeux, renferme quelques notices qui ne sont pas de moi; elles portent la signature de leurs auteurs ou bien elles sont distinguées par ces mots : Article communiqué. Cellos que je croirai devoir insérer dans les autres volumes auront la même désignation.

Je ferai encore une remarque très-importante.

Aux pages 251 — 262 se trouvent deux notices : Balette et Besplas qui , quoique placées à la lettre B , ne sont pas dans leur ordre alphabétique. Les renseignemens d'après lesquels je les ai rédigées n'étant parvenus trop tard , je n'ai pu les intercaler dans le rang où elles devraient figurer. En les mettant à la place qu'elles occupent , je croyais pouvoir éviter de publier un supplément ; mais je vois maintenant que je ne puis m'en dispenser. Il m'a été adressé des documens précieux dont je n'ai pu faire usage et que je me propose de mettre à profit. Ainsi le dernier volume de la Biographie Castraise sera terminé par un supplément dans lequel je réparerai , autant qu'il dépendra de moi , les oublis que je puis avoir faits.

L'ordre alphabétique que j'ai adopté et qui convenait seul à mon ouvrage , présente quelques inconvéniens. Par exemple le nom du XI^{me} Seigneur de Castres se trouve avant le premier , ainsi de suite. Il en est de même pour les Evêques ; de sorte que ce n'est qu'en se trainant péniblement d'un renvoi à un autre qu'on peut parvenir à classer chacun de ces personnages suivant son rang chronologique. Pour remédier à cet inconvénient , je ferai précéder la table alpha-

bétique générale , qui se trouvera à la fin de l'ouvrage , d'une table chronologique des Evêques , des Seigneurs et des Comtes de Castres , qui sont les seuls pour lesquels cette marche offre quelque avantage.

Si ce volume ne contient pas le nombre de pages que j'avais promises dans mon prospectus , c'est que je n'ai pas voulu couper la lettre D , par laquelle je commencerai le volume suivant. Ce dernier dédommagera mes Souscripteurs des pages dont ils sont momentanément privés.



PRÉFACE.

Les longs ouvrages me font peur, disait le bon La Fontaine. A son exemple beaucoup de lecteurs sont effrayés, non seulement des longs ouvrages, mais encore des longues préfaces ; la mienne est courte : ce sera peut-être son seul mérite à leurs yeux.

Le goût des histoires locales est aujourd'hui très-répandu en France. On recherche avec avidité cette monnaie de la grande histoire ; nous sommes, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le siècle des détails et des tableaux de genre.

On est venu, par gradation, de l'histoire des provinces à celle des Cités ; et, maintenant, chaque ville voudrait avoir la sienne. Des écrivains très-estimables ont consacré leurs talens et leurs veilles à feuilleter d'énormes in-folios, à déchiffrer de vieilles chroniques et des diplômes rongés par les ans, pour en extraire ce qui peut intéresser leurs

concitoyens et rehausser la gloire de la ville dont ils se sont constitués les historiens. Leurs travaux ont obtenu les applaudissemens de tous les hommes qui aiment à encourager les entreprises utiles, et qui sont convaincus que ce n'est qu'avec de bonnes histoires particulières qu'on peut parvenir à posséder une bonne et complète histoire de France.

Les biographies particulières sont aussi une invention de ce siècle et comme une conséquence des mœurs constitutionnelles ; mais l'abus était facile à prévoir. Les premières qui parurent furent purement politiques ; chaque parti eut la sienne ; et, dans chacune, le même homme se trouvait, comme de raison, honni ou préconisé, et toujours travesti. L'insatiable exploitation de la crédulité publique fit éclore ensuite un vrai déluge de biographies de tous formats et sur tous les sujets, depuis celle des Souverains du 19^e siècle jusqu'à celle des vaudcvillistes et des Dames de la Cour. Des personnalités de mauvaise compagnie, des épigrammes insipides et un style de café décréditèrent le genre qui se trouva dès lors relégué dans la basse littérature : il a cependant survécu à ce discrédit passager. Des hommes du premier mérite lui ont donné une nouvelle vogue ; et, de nos jours, les biographies, qui sont véritablement dignes de porter ce nom, obtiennent un succès durable et progressif.

La ville de Castres a été le théâtre de tant d'événemens importans ; elle a joué un si grand rôle dans

nos guerres civiles, et tant d'hommes illustres qui ont rendu des services à la patrie, dans les sciences, dans les arts, dans la guerre, sont sortis de son sein, qu'elle méritait d'avoir son histoire et sa biographie particulières.

J'ai cru faire une chose agréable à mes concitoyens, en me vouant à cette entreprise. Je ne me suis pas dissimulé qu'il n'y avait là aucune gloire à acquérir; qu'il ne pouvait en résulter pour moi que des fatigues et des dégoûts. Mais le désir d'être utile à la ville qui m'a vu naître, m'a donné le courage de surmonter tous les obstacles, et l'approbation des gens de bien sera ma seule récompense.

La partie historique de l'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public n'est pas nouvelle. Les matériaux dont elle se compose sont disséminés dans des histoires très-volumineuses, dans des manuscrits fort rares, que tout le monde ne peut se procurer. Ils ont été en partie exploités par des écrivains qui m'ont précédé, et cependant j'ai cru devoir les remanier. Ce n'est pas à moi de faire la critique des histoires qui ont devancé la mienne. Je dirai seulement qu'on a reproché, avec juste raison, aux unes d'être trop sèches, trop arides; aux autres de ne pas avoir cet intérêt local qui pouvait seul les sauver de l'oubli; d'être empreintes d'une partialité impardonnable, et de faire de trop grandes incursions dans le domaine de l'histoire générale.

Ces derniers reproches m'ont fait réfléchir mûrement sur la marche que j'avais à suivre. Au lieu de faire une histoire, je me suis décidé à n'écrire que des chroniques. L'histoire exige un plan régulier qui n'admet point une foule de détails et de particularités qui, selon moi, sont ceux qu'on devrait le plus prodiguer dans les histoires locales. Rien, au contraire, n'est étranger aux chroniques; elles sont ouvertes à tout ce qui peut offrir quelque intérêt. Mon choix n'a pas été douteux : je me suis efforcé de m'élever au-dessus de tout esprit de parti et de secte. Loin de montrer du penchant pour telle ou telle cause, pour tel ou tel individu, j'ai jugé les causes par leurs résultats, les individus par leur conduite; j'ai flétri, sans pitié, les mauvaises actions partout où je les ai trouvées, n'importe le culte qui s'en est souillé.

Quant à la partie biographique, qu'on me permette d'entrer aussi dans quelques explications.

Dès mes plus jeunes ans, un goût particulier m'a porté à rechercher soigneusement les ouvrages en tout genre, que les écrivains Castrais ont composés. Le nombre en est beaucoup plus considérable qu'on ne croit, et, plusieurs d'entr'eux, totalement oubliés de nos jours, renferment des beautés qui auraient dû les sauver de l'oubli. J'ai voulu venger ces écrivains de l'ingratitude de leurs concitoyens; j'ai voulu que l'ouvrage que je consacre à leur mémoire pût remplacer, dans les bibliothèques

ques, les productions qui sont sorties de leur plume et qu'on y chercherait en vain. Des analyses succinctes, des critiques raisonnées, des citations choisies devaient occuper la plus grande place dans la *Biographie Castrake*, telle que je l'ai conçue. On ne sera donc pas étonné de les y trouver; et, peut-être, me saura-t-on quelque gré de cette innovation, qui ne doit être permise que dans des biographies particulières, où les moindres détails intéressent les lecteurs auxquels elles sont destinées. Une biographie générale ou universelle, basée sur un pareil plan, serait interminable.

Pour donner à cette partie de mon travail autant d'importance qu'elle pouvait en acquérir, j'ai puisé presque toutes les citations dont elle est ornée, dans des pièces inédites qu'on ne trouvera que là, et que je n'ai pu me procurer qu'avec une longue persévérance. Par ce moyen mon ouvrage aura, je l'espère, plus de prix aux yeux de mes lecteurs : cependant si quelques-uns d'entr'eux me reprochaient d'avoir publié des fragmens qui, peut-être, n'étaient pas destinés à voir le jour, je leur répondrais que je ne pense pas qu'on puisse pour cela m'accuser d'indiscrétion. Il n'y a d'*indiscrétion* qu'à publier, sans son agrément, des lettres d'un auteur vivant. Il n'y aurait pas *indiscrétion*, mais tort réel, si un ami publiait des choses qui pussent déshonorer, flétrir, son correspondant; mais lorsqu'on publie ce qui honore, ce qui peut charmer le lecteur,

la prétendue indiscretion est hommage et reconnaissance.

Je ne devais pas me borner à faire entrer dans ma *Biographie* les seuls écrivains ; d'autres personnes méritaient aussi d'y figurer , et l'on m'aurait blâmé si je n'en avais rien dit. Je me suis mis à l'abri de ce reproche , en cherchant à n'oublier aucune illustration. On trouvera dans mon ouvrage , non seulement les littérateurs et les écrivains qui ont acquis plus ou moins de célébrité , mais encore les anciens Seigneurs et Comtes , ainsi que tous les Evêques et les hommes qui se sont rendus recommandables par leurs exploits , leurs talens , leurs vertus , et des fondations pieuses ou utiles.

Un écueil s'est élevé devant moi : j'ai reculé pour ne pas m'y heurter. Les vivans pouvaient passer successivement sous mes yeux , aussi bien que les morts. J'aurais pu exposer leurs actions au grand jour ; les censurer ou les louer , suivant leurs torts ou leur mérite. Mais cette tâche était trop délicate : elle eût donné prise à la malignité ; et , par suite , elle m'eût entouré de trop d'inimitiés. Les amours-propres sont si susceptibles qu'ils ne m'auraient jamais pardonné ni ma franchise , ni mon courage : j'ai donc laissé les vivans en repos. Que ceux qui avaient à craindre quelque révélation se rassurent ! Le jour de tout dire n'est pas encore arrivé ; la postérité n'a pas commencé pour eux.

Les morts sont moins vindicatifs. On peut être juste à leur égard, sans craindre de les blesser ; mais il faut être véritablement juste quand on parle d'eux. Voltaire a prétendu que les dictionnaires historiques n'étaient que des dictionnaires de calomnies : on ne fera pas ce reproche à la *Biographie Castraise*.

Il m'eût été impossible de trouver , dans notre ville, toutes les ressources qui m'étaient nécessaires pour terminer mon entreprise ; il a fallu me les procurer ailleurs. Des bibliothèques précieuses m'ont été ouvertes ; des manuscrits inconnus à Castres m'ont été confiés. J'ai fait chercher , dans la Bibliothèque royale à Paris, et dans celle de Toulouse, des pièces de vers de nos anciens troubadours ; enfin des antiquaires, des biographes et des hommes de lettres recommandables ont bien voulu m'aider de leurs conseils et de leurs lumières. Sans de tels moyens et de tels secours, l'ouvrage que je vais livrer au public, serait encore tout en projets (1).

(1) Parmi les bibliothèques qui m'ont été les plus utiles, je dois mettre au premier rang celle de M. DE LAZOUSSA-ROCHERONT, à Castelnaudary, composée de plus de 10,000 vol. On y trouve une collection d'auteurs anciens, extrêmement rares, des manuscrits qu'on chercherait vainement dans les bibliothèques royales, des mémoires historiques et biographiques en profusion, et, surtout, une belle et volumineuse collection de lettres autographes des hommes les plus célèbres de France et des pays étrangers.

Si mes lecteurs veulent bien m'indiquer les fautes que j'ai commises, les oublis ou les omissions que j'ai faits, je leur en serai très-reconnaissant : mais avant de me censurer, je les prie de vouloir bien jeter les yeux sur l'*Errata* qui se trouve à la fin du volume. Je recevrai aussi avec plaisir les notes qu'on aura la bonté de m'adresser sur les familles et les hommes de mérite qui sont dignes de figurer dans cet ouvrage. Je désire lui donner tout l'intérêt dont il est susceptible, et je ferai tous mes efforts pour le rendre agréable à mes concitoyens.



BIOGRAPHIE

Castraise.

Adélaïde de Toulouse,

COMTESSE DE BURLATS.

LE château de Burlats est situé dans un vallon pittoresque. La rivière d'Agoût, qui baigne ses pieds, porte à l'entour la fraîcheur et la fertilité. Ses rives, couronnées de touffes d'arbres et bordées de prairies que sillonnent en serpentant les ruisseaux qu'elle reçoit dans son sein, contrastent, d'une manière frappante, avec les rochers arides du Sidobre (1), qui s'élèvent à peu de distance.

(1) Ce nom sert à désigner un quartier de la Montagne Noire, dans lequel de nombreux fragmens de rochers de

C'est dans ces lieux solitaires que la reine Constance (1), sœur du roi Louis-le-Jeune et femme de Raymond, Comte de Toulouse, vint cacher les chagrins que lui causaient les infidélités de son époux (2). Elle y donna

granit, entassés les uns sur les autres, offrent l'image d'un grand bouleversement. Il en sera parlé avec plus de détail dans le dernier volume de cet ouvrage.

(1) Constance portait le titre de Reine, parce qu'avant d'épouser Raymond, elle avait été mariée à Eustache de Blois, Roi d'Angleterre.

(*Hist. de Languedoc.*)

(2) Elle avait beaucoup à se plaindre de la conduite et des procédés du Comte son époux. Nous trouvons à ce sujet, dans l'Histoire générale de Languedoc, une lettre que le Pape Alexandre III écrivait, le 14 février 1174, à Henri, frère de Constance et Archevêque de Reims : elle mérite d'être conservée. La voici : « Notre chère fille en J. C., la noble » Dame Constance, Comtesse de Toulouse, votre sœur, nous » ayant représenté qu'elle était résolue de garder la chasteté, » parce que le Comte de Toulouse, son mari, ne lui est pas » fidèle, et qu'il entretient des concubines, nous l'avons ex- » hortée à retourner avec lui. Toutefois comme elle refuse de » se rendre à nos exhortations, jusqu'à ce que le Comte ait » renoncé à ses débauches, nous lui avons écrit pour l'engager » à changer de conduite, et nous lui avons envoyé une am- » bassade solennelle, pour le presser de rappeler la Comtesse, » sa femme, comme il convient, après avoir donné caution » qu'il la traiterait honnêtement et honorablement, et ainsi » qu'il convient à une si grande et si noble Dame. Nous avons » aussi ordonné à nos vénérables frères, l'Archevêque de Nar-

le jour à une fille aimable, connue sous le nom d'Adélaïde de Toulouse, qui ne tarda pas à devenir célèbre par sa beauté et par les rares qualités de son esprit et de son cœur.

Lorsque Raymond eut répudié Constance, il appela Adélaïde auprès de lui. Elle ne quitta qu'avec regret les lieux qui l'avaient vue naître, et parut à la Cour de son père, embellie de toutes les grâces que peuvent donner la jeunesse, l'innocence et la vertu. Cette Cour brillante, où se réunissaient les plus beaux esprits de la Provence et du Languedoc, ne lui fit point oublier les solitudes chéries où s'étaient écoulées ses premières années, et le manoir gothique de Burlats fut toujours présent à sa pensée.

» bonne et l'Archevêque de Nîmes, et à notre cher fils Raymond,
» Cardinal, Diacre du titre de Sainte-Marie, *in via lata*, de
» s'employer auprès du Comte de Toulouse, pour le porter à
» faire ce que nous souhaitons de lui, et de nous faire savoir,
» et à vous aussi, le succès de leur négociation. C'est pourquoi
» nous vous prions, supposé que le Comte juge à propos de
» rappeler honorablement la Comtesse auprès de lui, d'exhorter
» celle-ci à y retourner, parce qu'il ne convient pas à une
» femme de vivre ainsi séparée de son mari, pourvu qu'il
» la traite avec honneur, et qu'elle n'ait pas un juste sujet
» de s'en séparer. »

Raymond voulait que la politique seule , et non l'amour , disposât de la main de sa fille. Dans l'année 1171 , après avoir conclu un traité de paix avec Roger , Vicomte de Carcassonne , il lui donna Adélaïde en mariage.

Louis-le-Jeune fut si charmé de cette union qu'il écrivit à son neveu une lettre très-amicale , et lui fit présent du château de Minerve.

« Vous le tiendrez de nous , lui dit-il , et quand » nous irons dans vos quartiers , vous nous en » ferez hommage. Soyez assuré que nous fai- » sons aujourd'hui pour vous , ce que nous » n'avons jamais voulu faire pour aucun de » vos prédécesseurs. »

Roger s'étant déclaré le protecteur de la secte des Albigeois , attira ainsi de grands malheurs sur lui et sur sa famille. Adélaïde , malgré la piété qu'elle avait toujours manifestée , voulut partager le sort de son époux. En 1178 , lorsqu'il se retira dans des lieux inaccessibles , pour éviter les envoyés du légat du Pape Alexandre III , qui venaient dans l'intention de l'excommunier et de s'emparer de sa personne , elle vint à Castres avec ses domestiques et un corps de troupes pour la garder. Les Missionnaires y arrivèrent peu de temps

après. Elle eut la douleur de les entendre déclarer Roger *traître, hérétique, païen*, et ajouter l'excommunication à ces anathèmes.

Son courage n'en fut point abattu. Deux des principaux hérétiques, *Raymond de Baimiac* et *Bernard Raymundi* (voyez leur article), s'étant réfugiés dans le château de Lavaur, et le Cardinal Henri faisant des préparatifs pour aller les combattre, elle vola à leur secours, s'enferma dans cette place avec des soldats qui lui étaient dévoués, y soutint un siège opiniâtre, et n'ouvrit les portes aux assiégeans que lorsque toute résistance fut devenue inutile. Les deux chefs hérétiques ayant été pris se convertirent et Roger se soumit.

Dans l'année 1185, Adélaïde accoucha d'un fils, qu'on appela *Raymond-Roger*, et qui fut encore plus malheureux que son père. Elle engagea son époux à réunir ses principaux vassaux pour le leur présenter et s'assurer de leur dévouement. Cette assemblée eut lieu à Saussens, dans le mois de mai 1190. Là ils promirent amour, confiance et fidélité à Raymond-Roger, et firent serment de le maintenir de tout leur pouvoir dans la possession des domaines de son père.

Depuis lors , Adélaïde ne songea plus qu'à faire oublier , par des actes pieux , la part quelle avait prise aux troubles causés par la secte des Albigeois. Elle accorda des droits et des privilèges à plusieurs églises , et se fit chérir par ceux-là même qui avaient gémì de ses erreurs,

Roger mourut le 20 mars 1194 , sans lui avoir confié la tutelle de leur fils. Il en avait disposé , par testament , en faveur de Bertrand de Saissac et de Raymond , fils du Comte de Toulouse , croyant , par ce moyen , qu'ils le protégeraient contre ses ennemis , et lui serviraient d'appui. Adélaïde se soumit avec résignation aux dernières volontés de son époux. Elle assista , à Beziers , au dénombrement que fit Bertrand de Saissac des droits de son jeune pupile , et se retira ensuite dans le château de Burlats , où de nouveaux malheurs vinrent encore l'affliger. Elle vit son fils , dépouillé de tous ses états par le féroce Simon de Montfort , tomber , par trahison , entre les mains de son vainqueur , et mourir empoisonné , dans le château de Carcassonne , à l'âge de vingt-quatre ans !

Cette tendre mère ne put survivre à tant

d'infortunes. Elle mourut le 20 décembre 1200, et fut inhumée dans le monastère de Cassan , près du Vicomte son mari.

Adélaïde est moins connue dans l'histoire politique que dans celle de la *Gaie-science*. Elle avait puisé, chez le Comte son père, un goût pour la poésie ; et , à l'exemple de l'auteur de ses jours , elle protégea tous ceux qui la cultivaient.

Le château de Burlats devint le rendez-vous de tous les Troubadours du Midi de la France. Plusieurs d'entr'eux rendirent hommage aux charmes d'Adélaïde , dans des vers qui suffisaient alors pour donner de la célébrité.

Parmi ceux qui étaient reçus à sa Cour, le poète provençal Marvoill ou Marviell se fit plus particulièrement remarquer (1). Il faisait très-bien les chansons , et lisait les romans

(1) On pourrait encore citer *Garin-d'Apchier* , du château d'Apchier , situé dans le Gévaudan ; mais il ne chantait pas lui-même ses vers. Il avait choisi pour cela un Jongleur dont il paraît qu'Adélaïde n'était pas contente , puisqu'en lui faisant des reproches Garin lui dit : *Qu'il les chante maussadement et que la Comtesse de Burlats l'exhorte à le congédier.*

(Voyez l'*Hist. Litt. des Troubadours* , T. 1 , pag. 40.)

d'une manière fort agréable ; aussi Adélaïde le traitait-elle avec beaucoup d'égards. Marviell en devint amoureux ; mais, en amant timide , et n'osant avouer sa passion , il se bornait à faire des vers en l'honneur de la belle Comtesse , et il lui en donnait lecture , sans toutefois s'en déclarer l'auteur.

Encouragé par ses bontés , il lui découvrit enfin son amour dans une chanson intitulée : *La Franca captenenza*. La Comtesse ne s'en montra point offensée ; elle le combla de bienfaits , et Marviell continua de l'aimer et de la louer dans ses chants.

Alfonse d'Aragon , qui avait des prétentions à la main de l'aimable châtelaine de Burlats , exigea qu'elle le congédiât. Le poète au désespoir se retira à la cour de Guillaume de Montpelier. Il y pleura , jusqu'à sa mort , la perte qu'il avait faite , et laissa éclater sa douleur dans des couplets qui commencent ainsi : *Mot eras douts*.

Un auteur provençal , Nostradamus , qu'il ne faut pas confondre avec Nostradamus , l'auteur des prophéties , parle avantageusement d'un sonnet d'Arnaud de Marviell en l'honneur d'Adélaïde , commençant par ces mots :

Anas-vous. Il parle aussi d'un traité intitulé : *Las recastenas de la Comtessa*, et de la chanson, *La Franca captenenza*. J'ai fait vainement des recherches pour découvrir les deux premiers morceaux. Quant aux deux chansons, *La Franca captenenza* et *Mot eras douts*, je les mets avec plaisir sous les yeux de mes lecteurs. Ce sont des pièces précieuses par leur rareté et leur ancienneté.

LA FRANCA CAPTENENZA.

. CANÇO.



La Franca captenenza
 Qu'ieu non pose oblidar,
 El dos ris e l'esgar,
 El semblan quens vi far,
 Mi san, donna valens,
 Melhor qu'ieu no sai dir,
 Ins el cor suspirar :
 E si per me nous vens
 Merces e cauzimens,
 Tem que m'n'er à morir.

Ses gienh e ses falhensa
 Vos am, e ses cor var

'Al meils qu'om pot pessar.
D'aitan nous aus forsar
Per vostres mandamens.
Ai ! domna cui dezir ,
Si conoissetz nius par
Que sia fallimens
Quar vos soi be volens ,
Sufretz m'aquest fallir.

Non ai tan de plevensa ;
Ni posc razon trobar
Don-m'aus asegurar
Que ja m denhetz amar :
Mas ditz mos ferm talens
Que poiri' avenir.
No m dei desesperar ;
Que tals es pauc manens
Que l fai asters e sens
En gran ricor venir.

Domna , per gran temensa ,
Tan vos am eus ten car ,
Nous aus estiers pregar.
Mas plus fai ad onrar
Us paubres avinens ,
Quan sab honor grazir
E'ls bes d'amor celar ,
Q'us rics desconoissens ,
Cui par que totas gens
Lo dejan obezir,

Tan etz de gran valensa ,
 Queus am mais ab cor clar
 Ses pro merce clamar
 Qu'ab outra gazanhar.
 El vostr' ensenhamens,
 Pos no m'en posc partir ,
 Fassaus humiliar
 Si que vostre cors gens ,
 Amoros e plazens ,
 Si no m val no m'azir.

D'onratz faitz avinens
 Del rei e d'autras gens
 Vos faitz à torz grazir.

MOT ERAS DOUTS.

CANÇO.

Mor eras douts miei cossir
 Et ses tot marrimen ,
 Quan la bel' ab lo cors gen ,
 Humils , franqu'e de bon aire ,
 Me dis de s'amor estraire
 Don ieu nq m posc partir.
 E quar ilh no m rete ,
 Ni l'aus clamar merce ,
 Taich solatz mi son estranh ;
 Pos de leis joi mi sofranh.

Domna sins plagues sufrir ,
 Pel vostr' eis cauzimen ,
 Qu'ab dous precz cars humilmen ,
 Mercejan com fis amaire ,
 Vos auzes mon cor retraire
 En loc d'autre jauzir ,
 Vos no costera re
 E mi feiratz gran be :
 Que'l malaute quan se planh ,
 Si no l val , si se refranh.

Bela domna cui dezir ,
 Per vostr' ensenhamen ,
 Vostre bel acoillimen
 No m vedets com soletz faire.
 Del plus nous aus pregar gaire ,
 Tan soi espaventatz
 Quar es de tan rics plais :
 Mas Ovidis retrais
 Qu'entre'ls corals amadors
 Notz paratges e ricors.

Ensenhamen e beutatz ,
 Plazers ab gen parlar ,
 Gent acoillir et honrar ,
 Cortes' ab gaia semblansa
 Vos fan sobr'autras ouransa ,
 Per que jois e solatz
 Reven en vos e nais ,
 Vas quelque part biais :

E no m'o fai dir amors ,
Mas ver e vostra valors.

Tant es per tot issausatz
Vostre pretz fin e cars ,
Tem que nous val mos lauzars.
Pero be sai ses duptansa ,
Si tot s'a drecha balansa ,
Qui met plus en un latz
Sol un gran , pesa mais
Vas cela part lo fais ;
Atressi creis vostr' onors
Cum hom plus ne dis lauzors.

Genoes lo sapchatz ,
Si com abril e mais
Son d'autres mes plus gais ,
Es vostre ric pretz colors
Resplandens sobre'ls melhors.

Frances , qui que s biais
Ni de proeza s lais ,
Vostre pretz creis e nais ,
Tant es sobre los aussors ,
Malgrat dels lauzejadors.

J'avoue, avec franchise, que le langage naïf des Troubadours m'est presque entièrement inconnu. Dans mon insuffisance, j'ai eu recours aux talens d'un de nos jeunes compatriotes, qui habite maintenant la ville de Toulouse;

c'est à Monsieur G. Belhomme, Membre de la Société Archéologique du Midi de la France, que je suis redevable des deux traductions suivantes. Je me plais à lui en témoigner publiquement toute ma gratitude.

LA FRANCA CAPTENENZA.

Le franc accueil que je ne puis oublier, le doux sourire, le regard, et le bon visage que j'ai vu faire, excitent, puissante Dame, les soupirs de mon cœur, bien mieux que je ne puis le dire; et, si pour moi n'adviennent merci et tendres égards, craignez que le chagrin ne me fasse mourir.

Sans détour et sans feinte je vous aime, sans que mon cœur puisse changer, et le mieux qu'il est possible d'aimer; fussent mes sentimens téméraires être contraints par vos ordres. O Dame, objet de mes désirs, si vous reconnaissez que j'aie failli en rien, puisque vous êtes toute bienveillante, excusez mon erreur!

Je n'ai pas tant de présomption, ni ne puis trouver des motifs assez forts pour oser concevoir l'assurance que déjà vous daigniez m'aimer; mais mon ardente passion me fait croire que ce bonheur pourrait m'advénir: je ne dois pas perdre l'espérance; tel homme est peu puissant que lance et

sentimens élèvent quelquefois au faite des grandeurs.

Noble Dame, dans la crainte qui me retient, tant votre amour est cher à mon cœur, j'ose à peine vous adresser des prières; mais il est bien mieux d'élever à honneur un pauvre avenant, quand il sait répondre à cette faveur par la reconnaissance, et tenir secrets les biens d'amour, qu'un riche dédaigneux auquel il paraît que tout le monde doit obéir.

Vous êtes d'un si grand prix, que j'aime mieux crier sans cesse merci vers votre noble cœur, que de triompher d'une autre; et, puisque votre esprit me captive tellement, que je ne puis m'en départir, soumettez-moi aux épreuves les plus humiliantes, pourvu que votre cœur noble, sensible et fait pour plaire, n'ait pas la force de me haïr.

Traits d'honneur, qui signalez le Roi et autres gens, c'est à tort que vous excitez la reconnaissance (1).

(1) Le poëte fait sans doute allusion ici au Roi Alphonse d'Aragon, qui brigait la main d'Adélaïde, et contre lequel il ne peut dissimuler son dépit. Sans cela cette boutade serait une inconvenance déplacée, ou bien il y aurait dans le texte une faute d'impression. Il faudrait y lire à *tots* au lieu de à *torts*, et traduire ainsi: *Traits d'honneur qui signalez le Roi et autres gens, vous excitez la reconnaissance de tous.*

(Note de l'Auteur de la Biographie.)

MOT ERAS DOUTS.

BIEN douces étiez mes réflexions , et vous faites tout mon chagrin depuis que la belle au cœur noble , à l'air qui retrace modestie , franchise et bonté , m'a dit de renoncer à son amour , dont je ne puis me départir. Et pourquoi me retient-elle encore dans ses liens ! Je n'ose pas même invoquer sa merci. Tes plaisirs me sont étrangers , tu peux , avec justice , jouir de mes peines.

O Dame ! si vous aimez à faire souffrir ; pour votre choix qui m'abandonne , que les douces instances , les respects et les soumissions interviennent comme accord amoureux. Pour vous , au lieu d'en choisir un autre , entendez les lamentations de mon cœur ; il ne vous en coûtera rien , et ce sera un grand bonheur pour moi : car le malade qui se plaint , s'il ne trouve pas guérison , éprouve du moins soulagement.

Belle Dame que je désire ! Par vos qualités , par vos attraits , ne me rejetez pas comme vous avez coutume de le faire. Je n'ose guère vous prier d'avoir d'autres égards pour moi , tant je suis effrayé : car vous êtes de si noble lignée , qu'il devient bien plus évident , à ceux que vous dédaignez , que richesses et grandeurs sont contraires aux cœurs amoureux.

Savoir et beauté , agrément du langage , accueil gracieux et plein de dignité , courtoisie et physio-

nomie enjouée , vous font distinguer sur toutes les autres. Aussi joie et bonheur reviennent toujours à vous, et naissent sous vos pas de quelque côté que vous les dirigiez ; et ce n'est pas l'amour qui me fait parler ainsi , mais la vérité et votre mérite.

Vos rares et précieuses qualités sont tellement exaltées partout , que je crains bien que mes éloges ne soient pas dignes de vous ; mais je sais , sans *doute*, qu'aussitôt la balance se redresse quand on met plus de poids dans un des bassins ; un seul grain qu'on ajoute la fait peser davantage : de même s'accroît votre réputation , à proportion des éloges qu'on vous donne.

Genois , sachez que de même qu'avril et mai sont entre les mois de l'année ceux qui amènent le plus de joie ; ainsi votre réputation , votre opulence et votre mérite , ont un éclat supérieur à ce qu'il y a de mieux en ce genre.

Français , où que vous ailliez , la vaillance vous accompagne toujours ; votre mérite prend un nouvel accroissement ; et , il est si élevé au-dessus de toute atteinte , qu'il cause le dépit de tous les envieux (1).

ADDO, voyez BÉRU.

(1) On trouve ordinairement , à la fin des pièces en ce genre , des morceaux détachés qui tiennent à la politique ou à la morale ; ce qui prouve que les Troubadours ne s'occupaient pas toujours d'amour.



Alain-d'Albret ,

DERNIER SEIGNEUR ET COMTE DE CASTRES.



ALAIN-D'ALBRET ne dut la Seigneurie de Castres , à laquelle il n'avait aucun droit , qu'à des motifs de haine et de vengeance , qui firent agir Bouffil-de-Juge , son prédécesseur. Ce dernier avait épousé une sœur d'Alain , nommée Marie , de laquelle il eut une fille , et il les déshérita toutes deux , en 1497 , pour donner tous ses biens à son beau-frère. (Voyez Bouffil-de-Juge.)

Après la mort de Bouffil-de-Juge , Alain-d'Albret se mit en possession du Comté de Castres. Gabriel son fils , chargé de sa procuration le 11 janvier 1497 , rendit au Roi hommage-lige pour ce Comté , et le 28 juillet de la même année , Charles VIII en donna l'investiture à Alain-d'Albret , *sauf son droit*

et l'autrui. Mais on ne l'en laissa pas paisible possesseur. Marie d'Albret, veuve de Bouffil-de-Juge, Louise sa fille, épouse de Jean-de-Montferrand, et les héritiers de la maison d'Armagnac (Voyez Armagnac), lui en disputèrent la propriété. Encouragés par les restrictions que le Roi avait mises dans la réception de son hommage, ils portèrent leurs plaintes devant le Parlement de Paris, qui fut appelé à prononcer sur leurs prétentions réciproques. Ce Tribunal, s'appuyant de l'opposition que le Procureur général avait faite à l'enregistrement de la donation de Louis XI, en faveur de Bouffil-de-Juge, mit toutes les parties hors de cour; et, par un arrêt du 10 juin 1519, il réunît à la couronne le Comté de Castres, qui n'en a plus été séparé depuis (1).

Cet arrêt fut exécuté, le 26 mars 1521, par M. Prevost, Conseiller audit Parlement, lequel, procédant au fait de sa commission, créa et établit des Officiers au nom du Roi,

(1) Voyez, dans le volume des Chroniques, l'arrêt du Parlement de Paris, portant réunion et incorporation du Comté de Castres au domaine de la couronne.

et fit prêter le serment de fidélité aux Consuls des villes et lieux qui dépendaient du Comté.

Ainsi finit, en 1521, la Seigneurie de Castres, qui datait de l'année 1218, et que le Roi Jean avait érigée en Comté, le 25 août 1356. Elle dura 165 ans.





Albert (Philippe.)

Ce jeune littérateur et poëte était fils de Philippe Albert, perruquier, et de Margueritte Barthe. Il naquit, à Castres, le 1^{er} mai 1787.

Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, où il manifesta de bonne heure un penchant irrésistible pour la poésie, il parut dans le monde avec un esprit romanesque et des connaissances superficielles. Tourmenté de la démangeaison de rimer, il n'avait encore que 18 ans, lorsqu'il fit imprimer, à Castres, un petit poëme : *La Mort d'Eucharis*, suivi de quelques poésies érotiques. Il dédia cet opuscule à M.^{me} Éléonore de Labouïsse, très-jeune Muse, que les chants de son époux et ses propres vers avaient déjà rendue célèbre : cependant il n'en avait pas obtenu l'agrément ; ce qui prouve qu'il connaissait mieux, quoique très-novice encore, les

formes du Parnasse que les convenances du monde. Fier de cette équipée il fit un voyage à Saverdun, où était alors M. de Labouïsse qui le reçut avec beaucoup de cordialité, en lui faisant sentir néanmoins, mais avec douceur, combien il avait eu tort de faire paraître son livre sous les auspices d'une jeune femme, avant de l'en avoir prévenue, et surtout avant d'y avoir été autorisé. Ces ouvrages de sa jeunesse, pour lesquels on aurait dû montrer de l'indulgence, furent accueillis avec une défaveur marquée. Réimprimés à Paris, sous un titre nouveau : *Les Amours*, avec une dédicace à M. Aug. Gaude, et tournés en ridicule par le spirituel et malin Geoffroy (1), ils laissèrent, dans le public, une impression défavorable, qui ne put être effacée par les progrès que M. Albert fit depuis, et par les éloges que des Journaux de Province et de la Capitale lui prodiguèrent plus tard. Les dégoûts que lui causa cet essai malheureux, le firent renoncer, pour quel-

(1) On est étonné que ce savant critique n'ait pas dédaigné de s'occuper d'une si faible production ; il avait sans doute été poussé par quelque ennemi de M. Albert.

que temps , à la poésie. Il eut le courage de recommencer son éducation , qui n'était qu'ébauchée. Le latin , l'histoire , les belles-lettres , l'étude approfondie de la langue française , l'occupèrent d'une manière exclusive ; et , s'il ne parvint pas à être un bon poète , il devint , quoiqu'on en puisse dire , un excellent littérateur.

En 1806 M. de Labouïsse ayant publié , dans le 301^{me} numéro de *la Revue philosophique* , un article dans lequel il balance avec beaucoup de goût et une saine critique les qualités et les défauts de nos deux meilleurs poètes érotiques , en donnant la préférence à *Parny* sur *Bertin* , le jeune Albert , séduit par le style brillant , la riche imagination et l'aimable variété de *Bertin* , réclama contre ce sévère arrêt. Cette petite dissertation qui existe , prouve le soin que notre compatriote mettait à se former et à s'instruire. *Si je me trompe* , écrivait-il à M. de Labouïsse , *éclairerez mon ignorance ; mais il m'a semblé que vous maltraitez un peu trop Bertin dans vos observations.*

S'essayant dans plus d'un genre , jaloux de marcher sur les traces du poète distingué , que

dans nos provinces il semblait avoir pris pour maître, pour modèle et pour Mécène, le 1^{er} mai 1809 M. Ph. Albert adressa à M. de Labouisse un *Voyage à Tonneins*, précédé d'une préface, parce qu'il se proposait de publier de suite cet opuscule; il débute ainsi :

« A vous poète-voyageur,
Amant-époux d'Éléonore,
A vous, dont l'esprit enchanteur
Célèbre la beauté que votre cœur adore :
Sensible Troubadour, ingénieux auteur,
Voudrez-vous accorder un sourire flatteur
Aux vers d'une Muse novice ;
Et, pour loyer de son jeune labeur,
Vous montrer à la fois indulgent et propice ? »

Après ce début il peint son départ de Castres, sa séparation d'une épouse qu'il aime, dont les caprices de la fortune l'écartent pour quelque temps. Il allait à Tonneins fonder une école, qui obtint bientôt du succès. Il s'écrit :

« Je vais partir, ô ma sensible amie !
Je vais quitter le modeste séjour
Où, pour nous deux, et l'Hymen et l'Amour
Semaient de fleurs le chemin de la vie,
Et nous ouvraient le temple du bonheur. »

Sur la route il fait une halte au château de M. de B..., situé sur le Tarn, où il jouit du plus touchant accueil. En reconnaissance de l'aimable hospitalité qu'il a reçue, il décrit tout ce qui l'entoure depuis le *cèdre jusqu'à l'hysope*, depuis le chêne antique jusqu'à l'humble charmille ou la simple bruyère. C'est une coutume poétique consacré de temps immémorial dans ces sortes d'ouvrages. Ces peintures naïves les rendent plus agréables, plus attachans et plus gracieux.

Toulouse inspire un vrai enthousiasme à l'auteur. C'est la patrie de *Clémence Isaure* ! C'est le temple des *Jeux Floraux* !

« O Toulouse ! asile des sages,
Toi dont le nom fameux emporté par les âges
Vivra dans la postérité ;
Séjour cher à Thémis, accepte mon hommage !
Sous ton ciel où l'on vit de vaillans Troubadours
Sur la lyre ou le luth soupirer leurs amours,
Quel amant des neuf Sœurs n'aime à passer sa vie ?
Tu fus dans tous les temps le berceau du génie !
Mais quel brillant spectacle attire mes regards ?
Quel est ce corps auguste où le dieu des beaux-arts,
Environné des filles de Mémoire,
Distribue aux talens les palmes de la gloire ?
C'est toi noble Tribu, généreux nourrissons,

Illustres héritiers des cinq fleurs de *Clé*.

Toi dont les sublimes chansons

Réveillèrent jadis la verve de *Venance* (1).

Quand pourrai-je , éclairé par leurs doctes écrits ,

Le front paré d'une rose immortelle ,

Au nombre de tes beaux esprits ,

Me frayer sur le Pinde une route nouvelle ? »

Après ce souhait , le poète va visiter M. Auguste Gaude , aimable chantre de *Zelis* (2), qui le reçoit à merveille dans *sa solitude*. Il en parcourt tous les recoins , c'est-à-dire sa librairie , son salon , son cabinet particulier , et M. Gaude lui fait présent de la deuxième édition des *Pensées* de M. de Labouisse , qu'il venait de faire imprimer. M. le Chevalier Ch. de Pougens avait été éditeur de la première (3).

J'emportai avec plaisir , dit M. Albert ;

(1) Allusion aux *OEuvres* du P. *Venance* , couronné par l'Académie des Jeux Floraux , en 1788 , que M. de Labouisse allait publier. Elles parurent en 1810. (Voir une note à l'article *Sabatier*.)

(2) M. Auguste Gaude , dont la *Biographie Toulousaine* a oublié de faire mention , est mort depuis une vingtaine d'années. Il avait publié des *Opuscules poétiques* , et le *Contemplateur religieux* , poème en quatre chants.

(3) La troisième édition parut en 1810 , en deux volumes.

ce précieux volume , qui venait à l'instant de sortir de la presse. Je le lus avec empressement , avec satisfaction. Toutefois permettez-moi de vous dire , en vers , mon sentiment sur cet excellent ouvrage.

* Vous , des neuf Sœurs le plus cher des amans ,
Vous , qui savez cadencer sur la lyre
Ces jolis airs , ces riens charmans
Qu'Éléonore vous inspire ;
Heureux rival d'Anachréon ,
Qui de Tibulle éprouvez la tendresse ,
Qui de l'Hymen peignez la douce ivresse ;
Pourquoi , sans l'aveu d'Apollon ,
Quittez-vous les bosquets qu'arrose le Permesse ?
Je le vois à regret , le luth des Troubadours
Ne suffit plus à votre noble audace ;
Il faut une autre gloire à l'élève d'Horace ,
Et pour Pascal vous fuyez les Amours.
Ah ! reprenez plutôt votre lyre sonore ;
Chantez en vers heureux , chantez Éléonore.
Parny sourit à vos accens ;
Et Deguerle et Boufflers , ces poètes aimables ,
Ont , à l'envi , des fleurs les plus durables ,
Couronné votre front , votre Muse et vos chants.
Oui , vous dont les airs si touchans ,
M'ont servi de modèle en traçant ce *Voyage* ;
Vous qui savez trouver le secret d'être sage
Au milieu des dangers que présente Paris ;

Vous que les Grâces et les Ris
 Ont caressé dès votre plus jeune âge ;
 Vous qui d'un charmant coloris
 Ornez toujours un riant badinage ,
 Laissez-là , croyez- moi , Messieurs les beaux esprits
 S'égayer sur des feux par les vertus nourris ;
 Leurs sarcasmes grossiers ne durent qu'une aurore ,
 Tandis que les attraits, le nom d'*Éléonore*
 Sont immortels ainsi que vos écrits. »

L'auteur s'embarque ensuite sur la Garonne.
 A Agen il s'arrête chez un vieillard qui lui
 montre un vieux manuscrit de *Nostradamus* ,
 et il ne manque pas d'y puiser quelque cen-
 turie nouvelle. Entr'autres celle-ci, un peu
 hardie pour l'époque.

« Quand un rival du fougueux Alexandre ,
 » Par ses guerriers ira tout mettre en cendre ,
 » Lors brillera de Tibulle un rival ,
 » Qui , sur un luth gracieux et sonore ,
 » Chantant sa flamme et son *Éléonore* ,
 » Scra nommé *poète conjugal*. »

Arrivé à Toncains, il détaille les curiosités
 de la ville, sa culture du chanvre, sa manu-
 facture de tabac, et les jeux scéniques d'une
Société dramatique, qui s'était formée depuis
 peu. Acteurs et Actrices sont tous célébrés
 en vers légers et faciles par le jeune Voyageur,

qui termine ainsi le narré de sa courte et curieuse excursion : « Adieu, Monsieur, armez-vous d'indulgence, en lisant ce badinage » que je vous offre en tremblant ; ne m'oubliez point, et

« Vivez toujours auprès d'*Éléonore*,
Soignant vos tilleuls, vos ormeaux.

Aussi matinal que l'aurore,
Répandez vos bienfaits jusque dans ces hameaux ;
Où jamais le malheur en vain ne vous implore.
Avec l'aimable objet qui vous tient sous ses lois,
Arrosez de vos mains la jonquille odorante,
Le lys majestueux, emblème de nos Rois,
Et des roses de mai la famille brillante.
Paisible casanier, sous vos rustiques toits,
Cultivez les beaux-arts dans une paix parfaite ;
De vos chants pastoureux réjouissez vos bois :
Et si le sort vous force à quitter la retraite
Où vivent les Amours, les Grâces et les Ris ;

Si vous revenez à Paris,
N'oubliez pas, ingénieux poète,
De retracer, en vos charmans écrits,
Et vos regrets et vos ennuis,
Et les gracieuses peintures
De ces folles caricatures
Dont vos lecteurs seront toujours épris. »

On vient de voir, dans cette analyse du *Voyage à Tonneins*, que M. Ph. Albert parle

de sa femme : cependant je n'ai point dit qu'il était marié. Hâtons-nous, puisqu'il en est temps encore, de réparer un oubli involontaire, dont mes lecteurs auraient d'autant plus le droit de se plaindre, qu'il les priverait d'une anecdote intéressante qui se rattache à ce mariage.

M. Albert avait depuis peu quitté les bancs de l'école, lorsque M. de Fournier, Évêque de Montpellier, vint, pour la première fois, à Castres, qui faisait partie de son diocèse.

Comme depuis le commencement de la révolution on n'y avait vu aucun Évêque, il fut reçu avec la plus grande pompe. Il visita tous les établissemens d'instruction publique; et, à ce titre, celui que dirigeait M. Bonhomme, méritait plus particulièrement d'être honoré de sa présence. Le *poète de Castres*, pour me servir des expressions de Geoffroy (1), y était aimé et considéré comme un fils de la maison. On le chargea de complimenter le Prélat, et il s'acquitta de ce devoir avec beau-

(1) Le feuillet de Geoffroy commençait par ces mots :
Un jeune poète, un poète de Castres, etc.

coup de talent. Le discours en vers qu'il composa et qu'il prononça, dans cette circonstance, frappa vivement M. de Fournier qui le remercia avec bonté. Le soir les élèves jouèrent, sur le théâtre de l'école, la tragédie de *la Mort d'Abel*. M. Albert avait un talent particulier pour la déclamation. Il remplit, dans cette pièce, le rôle de *Cain* d'une manière remarquable, et l'on fit observer au Prélat que c'était le même jeune homme qui l'avait complimenté. On ajouta qu'il devait se marier dans peu de jours. M. de Fournier répondit qu'il en était enchanté et qu'il voulait bénir lui-même cette union. On pressa la célébration du mariage, et il y officia pontificalement. Cette cérémonie, qui eut lieu le 12 juillet 1807, était si nouvelle pour les habitans de Castres, qu'ils se rendirent en foule à l'Église où elle était célébrée, et M. Albert en était tout glorieux, ainsi que sa jeune épouse Élisabeth Guibbert.

Pendant le séjour qu'il fit à Tonneins, il ne se borna pas à donner des leçons dans l'école qu'il avait fondée; il allait encore professer la langue française et la littérature chez les personnes qui lui accordaient leur confiance,

et il y obtint les plus heureux succès dans tout ce qui a rapport à l'enseignement. Membre de plusieurs Sociétés littéraires du premier rang , il fut en correspondance avec des hommes de lettres célèbres, tels que Chateaubriant, Castéra, Michaud et Saint-Victor, auteur du poëme *l'Espérance* et du *Voyage du Poëte*. Ce dernier s'étant réfugié à Tonneins, pendant les Cent jours, n'eut qu'à se louer des prévenances, des soins et des attentions de M. Albert. L'Académie de Bordeaux, une de celles dont notre compatriote faisait partie, lui décerna une Médaille d'encouragement, le 26 août 1818.

Voici la liste des divers ouvrages qu'il a composés ou publiés :

1^o *Pièces fugitives*. Castres, 1806, in-12.

C'est ce premier ouvrage que l'apprenti poëte dédia à M^{me} Éléonore de Labouïsse, en lui demandant, pour *salair*e de son *hommage*, un *sourire gracieux*. Il renfermait le poëme d'*Eucharis*, en deux chants; les *Amours*, élégies, et plusieurs épîtres.

2^o *Les Amours*, Paris, 1807, in-12, dédiés à M. Auguste Gaude.

3° *Le Retour des Bourbons*, poëme. — 1814.
(Il a eu deux éditions.)

4° *La Nouvelle Ligue ou la Chûte du Tyran*,
poëme, suivi d'une scène pastorale. — 1815.

5° *L'Espagne délivrée*, poëme. — 1823. (Il
a eu deux éditions.)

6° *Idylles Morales pour l'Enfance*, avec cette
épigraphe :

Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile.

(FLORIAN.)

7° *Mes Loisirs ou Poésies diverses*.

8° *Recueil de Locutions et de Phrases vicieuses*,
1^{re} et 2^{me} éditions. Il a été imprimé à la
suite de la Grammaire de Lhomond.

9° *Exercices gradués sur les différentes parties du Discours et les Figures grammaticales*, à l'usage des Maisons d'éducation, 1 vol. in-12.

10° *Pharaon ou la Fondation de la Monarchie française*, poëme en six chants.

11° *Joseph vendu par ses Frères*, poëme en
trois chants.

M. Albert adressa un exemplaire du *Retour des Bourbons* à Madame Balard, qui lui écrivit à ce sujet le 10 août 1814 : « J'ai lu, avec le
Tome I.

» plus vif intérêt, votre poëme sur l'heureux
» événement qui a rendu aux Bourbons le
» trône de France. Le Comte Charles de
» Milhau, à qui je l'ai communiqué, en a
» été très-content. C'est un littérateur plein
» de goût et de savoir, et dont le suffrage est
» à mes yeux du plus grand prix. »

Ce même poëme et celui de *l'Espagne délivrée* furent fort loués dans le Journal politique et littéraire de Toulouse. Entr'autres éloges, on trouve celui-ci dans le n° du 27 septembre 1815.

« Ces deux ouvrages, également remarqua-
» bles par l'élévation des sentimens, la vigueur
» des pensées et la richesse de l'expression,
» ont eu le succès qu'ils devaient obtenir
» auprès des hommes qui partagent la ver-
» tueuse indignation du poëte contre le tyran,
» dont sa Muse indépendante a flétri les atten-
» tats, et auprès de ceux qui ne sont pas
» insensibles aux charmes des beaux vers. »

L'Espagne délivrée obtint en particulier des suffrages non moins flatteurs. M. de Labouïsse en rendit compte, le 26 novembre 1823, dans *l'Anecdote*, journal très-spirituel et d'une variété piquante, qu'il publiait alors à Cas-

telnaudary. Les citations choisies avec goût, dont il orna son analyse, les louanges délicates qui les accompagnaient, donnèrent la plus haute idée du talent de l'auteur, qui reçut bientôt après les lettres les plus honorables de la part de Madame la Duchesse d'Angoulême, alors Dauphine de France, et de MM. le Comte De Marcellus, le Vicomte Donadieu, le Consul d'Espagne, etc., etc.

Lorsque la mort vint frapper M. Albert, il travaillait avec activité à mettre en ordre les matériaux d'un volumineux ouvrage, intitulé : *Le Parnasse des Dames*. Ce recueil, beaucoup plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour sur le même sujet, devait former 12 vol. in-12, et Mme. la Duchesse d'Angoulême en avait accepté la dédicace. M. Delandine, dont les amis des lettres pleurent encore la perte, encourageait vivement l'auteur à le publier. Peu de jours avant de mourir il lui écrivait : « *Cet ouvrage manque* » *à notre littérature ; toutes les bibliothèques* » *publiques de France souscriront, et cette* » *entreprise sera lucrative et honorable pour* » *l'auteur.* » M. Albert avait fait de nombreuses recherches pour rendre son travail

digne du public : elles remontent jusqu'au 12^{me} siècle. On regrette qu'il n'ait pas eu le loisir de faire imprimer cette collection , où devaient se trouver réunis les chefs-d'œuvre des Muses françaises , et pour laquelle M. de Labouïsse lui avait fourni des matériaux précieux , puisés dans sa belle bibliothèque. Elle remplacerait avantageusement de nombreuses compilations , et dispenserait d'avoir recours à des ouvrages presque oubliés.

Plusieurs recueils périodiques , principalement *les Annales de la Littérature et des Arts* , renferment des pièces de vers de notre compatriote : elles y occupent une place distinguée. Un excès de travail , et des veilles trop prolongées , lui causèrent une maladie d'épuisement qui termina son existence. Il mourut à Tonneins , le 9 mai 1831 , entouré de sa famille et de ses amis , qu'il exhortait à imiter la fermeté et la résignation dont il leur donnait l'exemple : il n'était âgé que de quarante-quatre ans.

Pour achever de faire connaître son mérite à nos lecteurs , nous allons transcrire ici une épître inédite qu'il nous envoya avant sa mort.

Épître

A MA FILLE.



Le soleil baisse à l'Occident.
Déjà Phébé silencieuse
Des feux de son disque d'argent
Éclaire la nuit ténébreuse.
C'est l'heure où, quittant les travaux,
Le laboureur simple et tranquille
Au sein de son rustique asile
Goûte un salubre repos.
Riche de sa petite aisance,
Tandis qu'il jouit en silence
Près de ses Lares protecteurs,
Mille fous pleins de suffisance
Vont chercher des plaisirs trompeurs
Dans les salons de l'opulence.
Loin de leur faste dédaigneux,
Crois-moi, portons notre pensée.
Laissons dans leur joie insensée
Veiller ces riches malheureux.
Pour eux l'indigence est un crime,
Et si l'or n'éblouit leurs yeux,
L'honneur même est illégitime.

Tandis que leur prodigue main
Agitant un cornet sonore
Poursuit un succès incertain ,
Et que la voix qui les implore
Ne trouve que des cœurs d'airain ,
O ma Rosalie ! ô ma fille !
Viens visiter cette famille
Vertueuse et manquant de pain ;
Ce jeune et timide orphelin ,
Roseau sans appui sur la terre ;
Ce vieillard presque octogénaire
Desséché par l'âge et la faim.
Là , de ses enfans entourée ,
Vois-tu cette veuve éplorée
Répondre à leurs cris par des pleurs ?
Ah ! vite , calmons leurs douleurs !...
— Ouvrez-nous !.... C'est dans le silence
Et loin des regards indiscrets ,
Que nous visitons l'indigence ,
Que nous répandons nos bienfaits.
Non plus de larmes , Rosalie :
Tout change : écoute cet enfant
Te bégayer en souriant ,
Combien ta présence est chérie !...
Sa mère étonnée , attendrie
Bénit ton cœur compatissant ;
Et plein de sa reconnaissance
Ce vieillard , naguère expirant ,
Croit voir sous son toit indigent
Un ange de la providence.

Bonheur inaltérable et pur ,
Heureux qui connaît ton ivresse !
De l'enfance et de la vieillesse
Vous êtes le bien le plus sûr !...
Tu souris , ô ma Rosalie !
Un sentiment délicieux
Enivre ton âme ravie.
Dis-moi , dans nos salons pompeux ,
Jouit-on si bien de la vie ?





Alègre (Jean),

AVOCAT, MEMBRE DE L'ANCIENNE ACADEMIE
DE CASTRES.



UNE Académie fut fondée, à Castres, le 19 du mois de novembre 1648, par vingt personnes amies des lettres et des arts (1). Alègre était de ce nombre. Il contribua beaucoup, par ses talens et par son zèle, à donner de l'illustration à cette Académie naissante. Les ouvrages qu'il composa pour l'embellissement de ses séances, et dont malheureusement il ne nous reste que les titres, prouvèrent à

(1) Voyez, dans le volume des Chroniques, l'Histoire très-circostanciée de l'Académie de Castres. Je l'ai écrite d'après les registres tenus par son secrétaire, lui-même, lesquels renferment les détails de toutes les séances, depuis 1648 jusqu'à 1670. Je dois témoigner ici toute ma reconnaissance à M. Sers, du Bascoul, qui a eu la bonté de me confier ce recueil précieux, ainsi que plusieurs autres ouvrages relatifs à notre histoire locale.

ses concitoyens que son bon goût n'était pas au-dessous de son savoir : il publia diverses chronologies et plusieurs livres sur la géographie. Lorsque la mort vint le surprendre, le 18 mai 1680, il corrigeait un très-grand nombre de manuscrits, fruit de ses veilles studieuses, et il se proposait de les faire imprimer. Les personnes auxquelles il les avait communiqués, citaient avec éloge des *Vers latins contre les Auteurs de la Guerre civile*, une *Ode latine sur la mort de M. de Saintalby*, son collègue à l'Académie de Castres, une *Épithaphe pour le même*, une *Épigramme sur la mort du roi d'Angleterre*, un *Sonnet à la louange d'un poëme du sieur Fournés*, intitulé *Orphée*, des *Distiques grecs et latins*, et des *Élégies sur différens sujets*.

Alègre est nommé plusieurs fois, d'une manière très-honorable, dans le *Trésor de Recherches et Antiquités gauloises*. Il avait fourni à Borel des notes et des recherches pour plusieurs articles, qui ne sont pas les moins importans de cet ouvrage.



Alfonse ,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE S.^t-BENOIT.



PARMI une foule de noms obscurs, dont se compose la liste hiérarchique des Abbés de notre ancienne et célèbre Abbaye de St.-Benoît, je trouve celui d'Alfonse et je m'y arrête avec plaisir, parce qu'il s'est acquis quelque illustration dans l'histoire.

Alfonse succéda en 734 à Bertrand II, et se fit bientôt distinguer par ses vertus et par ses talens. Lorsque Charles Martel était en guerre avec le Duc Eudes, et qu'il ravageait toute l'Aquitaine, il pénétra jusqu'aux extrémités de cette province. On lui vanta le mérite et les hautes qualités d'Alfonse : il vint le visiter, et fut tellement charmé de son éloquence, de l'austérité de ses mœurs et de la sainteté de sa vie, que, depuis ce moment, il eut pour lui la plus grande vénération. Il lui demanda son amitié; et, en sa considération, il épargna les biens de

l'Abbaye de St.-Benoît , au lieu d'en enrichir ses soldats , comme il l'avait fait de ceux de plusieurs autres églises. Non content de le traiter avec tant d'égards , Charles Martel l'honora d'une place dans son conseil ; il aimait à lui demander son avis dans les circonstances les plus difficiles , et souvent il fut à même de se convaincre , combien ils étaient judicieux et sages. Étant tombé dangereusement malade à Kiersi sur Oise , et sentant que sa dernière heure approchait , il n'eut rien de plus pressé que de l'appeler auprès de son lit , pour apprendre de lui à mourir en chrétien. Alfonse ne l'abandonna point ; ses exhortations pieuses , ses paroles consolantes , firent descendre la paix du ciel dans cette âme héroïque , dont la sérénité avait été troublée par les terreurs d'une autre vie , et Charles Martel expira dans ses bras , le 22 octobre 741.

Depuis cette époque , il n'est plus fait mention d'Alfonse , ni dans le spicilège , ni dans l'Histoire de Languedoc , qui n'a fait que répéter ce qu'en a dit le spicilège. Nous ignorons les autres particularités de sa vie et l'époque de sa mort.



Alingrin (Jean-Pierre),

PRÊTRE DÉCAPITÉ, A CASTRES, EN 1795.

FILS d'un médecin, dont la famille existe encore, Jean-Pierre Alingrin naquit à La-caune en 1749. Il imita les vertus de son père, et ne lui causa jamais le plus léger chagrin. Sérieux par caractère, retenu par inclination, ses premières années furent exemptes de ces momens de dissipation qui sont si fréquens au jeune âge; aussi fit-il des progrès très-rapides, et à 24 ans il eut la prêtrise. Chargé de desservir l'Annexe de Graulhet, on le vit, pendant cinq ans, plein de zèle pour le service de Dieu; il quitta cette paroisse pour passer au Vicariat de Lavaur, après avoir refusé d'être Hebdomadier du Chapitre de la même ville. C'est là qu'il se montra avec toutes les qualités

qui le distinguaient. Activité, science, piété, tout contribuait à le rendre l'idole de ses paroissiens. Sa mémoire était ornée des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne ; il savait par cœur tous les sermons de Bourladoue ; et il se fit une si grande réputation , comme prédicateur , qu'il ne montait jamais en chaire , sans que l'église ne fût remplie de fidèles , qui s'empressaient pour venir l'entendre.

Alingrin demeura , pendant cinq ans , à Lavaur , et un égal nombre d'années dans la paroisse de Belcastel. Il fut ensuite nommé Archiprêtre à Graulhet.

La palme du martyre brilla à ses regards ; il l'appela de tous ses vœux et eut le bonheur de l'obtenir. Les lois révolutionnaires lui ordonnèrent vainement d'abandonner le troupeau confié à sa vigilance. Son dévouement , bien loin de se laisser refroidir par les périls qui le menaçaient , y puisa une nouvelle ardeur , et l'homme de Dieu semblait se multiplier pour le salut des âmes. Cette mission sublime , qui lui donnait déjà quelque chose de surnaturel , l'ayant un jour entraîné jusqu'à Lavaur , il y fut arrêté. On

le conduisit à Castres, et le tribunal criminel s'assembla pour le juger. Tout le monde s'intéressait à lui : l'accusateur public lui-même voulait le sauver. Alingrin n'avait qu'à dissimuler, dans l'interrogatoire, sa qualité de prêtre et la liberté lui était rendue ; mais, au lieu de renier le titre ineffaçable de serviteur de Jésus - Christ, il se glorifia de le porter, et sa tête tomba sur l'échafaud. La terrible sentence fut prononcée le 6 février 1795, et exécutée le même jour : elle portait, en outre, confiscation des biens au profit de la république, et l'impression du jugement au nombre de six cents exemplaires.





Amélie de Lautrec,

(AMÉLIUS),

3.^e ÉVÊQUE DE CASTRES.

APRÈS la mort de *Dieudonné II*, Amélie de Lautrec monta sur le siège épiscopal de Castres, sous le règne de Philippe VI dit de Valois, et sous le pape Jean XXII. Cet événement arriva l'an 1328, suivant Borel, et dans le mois de janvier 1327, suivant le R. P. Richard. Mais il est évident que ce dernier se trompe, puisque *Dieudonné II*, dont il ne parle pas, fut le successeur de *Dieudonné I^{er}*, et que celui-ci mourut en 1327. Il doit, sans doute, avoir confondu *Dieudonné II* avec Amélie, lequel, avant d'être Évêque de Castres, avait été Abbé de St.-Sernin à Toulouse. Amélie osa y dire un jour en chaire que les âmes n'étaient immortelles que par la grâce. Le Viguier de Toulouse le déféra, pour cet objet, à l'Inquisiteur, qui ne trouva aucune erreur dans cette propo-

sition , et lui donna l'absolution. Le procureur en ayant appelé au Parlement de Paris , cette Cour confirma la sentence de l'inquisiteur , par un arrêt du 20 janvier 1325.

Borel n'est pas non plus d'accord avec le R. P. Richard , sur la mort de ce 3^{me} Evêque de Castres. Il prétend qu'Amélie occupa le siège depuis l'an 1328 jusqu'à l'année 1335 , et il ajoute : *il mourut en novembre , suivant le Marthyrologe de St.-Sernin , qui , parlant de lui , dit : Obiit Amelius , abbas Sancti Saturnini , qui fuit Episcopus Castrensis*. Mais on ne voit aucune date dans ce passage ; et , comme Jean d'Armagnac , 4^{me} Evêque de Castres , occupa le siège en 1339 , si Amélie était mort en 1335 , ce siège aurait resté quatre ans vacant , ce qui n'est guère probable. Il faut donc préférer l'opinion du R. P. Richard , d'après laquelle Amélie mourut en 1338 : Jean d'Armagnac lui succéda.

ARMAGNAC (JEAN d') , 4^{me} Evêque de Castres (voyez Jean d').

Comme il y a eu douze Evêques de Castres nommés Jean , j'ai cru devoir mettre tous ces noms à la suite l'un de l'autre , par ordre chronologique.



Armagnac (Bernard d'),

11^e SEIGNEUR ET 3^e COMTE DE CASTRES.

Premier du nom.

LA Seigneurie de Castres, qui était devenue un apanage de la maison de Bourbon par l'alliance de cette famille avec celle de Vendôme, passa aussi de la même manière dans la famille d'Armagnac : c'est dans la personne d'un de ses membres, surnommé Bernard, que s'opéra cette mutation. Il était déjà Comte de Perdrillac, Vicomte de Carlat, de Murat et Connétable de France, lorsque, en épousant Éléonore, fille de Jacques de Bourbon, il devint Comte de Castres. (Voyez Jacques de Bourbon.) Ce mariage fut célébré dans le château de Roquécourbe, en 1424. Borel nous apprend que Bernard d'Armagnac reçut les hommages de ses nouveaux vassaux en 1434, et qu'il leur accorda des privilèges quatre ans après. Ce Prince, qui

Tome I.

4

descendait du sang royal (1), se piqua d'un dévouement sans bornes pour la famille de ses Rois. Compagnon fidèle de Charles VII, il le suivit dans toutes ses expéditions contre les Anglais, qui voulaient le dépouiller de sa couronne; il se fit distinguer par son courage et ses actions héroïques, à côté des Chevaliers célèbres qui répandirent tant d'éclat sur ces époques de deuil et de gloire. Alain Chartier, dans l'*Histoire de Charles VII*, et Guillaume Gruel, dans celle d'*Artus III*, Roi d'Angleterre, nous le montrent rivalisant d'intrépidité avec les Dunois, les Saintrailles, les Lahire. On aime à le trouver dans cent combats que l'histoire et la poésie ont illustrés, et des lecteurs Castrais ne peuvent voir qu'avec orgueil un des Princes qui gouvernaient leurs ancêtres, contribuer par sa valeur à repousser les Anglais du sol sacré

(1) Charibert, fils de Clotaire II, Roi de France en 628, eut trois enfans, Childéric, Boggis et Bertrand, qui lui survécurent. Boggis, à qui Dagobert donna la couronne d'Aquitaine, à titre de duché héréditaire, a été la tige d'une longue suite de Princes, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac, Duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles, en 1503.

de la patrie. En 1442, il était, avec le Roi, au siège de Tartas; en 1449, il était aussi, avec lui, à Louviers : l'année suivante il assista à la bataille de Formigny, qui fut livrée le 15 avril, et dans laquelle près de cinq mille Anglais furent tués. Les sièges de Bayeux, de Caen, de Bordeaux, de Castillon, lui fournirent l'occasion de se signaler, et il y reçut, plusieurs fois, les éloges de son Roi et des braves qui l'entouraient.

De son mariage avec Éléonore de Bourbon, Bernard d'Armagnac eut deux enfans, savoir : Jean, qui fut Évêque de Castres, et Jacques qui lui succéda au Comté. (Voyez leur article).





Armagnac (Jacques d'),

12^e SEIGNEUR ET 4^e COMTE DE CASTRES ,
CONNU SOUS LE NOM DE DUC DE NEMOURS.

DEUXIÈME DU NOM.

COMME son père (voyez l'article précédent), Jacques d'Armagnac fut Comte de Perdrillac, de Carlat, de Murat, de la Marche et de Castres. Par son mariage avec Louise d'Anjou, conclu dans l'année 1459, il joignit à ces titres celui de Duc de Nemours, parce que son épouse lui apporta ce Duché pour dot, et c'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire. Il vécut dans un temps de trouble, où les grands du Royaume ne se faisaient point un scrupule de s'armer contre leur Souverain : ce dangereux exemple, auquel il ne put résister, fut la cause de tous ses malheurs.

Après avoir soumis les révoltés du Rous-

ailon , et délivré le château de Perpignan qu'ils tenaient assiégé en 1462 , il entra dans la ligue dite *du Bien public* , qui s'était formée en France contre Louis XI , et dans les rangs de laquelle on voyait figurer les Ducs de Bourbon , de Bretagne , d'Alençon , et même le Duc de Berri , frère du Roi. Louis XI refusant de croire à cette perfidie , écrivit au Duc de Nemours pour sonder ses intentions. Les réponses évasives qu'il en reçut , ne lui apprirent que trop la vérité ; dès lors il ne songea qu'à punir les rebelles , dont une partie était déjà entrée à Riom , et il se mit de suite en marche pour aller les attaquer. Sa résolution et sa diligence les intimidèrent et ils furent bientôt dispersés. Le Duc de Nemours obtint son pardon , mais il se révolta de nouveau , pour seconder les entreprises du Comte d'Armagnac , aîné de sa maison , dont les troupes ravageaient le Languedoc. Après une information faite contre lui , on le déclara atteint et convaincu du crime de lèse-majesté , avec confiscation de corps et de biens. Le Roi lui accorda une seconde fois sa grâce , en faveur de la protection du Comte de Dammartin. Il

voulut que cet acte de clémence portât une clause restrictive et sévère ainsi conçue : *Qu'à la première récidive le Duc serait puni pour tous les crimes qui lui avaient été pardonnés, que ses terres seraient réunies à la Couronne, et que tous Gens d'église, Officiers de guerre et de justice, relevant de lui, feraient serment de ne plus le reconnaître pour Seigneur, s'il manquait à sa parole.* Quelques mois après, Nemours jura dans la ville d'Angers, sur la croix de Saint-Lo, d'observer toutes ces conditions. Cette formalité fut précédée et suivie de cérémonies qui semblaient devoir lui rendre son serment plus sacré ; cependant il ne tarda pas à le violer, pour se mettre en relation avec les ennemis de l'État : il fut même accusé d'avoir proposé de faire enfermer le Roi, de tuer le Dauphin et de partager le Royaume.

La colère et la vengeance du Roi furent terribles ; il donna l'ordre d'arrêter ce jeune Seigneur, qui alla s'enfermer dans son château de Charlats, en Auvergne, où il osa se défendre contre le Comte de Beaujeu, envoyé pour s'emparer de lui ; enfin il capitula, sous la réserve qu'il aurait la vie sauve. La

Duchesse, son épouse, était en couche dans ce moment ; elle fut si effrayée de tout ce qui se passait autour d'elle, qu'elle en mourut.

Louis XI était trop irrité pour ratifier la promesse que son Lieutenant avait faite. L'illustre prisonnier fut conduit à la Bastille et enfermé dans une cage de fer. Là, plongé dans les angoisses les plus cruelles, il attendit, pendant deux ans, qu'on eût prononcé sur son sort : le Monarque montra, dans cette circonstance, toute l'inflexible cruauté de son caractère. « Ayant appris » qu'on avait fait sortir le Duc de Nemours » de sa cage pour l'interroger, il blâma l'indulgence des Juges, ordonna que le prisonnier fût interrogé dans sa cage, qu'on lui donnât la question, et fixa lui-même la forme de l'interrogatoire » (1).

En vain Nemours eut-il recours aux supplications les plus pressantes ? Rien ne put le soustraire au coup dont il était menacé. Les principales villes du Royaume furent invitées d'envoyer des députés pour assister au

(1) Duclos, *Histoire de Louis XI*.

jugement , et l'arrêt fatal fut prononcé le 10 juillet 1477 : ce fut un arrêt de mort!...

Nemours était-il innocent , était-il coupable ? Peut-être ne fut-il qu'imprudent ! Si les opinions sont partagées à ce sujet , elles s'accordent toutes pour vouer à l'indignation de la postérité , le raffinement de barbarie qui fut déployé le 4 août , dans l'exécution de la sentence. De tous les écrivains qui en ont parlé , le P. Daniel est le seul qui se soit borné à indiquer simplement cet horrible supplice , et Voltaire lui en fait un reproche. Écoutons l'historien de Louis XI , que nous avons déjà cité ; malgré son flegme imperturbable , il nous fera frémir. « Jamais exécution ne se fit avec autant d'appareil. » Nemours fut conduit au supplice sur un cheval couvert d'une housse noire ; on tendit de noir la chambre où il se confessa ; on fit un échafaud neuf , quoiqu'il y en eût toujours un subsistant , et l'on mit dessous les enfans du coupable , afin que le sang de leur père coulât sur eux... » Quel siècle et quel Roi !.. Et l'on a voulu réhabiliter sa mémoire ! Et de jeunes écrivains ont osé prétendre que ce Prince avait

été méconnu par l'histoire ; qu'on n'avait pas rendu assez de justice à son caractère ; comme s'il s'agissait de son caractère quand on parlait de sa cruauté ; comme si la cruauté était jamais nécessaire , même lorsqu'on peut avoir à punir pour l'exemple ou pour la surêté de l'État !....

Voici encore une particularité qui mérite d'être rapportée , et qu'on trouve dans la *Chronique scandaleuse* ou *Histoire des Estranges faits arrivez sous le règne du Roi Louis XI.*

« A l'heure de trois heures , il eut le col
» coupé , et puis fut ensevely , et mis en
» biere , et délivré aux Cordeliers de Paris ,
» pour être inhumé en ladite église , et
» vindrent quérir ledit corps ès-Halles , jus-
» ques environ de sept à huit vingts Cor-
» deliers , à qui furent délivrés quarante
» torches , pour mener et conduire ledit
» corps dudit Seigneur de Nemours en leur
» dite église. »

On ne mit point d'épitaphe sur son tombeau , parce qu'il était défendu d'en mettre à ceux qui étaient morts criminels de lèse-majesté : ses biens furent confisqués et par-

tagés entre ses juges et les favoris du Roi. Le napolitain Bouffil-de-Juge, l'un d'entr'eux, obtint, dans cette circonstance, le Comté de Castres, dont il se mit de suite en possession. (Voyez Bouffil-de-Juge.)

C'est ainsi qu'un étranger remplaça, dans nos murs, l'illustre famille d'Armagnac. Elle avait occupé la Seigneurie de Castres seulement l'espace de cinquante-trois ans, depuis 1424 jusqu'à 1477, et s'éteignit en la personne de Louis d'Armagnac, Vice-roi de Naples, tué, le 28 avril 1503, à la bataille de Cérignoles.





Audalde,

MOINE DE L'ABBAYE DE S.^t-BENOIT.



IL n'est pas bien certain que ce Moine soit né à Castres, mais il a joué un rôle assez remarquable dans un événement qui a donné de l'illustration à notre Cité, pour que je sois autorisé à parler de lui. Il était à l'Abbaye de Conques, en Rouergue, lorsqu'en 855 Hildebert, autre Moine de la même Abbaye, eut une vision qui le porta à faire un pèlerinage à Valence, en Espagne, pour y enlever aux Sarrasins les reliques de Saint Vincent, martyr. Hildebert se fit accompagner par Audalde; mais étant tombé malade en route, il fut forcé de renoncer à ses projets. Son compagnon de voyage arriva seul à Valence, où il parvint à s'emparer des reliques, et il les transpor-

tait dans sa patrie , lorsque , en traversant Saragosse , elles lui furent ravies par Senior , Evêque de cette ville. Obligé de rentrer dans son Monastère , il se vit bientôt forcé d'en sortir , pour éviter les railleries dont il était l'objet ; il passa alors dans le Monastère de S.^t-Benoît , à Castres , où il fut très-bien reçu par Gilbert , qui en était Abbé. Les récits qu'il fit aux Moines , leur ayant donné un vif désir de posséder les reliques de Saint Vincent , ils le députèrent , pour cet objet , vers Salomon , Comte de Serdagne. Celui-ci se prêta de fort bonne grâce à l'exécution de son plan , lui promit sa protection auprès des Sarraïns , et se rendit de suite à Cordoue. Là il se plaignit au Roi de l'attentat de l'Evêque de Saragosse qui s'était , disait-il , emparé du corps d'un de ses parens qu'il faisait porter en France , et il obtint un ordre , d'après lequel l'Evêque ne put refuser de rendre à Salomon le corps de ce prétendu parent. Audalde et Salomon se hâtèrent d'en informer les religieux de Castres , qui firent partir une députation pour escorter les reliques ; elles furent de suite dirigées

vers Castres (1). Salomon les accompagna , ainsi qu'Audalde qui eut la gloire d'en enrichir sa patrie ; et , lorsqu'elles y arrivèrent , on les déposa provisoirement dans la chapelle de Notre-Dame , voisine du Monastère de S.^t-Benoît. L'affluence des personnes qui vinrent les visiter était si grande , qu'Aimond le Moine prétend que plusieurs d'entr'elles y furent étouffées. Élisachar , Évêque de Toulouse , s'y rendit en procession , avec une suite très-nombreuse (voyez son article) , et tous ces pèlerinages donnèrent beaucoup de célébrité à la ville de Castres (2).

Peu de temps après , les Moines de St.-Benoît firent construire une église , sous l'invocation de Saint Vincent. Toutes les populations voisines contribuèrent à ce bâtiment , dans lequel ils placèrent les reliques ;

(1) Cette translation eut lieu en 863 , suivant l'*Histoire de Languedoc* , ou en 858 , suivant Borel , Aimond le Moine et Platine , dans la *Vie des Papes*.

(2) A cette époque les Moines de S^t-Benoît prirent pour sceau et cachet une tête de Saint Vincent , ayant à l'entour ces mots : *Sigillum Sancti Benedicti Castri*. Ils avaient auparavant un autre sceau , avec cette inscription : *S. G. Abbatia Castrensis*.

mais à l'époque du siège de Toulouse par les Normands , ils les transportèrent à Valderiez , vers les frontières du Rouergue , et les rapportèrent à Castres , quand le siège de Toulouse fut levé. Dans l'année 1215 , l'Abbé Guillaume en ayant donné une mâchoire au Roi Louis VIII , tous les autres restes furent renfermés dans un beau coffre d'argent ; on les y conserva soigneusement jusqu'aux guerres de religion , pendant lesquelles ils furent perdus , sans qu'on ait jamais pu les retrouver. On lit à ce sujet , dans les *Mémoires de Gaches* (voyez son article) , quelques détails intéressans : avant de les citer , je dois faire remarquer qu'ils ont été écrits par un protestant. Voici ce passage :

« Il arriva , après la prise de Castres par
» les réformés en 1562 , que , voulant inventorier la chasse de Saint Vincent , d'argent , pesant quatre-vingts marcs , qu'on
» disait , par tradition , avoir été donnée
» par un Comte de Castres , et que qui entreprendrait de l'ouvrir , perdrait la vue
» sur-le-champ ; mais néanmoins pas un des
» assistans n'en souffrit de l'incommodité ;
» et comme on était en peine de pourvoir

» à conserver les reliques , après avoir ou-
» vert, on trouva qu'on les avait enlevées,
» et qu'il n'y avait seulement qu'un crêpe
» ou linge de chanvre blanc , couvert d'un
» taffetas violet, et dans ce linge, de petits
» os d'agneau ou de chevreau , qu'on n'a su
» depuis, par qui , ni quand ces reliques
» avaient été prises , ni qu'est-ce qu'elles
» pouvaient être devenues ; laquelle chasse,
» et toutes les autres argenteries des églises
» et couvens, furent inventoriées pour être
» portées en la ville de Lyon , et y être
» réduites en monnoie. »

L'époque de la mort d'Andalde n'est pas connue ; car les historiens de ces temps reculés , se sont moins occupés de lui que des reliques de Saint Vincent , qui ont donné quelque célébrité à son nom. L'ancien auteur de l'*Histoire de Charlemagne* veut même lui enlever l'honneur de les avoir soustraites aux Sarrasins, puisqu'il prétend que c'est ce Monarque lui-même qui les porta à Castres, en revenant d'Espagne. J'ignore jusqu'à quel point cette assertion est fondée ; cependant mon impartialité ne m'a pas permis de la passer sous silence.



Azaïs (Hyacinthe),

ANCIEN PROFESSEUR DE MUSIQUE A L'ÉCOLE
DE SORÈZE.

PREMIER DU NOM.

Son père, cultivateur d'une petite propriété dans le département de l'Aude, près d'un village nommé *Ladern*, où le jeune Azaïs était né en 1742, obtint pour lui, dès l'âge le plus tendre, une place d'enfant de chœur dans l'église de Carcassonne. Il fit là, avec succès, de bonnes études musicales, et les petites études littéraires que ces établissemens comportaient.

A seize ans, il fut adressé par son maître de chapelle à l'un de ses amis, qui remplissait les mêmes fonctions à l'église d'Auch. Celui-ci, après avoir mis à l'épreuve son nouvel élève, le trouva assez bon musicien, et assez digne d'intérêt pour lui confier la place

de sous-maître : le jeune Azaïs la remplit avec distinction, se perfectionna dans la science de la musique et dans l'art du violoncelle. A vingt ans, il avait déjà fait exécuter, avec l'approbation de son maître, plusieurs motets remarquables.

Encouragé par ces essais, il composa un *Dixit* et un *Dominus regnavit*, à grand chœur et à grand orchestre, sur le modèle du célèbre *Super flumina Babilonis*, de l'Abbé Giroult. M. de Montigny, intendant d'Auch, homme très-généreux, informé par le maître de chapelle du mérite de ces deux ouvrages, engagea aisément le jeune auteur à aller les présenter au Concert spirituel de Paris, et fournit aux frais de son voyage.

Azaïs y fut accueilli avec beaucoup de bienveillance. On exécuta ses deux motets, qui furent vivement applaudis, notamment par l'Abbé Giroult, et par Gossec qui était alors directeur du Concert spirituel. Ce dernier le prit en amitié, et lui donna des conseils sur la composition ; il lui fit faire plusieurs connaissances utiles, entr'autres celle de l'Abbé Roussier, célèbre théoricien de cette époque, et celle du Baron de Bagge, mélo-

mane opulent, dont les folies musicales étaient souvent très-originales, toujours très-dispendieuses : il avait, par exemple, celle d'inviter des jeunes gens à venir prendre de lui des leçons de violon, dont il jouait d'une manière détestable. Il commençait par donner, à chacun de ses élèves, un excellent violon; ensuite il leur remettait 24 francs à la fin de chaque leçon. Sur la recommandation de Gossec, il prit le jeune Azaïs pour son secrétaire musical; c'est-à-dire que, sur du papier à partition, le Baron allemand écrivait, à des distances irrégulières, quelques notes de musique bizarre, formant, selon lui, un motif ou une *phrase de chant*; c'était au jeune Azaïs à remplir le canevas : on exécutait ensuite; l'auditoire riait, et le Baron, convaincu que c'était d'admiration, payait largement son secrétaire.

Cette position amusante était d'autant moins un état, que le Baron se ruinait. Le bon Gossec chercha à placer son protégé plus solidement et plus honorablement. Consulté par un Bénédictin de Saint-Denis, Dom Lacroix, nommé prieur de l'Abbaye de Sorèze, et qui voulait y fonder un collège, il lui

confia son jeune ami; c'était en 1760. Dom Lacroix, plein de justes égards pour le suffrage et les recommandations de Gossec, se chargea avec bonté du jeune Azaïs, l'emmena à Sorèze, lui fit un traitement, et l'encouragea à se marier avec M^{lle} Lépine, de la famille du célèbre horloger de Paris. Trois enfans naquirent promptement de ce mariage, deux filles, et un garçon qui s'est acquis une grande célébrité par ses ouvrages philosophiques, et surtout par son système ingénieux des *Compensations*. C'est à son obligeance que je dois la plupart des renseignemens qui ont servi de base à cette notice. La mère mourut à sa troisième couche. Azaïs, accablé de cette perte, voyant d'ailleurs que le collège ne s'élevait pas, écrivit à Gossec, le pria de lui procurer une autre place qui lui fournît de la musique à composer et à entendre, seul moyen pour lui de dissiper son chagrin. Gossec, toujours plein de zèle, le fit nommer directeur de l'Opéra de Marseille, et d'un Concert d'artistes et d'amateurs, qui s'était formé dans cette ville. Azaïs s'y rendit, obtint des succès, composa un petit opéra, dont les paroles lui furent

fournies par Desforbes, auteur de *la Femme jalouse*.

Mais la ville de Marseille ne put soutenir long-temps l'existence d'un Opéra et d'un Concert ; d'un autre côté, au contraire, le Collège de Sorèze prenait un essor rapide sous la direction de Dom Despaulx, que Dom Lacroix s'était associé. Azaïs, rappelé par cet homme d'une capacité si remarquable, revint à Sorèze, s'y fixa, s'appliqua à développer la partie musicale de l'établissement, reçut de Dom Despaulx, l'autorisation de choisir de bons maîtres dans tous les genres, et bientôt, secondé par un jeune Bénédictin, Dom Reboul, bon musicien et enthousiaste de la bonne musique, il fonda un Concert complet, où aucune partie n'était en souffrance, et dont plusieurs, notamment celles du chant et des chœurs, étaient remplies de manière à mériter les suffrages des connaisseurs.

Azaïs composa, pour l'orchestre qu'il formait et dirigeait, des symphonies, des motets, des cantates et autres pièces de circonstances, dont les paroles lui étaient fournies par le célèbre professeur de littérature,

Dom Ferlus (voyez son article), qui, postérieurement, devint chef et propriétaire de l'École. Le principal ouvrage d'Azaïs fut une *Méthode de Musique*, suivie d'un traité de composition et d'harmonie, qu'il dédia à l'Abbé Roussier, et qu'il fit graver en 1780. Cet ouvrage fut entre les mains de tous ses élèves et se répandit beaucoup hors du Collège : il contribua à étendre la renommée musicale d'Azaïs. Quoique dans un article très-incomplet d'une Biographie moderne, on prétende qu'on y voit que *l'esprit systématique et novateur est une des propriétés héréditaires de la famille*, cette Méthode que j'ai eue long-temps entre mes mains, et que j'ai examinée très-attentivement, ne m'en paraît pas moins remarquable sous tous les rapports. Azaïs composa aussi quelques OEuvres de musique pour le violoncelle.

En 1782, plusieurs des principaux habitants de Toulouse, passionnés pour la musique, et dont les enfans élevés à Sorèze avaient reçu les leçons d'Azaïs, le pressèrent de venir s'établir dans leur ville, lui promettant des avantages pécuniaires bien supérieurs à ceux qu'il trouvait sous Dom Despaulx : cette

considération devint puissante pour Azaïs , dont la famille grandissait. Il quitta Sorèze et se rendit à Toulouse , où , en effet , nommé presque aussitôt directeur de l'Opéra , compositeur d'office de toutes les solennités civiles ou religieuses , et , enfin , appelé dans les meilleures maisons comme professeur de musique , il fit rapidement et honorablement une petite fortune , qui le mit en état d'acheter du bien et de marier ses deux filles.

Cette prospérité ne fut pas durable : la révolution vint l'arrêter et presque l'anéantir. Azaïs , reçu avec distinction dans les familles parlementaires , attaché à leur suite par affection et par reconnaissance , fut signalé comme aristocrate. Contraint de fuir , d'abandonner son bien , ses élèves , ses travaux , il se réfugia à Bagnères , où il se mit sous la protection du général d'Arnaud , dont il avait épousé la sœur. Pendant un séjour qu'il y fit de quatre ou cinq ans , il consuma une grande partie de ses économies. La tempête révolutionnaire s'étant un peu calmée , il revint à Toulouse , s'attacha d'abord à remettre en valeur le petit domaine qu'il avait conservé près de Montastruc. Bientôt aux

produits qu'il en tirait , il put joindre les rétributions de quelques élèves qui lui furent rendus ; mais il voulut trop mener de front ses occupations agricoles et celles de professeur. Son bien était à quatre lieues de la ville : il en faisait le trajet à pied, deux ou trois fois par semaine, donnant ses leçons à Toulouse, s'en retournant labourer ou jardiner à Montastruc.

La force de son tempérament le soutint quelque temps contre cette multiplicité de fatigues. Mais un jour étant arrivé à Toulouse tout en sueur, et n'ayant pris ni précaution, ni repos, il fut saisi d'une fluxion de poitrine, à laquelle il succomba en moins de huit jours, en 1795 : il n'avait que cinquante-trois ans.

« Vous pouvez ajouter, m'écrivait naguère
» l'auteur des *Compensations*, qu'il était très-
» laborieux, d'un caractère facile, d'une âme
» obligeante et très-affectueuse. »





Azaïs (A.^{ue}-L.^o-Rose.)

DEUXIÈME DU NOM.

(Article communiqué.) *

« NÉ à Castres en 1777, fils d'un père avocat en Parlement, et plus tard juge au District, lequel décéda en cette qualité dans l'année 1805, Azaïs commençait à peine son éducation, lorsque la révolution éclata. Ses études demeurèrent incomplètes; elles se bornèrent à la lecture, à l'écriture et aux premiers rudimens de la latinité.

* Privé de documens certains sur les faits historiques dont j'avais à parler dans cet article, je publie cette notice telle que je l'ai reçue. Elle était si entière et si précise que j'ai dû m'abstenir de la retoucher et d'y rien changer, suivant en cela l'exemple qui nous en a été donné par les plus célèbres Biographes. Je me bornerai à faire observer qu'il m'a paru que l'auteur y donne beaucoup trop d'importance au rôle politique dont s'était chargé M. Azaïs, et qu'il n'y parle pas avec assez de détail de ses travaux littéraires, qui, selon moi, devraient seuls lui faire occuper une place dans notre souvenir.

» Il avait à peine quinze ans, lorsque son père fut arrêté pour cause d'attachement à l'ancien régime, et jeté dans les prisons de Castres. En même temps sa mère, abandonnée dans une campagne avec ses filles, fut en butte à toute sorte de vexations de la part de la Bande-Noire.

» Ces événemens devaient agir fortement sur une tête jeune et sur un cœur chaleureux. Tout à l'impression du moment et à la fougue de son âge, Azaïs cherchait la réaction et avec elle la restauration de la Maison royale.

» Dans ce but et en 1794, il s'était rapproché de sentimens et d'espérances avec des jeunes gens échappés du siège de Lyon, et réfugiés dans le 13^{me} régiment de hussards, en garnison à Castres. Dès cette époque ses occupations devinrent toutes militaires; il apprit à faire des armes, à monter à cheval, à commander une escouade : ces exercices faisaient ressortir sa taille haute et élancée, sa figure sévère, son caractère froid et ferme.

» Les malheurs de Lyon n'avaient pas découragé ses défenseurs; l'espoir de reprendre les armes pour la même cause, n'abandon-

nait pas les hussards royalistes du 13^{me}. Des communications furent faites à Azaïs ; une tentative fut résolue , et ce dernier devait soulever une partie de la population Castraise , démonter et désarmer le régiment , se jeter dans les montagnes de l'arrondissement , recruter sur la route , et aller faire sa jonction avec les insurgés de la Vendée.

» Ce plan ne fut pas exécuté. La journée du 9 thermidor calma momentanément les esprits : Azaïs et ses associés crurent la réaction toute royale ; ils attendirent.

» Le 13 vendémiaire désabusa les Royalistes : La persécution contre eux devint aussi vive qu'auparavant , et , par contre-coup , leurs projets se renouèrent.

» Le Conseil des Cinq-Cents , renouvelé en 1797 , avait été , pour la ville de Castres , l'occasion de montrer son opposition au Directoire. Par l'influence d'Azaïs , et de ce qu'on appelait alors *la Jeunesse dorée* , la députation du Tarn fut en grande majorité *Clichienne* ; alors s'ourdit la conspiration de Pichegru.

» Azaïs pensa qu'il devait se mettre en mesure de seconder le mouvement préparé à

Paris. A cet effet il fit un voyage dans le département de l'Ariège avec MM. D. G. et F. F.; il y trouva tous les germes d'une insurrection prochaine : il resta convaincu qu'il suffisait d'une occasion pour la faire éclater. A son retour il s'occupa, avec la plus grande activité, de l'organisation du pays situé entre Lavour et les limites du département, du côté de l'Hérault. Toutes les petites villes de l'arrondissement furent mises sur le pied de guerre, et M. D. G. aîné, commandant à Labruguière, fut obligé de repousser, avec sa division, les Républicains de Dourgne et de Saint-Afrique, qui s'étaient portés en force dans les faubourgs de la ville. Attaqués au pont de Carausse, ils prirent la fuite, après un échange de quelques coups de fusil.

» Comme il le raconte dans des Mémoires inédits, Azaïs sentait de plus en plus la nécessité de commencer les hostilités. « Une troupe, dit-il, qui n'a aucune discipline, se fatigue bientôt de son inactivité; il faut lui donner quelque pâture d'esprit aussi bien que de corps. La terre promise doit lui être souvent représentée. Mes soldats

» n'avaient pas une tenue qui pût inspirer
» un grand courage : l'attitude de l'homme ,
» ses mouvemens , sa physionomie , sont des
» indices certains de son aptitude. Parmi
» ceux qui composaient mon armée , j'avais
» aperçu quelques trainards. Soldats de Jé-
» sus , ils auraient voulu marcher à la con-
» quête de la Terre-Sainte , le chapelet d'une
» main et le bourdon de l'autre. Ce que sont
» les masses quand elles se soulèvent ; telle
» était ma légion. »

» L'organisation parvenue à son complé-
ment, Azaïs assembla toutes ses troupes au lieu
appelé *le Rey*. Il y proclama Louis XVIII,
Roi de France, et détermina le signe de ral-
liement. Le dernier projet auquel il s'était
arrêté devait mettre à sa disposition la ville
de Toulouse. Cette conquête , préparée par
des intelligences nombreuses , lui semblait
facile ; là , il se promettait un arsenal , de
l'argent , des magasins. Maître de cette clef
du Languedoc , il pouvait s'élancer sur tout
le Midi et menacer les débouchés de l'Italie.

« Le jour que je passais la revue , por-
» tent les Mémoires , le Gouvernement éprou-
» vait une crise favorable. La journée du

» 18 fructidor s'opérait , et l'influence de
» cet événement paralysa toutes mes res-
» sources. Il ne fallut plus commencer les
» hostilités ; ma campagne était finie : je
» n'avais plus de soldats pour remplir mes
» cadres , ou plutôt je n'avais ni cadres ni
» soldats. Quand le succès paraît certain , le
» nombre de ceux qui veulent prendre part
» à l'entreprise s'accroît à l'infini ; mais
» quand les désastres sont inévitables , les
» rangs s'éclaircissent , et ceux qui se trai-
» naient après un mouvement donné vous
» abandonnent , et vont s'abriter sous d'autres
» couleurs. Celui qui vous secondait vous
» devient contraire , et tel qui vous encou-
» rageait ne se contente pas de vous blâmer ;
» mais il provoque ou approuve les ven-
» geances qui vous poursuivent. »

» Les événemens de Paris , par une vibra-
tion soudaine , avaient retenti dans toute la
France : c'était une commotion électrique
qui avait ébranlé tout le système. Les effets
furent prompts ; la terreur leur imprima
son caractère. L'Administration départemen-
tale du Tarn prit des mesures défensives ;
elle dressa , tout comme le Directoire , ses

tables de proscription. Azaïs ne pouvait manquer d'y figurer.

» Le général Petit-Guillaume arriva bientôt à Castres à la tête d'une division ; la ville fut mise en état de siège, les arrestations se multiplièrent ; la peine de mort fut prononcée contre quatre individus : la déportation en frappa un plus grand nombre, et une procédure volumineuse engloba à la fois, dans les mêmes menaces, Azaïs, les frères de G., F. F., et quelques soldats de leur armée insurrectionnelle.

» Pendant trois ans Azaïs fut obligé de se cacher dans les montagnes du Sidobre. Quelques hommes qui l'avaient suivi commencèrent par se mutiner contre lui ; il n'échappa à leur exaspération qu'en faisant retraite, l'épée au point et le fusil en joue. Traqué dans tous les asiles que l'amitié ou la charité chrétienne lui procuraient, ne couchant jamais deux fois de suite dans le même lit, rejeté par les amis de sa famille, qui, quelques mois auparavant, avaient applaudi à son entreprise, sous le coup d'une accusation capitale, il trouva, dans cet exil, le germe de la maladie dont il est mort dans la force de l'âge.

» Recueilli enfin dans une maison où le bon ton s'alliait à la plus douce affabilité, Azaïs y reçut un commencement d'éducation qui, élaboré plus tard par ses voyages à Paris, à Toulouse, à Marseille, firent de lui un homme du monde, littérateur aimable et conteur intéressant.

» A la fin de l'an 8, il renouvela ses tentatives contre-révolutionnaires, en participant, avec quelques Royalistes dévoués, à l'affaire dite de *Caraman*. Mais, après plusieurs conférences tenues entre lui et les chefs Toulousains, au château de G..... (Tarn), s'étant aperçu que le Gouvernement de cette époque tenait lui-même le fil de la conspiration, et que ses agens, bien ou mal déguisés, conspiraient dans l'intérêt du Directoire, sous une bannière toute opposée, Azaïs voulut n'agir que dans les limites de son propre pays; et, prêt à seconder l'insurrection, sans vouloir en donner le signal, il se contenta de rassembler des troupes dans les environs de Castres. Au jour convenu, et pour la seconde fois, le drapeau blanc fut arboré par un corps commandé par M. D. G., qui se contenta de cette dé-

monstration. La division aux ordres d'Azaïs avait plus d'impatience et d'insubordination. Bientôt lasse de la lenteur de son chef, elle voulut le contraindre à marcher sur la ville de Castres. Cette volonté, exprimée avec hauteur et en termes menaçans, le jeta dans une position critique; il résista, et cette résistance faillit lui coûter la vie; cependant, à force de courage et de persévérance, il parvint à contenir les mutins. La nouvelle de la défaite des Toulousains acheva, en quelques jours, de les disperser entièrement.

« Quels qu'aient été les moyens justifi-
» tifs que les Royalistes de Toulouse ont
» présenté depuis, on ne peut guère les ex-
» cuser. La crainte des dangers les isola; ils
» n'étaient pas assez façonnés à l'importance
» de la mission dont ils s'étaient chargés.
» Pour opérer le renversement d'un Gouver-
» nement établi, il faut plus que de la
» jactance; ce n'était pas en fredonnant
» quelques airs analogues à la circonstance,
» qu'ils pouvaient parvenir à désarmer le
» peu de troupes républicaines préposées à
» la garde des divers postes de la ville :
» ces braves n'étaient pas en présence des

» murs de Jéricho ; et le son de leur voix ,
» tout mélodieux qu'il était , ne pouvait pas
» soulever de ses fondemens la ville qu'ils
» voulaient soumettre. Dans cet état de
» choses, je considérai comme un bonheur
» inappréciable, les précautions que j'avais
» prises. Si j'avais arboré l'étendard de l'in-
» surrection, et que mon mouvement n'eût
» pas été secondé, je me serais trouvé aven-
» turé et mon pays aurait été compromis.
» J'aurais pu personnellement échapper au
» danger, et ma position, à peu de chose
» près, serait restée la même; mais j'aurais
» mis en péril un grand nombre de familles,
» et je me serais trouvé dans l'impuissance
» de les défendre. On doit rendre grâce à ma
» prudence : car on me doit de la recon-
» naissance pour le mal que je n'avais pas
» fait. » (*Mémoires.*)

» La proscription d'Azaïs cessa avec la puis-
sance du Directoire. L'avènement consulaire
rallia momentanément tous les partis. Désa-
busé bientôt de ses espérances de restaura-
tion, mais sans rien perdre de son sincère
attachement pour la famille des Bourbons,
Azaïs se livra entièrement à des spéculations

commerciales , et au plaisir de connaître et d'étudier nos bons auteurs classiques. L'histoire fut pour lui l'objet d'un travail assidu : il voulut aussi se familiariser avec la littérature étrangère ; il apprit l'espagnol et l'italien : il se trouva , en peu de temps , assez avancé pour traduire le *Télémaque* en castillan. Quant à la langue du Tasse , de Pétrarque et de l'Arioste , son auteur favori , il la lisait et l'écrivait avec une extrême facilité.

» Après les secousses industrielles de 1810 et 1811 , Azaïs rentra dans le sein de sa famille. Deux ans après , il fut témoin de cette restauration , pour laquelle il avait usé les plus belles années de sa vie. Pendant la réapparition de Napoléon , il s'occupa de nouveau à lui recruter des adversaires. Louis XVIII était encore à Gand , qu'il provoqua la réaction royaliste du pays Castrais , et fit arborer le drapeau blanc sur le clocher de la Cathédrale ; il commandait les troupes qui se portèrent à la rencontre du Général chargé de comprimer ce mouvement. Après le désastre de Waterloo , nommé Capitaine des Grenadiers de la Garde natio-

nale, il usa de l'influence que lui méritaient ses anciens services, pour secourir les nombreuses victimes de l'exaltation contre-révolutionnaire. Plusieurs minutes de pétitions et de lettres, trouvées après sa mort, attestent combien il compatissait au malheur, sous quelque bannière qu'il le rencontrât.

» N'ayant rien demandé pour lui d'un Gouvernement pour lequel il s'était armé avec courage et persévérance, Azaïs vivait tranquille au milieu de ses études littéraires et de ses travaux agronomiques, lorsqu'en 1824 un prêtre irréprochable se trouva en butte à toute espèce de tracasseries de la part de l'Autorité épiscopale, pour avoir dit, écrit et soutenu une opinion sur l'ancienne question du prêt de commerce. Azaïs ne put pas rester insensible au spectacle de la plus étrange injustice, et le voilà, pendant trois ans, refaisant son éducation, apprenant le latin, feuilletant les *Traité*s canoniques, étudiant les décisions des Conciles, les encycliques des Papes, les dissertations des Théologiens, pour pouvoir apporter son secours à la victime condamnée. Ses nombreux travaux eurent pour résultat la publication

d'un livre de plus de trois cents pages, où il se montre à la fois logicien serré et disertateur éloquent. A part le mérite littéraire de cet ouvrage, il constitue en principe une belle et bonne action, et un acte du plus large dévouement.

» Dans ses dernières années, Azaïs s'est principalement occupé à mettre en ordre un volumineux manuscrit qui, sous une forme romanesque, contient des Mémoires intéressans sur les différentes phases de sa carrière; il y a décrit les mœurs du monde, telles qu'il les avait vues; c'est-à-dire, empreintes encore de la morgue prétentieuse de l'ancien régime, papillonnantes et peu réservées à la suite du Gouvernement directorial, tendues et soldatesques pendant l'évolution napoléonienne, vicilles et retrogrades au moment même de la première restauration. Les extraits, contenus dans cette notice, pourront faire apprécier les idées et le style de l'auteur.

» Atteint, au mois d'août 1831, d'un accès de goutte remontée, Azaïs succomba à la persistance du mal, après avoir montré un calme exemplaire, un courage à toute épreuve, une

résignation parfaite et les sentimens les plus religieux. L'abbé Desplas-Roques , son ami, ne lui a pas manqué à ses derniers momens : sa présence et ses conseils les lui ont rendu, sans doute, moins pénibles. »





Baimiac et Raymond,

PRÉDICANS HÉRÉTIQUES.

CES chefs fanatiques de la secte des Albigeois , naquirent à Castres vers le commencement du 12^e siècle (1). Ils quittèrent cette ville pour aller faire des prosélytes dans les environs de Toulouse , et leur dévouement leur en facilita les moyens ; mais se voyant exposés aux persécutions et aux mauvais traitemens du Comte de Toulouse et des autres Barons , ils se réfugièrent dans l'Albigeois , où ils avaient moins de dangers à courir , et ils s'y trouvèrent en 1178 , lorsque Réginald , Évêque de Bath , vint y prêcher une mission. Ils lui demandèrent un sauf-conduit , et se rendirent à Toulouse pour y défendre leur foi devant le Légat du Pape , et plusieurs Évêques ou Ecclésiastiques qui s'y étaient réunis. Cette conférence eut lieu dans

(1) Voyez l'*Histoire des Albigeois* , par le P. Langlois , pag. 48.

la Cathédrale de St.-Étienne : on voulut exiger qu'ils présentassent leur profession de foi écrite en latin ; mais comme ils ignoraient cette langue , on leur permit de ne se servir que de celle du pays , ce qui parut absurde au Légat (1).

Ils déclarèrent publiquement qu'ils ne reconnaissaient pas deux principes , et établirent l'unité d'un Dieu créateur de toutes choses ; ils confessèrent ensuite que les prêtres catholiques , bons ou mauvais , pouvaient consacrer également le corps et le sang de J.-C. , le salut des enfans et des adultes par le baptême , sans lequel personne ne pouvait être sauvé , et enfin tous les autres articles sur lesquels on les accusait d'errer.

Les Commissaires ne purent s'empêcher d'approuver cette profession de foi , qui était en tout conforme à celle de l'église catholique. Ils conduisirent Baimiac et Raymond dans l'église de Saint-Jacques , devant une foule de peuple qui s'y était rassemblée.

Croyez-vous de cœur ce que vous venez de confesser de bouche , leur demanda le Légat ? — Nous n'avons jamais rien ensei-

(1) Voyez les *Annales de Rog. de Hoved.*, pag. 327 et suiv.

gné de contraire, répondirent-ils, *et notre croyance a toujours été la même.* — A ces mots le Comte de Toulouse, et plusieurs autres personnes présentes, les convinquirent d'imposture, leur soutenant en face qu'ils leur avaient ouï enseigner les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et débiter les autres erreurs de leur secte. — *Vous êtes tous de faux témoins*, s'écrièrent les deux hérétiques. — *Eh bien ! leur répliqua-t-on, confirmez par serment votre profession de foi...* Ils s'y refusèrent sous prétexte que Notre-Seigneur, dans l'Évangile, défend de jurer. On eut beau leur citer diverses autorités de l'Écriture-Sainte, pour leur persuader que c'était permis, rien ne put leur arracher ce serment, contre lequel leur conscience se révoltait. Alors le Légat les exhorta vivement à renoncer à leurs erreurs, et à se faire relever des excommunications qui avaient été lancées contre eux; ils n'en voulurent rien faire et demeurèrent dans leur endurcissement.

Tous les Ecclésiastiques présens, ayant en tête le Cardinal S. Chrisogone, prirent enfin le parti de les dénoncer excommuniés, à

cierges éteints, eux et leurs complices ; avec ordre, à tous les fidèles, de les éviter de n'avoir aucun commerce avec eux et de les chasser du pays.

Baimiac et Raymond prirent la fuite ; ils se réfugièrent dans le château de Lavaur, qui faisait partie des domaines du Vicomte Roger, et ils y établirent le principal siège de l'hérésie. Dans l'année 1181, après le siège de cette place, qui fut défendue par Adélaïde de Toulouse, Comtesse de Burlats (voyez son article), ils tombèrent entre les mains du Cardinal Henri, et ils renoncèrent à leur croyance, pour embrasser l'institut des Chanoines réguliers : l'époque de leur mort ne nous est pas connue.




~~~~~

## Balard (M<sup>e</sup>-F.<sup>te</sup>-Jacq.<sup>te</sup>)

=====

**C**E n'est point à Albi qu'est née cette aimable Muse , comme l'ont prétendu à tort plusieurs biographes ; la ville de Castres lui a donné le jour : elle seule doit s'en glorifier. M<sup>me</sup> Balard y naquit , le 28 mars 1776 , de François Alby , négociant , et de Marie-Eugonin Labarthe.

Ses concitoyens ne lui rendirent pas de son vivant toute la justice qui lui était due ; elle trouva même parmi eux des détracteurs , qui blâmèrent son penchant pour la poésie , et voulaient lui faire un crime de ce qui fait aujourd'hui sa gloire.

Le 24 juin 1794 , elle épousa Marie-Bernard-Hyacinthe Balard , alors négociant et depuis avocat (1). Une société choisie, dont

---

(1) En 1776 et 1777 , un M. Balard-Galin remporta deux prix à l'Académie des Jeux Floraux.

ces deux époux faisaient les délices par les charmes de leur conversation, se réunissait chaque jour auprès d'eux. Toute occupée de ces plaisirs innocens et des soins que réclamaient sa famille, M<sup>me</sup> Balard ne songea guère dans sa jeunesse aux belles-lettres et à la poésie ; elle était seulement en correspondance avec un poète des environs de Castres, nommé Fournés, qui lui dédia ses principaux ouvrages, et qu'elle appelait modestement *mon Maître*, (voyez son article) ; aussi ce n'est point de cette époque que date sa vie littéraire. Des circonstances malheureuses, et principalement la mort de sa mère lui ayant donné du goût pour la retraite, elle s'y livra avec passion à l'étude et à la poésie. C'est dans le beau vallon de Saint-Amans, à côté de son savant ami, le Comte Charles de Milhau, que sa Muse reçut les premières inspirations poétiques ; elle-même nous en fait l'aveu dans un de ses ouvrages (1).

« Reçois encore mon hommage  
Vallon de Saint-Amans, dont l'aspect enchanteur  
Rajeunit ma pensée et ranime mon cœur.

---

(1) *Le Château de Saint-Amans*, poème dédié à M. le Comte Charles de Milhau.

J'ai puisé dans ton sein une nouvelle vie.

Ici l'aimable poésie

Inspira mes premiers accens ,

Ici je soupirai ma première élégie ;

L'écho de Valthoret redit mes premiers chants. »

Cette première élégie , ces premiers chants dont parle M<sup>me</sup> Balard , restèrent long-temps ensevelis dans son porte-feuille. Elle n'osait les faire connaître même à son ami , craignant qu'il ne blâmât son nouveau penchant et ne cherchât à l'en détourner : cependant elle l'aborda un jour en souriant : « Vous allez » me gronder , lui dit-elle , mais n'importe ; » je ne veux avoir rien de caché pour vous : » voici des vers dont je suis l'auteur ; lisez. » — C'était une élégie touchante sur la mort de sa mère. M. de Milhau la lit avec surprise : il est surtout frappé du passage suivant , empreint d'une douce mélancolie :

« Assise à ses côtés j'écoutais ses leçons.  
Qu'interrompaient souvent mes naïves chansons.  
Son âge jusqu'au mien se plaisait à descendre ;  
Elle aimait à me voir et j'aimais à l'entendre ;  
Son amour partageait mes jeux et mes plaisirs ,  
Et semblait deviner mes innocens desirs.  
Combien elle embellit le printemps de ma vie !  
J'étais heureuse alors et j'avais une amie !

Pourquoi me laissais-tu dans ce séjour de deuil ?  
N'était-il qu'une place en ton étroit cercueil ?  
Ma mère , dans tes bras , autrefois mon asile ,  
Ta fille en ce moment reposerait tranquille. »

M<sup>me</sup> Balard présenta ensuite à M. de Milhau une hymne à la Vierge , dans laquelle son cœur maternel se montre avec toutes les qualités qui le distinguaient. « Marie , s'écriait-elle ,

Marie écoute ma prière ,  
Jette sur moi les yeux en ce jour solennel ;  
Pour la première fois je renais , je suis mère ;  
Je dépose ma fille au pied de ton autel. »

M. de Milhau trouva dans ces ouvrages le germe d'un véritable talent ; aussi , loin de blâmer son amie , il la félicita de son coup d'essai , l'encouragea par ses éloges. L'Académie des Jeux Floraux , en couronnant ces deux productions en 1811 , prouva qu'il les avait bien jugées : ce double triomphe , qui fit sensation à Toulouse , quoiqu'on y soit habitué à voir les dames s'y couronner souvent des immortelles Fleurs-d'Isaure , ouvrit à M<sup>me</sup> Balard une carrière brillante où elle ne tarda pas à s'illustrer.

Dès lors elle ne chercha qu'à obtenir une place honorable sur le Parnasse. Heureuse épouse, excellente mère, elle voulut que l'ouvrage dont elle allait s'occuper fût l'expression fidèle des sensations qu'elle avait éprouvées à ce double titre. Sans être découragée par le mérite du joli poème que Millevoye nous a laissé sur le même sujet, elle chanta l'*Amour maternel* dans des vers, qui prouvent qu'un pareil sujet n'était pas au-dessus de ses forces.

Ce poème, imprimé à Paris en 1811, est divisé en quatre chants. Je vais en donner l'analyse.

### PREMIER CHANT.

Après deux ans de mariage, Phrosine n'a pas eu encore le bonheur d'être mère; elle voudrait dissimuler sa tristesse et la cacher sous une gaiété feinte; mais son cœur en est oppressé :

« La nuit, quand du sommeil la douceur bienfaisante  
Suspend le sentiment de sa peine cuisante,  
Les songes imposteurs l'assiègent à leur tour;  
Souvent elle croit voir sous les traits de l'amour

Un fils qui lui sourit , lui tend les bras , l'appelle ,  
Hasarde un premier pas , pour se trainer près d'elle ;  
Vers cet objet si cher , elle veut s'élancer ,  
Sur son sein palpitant , le prendre , le presser ;  
Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche ,  
De ses brûlantes mains elle parcourt sa couche ;  
Mais , hélas ! le réveil vient bientôt effacer  
Ces traits qu'un songe heureux se plut à lui tracer . »

Enfin elle ressent les premiers symptômes  
de grossesse : elle est au comble de la joie.

« Cependant elle cherche à cacher son bonheur  
Sous le voile enchanté de l'austère pudeur ;  
Mais son regard plus vif et sa démarche fière  
Trahissent son secret et disent qu'elle est mère . »

Elle ne l'est encore qu'en espérance ; bientôt elle est mère en réalité. Après des détails pleins de grâce , sur des objets qui n'en paraissaient pas susceptibles , et principalement sur les couches de Phrosine , M<sup>me</sup> Balard s'écrie :

« Ah ! quel est le mortel favorisé des dieux ,  
Qui pourrait retracer ces momens bienheureux !  
Quelles couleurs jamais pourraient te reproduire ,  
Bonheur si vrai , si pur , noble et touchant délire ?  
Phrosine ! tu le sais , semblable au tien , mon cœur ,  
De tant de volupté savouré la douceur ;

Comme toi , j'ai passé , du comble des supplices ,  
Au moment fortuné des célestes délices ;  
Comme toi j'ai cru voir les bords des sombres lieux ;  
Et je suis comme toi sur le trône des dieux !... »

## DEUXIÈME CHANT.

Notre jeune épouse connaît trop bien ses  
devoirs , pour confier sa fille aux soins d'une  
femme mercenaire.

« Phrosine va nourrir cette fille si chère ;  
Une seconde fois Phrosine sera mère.....  
Elle n'a point conçu le projet odieux  
D'éloigner un instant son enfant de ses yeux :  
Elle hâte , il est vrai , la marche des années ,  
Les roses de son teint seront plus tôt fanées ,  
Et ce sein arrondi va perdre , en quelques jours ,  
Sa forme séduisante et ses moelleux contours ;  
Vaine réflexion ! faiblesse passagère !  
Non , vous ne pouvez rien sur le cœur d'une mère. »

Ces occupations si douces , dont l'auteur  
se plaît à retracer tous les plaisirs , lui rap-  
pellent sa propre mère , qui la nourrit elle-  
même et dont la mort l'a séparée. Elle donne  
à sa mémoire un juste tribut de regrets et  
d'amour ; et , après cette digression tou-  
chante , elle revient à son sujet.

**« Vienségayer mes chants, viens, aimable Phrosine;**  
**Mais quel est cet enfant échappé de tes bras,**  
**Qui fuit, revient, accourt, et s'attache à tes pas ?...**  
**Est-ce là ta Zélis si tendrement aimée ?**  
**Où, je la reconnais, et tes yeux l'ont nommée...**  
**C'est elle; mais ô ciel ! quel heureux changement !**  
**Tant de charmes sont-ils l'ouvrage d'un moment ?**  
**De tes soins assidus, partout je vois la trace...**  
**Ce sourire si fin, ce regard, cette grâce,**  
**Tout dit de ton amour l'infatigable ardeur,**  
**Et jusque dans ses yeux je retrouve ton cœur. »**

Le dévouement sublime de la princesse Pauline d'Aremberg, qui se précipita dans les flammes pour sauver les jours de sa fille, fournit à M<sup>me</sup> Balard un épisode brillant et facile, qui termine le deuxième chant.

### TROISIÈME CHANT.

La fille de Phrosine, la vive et folâtre Zélis, croît et embellit sous les yeux de sa mère, qui surveille son éducation avec une attention scrupuleuse et délicate. Lorsque elle est parvenue à sa quinzième année, elle fait sa première Communion. Voici ce morceau religieux et mélancolique, dans lequel



on remarquera que l'auteur a imité quelques passages de Chateaubriant et de Millevoye.

« La cloche du hameau retentit dans les airs ,  
 Le soleil plus brillant éclaire l'univers ,  
 Et l'ange du printemps , couronné de feuillage ,  
 Ranime des oiseaux le gracieux ramage.  
 Les chênes décrépits , les antiques ormeaux ,  
 Cachent leur vétusté sous de jeunes rameaux ;  
 Les enfans , couronnés de guirlandes légères ,  
 D'un bras respectueux soutiennent leurs vieux pères ,  
 Et redisent en chœur , dans ce jour solennel ,  
 L'antique *Alleluia* du pieux Israël.  
 L'heure approche et Zélis vient joindre ses compagnes ,  
 Ainsi qu'on vit jadis du sein de ces campagnes ,  
 Qui des fils de David nourrissaient les troupeaux ,  
 Planer sur le sommet des fertiles coteaux ,  
 Ce céleste envoyé , cet ange de lumière ,  
 Venant pour annoncer au pâtre solitaire  
 Que le fils du vrai Dieu , que le Verbe immortel ,  
 A , pour sauver la terre , abandonné le ciel...  
 Telle apparaît Zélis... Les filles du village ,  
 Pour entrer dans le Temple , attendaient son passage ;  
 Elle leur tend la main , sourit avec douceur ,  
 Et marche leur égale à l'autel du Seigneur.

» Allez , cœurs innocens , allez , douces colombes ,  
 Mais arrêtez vos pas sur ces rustiques tombes ,  
 Où vos nombreux aïeux reposent sans honneurs ;  
 Fléchissez les genoux , et versez quelques pleurs  
 Sur l'asile sacré qui recèle leur cendre ;  
 Songez qu'un jour près d'eux il vous faudra descendre ;

Songez que votre place est marquée en ce lieu,  
Ensuite allez en paix recevoir votre Dieu.

» L'airain a retenti de l'heure désirée ;  
Elle touche le seuil de la porte sacrée ;  
Les sons harmonieux de l'orgue aux longs aecens,  
Le saint autel voilé d'un nuage d'eneens,  
Les fleurs dont l'innocence orna le sanctuaire,  
Et de mille flambeaux l'éclatante lumière,  
Pénètrent tous les cœurs de respect et d'amour ;  
Tout dit du Dieu vivant le glorieux séjour :  
Le prêtre est à l'autel, le tabernacle s'ouvre,  
L'Esprit Saint apparaît, et l'agneau se découvre,  
Plongé dans un profond et long recueillement,  
Le fidèle, à ses pieds se prosterne tremblant ;  
Mais qui dira jamais de la vierge innocente  
La douce émotion et la ferveur touchante :  
Couverte d'un long voile, emblème respecté  
De sa pudeur modeste et de sa pureté,  
Le passé, le présent, ne sont plus rien pour elle,  
Elle va conquérir une vie immortelle...

» Enfin elle se lève, approche lentement,  
Et reçoit à genoux l'auguste sacrement.  
Dans cette ame sans tache et d'amour éperdue,  
Avec le Dieu vivant la grâce est descendue ;  
Zélis lève les yeux, pousse un profond soupir,  
Croit voir le ciel ouvert, et désire mourir (1). »

---

(1) Plusieurs Dames d'un grand mérite ont traité ce même sujet, de la *première Communion*, avec beaucoup de talent. Voyez dans M<sup>me</sup> Desroches, page 15, le *Banquet Divin*.

## QUATRIÈME CHANT.

Fièrè des charmes et des rares qualités qui distinguent sa fille, Phrosine est impatiente

---

et dans M<sup>me</sup> Hortense de Céré-Barbé, page 2, *le Confessionnal* ; page 132, *l'Eucharistie*. Je citerai seulement un passage du *Banquet Divin*, et je ne lui donne la préférence qu'à cause qu'il a un rapport plus direct avec la citation que j'ai prise dans M<sup>me</sup> Balard. Après avoir décrit les préparatifs de cette imposante solennité, les sentimens que son approche fait naître dans les jeunes cœurs pour lesquels elle est destinée, M<sup>me</sup> Desroches continue ainsi :

« Paré de fleurs et d'ornemens nouveaux,  
 Déjà le temple, investi de flambeaux,  
 S'ouvre, et reçoit la phalange légère,  
 Qui, des élans d'une ferveur première,  
 Accourt frapper ses antiques échos.  
 Sur l'humble autel qu'un Tout-Puissant lui-même  
 La foi soumise érigea de ses mains,  
 Gage immortel du salut des humains,  
 Va s'immoler l'holocauste suprême.  
 Aux yeux ravies d'un peuple adorateur  
 A commencé l'ineffable mystère.....  
 Il s'accomplit ! le Sactificateur  
 Du néophyte interrompt la prière ;  
 Sa voix l'appelle au Banquet du Seigneur.  
 A ce Banquet offert aux lèvres pures,  
 D'heureux enfans se pressent à la fois,  
 Et dans leur sein, préservé de souillures,  
 Avec amour descend le Roi des Rois ;  
 En ces momens soudain l'orgue résonne,  
 L'air embaumé s'emplit de sons divins,  
 Et l'on croit voir d'éclatans Séraphins  
 Sur chaque élu poser une couronne. »

de l'introduire dans le monde ; elle quitte la campagne pour aller habiter la ville : Zélis y est bientôt atteinte d'une maladie dangereuse. Lorsqu'elle a recouvré la santé, un essaim d'adorateurs vient voltiger sur ses traces ; elle choisit parmi eux un époux digne de la posséder , et Phrosine bénit cette union. Après une longue vieillesse , cette bonne , cette tendre mère expire en cherchant à calmer les regrets de sa fille ,

« Lui parle de l'instant qui doit les réunir ,  
Et de son dernier jour laisse un long souvenir. »

Si je ne craignais point de dépasser les bornes d'une notice , je mettrai ici en parallèle le poëme de M<sup>me</sup> Balard avec celui de Millevoye ; il me serait facile de prouver que si celui-ci est d'un style plus serré et quelquefois plus poétique , l'autre est plus développé , plus étendu , plus sentimental : l'un est l'ouvrage d'un favori des Muses , qui connaît toutes les ressources de son art , l'autre est celui d'une mère , d'une mère-poète , qui prend toutes ses inspirations dans son cœur et dans la nature (1).

---

(1) Le sujet de *l'Amour Maternel* a tenté , avec raison , plus d'une femme. En 1773 , M<sup>me</sup> B\*\*\* concourut pour le

Malgré quelques passages un peu faibles et de légères incorrections, ce poëme obtint les éloges de plusieurs hommes de lettres célèbres, tels que Michaud, Chateaubriant, Auger, Carbonell, qui adressa, à ce sujet, une très-belle épître à M<sup>me</sup> Balard, et il plaça son auteur au rang des femmes privilégiées, dont s'honore notre littérature.

---

prix de poésie à l'Académie française ; son poëme fut imprimé in-4°, à Alençon. Nous en transcrivons un passage qui se rapporte aux vers de notre texte, en le faisant précéder d'une analyse succincte de l'ouvrage.

Une mère tendre et vertueuse rappelle tout ce que lui a coûté la naissance, l'éducation et l'établissement d'un enfant chéri, jusqu'au moment où elle a la douleur de lui fermer les yeux. Voici le moment où elle vient de lui choisir une épouse :

« La jeune Félicie ignore qu'elle est belle,  
C'est l'aimable pudeur qui colore son teint ;  
Son âme, dans ses yeux, d'un feu pur étincelle,  
Le sentiment y brille et la bonté s'y peint.  
Mon fils voilà ta femme ! elle devient ma fille :  
Que j'aime à prononcer ces noms sacrés et doux !  
L'amour m'élève un trône au sein de ma famille,  
Je règne sur l'épouse ainsi que sur l'époux.  
Ta femme est en tout temps ma compagne fidèle ;  
Son amitié pour moi, ma tendresse pour elle  
Ont pour centre ton cœur et vont s'y réunir.  
Du plus parfait accord devenons le modèle,  
Servons-en, s'il se peut, aux siècles à venir. »

M<sup>me</sup> Balard soutint dignement la réputation qu'elle s'était acquise. Dans le concours des Jeux Floraux de 1813, une de ses Odes intitulée, *la Poésie*, eut l'honneur de disputer le premier prix à M. Soumet. Le feuilleton du *Journal de l'Empire*, du 9 juillet 1813, en parle en ces termes :

« L'Amarante d'or avait été disputée à  
» M. Soumet par une femme, M<sup>me</sup> Balard.  
» *L'Harmonie* (1) était le sujet de son Ode,  
» et ses vers n'étaient pas indignes d'un pa-  
» reil sujet. Sa composition sage, sans froi-  
» deur, annonce un talent distingué, et un  
» rival redoutable dans ces jeux académi-  
» ques. »

Plusieurs autres journaux blâmèrent le jugement des Académiciens de Toulouse, et prétendirent que M<sup>me</sup> Balard méritait la préférence.

En 1819, elle fut honorée du titre de *Maîtresse ès Jeux Floraux*; en 1820, elle envoya à cette Académie, pour son tribut académique, l'*Éloge de Madame Verdier*,

---

(1) C'est une erreur, l'Ode de M<sup>me</sup> Balard avait pour titre : *la Poésie*.

*née Allut*, ouvrage charmant, qui fait autant d'honneur à la Muse qui le composa qu'à celle qui en est l'objet. La chute de l'Empire et la restauration des Bourbons lui inspirèrent une Ode assez remarquable, qui fut imprimée à Toulouse, réimprimée à Montpellier et dans la Provence. Peu de temps après, l'*Ami du Roi* inséra, dans son numéro du 8 septembre 1815, une nouvelle pièce de vers de notre aimable compatriote, intitulée : *les Françaises du Midi*, en 1815.

M<sup>me</sup> Balard publia aussi l'*Envoi à ses deux Filles du Souci et du Lys d'argent*, qu'elle avait reçus des Jeux Floraux, et une Idylle sur *le Tombeau de Sylvandre*. Le talent de cette femme célèbre est empreint dans chacune de ces compositions; mais il se montre plus particulièrement dans l'imitation d'un épisode des *Martyrs*, celui de *Velléda*, dont elle fit une Cantate qui passe pour son plus bel ouvrage, et qui est brûlante de passion et d'enthousiasme. Lorsque M<sup>me</sup> Balard l'eut achevée, elle en fut étonnée; les épithètes, la facture des vers lui en parurent si hardies, qu'elle ne savait si elle devait les blâmer ou les approuver.

Elle écrivit à M. de Milhau : « L'ouvrage » que je viens de terminer est ou ridicule, » ou sublime. Venez vite; venez m'applaudir ou rire à mes dépens. » — M. de Milhau s'empressa de se rendre auprès d'elle, et son amie reçut de lui les applaudissemens qu'elle méritait. Ce poëme lyrique n'a jamais été imprimé, il est trop long pour figurer en entier dans une notice; j'en ferai seulement connaître le début.

« Sur un léger esquif que la vague écumante  
A chaque instant menace d'engloutir ;  
Au sein d'une nuit effrayante  
Que la tempête mugissante  
De ses noires vapeurs vient encor obscurcir ,  
Velléda , le cœur plein d'un feu sans espérance ,  
A travers les écueils luttant contre les flots ,  
Semble enchaîner sous sa puissance  
L'orage , les vents et les eaux.

» L'éclair qui déchire les nues ,  
Sur ses épaules demi-nues  
Laisse voir ses cheveux flottans ,  
Comme un voile léger agité par les vents.  
Une courte et noire tunique  
Relève la blancheur de ses bras découverts ;  
Et l'égantier , triste enfant des déserts ,  
Pare son front mélancolique.



» Le charme entraînant de sa voix ,  
 Ses blonds cheveux , sa parure sauvage ,  
 Son œil brillant d'amour et de courage ,  
 Tout dit qu'elle est la fille des Gaulois.

La tempête éclate autour d'elle ,  
 La mer redouble sa fureur ,  
 Et Velléda debout , dans l'étroite nacelle ,  
 Chante en ces mots les peines de son cœur »

.....  
 .....  
 Malgré le mérite incontestable de cette Cantate, l'auteur avait une sorte de prédilection pour une Ode anacréontique intitulée : *le Bosquet*. Je ne puis résister à la tentation de la faire connaître à mes lecteurs , et je le fais avec d'autant plus de plaisir qu'elle est encore inédite , que Madame Balard s'y est peinte elle-même , et qu'elle l'adressa à plusieurs de ses amis.

### LE BOSQUET.

#### Ode Anacréontique.

Bosquet charmant où mon jeune âge  
 Soupira mes premiers amours ,  
 Je viens sous ton heureux ombrage  
 Chercher encor quelques beaux jours.

Ainsi qu'une fleur éphémère ,  
En vain ma beauté passagère  
S'enfuit sur les ailes du temps ;  
Mon sort n'a rien dont je murmure ;  
Et sous ta naissante verdure  
Je rêve encor à mon printemps.

Mes mains pressent un luth modeste,  
Qu'embellissent de simples fleurs ,  
Dont un encens toujours funeste  
Ne flétrit jamais les couleurs.  
L'amitié consolante et pure  
Embellit ma demeure obscure ,  
Et seule en connaît le chemin.  
J'échappe aux regards de l'envie ,  
Et ma douce et paisible vie  
S'écoule comme un jour serein.

J'ai vu le ruisseau des montagnes ,  
Dont l'hiver a grossi les flots ,  
A travers les vastes campagnes  
Entrainer les faibles troupeaux.  
Ses ondes couvrent la vallée ,  
Et la Nayade échevelée  
En vain redemande son lit ,  
Tandis que la source timide  
Féconde de son eau limpide  
Le rivage qu'elle embellit.

Du sage ainsi dans sa chaumière  
Rien n'altère la douce paix ,  
Et son passage sur la terre

N'est marqué que par des bienfaits.  
Fuyant la gloire et son délire  
Il ne reconnaît d'autre empire  
Et d'autre joug que la raison,  
Et voit ses heureuses journées,  
Couler l'une à l'autre enchainées  
Par des fleurs de toute saison.

O vous qu'un fol orgueil dévore !  
Tristes esclaves des faux dieux,  
Venez au lever de l'aurore  
Respirer la paix de ces lieux ;  
Venez ; des biens de l'innocence  
Et d'une noble indépendance  
Venez savourer la douceur ,  
Et sous cet abri tutélaire ,  
De la fauvette solitaire ,  
Prendre des leçons de bonheur.

Jamais sa voix harmonieuse  
Ne célébra que les amours ;  
Et la satire ingénieuse  
Ne troubla jamais ses beaux jours.  
Inconnue aux lointains rivages ,  
Et toujours fidèle aux ombrages  
Qui charmèrent ses doux accents ,  
Elle vit sans crainte et sans gloire ;  
Elle s'éteint, et sa mémoire  
S'efface avec ses derniers chants (1).

---

(1) Voici deux couplets d'une chanson de Clémence Isaura ,

Ce n'est point dans des ouvrages destinés à la publicité ou dans des pièces de vers, fruits

---

qui paraissent avoir quelque ressemblance avec les deux dernières strophes de l'Ode de M<sup>me</sup> Balard.

« Soën à torts l'ergulhos en el pensa  
Qu'ondrad sera tos tems dels aymadors ;  
Mès ieu say ben que los joen Trobadors  
Oblidaran la fama de Clamensa.

» Tal en lo cams, la rosa primavera  
Floris gentils quan torna le gay tems ;  
Mès del vent de la nueg brancejado rahems,  
Moris et per tusjorn s'esfassa de la terra. »

M. Decampe a imité avec beaucoup de bonheur, dans un éloge de Clémence Isaure, les stances que je viens de citer.

« Souvent l'orgueilleux dans son cœur  
Ose d'un avenir trompeur  
Flatter sa crédule espérance :  
Moi, je sais que les Troubadours,  
Quand le ciel finira mes jours,  
Oublieront le nom de Clémence.

» Telle, en la saison du plaisir,  
Fleurit la rose printanière :  
Mais si d'une aile meurtrière  
Le vent des nuits vient la flétrir,  
Elle meurt, et rien sur la terre  
Ne gardera son souvenir. »

M. le Chevalier Al. du Mege prépare une édition des poésies de cette immortelle patronne des nombreux poètes qui illustrent nos provinces méridionales.

d'une longue méditation, qu'on doit chercher à étudier les sentimens, les goûts, le caractère, l'âme d'un auteur; il faut, pour le connaître à fond, être initié dans les secrets de sa correspondance intime et privée : c'est là que son cœur se montre tout entier et à découvert; c'est là qu'une seule phrase, un seul mot, en disent plus quelquefois, dans leur simplicité, que de longues pages spirituelles ou poétiques; c'est là enfin que la nature parle et n'est point étouffée par l'ambition d'éblouir ou de briller.

Après avoir fait connaître l'esprit de Madame Balard, par les nombreuses citations dont nous avons orné cette notice, nous sommes heureux de pouvoir faire apprécier les excellentes qualités de son cœur, par des citations plus précieuses, quoique moins connues, que nous prendrons dans quelques-unes de ses lettres.

En 1817, elle entra en correspondance avec M. de Labouisse, qui fit partager à M. Carbonell les charmes de ces nouvelles relations. Elle écrivit au premier, le 2 juillet 1817,

« J'arrive de Sorèze où j'ai passé quelques jours. Vous étiez au milieu de nous ; vous y étiez avec Eléonore et votre digne ami M. Carbonell, et vous avez jeté le plus grand intérêt sur tous nos entretiens. Vous êtes connu, apprécié, de tout ce qui est là ; on y parle de vous dans le salon et sur les bancs ; chacun vous aime, vous admire et vous loue. J'unissais ma faible voix à ce concert d'acclamations, et sans vous connaître, je partageais tous les sentimens dont vous étiez l'objet. J'ai promis à M. Ferlus de revenir chez lui à l'époque des exercices. Un grand intérêt m'y appelle, celui de vous voir et de contempler cette Eléonore, à qui vous avez donné l'immortalité en échange du bonheur qu'elle répand sur vos jours. Je suis glorieuse de vos chants et du sentiment qui les inspire. Tout mon sexe vous doit de la reconnaissance pour l'hommage tendre, flatteur et délicat que vous rendez à celle dont les grâces et les vertus l'honorent le plus. En apprenant aux hommes qu'il existe un sentiment qui peut également embellir toutes les époques de la vie, en leur montrant l'hymen revêtu de tous les charmes de l'amour et de tous les délices de la volupté, vous rendez aux femmes leur empire et vous rétablissez l'équilibre dans la société. Vous sentez bien, Monsieur, que le chantre de l'hymen parle trop fortement à ma Muse, pour qu'elle puisse garder le silence ; mais il lui faut du temps pour préluder à des chants dignes de son sujet. Je pars

sous peu de jours pour Toulouse : j'y resterai sans doute jusqu'au mois d'août. Adieu, Monsieur, je me recommande au souvenir de votre Éléonore, pour laquelle je me sens un profond sentiment d'estime et d'admiration. »

Avant de partir de Castres, elle adressa le 7 juillet, ces lignes à M. Carbonell :

« ..... Permettez-moi de ne point répondre aux choses flatteuses que contient votre lettre. C'est toujours avec embarras qu'on se défend d'un éloge qui touche vivement ; si la raison vous commande de le repousser, l'amour-propre l'accueille avec empressement ; et quand l'esprit veut prendre part à ce débat, il enlève à la vérité ce qu'il accorde aux convenances, et couvre la vanité du voile de la modestie. Je suis cependant loin de me reconnaître dans le portrait que vous avez tracé ; mais je me plais à le revoir, et je le considère comme le fruit d'une imagination féconde et gracieuse qui crée au lieu de copier ; il me serait bien doux de paraître aux yeux de tous parée des dons aimables que vous m'avez prêtés ; et le désir de justifier votre suffrage sera pour moi, désormais, le mobile le plus puissant, etc. »

Je voudrais pouvoir tout transcrire, mais il faut savoir se borner. M. Carbonell répondit à cette prose élégante et facile, par des

vers aussi faciles et aussi élégans. *Ne vantez plus ma modestie*, lui répondit M<sup>me</sup> Balard, *elle ne saurait tenir contre des éloges aussi délicats, aussi flatteurs que les vôtres* (1). Elle lui demande ensuite de lui raconter l'histoire de ses malheurs. M. Carbonell ayant satisfait à ce désir d'une âme tendre, elle lui écrivit le 27 octobre 1817 :

*« Le mauvais état de ma santé, toujours chancelante, m'a privé de répondre plus tôt à votre intéressante lettre. Je l'ai lue avec le sentiment qu'inspire le souvenir de ses propres peines. Oh ! combien vous avez souffert, et que de grâces vous devez à la Providence qui vous a conservé au milieu de tant de peines, la résignation qui seule nous soutient et les talens qui nous consolent ! . . . J'ai eu des peines aussi, mais combien, comparativement aux vôtres, mon tribut fut léger ! J'ai perdu deux fils, ils ne faisaient que de naître, et n'ont vécu qu'un jour. Deux filles me sont restées et elles réunissent tout ce qui peut assurer le bonheur, et flatter l'orgueil d'une mère. Zélis, l'aînée, a vingt-et-un ans : mariée de-*

---

(1) M<sup>me</sup> Balard fait allusion à une très-jolie épltre que M. Carbonell venait de lui adresser. Cette pièce n'avait j. mais été publiée lorsque je la fis imprimer dans le *Journal littéraire de Castres*, du 11 décembre 1824.



puis quatre ans à un jeune homme charmant; elle est mère à son tour et nourrit un fils qui fait déjà notre joie. Le mariage de Zélis ne m'a point privé de ma fille, mais il m'a donné un fils, un enfant de plus que je porte aussi d'ins mon cœur (1) : il n'a que quatre ans de plus que sa sœur. Emma, ma fille cadette, a seize ans. Elles sont l'une et l'autre grandes, jolies, bien faites et spirituelles : mais d'ailleurs aussi opposées de figure que de caractère. L'aînée est brune et d'une vivacité qu'on ne trouve que chez les françaises; la cadette est blonde, calme et réfléchie comme une anglaise (2). Egale ment tendres et empressées pour moi, il me serait impossible de dire laquelle des deux me donne le plus de jouissance, laquelle des deux mérite d'être préférée : je ne les ai jamais quittées; je me suis occupée de leur éducation, elles sont tout pour moi, je suis tout pour elles. Je n'ai pas une grande fortune, mais elle suffit à nos besoins et à nos désirs. J'habite une maison délicieuse, hors des murs de la ville et dans la situation la plus gracieuse et la plus pittoresque. Mon mari est avocat, et ses talens le feraient distinguer dans une très-grande ville. Il est d'un esprit très-gai et ne contribue pas peu au bonheur de notre ménage. En un mot je n'ai que des grâces à

---

(1) M. Auguste de Milhau.

(2) Elle a épousé M. le Marquis de Berthelemy, Chef de Bataillon.

*rendre à la Providence ; je suis heureuse , parfaitement heureuse , et de ce bonheur que les hommes ne peuvent m'enlever. J'ai beaucoup de goût pour l'étude , mais je m'y livre rarement : car je lui préfère de beaucoup la société de mes enfans. Tous les jours à mon lever , je fais le projet de travailler , mais mes filles arrivent et je m'oublie auprès d'elles jusqu'au soir , et tous les jours c'est la même chose. Presque tout ce que j'ai a été fait pendant leur absence , et le soir pendant leur sommeil. Mais depuis qu'elles se couchent aux mêmes heures que moi , je n'ai plus un moment. Il est vrai que je me rends assez de justice pour penser que ce serait une folie à moi de négliger le moindre de mes devoirs , et la plus petite jouissance du cœur pour me livrer à des occupations dont les résultats seraient si légers , et que le public ne me tiendrait aucun compte des sacrifices que je ferais. »*

Quelle grâce parfaite ! quelle naïveté charmante ! quelle modeste réserve d'ambition ! quel abandon aimable ! quelle facilité de sacrifice ! que de charmes surtout dans le tableau de famille que traçait cette bonne épouse , cette excellente mère ! Comme les couleurs en sont fraîches et animées ! comme elles font aimer celle qui les employa !

Bien différente d'un grand nombre d'auteurs , qui n'écoutent qu'avec répugnance les

conseils ou les critiques de leurs amis, Madame Balard avait trop de talent et de modestie pour ne pas témoigner de la reconnaissance à ceux qui lui signalaient quelques imperfections dans ses ouvrages; elle hésitait, elle consultait : c'est le cachet du vrai mérite. Voici une autre lettre qu'elle écrivait à M. de Labouïsse, et qui justifie mes observations.

« Castres, le 22 mars 1820.

» *Je me flatte, Monsieur, que si vous n'êtes pas content des changemens que j'ai faits, vous le serez du moins de ma docilité. Je n'ai cependant pas beaucoup de mérite, car je vous déclare que j'ai parfaitement reconnu la justesse de vos avis. Si vous trouvez encore quelque chose à reprendre, je suis toujours disposée à faire à votre opinion toutes les concessions possibles.*

» *J'ai mille remerciemens à vous faire de votre extrême complaisance; je conçois aisément combien, occupé comme vous l'êtes, la critique que j'ai exigée de vous a dû vous contrarier. Je crois avoir employé le meilleur moyen de vous en témoigner ma reconnaissance.*

» BALARD-ALBY. »

Indépendamment des divers ouvrages dont nous avons parlé, M<sup>me</sup> Balard a laissé en porte-feuille un grand nombre de poésies fugitives. Les plus importantes sont : *le Proscrit*, élégie; *Vers à mon Amie*, en lui envoyant un Bouquet de violettes et d'immortelles; *la Sensibilité*, ode; *le Lever du Soleil du Guide*; *Épître à Églé*; des *Couplets en style Marotique*; un *Rondeau*; une *Romance*, et une *Ode à l'Hymen*. Malgré la place distinguée qu'elle occupe sur le Parnasse, il est à présumer qu'elle se serait élevée plus haut, si une maladie longue et douloureuse ne l'eût forcée de renoncer à ses travaux poétiques. Son âme était si sensible, son esprit se pénétrait tellement du sujet qu'il méditait, qu'après avoir composé le moindre petit opuscule, elle éprouvait une fatigue, un abattement dont elle se ressentait pendant plusieurs jours : sa famille et ses amis l'ayant suppliée de ne plus faire de vers et de se reposer, elle céda à leurs vives instances. Depuis 1816 jusqu'au 8 avril 1822, époque de sa mort, elle n'eut plus aucun commerce avec les Muses; seulement, lorsque ses souffrances lui laissaient quelques momens de relâche, elle

se procurait des distractions agréables en travaillant à un ouvrage en prose, destiné uniquement à rester entre les mains de ses filles : c'était un roman sur l'éducation des femmes, intitulé : *Pénélope*, dans le genre de *Télémaque*. M<sup>me</sup> Balard se proposait, aussitôt qu'elle aurait recouvré la santé, de commencer un poëme, dont elle avait le plan dans sa tête, et sur lequel elle fondait de grandes espérances ; il devait avoir pour titre : *Lao-damie*.

La perte de cette femme aimable fut vivement sentie par tous les amis des lettres ; cependant aucune Muse Castraise n'a encore jeté des fleurs sur sa tombe. Un de nos compatriotes Languedocien y a suppléé, en publiant une notice intéressante. M. de Labouisse m'avait permis d'en faire usage, aussi j'en ai amplement profité (1). M. A. J. Carbonell,

---

(1) On ne doit pas être surpris de rencontrer souvent le nom de M. de Labouisse-Rochefort cité dans cet ouvrage ; j'ai déjà dit, dans ma préface, combien sa riche et belle bibliothèque m'avait été utile, et il m'aurait été impossible de ne pas lui en témoigner ma reconnaissance, puisque j'en trouvais si naturellement l'occasion ; d'ailleurs, outre que j'ai l'avantage d'être lié avec cet obligeant écrivain, il s'est si sou-

poète Roussillonnais, dont il a déjà été question dans cette notice, admirateur des talens de M<sup>me</sup> Balard, s'empressa de lui consacrer un chant élégiaque, qu'il publia le 12 juin 1822. Mes lecteurs seront peut-être charmés de le connaître; il est adressé à M. de Labouisse.

« Le jour renaît, lentement il s'avance;  
 Le songe séducteur que flattait le désir,  
 Sur l'aile du Réveil se retire en silence.....  
 Tel que le Songe, hélas! je vis s'évanouir,  
 Echapper à mon cœur toute mon espérance,  
 Deux filles et deux fils, mon superbe avenir!!...  
 Le temps autour de nous promène le ravage.  
 A notre heureux matin, au doux printemps de l'âge,  
 Comme à l'hiver des ans il ouvre le cercueil;  
     Deux frais boutons viennent d'éclorre:  
     L'un pâlit, l'autre se colore;  
 L'emblème du plaisir touche à celui du deuil.  
 Cet Adolphe, ce fils que ton cœur pleure encore,  
     Astre éclipsé dès sa brillante aurore,  
 A peine de la vie il effleura le seuil!.....  
 La mort à coups pressés entasse les victimes.

---

vent occupé de biographie, dans ses recherches laborieuses, que je l'ai fréquemment trouvé sur ma route. Heureux de pouvoir profiter de ses découvertes, ainsi qu'on le verra dans l'article *Péligon*, que la ville de Béziers nous disputait, et qu'il nous a incontestablement restitué dans ses *Souvenirs* et dans son *Voyage à Béziers*.

Balard (ton amitié la regrette avec moi),  
Balard est descendue aux ténébreux abîmes,  
Que le cœur sonde avec effroi.  
O vous, qui d'un art que j'adore,  
Excitant les heureux progrès,  
Lui disputiez les fleurs que le génie honore,  
Prenez le deuil, prêtres d'Isaure,  
Couvrez vos lyres de cyprès;  
Balard n'est plus..... Que dis-je ! elle respire  
Dans ces nobles concerts, dans ces hymnes pieux  
Où son cœur maternel l'inspire ;  
Dans ces chants bocagers si doux, si gracieux,  
Dans les pensers religieux  
Que ses loisirs confiaient à sa lyre,  
Et qu'Isaure souvent couronna dans ses jeux...  
Belle de vertus, de génie,  
Balard, loin de ses pieds, voit fuir le sombre bord.  
Nous luttons sur les flots, elle a touché le port ;  
Elle écoute des Cieux l'éternelle harmonie.  
Cessons, ami, cessons, de déplorer son sort :  
Elle s'est replongée aux sources de la vie,  
Et nous laisse égarés aux sentiers de la mort. »

Quoique M<sup>me</sup> Balard ne fût point de la religion catholique, elle éleva ses enfans dans ce culte, qui était celui de leur père. Ses dépouilles mortelles furent déposées dans l'ancien cimetière des protestans de Castres, où une modeste pierre, placée entre deux cy-

près, est la seule distinction qui fasse remarquer sa tombe : on y lit l'inscription suivante :

**ICI REPOSE**

**DAME MARIE-FRANÇOISE-JACQUETTE ALBY,**

**ÉPOUSE BALARD,**

**NÉE LE 28 MARS 1775,**

**DÉCÉDÉE LE 8 AVRIL 1822.**

---

**NOS REGRETS ONT SUIVI DANS LA NUIT ÉTERNELLE,  
DE L'AMOUR MATERNEL, LE CHANTRE ET LE MODÈLE.**

---

*Par les soins de ses Enfants.*







## Baltajar (Christophe),

AVOCAT, MEMBRE DE L'ANCIENNE ACADEMIE  
DE CASTRES

---

Tous les biographes, qui ont parlé de ce savant Avocat, sans en excepter un seul, ont dénaturé son nom ; ils le désignent sous celui de *Balthazar*, tandis que d'après sa signature autographe, que j'ai vue sur les registres des séances de l'Académie de Castres, il est incontestable qu'il s'appelait Baltajar.

Les circonstances qui l'amènèrent à Castres, et lui firent adopter cette ville pour sa seconde patrie, ne sont pas dénuées d'intérêt. Il naquit, en 1588, dans une petite ville de Champagne, nommée Villeneuve-le-Roi. Après avoir fait, avec succès, son cours de droit, il obtint la charge d'Avocat du Roi au Présidial d'Auxerre, à peu de distance du lieu de sa naissance. Un penchant irrésistible le porta

à étudier l'*Histoire ecclésiastique* : cette application , s'il faut en croire Bayle , lui donna un fort dégoût pour la religion romaine , et un grand désir d'embrasser le calvinisme. Quoiqu'il en soit sur la cause et les motifs qui le firent agir , il n'en est pas moins vrai qu'il quitta sa charge , ses parens , ses biens et ses amis , pour aller à Charenton , où il fit une abjuration publique et embrassa la religion réformée. Depuis cette époque il vivait à Paris dans un état au-dessous de la médiocrité , lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses amis de Castres , appelé de Faur , jeune et riche Conseiller à la Chambre de l'Édit et parent de Pélisson , qui l'engageait à quitter la Capitale pour venir auprès de lui. Baltajar ayant accepté cette invitation obligeante , M. de Faur lui donna un logement dans sa propre maison , et lui fit une pension assez considérable. Ce Conseiller s'estimait heureux d'avoir à ses côtés un homme d'un si grand mérite , dont la conversation , tout à la fois spirituelle et savante , lui plaisait infiniment.

Quoique Baltajar trouvât sa nouvelle existence fort heureuse , comme il voulait travailler pour le public , il pria son ami de lui

permettre de prendre un appartement en ville. Peu de temps après, c'est-à-dire en 1659, le Synode national de Loudun lui accorda une pension de 750 livres payable par toutes les églises de France, selon la répartition qui en fut faite; il avait alors composé plusieurs ouvrages remarquables; entr'autres un *Panegyrique de Fouquet*, en latin, et des *Dissertations contre Baronius*: il les appelait des *Diatribes*. M. de la Deveze, Ministre protestant de Castres, nous apprend, dans des Mémoires manuscrits qui furent communiqués à Bayle, lorsqu'il travaillait à son fameux dictionnaire, que Baltajar avait remis quatre ou cinq de ces dissertations à un Ministre de la même ville, député au Synode de Loudun, pour qu'il les présentât à M. Daillé, Modérateur du Synode. Il ajoute que celui-ci en fut très-content, qu'il les mit dans un coffre et les emporta à Paris; qu'étant mort peu de temps après, ainsi que Baltajar, ce coffre tomba dans des mains infidèles, et que l'église de Castres ne put jamais savoir ce qu'il était devenu, malgré tous les soins qu'elle se donna pour le retrouver. Baltajar laissa d'autres dissertations contre Baronius, mais elles n'étaient

pas encore achevées; elles consistaient presque toutes en des feuilles séparées, où il avait mis les autorités et les témoignages dont il devait se servir : elles sont perdues comme les autres.

Baltajar était fixé à Castres depuis quelques années, lorsque l'Académie, que plusieurs savans y avaient fondée, l'admit au nombre de ses membres. La première séance, à laquelle il assista quinze jours après sa nomination, fut celle du 29 janvier 1658. Les écrivains protestans qui ont parlé de lui, en font un grand éloge; mais M. l'Abbé de Marolles n'en fait pas le même cas. Voici ce qu'il dit dans un de ses ouvrages, où il nous transmet les noms des personnes qui lui avaient donné de leurs livres, ou qui l'avaient honoré de leur civilité: « Christophe *Balthazar*, » qui avait écrit tant de recueils de sa main, » pour divers traités historiques manuscrits, » voulait faire des animadversions sur les » *Annales* de Baronius; mais il s'y prit un » peu tard, et ne s'était pas encore formé » le style, voulant d'ailleurs tourner le sien » d'une manière trop fine et trop élégante, » de sorte qu'il ne pouvait faire une page » entière de son livre en un jour. » — Le

même écrivain dit ensuite , dans un autre endroit de ses Mémoires , qu'il serait trop long de rapporter ici : « Que *Balthazar* , qui se » vantait d'avoir quitté la religion catholique , parce qu'il était ennemi des superstitions , croyait cependant aux sorciers , aux apparitions , aux astrologues , aux prophéties de Nostradamus. »

On lit dans *le Dictionnaire historique* , de Chaudon et Delandine : « Son père , Intendant du Languedoc , avait défendu , par plusieurs mémoires imprimés , les droits de la France contre les usurpations de l'Espagne et de l'Empire. » Le commencement de cette phrase est précieux ; il nous apprend que le père de Christophe Baltajar avait été Intendant du Languedoc ; quant aux autres assertions elles sont inexactes : on y attribue au père les ouvrages du fils ; ils appartiennent évidemment à ce dernier , puisqu'avant de les publier il en donna lui-même lecture dans les séances de l'Académie de Castres , et que j'en ai la preuve authentique dans les registres , dont j'ai déjà parlé au commencement de cette notice.

Baltajar mourut de la pierre , dans le mois

de décembre 1668 , et non vers 1700 , comme le prétend Moreri. Depuis l'époque où il fixa sa résidence à Castres, jusqu'à sa mort, il ne quitta point cette ville, et assista très-exactement à toutes les séances académiques. Il fut vivement regretté par ses collègues ; et P. Borel, qui était de ce nombre, prononça son éloge dans la séance du 16 décembre 1668 : cette date justifie le reproche que je viens d'adresser à Moreri.

Voici la liste des divers ouvrages que Baltajar a composés :

- 1° *Traité pour prouver que les Evêques peuvent être jugés par les Rois, et autres Princes souverains, et par leurs Officiers.*
- 2° *Traité sur l'Installation du Parlement de Paris, et des services signalés qu'il a rendus à nos Rois.*
- 3° *De l'Origine des Maîtres de requête de l'Hôtel du Roi.*
- 4° *Discours sur la Musique et sur l'Harmonie.*
- 5° *Discours pour prouver la pluralité des Mondes.*
- 6° *Traité sur l'Observation des Lois impériales en France, et du temps auquel on a commencé de les observer.*
- 7° *Traité sur l'Origine des Patriciens.*
- 8° *Discours intitulé : Défense de l'Autorité royale contre le Cardinal de Retz.*

(L'auteur y prouve que les Evêques ne peuvent exercer aucune fonction avant qu'ils aient fait serment de fidélité au Roi ; que l'on ne peut recevoir ni publier en France d'indulgences émanées de Rome, sans la permission du Roi.)

9° *Traité sur la Monarchie française, divisé en trois livres.*

10° *Traité sur l'Autorité des Rois et des Princes souverains, en l'ordre extérieur de l'église.*

11° *Idem sur l'Office de Chancelier.*

12° *Si le Domaine royal a été de tout temps inaliénable ?*

13° *Traité des Usurpations des Rois d'Espagne sur la Couronne de France.*

(C'est le même ouvrage que Chaudon et Delandine attribuent, par erreur, au père de Baltajar. Il fut imprimé, à Paris, in-8° en 1626, et réimprimé in-4° en 1645, avec les deux discours suivans, portant les n°s 14 et 15.)

14° *Discours sur les commencement, progrès et déclin de l'ancienne Monarchie française.*

15° *Discours sur les Droits et Prétentions des Rois Très-Christiens sur l'Empire.*

16° *Le Mariage d'Apollon et de Christine, Reine de Suède, en vers latins élégiaques.*

17° *Traité des Droits du Roi de France, sur les Duchés de Milan, Comté de Flandres, Roussillon et Royaume de Navarre.*

- 18° *En quel temps les Comtés et Duchés ont-ils été rendus héréditaires en France?*
- 19° *Justice des armes du Roi Très-Chrétien contre le Roi d'Espagne, depuis la mort de Charles V<sup>III</sup>.*  
Paris 1657, in-4.°
- 20° *Panegyrique de Fouquet.*
- 21° *Dissertations contre Baronius* (1).




---

(1) Voyez Bayle, *Dictionnaire critique*; l'Abbé de Joly, *Remarques sur ce Dictionnaire*; Moreri, *Dictionnaire*; la Deuze, *Mémoires*, manuscrits; l'Abbé de Marolles, *Mémoires*; l'Abbé le Beuf, *Catalogue des Ecrivains auxerrois*, dans ses *Mémoires sur l'Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*; Spérandieu, *Recueil*, manuscrit, des *Séances de l'Académie de Castres*.





pour communiquer avec les principales villes des environs; il fit tracer ces grandes routes qui sont à nos portes, et qui ont beaucoup contribué à augmenter notre industrie et nos richesses. Les pauvres furent plus particulièrement l'objet de sa sollicitude. On peut dire qu'il n'existait chez nous aucun asile pour les recevoir; car les hôpitaux, que quelques-uns de ses prédécesseurs avaient fondés, étaient dans un état de délabrement pitoyable: il fit rebâtir l'*Hôtel-Dieu* de Villegoudou, après avoir acheté, de ses propres deniers, quelques maisons voisines pour l'agrandir, et dès lors un nombre plus considérable de malades put y être admis.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que les enfans de la classe ouvrière, étant privés des bienfaits précieux de l'éducation, croupissaient dans le vice et dans l'ignorance. Jaloux de remédier à cet inconvénient, il appela à Castres les Frères de la Doctrine Chrétienne, auxquels il assigna des revenus annuels pour les mettre à même de recevoir, gratuitement, à leur école, tous les jeunes élèves qu'on leur confiait: ces deux établissemens produisirent le plus grand bien dans nos contrées.

M. de Barral était extrêmement pieux : peut-être poussa-t-il trop loin l'amour du prosélytisme , qui était la passion dominante du Clergé de cette époque ! Conjointement avec sa sœur , il fonda la Maison d'éducation des Dames-Noires , contiguë à l'hôpital de Castres , et celle que nous appelons la Présentation , dont la fin était de recevoir les Orphelines et les nouvelles Converties : il commença aussi à faire bâtir le grand Séminaire , qui fut achevé par M. de Royère , son successeur.

Mais ce qui doit nous rendre plus chère la mémoire de ce digne Prélat , c'est la culture des pommes de terre qu'il a introduite et naturalisée dans nos campagnes. Ce tubercule bienfaisant , qui offre tant de ressources dans les temps de disette , n'y était presque pas connu avant lui. En faisant une tournée dans son diocèse , il fut frappé de la misère de plusieurs paroisses ; il demanda aux paysans , qui venaient en foule recevoir sa bénédiction apostolique , pourquoi ils ne cultivaient point les pommes de terre , et il se montra fort étonné que ce nom même leur fût inconnu. A son retour à Castres , il n'eut rien de plus pressé que de faire venir du Dauphiné

une grande quantité de ces tubercules ; il les distribua dans les montagnes , avec des instructions sur la manière de les cultiver ; et , quelques années après , il eut la satisfaction de voir , par ses propres yeux , que cette nouvelle récolte avait surpassé ses espérances. C'est ainsi que M. de Barral chercha à illustrer son nom , en améliorant le bien-être des classes les plus nécessiteuses de la société :

Il était Évêque depuis vingt-et-un ans , lorsque ayant voulu entreprendre un voyage à Montpellier , pour cause de maladie , il y mourut le 16 juillet 1773.

Il fit le bien non seulement pendant sa vie , mais encore après sa mort ; son testament portait une institution héréditaire en faveur de nos deux hôpitaux , et les Administrateurs trouvèrent , de liquide dans la succession , 25,000 livres pour chacun. D'après une clause du testament de M. de Barral , son cœur devait être inhumé à Castres , et son corps dans la sépulture de ses ancêtres , ce qui fut fidèlement exécuté. Le cœur de ce respectable Prélat repose dans l'église de la Présentation , à main droite de l'autel.

Deux ans avant de mourir , M. de Barral

avait fait imprimer un livre appelé *Propre du Diocèse*, et dont le titre était : *Proprium insignis ecclesiæ Cathedralis et Diocesis Castrensis*. Il eut pour successeur, à l'Évêché de Castres, M. de Royère, qui en fut le dernier Evêque. (Voyez son article.)





## Barthe (Jacques),

PRÊTRE DÉCAPITÉ, A CASTRES, EN 1794.

---

C'EST dans un petit moulin appelé Escoutosé-Pla, sur la paroisse de Notre-Dame-Clapier, que Jacques Barthe naquit en 1759; il était fils unique de Blaise Barthe et de Marguerite Jourde, meuniers, lesquels n'étant point favorisés des dons de la fortune, ne purent lui prodiguer les bienfaits précieux de l'éducation. Ils se bornèrent à inculquer dans son esprit les sentimens religieux dont ils étaient eux-mêmes pénétrés, et à faire germer dans son cœur les semences de toutes les vertus : cependant le jeune Barthe s'étant procuré un Alphabet, se fit donner des leçons par quelques personnes qui venaient au moulin; de cette manière il apprit, en peu de temps, à lire couramment. Aussitôt toutes ses pensées se tournèrent vers l'état ecclésiastique; mais il ne put entrer au Séminaire d'Albi qu'à

vingt ans, parce qu'il perdit son père dès ses plus tendres années, et qu'il ne voulut point abandonner sa mère dont il était le seul appui.

Quoiqu'il eût commencé ses études dans un âge si avancé, ses progrès furent très-rapides et il acheva tous ses cours de la manière la plus brillante. A trente ans il obtint la prêtrise, et fut placé dans la paroisse de Saint-Étienne-de-Tarabusset, annexe de celle de Tellet, où il édifia, pendant huit ans, tous les fidèles qui le connaissaient.

La révolution ayant éclaté, il ne put se résoudre à s'éloigner d'une paroisse dont il se regardait comme le père. Au lieu de se soumettre à la loi de la déportation, il se sacrifia pour le salut de ses paroissiens; rien n'arrêtait l'ardeur de son zèle, ni les intempéries des saisons, ni les embûches de ses ennemis: il fut long-temps assez heureux pour échapper à leurs poursuites; mais enfin Dieu permit qu'il tombât entre leurs mains.

Le 18 novembre 1794, Barthe s'introduisit dans Albi, déguisé en meunier, et fut conduit, par un de ses amis, chez un cordonnier nommé Jacques Judée, dont les principes et la probité lui étaient connus. Au moment où il

allait commencer la messe , une troupe de gens armés investirent la maison et se saisirent des personnes qu'ils y trouvèrent. Barthe, Jacques Judée , Anne de Naizonse sa femme , et un nommé Pousenc , qui était là pour servir la messe , furent transférés le lendemain à Castres , où siégeait le tribunal sanguinaire qui devait statuer sur leur sort.

Le jugement fut prononcé le 25 novembre ; il portait peine de mort contre Barthe et contre Jacques Judée : quant à Anne Naizonse et à Louis Pousenc , ils furent condamnés à être retenus en réclusion jusqu'à la paix, comme coupables d'*incivisme*, et d'avoir concouru à des rassemblemens de fanatiques. De plus le jugement devait être imprimé au nombre de mille exemplaires.

Ils entendirent tous cette sentence , sans qu'on remarquât la moindre altération sur leur visage. Le vertueux cordonnier embrassa son épouse et lui dit , avec l'accent de la plus vive tendresse , *Ma chère Anne , je vais mourir pour Jésus-Christ* : son courage ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment. En montant sur l'échafaud , Barthe lui adressa ces paroles : *Courage , mon cher Judée , de*



*la guillotine au Ciel il n'y a qu'un pas !...*  
Quelques instans après, une nouvelle vie avait commencé pour eux.

Par un raffinement de barbarie, bien digne de cette époque, on força Anne de Naizonse à être témoin du supplice de son mari et de celui de Barthé. Louis Pousenc y assista aussi, placé à côté de cette femme infortunée, après quoi on les enferma dans les prisons de Castres : Louis Pousenc en sortit dans deux mois, et Anne de Naizonse dans neuf. Mais le peu de biens qu'ils possédaient ayant été confisqué et vendu, ces malheureux artisans ne recouvrèrent la liberté que pour être livrés à la misère la plus affreuse.

Le corps de Barthé et celui de Jacques Judée furent déposés au cimetière de Saint-Jean ; mais en 1816, les ossemens du premier en furent retirés pour être transportés, en grande pompe, dans l'église de S<sup>t</sup>-Benoît. (Voyez, pour de plus grands détails sur cette cérémonie, la fin de la notice du P. Imbert.)



---

## Barutel (Bernard),

CÉLÈBRE PRÉDICATEUR.

---

QUOIQUE le P. Barutel ne soit pas né à Castres, il doit cependant figurer dans cet ouvrage, parce que c'est à Castres qu'il a passé la plus grande partie de sa vie, qu'il y a composé ses plus beaux sermons et qu'il y est mort : on me blâmerait avec juste raison, si je n'en parlais pas. Né à Brive-la-Gaillarde, en juillet 1714, il entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Dominique. Après son année de probation, ses supérieurs l'ayant envoyé à Toulouse pour y faire ses études, il se fit bientôt distinguer par ses talens, et y publia un *Factum* en faveur des *Frères laïcs Capucins*, contre les Pères du même ordre (1).

---

(1) Ce *Factum* est intitulé : *Grand OEuvre sur la nouvelle Gigantomachie, Plaidoyer en faveur des Frères Capucins militaires, contre les PP. Provincial, Custodés,*

On voit, dans cet écrit, tout ce que le ridicule peut avoir d'égayant ; néanmoins la vérité et la justice s'y montrent au grand jour et d'une manière victorieuse. Il fut si bien accueilli, que plusieurs éditions se succédèrent rapidement : à chaque apparition, elles étaient bientôt épuisées, et il n'en reste plus que quelques exemplaires, qui sont conservés soigneusement dans certaines bibliothèques. On attribue à ce *Factum* plein d'esprit et du sel de la bonne plaisanterie, le gain du procès des *Frères laïcs*.

Barutel avait à peine fini ses études, que ses supérieurs lui confièrent l'enseignement de la théologie ; il la professa long-temps avec succès, employant tous ses loisirs à cultiver les belles-lettres. Quoiqu'elles fussent pour lui un délasement et non un travail, il les poussa à un tel degré de perfection, qu'il était cité pour un excellent littérateur. Ayant voulu faire l'application des connaissances qu'il y

---

*Gardiens, Vicaires, Lecteurs, Jubilés ou non Jubilés, et autre tourbe menue des PP. Capucins très-indignes de la province de Toulouse. — La Biographie Toulousaine ne dit pas un mot de cet ouvrage ; il méritait cependant qu'on en fît mention.*

avait acquises , au genre oratoire en particulier , ses premiers sermons furent trouvés si beaux , qu'à la sollicitation de ses amis , il quitta l'enseignement pour se livrer tout entier à la prédication. Il se fit entendre dans plusieurs principales villes de France , entr'autres à Toulouse , où il prononça deux excellens discours , à l'occasion du Vœu de MM. les Pénitens blancs et de la paix de 1783. Partout son éloquence fit la plus vive sensation ; cependant il était d'une timidité extrême. Lorsqu'il montait en chaire , tous ses membres étaient agités d'une espèce de tremblement ; peu à peu sa voix s'animait , son geste devenait expressif , et il finissait par enlever les suffrages de tout son auditoire.

Barutel arriva à Castres une vingtaine d'années avant la révolution , devint un des Frères les plus distingués du Couvent des Dominicains , et ne tarda pas à y trouver de nombreux amis , qu'il édifiait par sa piété et par sa douceur. Il honora particulièrement de son amitié M. l'Abbé Desplas-Roques , connu depuis par les excellens sermons qu'il a prêchés , et surtout par la publication d'un *Mémoire sur le Prêt lucratif* , qui excita ,

dans Castres, une vive discussion théologique. Le P. Barutel le guida dans ses études, lui fournit de bons auteurs, lui donna les premières leçons de l'éloquence chrétienne, en cherchant à le perfectionner par ses conseils aussi bien que par son exemple. M. Desplas, humble et reconnaissant, a souvent avoué qu'il lui était redevable d'une partie de ses connaissances et de ses succès.

Dans les dernières années de sa vie, le P. Barutel fut affligé de plusieurs infirmités, lesquelles, jointes aux suites inévitables de la vieillesse, le firent tomber en enfance. La révolution arriva et le trouva dans cette triste situation; il fut mis en réclusion à la Chartreuse, tout près de Castres, et on l'y porta dans une charrette, couché sur quelques brins de paille, sans qu'il se doutât, en aucune manière, qu'on le privait de sa liberté. Il y mourut le 16 messidor an 2 (4 juillet 1794), à onze heures du matin, âgé de quatre-vingts ans, dans un état de dénuement et de malpropreté véritablement pitoyable (1).

---

(1) D'après cela que penser de cette phrase de la *Biographie Toulousaine*. « Le P. Barutel mourut en 1790. Heureux

Indépendamment de la *Gigantomachie*, dont nous avons déjà parlé, et qui n'offre plus aujourd'hui d'autre intérêt que celui du style, il nous reste de lui trois volume in-12, imprimés à Toulouse, chez Desclassan, en 1788, renfermant des panégyriques, des sermons et des discours (1). Parmi ses sermons, il en est trois surtout qui sont très-estimés, et qui l'empor-

» d'entrer dans la tombe avant la suppression des Monastères ;  
 » et de n'avoir pas à regretter la privation de cette paix profonde, que le philosophe chrétien trouvait souvent dans la  
 » solitude du cloître et dans l'étude des Livres saints ! »

(1) Voici les titres de tous ses ouvrages : *Sermons, sur le bonheur du Juste qui vit de la foi, sur le Jugement dernier, sur l'Orgueil de l'homme et sur l'Humilité du chrétien, sur les Plaisirs des sens, ou Réflexions sur les funestes effets du libertinage, sur le Culte en esprit et en vérité, sur les Chagrins, sur l'Obligation de souffrir après J.-C., sur les Avantages et les Dangers de la Pauvreté, sur les Difficultés du Salut dans l'état de la grandeur et de l'opulence, sur le Triomphe de la Croix, sur la Passion de Notre-Seigneur J.-C., pour le temps du Jubilé, sur le Caractère de la Pénitence, sur l'Hypocrisie. — Panégyriques, de Saint Augustin, de Saint Maur, de la Princesse Jeanne de Valois, fondatrice des Religieuses de l'Annonciade. Discours prononcé à l'occasion du Vœu de MM. les Pénitens blancs de Toulouse, Discours sur la paix, Instruction familière sur l'Amour et la Haine des ennemis.*

tent sur les autres aux yeux des connaisseurs : *les Plaisirs des Sens*, *le Triomphe de la Croix*, *la Royauté de J.-C.* Analysons le premier en peu de mots, et justifions, par des citations, les éloges que nous avons donnés au P. Barutel.

Le sermon sur *les Plaisirs des Sens* est divisé en deux parties ou réflexions. Dans la première l'auteur prouve que ces plaisirs criminels dépouillent une âme des seuls biens qui peuvent l'enrichir : l'homme le plus favorisé de la nature néglige ses devoirs les plus sacrés, et finit par être abandonné et méprisé par ceux-là même qui ont partagé ses débauches.

Mais ce n'est pas le plus cruel de ses maux : il tombe dans un aveuglement funeste, et sacrifie, à l'amour des plaisirs, les richesses de l'âme et tous les trésors dont la grâce l'avait orné. Les développemens de ces terribles vérités font le sujet de la seconde partie.

Quoiqu'un pareil plan soit fort simple, on voit qu'il pouvait servir de cadre à des détails intéressans et à des tableaux très-variés. Comme c'est ordinairement dans les détails

que le P. Barutel excelle, le parti qu'il en a tiré nous donne la plus haute idée de ses talens.

Voici une prosopopée qui termine une attaque vigoureuse contre le siècle ; elle est amenée avec beaucoup d'adresse , et, malgré qu'elle ait un peu de ressemblance avec la fameuse prosopopée de Fabricius, qu'on trouve dans un des plus beaux discours de J. J. Rousseau, elle n'en est pas moins belle, ni moins digne de notre attention.

« Oh ! si quelqu'un de ces hommes, qu'il nous  
» plaît d'appeler gothiques et sauvages , re-  
» venait dans le monde, quel serait son éton-  
» nement ? Que penserait-il à l'aspect de notre  
» jeunesse volage, desœuvrée et dissolue ? Quel  
» mépris n'aurait-il pas pour nos joies bruyan-  
» tes et nos plaisirs factices ? A quels traits  
» pourrait-il reconnaître ses descendans ? J'ai  
» vécu dans un siècle, nous dirait-il, non pas  
» philosophique, tel que le vôtre, mais dans  
» un siècle tout simplement chrétien. Nous  
» ne connaissions, mes contemporains et moi,  
» ni vos théâtres, ni vos concerts, ni votre  
» luxe, ni votre mollesse, ni vos jeux séden-  
» taires, ni vos parties ruineuses. Des plaisirs,



» tels que les offre la nature et que tous  
» les prestiges de l'art ne sauraient imiter ,  
» égayaient nos banquets et présidaient à nos  
» fêtes innocentes. Ces fêtes , animées par les  
» sentimens les plus vrais et les plus tendres ,  
» n'étaient que le délassement d'une vie la-  
» borieuse ; une éducation mâle formait les  
» mœurs de nos enfans et les préparait à  
» des travaux utiles ; nous en faisons des  
» hommes pleins de force , de courage et de  
» santé ; nous leur inspirions la droiture ,  
» la franchise , la bonne foi , plutôt par nos  
» exemples que par nos discours. Nos filles  
» solitaires , et presque invisibles dans le  
» cahos des villes mêmes , bornées aux soins  
» économiques du ménage , n'avaient d'autres  
» spectacles que les vertus de leurs mères ,  
» ne goûtaient d'autres plaisirs que celui de  
» les imiter ; après quoi , suivies de nos bé-  
» nédiction et de nos larmes de tendresse ,  
» elles allaient à l'autel offrir à des époux ,  
» dignes de leur estime , un cœur pur et  
» toute l'innocence du premier âge. Oh !  
» quelles sont à plaindre de n'avoir pas vécu  
» dans votre siècle philosophique ! Que ré-  
» pondrions-nous , mes Frères , à cette ironie

» sanglante ? Que répondraient surtout nos  
» squelettes efféminés, ces vieillards de trente  
» ans, qui traînent languissamment autour de  
» nous les ruines d'un cadavre, reste pitoyable  
» de la débauche, où l'âme ne semble habi-  
» ter encore que pour venger la vertu des  
» attentats du libertinage ? »

Ces dernières phrases nous rappellent quelques vers du malheureux Gilbert, qui exprima à peu près les mêmes pensées, dans le passage suivant de sa *Satire contre le dix-huitième Siècle* :

« Ces Français si vantés peux-tu les reconnaître ?  
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,  
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.  
Suis les pas de nos grands : éternés de mollesse,  
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse ;  
Courbés, avant le temps, consumés de langueur,  
Enfans efféminés de pères sans vigueur,  
Et cependant nourris des leçons de nos sages,  
Vous les voyez encore amoureux et volages,  
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,  
La mort qui les attend au sein des voluptés ;  
De leurs biens prodigués, pour d'infâmes caprices,  
Enrichir nos phrinés dont ils gagnent les vices ;  
Tandis que l'honnête homme à leur porte oublié,  
N'en peut même obtenir un regard de pitié. »

Les trois volumes que le P. Barutel nous a laissés, sont en général peu connus : cependant ils méritent de l'être, tant pour le choix des sujets que pour l'élégance du style. En un mot, ils offrent une lecture non moins édifiante qu'agréable, et l'esprit trouve à y gagner aussi bien que la raison et le cœur.



  
**Batailler,****HISTORIEN CASTRAIS.**  


**L**ES ouvrages et le nom de cet estimable écrivain sont peu connus de ses compatriotes : cependant il a des droits à leur estime , et j'éprouve une véritable satisfaction en le rappelant à leur souvenir. Né à Castres , vers l'année 1540 , il y professait la religion protestante. Ayant été témoin des guerres civiles , qui avaient désolé notre belle province pendant les années 1584 , 85 et 86 , il s'occupa à les décrire dans des Mémoires qu'il nous a laissés , et qui n'ont jamais été imprimés. Les auteurs de l'*Histoire de Languedoc* les trouvèrent dans la bibliothèque du château d'Aubays , et ils avouent , dans l'avertissement du cinquième volume , qu'ils s'en sont servis avec avantage. Ces Mémoires , réunis à ceux de Gaches et de Faurin (voyez leur article) , ne laissent rien à désirer sur la connaissance

des événemens dont nos contrées ont été le théâtre ; je les ai mis plusieurs fois à contribution pour mes *Chroniques Castraises*, et ils m'ont facilité les moyens d'éclaircir quelques points obscurs de notre histoire locale : malheureusement l'exemplaire que j'ai eu entre les mains n'était pas complet ; j'ignore s'il en existe un autre que le temps ait épargné ; mais tel qu'il est, celui que j'ai vu, m'a paru suffisant pour mériter , à son auteur , une mention honorable.





Beaujeu (Gonore de Quiqueran de),

38<sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

**S**il faut s'en rapporter à plusieurs écrivains, et surtout à César Nostradamus, la famille de Quiqueran avait été, dans tous les temps, décorée des principales charges de l'État et de la Cour des Rois de Naples, Comtes de Provence, depuis la réunion de cette province à la Couronne. On trouve, dans la même famille, des Chambellans et Maîtres-d'Hôtels de nos Rois, des Chevaliers de l'Ordre, des Officiers-généraux et plusieurs Évêques : elle a aussi donné, à l'Ordre de Malte, des Grands Prieurs, des Grands Croix, plusieurs Commandeurs et quantité de Chevaliers. L'histoire nous a conservé nominativement le souvenir de plusieurs ancêtres de l'illustre Évêque de Castres, principalement de Pierre de Quiqueran de Beaujeu, nommé Évêque de Senez, à l'âge de dix-huit ans, et qui composa un poëme latin,

sur le passage d'Annibal dans les Gaules (1). Un de ses oncles, Paul-Antoine de Quiqueran de Beaujeu, ayant été fait prisonnier par les Turcs, après plusieurs combats, ne dut sa délivrance qu'au dévouement de l'un de ses neveux, âgé seulement de vingt-deux ans, qui trouva le moyen de lui porter des cordes dans le château des Sept-Tours, où il était enfermé, et par le secours desquelles il parvint à s'évader.

Honoré de Quiqueran de Beaujeu, second fils d'Honoré de Quiqueran, baron de Beaujeu, et de Thérèse de Grille-d'Estoublon, naquit à Arles, le 29 juin 1655; il s'adonna de bonne heure aux études ecclésiastiques, et à dix-sept ans toutes les langues savantes lui étaient familières. Profond dans la théologie, cultivant déjà l'éloquence avec succès, à cet âge il entra dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, où ses talens le firent bientôt remarquer. Nommé Diacre, peu de temps après, on le chargea d'aller professer la théologie à Arles et à Saumur; il prêcha les Dominicales dans ces deux villes, avec tant

---

(1) Il mourut en 1550, âgé seulement de vingt-quatre ans.

d'éclat, que ses supérieurs l'employèrent dans les Missions du Poitou et du pays d'Aunis. M. de Beaujeu s'était accoutumé à parler en public sans aucune préparation ; aussi, malgré qu'il ait beaucoup prêché, on prétend qu'il n'avait écrit que quatre Sermons (1). Bossuet, frappé de son éloquence aux Assemblées du Clergé de 1690 et 1700, lui fit donner une place d'associé à l'Académie des Inscriptions, dans l'espoir de le retenir à Paris ; mais le jeune Abbé ayant été nommé, par le Roi, Évêque de Castres le 11 avril 1705, fut sacré le 25 octobre suivant, après avoir été, pendant quelques mois, Évêque d'Oleron, et se hâta d'aller prendre possession de son diocèse.

A peine y était-il arrivé qu'il érigea un Séminaire, pour l'instruction des jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique.

La première fois qu'il reparut à la Cour, où il avait eu ses entrées avant d'être nommé

---

(1) Ce système de prêcher d'abondance était celui de Fénelon, qui prétendait qu'après s'être recueilli, on prêchait avec plus d'unction. Le P. Bonaffos de Latour, auteur des *Cantiques Jésuites*, pratiqua constamment cette méthode, qui a été aussi adoptée par plusieurs Missionnaires très-éloquens.



Évêque, fut en 1711 pour la présentation du cahier des États : sa harangue au Roi lui fit beaucoup d'honneur. A son retour en Languedoc, il prononça l'oraison funèbre de M. de Mailly, Évêque de Lavaur; et, quatre ans après, étant revenu à Paris pour assister à l'Assemblée générale du Clergé, il s'y trouva au moment de la mort de Louis XIV. Cette Assemblée le choisit pour prononcer, à Saint-Denis, l'oraison funèbre du Monarque, et il s'acquitta de ce devoir le 23 octobre 1715.

Plusieurs écrivains ont beaucoup loué le discours que l'Évêque de Castres prononça dans cette circonstance, et qui fut imprimé in-4° : cependant, en le lisant avec quelque attention, on voit qu'il ne mérite pas tous leurs éloges; il est divisé en trois parties, dans lesquelles M. de Beaujeu cherche à prouver que Dieu, en élevant le Roi au-dessus des autres hommes, voulut l'exposer à nos yeux *comme un spectacle pour le Monde, comme un spectacle pour les Hommes, comme un spectacle pour les Anges.*

La dernière de ces divisions montre la flatterie un peu trop à découvert; mais on est

tenté d'excuser l'orateur , lorsqu'il s'écrie , avec une sensibilité touchante : « Dispensez-  
» moi , Messieurs , d'entrer dans un détail qui  
» surpasse mes forces et mes connaissances.  
» Après tout , je ne pourrais rappeler le sou-  
» venir des victoires générales , sans y joindre  
» celui de vos pertes particulières. Je rou-  
» vrirais vos plaies en vous parlant des triom-  
» phes dus à la valeur de vos pères , et je ne  
» saurais vous présenter des palmes qui ne  
» fussent teintes du sang de vos proches..... »

En 1719 , lors des débats qu'excita en France la bulle *Unigenitus* de Clément XI , M. de Beaujeu fit l'apologie des Évêques appelans , et les justifia de l'accusation d'erreur et de schisme ; il fut tellement frappé du jugement que le Concile d'Embrun avait rendu contre l'Évêque de Senz , Jean Soanen , que , dans le premier moment de sa douleur , il écrivit à ce Prélat : « Je vous félicite , Monsieur ,  
» et je plains vos juges ; ils vous ont couronné  
» de gloire , et ils se sont couverts d'un op-  
» probe éternel. Peut-être Dieu n'a permis  
» l'excès dans lequel ils viennent de tomber ,  
» que pour nous ouvrir les yeux. Déjà les  
» écailles tombent des miens , et je n'hésite

» que pour peu de jours sur le choix des  
» moyens que je dois prendre , pour l'exécution de ce que la grâce me met dans le  
» cœur , et qui ne peut que redoubler l'admiration respectueuse , avec laquelle j'ai  
» l'honneur d'être , etc. »

Dès le lendemain il écrivit à plusieurs Evêques de France , pour les exciter à venir au secours du Prélat opprimé. « Il ne nous est  
» plus permis de nous taire , leur disait-il ,  
» un plus long silence nous rendrait méprisables dans nos propres diocèses , et coupables , devant Dieu , de la plus indigne  
» lâcheté , nous à qui la vigueur et la fermeté sont essentielles dans tout ce qui regarde les droits sacrés , et les fonctions  
» augustes de notre saint ministère.... »

Le 28 octobre 1727 , il signa la lettre véhémente que le Cardinal de Noailles , à la tête de onze Evêques , écrivit au Roi , et le 8 décembre il adressa en son particulier , à Louis XV , une lettre énergique qui avait pour épigraphe ces mots de Saint Ambroise : *Qui osera , Sire , vous dire la vérité , si un Evêque n'en a pas le courage ?*

La fermeté du caractère de cet Evêque de

Castres, se manifesta dans une autre occasion non moins importante. Le Pape Benoît XIII, poussé par les partisans des prétentions ultramontaines, ayant osé canoniser le fougueux Grégoire VII, qui avait voulu rendre tous les sceptres dépendans de la Thiare, M. de Beaujeu s'éleva, dans un Mandement éloquent, contre cet abus de la puissance sacerdotale. Il défendit que la fameuse légende de Grégoire VII fût reçue dans son diocèse, et qu'on y lût dans les églises l'office qui avait été inséré, pour cette fête, dans le Bréviaire romain.

Il nous reste de lui plusieurs autres Mandemens et Instructions pastorales à l'occasion de son Séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie qui brûla une partie de Castres, sur les abus de la mendicité, et sur quelques points de doctrine. Ce sont autant de brochures in-4° imprimées, à Castres, en différens temps.

M. de Beaujeu parvint à un âge très-avancé. Dans la dernière année de sa vie, il voulut aller visiter son pays natal : il avait alors quatre-vingts ans. Les fatigues de la route lui occasionèrent une fièvre violente, qui se

changea en fluxion de poitrine , et il mourut ,  
presqu'en arrivant à Arles , le 26 juillet 1736.  
L'Archevêque de cette ville, Jacques Forbin  
de Janson , lui ayant refusé les Sacremens ,  
on dressa un autel dans la chambre du ma-  
lade , et l'Aumônier de M. de Beaujeu y dit  
la messe et le communia.

Ce digne Prélat fut inhumé dans l'église  
des Dominicains , lieu de la sépulture de sa  
famille (1). Il avait occupé le siège épiscopal  
de Castres trente-et-un ans , et M. François  
de Lastic lui succéda.



---

(1) Voyez l'éloge de M. de Castres , par M. de Boze ,  
dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* , et la  
*Nouvelle Description de Paris* , par Piganiol de la Force ,  
T. VI , pag. 200 et 201.

---

## Béru.

---

**M**AURE d'origine , et neveu d'un prétendu Roi de Barcelonne que Borel appelle *Addo* , ce Prince vivait dans le commencement du 9<sup>e</sup> siècle. Ayant pénétré en France avec son oncle , et tous deux s'étant avancés jusqu'à Narbonne , ils y furent faits prisonniers ; on les conduisit à Castres dans le mois de mai 800 , pour être enfermés dans une tour de l'ancien Monastère de St-Benoît , qu'on présume être celle qui existe encore aujourd'hui , et qui sert de clocher à la Cathédrale. Après trois mois de captivité , Béru tomba dangereusement malade ; il fut visité par Elisagar , Prieur du Monastère , et les exhortations que ce dernier lui prodigua furent si persuasives , que le prisonnier consentit à abjurer la religion mahométane pour embrasser le culte catholique ; il reçut le baptême à Castres , dans le mois de septembre 800 , et mourut le même jour ;

il fut enseveli au milieu de la nef de l'église du Monastère de St-Benoît : la pierre qui couvrait son tombeau portait l'effigie de ce Prince , ainsi qu'une épitaphe latine , dans laquelle , ce qu'on vient de lire , était rapporté (1). Quant au Roi Addo , on le sortit de la tour après la mort de son neveu , et on le livra à Charlemagne.




---

(1) Voici cette épitaphe.

*Hic tumulatur Princeps Beru nepos Addonis Regis Bar-  
chinonensis , qui hortationibus fratris Helisachar Prioris  
Monasterii de Castris , falsam deposuit Religionem , veram  
suscepit , vno et eodem die , Baptisatur , moritur et viuit  
in aeternum , anno incarnati verbi , octingento simo , idib.  
Septembris.*

---

## Boné. (Jean)

---

LE barreau de Castres a produit, dans tous les temps, des hommes de mérite, dont il doit s'honorer: Jean Boné est de ce nombre; il vivait vers le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, et l'on sait, d'une manière positive, qu'il était Conseiller du Roi et Substitut de son Procureur, en 1649 (1). Ses plaidoyers lui firent une grande réputation comme Jurisconsulte et comme Orateur. Un personnage du haut rang, ayant eu l'occasion d'en lire quelques-uns, qui n'étaient encore que manuscrits, engagea vivement l'auteur à les faire imprimer: Boné ne crut pas devoir résister à une pareille invitation dont il était flatté.

---

(1) Voyez Borel, *Antiquités de Castres*, liv. 2, pag. 44, et les Œuvres de J. Boné.



Ces plaidoyers parurent , pour la première fois , dans l'année 1650 , en un volume in-4.<sup>o</sup> L'édition ayant été bientôt épuisée , il en parut une seconde en 1657 , augmentée d'une deuxième partie , qui fut imprimée , à Paris , chez Henri Legras. On y trouve non seulement plusieurs plaidoyers curieux , mais encore les harangues et discours prononcés par l'auteur dans la Chambre de l'Édit et dans l'Assemblée des États-généraux de la province du Languedoc , ainsi qu'un recueil d'arrêts et préjugés notables , etc. ; etc.

Un ouvrage de ce genre ne peut guère être analysé ; d'ailleurs il n'offre plus aujourd'hui aucun intérêt , puisque les lois ont totalement changé , et il n'est même plus consulté par les Avocats , dont le plus grand nombre n'en a jamais entendu parler. Je citerai seulement quelques passages qui en feront connaître le style , et je les choisirai dans un plaidoyer qui fut fait à l'occasion d'un larcin de fleurs.

« Je n'eusse jamais pensé, Messieurs, que  
» le sujet de cette cause , si riche et si fertile  
» en apparence , eût été si stérile en effets  
» et si difficile à traiter. J'avais cru n'avoir

» à manier que des fleurs et je ne trouve  
 » que des épines , qui me piquent de tous  
 » côtés , par les difficultés qu'une matière si  
 » délicate me présente : je ne sais par où  
 » l'entamer, veu que la moindre atteinte la  
 » flétrit et le moindre souffle de vent la blesse ;  
 » j'ai d'ailleurs la parole trop rude et l'attou-  
 » chement trop grossier , pour approcher de  
 » si près la coupe délicate des fleurs. C'est  
 » l'entreprise d'un meilleur maistre ,

» Et l'art d'en faire des couronnes  
 » N'est pas seu de toutes personnes.

. . . . .  
 . . . . .

» A-t-on de la passion pour l'or et pour  
 » les belles étoffes ? La rose fournit toutes les  
 » deux , en l'or de sa couronne et en la pour-  
 » pre de sa robe. Est-on possédé du désir  
 » d'avoir de l'argent ? Les oignons des lys et  
 » des tulipes blanches les distribuent , non  
 » en lingots , mais en clochette. La broderie  
 » la plus riche se trouve en la variété de leurs  
 » couleurs , et après cela peut-on mépriser ,  
 » sans crime , l'abrégé de toutes les merveilles  
 » de l'Univers ? Lui peut-on faire outrage

» sans mériter une punition exemplaire?... »

Le jardin qui avait été dévasté appartenait à M. Dalbaricy. (Voyez son article.)

On voit que Boné cherche à faire de belles phrases ; néanmoins son style n'est guère élégant , il aurait pu dire , sur les fleurs , des choses plus jolies et plus gracieuses (1).




---

(1) L'auteur du *Génie du Christianisme* est peut-être le seul qui ait trouvé des couleurs dignes d'un si beau sujet. « La fleur, dit-il, est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes; la fleur passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de son odeur, ce sont ses pensées qui lui survivent... Nous attribuons nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses. Il y a des nations où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne cause ni troubles, ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des cœurs. »



## Borel. (Jacques)

PREMIER DU NOM.

**V**ERS le milieu du 17<sup>e</sup> siècle Jacques Borel cultivait la poésie à Castres, mais avec peu de succès : on ne connaît guère que le titre de ses ouvrages, et même son fils est le seul qui en ait parlé. Ce sont *les Larmes de Saint Pierre et de la Sainte Vierge*, qui ne valaient pas sans doute celles que Malherbe a chantées, et *le Renouveau de la Paix* ; il s'occupait aussi à faire des vers en langage vulgaire et il y réussissait assez bien. Nous trouvons dans le *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises*, page 57, au mot BOUIRAC (carquois), une citation extraite d'une pastorale qu'il avait composée en 1655. En la lisant, mes lecteurs pourront juger du mérite de leur compatriote, et remarquer les changemens qui sont survenus dans notre patois, depuis cette époque jusqu'à nos jours. L'auteur parle de Cupidon, et s'exprime ainsi :

« Trai lou trait del bouirac lou meu bel Cupidou,

Et peis agacholo , tiro li qualche flecho ;  
 Que fasquo dins son cor uno tan grando brecho ,  
 Commo aquello que tu me fegos l'autre jour :  
 Pei veiren que sera ; nou m'auses poun amour :  
 Ai pou que n'as pas d'els , mas tu sios sans aureillos ,  
 Se al sou de mon planch aros nou te reveillos » (1).

---

(1) Voici encore d'autres vers patois , non moins précieux par leur ancienneté ; je les ai aussi découverts dans le *Treſor des Recherches et Antiquités gauloises* , page 323 , où ils sont attribués à un certain M. de la Croix , de Réalmont , qui vivait en 1650.

« Mas quand dor auriets une masse  
 Que vous montario jusqal nas ,  
 Mai que non descarguet Midas  
 Dedins la rive de Pactole ;  
 Toutjon seriats une bestiole ,  
 Qu'aissi nommam brancolion ,  
 Se n'avalats sur Hélicon  
 Une pillule de science ,  
 Auripclade d'éloquence  
 Qu'anoubliſ , et rehaussé al cor ,  
 Mille cops mai qu'argen ny or ;  
 Et fa qu'ou n'estime une maille  
 L'aujoulet que neit et joun daille ,  
 Ta pla l'hyver comme l'estieu ,  
 Tout so qu'al mounde ia de bieu ,  
 Et que met souven à marrelle  
 Mille Reys dins une basselle ,  
 Sans traîré la cout del coutial ,  
 Que le pinjole sot quicouissal :  
 May quand farsit d'outrecuidence ,  
 El s'eu vol prené à la science ,

Avant lui Goudouli avait dit, en patois  
Toulousain :

« Quin cop aquelle gourmalade,  
Qu'incares porte le begui,  
Me dessareg sul casaqui. »

Ce qu'on peut traduire de cette manière :

Quel coup cet enfant amoureux, qui porte encore  
le bonnet, darda sur mon juste au corps.

---

Et tondré de son fer prisen,  
Lou scavant comme l'ignouren,  
Ieu vesi Senèque et Bartole,  
Contre qui sa daille es pus mole  
Que burre, ny fourmatge gras,  
Sans pouu li fairé un pan de nas. »

Traduction faite par Borel.

« Mais quand vous auriez une masse d'or, qui vous monterait jusques au nez, voire plus que Midas n'en déchargea dans le fleuve de Pactole, toujours vous seriez une bête, qu'on appelle ici un âne, si vous n'avalez, sur le mont Hélicon, une pillule de science, accompagnée d'éloquence, qui ennoblit plus qu'or ni argent, et fait qu'on n'estime pas une maille, le vieillard qui fauche nuit et jour, tant l'hiver que l'été, tout ce qu'il y a de vivant en ce monde, et qui met souvent en un tas mille Rois dans une javelle, sans tirer la queue de sa gaine, qui lui pendille sur la cuisse. Mais quand bouff d'outrecuidence, il veut se prendre à la science, et faucher, de son fer acéré, le savant comme l'ignorant ; je vois Senèque et Bartole, contre qui sa faux est plus molle que beurre, ni fromage gras, sans crainte lui faire la moue. »



## Borel. (Pierre)

DEUXIÈME DU NOM.



Nous ne savons aucune particularité sur les premières années de ce savant médecin, que l'Abbé de Barral, par une singulière méprise, appelle *Borde* ; il était fils de Jacques Borel, (voyez l'article précédent) et naquit, à Castres, dans l'année 1620 (1). Après avoir fait ses études à Montpellier, où il obtint le doctorat en 1640, il revint dans sa ville natale l'année suivante, et commença à y exercer sa profession, ce qui est prouvé par un certificat du Doyen des Médecins du pays, joint à ses *Observations de Médecine*. Le 15 jan-

---

(1) Plusieurs biographes le font naître en 1610 ; mais on voit par des vers à la louange de Borel, qui sont en tête de son *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises*, imprimé en 1655, qu'alors il n'avait pas encore trente-cinq ans : donc il était né en 1620. Voici ces vers :

*Trigenta et quinque hic nandum compleverat annos  
Petrus Borellus hœc cum libros daret, etc., etc.*

vier 1658, l'Académie de Castres l'admit au nombre de ses membres, et la première séance, à laquelle il assista en qualité d'Académicien, fut celle du 22 janvier de la même année. On voit, par l'épître dédicatoire de sa *Bibliothèque chimique*, qu'il n'était pas riche, puisqu'il s'y plaint de n'avoir pas assez de moyens pour faire imprimer ses ouvrages. Physicien, astronome, naturaliste, antiquaire, il fit des recherches précieuses qui lui valurent, en 1674, une place à l'Académie des Sciences; malheureusement, pour sa renommée son esprit eut trop de penchant pour les choses extraordinaires et merveilleuses : il chercha à faire revivre, dans ses *Centuries*, l'opinion ridicule qui prêtait à l'aimant des propriétés médicamenteuses, et il assura que l'application d'une pierre d'aimant guérissait la manie, les suffocations hystériques, les maux des yeux, des dents et des oreilles, etc. Mais, malgré tous les efforts de notre savant compatriote, le magnétisme expira cette fois là dans son berceau (1).

---

(1) L'opinion de Borel sur les propriétés de l'aimant; employé dans la médecine, date de l'antiquité la plus reculée ;



Borel composa, en 1648, un petit ouvrage qu'il ne publia qu'en 1660, et qui mérite de fixer notre attention d'une manière toute particulière; il est intitulé : *Discours nouveau prouvant la pluralité des Mondes; que les Astres sont des terres habitées, et la Terre une étoile, qu'elle est hors du centre du Monde, dans le troisième Ciel, et se tourne devant le Soleil, qui est fixe, et autres choses très-curieuses*. Cette dernière opinion, qui n'était pas nouvelle, puisque Copernic et Galilée l'avaient déjà émise avant lui, n'est traitée par Borel que très-superficiellement; peut-être fut-il effrayé par les persécutions qu'elle avait attirées sur Galilée : ce qui semblerait le prouver, c'est qu'il dit, à la page 70, que si on trouve qu'il a choqué la religion, il est tout prêt à se rétracter. En général il s'est moins attaché à démontrer la fixité du soleil, et la rotation de la terre autour de cet

---

elle était, depuis long-temps, tombée en désuétude, lorsqu'elle se renouvela avec plus de force après qu'on eut découvert, vers le 12<sup>e</sup> ou 13<sup>e</sup> siècle, la polarité de l'aimant; mais elle retomba dans l'oubli, parce qu'elle ne put résister à l'épreuve du temps et de l'expérience. Dans le siècle dernier, Mesmer lui donna une nouvelle vogue; aujourd'hui elle n'a plus qu'un petit nombre de partisans.

astre, qu'à chercher des suppositions plus ou moins ingénieuses, pour convaincre ses lecteurs que tous les astres, qui brillent à nos yeux dans les airs, sont autant de Mondes habités. Mais quelle différence dans les raisonnemens et dans le style, entre son ouvrage et celui que Fontenelle publia trente-sept ans plus tard sur le même sujet !..... On ne peut s'empêcher de sourire de pitié, en lisant seulement le titre de la plupart des chapitres qui le composent. En voici, par exemple, quelques-uns qui donneront une idée des autres : *Prouvant la pluralité des Mondes, par une raison prise du lieu des Enfers ; — par une raison prise du Paradis céleste et terrestre ; — par les réponses des Démons, etc., etc.*

Quant au plus extraordinaire de ces chapitres, celui où Borel parle de l'oiseau du Paradis, il faut que j'en cite un fragment :  
« Ce nouveau Monde, que nos pères ont découvert parmi une infinité de rares choses  
» qu'il nous a communiquées, nous a fait  
» part d'un oiseau que les Indiens appellent  
» *Manucodiata*, c'est-à-dire oiseau de Dieu  
» ou de Paradis. Cet oiseau est si beau qu'il

» n'y en a aucun sur la terre qui l'égale ; sa  
» figure est aussi d'une façon si extraordinaire  
» que jamais on n'en a trouvé aucun comme  
» celui-là ; car il n'a ni pieds , ni vraies ailes ,  
» mais a comme une robe de plumes , faites  
» d'autre façon que celles des autres oiseaux.  
» On ne le trouve jamais que mort sur la  
» terre ou dans la mer ; personne n'a vu ni  
» son nid , ni ses œufs , et on assure qu'il vit  
» de l'air. Cet oiseau , ne se trouvant jamais  
» sur la terre , n'est-il pas raisonnable qu'il  
» vienne de quelque astre où il naît et vit ;  
» et que s'étant élevé par delà le point d'at-  
» traction de l'étoile qu'il habite , il meurt  
» par le changement de son air natal avec  
» celui qui ne lui est pas propre ; et mou-  
» rant tombe sur notre terre : or , si dans  
» les astres l'on trouve des oiseaux , il faut  
» que le reste des animaux y soient , puisque  
» tous ont même droit d'y habiter , etc. »

(CHAP. XXIII, page 35.)

L'ouvrage, dont j'ai extrait ce passage, n'est qu'un fragment de celui que Borel préparait à cette époque, et qu'il publia plus tard sur la vie et la philosophie de Démocrite.

Pourra-t-on le croire, même après ce qu'on vient de lire? L'auteur y ressuscite le système absurde des *Marsise Ficin*, des *Hierôme Frascator*, des *Sextus*, des *Empiricus*, des *Macrobe*, des *Campanella*, et il prétend avec eux que le Monde est un animal vivant et agissant; que les astres sont ses yeux, les eaux son sang; et leur flux et reflux ses respirations (1).

La célébrité que Borel s'est acquise dans nos contrées, n'est pas fondée sur les nombreux écrits scientifiques qu'il nous a laissés; elle repose sur un seul petit livre auquel est attaché un grand intérêt local, qui l'a sauvé de l'oubli. On devine que je veux parler des *Antiquités de la Ville de Castres*, qui parurent, en 1649, chez Arnaud Colomiez, imprimeur de la même ville; cependant c'est le plus mauvais de tous ses ouvrages: ce n'est

---

(1) Le passage sur l'oiseau du Paradis prouve que Borel n'était pas très-bon naturaliste. Quant à ce qu'il dit de la terre, ce système a quelque spécialité; et sans faire de la terre le tout d'un être vivant, on a eu raison de comparer son ensemble à celui de l'homme: ses fleuves sont ses veines, son sang, etc., etc.; mais, je le répète, faire de notre planète un véritable animal, vivant et agissant, c'est pousser trop loin l'absurdité.

guère qu'un recueil de dates, de tables chronologiques et d'inscriptions, le tout classé sans ordre et sans goût. L'auteur l'aurait, sans doute, rendu plus digne de lui dans une seconde édition, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit lui-même. « Si tu me trouves trop » concis et te plains de ma brièveté, je » t'avouerai que je me suis étudié à être court » pour des raisons particulières, quoique » j'eusse des mémoires pour faire un gros volume; mais dans la seconde impression, que » j'espère de te donner, je m'étendrai plus » au long et avec plus d'ordre. »

On trouve un peu de tout dans ce livre; il y est parlé de sorciers, de revenans, de Nostradamus, et de beaucoup de choses merveilleuses, qui prouvent jusqu'à quel point Borel poussait la crédulité : on est surpris, par exemple, qu'un homme tel que lui ait pu ajouter foi à un fait que je vais rapporter, et qu'on lit à la page 85 du second livre.

« Il arriva une histoire merveilleuse à un » lieu dépendant de Castres, nommé Gi- » brondes; c'était un magicien qui emportait » en l'air des enfans et des plats, et ôtait le » verre des lèvres. On le voyait voler en l'air

» avec étonnement ; il emportait les habits  
» et les mettait sur les arbres, et faisait tant  
» d'autres choses merveilleuses, que plusieurs  
» personnes de Castres y furent pour ren-  
» dre témoins leurs yeux de ce que les rela-  
» tions d'autrui n'avaient pu leur persuader. »

Le plus estimé de tous les ouvrages de Borel est son *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises*, 4 vol. in-4°, qui parut en 1655. Ménage le fit imprimer, en 1750, à la suite de son *Dictionnaire*, et Bayle le cite très-souvent dans son *Dictionnaire historique et critique*. Voici de quelle manière en parle l'Abbé Gouget, dans sa *Bibliothèque française* : « Il y a beaucoup à profiter dans cet  
» ouvrage rempli de recherches utiles et cu-  
» ricuses, et qui est devenu très-rare. C'est  
» proprement un dictionnaire de vieux mots  
» français, avec leur explication et leur ori-  
» gine. On y trouve aussi plusieurs termes  
» provinciaux, dont l'intelligence est quel-  
» quefois nécessaire, et beaucoup de traits  
» d'histoire qu'on lit avec plaisir » (1).

---

(1) Claude Lancelot a donné, sur le même sujet, quelque chose moins étendu, mais qui ne laisse pas que d'être fort utile;

Borel avait quitté la ville de Castres en 1653, pour se rendre à Paris, où il ne tarda pas à être nommé Médecin ordinaire du Roi : il y mourut en 1689. Voici le jugement un peu sévère, qu'on porte sur son compte dans la *Biographie médicale*.

« Ses ouvrages annoncent des connaissances  
» très-variées, mais, en général, peu de goût  
» et de discernement : ils ne sont guère con-  
» sultés aujourd'hui que par les érudits. Ceux  
» qui ont rapport à la médecine sont sur-  
» tout insignifiants. On ne doit ajouter foi  
» qu'avec beaucoup de réserve aux faits ex-  
» traordinaires rapportés par l'auteur, qui  
» non seulement était fort crédule, mais  
» encore écrivait, à ce qu'il paraît, dans  
» l'intention surtout d'attirer l'attention pu-  
» blique sur lui et d'accroître sa clientèle. »

Le catalogue des ouvrages de Borel, qui vient à la suite de ce passage, est fort incomplet; nous allons le rectifier d'après les

---

c'est ce recueil alphabétique des mots français tirés de la langue grecque, que l'on trouve à la fin du *Jardin des Racines grecques*, qui est aussi de Lancelot, excepté les vers qui sont de M. le Maître de Sacy.

documens authentiques que nous avons sous les yeux.

- 1° *Catalogue des Raretés de Pierre Borel*. Castres, 1645, in-4°; réimprimé à la suite des *Antiquités de Castres*.
- 2° *Les Antiquités, Raretés, Plantes, Minéraux et autres choses considérables de la Ville et du Comté de Castres*, etc., etc. Castres, 1649, in-12.
- 3° *Poème à la Louange de l'Imprimerie*. Castres, 1650, in-12.
- 4° *Historiarum et Observationum Medico-physicarum centuria prima et secunda, in quâ non solum multa utilia, sed et rara, stupenda, ac inaudita continentur*. Castres, 1653, in-8° — La Haie, 1656, in-8° — Paris, 1657, in-8° — Francfort, 1670, in-8°; 1678, in-8°.
- 5° *Vie de Descartes* (en latin), Paris, 1657, in-8° — Cet ouvrage a été traduit en Anglais et imprimé à Londres, dans cette langue, en 1666, in-8°.
- 6° *Bibliotheca Chimica, seu Catalogua librorum philosophicorum hermeticorum*, etc., etc., Paris, 1654, in-12. — Heidelberg, 1656, in-12.

(Borel y parle de plus de quatre mille auteurs; mais les savans lui reprochent d'avoir mutilé la plupart des titres, et de ne pas même souvent indiquer en quelle année les ouvrages furent publiés.)



- 7° *De vero Telescopii inventore , cum brevi omnium conspiciendorum historid , etc. , etc.* La Haye , 1655, in-4.°
- 8° *Auctarium ad vitam Peirescij.* La Haye, 1655, in-4.°
- 9° *Carmina in laudem Regis, Reginae et Cardinalis Mazarini,* in-4.°
- 10° *Commentum in antiquum Philosophum syrum.* Henault, 1655.
- 11° *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises et françaises , réduites en ordre alphabétique et enrichies de beaucoup d'Origines, Epitaphes et autres choses rares et curieuses , comme aussi de beaucoup de mots de la langue Thyoise ou Theuthfranque.* Paris, 1655, in-4.°
- 12° *Discours prouvant la pluralité des Mondes.* Genève, 1657, in-12. Traduit en Anglais, Londres, 1658, in-8°; 1660, in-8.°
- 13° *Hortus , seu Armamentarium simplicium plantarum et animalium ad artem medicam spectantium , cum brevi eorum etymologia, descriptione , loco, tempore et viribus.* Castres, 1666, in-8°; Paris, 1667, in-8.°

( On voit en abrégé , dans ce livre, ce que les plus célèbres médecins ont dit des plantes, des minéraux et des animaux qui peuvent servir à la composition des remèdes; le tout par ordre alphabétique. )

- 14° *De curationibus Sympatheticis.* Cet écrit a été inséré à la page 526 du *Theatrum Sympatheticum.* Nuremberg, 1662, in-4.°

- 15° *De vita ac Philosophia Democriti.* In-12.
- 16° *De Magia Naturali.*
- 17° *De Thesauris.*
- 18° *Observationum Microcospicarum Centuria.*
- 19° *Crebrum Philosophorum Chemicorum.*
- 20° *Poëme sur Scipion.*

Borel composa aussi un grand nombre d'autres ouvrages, presque tous en latin, qui n'ont jamais été imprimés. On en trouve le détail dans les premières pages de son *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises* ; ils sont au nombre de quarante, et leurs titres seuls prouvent combien l'auteur était versé dans les sciences physiques, chimiques et médicales.





## Borgia (César),

24<sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



LA première impression que fera naître dans l'esprit de mes lecteurs le seul titre de cette notice, sera celle de la surprise, peut-être même celle du doute. On se demandera s'il est vrai que César Borgia ait été Évêque de Castres, et cette question ne doit pas me surprendre. La biographie a fait de nos jours des progrès rapides; elle est devenue une véritable science, et ce n'est qu'en s'appuyant sur des raisonnemens, des autorités ou des dates irréfragables, que doit marcher celui qui s'est voué à cette étude.

César Borgia fut le second fruit des amours scandaleux du Pape Alexandre VI, avec la belle et intrigante Vanozia; il était à l'Université de Pise, tout occupé de ses études, lorsqu'il apprit que son père venait d'être élevé au Pontificat, le 11 août 1492. Impa-

tient de jouir des honneurs que semblait lui promettre cette élévation imprévue, il prit de suite la poste pour Rome, et courut se prosterner aux pieds d'Alexandre. La réception publique, qui lui fut faite, ne répondit point à son attente; le Souverain Pontife, habile à dissimuler les projets de son cœur, lui parla d'un ton grave et hypocrite. *Vous verrez par expérience*, lui dit-il, *que c'est pour l'Église et non pour notre famille que nous sommes Pape.* César se retira découragé.

Peu de jours après, son père, paraissant ne céder qu'aux vives sollicitations des Prélats courtisans qui l'entouraient, le fit passer rapidement par tous les ordres ecclésiastiques, et commença ainsi l'exécution du plan qu'il avait formé pour l'élévation de ses enfans.

Voilà donc César Borgia tonsuré, revêtu des habits sacerdotaux et membre du Clergé! Un tel homme, fils d'un tel père, protégé par un tel Pape, ne pouvait rester long-temps confondu dans la foule. Les grandes dignités de l'Église lui furent bientôt prodiguées. Alexandre VI le nomma d'abord Archevêque de Valence et le fit Cardinal en 1493.

Moreri assure que, dans son bas âge, il

avait été Évêque de Pampelune. Mais pouvait-on alors devenir Évêque sans être prêtre, et comment aurait-il pu être prêtre avant 1492, puisqu'à cette époque il faisait encore ses études à Pise, et qu'il ne quitta cette ville qu'au moment où son père venait d'être élevé au Pontificat ?

Il paraît que César Borgia a été Évêque de Castres : cependant les principaux historiens et biographes, qui se sont occupés de lui, n'en font point mention. Borel, après avoir parlé de Jean VIII d'Armagnac, qu'il fait mourir en 1490, s'exprime ainsi, page 58, livre I<sup>er</sup> des *Antiquités de Castres* :

« César Borgia fut Évêque de Castres l'an » 1494, mais il quitta tost après l'Évêché.

» Charles de Martigni lui succéda et com- » mença l'an 1495. »

Cette date de 1494 m'embarrasse. Borgia avait été nommé Archevêque de Valence et Cardinal en 1493 ; l'année suivante aurait-il voulu accepter un Évêché en remplacement d'un Archevêché, ou bien était-il permis alors de cumuler les appointemens et les dignités de l'Église, comme on le fait aujourd'hui dans l'état séculier, pour tant de places et tant de

pensions ; c'est-à-dire , Borgia pouvait-il être à la fois Évêque , Archevêque et Cardinal ?

D'un autre côté je vois une lacune de quatre ans entre la mort de Jean VIII d'Armagnac , 23<sup>me</sup> Évêque de Castres , et César Borgia qui fut le 24<sup>me</sup> , ce qui me paraît extraordinaire. Je serais porté à croire que Borel a confondu les dates , et qu'au lieu de 1494 , il aurait dû mettre 1492 ou 1493 ; dès lors tout s'expliquerait d'une manière satisfaisante , et Borgia aurait pu passer rapidement (*ad honores* et pour la forme) à Castres , à Pamplune , à Valence et arriver au Cardinalat.

Cela est d'autant plus probable que Borel n'est pas le seul qui parle de Borgia comme Évêque de Castres ; une autre autorité , non moins imposante , vient renforcer la sienne. On lit dans la *Gallia Christiana* , que les frères Sainte-Marthe donnent Borgia pour successeur à Jean d'Armagnac , sans affirmer qu'il ait jamais pris possession de l'église de Castres (1). Observez que cette remarque n'est

---

(1) *Joanni de Armaniaco successorem dant Sammarthani fratres Casarem Borgia Alexandro Papa VI. Antequam ad summum pontificatum perveniret , genitum ,*

nullement en opposition avec la date que j'ai cru pouvoir supposer, à la place de celle indiquée par Borel ; quoiqu'il en soit, ces deux autorités sont suffisantes pour nous convaincre que le bâtard d'Alexandre VI a été réellement nommé Évêque de Castres. Si les écrivains que j'ai déjà cités n'en ont rien dit, c'est qu'il n'alla jamais prendre possession de cet Évêché, et qu'ils ont bien pu ignorer une chose qui n'a dû laisser de souvenirs que parmi nous.

Si tous les crimes qu'on lui attribue sont vrais, César Borgia fut un homme abominable. Il en a commis beaucoup, sans doute ; mais quelques écrivains ont douté que le nombre en fût si grand. Trop souvent coupable, il a quelquefois suffi d'un simple soupçon pour le faire accuser. Nous sommes loin de chercher à le faire absoudre, mais notre impartialité nous force de hasarder cette remarque,

---

*toto orbe ob flagitia et scelera fumosissimum, qui mutata purpurea Cardinulis toga in sagum, factus est dux valentinus ad Rhodanum. De eo verò altum est silentium apud Catellum, Chenutium, Claudium Robertum. Certà ipsi qui eum admittunt, non inficias eunt eum nunquam adisse possessionem ecclesiæ Castrensis. Itaque plura de tanto monstro dicere supersedemus, (Gallia Christiana. T. I, p. 74.)*

au moment où nous allons répéter, d'après l'histoire, tant d'actions si atroces, si infâmes, qu'on est naturellement porté à ne pas les croire possibles (1).

César Borgia seconda, par sa politique infernale, les projets ambitieux de son père; l'assassinat, le poison, furent pour lui des jeux; le sang de ses amis, de ses alliés, de ses parens, versé par ses propres mains ou par ses ordres, cimenta sa grandeur et le rendit l'effroi de toute l'Italie. Rival incestueux de son frère et même de son père, il leur disputa publiquement les faveurs de sa

---

(1) Quelques personnes, un peu trop scrupuleuses, me conseillaient de me borner à indiquer seulement le passage de Borgia sur le siège épiscopal de Castres, et de m'abstenir de parler de ses crimes et de ceux de son père; elles prétendaient que de pareils détails, dont les impies ou les incrédules sont toujours prêts à abuser, faisaient tort à la religion catholique, et qu'on devrait les couvrir d'un voile. Je ne me suis pas laissé arrêter par ces conseils pusillanimes. La religion est trop sainte pour que je la croie responsable des erreurs, des excès ou des crimes de plusieurs de ses ministres: ce qui prouve, à mes yeux, toute sa sainteté, c'est que, malgré le scandale dont une partie du clergé a quelquefois donné le dangereux exemple, elle est toujours restée florissante et révérée.



sœur Lucrèce (1). Poussé par l'ambition et la jalousie, il fit assassiner et jeter dans le Tibre ce même frère, duc de Candie, dont l'existence était un obstacle à sa passion et à sa puissance. Après ce meurtre affreux, dont Rome fut épouvantée, le Pape l'envoya à Naples, en qualité de Légat *a latere*, pour assister au couronnement du Roi Frédéric; mais ce Prince ne put cacher son effroi, en recevant la couronne de ses mains qu'il croyait voir fumantes encore du sang d'un frère l....

---

(1) Depuis son arrivée à Rome jusqu'à son mariage avec Alphonse d'Est, Lucrèce y brava insolemment les lois, les mœurs, les convenances. La chambre du Pape lui était ouverte à toute heure du jour et de la nuit; elle y entrait sans se faire annoncer. Des Cardinaux l'escortaient dans ses promenades; elle était servie à table par des Prélats, et des Evêques mêmes la servaient dans des emplois plus bas. *Lucrèce Borgia*. vient d'être mise sur la scène par M. Victor Hugo. Quelles pénibles réflexions ne fait-on pas en lisant le drame monstrueux dont elle lui a fourni le sujet! Est-il possible qu'un homme, doué d'un vrai talent, puisse s'égarer ainsi! Quel dévergondage de pensées et d'expressions! Quelle décadence dans notre littérature!.... Faut-il de pouvoir s'élever jusqu'aux anciens modèles, dans quelle licence elle court se vautrer!.... Pour disculper le poète, on a dit qu'il avait voulu peindre l'amour maternel; mais cet amour maternel n'existait-il pas déjà admirablement dans *Iphigénie*, dans *Andromaque* et dans *Mérope*?

De retour à Rome , les fêtes , les honneurs lui furent prodigués ; et , quoique le Jubilé fût commencé , le Pape fit faire une mascarade pour faciliter à son fils les moyens d'étaler son orgueil et son luxe.

Depuis la mort de son frère , César Borgia n'aspirait qu'à se former une souveraineté. Le Pape était prêt à le seconder ; mais il ne pouvait démembrer en sa faveur les États de l'Église : le Duc de Milan et les Vénitiens n'y auraient jamais consenti. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre : bouleverser toute l'Italie , et profiter de ce désordre pour s'en approprier une portion. Tel fut le but de la politique des Borgia et la cause de tous leurs crimes.

Pour commencer l'exécution de ce plan , il fallait que César rentrât dans la vie séculière et suivît la carrière des armes : ce fut un nouveau scandale pour la chrétienté. Quoique Diacre , Archevêque et Cardinal , il quitta l'habit ecclésiastique , avec le consentement de son père et l'approbation des Cardinaux : il se ligua , pour la conquête du Milanais , avec le Roi de France , Louis XII , qui lui fit épouser la Princesse Charlotte d'Albret , sœur du Roi

de Navarre, le créa duc de Valentinois et lui donna plusieurs pensions considérables (1).

Borgia ne tarda pas à commencer ses expé-

(1) Son entrée en France, et surtout à Chinon où la Cour se trouvait alors, fut si éclatante et si magnifique qu'on n'en avait point vue de pareille. En lisant, dans *les Mémoires de Brantôme*, les détails de cette cérémonie, on croirait avoir sous les yeux un conte oriental. En voici un passage. « Il était » monté sur un gros et grand coursier, harnaché fort riche- » ment, avec une robe de satin rouge et de drap d'or mi- » partie, et brodée de force riches pierreries et grosses perles ; » à son bonnet estaient doubles rangs de cinq ou six rubis, » gros comme une grosse fève, qui montraient une grande lueur ; » sur le rebras de sa barette ; il y avait aussi une grande quan- » tité de pierreries, jusques à ses bottes, qui estaient toutes » lardées de cordons d'or et brodées de perles.

» Et un collier, pour en dire le cas,  
» Qui valait bien trente mille ducats.

» Le cheval qu'il montait était tout chargé de fenilles d'or, » et couvert de bonne orfèvrerie, avec force perles et pierreries. » Outre cela il avait une belle petite mule, pour se promener » dans la ville, qui avait tout son harnois, comme la selle, » la bride et le poitrail, tout couvert de roses de fin or, » épais d'un doigt ; et pour faire la queue de tout, il y avait » encore vingt-quatre mulets avec des couvertes rouges, ayant » les armoiries dudit Seigneur ; avec aussi force cariage de char- » riots, qui portaient force autres besoignes, comme des lits » de campagne, de la vaisselle et autres choses.

» Ainsi entra, pour avoir grand renom,  
» Ledit Seigneur au château de Chinon. »

ditions militaires et s'empara des meilleures places de la Romagne. Pour y parvenir, pour triompher des principaux Seigneurs italiens qui s'étaient ligués contre lui, il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélératesse qu'il ne mît en usage; il trahit le Duc d'Urbin, fit étrangler le Seigneur de Camerino avec ses deux fils, après les avoir attirés dans une conférence, fit massacrer les Ducs de Vitelli et d'Oliverotto, se fit livrer le jeune Seigneur de Farnèze, nommé Astor Manfredi, jeune homme d'une grande beauté; et, après l'avoir forcé de servir à ses plaisirs, le fit jeter dans le Tibre avec la femme de Caraccioli, qu'il avait enlevée à son époux..

Cet ancien Évêque de Castres fut, dit-on, empoisonné, avec le Pape son père, par la méprise d'un valet qui leur servit un breuvage préparé, par eux, pour quelques Cardinaux. On ajoute qu'Alexandre VI en mourut, mais que Borgia, plus jeune et plus robuste, fut rendu à la vie et à la santé, en se faisant enfermer dans le ventre d'une mule, comme si c'était un remède pour se guérir des poisons. Voltaire, tout ennemi des Papes qu'il est, a réfuté victorieusement ce conte absurde; il

va plus loin : il affirme, pour ainsi dire , que le Pape et son fils ont été calomniés. Chaudon paraît se prononcer en faveur de cette opinion ; et, de nos jours, plusieurs écrivains distingués, entr'autres les auteurs de *la Revue européenne*, l'ont adoptée avec conviction, manifestée avec courage (1).

Ce qui a pu donner lieu au bruit du prétendu empoisonnement de César Borgia, c'est qu'à la mort d'Alexandre VI il fut lui-même dangereusement malade, ce qui l'empêcha de débrouiller les intrigues qu'il avait ourdies, pour se maintenir dans la possession de ses États. Machiavel lui reproche, dans son livre *du Prince*, de n'avoir pas usé de toute sa puissance pour empêcher l'élévation de Jules II, qu'il avait offensé lorsque ce dernier n'était que Cardinal ; il eut tort de croire que chez les grands personnages les services nouveaux font oublier les anciennes offenses : cette erreur causa son entière ruine.

En vain chercha-t-il d'abord à résister aux premières attaques dirigées contre lui. Il fallut

---

(1) Voyez *la Revue européenne*, T. VI, pages 71, 74 et suivantes.

enfin céder à la fatalité qui semblait le poursuivre : amis , parens , alliés tout l'abandonna. Louis XII lui ôta son duché de Valentinois et ses pensions ; le Pape, Jules II, le fit emprisonner au château Saint-Ange, jusqu'à ce qu'il eût livré au Saint-Siége les villes dont il s'était emparé, et Gonzalve de Cordoue, auquel il s'était confié, trahissant les lois de la générosité, l'envoya prisonnier en Espagne dans l'année 1504. Il s'évada de sa prison, se réfugia dans la Navarre, commanda les armées de Jean d'Albret, son beau-frère, et mourut de la mort des braves au siège de Viane, où il fut tué le 22 mars 1507.

Il est beaucoup question de César Borgia dans un grand nombre d'écrits et de dissertations. Ceux qui ont parlé de lui avec le plus de détail, sont Machiavel que je viens de citer, et Frédéric. Le premier semble le proposer pour modèle à tous les Princes, et faire l'apologie de ses crimes ; mais Machiavel a été un peu calomnié, ou, pour mieux dire, mal interprété : les hommes de bonne foi rendent aujourd'hui justice à son génie, et on l'absout du crime d'avoir justifié les crimes, parce qu'il est prouvé qu'il ne cherche point

à les justifier. Seulement, dans sa politique sévère, il cite quelquefois pour exemple des actions criminelles, et il a eu le tort, en les citant, de ne pas les flétrir assez. Quant à Frédéric, il est honorable pour lui d'avoir cherché à le combattre, lorsqu'il n'était encore que Prince royal; malheureusement, devenu Roi, il profita trop de quelques-unes des maximes qu'il avait si bien réfutées dans ses écrits.

César Borgia laissa une fille unique nommée Louise, mariée d'abord à Louis de la Trémouille, et, en secondes noces, à Philippe de Bourbon, Baron de Busset. Il eut pour successeur, à l'Évêché de Castres, Charles de Martigny, qui en fut le 25<sup>me</sup> Évêque. (Voyez son article.)



---

## Bosc-D'antic. (Paul)

---

LE petit village de Pierresegade, situé dans les montagnes de l'arrondissement de Castres, est tout fier d'avoir donné le jour à ce savant médecin ; il y naquit, le 10 juillet 1726, de Pierre Bosc, propriétaire, et de Susanne Dupuy. Ses parens ayant peu de fortune ne purent lui donner une éducation bien soignée : après l'avoir fait élever de leur mieux, par les maîtres locaux, ils firent des sacrifices au-dessus de leurs moyens, et l'envoyèrent à Montpellier, où il resta peu de temps, car il se dégoûta bientôt de l'étude de la médecine, pour se livrer tout entier à celle de la théologie protestante, qu'il alla cultiver à Lausanne, en Suisse. Il fit en peu d'années, dans cette dernière ville, des progrès surpre-

*Tome I.*

12



nans, non seulement dans la théologie, mais encore dans la chimie et dans la physique, et il y montra toute l'inconstance de son caractère. Après s'être rendu à Montpellier pour tâcher de devenir médecin, puis à Lausanne, dans l'intention d'y être nommé ministre, il se passionna tout à coup pour la chimie, et ne pensa plus à la chaire d'Esculape ni à celle de Calvin. Un de ses amis l'ayant appelé en Auvergne, il y fréquenta quelques anglais qui exploitaient une fabrique de glaces, leur communiqua des procédés chimiques qu'il avait découverts, d'après lesquels on obtenait des glaces plus grandes et à moindre prix, et finit par contracter avec eux une société commerciale, qui se termina par un procès. Les soins de cette procédure l'ayant attiré à Paris, son premier penchant pour la médecine se réveilla, sans qu'il cherchât à le combattre; il y obtint dans peu de temps son diplôme, et remporta plusieurs prix dans diverses Académies. Ces succès le firent connaître de la manière la plus avantageuse, et il fut nommé Médecin du Roi, sous le nom de *d'Antic*, qu'il avait ajouté au sien, après avoir épousé une demoiselle d'une bonne fa-

nille de Normandie, qui portait ce même nom.

En pratiquant la médecine avec zèle, Bosc trouvait encore des momens de loisir qu'il consacrait à l'étude de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. Ses progrès, les découvertes qu'il fit, lui obtinrent une place à l'Académie des Sciences de Paris, et dans les premières Sociétés savantes de l'Europe.

En 1755, la manufacture de glaces de Saint-Gobin, se trouvant dans l'impossibilité de fabriquer avec la même perfection qu'auparavant, et n'en connaissant point la cause, s'adressa à l'Académie des Sciences pour qu'elle l'aidât à remédier à cet inconvénient. Bosc-d'Antic y fut envoyé, et le mal fut bientôt réparé. Après ce succès honorable, il fonda diverses fabriques de glaces ou de verrerie à Rouelle, en 1758, à Servier et en Auvergne. Ces entreprises commerciales lui ayant fort peu réussi, il revint à Paris, et en repartit presque aussitôt, pour aller en Angleterre y étudier, par l'ordre des Ministres, le perfectionnement des armes à feu. De retour en France, il renonça, pour toujours, aux spéculations mercantiles et chimiques, pour se livrer entièrement à la pratique de la médecine.

cine , et mourut en 1784. Nous avons de lui plusieurs ouvrages très-estimés , en voici les titres :

- 1° *Mémoire sur la Nature de la Matière électrique , et sur la cause de la Graisse du Verre.*
- 2° *Autre Mémoire sur la cause des Soufflures de Métaux.*
- 3° *Autre sur la cause des Bulles qui se trouvent dans le Verre.*
- 4° *Mémoire sur la Faïencerie.*
- 5° *Mémoire sur la fausse Émeraude ou Spath fusible.*
- 6° *Mémoire à un travail sur l'emploi du Baratte dans la Verrerie.*
- 7° *Analyse des Eaux thermales de Chaudes-Aigues.*
- 8° *Essai des Mines à feu.*
- 9° *Mémoire sur la Fabrication du Verre en table.*
- 10° *Mémoire sur le Commerce de la Potasse.*

Les écrits de Bosc-d'Antic furent recueillis , à Paris , en 1780 , et publiés en huit volumes in-12. Malgré leur mérite intrinsèque , on peut dire , sans craindre d'être accusé d'injustice , qu'ils ont donné moins de célébrité à son nom que les deux fils qu'il a laissés , et qui ont hérité de ses talens et de ses vertus.

L'aîné , Louis-Augustin-Guillaume Bosc , naquit à Paris , le 29 janvier 1759 ; il devint

l'une des premières notabilités de l'époque, travailla au *Journal de Physique*, fut appelé, par le Ministre de l'intérieur Roland, à l'Administration des Postes, en 1792, et perdit sa place par la révolution du 31 mai 1793. Dévoué à la famille de son bienfaiteur, il eut le courage d'accompagner, jusqu'au pied de l'échafaud, M<sup>me</sup> Roland, condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, et se réfugia ensuite dans la forêt de Montmorency, où il prépara la publication des Mémoires de cette femme célèbre, qui les avait confiés à son amitié. Sous l'Empire, il occupa des emplois importants, devint Membre de l'Institut ainsi que d'un grand nombre d'Académies, et fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. Ses principaux ouvrages sont :

- 1° *Nouveau Dict. d'Hist. naturelle*, en société avec d'autres naturalistes et physiciens, 24 volumes in-8°, réimprimé en 30 vol.
- 2° *Hist. naturelle des Coquilles, des Vers et des Crustacés*, faisant suite au Buffon de Déterville. 1802, 10 vol. in-18.
- 3° *Dict. d'Agriculture*, avec d'autres membres de l'Institut, 1803 à 1809, 13 vol. in-8°.
- 4° *Annales d'Agriculture*, les 20 derniers volumes.

- 5° *Dict. d'Agriculture et d'Economie rurale*, de l'*Encyclopédie méthodique*, les 3 derniers vol. in-4°, 1812 et 1813.
- 6° Un grand nombre d'articles au *Journal d'Histoire naturelle*, à celui des *Mines*, aux *Mémoires de la Société d'Agriculture de Paris*, à ceux de la *Société linnéenne*, aux *Mémoires de l'Institut*, et à plusieurs autres recueils scientifiques français et étrangers.

L'auteur de ces nombreux ouvrages conserva toujours, pour les montagnes de Pierresegade où son père était né, un attachement tout particulier : c'est aussi dans ces lieux qu'il voulut se choisir une épouse. Il y fit un voyage dans ce seul but, et arriva un beau jour chez de bons montagnards, ses parens, qui ne l'avaient jamais vu, et qui lui donnèrent l'hospitalité. Il demanda la main d'une de ses cousines, qui ne savait parler que le patois de ces montagnes : on la lui refusa d'abord, parce qu'on le prenait presque pour un aventurier; mais enfin on la lui accorda, et il reprit la route de Paris, amenant avec lui sa jeune épouse, étonnée de l'existence brillante à laquelle elle était appelée. M. Bosc mourut à Paris, où il a laissé d'honorables

souvenirs. Dans la séance annuelle de l'Académie des Sciences, du 15 juin 1829, M. Cuvier prononça son éloge : il eut l'art d'intéresser un nombreux auditoire, par les détails qu'il donna sur la vie publique et privée de ce célèbre naturaliste, si féconde en agitations, et qui présente tout le merveilleux d'un roman.

Le second fils de M. Bosc-d'Antic naquit à Apuy (Haute-Marne), en septembre 1764 ; il s'appelait Étienne Bosc. Employé successivement dans les Mines, dans les Droits réunis, dans l'Administration publique, il devint Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires. Le Sénat l'éleva au Tribunat le 4 nivôse an 8 ; il fut nommé Membre de la Légion d'honneur, le 26 prairial an 12, et fit imprimer plusieurs ouvrages :

- 1° *Essai sur les Moyens de détruire la Mendicité, en employant les Pauvres à des travaux utiles*, 1789.
- 2° *Essai sur les Moyens d'améliorer l'Agriculture, les Arts et le Commerce en France*, 1800, in-8.
- 3° *Considération sur l'accumulation des Capitaux, et les Moyens de circulation chez les Peuples modernes*, 1802, in-8.

- 4° Un grand nombre de *Réquisitoires*, de *Discours* et d'*Opinions*, qu'il prononça comme administrateur et à la tribune nationale ; plusieurs *Mémoires* imprimés dans le *Journal de Physique*, dans les *Annales des Arts et Manufactures*, dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*, et dans d'autres recueils relatifs aux sciences.





## Bosque. (Jean de)

---

LES catholiques et les protestans ont porté sur son compte des jugemens tout-à-fait opposés. Les premiers ne virent en lui qu'un infâme apostat, et les seconds le considérèrent comme un saint homme digne de toute leur estime : il était de Quercy, et fut religieux Dominicain au Couvent de Saint-Vincent, à Castres, vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Dans l'année 1559, s'étant rendu en Savoie avec le Supérieur de sa Communauté, pour une dévotion à Saint-Claude, ils eurent envie, en revenant, de passer par Genève, et ils y entrèrent en conférence avec les Ministres calvinistes. Lorsque le Supérieur voulut s'en retourner, de Bosque refusa de le suivre, continua d'assister à plusieurs conférences, et finit par quitter la religion catholique pour embrasser le protestantisme. Peu de temps



après, ayant été nommé Ministre et envoyé à Castres, il resta environ dix-huit ans dans cette ville, où il était arrivé en 1562, et mourut dans le mois de septembre 1579. Les écrivains de sa secte vantent beaucoup ses talens et la pureté de ses mœurs : ils prétendent que, lorsqu'il prêchait, plusieurs Conseillers catholiques allaient l'entendre par curiosité. *Il expliqua avec admiration, dit Gaches dans ses Mémoires, le livre de Daniel et les révélations de Saint Jean, et il fut toute sa vie instrument de paix à tous ceux qui le voulaient écouter.* Plusieurs de ses sermons furent imprimés à Toulouse, en 1574 ; ils sont très-rares, et ne justifient point les éloges que les protestans leur prodiguèrent : ils parurent sous ce titre : *Sermons de Jean de Bosque, ci-devant religieux Dominicain à Castres, maintenant pasteur de l'Eglise réformée de la même ville, 1 vol. in-12,*





## Bouffard (François de),

SIEUR DE LA GARRIGUE ET DE FIAC.

PREMIER DU NOM.

---

LA famille des Bouffard est ancienne et illustre. D'après la généalogie que nous en a transmise Borel, elle descend d'un François de Bouffard, qui fut premier Consul de Castres l'an 1318. Celui qui est le sujet de cet article naquit, dans la même ville, vers 1510 ; il était fils de Dominique de Bouffard, Sieur de La Garrigue, et de dame Gauside de Melon. Comme son trisaïeul, il fut nommé Consul, et ses concitoyens lui donnèrent cette preuve de confiance dans l'année 1559 ; mais on voit, dans les Mémoires de Gaches, qu'il ne s'occupait que des affaires civiles, et que la partie militaire n'entrait point dans ses attributions. Il était alors de la religion catholique : deux ans après il se fit protestant

avec toute sa famille, ce qui contribua beaucoup à propager le calvinisme dans le Languedoc ; car, comme François de Bouffard était très-estimé à cause de son rare mérite, un grand nombre de personnes suivirent son exemple.

Ce qui doit préserver son nom de l'oubli, c'est la belle conduite qu'il tint en 1563, lorsque la peste porta la désolation dans la ville de Castres, et y moissonna plus de quatre mille habitans. Ce respectable citoyen, bravant tous les périls, se dévoua pour le service des pauvres pestiférés : sa femme, Guillemette de la Garde de Arotopoly, imita son exemple. Ces deux époux leur prodiguèrent leurs soins avec un zèle et un désintéressement véritablement admirables : on les voyait partout où la contagion exerçait le plus ses ravages, et les hôpitaux furent l'objet de leur attention particulière. La mort vint les frapper au milieu de leurs pieux travaux ; ils moururent de la peste, à peu d'intervalle l'un de l'autre, et furent enterrés, sans éclat, dans un lieu reculé que les habitans de Castres appellent *Saint-Roch*, et dans lequel on portait toutes les victimes de la contagion.

Gaches a esquissé, le portrait de François de Bouffard, de la manière suivante :

« C'était un personnage de moyenne taille,  
» ni maigre, ni replet, ayant un œil bicle;  
» droit de son corps, aspre à ses ennemis,  
» et doux et affable à ses amis et serviteurs;  
» honorant les Magistrats, qu'il ne voulut  
» jamais laisser en cette grande nécessité. Heu-  
» reux en femme, pour en avoir été servi  
» jusqu'au tombeau, et heureux en enfans  
» qui servirent grandement à la ville et à  
» l'église. »

Ces enfans étaient au nombre de trois,  
Dominique Sieur de La Garrigue, François  
Sieur de Fiac, et Jean Sieur de La Grange.  
(Voyez leur article.)



  
**Bouffard (Dom.<sup>que</sup> de),****SIEUR DE LA GARRIGUE.****DEUXIÈME DU NOM.**  


**S**ON dévouement , pour la religion calviniste , ne le céda en rien à celui de son père , dont il est parlé dans l'article précédent. En 1565 , lorsque les remparts de Castres furent démolis par les catholiques , les protestans étant inquiétés dans l'exercice de leur culte , et ne sachant en quel lieu se réunir pour faire leurs prières , il leur donna une maison qui leur servit de temple , jusqu'à l'époque où ils firent l'acquisition de celui qu'ils possèdent aujourd'hui. Dominique de Bouffard fut premier Consul dans les années 1559 et 1575 ; il seconda courageusement son frère Jean , Sieur de La Grange , dans l'entreprise hardie qu'il fit sur Castres , en 1573 , et son courage con-

tribua beaucoup, l'année suivante, à la prise de cette ville, lorsque ce même de Bouffard La Grange s'en rendit maître, après une lutte longue et périlleuse. A l'époque où ce dernier était en butte à la haine de ses ennemis, Dominique fit un voyage à Montpellier, pour prendre sa défense auprès du Maréchal Danville, et, à son retour en 1577, il fut arrêté, au mépris du droit des gens, par l'Abbé de Villemarne, qui ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir retenu quelque temps prisonnier.

Dominique de Bouffard fut réélu Consul dans l'année 1582, et mourut le 29 août 1596. Il avait été marié trois fois, 1<sup>o</sup> à Mademoiselle Dupaira; 2<sup>o</sup> à M<sup>me</sup> Laroche, sœur du Juge de Castres; 3<sup>o</sup> à Jeanne de Dupin Cabrilles, sœur du Sieur de Cabrilles de Lauragais, guidon du Sénéchal de Cornusson. De cette dernière femme il eut un fils unique, nommé Samuel, qui fut premier Consul dans les années 1608, 1616, 1624. Jacques Gaches prétend que Dominique de Bouffard était un homme du plus grand mérite, et qu'il fut regretté même de ses ennemis.



## Bouffard (François de),

SIEUR DE FIAC.

TROISIÈME DU NOM.

---

LORSQUE les préparatifs de la Cour de France , en 1567 , annonçaient des projets sinistres contre les réformés , et que le Prince de Condé fit parvenir des ordres à ceux de son parti pour qu'on lui envoyât secrètement des députés , François de Bouffard , frère du précédent , fut chargé de cette mission importante par les protestans de Castres ; et , à son retour , ils se rendirent maîtres de la ville : ce fut lui qui en fit demander les clefs aux Consuls , et qui contribua à ce que le désordre , inévitable dans de pareilles circonstances , n'eût point de suites fâcheuses. Il épousa Jeanne de Perrin-Laroque , de laquelle il eut une fille nommée Jeanne , qui se maria au Sieur de Poneet , Trésorier de la ville et Comté de Castres.

# Bouffard (Jean de),

SIEUR DE LA GRANGE.

QUATRIÈME DU NOM.

**F**RÈRE du précédent et troisième fils de François de Bouffard, il naquit à Castres vers 1535, et se rendit célèbre non seulement par sa valeur, mais encore par ses vastes connaissances. Borel s'exprime ainsi sur son compte : « Noble Jean de Bouffard, Sieur » de La Grange, fut un personnage non moins » savant ès-langues, astrologie et autres sciences, que capable de conduire une entreprise. »

Les calvinistes ne furent jamais plus redoutables que sous ses ordres. Après les massacres de la Saint-Barthélemy, ils s'étaient emparés de Roquecourbe, d'Auxillon, de Mazamet, et de là ils faisaient des courses continuelles



autour de la ville de Castres. Bouffard La Grange, secondé par son frère Lagarrigue, l'attaqua inopinément dans le mois de février 1573, et manqua son entreprise, ayant été trahi par un nommé Pierre Rupis, qui dévoila ses projets au Gouverneur. Il se consola de cet échec en allant assiéger Burlats, qu'il prit d'assaut dans la nuit du 6 octobre de la même année. Ce succès ne le détourna pas du grand projet qu'il méditait, et Castres était toujours le but de ses efforts : quatre fois il essaya d'y introduire ses soldats, quatre fois il fut repoussé; enfin, grâce à son opiniâtreté il surprit la vigilance des catholiques. A la faveur de l'obscurité de la nuit du 23 août 1574, il entra dans la ville en escaladant le Moulin, tandis que son frère Lagarrigue tentait vainement d'y pénétrer par un côté opposé. Bouffard La Grange, se trouvant ainsi au milieu de ses ennemis avec un très-petit nombre de soldats, fit des prodiges de valeur et courut les plus grands dangers. Il allait succomber sous le nombre, lorsque son frère, qui avait triomphé de tous les obstacles, vint à son secours : leurs efforts réunis achevèrent la prise de la ville.

Les protestans voulaient l'en nommer Gouverneur ; mais il fit tomber leur choix sur le Sieur de Ferrière (voyez son article), et se réserva seulement le commandement des troupes. Il avait su si bien se faire aimer, qu'un jour qu'il se promenait à cheval, après une longue maladie, pendant laquelle on avait fait publiquement des vœux pour sa guérison, toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage, se pressaient autour de lui pour jouir de sa présence. Ce témoignage d'attachement, auquel il fut très-sensible, lui suscita de nombreux ennemis : ils obtinrent que les troupes ne fussent plus sous ses ordres, et le firent mettre en accusation ; mais le Maréchal d'Anville ne voulut pas que l'affaire fût poussée plus loin.

La Grange, craignant pour sa sûreté personnelle, se retira à Saïx, dont le Duc de Montmorency lui avait confié le commandement. Après plusieurs expéditions contre Vielmur, Montcuquet et Puechassaut, il revint, à Castres, en 1585, et s'y trouva lorsque Henri IV y fit son entrée. Quelques synodes ayant été convoqués dans cette ville, il y représenta celui de Castres, et son frère celui de Mont-

pellier. Malgré les intrigues de ses ennemis, le Duc de Montmorency le nomma Gouverneur de Fiac et de Briatexte, par commission, datée de Pézenas, 31 août 1585. Peu de temps après, il fut attiré dans une embuscade, et comme il ne pouvait rentrer dans Briatexte, dont la route lui était coupée, il se réfugia dans une métairie des environs, et y soutint un siège opiniâtre, depuis une heure jusqu'à la nuit. Il ne sortit de ce mauvais pas qu'après avoir fait des prodiges de valeur, et avoir reçu plusieurs blessures à la main et à la cuisse. Ce combat passa pour une action si glorieuse, que le Duc de Montmorency, qui était alors à Castres, écrivit le lendemain à Bouffard La Grange, la lettre suivante, qui nous a été conservée par Gaches.

« Monsieur, j'ai eu part, avec tous vos  
» amis, de la joie que Dieu vous ait délivré  
» de vos ennemis, et ne vous puis dire com-  
» bien j'ai eu agréable, et ai reçu de conten-  
» tement de ce que vous avez fait; ce qui  
» a tellement augmenté l'affection et l'amitié  
» que j'avais pour vous, qu'elle ne se peut  
» plus accroître. Au reste guérissez-vous, et  
» vous assurez qu'en tout vous m'avez à votre

» commandement. Je ne croirai jamais qu'ils  
» aient le courage de vous assaillir dans Bria-  
» texte, puisqu'ils ne vous ont pas forcé dans  
» une méchante métairie ; toutefois mettez  
» ordre et pourvoyez à tout, comme s'ils le  
» devaient faire. Je crois que vous aurez  
» reçu de nos commodités que je vous ai  
» envoyées cette nuit ; faites état que je vous  
» assisterai toujours de ce qui me sera pos-  
» sible. En cette volonté, je m'en vais me  
» recommander très-fortement en vos bonnes  
» grâces, et prie Dieu de vous avoir en sa  
» sainte et digne garde.

» Votre meilleur et plus affectionné ami,

» MONTMORENCY.

» Castres, le 2 décembre 1585. »

Bouffard La Grange se fit porter à Castres pour y soigner ses blessures. Ses ennemis personnels ayant tenté de l'assassiner, il renonça aux affaires publiques, pour se livrer tout entier à l'étude. Dans l'année 1600, il fut élu Consul, et n'accepta cette dignité qu'à la considération d'un de ses parens nommé

Ladeveze , qui lui offrit le chaperon. On lui doit des réglemens utiles pour le peuple , entr'autres le rétablissement du poids du blé et de la farine , pour empêcher les larcins au moulin. Les blessures qu'il avait reçues devant Briatexte , lui ayant occasioné une suppression d'urine , cette incommodité devint si forte qu'il en mourut le 24 septembre 1604.

Plusieurs poëtes Castrais s'occupèrent de lui faire des épitaphes , parmi lesquelles on distingua la suivante , qui ne fait pas bien augurer des autres :

« Celui qui gît dessous cette motte de terre  
Fut docte pour la paix et vaillant pour la guerre.  
Il eut de la créance et vécut en honneur ,  
Fuyant la flatterie et aimant la rondeur.  
Ce fut lui qui reprit sa ville assujettie ,  
Et lui fut un rempart autant qu'il fut en vie.  
Enfin , ô sa patrie ! il t'a laissé ses os ,  
Et toi , pour ses bienfaits , donnes-lui toujours l'os. »

Bouffard La Grange fut enterré avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Les personnes les plus notables de la ville , les Membres de la Chambre , et presque toute la population Castraise , assistèrent à ses funé-

railles. Il avait épousé Cathérine de Molinier ,  
fille de M<sup>e</sup> Étienne de Molinier , Seigneur de  
Tourène et Conseiller en la Chambre de l'édit ,  
alors séante à Lille : de ce mariage il eut un  
fils unique nommé Jean de Bouffard, Sicur  
de Madiane. (Voyez l'article suivant.)



---

**Bouffard (Jean de),****SIEUR DE MADIANE.****CINQUIÈME DU NOM.**

---

**L**E rôle important qu'il a joué dans nos guerres civiles ne l'empêcha point d'être très-attaché à son Roi, et de se montrer, dans toutes les occasions, zélé partisan de la paix : la force seule des circonstances l'entraîna dans la révolte. Il s'opposa d'abord vivement à ce que la ville de Castres ouvrît ses portes au Duc de Rohan ; mais, lorsque ses conseils ne furent plus suivis, et que ses compatriotes eurent reçu ce Général à bras ouverts et avec enthousiasme, il se dévoua pour son service, obtint toute sa confiance, et travailla sans relâche à le ramener à des sentimens plus pacifiques. Après le combat de Fanch, qui se donna dans le mois de septembre 1621,

et dans lequel les calvinistes éprouvèrent de si grandes pertes, le Duc de Rohan, voulant rétablir le bon ordre et la discipline dans la ville, ne balança pas à le nommer premier Consul. Madiane fit bientôt cesser l'anarchie et donna plus d'activité aux mouvemens de défense. Chargé de presque toutes les négociations qui amenèrent les deux premiers traités de paix, il fit plusieurs fois, pour cet objet, le voyage de la Capitale, où il recevait toujours, de la part du Cardinal de Richelieu, un accueil flatteur et plein de bienveillance.

Le traité de paix du mois de février 1626 étant son ouvrage, il refusa avec obstination de seconder le Duc de Rohan dans sa troisième et dernière guerre civile, et fit tout ses efforts pour que la ville de Castres ne prît aucune part à la révolte. Aussi lorsque, dans le mois d'avril 1628, les factieux y furent introduits par une populace rebelle et par les intrigues de Saint-Germier, on le chassa de la ville, et il n'y rentra qu'au moment où la tranquillité fut entièrement rétablie. Il obtint alors une récompense honorable : ses concitoyens le nommèrent premier Consul et ils n'eurent qu'à se louer d'un tel choix.



Madiane de Bouffard mérite d'être considéré sous un autre point de vue que celui sous lequel nous venons de l'envisager ; il fut l'historien des événemens politiques qui eurent lieu à Castres de son vivant. Le manuscrit qu'il nous a laissé fait suite aux ouvrages de Faustin et de Gaches, et complète ainsi l'histoire de nos discordes civiles : on regrette en le lisant que l'auteur s'y soit moins attaché à donner des développemens sur tous les faits, qui se passèrent alors dans nos contrées, qu'à décrire longuement les négociations dont il fut chargé, et les obstacles qu'il eut à vaincre pour obtenir les résultats qu'il s'était proposés. On trouve avec plaisir, dans ces Mémoires qui commencent à l'année 1640 et finissent en 1629, un grand nombre de lettres du Duc et de la Duchesse de Rohan, qu'on chercherait vainement ailleurs : ils sont divisés en trois parties. Dans leur origine un cahier de pièces justificatives les accompagnait, mais elles sont malheureusement perdues, et cette perte est irréparable.

Madiane écrivit ses Mémoires non seulement d'après ce qu'il avait vu ou fait lui-même, mais encore d'après les relations qui lui furent

communiquées par les personnages les plus importans du Languedoc, et par ceux qui dirigeaient, dans les autres provinces, les opérations de la guerre : le Duc de Sully l'honorait de sa bienveillance. Dans plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, il lui dévoila des secrets qui lui donnèrent la clef de bien des intrigues qu'il n'aurait jamais pu expliquer sans cela. Quant au style, on aurait beaucoup de reproches à lui faire ; il est en général diffus et manque de concision.

Madiane de Bouffard épousa Jeanne le Roy, de laquelle il eut plusieurs enfans ; il vivait encore en 1649. L'époque de sa mort ne nous est pas connue (1).



---

(1) Les Bouffard qui sont dans nos contrées descendent de ce Madiane Bouffard.



## Bouffil de Juges,

13<sup>e</sup> SEIGNEUR ET 5<sup>e</sup> COMTE DE CASTRES (1).

---

**C**OLLENUTIUS, auteur peu connu d'une histoire de Naples, nous apprend que Bouffil de Juges était napolitain d'origine; il quitta sa patrie pour passer au service de Louis XI, dont il devint plus tard le favori. On prétend qu'il sortait de l'ancienne famille des Surgiens, que la haine des Romains força de se réfugier en Sicile, où elle bâtit une ville, et devint si puissante et si considérée que, dans la suite, l'Empereur Barberousse obtint, par son secours, une victoire signalée contre ses ennemis. Louis XI employa cet illustre étranger dans ses guerres contre le Roi d'Espagne, et c'est en

---

(1) Quelques personnes prétendent que la famille de Juges, qui existe maintenant à Castres, descend de cet ancien Seigneur. Je puis affirmer ici qu'on n'en trouve la preuve ni dans les souvenirs traditionnels de cette famille, ni dans ses papiers.

grande partie à sa valeur qu'il dut la conquête du Roussillon.

Lorsque Jacques d'Armagnac fut mis en jugement (voyez son article), Bouffil de Juges se déclara ouvertement contre lui, parce que son Souverain voulait sa perte. Choisi pour siéger au nombre de ses juges, il contribua, par ses intrigues, à le faire condamner à mort. Le Roi, pour le récompenser de sa complaisance autant que pour le dédommager de la perte de ses biens, qui lui avaient été enlevés en Italie à cause qu'il s'était rangé du parti de la France, lui donna le Comté de Castres, par lettres datées de Terrouene, le 19 août 1477, au préjudice des enfans de Jacques d'Armagnac, qui furent ainsi privés de l'héritage de leur père. Cette donation fut faite sous l'hommage et redevance d'une coupe d'argent doré, du poids de deux marcs, payable au trésor de la Sénéchaussée, à chaque mutation de Seigneur. Bouffil de Juges rendit hommage au Roi, à Terrouene, le même jour. Louis d'Amboise, Evêque d'Albi, ayant été nommé Commissaire pour le mettre en possession de ces domaines, se rendit à Castres, et le 30 octobre suivant y installa le successeur

des Comtes d'Armagnac. Le 7 du mois de novembre, Bouffil de Juges s'empessa d'envoyer à la Sénéchaussée de Carcassonne, la coupe qu'il s'était engagé de fournir ; et , dans sa quittance , le Trésorier le qualifia de *noble et puissant Prince*.

Quoique Bouffil de Juges se fût mis en possession du Comté de Castres , le Parlement de Paris n'avait pas encore enregistré les lettres portant cette donation. Le Procureur général s'y opposa courageusement ; mais Louis XI ayant exigé une prompte obéissance , le Parlement , par arrêt du 29 mai 1478, *obtempérant aux exprès commandemens et réitérées jussions du Roi* , les enregistra , sans préjudice de l'opposition du Procureur général , qui fut couchée dans un registre à part. Bouffil de Juges se trouva donc légalement investi des dépouilles du malheureux Comte d'Armagnac , et dans l'année 1480 il procéda à la réception des foi et hommage de ses nouveaux vassaux. Le Roi ne se borna pas à faire la fortune de son favori , il voulut encore l'attacher à sa personne par des liens de parenté ; il lui fit épouser sa cousine Marie d'Albret , à laquelle il donna pour dot la Seigneurie de Roquecourbe

et 30,000 livres de rente. Le contrat de mariage fut passé à Nérac, le 23 août 1480.

En confisquant les biens de Jacques d'Armagnac, Louis XI avait pris, pour ainsi dire sous sa protection, son fils aîné, qu'il mit entre les mains de l'Archevêque de Sens, pour que ce Prélat eût soin de son éducation, et il lui donna en même temps 1,200 livres de pension, à prendre sur les revenus des domaines qui avaient appartenu à son père. Le Comte de Castres, pour ne pas être obligé de payer tous les ans cette modique somme, obtint du Roi que le jeune Duc lui serait confié. Lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il ne chercha que les moyens de le perdre. Pour mieux y réussir, il l'amena au château de Perpignan, où la peste régnait alors, et le malheureux enfant y mourut au bout de quelques jours.

Bouffil de Juges ne pouvait jouir tranquillement d'une fortune si injustement acquise. Après la mort de Louis XI, Jacques d'Armagnac, Evêque de Castres, et frère de ce Jacques d'Armagnac qui avait péri sur l'échaffaud, étant revenu de l'exil, réclama la moitié du Comté de Castres, et en traduisant Bouffil de Juges devant le Parlement de Paris, lui re-

procha avec véhémence la spoliation de sa famille et la mort d'un proscrit. Mais il mourut lui-même avant que le procès fût terminé; le ciel se chargea du soin de sa vengeance : des remords dévorans, des chagrins domestiques vinrent assaillir l'usurpateur, et faire le désespoir de sa vie.

L'hymen qu'il avait conclu avec la cousine de Louis XI, et qui flattait tant sa vanité, ne fut pour lui qu'une source de malheurs. Altière et capricieuse, son épouse semblait se faire un jeu de le braver. En dépit de lui, et quoiqu'il fit tous ses efforts pour faire respecter sa volonté, elle maria Louise de Juges, leur fille unique (1), à Jean de Montferrand, écuyer : dès lors une inimitié insurmontable s'établit entr'eux. Bouffil de Juges choisit le château de Lombers pour sa résidence et sa femme celui de Roquecourbe. A l'instigation de sa belle-mère, Jean de Montferrand tourna ses armes contre lui, le chassa de Lombers et pillà une partie de ses meubles. Leurs amis

---

(1) Bouffil de Juges eut aussi un bâtard nommé François de Juges, auquel il donna quatre baronnies et plusieurs autres biens.

communs parvinrent enfin à les réconcilier. Dans un traité signé à Lombers, le 3 mai 1494, et ratifié à Lyon le 15 du même mois, Bouffil de Juges promit d'oublier tout ce qui s'était passé ; mais la haine qu'il avait contre sa femme et contre sa fille se ralluma bientôt plus forte que jamais, et le porta à les déshériter. Par un acte daté du 22 septembre 1494, et souscrit dans la maison de la trésorerie du Comté, il donna tous ses biens à son beau-frère Alain Sire d'Albret, qui l'avait aidé de sa fortune et de ses armes pour reprendre quelques places que son gendre lui avait enlevées. Par ce même acte il réduisit sa fille à une simple légitime de 6,000 livres tournois, et il confirma toutes ces dispositions dans un testament qu'il fit quelques années plus tard. Après sa mort, arrivée en 1497, Alain d'Albret se mit en possession du Comté de Castres. (Voyez Alain d'Albret.)







## Bourbon (Jean de),

9<sup>e</sup> SEIGNEUR ET 1<sup>er</sup> COMTE DE CASTRES.

PREMIER DU NOM.



CATHÉRINE de Vendôme, sœur de Bouchard I<sup>er</sup>, ayant épousé Jean de Bourbon, lui porta pour dot la Seigneurie de Castres, dont elle avait hérité à la mort de Jeanne, fille de Bouchard II (voyez Vendôme.) Il était fils de Jacques de Bourbon, Connétable de France, Comte de la Marche et de Ponthieu, lequel, ayant été fait prisonnier par les Anglais, en Picardie, dans l'année 1353, fut conduit en Angleterre où le Roi Edouard le reçut avec distinction. Dans le traité de paix de Bretigny, ce Monarque parle de lui en ces termes : « Et » parce que nous savons bien de vérité que » notre cousin, Messire Jacques de Bourbon,

» a toujours mis peine à ce que accord fût fait  
» entre nous et notre frère de France, en quel-  
» que estat qu'il soit rançonné ou à rançonner,  
» nous le délivrerons sans coust et sans frais,  
» en la ville de Bologne ; mais que le traité  
» soit tenu , ainsi que nous l'espérons qu'il  
» le sera..... » Il fut tué au combat de Bri-  
gnais, près de Lyon, le mercredi avant les  
Rameaux de l'an 1362.

Quant à son fils, qui fut le premier Bourbon  
qui prit le titre de Seigneur et Comte de Cas-  
tres, le malheureux Jean, Roi de France, le  
récompensa de tous les services que son père  
avait rendus à la monarchie. C'est en sa faveur  
qu'il érigea en Comté la Seigneurie de Castres,  
à laquelle il ajouta plusieurs domaines, qui en  
augmentaient considérablement les revenus ;  
et, quoiqu'avant lui plusieurs Seigneurs eus-  
sent pris le titre de Comte, lui seul fut le pre-  
mier qui le porta légalement. Les lettres que  
le Roi Jean lui fit expédier à cet effet, por-  
tent la date du 25 août 1356, et méritent  
d'être conservées. On les trouvera dans le vo-  
lume des Chroniques.

Le nouveau Comte de Castres chercha à se  
rendre digne de la faveur dont le Roi venait

de le combler. Lorsque ce Prince prit les armes pour repousser les Anglais qui inondaient une partie de la France, et pour venger l'affront de la funeste bataille de Creci, Jean de Bourbon marcha sous ses bannières ; il assista, le 19 septembre 1356, à la bataille de Poitiers, où succomba l'élite de la noblesse de France, et, après des prodiges de valeur, il fut fait prisonnier avec le Roi, dont un excès d'imprudence causa la perte. S'il fit preuve de beaucoup de courage dans cette bataille, il ne montra pas moins de résignation et de fermeté, lorsqu'il fut au pouvoir de ses ennemis : les Anglais eux-mêmes parurent frappés de sa noble constance. Le Roi Jean ayant recouvré sa liberté, s'empessa de lui donner un témoignage éclatant de son estime, et le nomma Connétable de France. Après la mort de ce Monarque, il se dévoua pour le service de son successeur, et quoique le métier des armes ne lui eût été jusques là que funeste, il suivit Charles VI, contre les Flamands, dans l'année 1387, et se montra digne de la réputation dont il jouissait.

Jean de Bourbon donna à la ville de Castres des privilèges très-étendus, et confirma ceux

que ses prédécesseurs lui avaient déjà accordés. De son mariage avec Cathérine de Vendôme, il eut trois fils et trois filles, dont les destinées furent plus ou moins brillantes. Voici les noms de ses trois filles : Marie, Charlotte et Anne. La première n'a laissé d'autres souvenirs que son nom ; la seconde fut très-renommée pour sa beauté : elle épousa, l'an 1409, Jean ou Janus, Roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Juvenal des Ursins rapporte qu'en faveur de ce mariage, son parrain lui donna 60,000 écus d'or de dix-huit sols la pièce. Quant à la troisième fille, nommée Anne, elle se maria, en premières noccs, avec Jean, Duc de Berri, Comte de Montpensier ; et, en secondes noccs, avec Louis de Bavière, Comte Palatin et du Rhin, etc., etc.

Les trois fils de Jean de Bourbon furent Jean, Louis et Jacques. Jean devint Seigneur de Carency et de l'Écluse ; il se maria premièrement à Cathérine d'Artois, et puis à Jeanne de Vendôme.

Louis fut Comte de Vendôme ; il se distingua dans la carrière des armes, et combattit à la journée d'Azincourt. Comme son père, il eut le malheur de tomber entre les mains des Anglais,

et sa rançon fut mise à cent mille écus. Il fut enterré à Vendôme, dans la chapelle Notre-Dame de l'Eglise Saint-George (1).

Jacques, son frère, hérita du Comté de Castres. Sa vie fut remplie d'aventures les plus extraordinaires, et pourrait fournir la matière d'un roman. (Voyez son article.)

Jean de Bourbon mourut le 11 juin 1393; il fut inhumé dans l'Eglise Saint-George de Vendôme, à la chapelle Saint-Jean (2). Son

---

(1) Voici l'inscription qu'on lisait sur son tombeau :

» Cy gist haut et puissant Prince Monseigneur Louys de Bourbon, Comte de Vendosme, et souverain Maistre de France, fils de très-pieux et magnanime Prince, Monseigneur Jean de Bourbon, Comte de Vendosme, de la Marche, de Castres et de Ponthieu, et de très-excellente Dame Madame Catherine de Vendosme, Comtesse des susdits Comtez, lequel Monseigneur Louys décéda le 21 de décembre, l'an de grâce 1447. »

(2) Épitaphe de Jean de Bourbon.

» Cy gist très-haut et très-puissant Prince, Messire Jean de Bourbon, jadis fils de très-vaillant Seigneur Messire Jacques de Bourbon et de Madame Jeanne de S. Paul, sa femme, lequel Seigneur fut jadis Comte de Ponthieu, et de la Marche, et Connestable de France, et fils du fils de Monseigneur St. Louys, et fut son espouse Madame Marte, fille du Comte de Hainaut, lequel Messire Jean eut espouse, Madame Catherine, Comtesse de Vendosme et de Castres, et fut Comte de Vendosme, de la Marche et de Castres, Seigneur de Leuzy, de Carency, de l'Escluse les Douay, de Montaigu en Combraille,

épouse Cathérine de Vendôme, lui survécut : elle décéda dix-huit ans après, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> avril 1411, et son corps fut mis dans la même sépulture que celui de son mari (1).

---

de Lusignan en Narbonnois, d'Espernon, Brethencourt, Dutail, de Bemalard, Fromalart, de Cailly, de Clairiy et de Quideboeuf, et eurent plusieurs enfans lesdits Seigneur et Dame, lequel trespassa l'an de grâce 1393, le douzième jour de juin. »

(1) Épitaphe de Cathérine de Vendôme.

« Cy gist très-haute et vertueuse Dame Catherine, fille de très-puissant Messire Jean Comte de Vendosme et de Castres, Seigneur de Lusignan et de Brethencourt, et de noble Dame Jeanne de Ponthieu, lequel Monseigneur le Comte fut fils de très-haut et puissant Seigneur Messire Bouchard, jadis Comte et Seigneur desdites terres ; lequel fut fils du Comte Jean de Vendosme, et de Madame Alienor, fille du Comte de Montfort, lequel eut pour esponse Madame Alix, fille du grand Duc de Bretagne, et de la Reine d'Escoce. Et Madame Jeanne de Ponthieu dessus nommée fut fille du Comte d'Aumale, et de Madame Catherine, fille du Comte d'Artois, laquelle Madame Catherine fut esponse de Monseigneur Jean de Bourbon, Comte de la Marche, et de son héritage fut Comtesse de Vendosme, et de Castres, et Dame de Lusignan, d'Espernon et Brethencourt, Dutail, Fromalart, de Cailly, de Clairiy et Quideboeuf, qui trespassa le vendredi premier jour d'avril 1411. »



## Bourbon (Jacques de) ,

9<sup>e</sup> SEIGNEUR ET 2<sup>e</sup> COMTE DE CASTRES.

DEUXIÈME DU NOM.

---

LA vie aventureuse de ce Comte de Castres fut un mélange de vicissitudes, qui donnèrent à son caractère une teinte de mélancolie dont ses dernières années ne se ressentirent que trop. Fils de Jean de Bourbon et de Cathérine de Vendôme, il succéda à son père dans l'année 1393, suivit de bonne heure la carrière des armes, et se distingua, comme lui, par son courage. En 1396, il assista à la bataille de Nicopolis contre Bajazet, et fut fait prisonnier par les Turcs, qui ne lui rendirent la liberté qu'après avoir reçu de lui une très-forte rançon. Au retour de cette expédition, il obtint, de Charles VI, la dignité de grand Chambellan. Le Comté de Castres était depuis

treize ans sous sa domination , lorsque , dans l'année 1406 , ce Seigneur fit un voyage à Pampelune pour y épouser Béatrix , fille de Charles III , Roi de Navarre. Douée de toutes les qualités si rares qui font les femmes aimables et vertueuses , Béatrix ne s'occupa qu'à faire le bonheur de son époux. Jacques de Bourbon jouissait auprès d'elle de toute la félicité qu'il pouvait désirer , lorsque la mort lui enleva cette épouse chérie , et commença pour lui une chaîne d'infortunes , qui ne devaient finir qu'avec ses jours.

Tandis qu'il pleurait encore la perte irréparable qu'il avait faite , une Reine , veuve comme lui , et livrée sans aucune réserve à ses passions désordonnées , lui fit offrir sa main , et avec elle une couronne : je veux parler de Jeanne seconde , Reine de Naples , de Sicile , de Jérusalem , de Hongrie , de Dalmatie , etc. Épris de la destinée brillante que la fortune lui présentait , et se flattant de captiver le cœur d'une Princesse dont il cherchait à excuser les défauts , le Comte de Castres ne balança pas à accepter cette offre ; il se hâta de se rendre dans le royaume de Naples , pour y jouir de la présence de sa future épouse , et



pour conclure un hymen qui était devenu l'objet de tous ses désirs. Le contrat de mariage fut dressé et signé le 18 octobre 1415, dans le château de Lovo, à peu de distance de Naples (1).

Le mari de Jeanne ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'est point ordinairement sur le trône qu'on trouve le bonheur. Son épouse altière ne lui laissa jamais partager sa puissance, ni exercer aucun acte de souveraineté. Lorsque le goût momentané qu'elle avait eu pour lui eut été satisfait, elle retomba dans les inclinations vicieuses, qui étaient devenues un besoin pour son cœur ardent et dépravé, et des infidélités scandaleuses portèrent le déshonneur dans la couche nuptiale.

Jacques de Bourbon, irrité comme il devait l'être, voulut se plaindre et menacer : Jeanne brava son courroux en présence de sa Cour, et joignant la cruauté à la dérision, le chassa de son palais et le fit arrêter. Ses satellites l'enfermèrent dans ce même château de Lovo, où le contrat de mariage avait été

---

(1) Voyez, dans le volume des Chroniques, cet acte authentique qu'on gardait jadis soigneusement dans les archives de Castres.

signé ; et l'y retinrent pendant plusieurs années.

Ce malheureux Prince étant enfin parvenu à s'échapper se réfugia dans les États de Venise. Tout occupé du soin de sa vengeance, il voulut porter la guerre dans le Royaume de Naples, qu'il avait quitté en fugitif ; et, pour subvenir aux dépenses qu'elle allait entraîner, il fit vendre, en 1421, quelques-uns de ses domaines dans les Comtés de la Marche et de Castres ; mais le sort ne seconda pas ses projets. Vaincu par ses ennemis, renonçant pour toujours à une couronne dont l'éclat funeste avait causé son déshonneur, il quitta les lieux qui furent témoins de ses infortunes, et repassa en France dans l'année 1422.

Le découragement s'étant emparé de son âme, il prit en dégoût les grandeurs et les richesses. Ne cherchant que le repos et la solitude, il s'enferma dans un cloître pour s'y livrer aux pratiques les plus minutieuses et les plus bizarres de la dévotion. Après avoir consacré des sommes très-considérables à la fondation de plusieurs Monastères, il chargea, par un acte daté de Castres, le Couvent de Saint-François, en Dauphiné, de faire fondre une cloche du poids de quatre-vingts quintaux,

laquelle sonnerait chaque jour autant de coups qu'il avait d'années; enfin, il prit l'habit de Saint-François dans le Couvent de Besançon, où il mourut l'an 1438. Il avait fait vœu de porter, toute sa vie, la veille et le jour de Saint-Antoine, une petite potence avec une clochette d'or du poids d'une once; pénitence ridicule qu'il voulut prolonger même jusqu'après sa mort, en ordonnant qu'elle serait imitée par ses successeurs; mais, quoiqu'ils eussent beaucoup de respect pour sa mémoire, ils refusèrent de lui obéir; et, en cela, ils montrèrent plus de sagesse que lui.

Une clause du testament de Jacques de Bourbon, prescrivait à ses héritiers d'enterrer son corps à Castres, dans le Couvent de l'Ordre de Saint-François, et de le tirer ensuite de là pour le mettre aux pieds de Sainte Collette, *en quelque lieu qu'elle mourut*: cependant il fut inhumé à Besançon, dans le Couvent où il était mort. On grava sur son tombeau l'épithaphe suivante (1):

« Cy gist Jacques de Bourbon, très-haut Prince  
» et excellent Roi de Hongrie, Jérusalem et Si-

---

(1) Voyez Botel, Belle-Forest, et l'*Histoire de Sainte Collette*.

» cile ; très-puissant Comte de la Marche et de  
» Castres , et Seigneur d'autres païs , qui pour  
» l'amour de Dieu , laissa frères , parens et amis  
» et par dévotion , entra en l'Ordre de Saint-Fran-  
» çois , auquel il trépassa le 24<sup>e</sup> jour de septem-  
» bre 1438. Priez pour son âme dévotement. »

De son premier mariage avec Béatrix de Navarre , il avait eu quatre filles , entr'autres Éléonore (1), qui épousa Bernard d'Armagnac , en 1424 , dans le château de Roquecourbe , et Marie qui se fit religieuse. Lorsque Jacques de Bourbon eut prit le froc , son gendre devint Comte de Castres , et c'est ainsi que ce Comté passa dans la maison d'Armagnac. (Voyez Armagnac.)

La vie de Jacques de Bourbon a été écrite par Poge Florentin , par Antonin , Archevêque de Florence , et par Félix Sandæus , dans son *Épitome des Rois de Sicile et de la Pouille*. Ces historiens parlent de lui comme d'un homme fort léger et inconstant.

---

(1) Voyez la *Biographie des Éléonore* , par M. de La-bouissac-Rochefort.

~~~~~

Bourlemont (Ch. - E. d'Anglure de),

35^e ÉVÊQUE DE CASTRES.

—

CE Prélat descendait de l'ancienne et illustre famille d'Anglure. Son père Claude d'Anglure, Marquis de Sy, Comte de Bourlemont, en était un des membres les plus distingués, et sa mère Marie-Angélique Diacele appartenait à la famille des Comtes de Chateauvillain, de la maison d'Aquaviva des Ducs d'Arri, au Royaume de Naples. Avant d'être nommé Évêque de Castres, il avait été Primicier de Saint-Étienne de Metz, Abbé de Saint-Pierre du Mont-de-Beaulieu, de Criste, Conseiller d'état, Évêque et Seigneur d'Aire et de Sainte-Quitterie. C'est en 1649 qu'il obtint l'Évêché d'Aire, par la cession de Gilles Boutaut; il fut sacré dans l'Eglise des Chartreux de Paris, le 25 mars de cette même année 1649.

par Gaspard de Daillon, Évêque et Seigneur d'Albi, assisté de Roger d'Aumont, Évêque d'Avranches, et de Claude Mallier, Évêque de Tarbes; mais il ne se rendit dans son diocèse que deux ans plus tard, et fit son entrée solennelle dans la ville d'Aire en 1651. Après y avoir demeuré pendant six ans, il fut transféré, en 1657, à l'Évêché de Castres, qu'il occupa jusqu'en 1664, sous le règne de Louis XIV et sous le pontificat d'Innocent X. De cet Évêché, où il avait succédé à Jean XI de Fossé, et dans lequel Michel de Tubœuf le remplaça, M. de Bourlemont passa à l'Archevêché de Toulouse, dont il prit possession dans le mois de juillet 1664; il y mourut en 1669 (1),

(1) Le marbre tumulaire de ce Prélat est conservé au Musée de Toulouse; il était avant dans le chœur de l'Eglise Saint-Etienne de la même ville. On y lit l'inscription suivante :

D. O. M.

*Hoc publici doloris monumentum
tibi meruit qui magnum sui desi-
derium civitati reliquit*

nobiliss. ac illustris. Dom. D.

Carolus DANGLURE

de Bourlemont, archiepisc. tol.

-ejus in pauperes munificentia

adhuc memorat aeterna ubi primum

sans avoir rien fait qui mérite d'être rapporté. Les anciennes Chroniques de Toulouse disent seulement, que peu de temps avant sa nomination à l'Archevêché et pendant la vacance du siège, on avait consommé l'établissement de la Congrégation des Filles de l'enfance de Notre-Seigneur J.-C., dont le projet avait été formé sous les yeux et avec l'approbation de son prédécesseur de Marca. L'élection de M. de Bourlemont à l'Archevêché de Toulouse, sert donc d'époque à la fondation de cet Institut, que le Roi supprima, par arrêt de son Conseil, le 12 mai 1686.

*fuit episcopus indè ad eccle-
siam Castrensem translatus
hæreticorum fregit audaciam
quandiu tandem tolosæ
metropoli præsuit, præsuit
quoque comitiis provinciæ
generalibus summa cum populi
utilitate et regis applausu
quantùm probant ejus pieta-
tem cumulata insulæ tantum
commendant nobilitatem gentile
nomen Saladini : sed hec histo-
riæ celebrent, tu verò lector
ad deum funde preces. obiit CIJ
DC LXFIIIIIIII kal. decemb. ætat
suæ 64.*



Bouscat. (Guérin du)

ROMANCIER, orateur, poëte dramatique, cet écrivain, qui naquit à Réalmont non loin de Castres, dans le commencement du 17^e siècle, obtint des succès dans ces divers genres de littérature. Les amis des lettres regrettent que les ouvrages qu'il composa soient entièrement perdus ; mais leurs titres seuls, que Borel nous a transmis, témoignent assez de son mérite. Il publia le roman d'*Antiope*, une *Harangue pour M. le Cardinal de Richelieu*, et une comédie intitulée : *l'Enfant désavoué*.

M. Guérin du Bouscat venait souvent à Castres pour y assister aux séances de l'Académie, et les registres manuscrits de M. de Sperandieu font plusieurs fois mention de lui. Il porta plus spécialement le fruit de ses veilles à la séance du 1^{er} juillet et à celle du 12 août 1649. Dans cette dernière il pria l'assemblée de lui donner son avis sur une pièce de vers de sa composition *touchant une jalousie*, dont il fit lecture, et qui fut examinée par les Académiciens Castrais.



Boyer. (Abel)

LA révocation de l'Édit de Nantes, qui porta un coup si funeste à notre commerce et à notre industrie, affligea aussi la république des lettres, et priva la France de plusieurs écrivains distingués : notre laborieux et savant Abel Boyer fut de ce nombre. Né à Castres en 1664, il y commença ses études, les continua à l'Académie de Puy-Laurens, et les perfectionna à Genève, où il s'était réfugié à la première nouvelle des persécutions qui menacèrent les réformés : il les acheva en Hollande, dans la petite ville de Francker. Appelé en Angleterre, dans l'année 1689, par quelques-uns de ses concitoyens, qui se louaient de la manière dont on les y traitait, il s'y occupa, avec persévérance, à étudier la langue du pays, et parvint à la parler et à l'écrire aussi bien que les Anglais les plus instruits et de la meilleure compagnie. Nul n'allia mieux que lui l'amour

des plaisirs à l'amour du travail. Dans le monde, il se montrait sous les dehors séduisans d'un homme spirituel, poli, aimable, cherchant à plaire au beau sexe, qu'il idolâtrait, et courant avec avidité au-devant des amusemens, je dirai même des dissipations. Dans le cabinet, ce n'était plus qu'un savant sérieux et austère, absorbé tout entier par des recherches littéraires, historiques et politiques, passant, sans relâche, d'une occupation à une autre, et suppléant par des journées commencées avant le lever du soleil, et finies, après son coucher, au temps qu'il perdait dans les veillées qui les précédaient et les suivaient. Ces deux passions insurmontables minèrent par degrés la force de son tempérament; elles finirent par anéantir ses facultés physiques et morales, et il mourut à Chelsea, derrière le parc Saint-James, le 16 novembre 1729. Quelques heures avant d'expirer, il était encore occupé à écrire (1). Les ouvrages qui nous

(1) Voyez *Bibliothèque raisonnée des Savans de l'Europe*, t. II, partie 2. — Bayle, *Lettres*, t. I, pag. 310 de l'édition de M. Desmaisons. — *Observations sur les Ecrits modernes*, t. V, pag. 36 et suiv.

restent de lui forment un grand nombre de volumes. En voici les titres :

- 1° *Plans des plus considérables Villes fortifiées de l'Europe, avec une Dissertation géographique, et l'Histoire des Sièges qu'elles ont soutenus depuis cent deux ans*, in-4°, 1701.
- 2° *Annales de la Reine Anne*, 11 vol. in-8°, (commençant en 1702.)
- 3° *Histoire du Roi Guillaume* (en anglais,) 3 vol. in-8°, deuxième édition, 1703.
- 4° *Etat politique de la Grande-Bretagne*. (C'est un ouvrage qui embrasse tous les Etats de l'Europe, et dans lequel on trouve des pièces historiques extrêmement curieuses. L'auteur le publia tous les mois, depuis janvier 1710 jusqu'à novembre 1729.)
- 5° *Caton*, tragédie anglaise de M. Addison, traduite en français, 1713.
- 6° *Recueil de Lettres*, en anglais et en français.
- 7° *L'Ingénieux Compagnon*, en ces deux langues.
- 8° *Histoire de toutes les Accusations, jusqu'à celle de Milord d'Oxford*.
- 9° *Télémaque*, traduit en anglais, conjointement avec le Docteur Atterbury, Evêque de Rochester, 2 vol. in-12. (Il a eu plus de douze éditions.)
- 10° *Histoire du Règne de la Reine Anne*, 1722, in-f.°
- 11° *Le Grand Théâtre d'Honneur et de Noblesse*, dédié au Prince de Galles, 1729, in-4.°

- 12° *Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais.* (On fait le plus grand cas de cet ouvrage. L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1796. L'abrégé, en deux volumes in-8°, a eu plus de vingt éditions.)
- 13° *Grammaire Anglaise.* (Comme le Dictionnaire précédent, elle a eu plus de vingt éditions.)

L'Abbé Sabatier n'a pas oublié de parler de cet estimable écrivain, dans ses *Trois Siècles littéraires*; mais il en dit fort peu de chose, et s'exprime en ces termes :

« Les littérateurs passionnés pour la langue
» Anglaise, lui ont de grandes obligations.
» Sa *Grammaire* et son *Dictionnaire Anglais-*
» *Français et Français-Anglais*, sont très-
» utiles et très-estimés. Si ces deux ouvrages
» n'avaient servi qu'à faire passer dans notre
» langue les sages maximes et les beautés des
» écrivains Anglais, Abel Boyer aurait de plus
» grands droits aux éloges du public recon-
» naissant; mais la connaissance de la langue
» Anglaise nous a attiré le débordement de
» tant d'extravagances, que les esprits sages
» sont peu tentés d'applaudir à ses travaux,
» ou, pour mieux dire, il y eût vraisem-
» blablement renoncé, pour peu qu'il eût

» prévu les mauvais services qu'il allait rendre
» à sa patrie. En effet, la lecture des pro-
» ductions Anglaises n'a guère servi qu'à in-
» troduire parmi nous des bizarreries et des
» maximes, qui, n'étant analogues ni au ca-
» ractère, ni au Gouvernemenent de la Na-
» tion, n'ont produit que de très-pitoyables
» effets, comme l'expérience le prouve tous
» les jours. »

Ce jugement paraît avoir quelque chose d'étrange au premier abord; mais il faut mitiger ce que dit l'Abbé Sabatier, qui a eu plutôt le dessein de blâmer le mauvais goût du siècle, que de faire un reproche à l'auteur d'avoir composé deux ouvrages utiles qui nous ont mis à même d'apprécier les génies dont s'honore l'Angleterre. Abel Boyer mérite pour cela notre reconnaissance, et c'est notre faute à nous, si, en faisant passer dans notre langue les ouvrages de nos voisins, nous ne savons pas distinguer le bon or d'avec le faux, et si l'anglomanie nous a menacé un moment de corrompre tout-à-fait notre littérature.

Brésillac (J.-Fr. de)

(Article communiqué.)

BRÉSILLAC (Jean-François de), fils de Bertrand de Marion, sieur de Brésillac, et de Raimonde de Martin, naquit à Fanjaux, diocèse de Mirepoix, le 12 avril 1710; il fit ses premières études avec beaucoup de succès, d'abord à Castelnau-dary et ensuite à Toulouse. Il prit le petit collet, et fit profession, en 1727, dans l'Ordre des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur; il fut employé à l'École Royale de Sorèze; mais bientôt, par le crédit de son oncle Dom Martin (voyez son article), il fut appelé à Paris, en 1747, où il publia, conjointement avec Dom Perneti, la traduction du *Cours de Mathématiques* de Wolff, 3 vol. in-8.^o Ces deux traducteurs ajoutèrent à l'original différens traités, avec beaucoup d'observations et d'éclaircissemens. Il avait conçu,

avec Dom Martin, le projet d'une *Histoire des Gaules*, dont malheureusement il ne parut que les deux premiers volumes in-4°, en 1752; il lui eût été d'autant plus facile de continuer cet ouvrage, qu'il ne mourut que vingt-huit ans après, le 14 juin 1780. Sa famille ne possède point ses manuscrits, et même elle ignore ce qu'ils peuvent être devenus.

DE LABOUISSÉ-ROCHEFORT.



Budos. (Balthazar de)

DANS les dernières années de sa vie, Jean X de Fossé, 33^{me} Evêque de Castres, ne pouvant exercer les fonctions de son ministère à cause de son grand âge, demanda un Coadjuteur. Balthazar de Budos, appartenant à l'illustre famille des Marquis de Portes, et alors Evêque d'Augustopolis, lui fut envoyé en 1616 ; il était fils du Vicomte Jacques de Budos, Chevalier du Saint-Esprit, et de Cathérine de Clermont-Montoison : son frère Antoine-Hercule, Marquis de Portes, Chevalier du même Ordre, devint Amiral de France, et sa sœur Louise épousa Henri, Duc de Montmorency, Maître de la Cavalerie. En administrant le diocèse de Castres, M. de Budos mérita l'estime et les éloges du clergé. Dans l'année 1618, il alla aux États-généraux du Languedoc, à Pézenas, qui le députèrent vers le Roi, pour

lui faire des remontrances au sujet de quelques subsides que ce Monarque leur demandait. Deux ans plus tard , il assista aux États tenus à Béziers , et en 1622 à ceux de la Provence , assemblés à Beaucaire , et qui furent honorés de la présence du Roi. Cette même année , il alla siéger , à Bordeaux , à l'Assemblée du Clergé de France , et y remplaça dignement M. de Fossé. Peu de temps après , l'Évêque d'Agde ayant donné sa démission , il fut nommé à sa place , et renonça à la future succession de l'Évêché de Castres , en faveur du neveu de Jean de Fossé : il se mit de suite à la tête de son nouveau diocèse , assista , en 1628 , à l'Assemblée du Clergé , qui se tint à Fontenay , et mourut le 14 juin 1629.





Balette. (L. - Claude-Dominique de) *.

LA réputation que ce savant médecin a laissée parmi nous est des mieux acquises et des plus honorables. Fils de M. de Balette, Seigneur de Pannessac, de Saint-Arroman, de Gaujac en Bigorre, et de dame de Boussigues, il naquit, à Pannessac, dans le mois de juin 1755. Après avoir fait sa rhétorique au Collège royal d'Auch, avec un succès peu commun, il alla continuer ses études à Toulouse, où il perdit beaucoup de temps avec ses maîtres de musique et de danse. Le barreau parut d'abord avoir des charmes pour lui; mais il renonça

* Si cette notice et la suivante ne se trouvent point à leur rang alphabétique, c'est que les renseignemens, d'après lesquels je les ai rédigées, me sont parvenus trop tard. J'ai cru plus convenable de les faire imprimer à la fin de la lettre B, que de les renvoyer à un supplément.

bientôt à la profession d'avocat , et se livra tout entier à la médecine. Son admission au doctorat fit époque. Le sujet de sa thèse ayant été laissé à son choix, celui qu'il traita et qui, dans le fait, n'est qu'un paradoxe, lui fournit l'occasion de montrer toute la finesse de son esprit et la force de sa dialectique. Voici à peu près les idées qu'il y développa.

Rien de ce qui peut contribuer au rétablissement de la santé ne doit être négligé par un médecin ; or la musique est nécessaire, même indispensable, dans certains cas : donc il faut être musicien consommé pour devenir bon médecin. A l'appui de cette opinion, il citait les tourmens des damnés apaisés, Euridice arrachée des mains de l'avare Pluton, par les sons harmonieux de la lyre d'Orphée ; le diable chassé du corps de Saül par le musicien David ; les murs de Thèbes élevés, ceux de Jéricho détruits aux sons de la lyre d'Amphion ou du cornet à bouquin de Gédéon ; enfin la morçure de la tarentule réputée mortelle, si l'on n'a recours au spécifique musical.

On lui objecta qu'il suffisait au médecin de connaître, par tradition, la dose des remèdes à administrer, sans qu'il lui fût nécessaire

d'être chimiste consommé, et qu'il lui suffisait aussi de connaître les cas où la musique était applicable pour l'ordonner..... « Erreur ! illusion funeste ! s'écria Balette. Les drogues ont chacune leur vertu distinctive qu'on peut aisément apprécier ; mais la musique varie à l'infini ; et si, quand un *Andanté amoroso* doit être le remède efficace, un musicien barbare exécutait une *Gigue* ou une *Chaconne*, le résultat infailible serait l'aliénation mentale du patient, etc., etc. » On se retira charmé de la saillie du candidat, et il fut reçu docteur. Une autre anecdote de la même époque achevera de faire connaître son caractère.

Il rentrait chez lui par un beau soir d'été, lorsqu'une voix harmonieuse frappa son oreille. Dans son transport il complimenta, quoique d'un peu loin, l'aimable chanteuse. Un jeune homme, qui était avec elle, trouva cette liberté déplacée, et dit des paroles dures qui furent relevées vertement. Un cartel est proposé et accepté. Le lendemain, avant de tirer l'épée, Balette s'approche familièrement de son adversaire, et lui demande si la belle pour laquelle ils vont se couper la gorge en vaut

bien la peine. Cette plaisanterie étant mal accueillie, il ajoute d'un ton sérieux, et comme par réflexion, qu'il ne veut pas se battre et s'explique ainsi : « Si vous me tuez, vous serez » applaudi, et vous vous en réjouirez avec » votre *mie*; si je vous tue, elle vous donnera des regrets et à moi des malédictions; » ainsi la partie n'est pas égale, et il nous » convient de nous rendre auprès de la dame » pour nous expliquer. » Bref, le combat eut lieu, et le Don Quichotte de la belle inconnue fut blessé au bras.

Six mois après avoir été reçu docteur, Balette se mit sur les rangs pour disputer une chaire au concours; et, s'il ne fut pas jugé le plus instruit, il passa du moins pour le plus ingénieux des contendans. Un voyage à Paris acheva de le former; il s'y attacha surtout à fréquenter les personnes les plus instruites, à observer tous les symptômes qui caractérisent les diverses maladies, et à distinguer les nuances quelquefois imperceptibles qu'elles ont entr'elles : il devint si profond dans cette partie, qu'au premier aspect d'un malade il devinait son mal, et ordonnait l'application des remèdes propres à le soulager.

Balette alla s'établir à Revel , en 1786. Deux ans plus tard , Dom Despaulx , Principal de l'École militaire de Sorèze , l'appela auprès de lui , et l'attacha , en qualité de Médecin , à son Établissement , où il acquit une grande célébrité par les cures qu'il opéra ; il était souvent appelé dans les villes les plus importantes de la province , pour traiter les malades dont on désespérait , ou pour donner ses soins à des personnes qui savaient apprécier ses talens. Ses confrères eux-mêmes travaillaient à l'accroissement de sa réputation , tant il mettait de procédés et de bonne foi dans ses rapports avec eux.

Si cet homme de bien mérite d'occuper une place dans la mémoire de ses concitoyens , par son dévouement et ses succès dans la pratique d'un art utile , il en est encore plus digne par les vertus qui le distinguèrent comme Administrateur , aux époques les plus difficiles de notre époque. Ayant adopté , avec enthousiasme , les principes de la révolution de 1789 , dont il ne prévoyait pas tous les excès , il chercha à lui concilier les esprits les plus opposés ; il écrivit à l'un de ses amis , qui ne partageait pas entièrement ses opinions politiques : « Garde-toi de vouloir nager en sens contraire

» du torrent qui nous entraîne, tu seras submergé sans résultat..... » Il savait que les révolutions ne rétrogradent pas, qu'elles détruisent et dévorent tout, et que l'incendie ne s'arrête que par l'épuisement des matières inflammables.

Sa droiture, sa fermeté étaient si bien connues, qu'en 1793, lorsque l'élection des Maires fut confiée au choix du peuple, il obtint la majorité des suffrages, et fut nommé à la première fonction administrative du canton de Sorèze. Dans ce poste important il sut se concilier l'estime générale, en s'opposant aux exigences criminelles des républicains exaltés, et en maintenant dans le devoir les partisans du Gouvernement déchu. Des maisons d'arrêt furent ouvertes à Sorèze, comme dans toutes les autres villes de France, pour y incarcérer les citoyens suspects qui, de là, devaient être transférés au chef-lieu, où la hache du bourreau les attendait. Plusieurs habitans de Sorèze y furent enfermés; mais le Maire veillait, avec sollicitude, à leur sûreté personnelle et aucun d'eux ne fut conduit au supplice. « Peut-être, » leur disait-il le soir en les quittant, peut-être que demain ma tête ne sera plus sur

» mes épaules ; mais du moins je mourrai
» avec la satisfaction d'avoir fait tout ce qui
» dépendra de moi pour vous sauver. » — Les
temps devenant plus critiques , on lui con-
seillait de donner sa démission : « Cela ne m'est
» point permis, répondit-il, tant que je peux
» faire un peu de bien et éviter beaucoup de
» mal. J'aime trop la liberté pour ne pas être
» en guerre ouverte avec la tyrannie , surtout
» quand elle usurpe le nom de liberté. »

Avec une telle conduite et de pareils senti-
mens , il ne pouvait éviter d'être en butte aux
attaques des démagogues. Les membres vio-
lens du Comité du Salut public firent les plus
grands efforts pour renverser ce Magistrat ,
dont les vertus gênaient leurs projets de ven-
geance et de rapine. Dénoncé aux Représen-
tans du Peuple , plusieurs d'entr'eux voulurent
se convaincre , par eux-mêmes , de la vérité
ou de la fausseté des plaintes portées contre
lui. « Comment peut-il se faire , lui disait l'un
» de ces Représentans , que la ville de Sorèze
» n'ait offert aucune tête à la vindicte légale
» et à la sûreté publique ? — C'est que , ré-
» pondit le Maire , Sorèze ne renferme que
» des amis de la paix et de l'ordre public. »

Cependant la résistance au torrent d'une licence sanguinaire devenait, de jour en jour, plus difficile, lorsque finit enfin le régime de la terreur. Ce fut alors que Balette, embrassant avec effusion tous ceux contre lesquels il avait été contraint de déployer une apparence de sévérité, abandonna le soin des affaires publiques, pour se renfermer entièrement dans l'exercice de la médecine.

Les électeurs constitutionnels du département du Tarn voulurent, à diverses époques, lui donner leurs suffrages : il aurait pu facilement être nommé Député et faire applaudir son éloquence à la tribune nationale, mais sa modestie lui fit toujours préférer les charmes de la vie privée, à l'éclat dangereux de ces fonctions brillantes qui flattent la vanité, conduisent quelquefois au pouvoir, et jamais au bonheur.

Après trente années passées dans la retraite, il reparut à la tête de l'Administration municipale, et fut nommé Maire de Sorèze vers la fin de l'année 1828. Les temps étaient changés; mais toutes les époques offrent les occasions de faire le bien, lorsqu'on est animé par le zèle des intérêts publics. La ville de Sorèze doit de la reconnaissance à M. Balette,

pour les améliorations qu'elle a reçues pendant les trois années de sa dernière administration : c'est par ses soins que la Halle a été entourée d'un parapet, qui permet un libre développement à l'exposition des marchandises, en empêchant l'introduction dans ce lieu des voitures de charroi et des bêtes de trait ou de somme. Mais le monument le plus honorable pour sa mémoire, est la destruction des murs d'enceinte et la confection d'un aqueduc entre la ville et la promenade ; réparation qui a donné la faculté de nettoyer un passage étroit, rempli d'immondices, par conséquent dangereux pour la salubrité, et de le changer en une terrasse agréable, qui domine la promenade et donne plus de prix aux maisons qui la bordent.

M. Balette aimait beaucoup à obliger ses amis ; sa bourse leur était toujours ouverte. L'un d'eux, père d'une nombreuse famille, ayant été froissé par la révolution, et venant d'éprouver une perte considérable par la faute de l'un de ses fils, épancha son cœur dans le sien. Balette lui répondit, en 1827 : « Ta » position est fâcheuse ; mais fais un appel » à ta raison, considère ce qui se passe autour » de toi, et dis-moi s'il est beaucoup d'indi-

» vidus dont tu ambitionnes le sort ? Quant à
» la sottise de ton fils , elle me regarde : je
» la prends sur moi. Fais retirer ce qu'il t'en
» a coûté. » L'ami refuse l'offre , quoique
touché jusqu'aux larmes d'un pareil procédé.
Balette répond : « Je n'admets ni tes excuses ,
» ni tes motifs de refus. Ma fortune est le
» fruit d'une longne et pénible industrie ; elle
» ne doit rien à personne : fais prendre la
» somme en question ou tu n'es pas mon ami. »
— La somme fut comptée et n'a jamais été ré-
clamée depuis.

Balette mourut , à Sorèze , dans le mois de
juin 1830 , entre les mains de quelques amis
sincères , et de ses domestiques qui le ché-
rissaient jusqu'à la vénération ; il disposa de
ses biens avec un discernement qui l'honore.
Le Pasteur , les pauvres , ses domestiques , ses
amis , ses parens , tous furent classés dans ses
dispositions secrètes ou publiques , de la ma-
nière la plus convenable et la plus flatteuse.
Il ne laissa point d'enfans de son mariage avec
dame de Bessières , laquelle , quoique moins
âgée , était morte quelques années avant lui.

Un des nombreux amis de ce médecin distin-
gué s'est plu à tracer son portrait , qu'il m'a

communiqué, et par lequel je terminerai cette notice.

« M. Balette semblait surtout être né pour
» s'exprimer en latin, tant il avait de grâce
» et de facilité à parler cette langue. Supé-
» rieur à ses condisciples par ses heureuses
» dispositions, il exerçait sur eux une in-
» fluence marquée, et ils se sentaient flattés
» d'être admis dans sa société. Quoique dif-
» ficile à se lier, il fut ami sûr et constant.
» Il était d'un tempérament bilieux, sanguin,
» brun, de moyenne stature; mais fortement
» musculeux. Sans être distingué par sa figure,
» il avait une expression de physionomie et
» un regard perçant, qui le faisaient remar-
» quer; il sentait vivement et s'exprimait avec
» énergie. Sa voix grave, mais agréable, se
» prêtait à rendre sensibles les divers mouve-
» mens de son âme. Quoique simple dans ses
» manières, et même négligé, il était fier et
» indépendant. Lorsqu'on cherchait à le cho-
» quer, il se plaçait si haut qu'il écrasait
» ceux qui avaient voulu l'humilier. Toujours
» bon et humain, l'injustice le révoltait, et
» alors son éloquence était d'une force et d'un
» entraînement irrésistibles. »



Desplas. (Jean-Baptiste-Esprit)



Si ce prédicateur est peu connu à Castres, où il naquit en 1734, c'est qu'il quitta cette ville après y avoir fait ses premières études, et n'y reparut plus. Ayant reçu la prêtrise à Paris, son talent pour la chaire ne tarda pas à s'y manifester. Chargé de prêcher un sermon sur la Cène, devant Louis XV, il obtint, dans cette circonstance, un succès flatteur dont les amis de l'humanité s'empressèrent de le féliciter. Une partie de son discours était consacré à peindre le mauvais état des prisons de la Capitale, et il en offrit un tableau si frappant que le cœur du Monarque, qui l'écoutait, en fut attendri. En rentrant dans son palais, Louis XV donna des ordres pour que les cachots fussent comblés, et qu'on leur en substituât de plus sains et de moins incommodes : la maison de la Force date de cette époque.

Les sermons de M. Besplas n'ont point été imprimés ; mais il a publié d'autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite ; le style en est élégant et facile : on leur reproche seulement de manquer de méthode, défaut compensé par des beautés de détail qui en rendent la lecture très-agréable. Il mourut , à Paris, en 1783. On a de lui :

- 1° *Traité des Causes du Bonheur public* , 1774, 2 vol. in-12. (Il est plein de bonnes vues politiques et morales.)
- 2° *Essais sur l'Éloquence de la Chaire* , 1778, in-12. (Les préceptes y sont clairs et les exemples très-bien choisis.)
- 3° *Rituel des Esprits forts* , etc. , 1763, in-8.



Cabrié s'exposa souvent aux plus grands dangers, et il y aurait infailliblement succombé, si le Ciel ne lui eût réservé un plus glorieux martyr. Un soir, en sortant de l'Église, il fut frappé de plusieurs coups, que son assassin avait cru mortels, et qui lui firent de graves blessures, dont il ne guérit qu'au bout de quelques mois, sans avoir jamais voulu faire connaître celui qui l'avait poignardé. On a su depuis que c'était l'amant d'une femme débauchée, lequel, craignant que M. Cabrié, qu'il voyait quelquefois en conférence avec elle, ne la déterminât à changer de vie, avait cherché à se débarrasser, par un crime, de celui qui s'opposait à sa brutale passion.

Quelques années plus tard, la révolution apparut avec ses exigences contre les consciences, ses lois et ses échafauds. M. Cabrié, cédant un moment à la crainte, s'était éloigné de ses paroissiens; mais il ne tarda pas à revenir auprès d'eux, et de là il allait souvent à Castres, pour y exercer clandestinement son ministère. Arrêté dans la nuit du 24 au 25 novembre 1794, il fut mis de suite en jugement et condamné à mort. Après avoir entendu sa sentence avec beaucoup de tranquillité, il écrivit à sa fa-

mille cette lettre touchante, pleine de piété et de résignation.

« Mes chers père et mère ,

» On vient de me condamner à mort. L'ar-
» rêt aura été exécuté lorsque vous recevrez
» cette lettre. Je me sou mets avec plaisir , parce
» que je connais tout le prix du matyre. Quoi-
» que je ne doive plus m'occuper du monde ,
» j'emploie ce moment à vous retracer ici mes
» sentimens , et à vous proposer tous les mo-
» tifs de la foi pour essuyer vos larmes. Ne
» vous attristez pas ; cette mort ne m'ôte point
» la vie ; elle ne fait que la changer en un
» meilleur sort. J'emporte le regret de n'avoir
» pu vous faire parvenir le secours que j'avais
» en main : la personne qui s'était chargée de
» cette commission , lorsque je lui indiquai le
» lieu de mon petit dépôt , n'a pas réussi :
» on s'est emparé de tout. Ne perdez pas con-
» fiance ; vous serez riches en possédant la
» grâce du Seigneur : conservez la foi et la
» paix , et tout le reste vous sera donné. Je
» vous embrasse de tout mon cœur , et vous
» prie de me pardonner tous les sujets de peine

» que je vous avais donnés dans ma vie. J'em-
» brasse mes frères et sœurs, tous mes amis et
» amies, toute la paroisse, et je les conjure
» de me pardonner, de même, tous les sujets
» de mauvaise édification que je puis leur
» avoir occasionés. Priez le Seigneur pour
» moi, et croyez que s'il me fait la grâce,
» que j'en espère avec confiance, je m'inté-
» resserai dans le ciel à tout ce qui peut con-
» tribuer à votre bien.

» Adieu, mes chers père et mère, je suis
» plus que jamais, votre tendre et respectueux
» fils,

» CABRIÉ, prêtre. »

A peine M. Cabrié venait-il de terminer sa lettre, qu'on lui annonça qu'il fallait marcher au supplice. Il se revêtit de ses plus beaux habits, refusa de se placer dans le fatal tombeau, et fit à pied tout le trajet depuis la prison jusqu'à l'Albinque, où l'attendait l'échafaud; il y monta avec fermeté, le 28 novembre 1794, adressa au Ciel une fervente prière, et donna quelques pièces de monnaie au bourreau, pour en obtenir la faveur d'être enterré sans qu'on lui ôtât ses vêtemens. Vingt-deux

ans après , lorsqu'on exhuma ses ossemens pour les transporter à l'Église de S^t-Benoît (voyez la fin de l'article du P. Imbert), ces mêmes vêtemens furent trouvés très-bien conservés, et plusieurs personnes pieuses en prirent des morceaux , qu'elles gardent comme des reliques.





Cachin. (Jean-Marie-François)



DES travaux prodigieux, exécutés sous ses ordres, ont donné à son nom une juste célébrité, et la ville de Castres doit se glorifier de le compter au nombre des hommes illustres qu'elle a produits. Il y naquit, le 2 octobre 1757, de Pierre Cachin, originaire d'un petit village près de Fribourg, en Suisse, et de Marie-Anne Vieu. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il les perfectionna à Paris, sous de maîtres habiles, et s'éleva par son propre mérite, sans autre recommandation que ses talens, au grade d'Inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées. En 1792, les chefs du Gouvernement lui confièrent la direction des travaux de la fameuse digue de Cherbourg (1) : Napoléon lui accorda toute sa

(1) On se servit, pour la construire, d'énormes cônes de charpente, que l'on environnait de tonnes vides, pour les conduire au lieu de leur placement. Arrivés en cet endroit, on

confiance, le maintint dans les mêmes fonctions et lui donna le titre de Baron. Cachin travailla pendant vingt ans, avec activité et persévérance, à surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à cette belle entreprise; il eut la gloire de la terminer, et le port de Cherbourg, qui est le seul de la Manche où les vaisseaux de guerre puissent entrer, fut enfin ouvert à l'Océan, dans le mois d'août 1813 (1). Les Anglais cherchèrent à le déprécier: on vit, avec surprise, les auteurs de l'*Encyclopédie britannique* se déchaîner contre les ouvrages auxquels Cachin attachait sa réputation, tandis qu'ils donnaient des éloges démesurés aux constructions de leur digue de Plymouth. L'Ingénieur Français fut très-sensible aux attaques dont il était l'objet. Pour se justifier il publia, à Paris, dans l'année 1820, un volume in-4°, intitulé: *Mémoire sur la*

débarrassait les côues de leurs tonnes, et on les enveloppait, à l'extérieur, d'environ dix-huit mètres de pierres, pour les fixer au fond de la mer.

(1) Ce port magnifique est éclairé par un fanal qui renferme seize réverbères ou quarante-huit mèches, entretenues par deux gardiens, qui sont chargés d'en maintenir la lumière, sous peine de mort, dans le cas où son extinction donnerait lieu à un naufrage.

Digue de Cherbourg, comparée au Breakwater ou Jetée de Plymouth, dans lequel il répondit très-bien aux imputations de ses critiques. Ce n'est point le seul livre qu'il ait composé : il a publié plusieurs Mémoires et en a laissé d'autres, manuscrits. Parmi les premiers nous citerons seulement : *Mémoire sur la Navigation de l'Orne-Inférieure*, Paris, an 7, in-4.^o

L'auteur se proposait de consigner dans un ouvrage étendu la description générale des travaux, soit exécutés, soit simplement projetés, relativement à la digue de Cherbourg, lorsqu'il mourut, à Paris, le 23 février 1825, avant d'avoir réalisé son projet.

Le Baron Cachin avait épousé Madame Judith de la Rivière, veuve, en troisièmes noces, de M. le Duc de Montbelliard, Prince Souverain. Ce mariage fut loin d'être heureux, et les deux époux vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre : Madame Cachin, étant devenue veuve pour la quatrième fois, se vit exposée à une foule d'intrigues. En 1831, elle était très-riche et très-âgée. Sa famille lui intenta un procès en interdiction, dont il est parlé dans le n^o 1,964 de la *Gazette des Tribunaux*.



Cailhasson. (J.-H.)

L était né à Sorèze en 1712 , et fut nommé Curé de cette ville, le 3 mai 1743, après avoir fait d'excellentes études (1). Doué d'une éloquence persuasive , dont une noble simplicité faisait le principal ornement, il attirait à ses sermons de nombreux auditeurs. Père de tous ses paroissiens, on le voyait aussi souvent dans la chaumière du pauvre que dans la maison du riche; les malheureux trouvaient en lui un consolateur , et il les aidait de ses bienfaits après les avoir guidés par ses conseils. Tant de vertus ne furent point stériles ; il fit aimer son culte à ceux-là même qui étaient d'une autre religion que la sienne, et il déterminâ,

(1) Voyez la *Notice sur Sorèze et ses environs*, par J. A. C., page 138.

par ses exhortations, un grand nombre de ces derniers à rentrer dans le sein de l'Église.

Le Curé Cailhasson chercha à relever son ministère de l'état d'humiliation où il se trouvait alors à Sorèze. L'Église paroissiale de Saint-Martin, ainsi que celle des Bénédictins, avaient été détruites dans les guerres de religion. Les Bénédictins seuls ayant reconstruit la leur, ils permettaient aux Curés d'y exercer leurs fonctions, mais à certaines conditions qui les tenaient, pour ainsi dire, sous leur tutelle : on prétend même qu'ils mirent souvent obstacle à ce que l'Église de Saint-Martin fût rebâtie. L'Abbé Cailhasson n'aspirait qu'à recouvrer cette indépendance qui convient si bien à un Curé, et il voulait que son autorité dans la ville fût au-dessus de celle du Prieur du Monastère. Cette idée l'occupait tellement que, dans les notes manuscrites dont les couvertures de ses registres sont remplies, il recommande à son successeur de ne pas perdre de vue *que le Chapitre était pour lui ce que Carthage était pour Rome*. Ce respectable Curé mourut sans être venu à bout de ses projets. L'Église paroissiale ne fut point rétablie; c'est seulement depuis la révolution que les Curés de Sorèze sont maîtres

absolus de celle qui appartenait aux Bénédictins, et dont ces derniers les avaient plus d'une fois chassés. Il existe encore des Cailhasson à Sorèze; un de ces Messieurs fut long-temps Maire de la ville, et un autre a été professeur au Collège.



Caire. (Jacques)

SA famille était originaire de Brassac, et vint s'établir à Castres vers le commencement du 16^e siècle; il naquit, dans cette dernière ville, en 1537, et commença par y professer la religion catholique; mais séduit bientôt par les doctrines que prêchaient les réformés, il les adopta avec enthousiasme, et quitta le culte de ses pères pour embrasser les nouvelles croyances. A cette époque on exerçait contre elles la plus grande sévérité; il tomba entre les mains de l'Inquisition, et fut conduit à Toulouse où ce tribunal s'assembla pour le juger. La sentence ne tarda pas à être prononcée. Condamné à être brûlé vif, l'exécution de cet arrêt barbare eut lieu le 12 mai 1555, en présence d'une foule immense. « Monté sur » l'échafaud, disent les Mémoires de Gaches, » il s'estimait bien heureux de souffrir cette » douloureuse mort pour le nom de Dieu et » pour le soutien de la vérité. »



Calas. (Jean)

UN procès, dont les annales de la magistrature conserveront long-temps le souvenir, les écrits des philosophes, et surtout ceux de Voltaire, ont donné de la célébrité à son nom. Fils de Jean Calas, apothicaire, et de Anne Vignevielle, il naquit à Lacabarède, arrondissement de Castres, le 19 mars 1698, et s'allia à une famille protestante comme lui, en épousant, en 1731, Anne-Rose Cabibel, dont les père et mère, originaires de Mazamet, s'étaient réfugiés en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes (1). Peu de temps après son mariage, il transféra son domicile à Toulouse,

(1) L'épouse de Calas avait eu pour père et mère Pierre Cabibel et Rose de Roux de Campagnac. Cette dernière descendait de la famille Dupuy-Montbrun, dont la noblesse remonte à la plus haute antiquité. Raimond Dupuy, gentilhomme de cette maison, fut, en 1131, le troisième Recteur de l'hôpital de

et devint père de six enfans, parmi lesquels étaient deux filles et quatre fils. Louis, le plus jeune, ayant voulu se faire catholique, son père ne contraria pas sa vocation, et lui fit une pension de 400 francs pour qu'il pût vivre éloigné de la maison paternelle. Une servante catholique, nommée Jeanne Viguière, qui était au service de Calas, avait beaucoup contribué à inspirer à ce jeune homme les sentimens pieux qui le déterminèrent à quitter le culte protestant : cependant Calas ne la renvoya point, ce qui prouve que le fanatisme qu'on lui reprocha, lors de son procès, n'était point dans son cœur. Marc-Antoine, son fils aîné, était pour lui un sujet d'affliction ; il avait un caractère inégal et farouche, ne fréquentait que des maisons de jeu ou des salles d'armes, et avait plusieurs fois manifesté l'intention d'attenter à sa vie.

Telle était la position des Calas au 13 octobre 1764 : ce jour-là Marc-Antoine avait

Saint-Jean à Jérusalem, et le premier Maître de cette milice régulière, connus plus tard sous le nom de l'Ordre de Malte. Ainsi, par son aïeule, Anne-Rose Cabibel, avait l'honneur d'appartenir à une partie de la noblesse la plus distinguée du Languedoc et du Dauphiné.

beaucoup perdu au jeu; Donat, son second frère, était absent depuis quelques mois, et un ami de la famille, nommé Lavaïsse, jeune homme de dix-neuf ans arrivé la veille de Bordeaux, soupait par hasard chez eux.

Vers les dix heures du soir des lamentations et des cris se font entendre dans la maison qu'ils habitaient; quelques voisins accourent; la porte s'ouvre : deux jeunes gens en sortent l'air égaré, dans un désordre et une agitation extraordinaires. C'est Pierre Calas, c'est Lavaïsse. Le premier court chez un chirurgien, le second va chercher la justice. Ils disent que Marc-Antoine Calas s'est lui-même étranglé, et qu'on l'a trouvé pendu entre les deux battans d'une porte.... On entre, on voit encore tout l'appareil de cet acte de désespoir; la corde, le bâton qui la soutenait, et le cadavre défiguré entre les bras d'un père et d'une mère désolés.

Une populace innombrable s'était attroupée : chacun racontait à sa manière cet événement tragique, et comme il avait eu lieu chez des protestans, les bruits les plus absurdes étaient ceux qui s'accréditaient le plus. Quelqu'un s'écria que Marc-Antoine Calas voulait se

faire catholique comme son frère Louis, que sa famille l'avait étranglé pour prévenir son abjuration, qu'il était mort martyr, que Lavaïsse était venu de Bordeaux tout exprès pour être son bourreau, et que la religion protestante prescrivait de pareils atrocités. Cette nouvelle courut de bouche en bouche; les imaginations s'exaltèrent, et le Capitoul David était déjà convaincu de la culpabilité des accusés, lorsque Pierre Calas alla le trouver. Aussi, en arrivant sur les lieux avec la force armée, fit-il arrêter Jean Calas, sa femme, Pierre Calas leur fils, le jeune Lavaïsse, la servante et quelques autres personnes. Des procès-verbaux irréguliers et entachés d'illégalités furent dressés; la superstition soufla l'aveuglement et le délire dans presque toutes les têtes, et les Pénitens blancs de Toulouse firent célébrer, en l'honneur de Marc-Antoine Calas, un service funèbre et solennel, où l'on voyait, sur un beau catafalque, un squelette mouvant qui tenait d'une main la palme du martyr, et de l'autre une plume avec laquelle il signait une abjuration.

Après cette cérémonie, personne ne douta plus que l'infortuné Calas ne fût lui-même

l'assassin de son fils, et que celui-ci n'eût perdu la vie pour avoir voulu quitter le culte de son père. Plusieurs Magistrats appartenaient à la confrérie des Pénitens blancs, et partageaient les sentimens dont elle était animée. Un seul Juge, nommé de la Salle, convaincu de l'innocence des accusés, prit ouvertement leur défense, soit au Parlement, soit dans les maisons de Toulouse. Un autre Juge, M. Laborde, se déchaîna contr'eux avec acharnement. *Vous êtes tout Calas*, dit-il un jour au premier; *et vous*, lui répondit celui-ci, *vous êtes tout peuple*. Enfin, sans aucune preuve, entraîné seulement par l'impulsion que le fanatisme avait donné à la population Toulousaine, le Parlement condamna Calas innocent à expirer sur la roue. Chose étrange! toutes les personnes qui se trouvaient chez lui, le soir où le crime fut commis et qui, s'il était coupable, devaient être ses complices, furent acquittées. Pierre Calas seul fut condamné au bannissement perpétuel.

L'arrêt du Parlement reçut son exécution le 9 mars 1762. Calas fut conduit au supplice, assisté de deux Jacobins, le P. Caldagués et le P. Bourges, qui étaient venus de Castres;

il souffrit les plus cruels tourmens avec un calme et une fermeté inébranlables : jamais on ne l'entendit se plaindre contre ses juges ; ils se flattaient qu'avant de mourir il avouerait son crime. Le Capitoul David, qui était présent à cette exécution, s'avança vers lui et lui cria : *Malheureux vois le bûcher qui va réduire ton corps en cendres ; dis la vérité.....* Pour toute réponse, Calas livra sa tête au coup mortel. Voici quelles furent ses dernières paroles : *Je meurs innocent ; Jésus-Christ, qui était l'innocence même, a bien voulu mourir par un supplice plus cruel encore. Je n'ai point de regret à une vie dont la fin va, je l'espère, me conduire au bonheur éternel. Je plains mon épouse et mon fils ; mais ce pauvre étranger à qui je croyais faire politesse en le priant à souper, ce fils de M. Lavaïsse augmente encore mes regrets.*

« Dès que Calas eut été exécuté, l'impos-
» ture, qui n'avait plus de prise sur sa vie,
» s'attacha à flétrir sa mémoire. On conta
» de tous côtés qu'il avait avoué son pré-
» tendu crime, et on le publiait hautement
» dans Toulouse. Mais les PP. Bourges et Cal-
» dagués crurent leur devoir et leur religion

» intéressés à dissiper ces bruits calomnieux,
» On les vit s'employer à les démentir haute-
» ment. Le père Caldagués, qui était parti le
» lendemain pour Castres, y raconta publi-
» quement les sentimens que Jean Calas avait
» montrés, et les protestations qu'il avait faites,
» sans variation, de son innocence jusqu'à la
» fin. Le père Bourges fit plus, il alla chez
» tous les Magistrats et leur fit le même ré-
» cit » (1).

La nouvelle de ce jugement inique parvint bientôt aux oreilles de Voltaire. Il vit avec douleur que le fanatisme, qu'il croyait avoir terrassé, était encore menaçant et terrible. Pierre Calas s'était réfugié à Chatelaine, non loin de Ferney, chez son frère Donat, après s'être échappé d'un Couvent de Toulouse où on l'avait enfermé. Voltaire le fit venir près de lui ; ses entrailles s'émurent au récit de ses infortunes ; une noble indignation s'empara de son âme, et dès-lors il n'eut plus de repos que la mémoire de Jean Calas et de sa famille ne fût

(1) *Continuation des Causes célèbres et intéressantes*, par J. C. de Laville, t. IV, page 285.

réabilitée (1). « Pendant tout le temps que » dura cette procédure, a-t-il dit depuis, il » ne m'est pas échappé un sourire que je ne » me le sois reproché comme un crime. » Ses écrits se répandirent avec rapidité, non seulement en France, mais dans les pays étrangers, et la cause qu'il défendait devint une cause européenne.

Les filles de Calas qu'on avait long-temps

(1) Je ne dois pas dissimuler que dans cette circonstance Voltaire a été diversement jugé. Au lieu d'attribuer sa conduite à des sentimens généreux, un grand nombre de personnes, même assez impartiales, lui prêtent des intentions bien moins honorables. *Ce n'est point, disent-elles, un innocent qu'il voulait défendre, c'est la religion qu'il voulait attaquer.* A l'appui de leurs opinions elles citent plusieurs de ses lettres à Damilaville et à Desbordes : *Ce sera un grand coup porté au fanatisme*, écrivait il au premier, *ne pourrait-on pas en profiter ? Ne coupera-t-on pas enfin les têtes de cette hydre ?* Il lui écrivait encore : *Il faut tâcher de faire voir que les Prêtres ont toujours été les ennemis des Rois, le Parlement devrait sentir que plus les Prêtres seraient décrédités, plus il aurait de considération.* — Je ne chercherai pas à découvrir si la haine pour la religion entra pour quelque chose dans les efforts extraordinaires par lesquels le philosophe de Ferney parvint à faire réhabiliter les Calas ; je crois que son amour pour l'humanité, et sa profonde conviction qu'une grande injustice avait été commise, n'y étaient pas étrangers. Quoiqu'il en soit, c'est une des plus belles époques de la vie de Voltaire, et un de ses plus beaux titres à la gloire.

retenues dans un Couvent , comme leur frère , ayant été rendues à leur mère , allèrent se jeter avec elle aux pieds de Louis XV , pour lui demander justice. Le célèbre Élie de Beaumont publia , en leur faveur , une consultation signée de quinze Avocats des plus considérés , et le Conseil d'état , qui évoqua l'affaire , délibéra à l'unanimité , le 7 mars 1763 , que le Parlement de Toulouse enverrait toutes les pièces pour qu'elles fussent examinées.

Après des longueurs infinies , pendant lesquelles Voltaire encourageait les juges et les défenseurs , par des lettres aussi flatteuses que touchantes , le Parlement de Toulouse envoya les pièces demandées ; une assemblée de quatre-vingts Juges cassa , à l'unanimité , l'arrêt de ce Parlement , et ordonna que l'affaire serait de nouveau jugée , à Paris , par la Chambre des Requêtes de l'Hôtel. La veuve Calas , Pierre Calas , le jeune Lavaïsse , se constituèrent prisonniers. La vieille servante catholique , Jeanne Viguière , arriva aussi du fond de la province où elle s'était retirée , et les Juges délibérèrent sur les mêmes pièces qui avaient servi au premier jugement de Toulouse.

Enfin , le 9 mars 1765 , après avoir entendu

un rapport éloquent de M. de Baquencourt, ils n'eurent tous qu'un seul sentiment; l'innocence de Calas et de sa famille fut proclamée, et le Roi, venant lui-même au secours de cette famille malheureuse, lui fit distribuer une somme de 36,000 francs (1).

Ainsi un grand scandale fut en partie réparé; toute la France, toute l'Europe applaudirent à cet acte de justice. Cependant le Parlement de Toulouse persista dans son opiniâtreté et voulut maintenir son arrêt (2). Mais un remords rongeur s'empara de l'esprit de quelques-uns des premiers Juges; et David, ce Capitoul qui avait montré tant d'acharnement contre Calas, perdit bientôt la raison et la vie.....

Cette aventure tragique a fourni au théâtre

(1) La famille de Calas est éteinte. La dernière fille épousa un M. de Voisin, père d'un jeune homme qui était attaché, en 1810, à Joseph Bonaparte, comme secrétaire de ses commandemens, lequel a publié quelques romans. Il existe bien encore des Calas à Lacune; mais leur famille n'a de commun que le nom avec celle de ce Calas qui fut exécuté à Toulouse.

(2) On raconte que le Duc d'Ayen reprochant un jour cet arrêt à un membre du Parlement de Toulouse, *que voulez-vous, répondit celui-ci, il n'est pas de bon cheval qui ne bronche. Oui, répliqua le Duc, mais toute une écurie!*

plusieurs pièces plus ou moins pathétiques ; parmi lesquelles il faut mettre au premier rang *Jean Calas*, drame en cinq actes et en vers, que J. L. Laya fit représenter sur le Théâtre-Français, le 18 décembre 1790, et auquel il donna le titre de *tragédie*, lorsqu'il le livra à l'impression pour la première fois. Chénier traita le même sujet, et en fit une véritable tragédie, qui fut jouée le 6 juillet 1791, et qu'il intitula : *Calas ou l'École des Juges*. Les autres pièces, qui ont paru depuis, sont si peu importantes qu'elles ne méritent point de fixer notre attention. Il suffira de dire que deux théâtres des Boulevarts représentèrent, en 1819, deux mélodrames dont *Calas* était le héros, et qu'ils y attirèrent long-temps la foule.





Canaye. (Philippe du Fresne)

LA Chambre de l'Édit ayant été transférée de Lille à Castres, en 1595, il en fut nommé président à la même époque, et vint s'établir dans cette dernière ville ; il était fils de Jacques Canaye, jurisconsulte et avocat distingué, qui travailla dans le 16^e siècle à la réforme de la Coutume de Paris. M. du Fresne Canaye était très-versé dans la littérature, et connaissait bien les langues anciennes ; il composa plusieurs ouvrages remarquables, des harangues, des remontrances à l'Église de Castres, et publia une traduction d'Aristote, qui lui fit beaucoup d'honneur. Casaubon lui dédia *ses Notes sur le Nouveau-Testament grec*, et son *Suétone*, dont il était digne d'apprécier tout le mérite. Avant d'être président à Castres, M. Canaye avait été Conseiller d'état sous Henri III, et Ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Lorsqu'il présidait la Chambre

de l'Édit, Henri IV lui confia l'ambassade de la république de Venise, où son influence et son activité terminèrent le long différent qui existait entr'elle et le Pape Paul V.

M. Canaye était l'ennemi déclaré des Jésuites : on a conservé les lettres qu'il écrivit à leur sujet à Henri IV, et dans lesquelles il en parle avec une entière prévention et de la manière la plus défavorable. Dans celle qui porte la date du 18 mai 1606, il les appelle *perturbateurs de familles, spoliateurs de maisons, et violateurs du secret de la confession.*

Dans une conférence tenue à Fontainebleau, entre Philippe du Plessis-Mornay et Jacques Davy du Perron, alors Évêque d'Évreux et depuis Cardinal, il fut nommé, avec Casaubon, pour être un des juges du côté des protestans : cette conférence eut lieu le 4 mai 1600. Mornay s'en sortit très-mal, ce qui produisit un tel effet sur l'esprit de M. Canaye, qu'il abandonna la religion protestante pour entrer dans le sein de l'Église catholique; il pressa même vivement Casaubon de suivre son exemple, mais ne put l'y déterminer. Avant de mettre son projet à exécution, il fit un voyage à Castres, et en repartit le 27 janvier 1601; il se

rendit à Paris, où il abjura le protestantisme dans le mois d'avril suivant, et mourut en 1610, après avoir marié Magdeleine sa fille, à Pierre de Bayard, Sénéchal de Castres.

Ses Ambassades furent imprimées à Paris, en 1635 et 36, 3 vol. in-f^o, avec sa vie en tête, par le P. Robert Regnault, Minime.

Plusieurs membres de cette famille, entr'autres Jean Canaye, Jésuite, et Étienne Canaye, Oratorien, ont acquis quelque célébrité dans les lettres. Quoique le premier ne soit guère connu que par sa prétendue *Conversation avec le Maréchal d'Hocquincourt*, chef-d'œuvre de plaisanterie, dans lequel Saint-Évremond blessa les convenances, en mettant en scène cet homme respectable qui avait été son professeur, et qui n'eut peut-être pas les ridicules qu'il lui a prêtés, on peut dire que ses ouvrages ne sont point sans mérite : ceux-ci sont : *Un Recueil de Lettres des plus Saints et meilleurs Esprits de l'antiquité, touchant la vanité du monde*, Paris 1628, in-8.^o Des pièces de vers français et latins, imprimées dans le recueil intitulé : *Ludovici XIII Triumphus de Rupellâ captâ*, Paris 1628, in-4.^o—Le P. Canaye, après avoir été professeur de rhétorique

au Collège de Clermont, devint Directeur de l'hôpital de l'armée de Flandre, et mourut vers l'an 1670.

Étienne Canaye entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1716, fut membre de l'Académie des Belles-Lettres en 1736, devint l'ami de Foncemagne et de d'Alembert, qui lui dédia son *Essai sur les Gens de lettres*, et composa plusieurs Mémoires, parmi lesquels on estime surtout ceux sur Thalès et sur Anaximandre. Il mourut en 1782.





Caraman-Bonrepeaux.



ALLIÉ ou parent avec les principales familles du pays, il naquit à Castres vers le milieu du 17^e siècle, et suivit, avec succès, la carrière des armes, sans y obtenir cependant un grade fort élevé. Louis XIV lui donna une preuve de sa confiance, en le chargeant, après la révocation de l'Édit de Nantes, de l'exécution des mesures sévères qu'on avait cru devoir prendre, à Castres et dans ses environs, contre les protestans. M. de Caraman correspondit, pour cet objet, avec des personnages puissans et avec les Ministres du Roi ; il fut successivement en relation avec MM. de Noailles, de Louvois, de Latrousse, de Crequi, de Pélisson, etc., etc., et il eut soin de garder copie de toutes les lettres qu'il leur écrivait : elles forment un volume manuscrit fort intéressant, qui s'est conservé comme par miracle, et qui m'a été communi-

qué par M. de Labouïsse-Rochefort. Je l'ai eu long-temps entre mes mains , et je crois qu'il n'existe que ce seul exemplaire , qui jette un grand jour sur les persécutions dont les protestans furent alors victimes. On a traité d'exagération presque tout ce qui a été dit à ce sujet : nous allons recueillir quelques fragmens de ces lettres ; la vérité s'y montre dans tout son jour. On y verra que , fidèle à la confiance dont il était investi , M. de Caraman obéissait ponctuellement aux ordres qu'il recevait , tâchant d'en adoucir quelquefois la rigueur , et même faisant observer que cette rigueur n'était pas le meilleur moyen de convertir.

La première lettre est datée de Castres , le 21 juin 1686 , et s'adresse à M. de Latrousse.

« Je fus hier à Saint-Paul , lui dit-il , et vous
» verrez par le certificat du Curé , que j'ai
» l'honneur de vous envoyer , comme tous les
» nouveaux convertis de cette paroisse ont
» confessé et communiqué ; il se plaint néanmoins
» que leur conduite est fort mauvaise , et que
» quasi aucun ne fréquente les exercices. Je
» crois , Monsieur , qu'il est nécessaire d'y en-
» voyer un détachement de trente hommes ,
» avec un Capitaine et un Lieutenant.....

» Les nouveaux convertis de cette ville ont
» presque tous fait leur devoir, à la réserve
» de quelques femmes, dont les dames de Vi-
» gnals et de Falguerolles sont les plus entêtées.
» J'espère que l'aînée des filles de M. Deleran
» se convertira : les deux autres m'ont paru
» fort opiniâtres..... »

M. de Caraman voyait cependant avec répugnance les vexations dont les protestans étaient l'objet. Voici dans une lettre qu'il écrivait à Pélisson le 1^{er} juillet 1686, un passage qui fait honneur à son caractère. « Je tiens la main,
» autant qu'il m'est possible, à ce qu'on ne
» les aigrisse point par des tracasseries, qui ne
» font pas le fond de la religion, à quoi
» quelques Curés ne sont que trop portés, vou-
» lant se servir de la conjoncture présente
» pour se venger de leurs rancunes particu-
» lières, ou pour se faire valoir, sans songer
» que l'esprit de l'Église est un esprit d'union
» et de paix, outre que l'intérêt du Roi se
» trouve joint, dans cette occasion, avec celui
» de Dieu, étant d'une très-grande conséquence
» d'unir deux partis, que la différence de sen-
» timens avait extrêmement divisés. »

Je vais citer quelques autres fragmens qui m'ont paru fort curieux.

A M. l'Intendant. — 19 juillet 1686.

« Le Vicaire de Villegoudou me vint donner
» avis qu'une femme était morte sans vouloir
» recevoir les sacremens. Comme il est bon
» de réveiller là-dessus les nouveaux convertis ,
» j'en ai fait beaucoup de bruit, et j'ai fait
» assembler tous les corps de la médecine pour
» leur déclarer qu'ils auraient à répondre de-
» vant vous, Monsieur, des accidens qui arrive-
» raient en pareil cas , s'ils n'avertissaient les
» Curés du moment qu'ils verraient leurs ma-
» lades en danger.... On ne saurait veiller avec
» trop de soin sur la conduite des nouveaux
» catholiques ; ils se portent naturellement à
» un si grand relâchement que , depuis qu'ils
» ont confessé et communie , ils n'allaient quasi
» plus à la messe. J'ai fait donner du loge-
» ment à quelques-uns , et je ne négligerai
» rien de tout ce qui peut regarder l'instruc-
» tion des enfans..... J'ai fait mettre en prison
» une femme de cette ville , qui avait eu la
» hardiesse d'en exhorter une autre étant à
» l'agonie. »

M. de Caraman était plein de dévouement pour le service du Roi , s'il faut en juger par

le passage suivant, extrait d'une lettre à M. de Latrousse, du 23 juillet 1686. « Je sais que » mon bien et ma vie sont au Roi, que je » n'en puis faire un meilleur usage que de » sacrifier le tout pour son service. Je suis si » fort dans ce sentiment que rien n'est capable » de me rebuter; et puisque je ne suis pas » assez heureux de me distinguer par mon » mérite, je me distinguerai du moins par mon » zèle et par ma fidélité. »

Les marguilliers des paroisses jouissaient alors d'un grand avantage, qui devait faire rechercher ces petites places honorifiques. Ce que j'avance est attesté par le commencement d'une lettre à M. l'Intendant, sous la date du 30 juillet. « Le Juge de Puy-Laurens, Monsieur, m'a » fait voir une de vos Ordonnances par la- » quelle vous exemptez du logement des gens » de guerre, tous les marguilliers des paroisses. » Comme il s'en trouve huit dans celle de Puy- » Laurens, je ne sais si votre intention est » qu'ils jouissent tous de cette grâce..... » La compagnie de Duhayon me sert » fort utilement, je l'ai employée à donner » des logemens contre ceux qui n'allaient point » à la messe. J'ai été obligé de faire moi-même

» le logement , à cause de la mollesse des Con-
» suls de cette ville.... J'ai envoyé prendre la
» dame de Campans , qui est ma parente ,
» sur l'avis que j'ai eu que quelques femmes
» s'assembaient chez elle , pour prier Dieu
» ensemble. Quoique je ne l'aie pas pu bien
» vérifier , je n'ai pas laissé de la faire mettre
» dans un Couvent , à cause de la conséquence
» dont il me paraît d'empêcher ces sortes d'as-
» semblées..... Les Églises sont remplies de
» nouveaux convertis , et j'espère , Monsieur ,
» que par l'ordre que j'ai établi partout gé-
» néralement , d'y mettre des marqueurs aux
» portes , et de m'en rendre compte , tous les
» lundis , par lettres ou autrement , je les
» obligerai à faire leur devoir sans aucun re-
» lâche..... Je viens de Mazamet ; c'est un
» lieu où les choses se passent assez bien , et
» cependant les Curés y sont si passionnés ,
» qu'ils me donnent plus de peine que tout
» le reste du diocèse de Lavaur. J'avais prié
» le Capitaine du régiment de Provence , que
» vous y avez envoyé en garnison , d'avoir l'œil
» sur la manière dont se ferait les logemens ,
» parce que , entr'autres violences , ils mirent
» une fois onze soldats à discrétion , chez un

» homme qui n'avait point assisté à la pro-
» cession. Le Curé a fait un acte aux Consuls
» pour donner des logemens sur cinq ou six
» habitans , parce qu'ils n'ont point communie
» après avoir confessé. »

« 13 août. — Je surveille de plus en plus
» la conduite des nouveaux convertis avec un
» extrême soin ; car , en vérité , ils sont moins
» bons catholiques que le premier jour. Ils
» reçoivent sans cesse des lettres de leurs Mi-
» nistres , qui gâtent plus leur esprit dans un
» jour , qu'on ne saurait les raccommoder dans
» six mois. » — 16 août. « J'ai donné hier ,
» Monsieur , en passant à Puy-Laurens , du lo-
» gement à plus de trente personnes , parce
» qu'on s'y est relâché d'aller à la messe. J'en
» ai usé de la même manière à Castres.....
» Barbara a fait arrêter , en mon absence , deux
» paysans qui disaient aux autres qu'on n'avait
» qu'à se donner patience , et qu'on verrait
» dans peu la religion prétendue réformée fleu-
» rir plus que jamais..... Je vous supplie
» très-humblement , Monsieur , de vouloir or-
» donner que l'argent et les nipes , qui furent
» pris à M. de Juges du Bés et à Thomas La-
» barthe , lorsqu'ils furent arrêtés au port

» d'Aula, leur soient rendus ; ils se conduisent
» maintenant avec beaucoup de sagesse et
» sont des principales maisons du pays.....
» J'ai eu des nouvelles de Viane. Depuis que
» la compagnie de Duhayon y est arrivée, tout
» le monde s'y est soumis à la vue des pre-
» miers soldats. Je ne saurais comprendre le
» caractère des nouveaux catholiques, qui ne
» font rien quand on ne les presse point, et
» qui font au-delà de ce qu'on leur demande
» quand on les presse..... J'envoie un déta-
» chement à Sorèze, pour y prendre des dis-
» coureurs dont, il me semble, que le nombre
» augmente tous les jours..... Je puis vous
» assurer que mes parens et mes amis sont
» ceux que j'épargne le moins, ayant toujours
» compté que les exemples que je ferais con-
» tr'eux, feraient plus d'impression que sur
» vingt autres. »

Les passages qu'on vient de lire suffiront pour prouver combien le manuscrit d'où ils sont extraits est précieux et intéressant. Il renferme, en outre, un grand nombre de particularités dont j'ai fait usage dans plusieurs notices, en indiquant la source où je les ai puisées.



Castelpers. (Honoré-D.^{te} Bories de)

Son enfance n'offre rien de remarquable, si ce n'est un penchant bien prononcé pour l'état militaire ; il était né , à Castres , le 31 décembre 1760 , et déjà vers l'année 1775 , il manifestait l'intention de prendre du service dans les armées du Roi. Ses parens , qui auraient voulu lui faire embrasser une autre profession , firent tous leurs efforts pour le dissuader de ses projets. Enfin son obstination l'emporta , et , le 9 mai 1784 , à l'âge de vingt-quatre ans , lorsqu'on le croyait revenu à des sentimens plus pacifiques , il s'enrôla dans le régiment Condé-cavalerie , où il se fit distinguer par sa belle conduite. Rentré dans ses foyers , quelque temps avant la révolution , il fut nommé Capitaine dans le premier bataillon de volontaires que fournit le département du Tarn ,

et obtint le grade de Commandant le 6 juillet 1791.

L'armée des Pyrénées-Occidentales fut bientôt après témoin de sa valeur ; il y dirigea constamment l'avant-garde de sa division , et, le 3 février 1794, il reçut à la jambe droite une blessure grave, qui lui valut, le 9 juin suivant, le grade de Général de brigade. Employé, en cette qualité, dans la 20^e division militaire, après la paix de Bâle, il quitta le service en 1797, et resta dans l'inaction pendant toute la durée de l'empire.

En 1814, il s'empressa d'aller faire sa cour à Louis XVIII, qui le mit en activité de service comme Maréchal de Camp. Il fut fidèle à ce Monarque, et après la bataille de Waterloo, on le vit un des premiers reprendre la cocarde blanche, que le règne des cent jours l'avait forcé de quitter. Depuis cette époque, le Général Castelpers vécut dans la retraite. Il épousa une demoiselle de Bayonne, et mourut en 1817, dans une de ses terres près d'Oleron.



Caul. (Jean)

IL y a des célébrités de toute sorte : celle de Caul n'est due qu'à ses crimes et à sa mort ignominieuse. Un muletier sans fortune lui donna le jour dans le village d'Escoussens, en 1586, et ne s'occupa guère à soigner son enfance. Jean Caul était fort jeune encore, lorsqu'il entra au service de Madame Cathérine de Sabatier, fille de M. de Sabatier Sieur de la Bessède, Procureur-général au Parlement de Toulouse (1), et femme de noble Antoine de Martin, Sci-

(1) Quelques années avant l'événement tragique dont nous parlons, M. de Sabatier étant venu à Castres pour voir sa fille, y fut reçu avec une pompe qui annonce toute la considération dont il jouissait. Le Chapitre de la ville et tous les Ordres religieux allèrent à sa rencontre, avec la croix, et le conduisirent à l'Eglise. De là ils l'accompagnèrent jusqu'à la maison de son gendre : on remarquait dans le cortège, le Juge, les Consuls et les personnes les plus notables. Tous les Seigneurs des environs vinrent lui faire leur cour.

(Voyez Borel, *Antiq. de Castres*, liv. 1^{re}, page 14.)

gneur de Roquecourbe, des Avalats et de Viviers (1). Cette dame, qui habitait le château de Viviers avec ses enfans, le prit en amitié, lui fit donner quelque éducation, et le chargea de diriger presque toutes ses affaires. Ayant conçu une vive passion pour une demoiselle, bien au-dessus de lui par sa fortune et par sa naissance, il ne se modérait qu'avec peine toutes les fois que Madame de Martin lui faisait entrevoir le ridicule de ses prétentions. Les railleries ou les reproches qu'elle lui adressait presque tous les jours à ce sujet, irritèrent tellement son esprit, qu'il s'imagina qu'elle seule mettait obstacle à ses amours. Préoccupé de cette idée, il conçut l'horrible projet d'assassiner sa bienfaitrice, ainsi que toutes les personnes de la maison, dans l'espoir que, lorsqu'elles n'existeraient plus, ses désirs n'éprouveraient aucune opposition.

Le 15 juillet 1586, Jean Caul manifesta le projet d'aller à la chasse et prit son fusil ; mais,

(1) La famille connue aujourd'hui à Castres sous le nom de *Viviers*, de laquelle sont sortis plusieurs personnages de mérite et des Chevaliers de Malte, descend de cet Antoine de Martin, qui possédait une maison magnifique à l'entrée de la rue d'Empare, près le moulin de Villegoudou. J'en parlerai, avec plus de détail, dans le volume des *Chroniques*.

au lieu de sortir, il s'approcha de Madame de Martin qui, n'ayant aucune crainte, était tournée du côté opposé, et lui en donna un si rude coup par derrière, qu'il l'étendit morte sur le carreau. De là il courut vers la fille de cette dame, la frappa violemment sur la tête et lui plongea son épée dans le corps; ensuite il blessa grièvement la belle-sœur, et alla tuer le fils, qui était retenu dans son lit par une maladie grave. La servante ayant tout entendu de la cave, où par bonheur elle se trouvait alors, appela les voisins à son secours; ils accoururent en foule; mais le meurtrier s'était barricadé, et ne voulut point leur ouvrir. Il fallut aller chercher M. de Laurion, Gouverneur de Viviers, qui se présenta devant la maison, croyant que son autorité serait respectée. Jean Caul, bien loin d'être intimidé en le voyant paraître, lui tira un coup de fusil, et lui fit une blessure très-dangereuse. Enfin, obligé de céder à la force, il se rendit après une longue résistance, et on le conduisit à Toulouse où il fut condamné à être mis à quatre quartiers, la tête derrière (1).

(1) Voyez Botel, *Antiq. de Castres*, liv. II, page 80.

Cavaille. (Pierre-D.^{que})

EN consacrant une notice biographique à la mémoire de cet homme spirituel, aimable et savant, qui fut mon professeur de littérature au Collège de Sorèze, j'éprouve une satisfaction d'autant plus douce, que la reconnaissance est, pour cela, d'accord avec la justice, et que je suis certain d'être approuvé par tous ceux qui savent apprécier le vrai mérite et le talent modeste.

M. Cavaille naquit à Tarbes le 4 août 1765 ; il était fils de Jean-Baptiste Cavaille et de dame Marie Pouzeace, qui le firent élever, avec le plus grand soin, dans la ville qu'ils habitaient : il y fit ses classes avec distinction, y prit du goût pour l'enseignement, et, à l'âge de seize ans, il entra dans la Congrégation de la Doctrine chrétienne. Après avoir fait son noviciat à la Flèche, il professa successivement les premiers élémens de la grammaire

latine, la quatrième et la seconde à Moissac et au Collège de l'Esquile à Toulouse, en 1788, enfin, la rhétorique à Brives, où il se trouva lorsque la révolution vint supprimer les corps enseignans. Ayant obtenu une pension, comme tous les Doctrinaires, il se retira à Tarbes, où il fit une classe de morale, en 1794. L'année suivante le Collège de Sorèze, qui avait survécu comme par miracle à tous les désastres qui affligèrent les sciences et les arts, fut assez heureux pour se l'attacher. L'enseignement des belles-lettres et de la rhétorique lui fut confié, et il devint un des professeurs les plus distingués de ce célèbre établissement, dont la réputation s'est étendue dans les deux Mondes. Il épousa, à Sorèze, le 31 décembre 1800, Mademoiselle Elisabeth Laroque, appartenant à une famille honorable de la même ville. De cet hymen naquit une fille unique, appelée Athenaïs, qu'il aimait avec idolâtrie, et qu'il maria à M. P. Arreghy, son ami intime, et professeur, comme lui, au Collège de Sorèze.

M. Cavaille avait un art tout particulier pour se faire chérir de ses élèves. Au lieu de les fatiguer par des préceptes arides ou des disserta-

tions pédantesques, dont les professeurs vulgaires remplissent ordinairement de volumineux cahiers, il leur lisait les principaux ouvrages de nos auteurs classiques, les leur faisait analyser, leur en indiquait, avec goût, les beautés et les défauts, excitait leur émulation, en leur donnant à traiter des sujets à leur portée, et se montrait enfin plutôt leur ami que leur maître.

Il suivit avec succès, à Sorèze, la carrière de l'enseignement jusqu'en 1825. A cette époque, le fanatisme et l'esprit de parti s'étant ligués contre lui, MM. Laurentie et l'Abbé Fayet, Inspecteurs de l'Université, le destituèrent à cause de ses opinions libérales : cependant sa vie et sa conduite étaient sans reproche. Cette injustice révoltante le navra de douleur : toutes les personnes qui le connaissaient en furent indignées..... Pour se distraire de son chagrin, il fit un voyage à Paris et y demeura un an. Là, beaucoup d'offres d'emplois, aussi honorables qu'avantageux, lui furent faites ; mais, ne pouvant se résoudre à vivre éloigné de sa famille, il les refusa. Un grand nombre de ses anciens élèves se trouvaient alors dans la Capitale ; ils l'accueillirent de la manière la plus amicale, l'accompagnèrent

partout, et voulaient se réunir au nombre de trois cents pour lui offrir un banquet, dans lequel ils se proposaient de le porter en triomphe. *Mes amis*, leur dit-il, *je suis proscrit, je ne veux pas que mes enfans se compromettent pour moi.* Ce peu de mots suffit, et le banquet fut contremandé. En revenant à Sorèze, M. Cavaille reçut sur son passage les témoignages du plus vif intérêt : ce n'était pour lui qu'une suite de fêtes. A Montpellier surtout elles lui furent prodiguées avec le plus d'empressement, et il s'en est toujours souvenu avec satisfaction et reconnaissance.

Les distractions qu'il était allé se procurer à Paris ne purent cicatriscr la plaie que l'injustice avait faite à son cœur ; il s'efforçait vainement de cacher ses chagrins à sa famille et à ses amis ; on les voyait empreints dans ses regards, dans tous ses traits. S'il cherchait la solitude ce n'était plus, comme autrefois, pour se livrer au commerce des Muses, mais seulement pour y goûter, sans témoins, les tristes douceurs de la mélancolie. Cette vie peu active qu'il n'avait pas habituée, mina peu à peu son tempérament et influa beaucoup sur sa santé. Le 28 mai 1830, il fut frappé d'une attaque

d'apoplexie, à laquelle il ne succomba pas, mais qui était le signal de sa fin prochaine. Le 6 juin suivant, une seconde attaque termina son existence.

M. Cavaille a laissé en porte-feuille beaucoup de pièces fugitives, presque toutes de circonstance, qui font honneur à son bon goût et à son esprit; il a aussi traduit avec succès, en vers français, trois tragédies d'Alfieri, *Virginie*, *Saül* et *Myrra* (1). Lorsqu'il était

(1) Les sujets de *Saül* et de *Virginie* ont été traités plusieurs fois sur notre théâtre, mais d'une manière peu satisfaisante, avant et depuis le Comte Alfieri.

Saül l'a été par :

1° Jean la Taille de Bondaroy, 1562.

2° Avec des chœurs, par Billard de Gourgemay, 1608.

3° Duryer, 1639.

4° L'Abbé Nadal, 1704. Sa pièce est curieuse par une reconnaissance d'un genre nouveau.

5° Voltaire, en 1763. Cette tragédie fut imprimée et non représentée : elle est indigne du talent de l'auteur, et ne figure que dans un petit nombre d'éditions de ses œuvres.

6° Plus récemment encore, Alexandre Soumet.

Virginie a été traitée par :

1° Mairet, 1628.

2° Leclerc, 1645.

3° Campistron, 1683.

4° De Labaumelle, pièce inédite qui n'a été ni jouée ni imprimée.

Je pourrais citer encore plusieurs autres écrivains, mais ceux que je viens d'indiquer sont les plus remarquables.

à Paris il en fit lecture dans une assemblée , où se trouvaient réunis les premiers littérateurs de la Capitale et le célèbre Talma. Les applaudissemens qu'ils lui prodiguèrent, ainsi que leurs vives instances, le décidèrent à confier ces trois pièces à Talma, pour les faire jouer sur le Théâtre-Français; mais une cabale puissante et acharnée s'étant formée contre lui, il ne voulut point s'engager avec elle dans une lutte incertaine, et il les retira pour attendre un moment plus favorable.

En lisant ces pièces véritablement remarquables, écrites du style le plus pur et le plus classique, on voit que M. Cavaille s'était formé à l'école de nos meilleurs maîtres. S'il n'a pas laissé un nom illustre, cela a tenu à sa position; il habita toujours la province, et ce n'est point là que se font les réputations des auteurs, quels que soient leur mérite et leurs talens. S'il avait vécu à Paris, s'il s'y était mis, comme tant d'autres écrivains, sous le patronage de quelques hommes puissans, ou sous la protection de quelque coterie intrigante, il occuperait aujourd'hui une place distinguée dans la littérature.

Mes éloges paraîtraient peut-être suspects

aux personnes qui ne l'ont point connu, si je ne les justifiais par des citations. Au lieu de choisir quelques vers isolés, je prendrai, dans *Saül*, la 4^{me} scène de l'acte IV, en faisant observer que toutes les autres sont écrites avec le même soin.

David, après s'être réconcilié avec Saül qui, dans un moment d'abandon, lui a donné le commandement de ses troupes, s'éloigne de nouveau des tentes des Israélites pour se soustraire à la mort dont il est menacé. Abner l'a vainement cherché dans tout le camp; il vient annoncer cette nouvelle à son maître, amenant avec lui un vieillard inconnu qui lui paraît suspect.

SAUL, JONATHAS, ABNER, ACHIMELECH.

ABNER.

« Dans une heure, Israël, ardent à se venger
Lavera ses affronts dans le sang étranger.
Les soldats frappent l'air de cris d'impatience,
Les coursiers orgueilleux de servir leur vaillance,
Du pied creusent l'arène et les naseaux fumans
Appellent la terreur par leurs hennissemens.
Chacun des chefs, paré de l'éclat de ses armes,
N'attend que le signal pour voler aux alarmes;
Tout est prêt : David seul se cache à tous les yeux,
J'ai parcouru le camp d'un regard curieux,

Et cet illustre appui, ce guerrier plein d'audace
On ne l'aperçoit plus, Seigneur : mais, à sa place
J'ai trouvé ce vieillard qui, d'un pied clandestin,
Pénétrait dans le camp sous son manteau de lin.
Je l'amène, accusé par la clameur publique.

ACHIMELECH.

Si le courroux du Roi permet que je m'explique,
Je dirai...

SAUL.

Mon courroux ! tu l'as donc mérité.
Quel es-tu ?... Si j'en crois cette témérité.....
Je ne m'abusé point. C'est un de ces perfides
Qui tiennent dans Ramia leurs conseils parricides.

ACHIMELECH.

Des successeurs d'Aron tu vois le successeur,
Le chef des Prêtres-saints, l'organe du Seigneur.
J'habite dans Nobbé, près de l'arche sacrée.....
Hélas ! cette arche sainte autrefois révérée,
Se montrant au milieu des tentes d'Israël,
Attirait dans nos camps les dons de l'Eternel !
Que les temps sont changés ! aujourd'hui même un Prêtre
Sans être criminel ne peut plus y paraître.
Les enfans de Levi, consacrés aux autels,
Sont aux yeux de Saül les derniers des mortels.
Il a de leurs bienfaits oublié la mémoire !
Sur lui-même fondant son espoir et sa gloire
Et ne connaissant plus d'autre appui que son bras,
Il ose dédaigner l'arbitre des combats.
Faut-il s'en étonner ? A nos lois infidèle,

De la religion la pompe solennelle ;
L'auguste profondeur des mystères sacrés
N'attirent plus ses pas , dans le crime égarés ;
Et Dieu.....

SAUL.

Quel est ton nom ?

ACHIMELECH.

Achimelech.

SAUL.

Ah ! traître !

J'avais par ton audace appris à te connaître.
Enfin te voilà donc , infâme protecteur
De ce David banni par ma juste fureur ?
Réponds : n'est-ce pas toi , dont la main téméraire ,
Sans pudeur , violant le divin sanctuaire ,
Ravit de Goliath le glaive ensanglanté ,
Que du peuple à son Dieu vena la piété ?
N'en as-tu pas armé , par un horrible crime ,
L'ennemi dangereux de ton Roi légitime ?...
Tu venais dans mon camp porter la trahison ?

ACHIMELECH.

Dans ton camp infecté d'un funeste poison
Je venais demander , au grand Dieu de clémence ,
Un succès que ce Dieu refuse à ta vaillance.....
Pour David , oui , Seigneur , je l'avouerai ; c'est moi ,
Qui de le secourir me suis fait une loi.
Mais quel est ce David , objet de tant de rage ?
C'est ton gendre , un mortel fameux par son courage ,

Le plus grand des guerriers armés pour l'Eternel ,
Le plus beau , le plus saint des enfans d'Israël ,
Ton ferme bouclier , ta force dans la guerre ,
Et qui , lorsque la paix souriait à la terre ,
Par les sons de sa harpe et ses divins accens
Suspendait les terreurs où s'égaraien't tes sens.
Des filles d'Israël , il avait la tendresse ;
Le peuple le nommait dans ses chants d'allégresse.
Voilà , voilà celui dont j'ai plaint le malheur !
Toi-même dans ce jour déposant ta fureur ,
Pour ramener l'espoir dans ton âme alarmée ,
Ne l'as-tu pas chargé de guider ton armée ?
La crainte t'en a fait une nécessité ,
Elle seule t'inspire ; et moi , c'est l'équité.
Tu ne peux me blâmer sans t'accuser toi-même.

SAUL.

Tu parles d'équité ? toi ! quelle audace extrême !
Perfides ! votre cœur orgueilleux et cruel
Fut toujours sans pitié. Du fougueux Samuel
Quel forfait m'attira la sanglante colère ?
Fidèle au droit commun consacré par la guerre ,
J'avais , malgré ses cris , sauvé les jours d'un Roi ,
Qui , vaincu , désarmé , se confiant à moi ,
De ses peuples chéris protecteur magnanime ,
Pour épargner leur sang s'était fait leur victime.
Et vos bras dans le sien... que dis-je ah ! malheureux !
Il mérita la mort puisqu'il fut généreux !
Mais aussi qu'un sujet à son Prince infidèle
Implore vos secours , votre troupe rebelle

L'accueille, et le comblant de ses dons criminels ;
 Pour servir sa fureur dépouille les autels.
 Traîtres qui, sous l'abri d'une blanche parure ,
 Insultez la sueur qui baigne notre armure ;
 Qui riez de nous voir, renonçant au repos ,
 Accablés sous le poids des plus rudes travaux ,
 Braver pour vous défendre et le fer et les flammes ;
 Inutiles sujets , plus faibles que des femmes ,
 Qui dans l'oisiveté laissez trainer vos jours :
 Qu'êtes-vous ? Par vos chants espérez-vous toujours
 Amolir de grands cœurs éprouvés par la guerre ?

ACHIMELECH (1).

Et toi, qu'es-tu, Saül ? un Prince de la terre.

(1) M. Cavaillé a rendu fidèlement, dans ses vers, les pensées et quelquefois même les expressions d'Alfieri. Les personnes qui connaissent l'Italien en jugeront par le passage suivant, que je mets sous leurs yeux. Tout est traduit avec le même bonheur :

ACHIMELECH.

E tu, che sei? re della terra sei :
 Ma, innanzi a Dio, chi re?... Saül, ricntra
 In te; non sei, che coronata polve....
 Io, per me nulla son; ma fulmin sono,
 Turbo, tempesta io son, se in me Dio scende:
 Quel gran Dio. Che ti fea; che l'occhio appena
 Ti posa su; dov'è Saül?..... le parti
 D'Agag mal prendi; e nella via d'empiezza
 Mal tu ne segui i passi. A un re perverso
 Gastigo v'ha, fuor che il nemico brando?
 E un brando fere, che il signor non voglia?

Poussière couronnée, à l'aspect du Seigneur
 Rentre dans le néant de ta vaine grandeur.
 Sans lui, sans son secours, je ne suis rien moi-même,
 Mais si, d'un trait brûlant de son courroux suprême,
 Il embrasait mon cœur, je deviendrais pour toi
 La tempête bruyante et la foudre et l'effroi.
 Son saint nom prononcé briserait ta couronne;
 On se demanderait en regardant ton trône :
 « Qu'est devenu Saül ? » D'Agag tu plains la mort;
 Crains d'avoir mérité de partager son sort.....
 Si l'imprudent secours de ta révolte impie
 N'a pas eu le pouvoir de défendre sa vie,
 C'est que par le Très-Haut son arrêt fut dicté.
 Faible atôme ! est-ce à toi, dans ta témérité,
 D'oser lui demander raison de sa vengeance ?
 Sur des tables de marbre il la grave en silence ;
 Et lorsque arrive enfin le temps de l'assouvir
 Lui-même arme le bras digne de le servir.
 Tremble, Saül ! Déjà sur un nuage sombre
 L'ange affreux de la mort te couvrant de son ombre,
 Sur ses ailes de sang se balance dans l'air :
 Il lève d'une main le redoutable fer,
 Ministre de colère, et de l'autre il s'apprête
 A saisir les cheveux qui blanchissent ta tête.....
 Tremble, Saül ! connais le dangereux appui
 Que t'envoya Satan pour te perdre avec lui.

Le sue vendette iddio nel marmo scrive,
 E le commette al Filistéo non meno,
 Che ad Israël. Trema, Saül etc., etc.

C'est Abner, vil flatteur, dont la perfide adresse
Dans la nuit des soupçons égara ta vieillesse ;
Qui, jaloux des vertus qu'il ne saurait avoir ,
T'a fait, loin de ces lieux , bannir ton seul espoir ,
David, le vrai soutien de ta maison naissante ;
Aussi ta vanité sur l'arène mouvante
Fonde cet édifice..... O regrets superflus !
Sur sa base il chancelle... il s'écroule... il n'est plus !

SAUL.

D'un si triste avenir téméraire prophète,
Tu ne l'as pas été du sort que je t'apprête ;
En venant dans mon camp tu ne prévoyais pas
Que tu mourrais..... Eh bin ! perfide, tu mourras.
Qu'on l'immole soudain, Abner... Avant, écoute :
Les conseils de David sont un piège sans doute.
L'instant qu'il a choisi prouve sa trahison :
C'est lorsque le soleil penche vers l'horizon
Qu'il prétend attaquer..... Par là son imprudence
A voulu de mon bras marquer la décadence.
Que dès l'aube, demain on combatte. Je veux
Rendre le jour témoin de mes faits glorieux.
Au massacre effrayant que médite ma haine,
Son cours, son cours entier ne suffira qu'à peine.
Ta sinistre menace, en irritant mon cœur,
M'a fait de mon printemps retrouver la vigueur.
Demain au premier rang, on me verra paraître.
Mais il est temps, Abner, délivre-moi d'un traître.

JONATHAS.

Quoi ! mon père !

SAUL.

Silence ! et que sur l'étranger
Son sang retombe.

ABNER.

O Roi ! je saurai vous venger.

SAUL.

Non ; ce n'est point assez ; non : au gré de ma rage ,
Déchaîne dans Nobbé le meurtre et le ravage.
Que le fer , que le feu détruisent les moissons ,
Les femmes , les enfans , les troupeaux , les maisons ;
Que leur cendre odieuse aux vents abandonnée ,
Disparaisse..... Du moins cette race effrénée ,
Ces Prêtres turbulens révoltés contre moi ,
A juste titre alors pourront haïr leur Roi.
J'ai pardonné long-temps , et ce fut ma clémence
Qui de leur caractère enhardit l'insolence.....
Ils connaîtront Saül.

ACHIMELECH.

Moi , j'ose le braver.

Ma vie est le seul bien qu'il me puisse enlever.
Que son bras me l'arrache , et que de Dieu j'obtienne
De mourir de la mort des justes !... Pour la tienne
Son heure est arrêtée et pèse sur ton front.
De ton trépas Abner partagera l'affront.
Vous mourrez tous les deux comme de vils esclaves :
Vous mourrez par le fer , mais loin du rang des braves.
Je suis prêt ; j'ai tout dit ; sur l'impie obstiné
Ma dernière parole a vainement tonné.
Mes jours sont accomplis : une mort consolante.....

SAUL.

Que sa mort soit cruelle... épouvantable... lente. »



Cavayé. (Pierre)

L naquit, dans le village d'Arfons, le 28 septembre 1771, et montra de bonne heure beaucoup d'intelligence. Envoyé d'abord à l'école de Sorèze, il y commença ses études de latin et de littérature à l'âge de sept ans, et s'y passionna pour la poésie ; mais elle ne fut point sa seule occupation : l'inconstance de son caractère le porta à effleurer presque tous les arts et toutes les sciences. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, le plaça, quelques années après, au Séminaire de Carcassonne et ensuite à celui de l'Esquille, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. Son goût pour les belles-lettres lui ayant fait prendre en aversion la carrière qu'on voulait lui faire embrasser, il quitta le froc pour se livrer à l'enseignement. Dégoûté bientôt du métier de précepteur, dont il commençait l'apprentissage

à Fontiez , département de l'Aude , il crut être plus libre dans le commerce , et se fit recevoir en qualité de commis chez un fabricant de Dourgne. Celui-ci qui le voyait toujours un crayon à la main , occupé à faire des vers au lieu de surveiller ses ouvriers , ne tarda pas à dissiper ses illusions. N'aspirant qu'après l'indépendance , et ne sachant où la trouver , Cavayé chercha à se distraire en donnant quelques leçons à Dourgne , où il se maria , peu de temps après , à Mademoiselle Marie-Antoinette Azéma. Choisi par le département du Tarn pour aller , avec trois autres professeurs , à l'École normale que le Gouvernement venait de créer à Paris , il y suivit principalement le cours d'éloquence de Garat , et celui de la métaphysique des langues , de l'Abbé Sicard. Les rapports imprimés qui rendirent compte des séances de cette École , parlent avantageusement de lui , et l'on y trouve les solutions heureuses qu'il donna sur diverses questions qui lui avaient été proposées.

Lorsque ces cours furent terminés , il revint à Dourgne pour y fonder un pensionnat ; mais ayant eu le malheur de perdre son épouse , qui mourut la sixième année de leur mariage , il

se hâta d'abandonner ce séjour où il ne trouvait plus que des souvenirs douloureux. Un Collège florissant existait alors à Castres, sous la direction de M. Bonhomme : Cavayé vint y professer la littérature, l'histoire, la géographie, et publia, en même temps, plusieurs ouvrages dont je parlerai plus tard. Quelques brouilleries survenues entre lui et le Directeur, le portèrent à quitter cet établissement; il tacha de relever celui de M. Saint-Hilaire, qui menaçait ruine depuis long-temps, et tous ses efforts pour y parvenir furent inutiles. Cet échec, auquel il fut extrêmement sensible, réuni aux inquiétudes que lui causèrent le mauvais accueil qu'on avait fait à ses productions littéraires, et une sérénade en charivari, que lui donnèrent les Castrais, lorsqu'il se maria en secondes noces avec une demoiselle Brieu, ajoutèrent à la mélancolie de son caractère.

Dégoûté du monde, il voulut aller finir ses jours dans les lieux qui l'avaient vu naître; mais la nature âpre et sauvage de la Montagne-Noire n'eut pas long-temps de charmes pour lui. Il quitta de nouveau Arfons, pour aller fonder, à Puy-Laurens, une école secondaire;

delà il se rendit à Toulouse, où il se mit à la tête d'une institution connue sous le nom d'École Saint-Louis. Lorsqu'il en prit les rênes elle était en décadence; il l'a ramena, dans peu de temps, à ses plus beaux jours de prospérité; cependant sa santé ne lui permettant plus de continuer la pénible carrière de l'enseignement, il y renonça pour entrer dans celle du barreau. A l'âge de quarante-cinq ans, il alla s'asseoir sur les bancs de l'École de droit, et à quarante-huit il obtint son diplôme d'avocat. Chargé, l'année suivante, d'aller plaider d'office une cause criminelle devant la Cour d'assises de Toulouse, il remplit cette mission importante avec un talent remarquable, qui était pour lui le présage de plus grands succès. Mais à peine commençait-il à trouver, dans son nouvel état, le bonheur qui l'avait toujours fui, que la mort vint mettre un terme à sa vie orageuse et agitée : il expira, après une courte maladie, le 13 décembre 1820.

Les ouvrages qu'il nous a laissés lui donnèrent, de son vivant, un ridicule dont les impressions ne sont pas encore effacées. Son premier début était trop audacieux pour que les suites n'en fussent point à craindre. Le

Nouvel Émile, publié à Castres dans l'an V de la République (1797), en un gros volume in-12, fut très-mal accueilli, et n'était pas digne d'un meilleur sort. Le titre même de cet ouvrage lui nuisit beaucoup auprès de ses lecteurs; ils prêtèrent à Cavayé la sotte vanité d'avoir voulu corriger Rousseau, et un grand nombre de personnes condamnèrent son livre avant de le connaître : cependant il n'est point tout-à-fait dénué de mérite; le style en est simple et coulant. L'auteur ayant adopté la forme épistolaire, et ses lettres étant adressées à une mère qu'il voulait guider dans l'éducation de ses enfans, il pouvait s'y livrer à toutes les inspirations de son cœur, et nous captiver par des détails intéressans. Au lieu de cela, on n'y trouve que des peintures communes et froides; il y répète, à satiété,

« Ce qu'on a dit cent fois et toujours mieux que lui; »

et en nous parlant de religion, de sciences, d'amour, de mariage, il n'a pas su trouver une seule idée nouvelle, une seule phrase éloquente qui s'élevât au-dessus du ton familier de la conversation. Cet ouvrage est terminé par des réflexions morales qui achèvent de nous con-

vaincre que Cavayé ne connaissait point les ressources de l'art d'écrire, sur lequel il donnait cependant d'excellentes leçons.

A peine le *Nouvel Émile* eut-il vu le jour qu'il fut l'objet d'une foule de plaisanteries. Les épigrammes se succédaient avec rapidité ; et quoique la plupart d'entr'elles fussent d'un très-mauvais goût, Cavayé ne laissa point que d'y être fort sensible. Parmi celles dont il fut accablé, on distingua les deux suivantes, qu'il croyait lui être venues de Sorèze, et qui ne sont guère piquantes.

« Je conviens, grand auteur, que ton nouvel Emile ,
Est un drôle d'enfant digne de ton cerveau :
Oui, tu réussiras mieux que le sot Rousseau ;
Il en coûte si peu de faire un imbécile. »

AUTRE.

« Que voulait ton délire en retouchant Émile ?
Voulais-tu surpasser la gloire de Rousseau ,
Ou bien pour nous punir, as-tu pris le pinceau ?
Tout le monde en ce cas te trouve fort habile. »

Après avoir complètement échoué dans la prose, Cavayé voulut faire parler à sa Muse le langage des Dieux. Cinquante-et-une fables, une tragédie et une comédie furent le fruit de ses nouveaux efforts, et ajoutèrent au ridi-

culc dont il s'était déjà couvert. Parlons d'abord de ses fables.

Elles parurent dans l'année 1804, en un volume in-12, divisé en trois livres et dédié à son fils. Rien n'égale la surprise qu'elles excitèrent dans le public.

On les trouva si prosaïques et d'une moralité quelquefois si niaise, qu'on craignit que l'auteur n'eût perdu son bon sens. La plus singulière de toutes est intitulée : *l'Enfant et la Poule*. Elle s'est acquis, dans Castres, une sorte de célébrité. La voici :

« Une poule pondait,
Un enfant la guettait,
Comptant sur sa proie ordinaire :
Mais la poule pondit,
Cassa l'œuf qu'elle fit,
Et l'enfant vit qu'en vain quelquefois on espère.
Vous, qui d'espoir vous nourrissez souvent,
Prenez ceci pour avertissement. »

J'ai dit que Cavayé avait fait une tragédie ; l'Odyssée d'Homère lui en donna la première idée, et Pénélope fut son héroïne : il croyait ce sujet entièrement neuf ; mais un professeur de littérature aurait dû savoir que l'Abbé Genest l'avait déjà traité, avec succès, au commen-

cement du 18^e siècle. Les comédiens refusèrent de mettre à l'étude la Pénélope nouvelle, et les fragmens que j'en ai lus me prouvent qu'ils n'eurent pas tort. L'auteur se proposait de la faire imprimer, ainsi que ses fables et une comédie intitulée : *l'Importun*, dans une seconde édition de son *Emile*, qu'il allait mettre sous presse quand la mort vint l'arrêter dans ses projets.

Il nous reste aussi de Cavayé un poëme élégiaque, en trois chants, intitulé : *la Piété filiale*, ouvrage de circonstance qu'il composa en 1814, lorsqu'il était à Puy-Laurens, et qu'il fit imprimer à Toulouse : c'est la plus supportable de ses productions, quoique ce soit la moins connue. Présentée à l'Académie royale des Sciences, à Paris, par M. l'Abbé Sicard, elle valut à son auteur le titre de *Membre correspondant*. Il nous a laissé encore une *Cosmographie*, qu'on trouve chez les libraires de Castres; et son fils, médecin à Arfons, possède plusieurs manuscrits remarquables; entr'autres la tragédie et la comédie dont je viens de parler, et une grammaire latine sur un plan entièrement nouveau. Cet ouvrage, dans lequel la syntaxe, partie si épineuse de tous les

élémens de latinité , est réduite à quelques tableaux, fut communiqué à la Commission de l'Instruction publique, alors présidée par M. Royer-Colard, Grand Maître de l'Université, et Cavayé reçut, à ce sujet, un rapport extrêmement flatteur, avec une approbation pour le faire imprimer.

En 1807, il avait livré à l'impression *la Vie de Saint François Augustin Raucoule*, dédiée à Mgr Laporte, Évêque de Carcassonne; elle allait être mise en vente, lorsque des ordres de M. de Portalis, Directeur de l'Imprimerie et de la Librairie, arrivèrent de Paris, pour qu'on la mît au pilon : l'imprimeur obéit. Cependant quelques exemplaires échappèrent à ce grand naufrage ; et, en les lisant, on ne peut concevoir sur quels motifs étaient fondés des ordres si sévères.

D'après tous ces détails sur la vie et les ouvrages de Cavayé, on sera convaincu qu'il n'était dépourvu ni d'esprit, ni de talent ; il possédait de grandes connaissances en littérature, en histoire, en philosophie, et l'art de l'enseignement lui était familier. Malheureusement pour lui une manie d'écrire et de rimer, qui n'aurait pas été bien dangereuse si

elle n'eût été accompagnée de celle de se faire imprimer, vint s'emparer de son esprit et troubler son cerveau; elle fit oublier les qualités qu'il pouvait avoir en partage, et répandit sur tous les instans de sa vie une amertume qui, peut-être, en abrégéa le cours.





Coras. (Jean)

PREMIER DU NOM

Un grand nombre de biographes ont prétendu que ce savant jurisconsulte était né à Toulouse d'une famille originaire de Réalmont; mais il en est plusieurs autres mieux informés, au nombre desquels je citerai Chaudon (1758), une Société de Gens de Lettres (1766), l'Abbé de Feller, la Faille et Dom Vaissette, t. V, page 311, de l'*Histoire générale de Languedoc*, qui ont émis une opinion toute contraire. D'après eux Jean Coras serait né à Réalmont; et, si l'on consulte dans cette ville les traditions populaires, car les registres civils du 16^e siècle sont perdus, on n'aura plus aucun doute à cet égard. D'ailleurs Borel qu'on peut, pour ainsi dire, regarder comme le contemporain et le compatriote de Coras, puisqu'il

écrivait à Castres environ soixante ans après sa mort, vient fortifier cette opinion et lui donner tout le poids de son autorité. Voici en quels termes il s'exprime, page 43 du second livre des *Antiquités de Castres* : « Coras, » homme fort illustre, était natif de trois lieues » de Castres, à sçavoir de Réalmont, etc. »

Il y naquit, en 1513, de Jean Coras et de noble dame Cathérine de Termie.

Nul homme ne montra plus de talent que lui pour la jurisprudence ; il était bien jeune encore qu'on le citait déjà comme un phénomène, et que son nom était célèbre parmi les jurisconsultes. A l'âge où les jeunes gens sont encore sur les bancs de l'école, il donnait, à Toulouse, des leçons publiques de Droit, et il y obtenait les plus grands succès ; il n'avait alors que dix-sept ou dix-huit ans. Sa réputation se répandit non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers, et les Universités les plus renommées se disputaient l'honneur de le posséder. Coras fut appelé successivement à Angers, Orléans, Paris, Padoue, Ferrare ; il y laissa les plus honorables souvenirs, et revint se fixer à Toulouse : cette ville lui plaisait plus que tout autre, parce qu'elle

n'était pas éloignée de son pays natal, avec lequel il entretenait toujours des relations de parenté et d'amitié.

Une place de Conseiller au Parlcment ne tarda pas à lui être offerte ; il l'accepta, et devint bientôt après Chancelier de la Reine de Navarre. Le calvinisme avait pénétré dans le Midi de la France, on le vit un des premiers se prononcer en sa faveur, ce qui lui attira de nombreux et puissans ennemis. A force de le dépeindre comme un homme dont on avait tout à redouter, ils parvinrent à l'éloigner, en 1562 ; son protecteur, ou pour mieux dire son ami le Chancelier de l'Hôpital, lui fit rendre la justice qui lui était due, et on le rétablit dans l'exercice de ses fonctions. Il revint à Toulouse plusieurs années après en avoir été exilé ; mais ayant encore été obligé d'en sortir, lors des dissensions qui s'y élevèrent au sujet du traité de paix de Lonjumeau, en 1568, il se réfugia à Réalmont, où il passa quelque temps auprès de sa famille. Lorsque les esprits furent un peu calmés, Coras revint à son poste : à peine commençait-il à perdre le souvenir des persécutions dont il avait été l'objet, que les

jours atroces et sanglans de la Saint-Barthélemy arrivèrent. La nouvelle des massacres de Paris se répandit dans les provinces avec la rapidité de l'éclair, et la fermentation qu'elle excita dans Toulouse fut portée à son comble.

C'était l'année 1573, d'odieuse mémoire : les étudiants en droit parcouraient les rues en vomissant mille imprécations et se souillant des plus grands crimes. Le malheureux Coras, et plusieurs autres Conseillers au Parlement, tombèrent entre leurs mains et furent impitoyablement massacrés. Leurs assassins, après les avoir revêtus de leurs robes de cérémonie, les pendirent à l'ormeau du Palais, et dansèrent autour de ces cadavres comme des Cannibales autour des victimes qu'ils vont dévorer. Voici de quelle manière en parle le sieur Daubigné dans son langage naïf, t. II, page 28, de sa curieuse *Histoire universelle*. « Entr'autres morts étaient cinq Conseillers » et surtout l'excellent Coras qui, par leurs » remontrances, haussaient le cœur aux condamnés. Ces cinq furent pendus avec leurs » robes rouges devant le Palais. » — Telle fut la fin de Jean Coras. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres une fille qui épousa un juge de Castres nommé Lacger.

Ses différens ouvrages, latins et français, furent presque tous recueillis à Lyon, avant sa mort, en 1558, et forment deux gros volumes in-folio. On estime plus particulièrement ses *Mélanges de Droit civil*. Ils sont encore consultés, aujourd'hui, par les hommes de loi qui veulent s'instruire à fond dans tout ce qui a rapport à leur profession. Quoique les autres productions de Jean Coras, renfermées dans ces deux volumes, soient moins connues, je dois cependant donner les titres des plus importantes.

- 1° *Varie invariis juris partes interpretationes*, volume 3.
- 2° *Centuria memorabilium tum scholanti tum forensium senatus-consultorum curiæ Tolosatis.*
- 3° *De posthumis.*
- 4° *Micellanea, in tu, de justitia et jure.*
- 5° *Du bon et entier Juge.*
- 6° *Paraphrase sur l'Edit des Mariages clandestins.*
- 7° Une histoire fameuse connue sous le nom d'*Histoire de Martinguerre.*

(Ce dernier ouvrage fut imprimé à Paris, en 1572, chez Galliot-Dupré, et il porte pour titre : *Arrest mémorable du Parlement de Tolose, contenant une histoire prodigieuse d'un supposé Mari, advenue de notre temps ; enrichie de cent et onze belles et doctes Annotations, par Jean Coras, Conseiller en la Cour et Rapporteur du procès. Prononcé es arrest généraux le 12 septembre 1560.*)

Lorsque l'*Histoire de Martinguerre* parut, elle fut extrêmement recherchée, parce que l'aventure extraordinaire dont elle retraçait jusqu'aux moindres circonstances, avait occupé tous les esprits. Plusieurs écrivains en ont fait mention. M. de Salengre la rapporte dans ses *Mémoires de Littérature*, t. II, première partie, page 224; mais il fait Jean Coras natif de Toulouse, et il se trompe. Les témoignages que l'on trouve au commencement de cet article, en faveur de Réalmont, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Henri Estienne la cite dans la préface de son *Apologie pour Hérodote*, et il cherche à prouver, par ce moyen, qu'il est arrivé des choses qui, en elles-mêmes, paraissent peu vraisemblables. Gabriel Naudé en parle avec avantage dans son *Instruction sur les Frères de la Rose-Croix*, et Lacroix du Maine la vante beaucoup dans sa *Bibliothèque Française*. Un savant Silésien, M. Tilgner, prétend qu'elle fut traduite en latin et imprimée à Francfort, en 1588, in-8.^o L'auteur de cette traduction était Suræus qui mourut de la peste, pendant que son ouvrage était sous presse. Cette histoire a fourni à M. Catz, poëte Hollandais, le sujet d'un

beau poëme , et depuis elle a contribué à enrichir notre scène de plusieurs mélodrames , que les amateurs de ce genre bâtard ont vivement applaudis.

La vie de Jean Coras a été écrite en latin , in-4^o , par un descendant de cet homme célèbre. (Voyez l'article suivant.)





Coras la Rigaudié. (Jean)

DEUXIÈME DU NOM.

COMBIEN d'erreurs ne trouve-t-on pas chez les biographes, lorsqu'on fait des recherches consciencieuses, et qu'on veut sincèrement découvrir la vérité ! Ce Coras la Rigaudié, qu'ils désignent seulement sous le nom de *Coras*, et qui, en s'en rapportant à ces Messieurs, n'aurait aucun droit d'entrer dans une *Biographie Castraise*, puisqu'ils le font natif de Toulouse, lui appartient cependant d'une manière incontestable. Non seulement il est né à Réalmont, comme le précédent, mais de plus il a habité la ville de Castres, où il lut publiquement quelques-uns de ses ouvrages, et il a été, pendant plusieurs années, pasteur à Roquécourbe. Ce que j'avance, je le prouve.

Ouvrons le recueil des séances de l'Académie de Castres, par M. de Spérandieu.

Séance du 30 août 1650. — « M. Coras (la Rigaudié), de RÉALMONT, M. du Bosc et M. Lavesque, *étudiants en théologie*, ont fait prier » l'assemblée, par M. Gaches, de trouver bon » qu'ils y assistassent, ce qui leur ayant été » accordé, ils y ont assisté et n'ont point voulu » y opiner. »

Séance du 13 septembre 1650. — « M. Coras » la Rigaudié, *proposant en théologie*, de » RÉALMONT, a fait prier l'assemblée, par » M. de Roumens, modérateur, de trouver » bon qu'il y assistât, ce qui lui ayant été » accordé, il y a assisté, et l'a priée de lui » donner son sentiment sur un poëme héroïque par lui fait, intitulé : *Jonas*, duquel » il a lu le commencement, qui a été examiné. »

Séance du 24 février 1651. — « M. Coras la » Rigaudié, *pasteur de Roquecourbe*, a fait » prier l'assemblée, par M. Gaches, de trouver » bon qu'il y assistât....., etc. »

Séance du 2 juillet 1652. — « M. Coras, *pasteur de Roquecourbe*, a fait prier l'assemblée, par M. de Jaussaud, de trouver bon

» qu'il y assistât..... » Séance du 1^{er} octobre 1652, même répétition.

Séance du 24 juin 1653. — « M. Coras, *pasteur de Caiart*, a fait prier l'assemblée, » par M. de Jaussaud, pasteur, de trouver » bon qu'il y assistât, ce qui lui ayant été » accordé, il y a assisté et opiné, et l'a priée » de vouloir lui donner ses sentimens sur » un poëme français par lui fait, intitulé : » *JONAS*, lequel, après la lecture qu'il en » a faite, a été examiné, et pour en faire » un examen plus particulier, il a été donné » ordre à M. de Péliisson de le voir à loisir » et de rapporter à l'Académie les remarques qu'il y aura faites. »

Séance du 8 juillet 1653. — « M. de Péliisson a lu les remarques par lui faites sur le » poëme français de M. Coras, pasteur de » *Caiart*, intitulé : *JONAS*....., etc. »

Ces citations ne laisseront, je l'espère, aucun doute dans l'esprit de mes lecteurs. Nous voyons à Castres, en 1650, Coras la Rigaudié, de Réalmont, simple étudiant en théologie, ayant déjà travaillé à son poëme de *Jonas*, dont il lit le commencement à l'Académie Castraise. Nous voyons le même,

en 1651, pasteur à *Roquecourbe*, continuant d'assister aux séances de cette Académie ; nous l'y voyons encore en 1652 ; enfin en 1653, après avoir quitté *Roquecourbe* pour être pasteur à *Caïart*, il vient de nouveau à *Castres* y faire lecture, le 24 juin, de la totalité de son poëme, sur lequel *Pélisson* fait un rapport le 8 juillet suivant.

Revenons sur nos pas : l'auteur de *Jonas* est donc né à *Réalmont* et non à *Toulouse* ; il était parent de *Coras* le Jurisconsulte, et avait pris d'abord le parti des armes : ce ne fut que pour complaire à sa famille qu'il étudia la théologie protestante. Pasteur à *Roquecourbe* en 1651 et 1652, à *Caïart* en 1653, il se rendit quelques années après dans les environs de *Bordeaux*, devint plus tard Chapelain du *Maréchal de Turenne* et ensuite Ministre à *Tonneins*. Ayant lu les controverses du Cardinal de *Richelieu*, il conçut le projet de changer de religion, et vint à *Montauban* faire une abjuration solennelle, entre les mains de l'Évêque de cette ville.

Cette conduite inattendue lui ayant attiré le blâme de toutes les personnes de sa secte, il crut devoir se justifier, et publia à ce sujet,

à Paris, en 1667, un volume in-12, portant ce titre : *La Conversion de Jean Coras* (1), *dédiée à Nosseigneurs du Clergé de France*. Il réfute, dans ce livre, un autre ouvrage qu'il avait livré à l'impression quelques années auparavant, lorsqu'il était encore calviniste, et qui était intitulé : *l'Impossibilité de l'union entre l'Église réformée et la Romaine*.

Son changement de religion ne l'empêcha point de rendre justice à cet autre Coras, dont il portait le nom, et qui fut massacré à Toulouse (voyez l'article précédent); il avait pour lui la plus grande vénération. Jaloux de le faire connaître dans tous les détails de sa vie publique et privée, il fit imprimer, à Montauban, en 1673, un volume in-4°, estimé encore de nos jours, et qui est intitulé : *Vita J. Corasii senatoris*. Néanmoins ni les productions dont je viens de parler, ni son *Traité des Controverses*, ne l'auraient préservé de l'oubli, si Boileau ne lui eût donné une honteuse célébrité, en le mettant au rang

(1) Le seul titre de cet ouvrage prouve que les biographes ont commis une autre erreur, en donnant à Coras le prénom de Jacques.

des Collettet, des Pradon, des Pelletier, des Bardin, et de tant d'autres misérables auteurs,

« Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches
Vont de *ses* vers malins remplir les hémistiches. »

Qui ne connaît les traits satiriques suivans dirigés contre Coras (car il a aussi composé le poëme de *David*.)

« Le Jonas inconnu sèche dans la poussière,
Le David imprimé n'a point vu la lumière ! »

Oserai-je en faire l'aveu ? Je me méfiais un peu de Boileau ; je savais qu'il avait été quelquefois trop rigoureux et trop sévère envers plusieurs écrivains estimables, et je pensais qu'il pourrait fort bien ne pas avoir rendu justice à Coras : c'est pourquoi j'ai cherché à me procurer les Œuvres de ce dernier, afin de pouvoir juger par moi-même de son mérite. Je vais en rendre un compte détaillé et impartial.

La préface qui précède le poëme, en dix chants, de *Jonas ou Ninive pénitente*, dédié à la Sainte Vierge, est remplie de gasconades, qui amusent beaucoup aux dépens du poëte. Il commence par dire que son ouvrage ayant été assez approuvé par trois ou quatre des meilleurs esprits de la Cour et de l'Aca-

démie, il ne peut manquer de réussir. Il continue sur le même ton; et au lieu de demander à ses lecteurs qu'ils lui fassent connaître les fautes qu'il a commises, il cherche à prouver que ses vers sont parfaits et son plan irréprochable. Quant aux fictions en particulier, il croit ne les avoir employées que fort à propos. « Et certes, dit-il, si j'en avais usé » autrement, j'aurais bien mérité qu'on m'ap- » pliquât la raillerie de cette excellente fa- » seuse de vers qui sut pindariser sur Pindare. » même, en lui reprochant qu'il ne savait rien » faire, parce qu'il ne savait rien feindre. Qu'il » suffise à mes critiques que je n'ai point été » excessif dans mes inventions, et que j'ai » mieux profité de l'avis de la belle Corinne, » que ne fit Pindare, qui lui portant, quel- » ques jours après, un ouvrage tout rempli » de fictions entassées, mérita qu'elle le raillât » une seconde fois en ces termes : *il faut les » semer avec jugement et non pas les jeter à » pleines mains.* »

Pour ce qui est du style « J'ai préféré, ajoutez-il, la douceur et la clarté à la force et à l'éclat des expressions : en quoi, toutefois, » il me semble que j'ai gardé le tempéram-

» ment qui s'éloigne de la bassesse et de la
» trop grande élévation , et je crois que, comme
» je ne me suis point traîné dans la boue , je
» ne me suis point aussi laissé emporter dans
» les nues. »

A la suite de ces beaux raisonnemens , qui ne pêchent point , comme on voit , par trop de modestie , l'auteur explique le sens allégorique qu'il a voulu donner à son poëme. » J'ai
» prétendu (c'est lui qui parle) que Ninive
» représentât l'âme de l'homme , corrompue
» par le péché : son peuple , la foule des passions , qui troublent et agitent l'âme : son
» Roi , la volonté esclave du vice , qui souffre
» et autorise le dérèglement des passions :
» Adine , amante du Roi , la volupté dont
» les charmes sont assez puissans pour retenir la volonté dans les liens de sa corruption naturelle : Raguzel , frère d'Adine , le
» sens qui porte l'âme à douter de la providence de Dieu et qui lui veut ôter la crainte
» de sa justice : Elma , la raison , qui combat le jugement grossier et téméraire du
» sens , qui éclaire , instruit et fortifie la volonté : Jonas , la loi de Dieu , qui est la
» terreur de l'âme corrompue , le frein des ses

passions , le flambeau qui excite l'appréhension des jugemens divins dans la volonté , en y portant la connaissance du péché , et par le secours de la raison , qui est d'accord avec ses oracles , détruit les erreurs du sens , fait rejeter à la volonté éclairée les charmes de la volupté , et , la soumettant à l'obéissance de notre Seigneur , la met en état d'exercer un juste empire sur les passions qui lui obéissent , et qui l'imitent dans la soumission qu'elle rend à l'auteur de la nature et au souverain maître de l'Univers. »

Après avoir lu cette préface singulière , dont je supprime beaucoup de fantâronnades , j'étais impatient d'en venir au poëme et je disais : Boileau n'a pas rendu justice à Coras ; je vais prendre ici le satirique en défaut : j'ouvre le livre , je suis tout ébahi. Une action confuse et embrouillée , nul ordre , nulle proportion dans les parties ; un style incorrect , barbare et boursoufflé ; enfin pas un beau passage , pas un seul vers à pouvoir citer. Tantôt

« Entre cent étrangers que le navire porte
Parait un étranger de qui l'âme est accorte. »

Tantôt ce sont des soldats qui s'avancent à pas précipités

« Et donnent, imprudens, dans les pointes meurtrières
Qu'opposent à leur front mille dextres guerrières. »

Ici, ce sont des ouvriers qui construisent une
tour immense : on les voit

« Chacun prendre sa tâche, et par des soins égaux
Employer les outils sur les matériaux. »

Enfin voici un petit passage d'une descrip-
tion du déluge :

« Cet accident unit les loups et les agneaux,
Et mêle les serpens avec que les oiseaux.
L'un vogue sur un mont, l'un roule et l'autre nage
Où naguère il vaquait aux soins du labourage.
Celui-ci jette l'ancre au milieu des moissons,
Et chacun porte envie au bonheur des poissons. »

Quand j'ai dit qu'on ne trouvait pas un seul
beau vers dans *Jonas*, je me suis trompé. Il
y en a bien quelques-uns, mais

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Ou pour mieux dire, en m'exprimant en fran-
çais,

« Si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer. »

Voici celui qui m'a le plus frappé dans la
description d'une tempête sur mer. Au bruit

de la foudre et à la clarté des éclairs, on voyait de toutes parts, dit le poëte,

« De liquides tombeaux et des gouffres mouvans. »

Laissons en paix *Jonas* et parlons de *David* sur lequel l'auteur fondait de grandes espérances ; car il s'exprime ainsi à la fin de sa préface : « Qu'on se souvienne que je donne *Jonas* comme mon coup d'essai, et que je promets *David* comme mon chef-d'œuvre. »

Ces belles promesses n'empêchent point que le prétendu *chef-d'œuvre* ne vaille pas mieux que le *coup d'essai*. Seulement le style en est plus naturel, et par intervalle on y trouve quelques passages qui ne causent pas trop de dégoût. Ce poëme est terminé par une fiction des plus heureuses, qui, sous une autre plume que celle de Coras, aurait pu produire un effet merveilleux ; témoin, dans la *Henriade*, le songe d'Henri IV, qui n'en est qu'une imitation, quoique, à proprement parler, Voltaire ait fait comme Coras, et qu'il ait puisé cette idée dans Virgile, lequel, à son tour, l'avait empruntée à Homère. Coras fait apparaître à David, pendant son sommeil, le prophète Samuel. Celui-ci lui dévoile cette longue

suite de Rois dont il doit être la tige, et ne la termine qu'à Louis XIV, ce qui fournit au poëte l'occasion de faire l'éloge de ce Monarque. Le règne du Christ est le morceau le moins médiocre de ce songe. Un Ange s'adresse à David et lui dit : Que vois-tu ?

— « Je vois que du côté que se lève l'aurore ,
L'Indien le révere et le Parthe l'adore ,
Que le grand Théodose et le grand Constantin ,
Soumettent à sa croix leur sceptre et leur destin.
Je vois que le Midi sous sa brûlante zone
Tient l'Egypte et le More asservis à son trône.
Je vois que vers le Nord , échauffé par sa voix ,
Les couronnes du Goth reconnaissent ses lois ,
Et que Scythes enfin , Sarmates et Tartares
Doivent en l'adorant cesser d'être barbares.
Je vois vers l'Occident , sous sa puissante main ,
Les aigles belliqueux de l'empire romain ,
Et je vois le lion de l'orgueilleuse Espagne
Soumis à cet agneau que la gloire accompagne. »

Cette citation suffira seule pour faire connaître le mérite de Coras ; elle est , à mon avis , ce qu'il a fait de mieux.

Le poëme de *Jonas* fut imprimé , pour la première fois , à Paris , en 1663 , in-12. Il fut bientôt suivi de *Josué* , qui parut , en 1665 , réuni au premier et à celui de *David* , for-

mant ensemble un volume in-12, sous le titre : d'*Œuvres poétiques*. Enfin , en 1765 , on élagua *Josué* de cette collection , et les deux seuls poèmes de *Jonas* et de *David* virent de nouveau le jour , en un volume in-12 , publié , à Paris , par Charles Angot : tels sont les principaux ouvrages de Coras. L'Abbé de Fel-ler l'accuse , qu'on me permette cette expression , d'avoir fait un quatrième poème intitulé : *Samson* : on a aussi de lui des *Lettres à Boileau*, où il répond à des satires par des satires.

Coras était lié d'une étroite amitié avec le poète Leclerc ; ils composèrent de compte-demi une *Iphigénie*, qui fut jouée sans succès à Paris, dans le 17^e siècle (1). Elle serait tout-

(1) Les exemples semblables à celui de Coras et de Leclerc ne sont pas rares , surtout chez les auteurs de mélodismes et de vaudevilles. Je serai seulement connaître ceux que nous présentent des genres plus relevés , et je me bornerai même à indiquer les plus saillans.

P. Corneille et Quinault travaillèrent , en 1670 , à la *Psichée* de Molière , qui fut représentée dans le mois de janvier 1671 ; l'*Egiste*, joué en 1721 , était de MM. Praslard et Seguinéau ; en 1824 , il parut une *Vestale* à laquelle MM. Flamarion et Lok-roi avaient travaillé en commun. Trois auteurs plus connus , Ancelot , Alex. Guiraud et Alex. Soumet , donnèrent *Pharamond* à l'Opéra , en 1825 , et chacun d'eux en avait fait un acte. Ce même Alex. Soumet associa ses talens à ceux de M. Bel-montel , pour composer une tragédie en cinq actes , intitulée : une *Fête de Néron*, qui fut jouée , en 1829 , sur le théâtre de l'Odéon , avec beaucoup de succès , malgré le dénouement dégoûtant qui termine le cinquième acte. Cyrano de Bergerac avait traité , long-temps avant , le même sujet sous le titre de *la Mort d'Agrippine*.

à-fait oubliée, si elle n'eût fourni à Racine le sujet d'une épigramme que mes lecteurs liront peut-être avec plaisir. La voici :

« Entre le Clerc et son ami Coras ,
Deux grands auteurs , rimant de compagnie ,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le sujet de leur Iphigénie.
Coras lui dit : la pièce est de mon cru.
Le Clerc répond : elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru ,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre. »

Une épigramme, dit-on, ne prouve rien ; celle-ci prouve que les mauvais auteurs peuvent quelquefois leur devoir de la célébrité.

Coras mourut en 1667, âgé seulement de trente-sept ans.



DE PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.



	PAGES.
AVERTISSEMENT.	v
PRÉFACE.	x
ADÉLAÏDE DE TOULOUSE.	i
ADDO.	17
ALAIN-D'ALBRET.	18
ALBERT. (Philippe)	21
ALÈGRE. (Jean)	40
ALFONSE.	42
ALINGRIN. (Jean-Pierre)	44
AMÉLIE DE LAUTREC, évêque.	47
ARMAGNAC (Jean d'), évêque.	48
ARMAGNAC. (Bernard d')	49
ARMAGNAC. (Jacques d')	52
AUDALDE.	59
AZAÏS. (Hyacinthe)	64
AZAÏS. (Antoine-Louis-Rose)	72
BAIMIAC et RAYMOND.	86
BALAND. (Marie-Françoise-Jacquette)	90
BALETTE. (Louis-Claude-Dominique de)	251
BALTAJAN. (Cristophe)	122
BARRAL (Jean-Sébastien de), évêque.	130
BARTHE. (Jacques)	135
BARUTEL. (Bernard)	139
BATAILLER.	149
BEAUJEU. (Honoré de QUIQUERAN de), évêque.	151
BÉRU.	159

	PAGES.
BESPLAS. (Jean-Marie-Antoine Gros de) . . .	262
BONÉ. (Jean)	161
BOREL. (Jacques)	163
BOREL. (Pierre)	168
BORGIA (César), évêque.	180
BOSC-D'ANTIC. (Paul)	193
BOSQUE. (Jean de)	201
BOUFFARD (François de), sieur de Lagarrigue et de Fiac.	203
BOUFFARD (Dominique de), sieur de Lagarrigue. . .	206
BOUFFARD (François de), sieur de Fiac. . . .	208
BOUFFARD (Jean de), sieur de La Grange. . .	209
BOUFFARD (Jean de), sieur de Madiane. . . .	216
BOUFFIL-DE-JUGES.	220
BOURDON. (Jean de)	226
BOURDON. (Jacques de)	232
BOURLEMONT (Charles-François d'ANGLURE de), évêque.	238
BOUSCAT. (Guerin du)	241
BOYER. (Abel)	242
BRÉSILLAC. (Jean-François de)	247
BUDOS. (Balthazar de)	249
CABRIÉ. (Bernard-Guilhaume)	264
CACHIN. (Jean-Marie-François)	269
CAILHASSON. (J. N.)	272
CAIRE. (Jacques)	275
CALAS. (Jean)	276
CANAYE. (Philippe du FRESNE)	287
CARAMAN-BONREPEAUX.	291
CASTELPERS. (Honoré-Pierre BONIES de) . . .	299
CAUL. (Jean)	301
CAVAILLE. (Pierre-Dominique)	304
CAVAYÉ. (Pierre)	318
CORAS. (Jean)	328
CORAS LA RIGAUDIÉ. (Jean)	335

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGES.

- 2, note 1, lig. 1, au lieu de, *époaser*, lisez : *épouser* ;
- 6, lig. 20 à 26, au lieu de, *elle vit son fils, dépouillé de tous ses états par le féroce Simon de Montfort, tomber par trahison entre les mains de son vainqueur*, lisez : *elle vit son fils, dépouillé de tous ses états, tomber par trahison entre les mains de ses vainqueurs, etc.*
- 7, lig. 1, au lieu de, 1200, lisez : 1220.
- 20, lig. 7, au lieu de, 165 ans, lisez : 303 ans.
- 32, lig. 11 et suiv., au lieu de, *l'Académie de Bordeaux, une de celles dont notre compatriote faisait partie, lui décerna une médaille*, lisez : *l'Académie de Bordeaux décerna à notre compatriote une médaille.*
- 42, lig. 9, au lieu de, *lorsque Charles Martel était en guerre avec le Duc Eudes, et qu'il ravageait toute l'Aquitaine, il pénétra*, lisez : *Charles Martel étant en guerre avec le Duc Eudes, et ravageant toute l'Aquitaine, pénétra.*
- 54, lig. 23, au lieu de, *Çarlat*, lisez : *Carlat*.
- 60, lig. 13, au lieu de, *Serdagne*, lisez : *Cerdagne*.
- 91, lig. 3, au lieu de, *Toute occupée de ces plaisirs innocens et des soins que réclamaient sa famille*, lisez : *Toute occupée de ces plaisirs innocens et des soins que réclamait sa famille.*
- Ibid*, lig. 19, au lieu de, *les premières*, lisez : *les premières*.
- 215, lig. 21, *quelle facilité de sacrifice !* supprimez ces mots.

PAGES.

- 117, lig. 10, au lieu de, *malgré la place distinguée qu'elle occupa sur le Parnasse*, lisez : *quoiqu'elle occupe sur le Parnasse une place distinguée.*
- Ibid*, lig. 21, au lieu de, *de vers*, lisez : *des vers.*
- 119, lig. 6, au lieu de, *connaître*, lisez : *connaître.*
- 120, lig. 6, au lieu de, *disputiez*, lisez : *dispensiez.*
- 124, lig. 14, au lieu de, *malgré tous les soins qu'elle se donna pour les retrouver*, lisez : *quoiqu'elle se fût donné beaucoup de soins pour le retrouver.*
- 143, lig. 4, au lieu de, *volume*, lisez : *volumes.*
- 153, lig. 4, au lieu de, *malgré qu'il ait*, lisez : *quoiqu'il ait.*
- Ibid*, lig. 11, au lieu de, *jeune Abbé*, lisez : *docte Abbé.*
- 196, lig. 11, au lieu de, *baratte*, lisez : *basalte.*
- 211, lig. 16, au lieu de, *d'Anville*, lisez : *Damville.*
- 216, lig. 14, au lieu de, *fauch*, lisez : *fauch.*
- 224, lig. 8, au lieu de, *l'hymen qu'il avait conclu*, lisez : *l'hymen que Bouffil-de-Juges avait conclu.*
- 255, lig. 20, au lieu de, *notre époque*, lisez : *notre temps.*
- 261, lig. 24, au lieu de, *e révoltait*, lisez : *le révoltait.*
- 262, au titre, au lieu de, *Gsor*, lisez : *Gros.*
- 269, lig. 10, au lieu de, *sous de maîtres*, lisez : *sous des maîtres.*
- 279, lig. 6, au lieu de, *pareils*, lisez : *pareilles.*
- 282, lig. 19, au lieu de, *ses infortunées*, lisez : *tant d'infortunes.*
- 302, note, lig. 5, au lieu de, *près le moulin*, lisez : *près du moulin.*
- 316, lig. 13, au lieu de, *eh bin!* lisez : *eh bien!*



IMPRIMERIE DE VIDAL AINÉ.

Biographie

&

Chroniques **C**astraises.

« Si ce n'est rien pour la gloire, c'est assez
pour l'amusement. On ne se fait pas un nom
par là, mais on passe doucement sa vie. »
(*Paul-Louis Courier.*)

BIOGRAPHIE CASTRAISE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE,
ANALYTIQUE ET CRITIQUE,

DES PERSONNAGES QUI EN SONT RENDUS CÉLÈBRES
À CASTRES OU DANS SES ENVIRONS, PAR LEURS
ÉCRITS, LEURS TALENS, LEURS EXPLOITS,
DES FONDATIONS UTILES, LEURS VERTUS
OU LEURS CRIMES,

SUIVIE DE

CHRONIQUES

ET

Antiquités Castraises,

Par Magloire Hayral,

JUGE DE PAIX DU CANTON DE CASTRES, MEMBRE
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS ACADÉMIQUES.



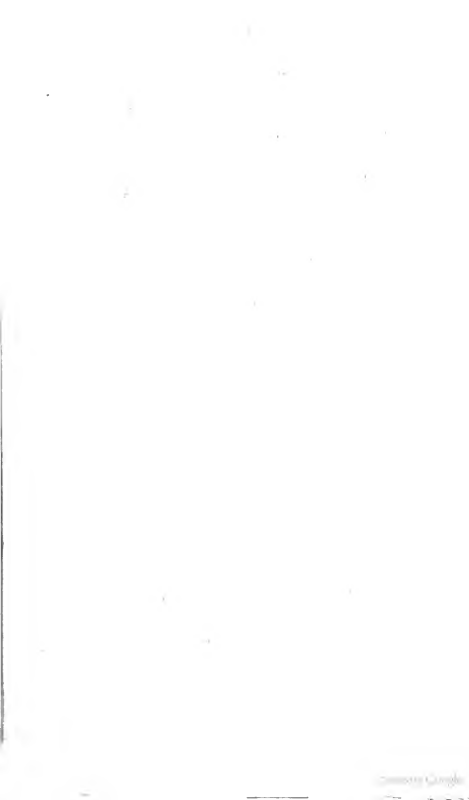
TOME II.



CASTRES,

IMPRIMERIE DE VIDAL AÎNÉ, PLACE ROYALE.

M. DCCC. XXXIV.



BIOGRAPHIE

Castraise.

Dacier. (André)

ON ne saurait trop prodiguer les détails sur la vie et les ouvrages des hommes célèbres ; aussi avons-nous recueilli , avec le plus grand soin , tous ceux qui relèvent la gloire de notre pays. Dacier est, sans contredit, une de nos plus belles illustrations littéraires : ce savant commentateur naquit à Castres, le 6 avril 1651. Son père, Jean Dacier, avocat distingué à la Chambre de l'Édit, jouissait de la plus grande considération : ses talens et sa probité la lui avaient acquise (1). Son mariage , avec Suzanne

(1) On lit, dans le premier volume des *OEuvres mêlées*, de Chevreau, une lettre qu'il écrivait à Jean Dacier, par laquelle il

de Falguerolles, l'avait d'ailleurs établi en rapport de parenté avec les premières familles de nos contrées, et le jeune Dacier trouva constamment auprès d'une mère qu'il chérissait, les leçons et la pratique de toutes les vertus. Il commença ses études dans le Collège de Castres, où l'instruction était, avant le 17 novembre 1664, donnée, en nombre égal, par des professeurs catholiques et protestans; mais, à cette époque, la direction en ayant été entièrement confiée aux jésuites, M. Dacier père, homme très-attaché à la religion calviniste, envoya son fils à l'Académie de Puy-Laurens, d'où sont sortis des écrivains d'un si haut mérite (1).

Le nouvel élève avança avec rapidité dans les sciences, et ses parens voulant favoriser son goût décidé pour les langues anciennes, le placèrent chez Tanneguy-Lefevre, l'un des plus profonds hellénistes du 17^{me} siècle. Celui-ci

prouve combien il faisait cas de lui; il la termine ainsi : « L'avantage que vous tirerez de la dureté du siècle, c'est que vous reverrez bientôt un fils qui vous ressemble par les qualités de l'âme et de l'esprit. »

(1) Le fameux Bayle entre'autres fit ses études dans l'Académie de cette petite ville, située à trois lieues de Castres.

cultivait alors, avec un soin tout particulier, l'éducation de sa fille, qui était déjà regardée comme un prodige de savoir. Dacier étudia le grec auprès de Mademoiselle Lefevre ; il passait à côté d'elle des journées entières, occupé de ses études, mais plein d'admiration pour l'esprit et les belles qualités de sa jeune compagne. L'habitude de se voir, jointe à la conformité des goûts, fit bientôt succéder des sentimens d'une nature différente à ceux que l'amitié avait inspirés d'abord.

M. Lefevre étant mort (1), Dacier sentit vivement cette perte ; mais Mademoiselle Lefevre la sentit bien plus vivement encore. La privation d'un père tendrement aimé la rendait inconsolable ; Dacier chercha à modérer sa douleur : cependant les lois de la bienséance ne lui permettant pas de rester auprès de son amie, rappelé d'ailleurs par ses parens, il s'éloigna : des promesses mutuelles tempérèrent cette pénible séparation.

(1) Une fièvre maligne le conduisit au tombeau, en 1672. Pendant sa maladie, il traduisit dix-huit fables de Lochman, dont il écrivit une partie. Dacier, qui était le seul de ses élèves qu'il eût retenu près de lui depuis quinze mois, et qui ne le quitta pas un moment, écrivit le reste sous sa dictée et le fit imprimer.

De retour à Castres, l'absence et les distractions diminuèrent bientôt la vivacité d'une passion naissante. On fit entrevoir à Dacier que la fortune de Mademoiselle Lefevre n'étant pas en rapport avec la sienne, il fallait penser à un parti plus avantageux.

Rempli de cette idée, et du désir de connaître par lui-même les personnes qui faisaient alors le plus de bruit dans le monde littéraire, il partit pour Paris. Les talens qu'il possédait, les lettres de recommandation dont il était porteur, lui donnèrent l'entrée des meilleures sociétés de la Capitale; il se mit en relation avec des hommes du premier mérite, et, plus tard, leur amitié lui servit beaucoup. Ainsi son voyage à Paris ne fut pas sans succès; mais l'établissement projeté n'eut pas lieu.

Dacier revint dans le sein de sa famille; cependant le séjour d'une petite ville ne pouvait lui plaire long-temps; il ne tarda pas à s'en dégoûter, et il quitta de nouveau son pays natal pour retourner à Paris : ce voyage commença sa réputation et décida de son sort.

Ses amis parlèrent favorablement de lui; ils vantèrent ses talens, son érudition, son activité, et M. le Duc de Montausier l'adjoignit

aux écrivains qui commentaient les anciens auteurs choisis pour l'instruction du Dauphin. Dacier fut chargé de travailler sur *Pompeius Festus*, qu'il fit imprimer en 1681, et qui reçut un accueil justement mérité.

Ayant eu occasion de revoir Mademoiselle Lefevre, l'amour qu'il avait déjà ressenti pour elle, se ralluma avec une nouvelle ardeur. Cette savante jouissait déjà d'une grande réputation dans les lettres; *Callimacque* et *Florus* avaient été publiés, et l'on vantait beaucoup plusieurs autres de ses ouvrages qui n'avaient pas encore vu le jour. Charmé de prendre pour compagne une personne si estimable, dont les goûts, les habitudes, les sentimens étaient parfaitement en rapport avec les siens, il ne balança plus à l'épouser; le mariage eut lieu à Paris, en 1683.

D'après une déclaration de la Cour de France du mois de janvier 1682, les enfans illégitimes ou bâtards devaient être élevés dans la religion romaine, quoique issus de père et mère réformés. M. et Madame Dacier menant un jour leur fille à l'église protestante de Castres, le Consistoire, soupçonnant qu'il n'y avait entre eux qu'un mariage de *conscience*, demanda

à M. Dacier un certificat qui en constatât la validité, et crut avoir trouvé, dans le refus qui fut fait de le produire, la preuve que le mariage, n'avait pas eu lieu.

Citée d'abord dans un *Mémoire anonyme* ; dont l'authenticité ne fut jamais prouvée , cette anecdote a été répétée, depuis, dans l'énorme Dictionnaire de Chauffepié, auteur et Ministre protestant. On ne la retrouve dans aucun autre compilateur ; mais comme elle a donné lieu à des détails qui flétrissent la conduite des époux Dacier, et que certaines personnes seraient peut-être disposées à l'accueillir sans réflexion, nous avons cru devoir les reproduire, et entrer dans l'examen des faits qui peuvent contribuer à éclairer l'esprit du lecteur impartial.

Cette circonstance de la vie de deux personnages célèbres, transmise par un écrivain dont on ignore le nom, ne pourrait avoir eu lieu que dans l'intervalle compris entre 1684, où M. et Madame Dacier vinrent à Castres pour s'occuper des soins de leur salut, et l'année 1685, époque de leur abjuration ; or on parlait déjà du projet qu'ils avaient formé de quitter le culte calviniste ; et si le Consistoire

tint envers eux la conduite qu'on lui attribue, il est à craindre qu'il ait agi ainsi par animosité ou par dépit, et pour chercher à les déconsidérer aux yeux de leurs concitoyens. D'ailleurs le fait ne saurait être prouvé; M. Dacier père vivait encore, et les deux époux logeaient chez lui? Peut-on penser que ce vieillard respectable, environné de l'estime publique, les eût reçus dans sa maison, s'il avait cru qu'ils étaient concubinaires?

Lorsque M. et Madame Dacier, par leur abjuration solennelle, furent rentrés dans le sein de l'église catholique, l'austère voix de la morale leur reprocha-t-elle une cohabitation criminelle? Leur fit-on une loi de recourir au sacrement qui la sanctifie, et, si l'on n'avait eu la certitude de leur mariage, aurait-on permis à ce couple scandaleux de participer à la réception des saints mystères?

Tout porte donc à croire qu'on a cherché, par une odieuse calomnie, à flétrir leur mémoire; mais les écrivains ont apprécié les récits de l'auteur anonyme à leur valeur, et l'indignation des gens de bien en a fait justice.

L'esprit de parti ne se montra-t-il pas aussi trop à découvert dans les inculpations qu'at-

tira sur Dacier et sa femme leur rentrée dans l'église, lorsque, dans le mois de septembre 1685, après une année entière d'études et de méditations, ces deux époux eurent le courage de renoncer publiquement à la religion protestante ? On s'empessa de publier qu'ils s'étaient vendus à la Cour, que l'ambition seule les avait guidés, et que l'intérêt de leur salut les touchait moins que celui de leur fortune. Un de leurs propres parens, Julien Scöpon, ajouta que cette prétendue conversion ne s'était faite à Castres que par ordre du Roi et afin qu'elle fit plus de bruit. Enfin, Chauffepié, que nous ne sommes pas étonnés de retrouver dans cette circonstance, Chauffepié qui, comme nous l'avons dit, est écrivain et Ministre protestant, en croit trouver la preuve dans une lettre écrite de Castres, le 25 septembre 1685. Dacier, après y avoir dit à son ami M. Mitton, qu'il n'a pu lire sans transports de joie la lettre qu'il a reçue de lui, s'exprime en ces termes : *Je suis persuadé que celle que je vous écris aujourd'hui ne vous en donnera pas moins : car elle vous apprendra que ma femme et moi sommes très-bons catholiques. Nous le serions, il y a plus de quatre mois,*

si nous n'eussions ménagé les choses pour rendre notre conversion plus agréable à Dieu et au Roi, et plus utile au pays. Cela nous a heureusement réussi, et, en nous déclarant, nous avons obligé la plus grande partie de la ville à nous suivre. Jeudi dernier nous leur fîmes signer une déclaration très-conforme à la volonté du Roi; cela entraîne tout le reste, et tout Castres sera catholique dans quatre jours, etc.

Il est étonnant de voir de quelle manière Chauffepié torture le sens de tous les mots de cette lettre intéressante. Nous la livrons au jugement de ceux que la passion n'aveugle point; ils n'y trouveront, nous en sommes sûrs, que les expressions de zèle pour la religion et de dévouement pour le Roi; mais si, comme veut le faire entendre Chauffepié, Dacier n'avait abjuré le calvinisme que par suite d'un accord avec Louis XIV, ne se serait-il pas hâté de se rendre à Paris, pour faire parade de sa nouvelle croyance et pour y recevoir le prix de son apostasie? Bien loin de là; il vécut longtemps à Castres dans une retraite profonde, et il fallut un ordre du Monarque pour que les deux époux allassent reprendre leurs tra-

vaux littéraires. Au reste, ils méprisèrent toujours les calomnies dont ils furent l'objet ; peut-être eussions-nous mieux fait d'imiter leur exemple !

Dacier ne tarda pas à publier des ouvrages qui lui acquirent beaucoup de célébrité ; aussi lorsqu'en 1695 l'Académie des Inscriptions eut une place vacante, par la mort de M. Felihien, il n'eut qu'à se mettre sur les rangs pour l'obtenir. A la fin de la même année, il fut admis à l'Académie Française, et y succéda à M. F. de Harlay, Archevêque de Paris. Dès ce moment on le vit travailler, avec une activité sans égale, à la nouvelle édition du Dictionnaire qu'elle se disposait de donner au public, et qui parut en 1718 : l'Abbé Regnier-Desmarais et lui eurent le plus de part à ce grand ouvrage. M. l'Abbé de Saint-Pierre avait été d'avis qu'on leur en fit honneur, en mettant leurs noms après le titre ; mais ce conseil ne fut pas suivi.

L'Académie des Inscriptions ayant reçu en 1701 une nouvelle forme, André Dacier fut cependant maintenu pensionnaire. Le Roi l'honora de la charge de *Garde des livres du Cabinet du Louvre*, et lui accorda une pension

de mille écus , moins pour récompenser ses utiles travaux ; que pour lui témoigner sa satisfaction de la part qu'il avait prise à l'*Histoire de Louis XIV*, par médailles , que Dacier eut l'honneur de lui présenter. La place de Secrétaire de l'Académie Française étant devenue disponible à la mort de M. l'Abbé Desmarais , elle lui fut confiée sans opposition , et il la remplit , de la manière la plus honorable , jusqu'à la fin de ses jours. En 1717 , il obtint un brevet de retenue de dix mille écus , sur la charge de *Garde des Livres du Cabinet* ; enfin , lorsqu'elle fut réunie à celle de Bibliothécaire du Roi , il semblait naturel qu'il en perdît les prérogatives ; mais , à l'étonnement général , elles lui furent conservées , et même , ce qui n'était jamais arrivé , la survivance en fut donnée à son épouse.

Vers l'année 1697 une question littéraire s'éleva , chez le Président de Lamoignon , entre Dacier et l'aimable Marquis de Sévigné ; il s'agissait du passage d'Horace : *difficile est propriè communia dicere* , que Dacier avait traduit d'une manière , et auquel M. de Sévigné donnait un sens différent. Celui-ci adressa à M. de Lamoignon , qui avait été pris

pour juge de cet intéressant procès , sa première dissertation , à laquelle il donna le nom de *Factum*. Dacier lui répondit avec son savoir accoutumé ; le Marquis riposta par une nouvelle requête qu'il appela *Contredit*. Son adversaire le réfuta encore , et M. de Sévigné ferma en quelque sorte la discussion par un second et dernier *Contredit*. Il ne paraît pas que la cause ait été formellement jugée , du moins la sentence de M. de Lamoignon ne nous est point parvenue. Desfontaines parle de cette discussion dans son journal l'*Observateur* , et après avoir rapporté le *Factum* ingénieux de M. de Sévigné , il s'exprime ainsi : « Pour M. Dacier , il se défend en savant , » et c'est tout dire. Des expressions maussades » et injurieuses font les ornemens de son érudition. » — Voltaire , qui écrivit contre Desfontaines une longue diatribe sous le titre de *Préservatif* , a voulu relever le petit passage que nous venons de citer , et prouver que Dacier s'était conduit avec toute la politesse possible ; mais le *Préservatif* porte d'un bout à l'autre un cachet d'humeur et de fausseté dont on doit se méfier ; et , en lisant les dissertations de Dacier , on reste convaincu que

Desfontaines n'a pas été injuste à son égard. Dacier y parle du Marquis de Sévigné avec dédain et hauteur ; il répète à chaque page *qu'il n'y a que des absurdités et des erreurs*, dans les écrits de son jeune adversaire. *Est-ce à lui*, ajoute-t-il, *à régler l'usage des mots latins ?* Pourquoi pas ? M. de Sévigné connaissait très-bien la langue d'Horace, et quoique plus occupé de plaisirs que d'études, il prouva qu'il pouvait lutter avec avantage contre des savans, et que l'esprit était héréditaire dans sa famille. Dacier avait tellement pris à cœur cette discussion qu'il y revint encore lorsqu'on la croyait finie : il s'exprima ainsi dans une note de sa traduction d'Horace : « Ceux » qui ont cru qu'il appelait ici *communia* des » choses communes et ordinaires, des caractères connus et traités par d'autres poètes, » se sont infiniment trompés ; ils jettent Horace dans une contradiction manifeste, puis- » qu'il conseille immédiatement après de » s'attacher aux caractères connus. Cette manière est assez éclaircie ; il n'est pas nécessaire de réfuter plus long-temps ce sentiment » qui n'a rien que d'*absurde*. » Cependant il est reconnu que Dacier se trompait ; nous

devons à Desmarais une nouvelle interprétation, généralement adoptée, et que Batteux a suivie, en traduisant assez faiblement : « Il » est bien difficile de *donner* des traits propres » et individuels aux êtres purement passifs. » Au reste, quoique Dacier ait eu des torts envers le Marquis de Sévigné, il termina son dernier Mémoire en lui demandant son amitié, ce qui doit réparer l'àpreté de quelques expressions.

Toutes les pièces de cette procédure furent réunies en un volume in-12, publié en 1698. On jugea à propos de les intituler : *Dissertation sur l'Art poétique d'Horace*, quoiqu'elle ne soit consacrée, comme on le dit fort bien dans l'explication du titre, qu'à l'examen de cette question : *Si un poète doit préférer les caractères connus aux caractères inventés* (1).

Ce n'est point la seule discussion que Dacier ait eu à soutenir au sujet des anciens, dont il idolâtrait pour ainsi dire jusqu'aux défauts. M. Masson avait publié à Leyde, en 1708,

(1) Ceux qui désireront de plus grands détails sur cette dispute, les trouveront dans la *Bibliothèque française* de l'Abbé Gouget, t. III, page 73 et suivantes, et dans l'*Histoire critique de la Répub. des Lettres*.

une vie d'Horace, dans laquelle il relevait avec aigreur divers endroits des notes de Monsieur Dacier : celui-ci en fut tellement irrité qu'il répondit à son adversaire par un petit volume in-12, intitulé : *Nouveaux éclaircissemens sur les OEuvres d'Horace, avec la Réponse à la Critique de M. Masson, ministre réfugié en Angleterre*. On est fâché de rencontrer dans cet ouvrage des phrases et des expressions peu dignes de la polémique. Masson avait donné l'exemple ; mais notre compatriote n'aurait pas dû l'imiter. Loin de persuader son antagoniste, il ne fit que s'attirer une réponse virulente qui lui causa beaucoup de peine, et qu'il eut évitée s'il se fût conduit, dans cette occasion, avec moins de hauteur et plus de politesse.

Ce fut en l'année 1717 ou, suivant d'autres, en 1720 (1), que Dacier perdit sa savante épouse ; il eut besoin de toute la résignation d'un philosophe chrétien pour supporter cette perte sans en être accablé. Ses nombreux amis s'empressèrent de lui pro-

(1) L'incertitude de cette date sera éclaircie dans la notice suivante.

diguer des consolations, et il reçut des lettres de condoléance de la part des personnes les plus marquantes ; mais rien ne pouvait le distraire de sa douleur. On lit, à ce sujet, quelques détails attendrissans dans les Mémoires de Madame de Staal, alors Mademoiselle de Launay. Après avoir parlé de son séjour à la Bastille, elle s'exprime ainsi : « M. et Madame Dacier » prirent beaucoup de part à ma captivité, » et m'en donnèrent des témoignages autant » qu'il leur fut possible ; ils n'en prirent pas » moins à ma délivrance, et M. Dacier, tout » affligé qu'il était de la maladie dangereuse » de sa femme, m'écrivit une lettre pour elle » et pour lui, remplie de la plus grande estime et du plus grand intérêt à ce qui me » regardait. Il perdit cette femme célèbre, si » précisément faite pour lui (1). Sa douleur » fut de celles où l'on sent l'impossibilité de » réparer sa perte. J'en compris l'étendue et » lui témoignai, par une lettre, combien j'en

(1) Cette réflexion de Madame de Staal nous rappelle quelques propos qu'on attribue à Dacier. On prétend que peu de jours après que sa femme eut rendu le dernier soupir, il s'écria, en versant des larmes, *quelle perte j'ai faite ! depuis trente ans elle n'avait pas senti, autrement que moi, un passage grec ou latin.*

» étais touchée. La réponse qu'il me fit mar-
» quait l'excès de son affliction et le gré qu'il
» me savait de la part que j'y prenais. Je lui
» écrivis, six semaines après, de la part de
» Madame la Duchesse (du Maine); je vis dans
» sa réponse le même degré de sensibilité que
» dans les premiers momens de son malheur :
» j'y compatis véritablement *et puis je n'y*
» *pensai plus* » (1).

Je n'y pensai plus, dit Madame de Staal, avec la légèreté qui la caractérise; cependant un peu plus tard elle fut au moment de prendre la place de celle dont M. Dacier pleurait la perte.

« Environ un an après, ajoute-t-elle, la
» Duchesse de la Ferté, que ma captivité avait
» ranimée pour moi, me dit, revenant de
» Versailles, j'ai trouvé chez le Maréchal de
» Villeroi ce pauvre Dacier; il fait peine à
» voir : il nous a dit qu'il était aussi affligé
» que le premier jour et prêt à mourir de
» désespoir. Eh bien, lui ai-je dit, il n'y
» a qu'un moyen de vous consoler; il faut
» vous remarier. Bon Dieu! s'est-il écrié,

(1) *Mémoires*, t. II, pages 107 et 108.

» quelle femme pourrait remplacer celle que
» j'ai perdue ? — Mademoiselle de Launay ,
» ai-je répondu ; il est demeuré tout étonné ,
» et après quelques momens de réflexion , il
» a repris : c'est la seule dans le monde avec
» qui je pusse vivre et qui n'offensât pas la
» mémoire de Madame Dacier. Le Maréchal
» et moi le voyant ébranlé , avons appuyé la
» proposition , et nous l'avons tout-à-fait dis-
» posé à l'entendre ; c'est un homme célèbre
» qui a du bien ; vous remplacerez une femme
» illustre ; ce mariage sera aussi honorable
» qu'utile. ».

Un voyage que la Duchesse de la Ferté fit à la campagne , l'ayant empêchée de donner des suites à ce projet , il fut repris par M. de Valincourt. Les grands avantages que Dacier offrit à Mademoiselle Delaunay , et qui s'élevaient à vingt-cinq mille écus , les vives instances de Mesdames de Réal , de Chiveny et de la Duchesse d'Orléans , triomphèrent de la répugnance qu'elle avait d'abord témoignée. Mais avant de s'engager d'une manière irrévocable , elle voulut faire une tentative auprès d'un de ses anciens amans , qui lui était encore cher : elle écrivit au Chevalier de Menil ,

et lui communiqua son projet. Le Chevalier , entièrement refroidi , fit une réponse évasive , *semblable à ces oracles mystérieux dont les divers sens ne manquent pas de se prêter à ce que l'on désire*. Dès-lors elle prit son parti ; en vain Madame de Lambert lui disait : *que ferez-vous d'un homme tout hérissé de grec , et quel cas fera-t-il de vous qui n'en savez pas un mot ?* En vain fut-elle l'objet des plaisanteries de ses amies : elle fit savoir à Dacier qu'elle était résolue à l'épouser. Un mal violent ayant forcé celui-ci à demander à son tour un délai , elle alla le trouver chez lui ; il quitta l'Académie pour aller la recevoir , et ne pouvait presque plus parler. Cependant il témoigna à Mademoiselle Delaunay un grand désir et beaucoup d'espérance de vivre avec elle ; mais il mourut deux jours après d'un ulcère au gosier , le 18 septembre 1722.

L'enthousiasme de ce savant commentateur pour les anciens l'exposa à mille plaisanteries , que nous nous abstiendrons de répéter. Pavillon disait de lui : *c'est un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Voltaire a prétendu depuis qu'il connaissait tout des anciens , hors la grâce et la finesse , et tout le

monde connaît ces vers charmans du *Temple du Goût* :

« Là j'aperçus les *Dacier*, les *Saumaises*
Gens hérissés de savantes fadaïses,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser ? Nous, Monsieur, point du tout,
Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude.
Le goût n'est rien ; nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point. »

Rendons à *Dacier* la justice qui lui est due.
Si son style n'a pas cette grâce, cette souplesse
qui caractérisent les belles productions du
siècle de Louis XIV, il racheta ces imperfec-
tions par d'autres qualités plus solides, quoi-
que moins brillantes. Chez lui on trouve
toujours à s'instruire, et nous lui devons de
la reconnaissance pour avoir fait passer dans
notre langue de nombreux ouvrages, qui ont
fait faire des progrès immenses à notre litté-
rature. En voici les titres auxquels nous avons
ajouté des particularités importantes.

- 1^o Une édition de *Pompeius Festus* et de *Verrus Flacus ad usum Delphini*, avec des notes savantes. Paris, 1681. — 1689. — 1709. Amsterdam, 1726.

Plusieurs écrivains se sont occupés de ces deux auteurs ; mais le travail de Dacier surpasse tous les autres. Il le soigna beaucoup pour répondre dignement à l'attente de M. de Montausier qui le lui avait confié : les corrections et les supplémens qu'il y ajouta donnèrent la plus haute idée de son savoir et de la droiture de son jugement. Les notes en sont d'autant plus précieuses qu'on n'y trouve point ce vain étalage d'érudition, qui déprécie quelques-uns de ses autres ouvrages.

- 2^o *Nouvelle traduction d'Horace*, accompagnée d'observations intéressantes, 10 volumes in-12, Paris, 1681. — 1689. — 1709.

La publication de cet ouvrage acquit à l'auteur une grande réputation, et eut un débit prodigieux. On lit, à ce sujet, dans le *Biblæana*, de M. Brossette, page 494 : « L'Horace » de M. Dacier est de ses livres celui qui s'est » le mieux vendu. Je puis dire que c'est moi » qui ait fait connaître les Satyres d'Horace ;

» on ne parlait que de ses Odes. Je m'appliquai
 » à lire ses *Sermones* ou ses *Épîtres* ; j'y trou-
 » vai mille beautés et je m'appliquai à écrire
 » dans ce genre. Tout le monde voulut revoir
 » son Horace, et voilà ce qui a tant fait ven-
 » dre le livre de M. Dacier. »

On ne lui a guère reproché qu'un peu de sécheresse et de dureté dans le style. Les sentimens ne sont pas si uniformes sur les longues remarques qui l'accompagnent ; les uns trouvent les recherches savantes et la critique judicieuse ; les autres parlent de Dacier comme d'un compilateur sans goût, qui a préféré la ridicule vanité d'étaler une érudition assez froide au plaisir solide, de ne dire que ce qu'il fallait pour éclaircir les endroits obscurs de l'auteur dont il avait entrepris de faciliter l'intelligence ; d'autres prétendent qu'il a fort bien éclairci plusieurs endroits d'Horace ; mais qu'en général il n'a pas été heureux à nous en développer le sens. Ce qui est positif, c'est que cette traduction est bien loin de donner une idée précise des grâces et de l'harmonie poétique de l'original. Si Horace dit à sa maîtresse :

« *Miseri quibus*
Intentata nites ! »

(Liv. I, ode 5.)

Dacier s'exprime ainsi : *Malheureux sont ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître.*

Faut-il rendre en français ce beau passage ?

*« Nunc est bibendum , nunc pede libero
Pulsanda tellus. . . »* (Liv. I, ode 37.)

Voici la traduction de Dacier :

*C'est maintenant mes amis qu'il faut boire
et que , sans rien craindre , il faut danser
de toute sa force.*

Je m'arrête. De pareilles remarques nous mèneraient trop loin. Ajoutons cependant , pour être impartial , qu'alors les traducteurs ne s'occupaient nullement des grâces du style ; ils ne se doutaient pas que c'est le style qui rend la force ou la faiblesse des pensées.

3^e *Réflexions morales de l'Empereur Antonin.* Paris , 1691 , 2 vol. in-12.

(Cet ouvrage n'appartient pas en entier à notre compatriote , quoiqu'il ait été publié sous son nom. Madame Dacier y a eu beaucoup de part. (Voyez son article.)

C'est dans les remarques dont il l'a enrichi que se manifeste plus particulièrement sa prédilection en faveur des anciens ; elle était si

grande, qu'il n'apercevait pas chez eux le moindre défaut. Pour cacher ceux qu'on leur attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes; il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens, et il croit retrouver les préceptes du christianisme dans la morale des anciens philosophes.

4° *La Poétique d'Aristote*, contenant les règles les plus exactes pour juger des poëmes héroïques et des pièces de théâtre, la tragédie et la comédie, traduite en français, avec des remarques critiques sur tout l'ouvrage. Paris, 1692, in-4° et in-12, réimprimé en Hollande in-12.

Cette traduction, qui n'a pas été surpassée par celle de l'Abbé Batteux, est le chef-d'œuvre de Dacier. D'après le jugement des savans, il est difficile de mieux entrer dans le sens de son auteur; ils ont aussi donné beaucoup d'éloges aux remarques, dont il a enrichi son travail pour éclaircir le texte qui est obscur en plusieurs endroits: la préface en est excellente. Dacier y considère principalement quatre choses: l'auteur dont il a traduit l'ouvrage, le temps où il a donné ses règles, la manière de les donner et les effets qu'elles ont produits.

5. *Les Vies des Hommes illustres de Plutarque*, revues sur les manuscrits et traduites en français, avec des remarques historiques et critiques. Paris, 1721, 8 vol. in-4°; Amsterdam, 1723, 9 vol. in-8°. Il y a eu une nouvelle édition d'Amsterdam, en 1735, en 10 vol. Le second contient les vies faites par M. Rowe et traduites de l'anglais, par l'Abbé Belanger. Autre édition : Lyon, 1803, 14 vol. in-12.

L'apparition de cet ouvrage fit époque dans la littérature; il reçut les applaudissemens du public : la traduction en est fidèle, élégante et facile. Les remarques qui l'accompagnent et les comparaisons que Dacier a suppléées lui font beaucoup d'honneur. Le *Journal des Savans*, dit à ce sujet : *Dacier a si heureusement imité l'arrangement, le tour et les expressions de l'auteur, que Plutarque lui-même se ferait honneur en adoptant de pareils supplémens*. On sent tout ce que cet éloge a d'honorable; néanmoins les rédacteurs de la *Bibliothèque française* doutent que la traduction qui en est l'objet fasse oublier celle d'Amiot. « Soit justice, soit prévention, ajoutent-ils, » nous trouvons dans cette dernière, toute dé- » crépite qu'elle est, et même parmi une foule » de fautes et d'expressions qui ont vieilli,

» certain tour original, un nombre, une vacité que nous cherchons inutilement dans la plupart des livres modernes. »

Cette opinion n'est pas généralement adoptée : on relit Amiot à cause de sa gracieuse naïveté ; mais il est moins fidèle que Dacier et celui-ci est beaucoup plus souvent consulté.

Notre savant compatriote ne publia pas son ouvrage tout à la fois ; il commença en 1694 par faire paraître le premier volume seulement, pour voir de quelle manière il serait reçu, et ce n'est que plus tard qu'il livra les autres à l'impression. Madame Dacier avait eu part à ce premier volume. (Voyez son article.)

6. *L'Œdipe et l'Electre* de Sophocle. Paris, 1693, in-12.

Après avoir donné, dans ses commentaires sur *Aristote*, des règles et des principes de poésie, Dacier voulut fournir des modèles à imiter. C'est, sans doute, ce qui lui fit entreprendre la traduction de ces deux tragédies ; mais elle eut peu de succès : on la trouva froide et décolorée. En général il n'a réussi qu'en traduisant des ouvrages de prose. La poésie qui

« passe par ses mains perd tous ses charmes, et il a justifié ce que Boileau disait de lui.

« Homme qui fuit les grâces et que les grâces fuient. »

- 7° *Les Œuvres d'Hippocrate*, traduites en français, avec des remarques et conférées sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Paris, 1697, 2 vol. in-12.

Voici de quelle manière en parle le *Journal des Savans* : « M. Dacier a traduit fidèlement le texte, en a égalé la brièveté et en a évité l'obscurité. » Cet ouvrage est très-estimé.

- 8° *Les Œuvres de Platon*, traduites en français, avec des remarques et la vie de ce philosophe, avec l'exposition des principaux dogmes de sa philosophie. Paris, 1697, 2 vol. in-12.

En prenant ces deux volumes et en les jugeant seulement par leur titre, on croirait tenir entre les mains la traduction complète de tous les écrits de Platon : cependant ils ne renferment que quelques-uns de ses dialogues. Pourquoi Dacier les avait-il intitulés ainsi ? Ces deux volumes devaient-ils être suivis de plu-

sieurs autres? Nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit, la nouvelle version que M. Cousin vient de publier a fait entièrement oublier celle de Dacier.

9° *La Vie de Pythagore, ses Symboles, ses Vers dorés : la Vie d'Hieroclès et son Commentaire sur les Vers dorés.* Paris, 1706, 2 vol. in-12.

(En 1701, il parut un nouveau règlement pour l'Académie des Inscriptions, d'après lequel chaque Académicien devait entreprendre un ouvrage conforme au genre de ses études et à son génie. Dacier choisit celui-ci, ainsi que la traduction d'Epictète, qui le suivit de près. Toutes les particularités de la vie de Pythagore, ses sentimens, ses sentences y sont exposés avec précision et clarté.)

10° *Manuel d'Epictète, avec cinq Traités de Simplicius sur des sujets importans pour les mœurs et la religion, traduits en français, avec des remarques.* Paris, 1716, 2 vol. in-12.

En tête de cette traduction on trouve la vie d'Epictète et une préface. Ces deux morceaux sont très-bien faits ; la préface surtout offre le plus grand intérêt. L'auteur, dans une longue digression amenée fort à propos, réfute avec beaucoup d'art et de discernement,

ce que M. l'Abbé Terrasson a dit en faveur de l'opéra, dans sa dissertation sur Homère.

- 11° Deux articles dans le *Journal des Savans*, des 25 juin et 11 juillet 1718, portant ce titre : *Réponse de M. Dacier aux critiques que l'on a insérées dans l'Europe savante, sur la traduction des Vies de Plutarque.*

En parlant de ce dernier ouvrage, nous avons dit que, dans l'intention de consulter l'opinion publique, Dacier avait commencé par en publier un volume. Lorsqu'on annonça que la traduction complète allait paraître, les auteurs de l'*Europe savante* prétendirent que l'échantillon n'avait pas contenté tout le monde, et qu'on trouvait beaucoup à redire soit dans le style, soit dans les notes. C'est pour repousser cette critique que Dacier composa ces deux articles. Mais l'*Europe savante* ne se tint pas pour battue; elle chercha, par une réplique qui parut dans le numéro du mois d'août suivant, à justifier ce qu'elle avait déjà avancé.

- 12° *Discours prononcés à l'Académie Française*, lorsqu'il y fut reçu à la place de M. de Harlay. Paris, 1695, in-4°, et dans les recueils de l'Académie Française.

- 13° Réponse qu'il fit, en qualité de Directeur, au *Discours de M. Cousin*; en 1697, et à celui de M. Boze, en 1715, insérés dans les recueils de l'Académie Française.
- 14° *Dissertation sur l'Origine de la Satire*, insérée dans le t. II des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, édition de Hollande.
- 15° *Notes sur Longin*. (Boileau en fait un grand éloge dans la préface de sa traduction de ce célèbre réthoricien; il les appelle très-savantes et les a jointes aux siennes. Il s'exprime ainsi en parlant de Dacier : « C'est non seulement » un homme de très-grande érudition et d'une » critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus aimable qu'elle accompagne rarement un grand savoir. »)
- 16° Dacier a aussi participé aux explications historiques qui se trouvent dans l'*Histoire de Louis XIV par médailles*. Il nous apprend lui-même, dans ses remarques sur l'ode 29 du livre III d'*Horace*, qu'il avait fait un commentaire sur *Théocrite*. Nous savons de plus qu'il fit des notes sur *Quinte Curse*, puisqu'elles sont en manuscrit à la Bibliothèque royale, et l'on prétend qu'il laissa parmi ses papiers un petit *Traité de la Religion*, fruit de ses pensées et de ses méditations avant de rentrer dans l'Eglise romaine; mais ces trois derniers ouvrages n'ont jamais été imprimés.



Dacier. (Anne)

LES hommes qui ont le plus d'esprit et de talent sont quelquefois les plus faibles et les plus crédules ; Tanneguy-Lefevre en est une preuve. Lorsqu'en 1651, Marie Olivier sa femme le rendit père, à Saumur, de cette fille dont nous allons nous occuper, et à laquelle on donna le nom d'Anne Lefevre ; il appela un astrologue et le consulta sur la destinée de son enfant. Cet homme lui annonça une fortune et un éclat qui ne pouvaient convenir à une personne de ce sexe, et que Mademoiselle Lefevre a cependant pleinement justifiés ; elle touchait déjà à sa onzième année et les lettres lui étaient encore totalement étrangères. Les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature demeureraient inconnues et cachées : le hasard les fit paraître au grand jour.

Un de ses frères, qui prenait ses leçons de-

vant elle, ayant balbutié en répondant à quelques questions, elle le souffla avec un tact si fin, si délicat, qu'elle éveilla l'attention de son père; dès ce moment M. Lefevre commença à lui prodiguer tous ses soins, et bientôt il ne fit plus rien sans la consulter. Après avoir appris le latin, elle étudia le grec, qui eut pour elle tant de charmes, qu'il ne lui fallut pour le savoir que le temps qu'on met ordinairement à en connaître les premiers principes : l'italien ne fut pour elle qu'un délassement. On la vantait déjà beaucoup, lorsqu'elle se rendit tout-à-fait célèbre en publiant une belle édition de *Callimaque*, enrichie de notes savantes, qui parut en 1674. M. Lefevre avait promis de s'occuper de cette entreprise; la fille eut la gloire d'acquitter les promesses du père (1).

M. le Duc de Montausier, désirant l'adjoindre aux écrivains qui faisaient alors des tra-

(1) Dans la préface d'un de ses ouvrages, Madame Dacier ne dissimule pas que certains savans avaient peine à deviner le motif qui avait porté M. Lefevre à l'élever dans l'étude des belles-lettres; elle leur répond, en peu de mots, qu'en cela il n'avait eu autre chose en vue que de faire en sorte qu'il y eût au monde une fille qui pût un jour leur reprocher à eux-mêmes leur négligence et leur paresse à cultiver la littérature.

ductions à l'usage du Dauphin , se rendit chez elle : il la pria de répondre à ses vues , et ce n'est qu'après de vives instances qu'il parvint à vaincre sa modestie. Lorsque le travail de Mademoiselle Lefevre fut publié , l'Europe s'étonna qu'une si jeune personne eût tant de savoir et d'érudition.

L'Académie Française regretta , pour la première fois , que ses statuts ne lui permissent point d'admettre les femmes dans son sein , et Lamothe , l'un de ses membres les plus distingués , pour dédommager Mademoiselle Lefevre , fit à sa louange une belle Ode , qu'il lut dans une séance publique , honneur qui n'a été accordé à aucune autre femme. Voici la strophe la plus remarquable :

« Ce Ministre dont les ouvrages
Egaleront le cours des ans ,
Fonda , pour éclairer les âges ,
Ce sanctuaire des savans.
A ce sexe , qui sur ses traces
Veut moins de Muses que de Grâces ,
Il ferma cet auguste lieu ;
Mais il t'eut réservé ta place
Si les oracles du Parnasse
T'avaient prédite à Richelieu. »

L'Académie de Ricovrati , de Padoue , dont

les réglemens n'étaient pas si sévères, admit cette femme célèbre au nombre de ses membres en 1684. Madame Dacier, justifiant la confiance que M. le Duc de Montausier lui accordait, avait déjà publié *Florus*, *Aurelius Victor*, *Eutrope*, *Dictis de Crète*, ce qui fit dire à Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, octobre 1684 : « Voilà notre » sexe hautement vaincu par cette savante, » puisque dans le temps que plusieurs hommes » n'ont pas encore produit un seul ouvrage, » Madame Dacier en a déjà publié quatre. »

La renommée de Mademoiselle Lefevre s'étant répandue au loin, Christine, Reine de Suède, forma le dessein de l'attirer à sa Cour et l'envoya complimenter par le Comte de Conygmack. Peu de temps après, elle lui écrivit, de sa main, l'engagea vivement à renoncer à la religion calviniste, et lui fit les offres les plus flatteuses pour la décider à aller s'établir en Suède. « Par quel charme secret, lui » disait-elle, avez-vous su accorder les Muses » avec les Grâces ? Si vous pouviez attirer la » fortune à cette alliance, ce serait un assortiment presque sans exemple, et auquel on » ne pourrait rien souhaiter de plus, si ce

» n'est la connaissance de la vérité qui ne
» peut être cachée long-temps à une fille qui
» peut s'entretenir avec les Saints auteurs ,
» dans leurs langues naturelles. » Mademoi-
selle Lefevre résista à ces instances (1). Au lieu
de quitter sa patrie , qui était fière de la possé-
der , elle s'y fixa pour toujours , en épousant
M. Dacier en 1683.

On a prétendu qu'avant de contracter cette
union , elle avait été mariée à un libraire de
Saumur , nommé *Jean Lesnier*. Ce fait , men-
tionné dans la *Bibliothèque française*, se trouve
avec de grands détails dans le *Dictionnaire* de
Chaufepié. Il y est rapporté que M. Abbadie
étant à Paris refusa d'aller loger chez M. Da-
cier , parce que le bruit courait que celui-ci
vivait avec Mademoiselle Lefevre , qui l'avait
suivi après avoir quitté le mari que son père
lui avait donné.

(1) M. Lefevre avait témoigné moins de scrupule dans une
autre circonstance. Au moment qu'il mourut il était sur le point
de partir pour Heidelberg , où l'Electeur palatin , Charles-
Louis , l'appelait. Quelle perte pour les lettres si ce projet s'était
effectué ! Sa fille l'aurait infailliblement suivi , car alors elle
n'était point mariée , et la France eût été privée des savans
ouvrages dont elle l'a enrichie.

Toutes ces assertions méritent peu de confiance. M. de Bosc a bien parlé de ce premier mariage; mais il n'a rien trouvé dans la conduite de Madame Dacier qui fut contraire à l'honneur. Nous lisons dans un de ses ouvrages : *Mademoiselle Lefevre, libre d'un premier engagement, que la modicité de la fortune de son père l'avait obligée de contracter à Saumur, et qui avait été de si peu de durée qu'elle n'y avait pas seulement perdu son nom de fille, vint s'établir à Paris, etc.* (1).

Après ce témoignage de M. de Bosc, pourrait-on croire, ce que dit encore Chauffepié, que le sieur Lesnier chassa de chez lui sa femme et un enfant dont elle venait d'accoucher, et que les menaces d'un ami de M. Lefevre le forcèrent à reconnaître cet enfant, quoiqu'il ne crût pas en être le père ?

Mais la réputation de Madame Dacier était de nature à exciter plus d'un sentiment d'envie, et il n'est pas étonnant qu'on se soit attaché à la flétrir (2).

(1) Voyez *Hist. de l'Académie des Inscriptions*, t. III, page 621, édit. de Hollande.

(2) Voltaire a dit de Chauffepié, qui a le plus parlé contre cette femme célèbre, que ce compilateur croyait avoir conti-

Des hommes du plus grand mérite ont cherché à rétablir la vérité des faits, et le P. Nicéron certifie que M. Dacier fut l'unique époux de Mademoiselle Lefevre.

Madame Dacier, en 1684, résolut de se retirer à Castres avec son mari ; son but principal était de s'éloigner du tumulte et des distractions de la Capitale, pour s'occuper sérieusement des affaires de son salut. Quelques doutes s'étaient élevés dans son âme ; elle voulut, en comparant elle-même les ouvrages qu'avaient publiés les catholiques et les protestans, découvrir de quel côté se trouvait la vérité, et si ceux qui s'étaient séparés de l'Église professaient réellement la religion de J.-C. ; cependant, s'il fallait s'en rapporter à Chauffepié, elle aurait formé le projet de changer de religion dans l'année 1682. Quelques désagréments qui lui seraient survenus à la Cour, lui en auraient donné l'idée. Voici, en peu de mots, l'anecdote qu'il rapporte à ce sujet. Madame Dacier, alors Mademoiselle Lefevre, ayant dédié un

nué le Dictionnaire de Bayle, parce qu'il avait recueilli insolemment une foule de scandales. « Les Dictionnaires, dit-il, sont » faits pour être le dépôt des sciences et non les greffes d'une » Chambre criminelle. »

livre au Roi , et le Duc de Montausier l'ayant conduite auprès de ce Monarque , pour qu'elle le lui présentât , le Roi dit au Duc , avec colère , qu'il faisait mal d'appuyer des gens de la religion de cette demoiselle ; que pour lui , il ferait défendre que son nom parût à la tête des livres des huguenots , et qu'il donnerait ordre qu'on saisît tous les exemplaires de celui de Mademoiselle Lefevre. Le Duc de Montausier répondit : « Est-ce ainsi , Sire , que vous » favorisez les belles-lettres ? Je vous le dis » hardiment , un Roi ne doit pas être bigot. » Il ajouta , ensuite , qu'il remercierait la demoiselle au nom du Roi , qu'il lui ferait présent de cent pistoles , et qu'il dépendait de lui de les lui rendre ou de ne les lui rendre pas (1).

Le bruit du prochain départ de Madame Dacier s'étant répandu dans la Capitale , on attribua cette résolution à la modicité de la

(1) Cette anecdote , rapportée dans un livre intitulé : *Histoire du temps sous Charles II et Jacques II, Rois d'Angleterre*, et dans la *Bibliothèque française*, calomnie également et Louis XIV et celui auquel on veut en faire honneur. Montausier fut toujours franc et sincère en parlant au Roi ; mais il savait trop ce qu'il lui devait , pour lui manquer de respect et Louis XIV ne l'aurait pas souffert.

fortune des deux époux. M. Charleval voulant les en détourner, leur apporta 40,000 liv. en or, qu'ils refusèrent avec un noble désintéressement. Madame Dacier prétexta qu'elle voulait connaître la famille de son mari, et ils se mirent tous deux en route.

L'examen scrupuleux dont ils s'occupèrent à Castres, dura un an; il fut suivi de l'abjuration solennelle qu'ils firent, dans la même ville, vers le mois de septembre 1685.

Ce changement de religion était trop éclatant pour qu'on n'en attaquât point la sincérité; il s'en était parlé long-temps avant, et La Monnoye, dans le tome III de ses *OEuvres choisies*, plaisantait déjà à ce sujet. « En vérité, y disait-il, Mademoiselle Lefevre est » une admirable fille, et je m'étonne qu'avec » tant d'esprit elle soit encore huguenote; ce » n'est plus que la religion des dupes : aussi » crois-je qu'elle prétend bien changer, mais » qu'elle attend le bon moment, et qu'elle » veut faire servir ce changement à sa fortune. »

La vie édifiante et surtout la mort exemplaire de Madame Dacier, prouvent assez qu'elle fit son abjuration avec toute la bonne foi de son

caractère. (Voyez , pour de plus grands détails, l'art. Dacier.)

En 1692, le père de son époux étant mort, elle revint seule à Castres pour régler les affaires de la succession, et n'en repartit que l'année suivante. Dès-lors elle se consacra toute entière aux soins de sa famille. Son fils, à qui on peut dire qu'elle avait donné une double naissance en se chargeant de son éducation, était l'espoir de sa vieillesse; à l'âge de dix ans il avait lu Hérodote. Comme il avait une grande avidité de s'instruire, et que ses parens voulaient qu'il mît de la modération dans ses études, il déroba un *Polybe* à sa mère, et le lisait souvent en secret : ce volume fut découvert. Le jeune homme, interrogé par une personne d'esprit, sur le jugement qu'il faisait de ces deux historiens, répondit, avec une sagacité surprenante pour son âge : « Hérodote est » un grand enchanteur, mais Polybe est un » homme de grand sens. » Cet enfant, qui faisait l'orgueil de ses parens, mourut en 1694. Sa mère fut inconsolable de cette perte; mais il lui restait une fille, dont les douces caresses et les excellentes qualités donnaient quelques soulagemens à sa douleur.

« Une santé qui avait toujours été délicate
» n'avait pas permis à Madame Dacier d'en-
» gager sa demoiselle dans la carrière où elle
» avait acquis tant de gloire ; mais de sages
» ménagemens et les heureuses dispositions de
» cette aimable fille , lui avaient procuré tout
» ce qui peut perfectionner la raison et ou-
» vrir l'esprit. Elle s'était d'abord amusée de
» l'étude de la musique ; mais , tenant de sa
» famille l'idée et l'amour de la perfection ,
» elle était devenue si habile que , dans des
» concerts qu'elle faisait avec les plus fameux
» musiciens , elle montrait une capacité pres-
» que miraculeuse. Sa figure donnait un nou-
» veau lustre à un talent si agréable ; et ,
» semblable à Clio , elle en avait les grâces
» et la modestie aussi bien que la science ;
» elle était digne , en toute manière , de l'amour
» de M. et de Madame Dacier et du tendre
» souvenir de ceux qui l'ont connue. Elle a
» eu le destin des roses ; elle a vécu l'espace
» d'un matin » (1).

(1) Voyez dans le *Recueil du Parnasse* , publié à Paris en 1743 , une lettre curieuse adressée à M. l'Abbé R. , docteur en Sorbonne , par M. le P. F. , et datée de Paris 21 janvier 1721.

A quelle épreuve ne fut pas mise la vertu de Madame Dacier, quand elle vit cette fille, l'objet de tant de soins, consumée par une maladie lente et douloureuse? Quel spectacle pour une telle mère! Persuadée que sa présence était nécessaire à sa fille, elle dévorait son chagrin pour se conserver le droit d'en être la garde assidue jour et nuit : cette jeune personne mourut à l'âge de dix-huit ans. Madame Dacier immortalisa sa douleur, et le mérite de la fille qu'elle avait perdue, dans sa préface de l'*Iliade*, où, pour me servir des expressions d'Horace, *elle lui a élevé un monument plus durable que toutes les statues*. L'éloge qu'elle en a fait a été regardé comme un chef-d'œuvre, qui n'est inférieur à rien de tout ce que les anciens et les modernes ont écrit dans ce genre. Voici de quelle manière elle s'exprime :

« Après avoir fini cette préface, je me pré-
» parais à reprendre l'*Odysée* et à la mettre
» en état de suivre l'*Iliade* de près ; mais
» frappée d'un coup funeste qui m'accable,
» je ne puis rien promettre de moi ; je n'ai
» plus de force que pour me plaindre. Je sais
» bien que je ne dois pas exiger qu'on ait pour

» moi la même complaisance qu'on a eue pour
» de grands hommes anciens et modernes, qui,
» dans la même situation où je me trouve,
» se sont plaint de leur malheur; mais j'es-
» père que l'humanité seule portera le public
» à ne pas refuser à ma faiblesse ce qu'on a
» accordé à leur mérite. Jamais on ne s'est
» plaint dans une plus juste occasion; il nous
» restait une fille très-aimable qui était toute
» notre consolation, qui avait parfaitement
» répondu à nos soins et rempli nos vœux;
» qui était ornée de toutes les vertus et qui,
» par la vivacité, l'étendue et la solidité de
» son esprit, et par les talens les plus agréa-
» bles, rendait délicieux tous les momens de
» notre vie. La mort vient de nous la ravir;
» Dieu n'a pas voulu continuer jusqu'à la fin
» de nos jours une félicité si grande. J'ai per-
» du une amie et une compagne fidèle; nous
» n'avions jamais été séparés un seul instant
» depuis son enfance. Quelles lectures! quels
» entretiens! quels amusemens! Elle entraît
» dans toutes mes occupations; elle me dé-
» terminait souvent dans un doute; souvent
» même elle m'éclairait par des traits qu'un
» sentiment vif et délicat laissait échapper.

» Tout cela s'est évanoui comme un songe.
» A ce commerce, si plein de charmes, suc-
» cèdent la solitude et l'horreur ; tout se
» convertit pour nous en amertume ; les let-
» tres mêmes, accoutumées à calmer les plus
» grandes afflictions, ne font qu'augmenter la
» nôtre, par les cruels souvenirs qu'elles éveil-
» lent en nous. Il ne m'est donc pas possible
» de me remettre si promptement à un ou-
» vrage qui m'est devenu si triste : il faut
» attendre qu'il ait plu à Dieu de me donner
» la force de surmonter ma douleur, et de
» m'accoutumer à une privation si cruelle (1).

Madame Dacier avait les goûts les plus simples et les plus innocens (2) ; elle aimait beaucoup à filer, non comme l'ont dit plusieurs écrivains, parce que les anciens filaient, mais parce que cette occupation était de son goût. D'une politesse éloignée de toute affectation,

(1) Madame Dacier avait eu une autre fille qui se fit religieuse à l'Abbaye de Longchamps, et de laquelle il est très-peu parlé.

(2) Elle se délassait en s'amusant de plusieurs animaux qu'elle nourrissait elle-même. Qui l'aurait vue au milieu de ses oiseaux, l'aurait crue toute livrée à ce goût là.

elle ne parlait aux femmes que des choses dont on les entretient ordinairement ; les ajustemens, les meubles, rien ne lui était inconnu. Complaisante avec ses domestiques, elle savait être bonne sans se familiariser, libérale et économe tout à la fois. Amie sûre et solide, elle supportait les torts de ses amis avec une douceur également éloignée de l'insensibilité et de la délicatesse outrée qui ne pardonne rien. Cette savante, dont l'esprit était nourri de la lecture des poètes et des historiens, jugeait avec tant d'exactitude de la beauté de chaque chose, que dans ses relations épistolaires son érudition disparaissait ; on eût dit ses lettres écrites par une femme du grand monde, qui a beaucoup d'esprit et dont l'éducation n'a pas été négligée.

Le séjour que Madame Dacier fit à Castres, à deux époques différentes, lui avait rendu cette ville si chère qu'elle parlait souvent d'y aller passer ses dernières années. Le seul intérêt de son époux la retenait à Paris ; elle craignait qu'il ne pût s'accommoder de la vie qu'on mène en province, et son projet ne s'effectua pas : de nombreuses infirmités vinrent l'affliger dans sa vieillesse. Après les avoir sup-

portées avec une fermeté et une résignation qui étonnèrent toutes les personnes qui l'entouraient, elle mourut le samedi 17 août 1720 (1).

Pendant toute sa maladie qui fut très-longue, Madame Dacier reçut plusieurs fois les sacremens, et donna les marques les plus édifiantes d'une foi vive, d'une piété solide et éclairée. Elle ordonna qu'on l'enterrât simplement et sans tenture; elle craignait que ces

(1) Cette date a donné lieu à des discussions intéressantes. Dans ses *Lettres bourguignonnes*, publiées à Paris dans le mois d'août 1823, M. C. N. Amanton affirmait, en parlant de M. Vergier, que Madame Dacier avait cessé de vivre le 17 août 1717 et non 1720; il basait ses raisonnemens sur une lettre de M. de Clermont-Tonnerre qui assurait que Vergier était mort ce jour-là. En la combinant avec une autre lettre de M. Brossette, et avec ce que disent les biographies qui font mourir cette dame le même jour que mourut le poëte Vergier, il en tirait des conclusions qui paraissaient sans réplique. Cependant M. de Labouisse lui répondit victorieusement dans la n° 6 de la troisième année de son *Anecdotique*. Il y détruisit, de fond en comble, toutes les spécieuses raisons de M. Amanton, en prouvant clairement que Brossette et M. de Clermont-Tonnerre s'étaient trompés, que Vergier mourut en 1720 et non en 1717. et que Madame Dacier ne pouvait pas être morte en 1717, puisqu'en 1719 elle donna, elle-même, une nouvelle édition de l'*Iliade*. M. Amanton avait promis d'abord une réponse; mais ayant pesé attentivement les assertions de son correspondant, il a renoncé à ce projet, et il est certain aujourd'hui que Madame Dacier décéda le 17 août 1720.

ornemens funèbres , dont on tapisse les églises , ne fussent des enseignes de la vanité : elle disait qu'un fidèle qui meurt dans la grâce de Jésus-Christ , était un sujet de triomphe pour l'Eglise , et que l'Eglise , si elle en était assurée , ne devait pas se revêtir de deuil le jour de son triomphe. Elle fut inhumée à Saint-Germain-l'Auxerrois (1).

Madame Dacier était extrêmement charitable ; les aumônes qu'elle faisait étaient souvent au-dessus de la médiocrité de sa fortune. Son mari lui adressait quelquefois des observations à ce sujet ; mais elle lui répondait avec douceur : « Ce ne sont pas les biens que nous » avons qui nous feront vivre ; ce sont les » charités que nous ferons ; elles nous rendront amis de Dieu , et contribueront à » effacer nos péchés. »

Tous les savans , tous les voyageurs de distinction , qui se rendaient à Paris , étaient jaloux de la visiter. Un gentilhomme allemand l'ayant pressée , à différentes reprises , de mettre son nom et une sentence sur un album qu'il lui présenta , elle écrivit un vers de Sophocle

(1) Voyez l'*Histoire littéraire des Femmes françaises*.

qui veut dire : *Le silence est l'ornement des femmes.*

On a cité beaucoup d'anecdotes qui prouvent qu'elle aimait les anciens avec idolâtrie ; mais si cet amour aveugle l'égara quelquefois , et la fit sortir de la retenue qui convient si bien à son sexe , par combien d'autres qualités ne racheta-t-elle pas ses erreurs , bien pardonnables à une personne en état , plus que tout autre , d'apprécier le mérite et les beautés des auteurs dont elle faisait ses délices , auxquels elle devait sa renommée , et que d'impudens novateurs outragèrent à ses yeux ?

La mort de Madame Dacier fut vivement sentie de tous les amis des lettres ; les poètes , les savans payèrent leur tribut à sa cendre. L'Abbé Fragnier adressa à son époux une très-belle élégie latine pour le consoler de la perte qu'il venait de faire. S'il faut s'en rapporter à des personnes capables de juger un pareil ouvrage , c'est une pièce achevée en son genre et digne du siècle d'Auguste , surtout la description de l'arrivée de Madame Dacier aux Champs-Élysées , où elle est d'abord reçue par l'ombre de sa chère fille , puis par celle d'Homère qui la comble de louanges : cet endroit présente une

image si vive et si intéressante , qu'il est impossible de le lire sans être véritablement attendri.

M. La Monnoye fit l'építaphe de Madame Dacier , en vers latins , et , presque en même temps , il parut une Ode grecque , dont voici la traduction : c'est un dialogue entre un poëte et Anacréon.

Le POËTE.

Est-ce bien toi que je vois soupírer ,
Charmant Anacréon , toi qui , ríant sans cesse ,
Ne songeais qu'à ton luth , ton verre ou ta maítresse ?

Anacréon qu'as-tu donc à pleurer ?

ANACRÉON.

Anne n'est plus , je languis , je soupíre ,
Anne , amante de mes chansons ,
Anne qui remontait ma lyre ,
En exprimant de plus doux sons :
Anne qui se plut tant à marcher sur mes traces ,
Qui fut du sexe ét l'exemple et l'honneur ,
Le doux souci des Muses et des Grâces ;
Anne n'est plus ! Ce qui fit mon bonheur ,
Cause aujourd'hui ma tristesse mortelle ;
Les ris qui me suívaient sont gissans avec elle ;
Moi-même , ô regrets superflus !
Je ne puis plus toucher ma lyre ;
Dans ma douleur je ne puis que redire
Anne n'est plus !

Les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV se sont plus à faire l'éloge de cette femme célèbre : Bayle le répéta plusieurs fois. Adrien Baillet l'a placée au rang des plus illustres critiques. « Jamais , dit-il , les apolo-
 » gétiques des dames n'auraient osé y com-
 » prendre la science épincuse de la critique ,
 » si Mademoiselle Lefevre n'en avait donné
 » un exemple capable de fermer la bouche
 » aux plus envieux d'entre les hommes , et de
 » faire rougir de confusion la plupart des
 » personnes de son sexe , qui vivent dans la
 » mollesse et dans l'oisiveté , et qui n'ont point
 » d'autre étude que le jeu et la médisance » (1).
 Le même auteur la regarde comme la seule
 dame qui se soit appliquée à la critique. Vol-
 taire a dit : *Ses traductions de Térence et*
d'Homère lui font un honneur immortel. Il
 la qualifie , dans un autre endroit , *un des*
prodiges du siècle de Louis XIV. Madame
 de Genlis , dans son ouvrage de *l'Influence*
des Femmes sur la Littérature , en parle en

(1) Voyez les *Jugemens des Savans sur les principaux*
Ouvrages des Auteurs , revus , corrigés et augmentés par
 La Monnoye.

ces termes : *Cette savante , illustre par son érudition , ses travaux immenses et ses nombreuses traductions , a eu sur la littérature française une glorieuse influence , en faisant connaître tous les trésors littéraires de l'antiquité , et en inspirant le goût des études approfondies et sérieuses.* Boileau la mettait fort au-dessus de son époux : Ménage lui dédia son *Histoire latine des Femmes*, et il l'appelait *la femme la plus savante et la plus éloquente qui soit et qu'il y ait jamais eue.* Selon Palissot , c'est la seule de nos femmes célèbres à qui personne n'a jamais disputé ses ouvrages. Le Marquis d'Orsi lui adressa des réflexions , écrites en italien , sur l'ouvrage du P. Bouhours , intitulé : *De la Manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, et Roger de Piles fit son portrait.

Après avoir donné de si grands détails sur Madame Dacier , il nous reste encore à parler de sa fameuse querelle avec Lamothe , au sujet d'Homère. Ce n'était pas la première fois qu'une pareille discussion échauffait les esprits et divisait les auteurs. Perraut y avait déjà succombé contre Boileau ; mais Lamothe la soutint , avec plus de talent , contre Madame Dacier. Il ve-

nait de publier sa traduction , ou pour mieux dire son imitation de l'*Illiade* , qu'il avait réduite à douze chants , et qui était précédée d'un discours où le père de la poésie était vivement attaqué. Les partisans de l'antiquité se soulevèrent contre cette hardiesse , et Madame Dacier se mit à leur tête. Elle commença le combat par un livre *sur la Corruption du Goût*. Heureuse si , dans cette attaque , son enthousiasme pour Homère ne l'eût entraînée dans des écarts que ses amis furent les premiers à désavouer ! On y lit que Lamothe *est plein d'orgueil , qu'il n'a pas le sens commun , qu'il est ridicule , impertinent , d'une ignorance honteuse , etc.* ; plus tard , dans une autre de ses productions , en rappelant qu'Alcibiade donna un soufflet à un rhéteur , qui n'avait lu aucun ouvrage d'Homère , elle ajouta : *Que ferait-il aujourd'hui à celui qui lirait l'Illiade de M. Lamothe ?* A cela Lamothe se contenta de répondre : *Heureusement quand je récitai un de mes livres à Madame Dacier , elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire.* Cette douceur spirituelle , jointe à celle qu'il montra dans sa réponse intitulée : *Réflexions sur la critique* , lui donna gain de

cause pour la forme (1). Voltaire, qu'on ne saurait trop citer en matière de goût, a dit, à ce sujet, que l'ouvrage de Lamothe semblait être d'une femme d'esprit, et celui de Madame Dacier d'un homme savant.

Le détracteur d'Homère avait pour lui tous les jeunes gens, et même, s'il faut en croire J. J. Rousseau, la plus grande partie des Académiciens; aussi les esprits étaient-ils vivement échauffés de part et d'autre. Tout le Parnasse était en émoi, et un plaisant écrivit les vers suivans sur la porte de l'Académie :

« Lamothe et la Dacier, avec un zèle égal,
Se battent pour Homère et n'y gagneront rien.
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop mal pour en dire du bien » (2).

Il n'y eut pas jusqu'à Arlequin qui vou-

(1) On trouve, dans les *Souvenirs* de M. de Labouisse, t. I, page 350 et suivantes, une dissertation très-curieuse sur ces *Réflexions* de Lamothe.

(2) Ces vers sont une imitation de ce fameux quatrain de Corneille, sur le Cardinal de Richelieu.

« Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien. »

lût prendre part à la querelle : on joua sur le théâtre de la Foire un opéra comique, dans lequel il tirait l'*Iliade* d'une espèce de chasse, et, par une allusion peu décente aux cérémonies ecclésiastiques, il la faisait baiser à tous les acteurs, en réparation des outrages qu'on lui avait faits.

Enfin, un pacificateur se présenta : ce fut M. de Valincourt ; il eut beaucoup de peine à faire poser les armes aux combattans. Après avoir négocié la paix entr'eux, il en rendit l'acte solennel dans une assemblée où les chefs des deux partis furent convoqués : on y but à la santé d'Homère et tout fut oublié (1). Madame Dacier supprima sa réplique ; Lamothe n'acheva pas une quatrième partie de ses *Réflexions sur la critique* ; et ce qui prouve que de sa part la réconciliation était sincère, c'est qu'à la mort de Madame Dacier il prononça son éloge funèbre à l'Académie Française.

Les torts que Madame Dacier a eus envers Lamothe ne sont pas les seuls qu'on puisse lui reprocher. Croirait-on, par exemple, qu'elle

(1) Voyez les *Mémoires* de Madame de Staal, tome II, page 107.

ait approuvé le supplice de *Zoïle*, qui fut brûlé vif par les habitans de Smyrne, pour s'être déchaîné contre Homère avec une fureur outrageante? La chose n'est que trop certaine, et l'on voit par là, dit Laharpe, que le fanatisme des opinions littéraires peut devenir atroce comme toute autre espèce de fanatisme.

Voici, par ordre de date, la liste raisonnée des ouvrages que Madame Dacier nous a laissés.

1° *Callimachi hymni*, Paris, 1674, in-4°.

Ce livre commença la réputation de son auteur, et l'Abbé Gallois, dans son *Journal des Savans*, du 11 mai 1675, en fait un grand éloge. Il y dit : « Mademoiselle Lefevre a peu » de compagnes de son application à la langue » grecque. Nous lui devons *Callimachus* dans » toute la beauté dont il est capable. »

2° *Commentaires sur Florus*. Paris, 1674, in-4° ;
Oxonii, 1692, in-8° ; Venitiis, 1714, in-4°.

3° *Commentaires sur Aurelius Victor*. Paris, 1681, in-4° (On trouve, dans les notes, plusieurs points de l'antiquité, expliqués avec beaucoup de netteté et d'érudition.)

- 4° *Commentaires sur Dictys de Crète*. Paris, 1684, in-4°; Amsterdam, 1702, in-8°.
- 5° *Les poésies d'Anacréon et de Sapho*, traduites du grec en français, avec des remarques. Paris, 1681, in-8° Nouvelle édition, augmentée de notes latines, de Tanneguy-Lefevre, et de la traduction en vers français, de M. de Lafosse. Amsterdam, 1716, in-8°.

Cette traduction eut un succès extraordinaire. Boileau la loua beaucoup; et, quoiqu'elle soit en prose, elle l'emporta au jugement des connaisseurs, sur toutes les traductions en vers qu'on avait publiées jusqu'alors. Lamothe la regarde comme *un ouvrage tout fait par l'Amour*, et imagine sur cela une fiction des plus flatteuses, dont il a fait le sujet d'une petite Ode. En voici les premiers vers :

Savante Dacier, cet ouvrage,
Où le galant Anacréon
Parle si bien notre langage,
Paraît en vain sous votre nom.

L'Amour lui seul a pu le faire,
Et ce Dieu m'en a fait serment.
Voici comme il compte l'affaire :
Vous le désavouerez s'il ment.

..... 2

..... 2

Ce jugement s'accorde très-bien avec celui du *Journal des Savans*, 1682. « Comme » la Grèce n'a jamais rien eu de plus galant » et de plus poli que les poésies de Sapho » et d'Anacréon, nous pouvons dire que la » France n'a guère vu rien de plus juste que » cette traduction, tant par la délicatesse avec » laquelle Mademoiselle Lescvre a imité, dans » cette copie, la naïveté presque inimitable » de l'original, que par le secret qu'elle a » su trouver la première de faire passer dans » une prose si fidèle, toutes les grâces que l'on » trouve dans les vers grecs » (1).

- 6° *Commentaires sur Eutrope*. Paris, 1683, in-4°, Oxonii, 1696, in-8°.
- 7° *L'Amphytrion, l'Epidicus et le Rudens*, comédies de Plaute, avec des remarques et un examen, selon les règles du théâtre. Paris, 1683, 3 vol. in-12; Amsterdam, 1718.

Madame Dacier les dédia à Colbert. On pré-

(1) La traduction d'*Anacréon*, dont nous venons de parler, inspira à un poëte le quatrain suivant :

« Heureux Anacréon, d'où vient cette merveille,
Que du sexe aujourd'hui tu reçois tant de soins,
Toi qui jadis l'aima bien moins
Que les garçons et la bouteille ? »

tend que lorsque Molière eut donné son *Amphytrion*, elle fit une dissertation pour prouver que celui de Térence valait mieux; mais elle la supprima en apprenant que l'auteur du *Misanthrope* travaillait à une comédie sur *les femmes savantes*.

- 8° *Le Plutus et les Nuées d'Aristophane*, traduites en français, avec des remarques et un examen de chaque pièce, suivant les règles du théâtre. Paris, 1684, in-12.

Madame Dacier faisait un cas tout particulier de la comédie des *Nuées*, dans laquelle le sage Socrate est indignement calomnié; elle est la première qui en ait donné une traduction dans notre langue. On assure qu'elle l'avait lue plus de deux cents fois.

- 9° *Les Comédies de Térence*, traduites en français, avec des remarques. Paris, 1682 3 vol. in-12; Amsterdam, 1691, 3 vol. in-12; Zilaw, 1705, 3 vol. in-12; Rotterdam, 1717, 3 vol. in-8°, avec des figures à chaque acte, tirées des anciens manuscrits, où l'on voit l'action et les masques de chaque comédie.

On voulait détourner Madame Dacier de ce travail, en lui vantant le mérite du *Térence* de Port-Royal; mais elle redoubla de zèle,

et son ouvrage fut admiré de ceux même qui lui avaient été les plus opposés. Ce n'est pas qu'elle n'eût été découragée plusieurs fois ; elle jeta au feu quatre comédies , parce qu'elle n'en était pas contente ; mais à force de les corriger , elle les rendit , pour ainsi dire , parfaites (1).

Il lui arriva une chose fort singulière qui lui fait infiniment d'honneur ; elle avait changé des scènes et des actes qu'elle croyait avoir été altérés par les éditeurs de *Térence* : ses conjectures se trouvèrent confirmées par un excellent manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

» Je ne sais , dit cette femme savante dans
» sa préface , si cette traduction plaira à ces
» critiques pointilleux , qui comptent les mots
» et les syllabes du texte , et qui veulent que
» la traduction y réponde mot pour mot :

(1) Les comédies de *Térence* ont été traduites plusieurs fois depuis cette époque , entr'autres par l'Abbé Lemonnier , en 1771. Dans sa préface il attaqua vivement Madame Dacier , et prétendit que sa traduction était froide et pesante : cependant l'ouvrage qu'il voulait déprécier est encore lu et estimé de nos jours , tandis que le sien est entièrement oublié , malgré les belles gravures dont il l'avait orné.

» la mienne n'est pas faite pour ces gens-là.
 » Je m'éloigne le moins possible du texte ,
 » persuadée que quand on dira ce que Té-
 » rence a dit et comme il l'a dit , il est im-
 » possible de faire mieux , et c'est la perfec-
 » tion ; mais comme le génie et le tour des
 » langues sont différens , la nôtre ne peut
 » pas toujours suivre Térénce. J'ai donc été
 » obligée de chercher les beautés de notre
 » langue , comme il a cherché les beautés de
 » la sienne. Il m'a enseigné lui-même à pren-
 » dre cette liberté , et en le traduisant je
 » n'ai fait que suivre son exemple. »

Ces raisonnemens sont on ne peut pas plus
 judicieux , et ils devraient toujours servir de
 règle aux traducteurs.

10° *Réflexions morales de l'Empereur Marc-Antonin*, avec des remarques. Paris , 1691 , 2 v. in-12, dédiées au Président de Harlay.

Jusques-là M. et Madame Dacier avaient travaillé séparément. M. le Président de Harlay leur proposa *Antonin* , comme digne de leurs soins réunis , et ils s'en occupèrent ensemble. Il leur prêta sa maison du Mesnil-Montant , près de Paris , où il allait les voir deux fois par semaine.

- 11° *Deux Vies des Hommes Illustres*, de Plutarque, qui furent imprimées avec celles que publia son mari, en 1694.

Les auteurs du *Journal des Savans* de 1720, disent à ce sujet : « Des six premières *Vies des Hommes Illustres*, de Plutarque, qui parurent chez Barbin en 1694, in-4°, Madame Dacier en a traduites deux. Il est difficile de distinguer celles qui lui appartiennent véritablement, et M. Dacier qui, jusqu'ici, en a fait un secret, a eu le plaisir de les voir attribuer toutes six à son épouse, par différentes personnes dont les conjectures, sans éclairer l'énigme, prouvent quelque chose de plus merveilleux et de plus honorable pour l'un et l'autre; une uniformité de pensées et de sentimens si parfaite, qu'elle a passé jusqu'au style. »

- 12° *L'Iliade d'Homère*, traduite en français, avec des remarques. Paris, 1711, 3 vol. in-12. — 1720, 3 vol. in-12. (Cet ouvrage coûta à l'auteur quinze ou seize ans d'application et lui acquit une grande célébrité.)

- 13° *Des Causes de la corruption du Goût*. Paris, 1714, in-12; Amsterdam, 1715, in-8.

- 14° *Homère défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin*, ou *Suite des Causes de la corruption*

Tome II.

du Goût. Paris, 1716, in-12 ; Amsterdam, in-12, 1717.

- 15° *L'Odyssée d'Homère*, traduite en français avec des remarques. Paris, 1716, 3 vol. in-12 ; Amsterdam, 1717, 3 vol. in-8.°

Madame Dacier avait commencé de traduire les tragédies de Sophocle et d'Euripide ; elle voulait aussi donner une traduction complète des OEuvres de Virgile, et on la lui demandait de toutes parts ; mais des infirmités, qui vinrent l'affliger pendant les dernières années de sa vie, l'empêchèrent de mettre en ordre les nombreux matériaux qu'elle avait assemblés pour ce grand travail.





Dalbaricy.

LES amateurs des belles tulipes, hyacinthes, anémones, renoncules, doivent de la reconnaissance à cet honorable Magistrat, qui était Secrétaire du Roi, en 1638, à la Chambre de l'Édit. C'est lui qui, à grands frais, les naturalisa à Castres, où elles n'étaient encore connues que d'une manière imparfaite, puisqu'on n'y voyait que les espèces les plus communes. Il avait une telle passion pour les fleurs qu'il ne regrettait aucune dépense pour se procurer celles qui manquaient à ses collections; aussi était-il parvenu à former un jardin si beau, qu'il était renommé dans toute la province. M. de Fabri en parle longuement dans ses OŒuvres.

« Ce jardin, par la diversité de ses couleurs, pouvait donner du contentement aux plus curieux fleuristes de l'Europe : car

» l'ordre y était tel , dans le mélange et con-
» fusion des fleurs qui l'embellissaient , que
» l'arc-en-ciel parmi les météores , le caméléon
» parmi les animaux , et l'opale parmi les
» pierres précieuses , n'ont jamais tant repré-
» senté de couleurs que son parterre en a
» fait voir à ceux qui s'en sont rendus les
» admirateurs. C'était-là le tableau de Pau-
» sanias , amant de la belle Glicère , où la
» variété des fleurs dont elle en façonnait ses
» guirlandes et bouquets y était si grande ,
» qu'on ne pouvait juger qui avait de l'avant-
» tage en si gracieux combats , ou l'art ou la
» nature. »

M. Dalbariey ne permettait à personne d'en-
trer dans son parterre : « Il faisait voir aux
» Dames , des fenêtres de la salle du jardin ,
» ou par le treillis de la porte (tant il en était
» jaloux) , dans la variété des tulipes de son
» parterre , comme autant de coupes d'or ,
» de vases d'argent , des calices ciselés et des
» encensoirs émaillés , par la remarque qu'il
» leur en faisait faire , dans une si grande di-
» versité des tulipes pourpre , brunes , cou-
» lombines , rouges , cramoisies , à fond blanc
» et à couleur de laque ; et parmi les variées ,

» de drap d'or , de drap d'argent , des pale-
» tots , et des panaches de diverses sortes ,
» tant blanches et rouges , que blanches em-
» pourprées » (1).

Il est probable qu'il ne se montrait si jaloux qu'à cause des difficultés qu'il avait eues à surmonter, pour se procurer tant de brillantes espèces. Il craignait que d'envieux amateurs ne cherchassent à détruire quelques-unes de ses richesses floréales; sans doute il n'était pas comme les curieux que Delille a ridiculisés dans ces vers :

« Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou d'un rival heureux enviant le secret
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet. »

Il était plutôt guidé par l'amour de la science agricole que par une condamnable manie; il savait que les envieux n'épargnent rien, et il eut bientôt à se plaindre de leurs procédés.

(1) Ces deux citations sont extraites des OŒuvres de M. de Fabry, page 158 et suiv.

Son beau jardin fut dévasté par un nommé Philippe Moret, ce qui occasiona un procès intéressant, dans lequel le Procureur du Roi, Pierre de Fabry, donna des conclusions qu'il fit imprimer, en 1638, dans le recueil qu'il publia à cette époque. (Voyez son article.)





Daneau. (Lambert)

Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu où naquit ce savant Ministre calviniste. Suivant les uns il serait né à Orléans, et suivant les autres à Gien-sur-Loire, vers l'année 1530 : c'est un point encore obscur que nous ne chercherons pas à éclaircir. Nous savons positivement qu'il avait été disciple du célèbre Anne du Bourg, qu'il étudia sous lui à Orléans, qu'en 1560 il se rendit à Genève où il s'adonna entièrement à la théologie, et qu'il devint ensuite Ministre et professeur dans la même ville. Après avoir été appelé à Leyde et à Gand, où il resta peu de temps à cause des troubles du pays, il rentra en France, et fut placé à la tête de l'Église réformée d'Orthez. Plusieurs écrivains prétendent qu'il y mourut : c'est une erreur. En 1593 il se rendit à Castres, en qualité de Ministre ; il y arriva le vendredi 29 octobre, accompagné du docteur

Bissol, qui était allé le chercher en Béarn, et il y resta jusqu'à sa mort. Il se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs ainsi que par ses talens, et il rendit de grands services à ses coreligionnaires, en travaillant, avec le plus grand zèle, au rétablissement du bon ordre, qui avait été troublé par un nouveau Ministre nommé Olaxe. (Voyez son article.)

A cette époque, il avait publié un grand nombre d'ouvrages, entr'autres une traduction en vers français du poëme *des Heures et des Jours* d'Hésiode, qu'il adressa, en 1571, à Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Cette traduction est moins que médiocre; elle prouve que si Daneau s'était exclusivement occupé de poésie, il n'aurait pas donné à son nom la célébrité qu'il s'est acquise. L'épître dédicatoire est en quatorze vers alexandrins, qui disent peu de chose et le disent mal; elle est suivie de quatorze autres vers, de même mesure, en forme d'avis au lecteur, où Daneau fait cet éloge de l'ouvrage d'Hésiode.

« Seulement je dirai qu'on ne peut tant aimer
Cet Ascréen vieillard et sa sagesse entière,
Comme l'a mérité sa grâce singulière,
Que les ans ni leur faux n'ont pu exterminer.

Il nous pousse au travail plein de graves sentences,
Il tance le fainéant par saintes remontrances ;
Il laboure la terre et trafique sur l'eau ;
En chaque jour dumois, son propre œuvre il asseigne
Et de l'homme privé tout l'état il enseigne ;
Bref de toute vertu c'est un riche tableau. »

M. Jordan, Ministre à Berlin, n'avait pas lu, sans doute, cette traduction, quoiqu'il en dise un mot dans son *Essai sur les Traductions françaises des anciens Auteurs*, imprimé au tome 46^{me} de la *Bibliothèque germanique* ; car, sans nommer Daneau qui avait mis néanmoins son nom à la tête de son livre, à la fin de son épître dédicatoire et au commencement de son avis au lecteur, il se contente de dire qu'*Antoine Chuppin* publia, en 1571, une traduction des trois livres d'*Hésiode* ; c'est celle dont nous venons de parler. En lisant cet avis on croirait que *Chuppin* était lui-même le traducteur, tandis qu'il était seulement le libraire chargé de l'impression et de la vente de l'ouvrage. Richard le Blanc en donna une édition, à Lyon, en 1547, in-12. Jean-Antoine de Baïf en fit paraître une autre, à Paris, en 1574, in-4°, et la dernière fut publiée par le Gras, en 1586, in-12 :

celle-ci l'emporte sur toutes les autres et la versification en est moins désagréable (1).

Lambert Daneau composa à Castres diverses productions remarquables , parmi lesquelles on distingue une *Géographie* en vers latins, dans laquelle il cherche à prouver que notre Cité est l'ancien *Cæsero* dont parle Pline , opinion qui a été embrassée par quelques écrivains et combattue par d'autres. Il mourut à Castres , le 11 novembre 1595 , laissant un fils unique , nommé Josias , qui fut long-temps Ministre dans la même ville.

Les ouvrages de ce savant théologien sont très-nombreux et presque tous écrits en latin. Ceux qu'il publia depuis 1573 jusqu'en 1583. avaient paru à plusieurs époques sous divers formats ; il s'occupa de les mettre dans un ordre méthodique , et les fit imprimer de nouveau en un gros volume in-f° de 1625 pages , qui parut à Genève en 1583. Ce volume est intitulé : *Lamberti danæi opuscula omnia Théologica , ab ipso autore recognita et in tres classes divisa.* — Comme ce titre l'annonce,

(1) Voyez la *Bibliothèque française*, de l'Abbé Gouget, t. IV, page 152.

les ouvrages théologiques y sont divisés en trois classes; la première contient les livres didactiques ou d'instruction, la seconde les exégétiques ou explications, et la troisième les polémiques. Ils sont en tout au nombre de vingt-neuf, dont il serait trop long de donner ici tous les titres (1), et parmi lesquels on distingue un *Tractatus de Antichristo*, etc., qui fut traduit en français, en 1577, in-8°, sous ce titre : *Traité de l'Antechrist, revu et augmenté en plusieurs endroits en cette traduction française, par l'avis de l'auteur, Lambert Daneau, qui l'a écrit en latin, duquel il a été traduit en français, par J. F. S. M.* On y remarque aussi une réponse aux trois livres de la *Trinité*, composés par Genebrard, et ses disputes contre Gerlach.

Il existe encore un grand nombre d'écrits de Lambert Daneau, qui ne furent point insérés dans les OEuvres de cet auteur, publiées

(1) Voyez les *Mémoires* du P. Nicéron, t. XXVII, page 21 et suiv.; voyez de plus *Meursii Athenæ Batavæ*. — *Melchioris Adami vitæ Theologorum exterorum*. — *Les Eloges de M. de Thou*, et les additions de Teissier. — *Præstantium aliquot Theologorum elogia per Jacobum Verheiden*, etc.

en 1583, ou qui ne parurent que depuis cette époque. En voici le détail :

- 1° *Christianæ isagogæ ad Christianorum Theologorum locos communes libri duo.* Genevæ, 1683, in-8.°
In partes quatuor. Genevæ, 1588, in-8.°; deux tomes.
- 2° *Assertio quod humana Christi natura neque in unione personalis neque per unionem cum deitate sit et evaserit deus, contra postremum Jacobi Smidelini scriptum de adoratione carnis Christi.* Genevæ, 1585, in-8.°
- 3° *Ad Roberti Bellarmini disputationes Theologicas, de rebus in religione controversis Responsio.* Genevæ, 1596 et 1598, in-8.°, 2 volumes.
- 4° *Confirmatio orthodoxæ doctrinæ quod Christus sit et verus deus, et patri homousios et æqualis, contra Genebrardum.* Genevæ, 1585, in-8.°
- 5° *Symboli Apostolici explicatio.* Genevæ, 1592, in-8.°
- 6° *Harmonia seu Tabulæ in proverbias et Ecclesiasten*, avec les commentaires de Jean Mercier sur ces livres de l'Ecriture. Genevæ, 1573, in-f.°
- 7° *Commentarius in XII Prophetas minores.* Genevæ, 1578 et 1586, in-8.° — It. ibid. 1594, in-4.°
- 8° *Commentarius in Mathæum.* Genevæ, 1583, in-8.°
- 9° *Questiones et scholiæ in Evangelium secundum Marcum.* Genevæ, 1594, in-8.°

- 10° *Commentarius in Evangelium Joannis*. Genevæ, 1585, in-8.°
- 11° *Commentarius in Epistolas Joannis et Judæ*. Genevæ, 1585, in-8.°
- 12° *Primi mundi Antiquitatum sectiones quatuor*. Genevæ, 1596, in-8.°
- 13° *Politices Christianæ libri septem*. Genevæ, 1596 et 1606, in-8.°
- 14° *Aphorismorum politicorum sylvæ*. Antuerpiæ, 1583, in-8.°
- 15° *Geographiæ poëticiæ libri quatuor ; seu universæ terræ descriptio ex optimis poetis latinis*. Genevæ, 1580, in-8.°
- 16° *Traité des Danses*, auquel est amplement résolue la question, à sçavoir s'il est permis aux Chrétiens de danser. Genève, 1579, in-8.° Deuxième édition, 1580, in-8.° (Daneau se déclare ici fortement contre les danses.)
- 17° *Deux Traités de Florent Tertullian ; l'un des Parures et Ornemens ; l'autre des Habits et accoutremens des Femmes chrétiennes*, traduits du latin. Paris, 1565, in-8°, et Genève, 1580, in-8.°
- 18° *Traité de l'Etat honnête des Chrétiens en leur accoutrement*. Genève, 1580, in-8.°
- 19° *La Physique française*, comprenant en treize livres ou traités, à sçavoir : un d'Aristote, onze de Saint Basile et un de Damascène, le discours des choses naturelles tant célestes que terrestres, selon que les philosophes les ont

décrites, et les plus anciens Pères ou Docteurs les ont puis après considérées et mieux rapportées à leur vrai but, traduite du grec en français. Genève, 1581, in-8.° (On peut juger par ce seul titre, que cette physique est fort peu de chose.)

- 20° *Les trois Livres d'Hésiode*, intitulés *les Heures et les Jours*, en vers français, Antoine Chuppin, in-8°, 1571.
- 21° *Les Sorciers*, dialogue très-utile et très-nécessaire pour ce temps. 1574, Jacques Bourgeois, in-8.°
- 22° *Remontrance sur les Jeux de sort ou de hasard, et principalement de Dez et de Cartes*. 1575, Jacques Bourgeois, in-8.°

Parmi les ouvrages dont nous n'avons pas indiqué les titres, il en est un qui donna lieu à une polémique intéressante. Le P. Vincent-d'Orléans ayant été consulté par un protestant de Castres, lui confia un papier qui portait pour titre : *la Face de l'Église tirée au naturel, par Saint Épiphanes*. Ce papier fut communiqué à Lambert Daneau, qui composa un lourd factum pour chercher à prouver, par de nombreuses citations, que c'était à l'Église protestante qu'il fallait faire l'application du portrait de la véritable épouse qui se trouve à la fin du livre de Saint Épiphanes.

Le P. d'Orléans lui répondit par un écrit intitulé : *les Calvinistes convaincus de l'hérésie des Donatistes*, lequel fut imprimé à Castres, en 1662, par Bernard Barcoude. Ce livre, dédié et adressé à l'Évêque Charles d'Anglure de Bourlemont (voyez son article), causa dans le public une impression d'autant plus vive, que le Ministre protestant y était traité avec beaucoup d'égards, quoique combattu d'une manière énergique. Daneau se tira très-mal de cette controverse ; il fut convaincu d'avoir dénaturé les passages qu'il citait, et d'en torturer le sens pour les faire servir aux fins qu'il se proposait.





Dant. (Jean)

PARMI les fondateurs de notre ancienne Académie (voyez Alègre), celui-ci mérite d'occuper le premier rang ; il fut un de ses membres les plus zélés, et composa un grand nombre d'ouvrages, qui donnèrent de la célébrité à son nom et à cette Société savante. Né à Castres en 1565, il parvint à un âge très-avancé, puisqu'il ne mourut que le 14 mars 1651. Tous ses collègues éprouvèrent la plus vive affliction en apprenant sa mort ; ils chargèrent M. Nicolas de prononcer son oraison funèbre ; et, sur la proposition de M. de Ranchin, chacun d'eux fit en particulier son éloge. Les vers français, grecs et latins qui furent composés dans cette circonstance sont très-nombreux : on citait plus particulièrement un sonnet de M. Jaussaud, une épitaphe de M. Alègre, une élégie latine de M. Gaches, et une élégie en vers grecs par M. de Ranchin. Les membres

absens, tels que MM. de Roquayrols , Spérandieu , Pélisson , écrivirent à l'Académie pour lui témoigner leur douleur et leurs regrets. M. de Ranchin proposa de recueillir soigneusement tous les manuscrits de M. Dant et de les faire imprimer , ce qui fut accueilli avec enthousiasme. Nous ignorons si l'on donna des suites à cette délibération ; ce qui nous ferait présumer le contraire , c'est que les ouvrages de cet auteur sont entièrement perdus ; il ne nous en reste que les titres , qui nous ont été conservés par Borel et par le Secrétaire de l'Académie. Nous allons en donner le détail d'après ces deux autorités.

- 1° *Traité du Chauve ou le Mépris des Cheveux.*
- 2° *Traités du Ris et du Ridicule qui sont dans le jeu de l'Inconnu.*
- 3° *La Philis de Scyre*, traduite en vers français.
- 4° *Relation d'un Voyage à Maroc.*
- 5° *Lettres sur l'Avarice ; sur l'utilité de la lecture de l'Histoire , et sur la Vanité.*
- 6° *Traité sur les Poisons en général.*
- 7° *Discours en prose et en vers , sur différens sujets.*
- 8° POÉSIES FUGITIVES , parmi lesquelles on remarquait des *Stances sur les pâles Couleurs d'une*
Tome II.

*Fille ; autres , sur une Fille qui se croyait belle ,
parce que son amant l'avait appelée Ange ; une
Epître à un Détenue de la Bastille ; des Vers
contre une Femme laide qui pressait un Docteur
en théologie de lui dire ce que c'est que la Foi ;
une Paraphrase du Pseaume 29 , et un grand
nombre d'épigrammes.*

M. de Juges fils, avocat, fut élu dans la
séance du 21 mars 1651, pour occuper la place
de M. Dant à l'Académie de Castres.



Daubian-Delisle. (3^{ph.})

CET homme d'un esprit aimable et enjoué , connu parmi nous sous le nom de *Daubian*, naquit à Castres, le 1^{er} mai 1734, de Benoît Daubian-Delisle et de Magdeleine Bardou ; il fit ses études de droit à l'Université de Toulouse, y reçut le grade d'Avocat, et alla postuler ensuite au Sénéchal de Carcassonne, où il fut nommé Lieutenant-de-Juge par le Chapitre de l'Église cathédrale, pour les diverses seigneuries qui lui appartenaient ; les lettres qu'il reçut à cet effet portent la date du 7 août 1762. Quelques années après, il revint à Castres et continua, devant le Sénéchal de cette ville, l'exercice de sa profession ; il fut en même temps Juge de plusieurs seigneuries, notamment de Brassac, Roquecourbe, Lacrouzette et Viviers. En 1792 ayant été nommé membre du Tribunal civil, qui venait d'être installé dans nos murs, il y remplit diverses

fonctions ; mais il s'éloigna bientôt des affaires , passa le reste de ses jours loin des débats judiciaires et politiques ; et au sein de ce repos il trouva ses plus douces jouissances dans la culture des belles-lettres. Il mourut à Castres , le 21 août 1822 , âgé de 88 ans.

M. Daubian ne fit parler à sa Muse que le langage patois , parce qu'il en connaissait toutes les richesses , et qu'il aurait voulu , en lui donnant de la célébrité , le venger du mépris qu'on lui témoigne assez généralement. Cet idiome a eu , dans toutes les contrées , ses poètes favoris , qui se sont fait une réputation distinguée en lui consacrant leurs loisirs et leurs talens. Sans parler de ce fameux Goudouly , qui occupe la première place parmi eux , il en est beaucoup d'autres qui ne sont pas indignes d'être cités après lui ; et les Gauthié , les Claude Peyrot , les Sammary , les Degrand , les Jouy , les Cazaïntre , ont fait des ouvrages charmans , que ceux de notre compatriote Daubian ont peut-être surpassés. Ce dernier publia , en 1797 , une imitation en vers patois du *Misanthrope* , de Molière. On trouve , dans ce chef-d'œuvre travesti , des morceaux si piquans , des scènes si originales , qu'il

est impossible de le lire sans rire aux éclats à chaque page. Indépendamment de ce grand travail, il a composé beaucoup de poésies fugitives, qui sont encore inédites, et parmi lesquelles il en est plusieurs de très-connues à Castres (1). La principale, la plus agréable de toutes est intitulée : *Lous Caoulets farcits* (les Choux farcits.) Ceux de nos lecteurs qui la savent par cœur, ne seront pas fâchés de la retrouver ici; ceux qui ne l'ont jamais lue, nous sauront peut-être quelque gré de la leur faire connaître.

LOUS CAOULETS FARCITS.



Bous qué boulés tout cop saoupré quicon dé noo u
Et qué quand ya pas rés bous métriés dins un yoo u,
Bous qué pér dé baouxés, ou dé caousos plaséntos
Aniriés al *carras* (2) escouta las sirbéntos,
Bous anfin tant curious, anas estré pla fier,
Car boli bous counta quicon qu'arribét hier.

(1) M. Lacroix, Juge d'instruction, neveu de M. Daubian, est dépositaire de ses manuscrits. S'il se décidait à les livrer à l'impression, il aurait des droits à la reconnaissance de tous les amis des lettres.

(2) Lieu où les servantes vont puiser de l'eau, débiter leurs nouvelles et médire de leurs maîtres.

N'ei ris tonto la néit, encaro béi mé duro,
 Parcé qué béi troubat uno droll'abénturo.
 Tout cop qué m'en soubén né bascali tout soul :
 Crési pas dé tout béi dé né faire un sadoul.

La loxo prep d'al four et qu'és pla d'aloun cal,
 S'assémlét abant yer, léndéma dé nadal.

Lou bénéralé à qui mountét déssus un troné
 D'ount préxét al rébés d'aquéi qué fa lou proné.
 L'un announço lou xuné et nous yé fa pénsa,
 L'aoutré indiguét lou xoun qué caillo pitansa.
 Béléou ya dé sermous dé maï d'uno maniero.

« Mous Fraïrés, yonr diguét én tratan sa matiero,
 » Disou qué sant aloï s'appélo lou gourman,
 » Parcé qué la séou fest'arribo dous cops l'an.
 » La d'el nostré patrou séguis la mémo traço,
 » Carbénquand fa placacout, tourno quan ya dé glaço.
 » Malgr'aco n'anguén pas yé douna cap d'éscails;
 » La nous cal célébra; cal faire un boun repaïs.
 » Aquéi pun és réglat, quicon maï m'embarrasso.
 » Bouldrio saoupré, axustét, qui fara la fricasso.
 » Bous aoutrés désémpéi maï dé dous ou très ans
 » Boulés pas pus abé ni Loup, ni Sant-Amans.
 » Poulburieiro et Cadaoux, sou disés d'escourxairés.
 » Ount nous adrésarécn? Décidas-bo mous fraïrés.

Sur aco, Caltélpers, qué n'abio pas parlat :

« Répaousas-bous, diguét, sur yeou d'aquéi coustat;
 » Car bous éi descoubert un fort boun apréstaire,
 » Qué nous régalaria, sans qué né costé gairé.
 » Porto lou mémé noun dé Xan nostré patrou
 » Certos és réculat, és à Billogoudou.

» Coumbéni qu'és fort lén, cal passa la ribiëro,
 » Mais Sant-Xan bal tout soul Cadaoux et Poulburieiro
 » Acos lou cousinié qu'éro de mouss'Aouriol
 » A fricassat aqui per maï d'un gargaillol. »
 Cadun aqui déssus applaoudiguét dé résto,
 Fouguet dounc arréstat qu'aquéel fario la fésto.

Castélpers éncantat d'éstre pas countrodit,
 « Coumandaréi, diguét, un bél Caoulet farcit,
 » Béirés coussi Sant-Xan lous apprest'à merbeillo.
 » Yé mét de cambaxou, dé lard dins cado féillo.
 » A méuro qu'apéi tout aco sé couflis
 » Débén pus excellént qué lou milliou pastis.
 » Sans counta qu'aqital, on yé trobo pas d'ossés.
 » Pér yéonnémanxaréi, diguét, cinqousiéis trossés. »

Tout lou moundé sémb lét à qui ba s'estré dix;
 Cadun axét dé goust pér lous Caoulets farcits.
 » Sé toutis né manxan né cal uno douxéno,
 » S'adiguét Castélpers; mais sougas pas én péno
 » Lou Caoulet qu'abio dix yé séra pas tout soul;
 » Boli qué né manxés toutis bostré sadoul. »

Castélpers manqué pas, parlét à l'aouberxisto
 Qué despéi fort loung-téns abio touxoun én histo.
 Y'ourdounét lou répaïs, coumandét dous Caoulets.
 » Fasés bo, yé diguét, qu'on s'éu léqué lous dets. »
 Sant-Xan l'ou lëndéma, sas margos rétroussados,
 Sé mettét asournéls, préparét las intrados.
 Nou manqué pas surtout coumo ba yabio dix
 Dé prépara tabé lous dous Caoulets farcits.
 D'al téns que lou répaïs éufin sé mitounabo,
 Qué l'houro d'al soupa gaïrébé s'approuxabo

Ên loxo d'as prumiés anguét fréro Débrus.
 Car touxoun el a pouu qu'attëndou pas digus.
 Languiguét pas loung-téns : dins paouc cadun arribo.
 Lous Caoulets your abioou fax creïssé la salibo.
 Sept houros aou sounat et né sou prép dé béit :
 « Cal, sa diguét Débrus, qué lou soupa sio quéit.
 » Sant-Xan attén beléou qué qualqu'un l'abértigo.
 » Mandén yé Galigné pérqué lou nous sérbigou. »
 Galigné sul moumén aluqué lou fanal ;
 Sa fénnou séguiguét (axeudo quand ba cal.)
 Sant-Xan axét agut dé mound'uno nisado,
 Pér pourta lous nouu plats qué fourmabou l'intrado.
 Y'axét de marmitous et d'aotrés xéns arrats
 Qué prénguérrou cadun quelque parél dé plats.
 Pér cé qu'és das Caoulets, érou dins uno xato
 Qu'un gros hommé prénguét ammé ça qué b'acato.
 Sant-Xan l'abio caousit qué fougués un paou fort
 Per qu'aïs aotrés aqui sérbigués dé ranfort.
 Mais parlén d'al fumét de tout aquélis plats
 Fasioou missa las xéns lou pus énräoumassats
 Lou parfun qu'én marxan pértout s'escampillabo
 Pourtabo dins lou nas quicon qué réstaourabo.
 Yéou souï bé pla ségur qué ya fosse dé xéns
 Qu'aourioou pas refusat dé yé planta las déns.

Trop flairérou pourtant lous Caoulets et lou résto ;
 Car d'aquital nasqué lou troupladis dé festo.
 Y'axét un certain nas qué trop loung-téns missét,
 Et qué per quicon mai darré lous séguiguét,
 Fouguét un gros gaillard dé prou maoubéso mino
 D'aquéli qué fan pas grand fioc à your cousino.

Gaïrébé n'abio pas dé culotos al quioul,
Yeou touxoun ey crégut qu'éro pas fort sadoul.

Mais laïssén aquital aquélo counjécturo,
Mé languis tant qu'abous dé fini l'abénturo.
Aquél hommé qu'abio disén fosse dé fan.
Trabéssét éndacon, your prénguét lou daban;
Lous anguét espéra costo las trés *pérdrisés*
Lou loc és pla marxan, s'appélo *nou t'y fisés*.
Aco fouguét aqui qué sé dounet dé trax,
Car arréstét el soul un escadroun dé plats.
Your moustrét prép das pots, calqué boussi dé trico:
« Bous boou roussa, diguét, sé cridas cap dé brico.
» S'axis dé mé laïssa cadun ça qué pourtas;
» Anas estr'aoutromén toutis sans cap dé bras. »
Lou pus grand sur louqual Sant-Xan sé répaousabo
Tréfousiguét dé poou, tremblét coumo uno crabo.
Sé laïssét sul moumén arranca dé pès dets
La xato qué pourtab'ammé lous dous Caoulets.
Lous aoutrés éspaourits, cadun sé préparabo
A yé libra tabés las caousos qué pourtabo.
La poou your faguét fa dédins aquél éndrêts
Tout coumo an'un calqu'un qué tridolo dé frêts.
A forço qu'aquital lous brassés your tramblérou
Las salsos à cadun pès souliés s'escampérou,
Lous coubertous das plats simplomén dé fer-blanc
Trambloutérou loung-téns én fagan *drin-dran-dran*.
Talomén qué las xéns qu'éroun al séminari
Créguérou qu'aquél brux fougués un caribari.
En lox'anfin n'anguét qué dé plats estourits
Et yé bexérou pas cap das Caoulets farcits.

Malgré la réputation dont jouit à Castres cette pièce de vers, et les détails charmans qu'elle renferme, on s'apercevra sans peine qu'il y manque quelque chose ; en un mot, elle n'est point finie. On aimerait de voir la piteuse mine de Saint-Jean, arrivant à la Loge *ammé dé plats éstourits*, le désappointement des gourmands Francs-Maçons, la colère de Castelpers, le désespoir de Frère Débrus,

« Aquélqu'a touxoun pouu qu'atténdon pas digus. »

La Muse de M. Daubian aurait pu tirer un grand parti de tous ces détails, et l'on regrette qu'elle ait jugé convenable de nous en priver.





Defos. (David)

Né à Castres vers 1570 , il s'adonna de bonne heure à l'étude du droit et devint , en 1603 , Conseiller du Roi , Contrôleur de son domaine au Comté de Castres et Garde des Archives du même Comté. Ces divers emplois qu'il occupa pendant environ quarante ans , lui ayant facilité les moyens de s'instruire dans tout ce qui avait rapport aux droits de la Couronne et aux privilèges que nos contrées avaient obtenus , il chercha à réunir en un corps d'ouvrage toutes les pièces , tous les actes qui pouvaient éclaircir cette matière. Ses concitoyens lui en furent d'autant plus reconnaissans que , soit par suite des guerres civiles , soit par la négligence des employés du Gouvernement , les domaines du Roi ayant été en partie aliénés et en partie usurpés , il existait beaucoup de désordre dans la perception des droits féodaux et seigneuriaux. Le peuple sup-

portait avec répugnance des charges et des subsides extraordinaires qu'on lui avait imposés pour remplir le déficit que ces usurpations et aliénations avaient laissé dans le trésor.

Defos eut deux grands obstacles à vaincre ; l'un était l'enlèvement des titres et des papiers qu'il avait dans ses archives, et dont la trésorerie de Toulouse s'était emparée injustement, l'autre le refus fait par les Trésoriers-généraux de lui allouer les frais qu'il avait exposés pour la réformation du domaine, la recherche des titres et le dresse des inventaires. Il se vit forcé d'attaquer ces Messieurs pardevant le Parlement qui rendit, le 19 août 1633, un arrêt d'après lequel Defos obtint la restitution de ses papiers et le remboursement des frais.

Par ce même arrêt la Cour l'invitait à publier son ouvrage. Le premier Président, Jean de Bertier, lui renouvela plusieurs fois verbalement la même invitation, et il se décida enfin à répondre aux désirs de ce Magistrat et à ceux du Parlement. Son travail parut à Toulouse, en 1633, chez Arnaud Colomiez, en un volume in-4°, portant ce titre : *Traité du Comté de Castres, des Seigneurs et Comtes d'icelui, ensemble des hommages, reconnais-*

sances et autres droits féodaux et seigneuriaux que Sa Majesté a accoutumé d'y prendre et lever, suivant les us et coutumes par lesquelles ledit Comté est gouverné, etc., etc.

Ce livre, d'environ 240 pages, est dédié à ce même Jean de Bertier qui avait engagé l'auteur à le faire imprimer. La partie littéraire et historique en est très-peu remarquable. La préface renferme l'histoire des Comtes de Castres, en abrégé, dans laquelle on peut relever plusieurs erreurs importantes, entr'autres la généalogie de la maison de Montfort. Defos prétend que Bouchard eut trois fils dont le dernier lui succéda au Comté, tandis qu'il est prouvé, par des actes authentiques, que ce fut Jean II son premier fils. Il dit, dans un autre endroit, que *Jacques de Bourbon*, Comte de la Marche et de Castres, épousa, en premières noces, *Jeanne de Naples*, puis *Cathérine de Navarre*, fille de *Charles II*, duquel mariage fut procréée *Éléonore de Bourbon*, qui se qualifia non seulement Comtesse de la Marche, mais encore Reine de Naples : cependant le jésuite L'Abbe a très-bien prouvé, dans ses *Tableaux généalogiques*, que Defos s'est trompé, et voici ce que dit,

d'après lui , M. Pierre Louvet , dans son *Histoire de Languedoc* , page 448 : « Il y a erreur , car la Reine Jeanne II de Naples fut la seconde femme de Bourbon ; outre plus si Éléonore , sa fille , est née de sa première femme , qui était *Béatrix* et non *Cathérine* , pourquoi aurait-elle porté titre de Reine de Naples ? »

Ce raisonnement me paraît sans réplique. Il ne pouvait y avoir que la fille de Jeanne de Naples qui eût le droit de prendre le titre de *Reine de Naples*.

A l'exception de la préface , le *Traité du Comté de Castres* n'offre plus aucun intérêt , depuis que les droits féodaux et seigneuriaux sont abolis ; aussi est-il entièrement oublié.

David Defos mourut , à Castres , vers l'année 1650.





Dert. (Pierre)

CE serait pour nous une bien douce satisfaction d'être plus souvent à même d'appeler l'attention de nos lecteurs sur des bienfaiteurs de l'humanité, tels que celui qui est l'objet de cet article. Mais si de pareils exemples sont malheureusement trop rares, nous devons nous attacher, avec plus de soin, à faire ressortir le petit nombre de ceux dont la providence veut quelquefois nous favoriser.

Pierre Dert mérite d'occuper à jamais une place dans notre souvenir, à cause du bien qu'il a fait pendant sa vie, et dont l'heureuse influence s'est perpétuée jusqu'à nos jours. C'est lui qui a fondé l'*Hôpital Saint-Jacques*, lequel fut d'abord établi vers le milieu de la rue de Villegoudou, qui sert de communication entre le Pont-Neuf et le Pont-Vieux. Les restes de ce monument sont encore désignés sous le nom d'*Éspital biel*, et l'on y voit une partie

d'un grand portail en pierre, ornée de sculptures peu remarquables.

Le hasard seul a fait découvrir ce point important de notre histoire locale, sur lequel nous n'avions même aucune tradition. Dans l'escalier d'une tour, faisant partie d'un jardin où M. Azaïs fit construire, il y a quelques années, une belle clarification, il existait une pierre presque carrée, empreinte de caractères gothiques, grossièrement ciselés et altérés par le temps. M. G. Belhomme, notre collègue à la Société Archéologique du Midi de la France, fut instruit de cette particularité; il se rendit sur les lieux et parvint, par sa persévérance, à déchiffrer l'inscription suivante, qu'il a eu la bonté de nous communiquer. Nous la transcrivons sans rien changer à la disposition des mots.

Anno incarnationis Domini
M. CC. LXVIII, hic requiescit
corpus Petri Dert qui he-
dificavit et construxit
istud hospitale ad hono-
rem Dei et beate Marie matr-
is ejus et beati Jacobi apostoli (1).

(1) *Le Journal politique et littéraire de la ville de Tou-*

Sur la demande de M. Belhomme, cette pierre, dont l'Administration municipale de

Toulouse, publia la note ci-après dans son numéro du 15 janvier 1829 :

« M. le Docteur Périé, médecin distingué, a fait, depuis peu de jours, présent à notre Musée du monument sépucral de PIERRE DE REQUSAT, fondateur de l'Hôpital St-Jacques de la ville de Castres. Le nom de ce généreux bienfaiteur de l'humanité, presque entièrement inconnu aux historiens de la contrée où subsiste encore le pieux monument élevé par ses mains, sera ainsi honoré et conservé dans Toulouse. Suivant l'inscription gravée sur la pierre tumulaire, Pierre de Requsat mourut l'an 1269. Il paraît que son mausolée fut mutilé à l'époque où les sectateurs de Calvin, devenus possesseurs de Castres, y brisèrent tous les monumens religieux. »

Comment peut-il se faire, écrivis-je à cette époque à M. Belhomme, que dans l'épithaphe que j'ai reçue de vous, le fondateur de notre *Hôpital Saint-Jacques* soit désigné sous le nom de *Pierre Dert*, tandis qu'un journal de Toulouse l'appelle *Pierre de Requsat* ? Expliquez-moi, s'il vous plaît, cette contrariété étrange.

M. Belhomme me répondit :

« L'article qui parut dans le *Journal politique*, au sujet de l'inscription tumulaire dont vous me parlez, est une répétition de ce que j'avais dit. Mais la pierre étant, à l'époque de cette première lecture, placée de manière à ne pas admettre un jour favorable, et les caractères se trouvant d'ailleurs à demi usés par le temps, l'erreur sur un nom propre fut facile. Si je cherchais à m'excuser j'en rejetterais la pu-

Tome II.

7

la ville de Castres aurait dû chercher à obtenir la propriété, fut cédée au Musée de Toulouse, où elle est conservée depuis.



» blication sur mon empressement à signaler un don fait au
» Musée de Toulouse, et qui rappelait quelques souvenirs de
» la ville qui m'avait vu naître. Mais quand j'ai vu la pierre
» de près, j'ai dû rectifier la première faute. C'est ce que
» j'ai fait, en restituant à l'histoire des bienfaiteurs de l'humà-
» nité un nom qui lui appartient et que j'avais mal lu d'abord.
» Voilà, Monsieur, de quoi lever tous vos scrupules, et ex-
» pliquer cette diversité de noms qui a dû vous surprendre. »

Despaulx. (Raymond Don)

APRÈS la mort de Don Lasserre , l'un des restaurateurs du Collège de Sorèze , Don Despaulx prit les rênes de ce célèbre établissement , en 1767. Né à Miélan , dans le département du Gers , le 14 septembre 1726 , avant d'entrer dans la Congrégation de Saint-Maur , dont il fut un des membres les plus distingués , il avait fait ses études chez les jésuites , qui firent leurs efforts pour se l'attacher. Lorsqu'il se chargea de la direction du Collège de Sorèze , il le trouva dans un état florissant , dont il était redevable à Don Fougères et à Jacques de Hoddy , (voyez leur article.) Il voulut le rendre plus florissant encore. Dans ce but il donna des soins particuliers à l'étude des mathématiques qu'il professait lui-même , et qui avaient été un peu négligées par ses prédécesseurs. Il forma à

grands frais un cabinet d'histoire naturelle(1); fit construire un observatoire, un manège couvert, et il envoya fréquemment les élèves dans la campagne pour s'y exercer à l'arpentage et à la levée des plans. De cette manière les jeunes gens qui se destinaient à la marine, au génie, aux constructions navales, à l'artillerie, pouvaient acquérir toutes les connaissances qui leur étaient nécessaires.

Après avoir organisé le Collège, d'après un plan qu'il avait conçu, Don Despaulx chercha à lui procurer des protecteurs dans les hautes classes de la société. Sa politique adroite lui en facilita les moyens, et il eut même la satisfaction de le voir érigé en *École Royale Militaire*. Le Roi prit cette École sous sa protection spéciale, et y plaça un certain nombre d'élèves qui étaient entretenus aux frais de l'État; il y envoyait tous les ans un de ses Officiers pour en faire l'inspection, ce qui lui donna un relief et une célébrité dont elle ne tarda pas à se ressentir.

Don Despaulx dédia les exercices publics de l'année 1775 aux États de la province de Lan-

(1) Voyez l'article de Don Lamée.

guedoc, qui nommèrent une députation pour les y représenter. Elle était composée de trois Évêques, de deux Barons et de deux Syndics. Si l'on en croit des témoins oculaires, les élèves se surpassèrent dans cette circonstance; aussi les Commissaires rendirent compte de leur mission dans des termes extrêmement honorables.

Il semble qu'il soit de la destinée du Collège de Sorèze d'avoir, dans tous les temps, des envieux et des détracteurs. Ceux qu'il eut à combattre sous Don Despaulx se déchainèrent contre son plan d'enseignement, parce qu'il différait de celui de l'Université; ils cherchèrent à tourner en ridicule l'étendue du programme, *les leçons d'escrime données par des Moines*; et, selon l'éternelle tactique de cette classe de gens, ils calomnièrent *les intentions et les principes des professeurs*. Plusieurs journaux colportèrent, de province en province, ces diverses accusations; enfin elles furent présentées au public, avec plus de détail et de malice, dans un volumineux écrit publié, en 1777, *par un professeur émérite de l'Université*, et réfutées, avec une supériorité remarquable, *par un professeur émérite de l'École Royale Militaire de Sorèze*.

Peu de temps après, cette École fut honorée de la présence de *Monsieur*, frère de Louis XVI, qui a depuis régné sous le nom de Louis XVIII. Le 23 juin 1777, il la visita dans tous ses détails avec une attention particulière et parut enchanté de l'ordre qui y régnait : il en félicita les élèves et les professeurs.

A peine *Monsieur* était-il parti qu'on y annonça la prochaine arrivée de l'Empereur Joseph, qui voyageait incognito. Les préparatifs étaient faits pour le recevoir, et ce fut précisément ce qui priva l'École de cet honneur ; il entra à Sorèze le 29 juin, et parut fort étonné des dépenses qu'on y avait faites ; comme il n'aimait ni l'éclat, ni l'ostentation, il rebroussa chemin et s'éloigna avec rapidité. Les Moines montèrent aussitôt à cheval, et se mirent à courir après lui dans l'espoir de le ramener ; mais ils ne purent l'atteindre. Quelques années après ce Monarque envoya son Ambassadeur pour les visiter.

Don Despaulx resta à la tête du Collège de Sorèze jusqu'à ce que la révolution vint l'en arracher. Les Communautés religieuses ayant été supprimées, il se rendit à Paris pour se déro-

ber à l'échafaud. « Il y cachait sa pauvreté » et ses vertus , lorsqu'il fut dénoncé au Comité Révolutionnaire de sa section. Mandé à la Commune, il comparait devant le fameux Payen , ami de Robespierre. Payen avait été à l'École de Sorèze, il tombe aux genoux de Don Despaulx , lui remet une carte de sûreté et une carte de civisme. Le lendemain il lui offre un grand dîner , et le présente à Robespierre comme un des hommes les plus vertueux qu'ait la France. Robespierre veut donner une place à Don Despaulx qui la refuse, en prétextant son âge ; mais son repos et ses jours sont désormais en sûreté. Après le 9 thermidor le vertueux et savant Bénédictin donna, pour subsister , des leçons de mathématiques à raison de 24 sous par leçon , et faisait ses six à huit lieues chaque jour à pied , pour gagner de quoi se nourrir et se vêtir. »

Napoléon le tira de cet état de détresse ; il le nomma , en l'an X , Inspecteur de l'Instruction publique , Conseiller ordinaire et Directeur d'un Lycée.

Voici à ce sujet une anecdote intéressante , rapportée dans le cinquième volume de l'*Histoire*

toire de France, de l'Abbé de Montgaillard, qui nous a aussi fourni le passage précédent. « Napoléon avait chargé le Conseiller d'état » Fourcroy d'un travail sur l'organisation de » l'Université et de la présentation des Inspecteurs. En lisant ce rapport Napoléon interpelle en ces termes Fourcroy : « Mais » je ne vois pas dans les noms que vous me » présentez celui de Don Despaulx. Est-ce » que vous n'avez pas entendu parler de » l'École Militaire de Sorèze, qui a produit » tant de sujets dont la patrie s'honore ? (1)... » — Sire, je n'ai pas cru qu'un ancien Moine...

(1) Parmi les hommes distingués qui ont été élevés au Collège de Sorèze, nous citerons l'Abbé de Montgaillard lui-même, auteur d'une Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825, M. Augier de la Sauzaye, membre de l'Assemblée constituante où sa conduite fut si honorable, et qui fut l'un des meilleurs administrateurs sous l'empire, le Comte Dejean, les six frères Casarelli, tous recommandables par de beaux et illustres services, le Baron Barris, le premier administrateur de France, le Comte Peytes-Montcabrier, Capitaine de vaisseau du plus grand mérite, l'illustre Marquis de Traversay, le plus savant tacticien et, peut-être, le premier marin de l'Europe, etc. L'École de Sorèze a aussi fourni à l'Espagne une foule d'hommes célèbres, tels que Mendoza, Quevedo, O'ffaril, Castanos, Musquis, etc., etc.

» — Monsieur, ce Moine est un homme illustre, il a rendu de grands services à la patrie; il a élevé une génération entière; il mérite d'être honoré et secouru. » — Napoléon prend aussitôt une plume et inscrit M. Don Despaulx en tête des Inspecteurs-généraux; il le décore de la croix de la Légion-d'Honneur dès la création de l'Ordre. »

Don Despaulx paya d'ingratitude les bienfaits qu'il avait reçus de cet homme extraordinaire, qui savait si bien apprécier le mérite. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, exprima son vœu pour le retour des Bourbons, et présenta ses hommages à Louis XVIII qui lui conserva son emploi. Napoléon étant rentré en France, ne le punit point de ses torts; il le nomma *Inspecteur-général de l'Université*. Don Despaulx demanda sa retraite après la seconde restauration, et mourut, à Paris, en septembre 1818, à l'âge de quatre-vingt-douze ans; il fut enterré au cimetière du Père Lachaise. Don F. Ferlus lui avait succédé, depuis long-temps, dans la direction du Collège de Sorèze. (Voyez son article.)

=====

Dieudonné 1^{er} (*Decodatus*),

1^{er} ÉVÊQUE DE CASTRES.

L'ABBAYE de St-Benoît, qui était jadis sur les bords de l'Agoût et dont l'origine remonte à l'année 647, fut gouvernée, depuis le commencement du 8^{me} siècle jusqu'au 14^{me}, par des Abbés du plus grand mérite, que les Rois de France appelaient parfois *Abbicomites*. Réunie à l'Archevêché d'Albi, elle en fut séparée l'an 1316, malgré les intrigues et l'opposition d'un Abbé de Castres, nommé Bertrand, par une bulle du Pape Jean XXII, et érigé en Évêché particulier, qui fut d'abord suffragant de Bourges et puis de l'Archevêché d'Albi. Decodatus, son dernier Abbé, en devint le premier Évêque le 5 août 1317.

Plusieurs auteurs ecclésiastiques ont prétendu qu'il reçut le surnom de *Severatus*;

mais c'est une erreur. D'après un errata de Borrel, on voit qu'il était surnommé *Severacus*. Le Pape lui assigna 5,000 livres de rente, qui devaient être prises sur les revenus de l'Archevêché d'Albi; en même temps il institua un Chapitre à l'église Saint-Pierre de Burlats.

A peine Dieudonné fut-il assis sur le nouveau siège épiscopal, qu'il eut occasion de montrer son zèle pour la religion. Frère Bernard Délicieux, s'était joint à Frère Jean d'Olive, pour établir, dans l'Ordre de Saint-François, une réforme connue sous le nom *des Spirituels* : il causait ainsi du désordre et du scandale dans les Couvens du même Ordre, qui existaient alors en Languedoc, et principalement dans ceux du diocèse de Castres. L'Évêque s'étant aperçu, avec regret, qu'on y suivait certains articles qui n'étaient pas orthodoxes, fit tous ses efforts pour y rétablir la règle primitive. Il se plaignit de la conduite dangereuse de Bernard Délicieux, et le Pape nomma pour le juger l'Archevêque de Toulouse, l'Évêque de Pamiers, celui de Saint-Papoul, lesquels s'adjoignirent l'Évêque de Castres. Ce dernier avait tellement leur confiance qu'ils

lui soumirent toutes les pièces de cette affaire, et, d'après son avis, le Moine turbulent fut condamné à être enfermé dans une prison, pour y faire pénitence le reste de ses jours. Ce jugement fut rendu et mis à exécution dans l'année 1319.

Dieudonné occupa le siège depuis 1317 jusqu'en 1327. Quelques années avant de mourir il fonda à Castres, pour l'entretien et l'instruction de donze pauvres, un Collège qui était situé non loin du Palais épiscopal et dont le maître s'appelait Raymond Azaïs. Il eut pour successeur Dieudonné II.



Dieudonné 2^m (Decodatus),**(ABBAS LATINEACENSIS),****2^m ÉVÊQUE DE CASTRES.**

L succéda, d'après Borel, à Dieudonné 1^{er}, sous le pontificat de Jean XXII et sous le règne de Charles IV, dit le Bel. On lui donna le surnom de *Daudé*, et il n'occupa le siège qu'une partie de l'année 1327; c'est pourquoi il n'a laissé aucune trace de son séjour à Castres. Le R. P. Richard ne fait pas mention de lui dans son grand *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, et l'on ne trouve pas son nom dans la *Gallia Christiana*. Amélie de Lautrec lui succéda. (Voyez son article.)



~~~~~

**Dieudonné 5<sup>me</sup> (D<sub>iodatus</sub>),**

**XI<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.**

---

Ainsi que celui qui précède, cet Évêque n'est ici que pour la forme. En 1386, il fut élu pour remplacer Guy-de-Roye, sous le Pape Urbain VI et sous le règne de Charles VI. Il mourut en 1388, sans avoir rien fait qui soit digne de remarque. Après lui Jean II occupa le siège. (Voyez son article.)





## Ducarla-Bonifas. (*marc*)

---

LES membres de cette famille, qui était autrefois protestante, sont originaires de la petite ville de Vabre où elle faisait, avec probité et distinction, un commerce assez considérable. Ducarla-Bonifas y naquit en 1738 ; son père, Barthélemy Bonifas, mourut à Castres vers 1750, et sa mère, Magdeleine Bonafous-Bonifas, qui s'était retirée à Venés au commencement de son veuvage, y décéda en 1787. Le jeune Ducarla, leur fils unique, reçut sous leurs yeux les premiers élémens de l'éducation. Deux de ses oncles paternels, Chevaliers de Saint-Louis, Lablanquié et Lavergnère, ayant fixé leur domicile à Réalmont, après avoir quitté le service, désirèrent que leur neveu vint habiter auprès d'eux ; ils étaient très-riches, ils n'avaient point d'enfans, et lui destinaient toute leur fortune. Le père

et la mère de Ducarla se rendirent à leur invitation pressante. Là ils embrassèrent la religion catholique, et leur fils, qui n'avait que neuf ans, les imita. Dès-lors il continua à Réalmont les études qu'il avait commencées à Vabre; ses parens l'aimaient trop pour se décider à l'envoyer dans un Collège, où ils n'auraient pu le voir à toute heure de la journée. Il fit d'abord peu de progrès : seulement on remarqua en lui un penchant très-prononcé pour l'astronomie. En observant le cours des astres, il admirait la grandeur et la puissance de Dieu qui préside à leurs mouvemens. Une ferveur extraordinaire pour son âge fut la suite de ses méditations, et il était au moment de se faire Capucin, lorsque la mort de ses oncles changea ses résolutions. Il avait vingt ans; on lui proposa en mariage une femme aimable; il l'accepta; mais cette union fut loin d'être heureuse, et les deux époux en vinrent à une séparation, pendant laquelle les mœurs de Ducarla restèrent toujours pures.

Il se retira dans un de ses biens de campagne, appelé Cantegoudal, au canton de Lautrec, où il se livra tout entier à son goût pour

les observations astronomiques. En 1775, il fit imprimer, à Castres, un volume in-12, avec planches, renfermant les découvertes qu'il croyait avoir faites. Ce petit livre intitulé : *Des grands Mouvemens de la Matière*, fut peu connu, car la publication n'est pas toujours la publicité. Deux ans après, Ducarla fit un voyage à Paris, emportant avec lui une riche moisson d'observations nouvelles, qu'il voulait réunir en corps d'ouvrage; mais il n'exécuta ce projet que dans l'intervalle d'un nouveau voyage, qu'il entreprit en 1779 et qui dura dix ans.

« Un système complet de cosmogonie qui ,  
» partant de l'existence de la matière et du  
» mouvement, explique, par l'enchaînement  
» des conséquences les plus séduisantes , la  
» formation et le jeu des corps célestes; une  
» licence qui suppose que notre Univers n'est  
» qu'une province de l'espace, une simple  
» constellation, dont la voie lactée est la  
» ceinture, et permet à l'imagination d'aller  
» chercher, dans l'immensité de l'étendue, une  
» inépuisable succession de mondes et d'abi-  
» mes, ne pouvait, alors, paraître en France  
» sans beaucoup d'inconvéniens. La mani-



» festation n'en parut facile à M. Ducarla  
» que dans un pays absolument libre à cet  
» égard (1). » Il alla à Genève où il fut très-  
bien reçu par MM. de Saussure, Moutou, Le  
Sage et plusieurs autres savans. Après les avoir  
consultés il y fit imprimer en 1779 et 1780,  
chez Villars et Nouffre, neuf mémoires for-  
mant ensemble trois volumes in-8°, sous le  
titre commun de *Cosmogonie*, et dont les  
titres principaux étaient :

1° *Du Déplacement des Mers* ; 2° *des Co-  
mètes* ; 3° *de la Lumière zodiacale*, 4° *du  
Soleil* ; 5° *du Système planétaire* ; 6° *Géogra-  
phie physique* ; 7° *Météores locaux* ; 8° *des  
Atmosphères* ; 9° *de l'Univers*.

Ces Mémoires, dont le *Journal de Physique*  
et les *Nouvelles littéraires* firent un grand  
éloge, attirèrent l'attention des astronomes.  
M. de Lalande les examina très-attentivement  
et, dans un article sévère, il reprocha à l'auteur  
*des principes vagues*. Ducarla ne sachant quels  
étaient ceux de ses principes que frappait ce  
reproche, lui répondit respectueusement qu'il

---

(1) Extrait d'une notice manuscrite qui précède les *Mémoi-  
res*, inédits, de *Mademoiselle de Romans*, dont il sera  
bientôt question.

se trouvait dans le même embarras que Pascal , lorsque les Jésuites l'appelaient *porte d'Enfer* , et qui disait : *Comment prouver que je ne suis pas porte d'Enfer* ? Cette discussion fut bientôt terminée. De Lalande reconnut ses torts , et ne tarda pas à accorder son estime au savant modeste envers lequel il s'était d'abord montré injuste.

Ducarla se rendit à Paris vers le commencement de 1781 , pour demander des conseils à M. de Lalande ; il y vit aussi MM. d'Alembert , Condorcet , Diderot , Buache et plusieurs autres Académiciens ; mais il n'y fréquenta d'une manière intime que le seul Bosc-d'Antic , son parent et son ami , dont la famille était sortie de Pierresegade. (Voyez son article.)

Les Mémoires que Ducarla publia à cette époque sont nombreux ; ils occupent à eux seuls toutes les pages de journaux , aussi volumineux que des brochures. Voici la liste de ceux qui y furent insérés ou analysés.

## MÉMOIRES

**Insérés en entier dans le Journal de Physique.**

- 1° *Vents pluvieux*, décembre 1781, page 446. — Janvier 1782.
- 2° *Anneaux planétaires*, mai 1782, page 386.
- 3° *Inondations volcaniques*, août 1782, page 113.
- 4° *Vues pour la Géographie physique*, février 1783.
- 5° *Vents refroidis par l'évaporation*, juin 1783.
- 6° *Nuages parasites*, juin, juillet, août et septembre 1784.

## MÉMOIRES

**Insérés dans le Journal encyclopédique.**

- 7° *Lettre à M. de Saussure sur son Hygrométrie*, 15 décembre 1783.
- 8° *Des Creux volcaniques*, premier décembre 1783.  
(L'auteur attachait un grand prix à cet ouvrage.)
- 9° Sept autres articles vers la même époque.
- 10° Dans le *Journal de Paris*, douze ou quinze articles de 1782 à 1784.
- 11° Dans le *Journal des Savans*, beaucoup d'articles de 1782 à 1784.

Pendant son séjour dans la Capitale, Ducarla fut présenté au Musée de Paris par le Che-

valier de Lamanon , mort depuis dans l'expédition de Lapérouse : il y figura bientôt comme vice-Président , à côté de Franklin. Un de ses ouvrages , dont le titre était : *Du Feu complet* , fut imprimé aux frais de cette Société , et parut dans l'année 1784 ; en un gros volume in-8°, orné de plusieurs planches ; ce fut aussi dans ce temps-là que l'auteur publia son dernier ouvrage , avec cartes , sous le titre : *d'Expression du Nivellement*.

Après être resté pendant deux ans chez la Princesse de Listenais , en qualité de précepteur de son fils , le Prince de Baufremont , il se voua irrévocablement à la retraite et au silence. A la fin de 1788 , il revint dans sa patrie ; il habita successivement le village de Calmont , près de Mazamet , le domaine de Cantegoudal , Castres , Lavaur , et enfin Villeneuve-du-Tarn où il mourut le 16 avril 1816 , sans avoir connu jamais les infirmités , ni rempli de fonctions publiques.

On trouva dans ses papiers un manuscrit fort intéressant , intitulé : *Mademoiselle de Romans* , dont voici l'origine et l'objet. Cette maîtresse de Louis XV , fille de M. Copier , Conseiller au Parlement de Grenoble , mère

de l'Abbé de Bourbon et depuis Marquise de Cavanac , était affligée que M. Charles de Lacreteille l'eût confondue avec les *filles du Parc-aux-Cerfs* (1). Pour échapper à cette association , elle résolut d'écrire ses Mémoires. En 1787 , ayant recueilli ses souvenirs et ses matériaux , elle dicta un grand nombre de notes au fils de M. Ducarla , qu'elle avait donné pour instituteur au Marquis de Siran , l'un de ses enfans , et lui permit de garder les brouillons. Après la révolution M. Ducarla père s'amusa à les mettre en ordre pendant son séjour à Lavaur , et en fit un tableau régulier où rien ne fut omis : il sut éviter tous les écueils que présentait un pareil sujet , et la lecture de son manuscrit peut être offerte sans crainte à la pudeur.

Mademoiselle de Romans y est presque toujours en scène ; elle peint avec de grands développemens son innocence , son outrage , ses ressentimens , sa dignité , son amour subit et virginal ; les épisodes sont , en général , destinés à quelque vue morale : au courage de

---

(1) Voyez l'*Histoire de France pendant le 18<sup>me</sup> siècle* , tome III<sup>e</sup> , page 169 à la note , Paris , 1819 , 4<sup>me</sup> édition.

l'amitié, dans l'*Histoire de Pauline*; à la piété filiale, dans celle de *Madame d'Ageri*; aux causes secrètes, et souvent frivoles, de nos destinées, dans le *pauvre Congruiste de village devenu Chanoine*; à la concorde domestique, dans la *Fête du premier de l'An*; à la constance, sous de grandes épreuves, dans l'*Aveugle des Alpes*; au manège des Cours, dans l'*Entretien des deux Rivaux*; à l'opprobre des corrupteurs, dans les *Portraits odieux de Biel et de sa femme*.

Voici quelques citations qui donneront une idée du style et de l'intérêt répandu dans cet ouvrage (1).

Après avoir échappé aux premières entreprises du Roi et s'être barricadée dans son appartement, comme dans un fort inexpugnable, Mademoiselle de Romans, qui décrit avec candeur et naïveté les dangers qu'elle a courus, continue ainsi :

« Je revins alors près du feu, et je m'aper-

---

(1) Nous espérons avoir le plaisir de le publier, avec des remarques et des notes, lorsque l'impression de la *Biographie Castrani* sera terminée.

» çus, en frémissant, que le jour finissait,  
» et que j'allais me trouver seule dans les té-  
» nèbres, au milieu des fantômes dont on  
» avait imprudemment effrayé mon enfance.  
» Il n'y avait point de bois pour entretenir  
» le feu; d'ailleurs je ne me serais pas tenue  
» près de la cheminée, parce que la peur ne  
» veut point avoir de vide derrière elle, et qu'il  
» fallait par conséquent m'adosser dans un  
» coin; je portai donc mon fauteuil dans le  
» coin d'une fenêtre, et je m'assis à demi  
» morte de frayeur, les cheveux dressés sur  
» ma tête et le sang figé dans mes veines. Mes  
» regards se portèrent d'abord sur cette al-  
» cove profonde, ou plutôt sur cette caverne,  
» d'où je voyais déjà sortir tous les esprits in-  
» fernaux; et j'allais, sans doute, m'évanouir  
» lorsque heureusement j'aperçus un grand  
» lustre au plafond, garni de ses douze bou-  
» gies. J'y volai aussitôt, quoiqu'en tremblant,  
» et j'en pris une que j'allumai, en soufflant  
» sur un tison, et avec celle-là toutes les au-  
» tres, ainsi que les six qui étaient aux deux  
» girandoles de la cheminée, ce qui produisit  
» une illumination risible pour toute autre  
» que moi. On l'aurait prise pour un em-

» bracement à la clarté qui allait, à tra-  
» vers les fenêtres , peindre les placards sur  
» les bâtimens en face , si on n'en avait re-  
» connu la cause aux mouvemens que je m'étais  
» donnés ; j'entendis même le Roi qui disait :  
» *Il est bien juste qu'elle s'éclaire , mais com-*  
» *ment dormira-t-elle ? elle n'a rien pour se*  
» *garantir.* Cela me fit apercevoir que j'avais  
» froid et qu'il fallait y pourvoir de mon mieux.  
» De grands rideaux de mousseline pendaient  
» aux fenêtres jusqu'au parquet ; je les cou-  
» pai , avec mes ciseaux , aussi haut que je pus  
» atteindre ( c'est-à-dire ceux de la fenêtre où  
» j'étais : car qui aurait osé aller à l'autre ! )  
» Avec une moitié j'enveloppai mes jambes et  
» mes pieds , et me couvris avec l'autre les  
» épaules et le reste du corps ; j'avais sur la  
» tête un grand mouchoir rouge qu'on m'avait  
» donné à la place de mon fichu , et , dans ce  
» vrai costume de sabat , parfait modèle de ces  
» revenans dont j'avais tant de peur , je me  
» remis dans mon fauteuil pour y passer la  
» plus terrible nuit que l'imagination puisse  
» se représenter : car mes voisins étant , il me  
» semblait , conjurés contre moi , je ne les crai-  
» gnais pas moins que des ombres , et je dé-



» plorais, en soupirant, mon malheur et ma  
» solitude. »

Le lendemain le Roi lui fit une visite. « Je  
» l'aperçus, dit-elle, dans la glace, assez près  
» de moi. Alors me tournant vers lui, dans  
» ce calme apparent qui décèle quelquefois  
» une indignation profonde, je ne vous at-  
» tendais pas, lui dis-je : cependant c'est bien  
» ici votre place. Venez contempler votre vic-  
» time et jouir de vos succès. . . . Il était  
» une bonne mère, heureuse dans son ménage,  
» honorée dans son pays ; vous en avez fait,  
» en la trompant, le déplorable objet du ri-  
» dicule et du mépris. Son époux vous servait  
» dans la magistrature, et prêtait ses vertus  
» à vos lois : vous lui dépêchez un courrier  
» à cent lieues, pour le couvrir du même op-  
» probre. . . . Et pourquoi tant de perfidie ?  
» Pour dégrader, si vous le pouviez, leur  
» malheureuse fille, dont vous avez écarté les  
» appuis. . . . Voyez quel châtiment vous  
» subiriez, si vous n'étiez pas Roi ! . . . .  
» Mais. . . . la faiblesse même peut se sous-  
» traire à votre importunité. . . . Je fuis. . .  
» Je vais chercher ailleurs un refuge contre  
» vous, qui devriez me protéger. . . . Et

» ne vous flattez pas de me contraindre, je  
» n'ai pas oublié de mourir. Le Roi, la tête  
» inclinée, semblait entendre un juge, et se  
» retira sans répondre un seul mot. . . . »

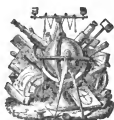
Ayant épuisé, pour séduire Mademoiselle de Romans et sans se montrer à ses regards, toutes sortes de soins délicats et de prévenances flatteuses, le Roi voulut porter les derniers coups à son cœur. Il parut devant elle dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance. « Un coup de canon se fit entendre :  
» aussitôt les drapeaux flottent sous nos yeux,  
» et une musique guerrière remplit l'air de  
» ses éclats ; le régiment des Gardes Suisses et  
» celui des Gardes Françaises, se développent  
» et vont se ranger en deux files dans l'allée.  
» Après un long intervalle, nous entendons  
» de loin les sons aigus des trompettes et le  
» hennissement des chevaux, et nous voyons  
» paraître successivement les quatre compagnies des Gardes du Corps : leur marche  
» était plus lente, comme pour me faire mourir. Enfin le Roi se montra, couvert de  
» diamans, sur un coursier magnifique ; il  
» était environné d'un grand nombre d'Officiers, à larges broderies, qu'il effaçait tous

» par la majesté de sa personne , et la troupe  
 » immobile , fixée sur lui seul , attendait un  
 » de ses regards pour s'animer. Il nous salua  
 » de son épée , et l'exercice se fit au feu de  
 » la mousqueterie , dans des tourbillons de  
 » fumée , à travers lesquels je voyais encore  
 » étinceler ses pierreries , comme les étoiles  
 » au-dessus des vapeurs. Après ce grand spec-  
 » tacle , la troupe défila lentement sous nos  
 » yeux , au bruit des instrumens militaires ,  
 » jouant une cantate que j'avais si glorieuse-  
 » ment rétablie , et dont l'artillerie semblait  
 » marquer la mesure , de l'autre côté du châ-  
 » teau , par ses puissantes explosions , comme  
 » pour m'apprendre que toute la pompe du  
 » trône était déployée pour me donner une  
 » fête et ne la donner qu'à moi.

. . . . .  
 . . . . . »

M. Ducarla possédait d'autres titres à notre  
 estime ; il avait inventé un petit instrument  
 très-ingénieux , qu'il appelait *clavigraphe* ,  
 destiné à empreindre sur le papier six ou même  
 huit lettres à la fois , et à écrire par consé-  
 quent , sans abréviation , avec la volubilité de

la parole; mais ce procédé, qui aurait remplacé la sténographie avec avantage, est resté non écrit et perdu faute d'un mécanicien habile qui pût le saisir et l'exécuter.





## Ducros. (Gabriel)

---

CONTEMPORAIN de Borel, il était, comme lui, un Médecin très-distingué, et possédait de vastes connaissances. Il composa en latin un *Traité de la Peste*; qui n'est pas sans mérite et qu'on vantait beaucoup alors. Cet ouvrage fut imprimé à Castres, en 1646, chez Arnaud Colomiez, en un volume in-4°; il est divisé en trois parties : dans la première l'auteur parle de la peste en général, et des divers caractères qu'elle prend suivant les climats et les tempéramens; dans la deuxième il s'occupe plus particulièrement de celle qui se manifesta à Castres à différentes époques; et la troisième est spécialement consacrée aux traitemens et aux remèdes qu'il croit les plus efficaces, pour en prévenir les ravages ou en paralyser les effets. Je me plais d'autant plus

à entretenir mes lecteurs de ce savant Médecin, que je suis un de ses descendans du côté de ma mère, et qu'on aime toujours à parler de ses aïeux, lorsqu'ils n'ont laissé que des souvenirs honorables. Gabriel Ducros mourut à Castres, le 24 novembre 1651. Un de ses frères fut Avocat en la Chambre de l'Édit et mourut en novembre 1655.





## Dulau. (Don)

---

C'ÉTAIT un Bénédictin très-savant ; il professait les mathématiques sous Don Despaulx, avant la révolution , à l'École Royale Militaire de Sorèze, et il en sortit , pour se réfugier en Angleterre, lorsque les communautés religieuses furent supprimées. Se trouvant à Londres sans aucune ressource, il entreprit, avec les fonds qui lui furent confiés par quelques émigrés français, un commerce d'imprimerie et de librairie assez considérable, sous la raison de *Dulau et Compagnie*. Plusieurs éditions qui sortirent de ses presses sont encore très-estimées, et il fut bientôt en rapport avec les personnages les plus instruits de sa patrie et du pays qu'il habitait.

L'on a prétendu que c'est aux conseils judiciaires qu'il donna à M. de Chateaubriand que nous devons le *Génie du Christianisme*. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* a beaucoup contribué à propager cette opinion, et voici les paroles que M. de Las Cazes met dans la bouche de Napoléon. « On sait qu'avant de travailler » à son *Génie du Christianisme* M. de Chateaubriand publia, à Londres, un ouvrage » très-anti-religieux. Un Bénédictin de Sorèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, » que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de Chateaubriand avait » confié la vente de son ouvrage, se permit » de lui donner un sage conseil ; il lui observa que les lieux et les temps n'étaient » plus favorables aux déclamations anti-religieuses ; qu'elles étaient devenues banales » et de mauvais ton ; que le moyen le plus sûr » de capter désormais l'intérêt public, serait » de prendre le contre-pied ; de se vouer au contraire à la défense de la religion. M. de Chateaubriand le crut et fit son *Génie du Christianisme* : or le Bénédictin avait si bien jugé le choix du moment qu'il est à croire que si le *Génie du Christianisme*

Tom. II.



» venait à paraître aujourd'hui , en dépit de  
» son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas  
» parmi nous tout le succès qu'il a eu. »

Si cette anecdote était vraie, M. de Chateaubriand n'aurait écrit cet ouvrage , l'un des plus beaux monumens de notre littérature moderne, que par intérêt et par calcul ; ainsi, sans un Bénédictin de Sorèze , il serait venu grossir les rangs des ennemis de la religion , au lieu de lui prêter l'appui de son talent et de son éloquence. Mais avant d'adopter une opinion si peu honorable pour celui qui en est l'objet, nous devons examiner si ces prétendues paroles de Napoléon ne sont pas une calomnie.

On a été étonné que M. de Chateaubriand ne les ait pas réfutées : il a fait mieux , il a fait imprimer en 1827 , sans y rien changer, l'ouvrage qui avait paru à Londres en 1797, non pas chez Don Dulau, mais chez de Boffe, libraire, sous ce titre : *Essai sur les Révolutions*. S'il y a dans ce livre des choses coupables, des étourderies de jeunesse, on y remarque aussi des passages religieux qui annoncent l'auteur du *Génie du Christianisme*. En conservant le texte intact, M. de Chateaubriand a ajouté des notes et mis ses ennemis au défi :

c'est la meilleure réponse qu'il pouvait adresser à ses détracteurs (1).

L'époque de la mort de Don Dulau ne nous

(1) Comme nous savions que M. de Laboulaye-Rochefort était en correspondance avec M. de Chateaubriand, nous l'avons prié de lui demander quelques éclaircissemens au sujet de l'anecdote rapportée dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Voici une partie de la réponse qu'il a reçue : elle confirme tout ce que nous avons déjà mis en avant dans cette notice, pour réfuter une imputation qui nous paraissait calomnieuse.

\* Paris, 2 janvier 1834.

« : . . . . . Je ne sais rien de MM. Dulau, sinon qu'ils  
 » avaient commencé, à Londres, l'impression de la première  
 » édition du *Génie du Christianisme*. Quant à l'*Essai histo-*  
 » *rique sur les Révolutions* (mon ouvrage soi-disant impie) ;  
 » il fut imprimé chez de Boffe, à Londres, et JE NE CONNAIS-  
 » SAIS PAS ALORS MM. DULAU. Au surplus, Monsieur, l'*Essai*  
 » *historique*, comme vous le remarquez très-bien, est réim-  
 » primé dans mes Oeuvres complètes, avec des notes contra-  
 » dictoires et une longue préface qui explique tout. C'est une  
 » vieille histoire jugée et rejugée, et dont personne ne s'occupe  
 » aujourd'hui. . . . .

» CHATEAUBRIAND. »

est pas connue. Il s'occupait beaucoup de littérature, et l'on prétend qu'il a laissé quelques manuscrits qui auraient donné de l'illustration à son nom, s'il les avait fait imprimer.





## Durand,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-BENOIT.



LA plupart des Moines de l'Abbaye de St-Benoît, de Castres, étaient des hommes du plus grand mérite. Durand vivait parmi eux en 953 ; il se fit distinguer par sa piété et par son savoir. Un hérétique obscur et ignorant, nommé Walfrède, que Borel appelle *Wlfald*, ayant osé enseigner publiquement que l'âme n'était pas immortelle et périssait avec le corps, Durand en fut indigné, et il combattit cette doctrine pernicieuse avec toute la force de son talent. Il composa, contre Walfrède, un ouvrage latin qui lui fit beaucoup d'honneur, dans lequel il le réfuta sans réplique, et dont il ne nous reste aujourd'hui que des fragmens, disséminés dans plusieurs livres de théologie

peu connus. Grâce au zèle de l'Abbé Durand, l'erreur que Walfrede avait voulu propager n'eut point de suite et fut étouffée dans son berceau (1).



---

(1) Voyez *Dict. des Hérésies*, art. Walfrede; d'Achéry; *Spicilege*, tome VII, page 341; Mabillon, *Præf. in sæc. Benedict.*, 5. 3, — *Hist. litt. de France*, t. V, p. 11, 12.



## Elisagar ou Elizachar ;

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-BENOÎT.

---

**L**ES auteurs ecclésiastiques écrivent de diverses manières le nom de ce personnage pieux, qui doit une partie de sa célébrité à la translation, à Castres, des reliques de Saint Vincent ; il n'était que Prieur du Monastère de Saint-Benoît, lorsqu'en 800 les prisonniers Maures, Addo et Béru, y arrivèrent ; il leur fit des exhortations si vives et si éloquentes que ce dernier se convertit et reçut le baptême. (Voyez Béru.)

En 826 Élisagar fut chargé d'une mission honorable de la part de Louis-le-Débonaire, qui l'envoya à Barcelonne, avec les Comtes Hildebrand et Donar, pour apaiser les trou-

bles qui s'y étaient élevés. A son retour au Monastère il fut nommé Abbé, en récompense de ses services; ces Abbés étaient des Seigneurs que les Rois de France y plaçaient et qu'on appelait *Abbicomites*. Peu de temps après Élisagar devint Évêque de Toulouse. Lorsque la ville de Castres eut acquis les reliques de Saint Vincent, il s'y rendit en pèlerinage, accompagné de son Clergé et d'un grand nombre de fidèles. Aimon-le-Moine, qui a écrit en latin un volume entier sur la translation de ces reliques, nous apprend cette particularité dont voici la traduction.

« Élisagar, voyant qu'il s'approchait dudit » Monastère de Castres et qu'il n'en était loin » que de mille pas, commença d'ôter ses sou- » liers, afin de s'approcher plus révéremment » desdites reliques. Étant arrivés sur le lieu, » l'un de ceux qui étaient venus avec lui, qui » était perclus de ses mains dès sa naissance, » fut miraculeusement guéri » (1). Ce pèlerinage eut lieu en 854 suivant l'*Histoire de Languedoc*, et en 855 d'après Aimon-le-Moine.

---

(1) Voyez Aimon-le-Moine, liv. II, chap. 9.

Dans l'année 861, Élisagar assista à l'assemblée convoquée par Raymond, Comte de Toulouse, dans laquelle fut décidée la fondation de l'Abbaye de Vabres, qui devint plus tard un Évêché.







## Émeric-Natalis,

17<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



Nous avons adopté , pour cet Évêque, l'orthographe de Borel , quoique Catel et le R. P. Richard l'appellent *Aimeric* ; il succéda , en 1418 , à Jean VI , 16<sup>me</sup> Évêque de Castres , sous le pontificat de Martin V et sous le règne de Charles VI. Avant d'être revêtu de cette dignité , il avait été Abbé de Saint-Sernin et Évêque de Condom ; il occupait le siège épiscopal de cette dernière ville , lorsque le fameux Pierre de Lune , connu sous le nom de Benoît XIII , vint porter le trouble et la désunion dans le Clergé de France. Emeric , soupçonné de trop d'attachement au parti de cet anti-Pape , fut déposé du siège de Condom ;

mais quelque temps après, ayant été nommé Évêque de Castres, il se fit distinguer par son zèle pour la religion et par sa piété. Il y mourut en 1424, suivant le R. P. Richard; ou bien, d'après Borel, dans le mois d'octobre 1425. Raymond II, de Avilhan, lui succéda.





## Émeric.

---

Si Borel ne nous avait donné l'exemple en le mettant au rang des hommes illustres que la ville de Castres a produits, nous ne l'aurions point fait figurer dans cet ouvrage. Borel dit seulement qu'Émeric était Capitaine et qu'il devint célèbre par l'invention des pétards ; nous ajouterons , d'après Gaches et Faurin , qu'il en fit le premier essai le 23 mai 1567 , dans une expédition contre Lille sur le Tarn ; il alla les placer près des murailles de cette ville, s'étant fait accompagner de quelques troupes sous les ordres des deux frères Jacques et Antoine Mascarens. Les pluies abondantes qui étaient tombées pendant la nuit ayant noyé les mèches , l'entreprise fut au moment d'échouer ; mais il trouva le moyen

de les allumer , et l'explosion fut si grande qu'elle renversa la porte de la ville. Émeric y entra à la faveur du désordre que cette attaque foudroyante y avait répandue , et il s'en rendit maître sans éprouver beaucoup de résistance.





# Esmengarde ,

OU

## LA BELLE CASTRAISE.



DE même que Toulouse se glorifie d'avoir eu sa belle Paule , dont les charmes étaient si parfaits et si séduisâns que le Connétable de Montmorency disait : *Qu'on pouvait la placer au nombre des merveilles de l'Univers et qu'elle était l'honneur de son sexe* (1) , de même

---

(1) Paule de Viguier , née à Toulouse en 1518 , était si belle que toutes les fois qu'elle sortait , une foule d'admirateurs se pressait sur son passage. Cette affluence lui étant devenue incommode , elle prit le parti de ne paraître en public que la figure cachée sous un voile. Une pareille résolution ayant failli causer un mouvement séditieux , le Conseil de la Cité obligea la belle Paule à se montrer , deux fois par semaine , à visage découvert. Elle vécut près d'un siècle et mourut en 1610.

notre Cité doit s'honorer d'avoir donné le jour à la belle Esmengarde : elle y vivait dans les dernières années du 12<sup>me</sup> siècle. La régularité piquante de tous ses traits, ses grâces, son amabilité, étaient portés à un tel degré de perfection qu'on ne pouvait la voir sans en être charmé; aussi a-t-elle laissé parmi nous une réputation dont la plus grande partie de son sexe se sentirait flattée, quoique la coquetterie et la légèreté en aient un peu terni l'éclat. Tous ceux qui la connaissaient, tous ceux qui en ont parlé, et surtout les poètes provençaux, ne l'ont désignée que sous le nom de *la belle Castraise*. Quelques-uns d'entr'eux l'appelaient *la belle Albigeoise*, parce que la ville de Castres se trouvait dans le pays Albigeois (1). Esmengarde avait épousé un vieux gentilhomme, *un ric valvassor* qu'elle n'aimait point; elle habitait, avec lui, le château de la Tourcaudière, où mille adorateurs venaient rendre hommage à ses charmes; les Troubadours la chantaient sur leurs lyres. En la quit-

---

(1) Et una altra apres l'enganet, qu'era sa vezina, Esmengarda de Castras, et el dezin hom *la bella d'Albèges*. Ab-dous ero de l'avesent d'Albi.

(*Le Parnasse occitanien*, t. I, p. 222.)

tant , ils emportaient un souvenir délicieux des momens qu'ils avaient passés auprès d'elle , et les échos de la Durance , aussi bien que ceux de l'Agoût , redisaient le doux nom de *la belle Castraise*.

Pourquoi faut-il que ces poètes aimables et sensibles , qui l'avaient tant célébrée dans leurs chants , aient eu à se plaindre de ses procédés , et que , par une perfidie sans exemple , elle ait fait le malheur et le désespoir de l'un d'entr'eux ?

Raymond de Miraval , Chevalier de Carcassez et Seigneur , pour un quatrième du château qui portait son nom , dans le Cabardez , se rendit recommandable par ses talens. Il obtint l'amitié et la protection de Raymond , Comte de Toulouse , et celle de plusieurs Seigneurs du Languedoc. Les Dames les plus aimables cherchaient à l'attirer auprès d'elles , et se sentaient fort heureuses lorsqu'elles parvenaient à lui inspirer quelques chansons à leur louange. Ces succès flatteurs lui donnèrent une haute idée de son mérite et le remplirent de vanité. Il osa soupirer pour Adélaïde de Boissezon , connue , dans l'*Histoire des Troubadours* , sous le nom d'*Alazaitz* , et femme

de Bernard de Boissezon : elle se prêta quelque temps à être l'objet de ses chansons (1);

(1) Miraval composa, pour Adélaïde de Boissezon, plusieurs chansons très-remarquables. Voici celle qui nous a paru la plus jolie :

Ar ab la forsa del freis,  
 Quan tot lo mons trembl'e brui,  
 Val mais solatz e domneis,  
 E cants e totz bel deadui,  
 Qu'él temps quan folh' e flor nais i  
 A celui qu'es pros e gais,  
 Contra l'us del temps e del mon,  
 Be par que bon cor li aon.

La gran beutatz que pareis  
 En la bella cui hom sui,  
 El ric pretz qu'à tot jorn creis  
 M'an tout dombejar d'autrui.  
 Mas un dous esguart m'atrais  
 Vas liei servir, dou jamais  
 No temsera fam, freg ni son,  
 S'agues cor del dig que m respon:

En amors a mantas leis,  
 E de mantas partz adui  
 Tortz a guerras e plaideis.  
 Leu reven e leu refui,  
 Leu s'apai' e leu s'irais;  
 E qui d'aisso l'es verais  
 Soven sospira de priou,  
 E mantz enois blan e rescon:

Anc mais ni tan no m destreis;  
 Mas er ai trobat ab cui



mais enfin fatiguée de ses importunités, elle lui fit un accueil moins favorable, et engagea là

---

Mi mou paors et esfreis,  
E m'cas' e m'pren e m' destrui.  
Et ieu ges per tan no lais  
Que l'ai don me mou l'esglais  
No tenha mon cor deziron,  
Ou plus lo desir me cofon.

Pero, si tot m'es gabeis,  
Mos bos respiez m'i condui;  
E si m' dizia sordeis,  
No volh tornar lai don fui.  
Pos vengutz es à l'assais  
Poder a que m' derc o m' bais;  
Qu'ieu no fug si m' ras o si m' ton,  
Ni ja no volh saber vas on.

S'à Lombers corteja'l reis  
Tostemps mais er joi ab lui;  
E si tot a'es sobradeis,  
Per un be li'n venran dai:  
Que la cortezi' e'l jais  
De la bella n'Azalais,  
El fresca color e'l pel blon  
Fan tot lo segle jaunon.

Domna tan vos soi verais,  
Que de totz cortez assais  
Par que Miraval vos aon;  
Mas nous volh dir quals es ni don.

Per mon Audiartz son gais,  
Que tota gens ab eslais  
Prezon mais lo Comte Ramon  
De null autre Comte del mon.

belle Castraise, son amie intime, à l'aider à se débarrasser de lui.

---

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant une traduction de cette chanson, très-difficile à faire passer dans notre langue; nous en sommes redevables à M. Belhomme, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de louer les talens et l'obligeance.

« Maintenant que la rigueur du froid fait trembler et grelotter tout le monde, ont d'attrait, plus qu'aux jours où naissent le feuillage et les fleurs, les doux entretiens, les chants et toute joyeuse aventure, pour celui qui, malgré le sombre du temps et des hommes, se laisse aller à la franche gaité qui abonde dans son cœur.

» Quelle est grande la beauté de celle à qui je suis en entier ! Son rare mérite, qui va toujours croissant, m'a rendu indifférent pour toutes les autres. Un aimable entraînement m'attire à son service, et le cœur est garant de mon dire, quand je lui donne l'assurance que la faim, le froid ni le repos ne sauraient jamais diminuer l'ardeur de mon zèle.

» En amour il est maint assujettissement, et de plusieurs points s'élèvent torts, querelles et débats; il revient vite et s'éloigne de même; il passe avec promptitude du calme à l'irritation, et celui qui fait l'expérience de ces vicissitudes soupire souvent du profond de son cœur; il concentre et nourrit bien plus d'une amertume.

» Jamais tous ces tourmens, ni de plus grands encore, ne sauraient me départir de l'amour; mais maintenant j'ai trouvé celle dont il se sert pour exciter mes craintes et mes mortelles

Esmengarde fit prier Miraval de venir la voir ; elle lui témoigna combien elle était tou-

---

alarmes ; tour-à-tour elles m'éloignent , me rappellent et détruisent mon espoir , et pour achever de me déconcerter , plus je cherche à détourner les desirs de mon cœur de l'objet cause de mes frayeurs , plus leur vivacité m'y rattache.

» Mais si tout doit être pour moi un sujet de confusion , mes nobles sentimens , ma conduite loyale ; si mes aveux étaient qualifiés d'injures ! Non il n'est plus pour moi de gaieté !.... J'en ai fait l'épreuve ; elle seule a le pouvoir de m'élever ou de m'abaisser ; mais , pour si rigoureusement qu'elle me traite , je ne saurais ni la fuir , ni avoir la pensée de l'éviter (\*).

» Puisque le Roi tient sa Cour à Lombers , toujours , mais principalement aujourd'hui , je mets en lui mon espérance et ma joie. Oni , s'il la rend moins fière à mon égard , le bien qui en adviendra rejaillira doublement sur elle. La douce et franche gaieté de la belle Adélaïde , la fraîcheur de son teint , sa blonde chevelure , font naître l'alégresse de tout le monde.

---

(\*) *Malgré notre intention de nous en tenir à la traduction littérale , il nous a été impossible de le faire sur la fin de cette strophe , il eût fallu dire , en suivant notre marche ordinaire , qu'elle me rase ou qu'elle me tonde , je ne saurais la fuir.*

*Nous désirons rectifier ici une faute qui a passé inaperçue dans la traduction que nous avons donnée des chansons adressées à la Comtesse de Burlats , tome I , p. 15. Tam vos am us tem cat..... dites : Votre amour me rend si timide , au lieu de dire : Tant votre amour est cher à mon cœur.*

chée qu'Adélaïde ne rendit pās justice à ses talens, et payāt d'ingratitude les louanges qu'il lui prodiguait; elle ajouta qu'elle était prête à l'en dédommager; que, s'il voulait devenir son cavalier, il trouverait en elle tous les égards, toutes les prévenances et tout l'amour dont il était digne; qu'enfin elle était résolue à se séparer de son mari pour l'épouser (1).

---

» O Dame! je vous ai tellement célébrée qu'on fait de tous còtés assaut de courtoisie pour vous; puisque Miraval ne vous est plus utile, je ne dirai plus ni qui vous êtes, ni le lieu que vous habitez (\*).

» Sachez pourtant que, par mes discours et mes gaies chansons, partout, d'un commun accord, on fait plus de cas du Comte Ramond que de tout autre Comte du monde. »

---

(\*) Il semble que cette sorte de dépit de Miraval devait produire assez peu d'effet; cependant qu'on soit bien persuadé du contraire. Un homme de génie faisait seul, à cette époque, la réputation d'une Dame en chantant ses *ap-pas*, et ce motif était le plus puissant que Miraval, fameux Troubadour, pût mettre en avant; certainement il était mieux senti que tout autre considération.

---

(1) En Miravals, can vi que l'avia tan montada en pretz et en onor, volc gazardo; e si la preget que li fezes plazer endreg d'amor. E ela dis que no l faria plazer de drudaria, qu'enans lo pendria per marit, per so que lur amor no s pogoes partir ni s rompes.

( *Le Parnasse occitanien*, t. I, p. 224. )

Le crédule Troubadour fut enchanté de cette proposition ; mais comme il était marié, il alla chez lui pour y répudier sa femme, nommée Madona Gaudairenca, qu'il ne pouvait souffrir ; et qui épousa, peu de temps après, Guillaume Bremon, son amant. Il fit de grands préparatifs pour donner beaucoup d'éclat à ses noces avec Esmengarde ; mais tandis qu'il s'occupait, avec activité, à rendre son château de Miraval digne de la recevoir, on lui annonça que cette beauté célèbre s'était jouée de lui, et qu'elle avait épousé le riche et puissant Seigneur Olivier de Saissac.

Cette nouvelle inattendue le navra de douleur ; il demeura deux ans sans faire des chansons et, après plusieurs vicissitudes, il mourut fort pauvre en 1218.

Quant à la belle Castraise nous ignorons si elle fut punie de sa perfidie ; il est à croire qu'elle continua de briller par ses charmes, et que son nouvel époux eut l'art de la captiver. L'époque de sa mort ne nous est pas connue.

On a donné tant d'éloges à ses charmes, que nous sommes forcés de regretter qu'aucun de ses nombreux admirateurs ne se soit occupé de

nous transmettre l'ESMENGARDE-GRAPHIE, comme ceux de la belle Paule nous ont laissé la PAULE-GRAPHIE (1).



---

(1) Ce livre, extrêmement rare, est d'une singularité digne de remarque ; il fut publié par Charlotte de Minut qui se qualifie de très-indigne *Abbesse du pauvre Monastère de Sainte-Claire, de Toulouse*. La Religieuse Minut ne craint pas de décrire très-exactement toutes les perfections physiques de Paule, depuis les plus apparentes jusqu'aux plus cachées, et cette lecture n'est guère édifiante.

(Voyez, pour de plus grands détails, la *Biographie Toulousaine*, à l'article *Paule de Figuier*.



## Etienne de Albavo,

5<sup>ME</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



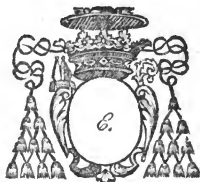
APRÈS la mort de Jean I<sup>er</sup>, 4<sup>ME</sup> Évêque de Castres, Étienne de Albavo lui succéda en 1353 ; il occupa le siège sous le Pape Innocent VI, et sous le Roi de France Jean. Ce Monarque ayant été fait prisonnier à la fameuse journée de Poitiers, par le Prince Édouard, fils d'Édouard III, Roi d'Angleterre, sa rançon fut fixée à trois millions d'écus d'or. Le Clergé de Castres, à la sollicitation d'Étienne, s'empressa de venir au secours du trésor de la Couronne, déjà épuisé par les frais de la guerre, et cet Évêque fit, en son particulier, de grands sacrifices, dont il est parlé dans le savant ouvrage du R. P. Richard ; mais s'il témoigna son affection à la monarchie, il ne montra pas beaucoup de zèle pour étouffer une hé-

ésie très-pernicieuse qui commençait à germer parmi les Prêtres de son diocèse. Quelques-uns d'entr'eux suivaient la croyance des Saducéens, et niaient la résurrection, ce qui lui attira de vifs reproches de la part de son Primat, Roger-le-Fort. Un jour qu'il était absent, un Cordelier, nommé frère François Icher (voyez son article), étant monté en chaire eut le courage de blâmer sa conduite. Étienne en ayant été averti, à son retour, excommunia le prédicateur et ordonna aux Cordeliers de fermer leur église. Cette affaire portée en appel devant le Primat de Bourges, tourna à la confusion de l'Évêque et à la gloire d'Icher : Étienne mourut en 1358. L'on voyait anciennement son épitaphe dans le chœur de l'église de Saint-Benoît à Castres, à main droite du grand autel ; elle était ainsi conçue :

*« Ego Stephanus de Albavo, humilis ecclesiæ Castrensis episcopus, hoc conditus tumulo, obdormio in Domino..... scio quod Christus à mortuis resurrexit et credo quod resurecturus sum in novissimo die, hanc docui vivendo et mortuus hanc ipsam profiteor. »*



Pour qu'on ne les crût pas entachés de l'hérésie des Saducéens, les Prêtres avaient soin de mettre dans leurs épitaphes, et même dans les actes publics, à la suite de leurs signatures, ce qu'ils croyaient au sujet de la résurrection. L'épitaphe d'Étienne en est une preuve, et cette profession de foi lui était d'autant plus nécessaire, qu'il avait été fortement soupçonné de partager les opinions des hérésiarques de son diocèse.





## Fabre.

---

**L**ES titres qu'il peut nous présenter pour vivre dans notre souvenir sont peu nombreux ; cependant nous ne devons pas les dédaigner : Fabre était Ingénieur du Roi à Castres, en 1649 ; il excellait dans tout ce qui a rapport à la topographie , et publia quelques ouvrages entièrement oubliés : il fit aussi plusieurs cartes géographiques très-estimées , parmi lesquelles on remarquait celle des Grisons.





## Fabri (Pierre de),

SIEUR DE ROQUAYROL.



CE Magistrat intègre et savant naquit en 1593 ; il s'adonna de bonne heure à l'étude de la jurisprudence, et devint Conseiller du Roi et Procureur-général , à Castres, en la Chambre de l'Édit, en 1638. Il s'y fit remarquer par son amour pour la justice et par sa profonde érudition. Les ouvrages qui nous restent de lui en sont une preuve ; on y trouve un grand nombre de citations, mais elles y sont beaucoup trop prodiguées. Ce défaut était commun aux membres du barreau de cette époque ; ils cherchaient, par des digressions quelquefois très-mal amenées, et par des phrases grecques et latines , plutôt à faire briller leur esprit qu'à tirer parti de leurs causes. Racine en a

fait voir le ridicule dans sa comédie des *Plai-  
deurs* :

« Je suis sang et eau pour voir si du Japon  
Il viendrait à bon port au fait de son chapon, »

Pierre de Fabri fut reçu membre de l'Académie de Castres, le 24 mai 1650 ; il lui fit hommage, dans la séance du 30 août suivant, de ses *Conclusions d'Audience*, qu'il avait fait imprimer à Paris, en 1638, chez Denys Houssaye, et qui furent reçues avec applaudissemens dans la Chambre de l'Édit. Les causes dont ce livre renferme les conclusions sont au nombre de quinze.

1° *Sur la peine qui doit être ordonnée contre celui qui enlève la tête d'un criminel exécuté à mort, et donné à l'exemple* ; 2° *sur la question, savoir si les biens d'un bâtard, décédé ab intestat et sans enfans, doivent appartenir à la mère ou aux frères consanguins, ou au Seigneur du lieu de sa demeure ou au Roi* ; 3° *pour faire observer les fêtes des patrons des métiers, aux artisans de la religion prétendue réformée* ; 4° *savoir ce qu'il faut ordonner sur la dénonciation d'un ladre vassal, faite par le Procureur juri-*

dictionnel de son Seigneur ; 5° contre une mère qui , ayant vu son fils pendu en effigie devant sa porte , aurait arraché la potence et le tableau et les aurait brûlés ; 6° sur la préséance de la femme d'un Juge d'un Seigneur sur celle d'un Gentilhomme , dans le temple de la religion prétendue réformée ; 7° sur un larcin de fleurs et dégât d'un parterre ; 8° sur la cassation d'une sentence du Lieutenant de la foraine d'Aiguesmortes , portant condamnation d'amende honorable , et exécutée nonobstant l'appel ; 9° pour faire voir que les marques , apposées par l'Édit du Roi aux pièces de draperies , sont nécessaires et utiles au public , pour corriger les abus qui se commettent à la manufacture des étoffes de laine ; 10° contre des soldats , lesquels dans la première rébellion du sieur Duc de Rohan , démolissant l'église d'Alais , violèrent le sépulcre d'une dame de considération ; 11° sur la présentation des lettres de grâce des paysans de Castelnau de Brassac , qui tuèrent , en se défendant , des voleurs publics ; 12° sur les lettres de rappel d'un Gentilhomme provençal qui , au lieu d'avoir servi le Roi en ses galères , l'aurait servi dans ses armées ; 13° sur la pré-

*sentation des lettres de grâce d'un Sergent d'une compagnie du régiment du Languedoc, qui, se battant avec un autre, tua celui qui voulait les séparer; 14° sur l'enterrinement des lettres de réhabilitation d'un Clerc qui avait fait une fausse assertion devant un notaire; 15° savoir si un fils mineur d'un père débiteur de certaine somme pour crime, serait obligé de tenir prison y ayant été mis par sondit père, pour tenir sa place en assurance de sa dette.*

Après ces quinze conclusions viennent six harangues adressées, par l'auteur, au Roi, à la Reine mère et à plusieurs Ministres.

Pierre de Fabri figura honorablement dans les séances de l'Académie de Castres. Voici les divers ouvrages de sa composition dont il y fit lecture :

- 1° *Traité de la Peinture*, 13 juin 1651.
- 2° *Quel a été l'origine de la Peinture et de Lastatuaire, et laquelle est la plus excellente*, 20 juin 1651.
- 3° *Vers latins sur une chute de M. de Laforest-Thoiras, Sénéchal de Montpellier*, 22 février 1655.

Dans la séance du 13 avril suivant, il fit

prendre une délibération d'après laquelle chaque membre de cette Société savante, était obligé de faire présent de son portrait à l'Académie, pour qu'elle en ornât le lieu où se tenaient ses assemblées.

Pierre de Fabri mourut, à Castres, au commencement du mois de janvier 1669, et M. Dumas, son collègue, prononça son éloge dans la séance académique qui eut lieu le 22 du même mois.





## Faurin. (Jean)

---

LES guerres de religion , qui ont trop longtemps désolé nos belles contrées , sont si importantes qu'on serait en droit de nous accuser d'ingratitude , si nous ne témoignions notre reconnaissance aux écrivains qui nous en ont transmis tous les détails. Après Gaches , dont les Mémoires sont si justement estimés , Jean Faurin est celui qui mérite le plus de nous occuper. Il naquit à Castres , vers l'année 1530 , et nous lui devons un Journal exact des événemens arrivés , de son vivant , dans sa ville natale. Ce Journal , commencé en 1559 et fini en 1602 , embrasse ainsi une période de quarante-trois ans : presque tous les faits qu'il contient sont remplis d'intérêt. Faurin y a mêlé quelques particularités relatives à sa famille et à lui-même. Il nous apprend que

*Tome II.*

41



Guillaumette Calasse, sa mère, mourut à Castres, le 30 décembre 1572; qu'il était réfugié à Réalmont le 20 juillet suivant; qu'Antoine Faurin-Chaussetier, son frère, rendit son dernier soupir à Roquecourbe, le 21 mai 1574; que le 18 avril 1575, à midi, Magdeleine Bousquet, qu'il avait épousée le 13 juillet 1561, et dont il avait eu dix enfans, expira à Castres, et que le dimanche 12 juin 1583, il s'était remarié avec Judith Benasech, nièce de Guillaume Donadieu-Chaussetier. Le Journal de Faurin est écrit avec bonne foi et simplicité. Quoique protestant, l'auteurs'abstient de toute déclamation contre les catholiques, et il rapporte les faits sans se permettre aucune réflexion. Pour donner une idée de sa manière de narrer, nous allons transcrire le récit d'une discussion théologique qui eut lieu, à Castres, en 1599, entre un Ministre protestant et un Jésuite.

« Le Jésuite Gontier prêchant à Castres, et  
 » y ayant trouvé le Ministre Gigorts, ils se  
 » disputèrent en latin, et convinrent d'une  
 » dispute devant du Fresne et la Chambre de  
 » Castres. Bonafoux, de Béziers, continua pour  
 » le Ministre; l'Évêque voulut présider à la

» dispute; le Président du Fresne ne voulut  
» pas alors le permettre; mais Ambres, Au-  
» terive et Montfa, l'y firent consentir : elle  
» se tint au Palais. Le Jésuite parla depuis  
» deux heures après-dîner jusqu'à cinq. Le  
» lendemain, 6 septembre, Gigorts répondit,  
» accompagné de Balaran, Jausion, Castel-  
» franc, Ravin, Severac, Souis et Gardeses,  
» Ministres. Le 7 septembre, le Jésuite Gon-  
» tier parla trois heures contre le livre que  
» Gigorts avait fait contre l'Eucharistie. Deux  
» écrivains, l'un catholique, l'autre protestant,  
» écrivirent tout ce que l'un et l'autre disaient.  
» Le Jésuite s'en alla, quoique les Ministres  
» l'eussent sommé, par acte de notaire, de  
» continuer la dispute, et publia un livre où  
» il disait qu'il avait eu l'avantage sur les Mi-  
» nistres, et que Madame de Pujol, quoique  
» protestante, les avait traités d'ignorans. »

Il est impossible d'être plus réservé en rap-  
portant un événement comme celui-là, qui  
devait avoir échauffé toutes les têtes. Valery,  
autre écrivain protestant, n'en a point parlé  
dans les mêmes termes (voyez son article), et  
Gaches, qui a oublié d'en faire mention, n'eût  
point montré tant de réserve. Nous ignorons

si le Journal de Faurin a jamais été publié à Castres; il fut imprimé à Paris, en 1759, et nous l'avons lu avec beaucoup de plaisir, dans un recueil in-4° intitulé : *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, avec des Notes historiques et géographiques*; il contient soixante-douze pages. L'éditeur, qui nous l'a conservé, l'a fait précéder de plusieurs réflexions parmi lesquelles nous ne pouvons qu'approuver les suivantes : « Il serait à souhaiter que cha-  
» que ville eût un citoyen aussi zélé pour faire  
» passer à la postérité tous les événemens qui  
» y arrivent, et aux environs. Quelle ample  
» moisson ne trouverait-on pas dans de pareils  
» ouvrages pour une histoire générale ! »

Les auteurs de l'*Histoire de Languedoc* faisaient un grand cas du Journal de Faurin; ils l'avaient trouvé, en manuscrit, dans la bibliothèque du Marquis d'Anbays, et ils avouent qu'ils lui sont redevables d'un grand nombre de particularités importantes : cependant il est presque inconnu à Castres, tandis que d'autres ouvrages locaux, qui ne le valent point, y sont plus répandus et très-estimés.

Jean Faurin mourut, dans notre ville, vers l'année 1605.

=====

## Ferlus. (François Don)

=====

Au nombre des hommes remarquables, dont les noms se rattachent à la prospérité du Collège de Sorèze, nous devons compter M. François Ferlus qui eut la gloire de sauver ce bel établissement des tempêtes révolutionnaires et des fureurs de l'anarchie ; il naquit à Castelnau-dary, dans le mois de mai 1748, de François Ferlus et de Marie-Anne Poulaille. Ses premières études eurent lieu sous leurs yeux, dans sa ville natale, et à l'âge de seize ans il entra dans la Congrégation de Saint-Maur. Au moment où furent supprimées les communautés religieuses, il professait avec distinction, au Collège de Sorèze, la rhétorique et l'histoire naturelle. Don Despaulx s'étant retiré, presque tous les Bénédictins suivirent son exemple ; mais Don Ferlus resta à son poste. Sans être effrayé du départ subit d'un grand nombre

d'élèves, ni de la modicité de ses ressources financières, il prit la direction du Collège, fit venir de nouveaux professeurs, retint les anciens, et envoyason frère à Paris, en l'an V, pour faire l'acquisition de la maison et du mobilier. Lorsqu'il en fut propriétaire, il agrandit le local destiné aux élèves, fit bâtir, à grands frais, des salles de récréation, des cours spacieuses et aérées, des dortoirs immenses, et donna aux exercices publics, qui terminent l'année classique, un éclat qu'ils n'avaient pas eu jusqu'à lui.

Toutes ces améliorations ne purent s'accomplir sans des emprunts ruineux. L'embarras du Directeur se trouva encore augmenté par une circonstance qui lui est infiniment honorable. Par suite des calamités de la guerre, environ cinquante élèves, natifs des colonies espagnoles, françaises et anglaises, se virèrent privés de toute communication avec leurs familles, et les pensions annuelles de ces jeunes gens ne furent plus payées. M. Ferlus eut pitié de leur situation malheureuse; au lieu de les renvoyer inhumainement, il continua de pourvoir aux frais de leur entretien et de leur éducation, en prévenant leurs parens, par

la voie de l'Angleterre, que rien ne leur manquerait pendant la durée de leur exil. L'Assemblée coloniale, admirant cet acte de générosité, vota pour M. Ferlus des remerciemens dans une adresse, qu'elle publia au nombre de dix mille exemplaires.

Cependant la dette de M. Ferlus s'était accrue de plus de cent mille écus; son crédit était épuisé, le nombre de ses élèves diminuait, et des ennemis puissans semblaient s'être ligüés pour anéantir son Collège. On proposa au Gouvernement d'en faire l'acquisition pour y établir un dépôt de mendicité, et le Maire de Castres, auteur de ce projet, qui fut accueilli avec défaveur par tous les amis des sciences et des arts, semblait tenir beaucoup à son exécution. M. Ferlus publia, à ce sujet, des lettres charmantes; elles furent lues avec le plus vif intérêt, et celui qui les avait provoquées, jugea convenable et prudent de ne pas répondre.

Après être passé par des crises dangereuses, dont l'esprit actif et puissant du Directeur eut toujours l'art de triompher, le Collège de Sorèze reprit son premier éclat et se soutint avec distinction. M. François Ferlus étant mort, le 11 juin 1812, son frère, Raymond-Domin-

que, qu'il s'y était associé depuis plusieurs années, en prit la direction et en augmenta la célébrité (1).

M. François Ferlus cultiva les lettres avec succès; il publia plusieurs ouvrages qui sont aujourd'hui peu connus, et qui lui donnèrent une grande réputation; entr'autres des Opéras, que le professeur Azaïs mettait en musique, et des Discours en prose et en vers. Ceux qu'on estime le plus sont :

- 1° *Le Patriotisme chrétien*, discours prêché aux Etats du Languedoc, en 1787, brochure in-8°, imprimée à Montpellier, 1787.
- 2° *La Cour du Collège*, discours prononcé avant la distribution des prix, in-8°, Montpellier, 1787.
- 3° *De l'Influence que doit avoir la Révolution sur*

---

(1) Sous M. Raymond-Dominique Ferlus, Officier de l'Université et de la Légion-d'Honneur, le Collège de Sorèze éprouva, en 1823 et 1824, de nouvelles vicissitudes qui faillirent causer sa ruine, et de nos jours il se soutient avec la plus grande distinction.

M. R. D. Ferlus est avantagement connu dans les lettres; il a composé plusieurs Discours très-estimés, des Odes brillantes et poétiques, des Epîtres spirituelles, des Elégies touchantes, et il a traduit, en vers français, les Fables de Phèdre, ainsi que les chefs-d'œuvre des satyriques latins les plus célèbres.

*l'Education de la jeunesse*, in-8°, Carcassonne, 1790.

4° *Discours sur l'Histoire naturelle*, in-8°, Carcassonne, 1790, suivi d'un *Discours sur la langue italienne*.

5° *Le Génie dans l'Homme public*, éloge funèbre de Mirabeau, imprimé à la demande et aux frais de la Garde nationale de Sorèze, in-8°, Toulouse, 1791.

6° *Projet d'Education nationale*, présenté à l'Assemblée des Représentans, et adopté par elle le 10 juin 1791.

Les talens de M. François Ferlus lui valurent le titre de *Membre correspondant de l'Institut*, et le mirent en relation avec les premiers littérateurs de cette époque; il a laissé en portefeuille beaucoup d'ouvrages manuscrits, qui ne sont pas indignes de ceux dont nous venons d'indiquer les titres.





---

## Ferriés. (Paul de)

---

Cousin germain du célèbre Paul Péliisson, et fils de Faur Ferriés-Fontanier, il naquit à Castres, en 1639, y fit ses études avec succès, entra dans les ordres ecclésiastiques, et fut fait Abbé de Saint-Vivant-sous-Vergy, Prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît (1). Comme Péliisson, avec lequel il était lié de l'amitié la plus intime, il aimait les lettres passionnément et leur consacrait tous ses loisirs. Une correspondance très-active existait entre lui et plusieurs savans, surtout avec M. de Larivière, gendre de M. Bussy-Rabutin (2). Quand il apprit que son cousin était malade, il s'empressa d'aller

---

(1) Ce Prieuré fut érigé en Abbaye en 912, par Manassé, Seigneur de Vergy et Comte d'Auxois.

(2) Voyez *Lettres choisies de M. de Larivière*, tome I, page 241 et suivantes.

lui prodiguer ses soins, et fut témoin de ses derniers momens. Louis XIV lui fit remettre tous les papiers de la succession, concernant les sciences et la littérature : cependant M. de Ferriès a toujours soupçonné que dans le triage qui en fut fait, on avait retenu plusieurs cahiers de l'Histoire du Roi. Quoiqu'il en soit, il s'occupa sans relâche à mettre tous ces manuscrits en ordre, et, en 1695, il forma le projet de les publier sous le titre : d'*OŒuvres posthumes de Pélisson*; mais les occupations que lui donnait son Abbaye ne lui en laissant pas le loisir, il voulut confier ce soin à son correspondant et ami, M. de Larivière. Ce dernier lui écrivit à ce sujet :

« Comme les grands hommes ne sont pas  
» toujours égaux dans leurs œuvres, non plus  
» que dans leurs actions, et que le goût de-  
» vient de plus en plus très-difficile, il faudra  
» un triage exact et délicat pour mettre au  
» jour les ouvrages de M. Pélisson. Quand je  
» vous offris mes soins pour leur impression,  
» j'avais une liberté que, Dieu merci, je n'ai  
» plus; il faudrait pour cela un homme qui  
» fût au milieu du monde : car ces soins là  
» demandent de l'action et de l'attention. Je

» ne vous dis point que je suis fâché de n'être  
» pas en état de vous les rendre ; car il me  
» reste si peu de temps à vivre , que je ne  
» dois plus m'en servir que pour apprendre à  
» bien mourir. »

Toutes ces contrariétés empêchèrent sans doute M. de Ferriés d'exécuter son projet , puisque ce ne fut qu'en 1735 , dix ans après sa mort , que les *OEuvres posthumes de Pélisson* furent publiées par les soins de M. l'Abbé Souchav et de M. l'Abbé du Terrail. Il fit imprimer seulement les deux premiers *Traités sur l'Eucharistie* , ouvrage que les catholiques et les protestans attendaient avec impatience.

M. de Ferriés était très-lié avec le Président Bouhier , auquel il fit cadeau de plusieurs manuscrits de Pélisson , entr'autres de son *Histoire de la conquête de la Franche-Comté* , imprimée depuis dans les Mémoires du P. Desmolets , d'un grand nombre de *Lettres écrites pendant les Campagnes de Louis XIV* , et que l'on sollicitait instamment M. Bouhier de donner au public , et d'un *Voyage à Florence* , qui renfermait des particularités curieuses.

M. de Ferriés serait entièrement inconnu ,

malgré son mérite, s'il n'avait composé un petit écrit d'une haute importance, dont voici l'origine. M. le Président Bouhier, voulant l'engager à préparer des matériaux, pour faciliter les écrivains qui voudraient donner une histoire de la vie de Pélisson, lui proposa plusieurs questions, ce qui lui fournit le sujet d'un Mémoire très-intéressant, qu'il fit imprimer, et qui a été inséré depuis dans les *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, première partie; il était terminé par la préface de l'*Histoire de Louis XIV*, que Pélisson avait commencée, et il portait ce titre : *Mémoire dans lequel on donne les éclaircissemens aux articles proposés par M. le Président Bouhier, et où l'on a joint plusieurs faits particuliers, qu'on a cru pouvoir servir à celui qui veut écrire la vie de M. Pélisson.* Ce Mémoire a été mille fois mis à contribution par tous les biographes passés et présents, et cependant aucun de ces Messieurs n'a daigné consacrer un petit article à l'écrivain qui leur rendait de si grands services. Nous réparons leurs torts avec d'autant plus de plaisir, que nous citerons M. de Ferriés comme autorité, quand nous prouverons à l'article Pélisson que.

ce dernier n'est point né à Béziers, mais que la ville de Castres lui a donné le jour.

L'Abbé de Ferriés mourut, le 30 septembre 1725, dans son Abbaye de Saint-Vivant, où il eut pour successeur M. l'Abbé du Terrail.





## Ferrières.

(Guillaume de Guillot Seigneur de)

---

DANS les temps affreux de guerre civile, plusieurs personnages, qui seraient restés dans l'oubli, acquièrent de la célébrité. Les annales de notre Cité nous en fournissent beaucoup trop d'exemples, et M. de Ferrières est de ce nombre; sa famille était très-ancienne; un de ses aïeux fut Chambellan sous Louis XI et Sous-gouverneur - Lieutenant en Languedoc. Quant à lui ce n'est qu'en 1562 qu'il commença à jouer un rôle politique dans nos contrées; à cette époque il se mit à la tête des calvinistes et s'empara de la ville de Castres, dont ils le nommèrent Gouverneur. Après y avoir organisé une administration sage et régulière, il leva de nouvelles troupes, les pourvut d'une artillerie formidable, et les distribua sous les ordres de plusieurs chefs qui firent

des incursions dans les environs , et assiégèrent des places plus ou moins importantes ; lui-même il conduisit une partie de ses soldats sous les murs de Saix , dont il fit deux fois le siège sans succès. La paix de 1563 lui ayant fait poser les armes , il se retira dans son beau domaine de Ferrières , d'où il fut témoin de tous les mauvais traitemens qu'on fit subir aux calvinistes.

Lorsque Charles IX vint à Toulouse , en 1565 , il se rendit auprès de ce Monarque pour se plaindre de l'infraction du traité et de la conduite du Maréchal Damville ; il y plaida aussi , en présence du Roi , une cause personnelle contre Cathérine de Narbonne , Dame de Brassyac , et il fut condamné à lui restituer quelques meubles dont il s'était emparé pendant les troubles ; ce qui prouve qu'en défendant la religion , il n'était pas tout-à-fait désintéressé. La guerre s'étant rallumée , en 1567 , il s'empara de nouveau de Castres , à main armée , le 29 septembre , pendant la nuit ; il arrêta , dans son lit , l'Évêque Claude d'Oraison , qui était arrivé la veille pour s'opposer à cette entreprise , et il insulta au malheur de ce Prélat par une raillerie piquante : *Tal crei guilla*

*Guilhot que Guilhot lou guillo*, lui dit-il en langue vulgaire. Cet adage patois, qui ne pouvait être amené plus à propos, n'en devint que plus populaire, et il est encore en usage de nos jours. Le lendemain Guillot de Ferrières fut nommé Gouverneur de la Ville; il assiégea la Chartreuse de Saix, au mois d'octobre 1567, et la fit démolir entièrement, ainsi que toutes les Églises de Castres. Dans la troisième guerre civile, qui commença en 1568, ce brave Seigneur participa, pour ainsi dire, à toutes les expéditions qui eurent lieu; mais il se distingua particulièrement au siège de Saix, le 20 février 1570; il y montra un courage et un sang-froid imperturbables. Tandis que les remparts tiraient, presque à bout portant, sur ses troupes, on le voyait un bâton à la main, donnant tranquillement ses ordres, à l'endroit où le feu était le plus meurtrier; il contribua beaucoup à faire tomber cette place au pouvoir de son parti, et fit ainsi oublier le mauvais succès de ses entreprises précédentes. Lorsque Bouffard La Grange s'empara de Castres, le 23 août 1574, ce fut encore Guillot de Ferrières qu'on choisit pour Gouverneur; il ne jouit pas long-temps de cette preuve de con-



fiance, et mourut le 7 mai 1575, dans la maison du Receveur Antoine Thomas.

Guillaume de Guillot avait épousé Anne du Maine, fille de Pierre du Maine, Sénéchal de Castres, installé dans cette charge le 11 février 1567. Il en eut six filles qui toutes furent mariées richement. L'aînée, appelée Margueritte, épousa, le 24 février 1566, Michel de Bayard, Seigneur de Brioules. Après la mort de son père elle hérita de la seigneurie de Ferrières, qui passa ainsi dans la maison de Bayard (1), dont les descendans prirent depuis le titre de Baron de Ferrières. Quant aux autres filles de Guillaume de Guillot, voici leurs noms et les établissemens qu'elles firent : Claude fut mariée au sieur de Mirandel, en Quercy ; Françoise au Baron de Sainte-Fortunade, en Limousin ; Françon à M. de Breche, en Auvergne ; Isabeau à M. de Causse, et Marie à M. de Poussenac, en Bourbonnais.

---

(1) Cette ancienne et illustre famille s'est éteinte depuis une vingtaine d'années. Les habitans de Castres se souviennent d'avoir vu son dernier rejeton réduit, pour ainsi dire, à la mendicité, et dans une situation d'esprit et de corps qui excitait les risées et les insultes de la populace. Quelles réflexions ne fait-on pas, lorsqu'on est témoin de pareilles vicissitudes !



## Fontenay.

(Louis-Abel de Bonnafous, Abbé de)

---

**P**RESQUE toutes les villes de l'arrondissement de Castres ont produit des hommes remarquables par leurs talens : Castelnau-de-Brassac a eu ses célébrités. L'Abbé de Fontenay, connu aussi sous le nom d'Abbé de Bonnafous, fils de Louis Bonnafous, notaire royal, et de Marianne Ouradou, y naquit le 4 mai 1736, et non en 1737, comme le disent, par erreur, les Dictionnaires biographiques. Tous les membres de sa famille (1) ne suivaient pas la même croyance religieuse; une partie professait le calvinisme, et a fourni à ce culte plusieurs

---

(1) Elle était une branche des familles du Terrail et de Fomblanc, et se distinguait par sa fortune, par le rang qu'elle occupait et par ses vertus.

Ministres recommandables par leur savoir ; les autres étaient très-attachés à la religion catholique. Destiné, dès son enfance, à l'état ecclésiastique, il fut élevé par les Jésuites, et entra dans leur Congrégation à l'âge de seize ans. Envoyé par eux dans le Collège qu'ils avaient à Tournon, pour y professer les humanités, il ne le quitta qu'au moment où cette Société célèbre fut abolie en France ; alors il se rendit à Paris, où des traductions élégantes de plusieurs morceaux de la littérature italienne commencèrent sa réputation. Bientôt après il publia des ouvrages importants qui achevèrent de faire connaître son mérite, et lui firent occuper un rang distingué parmi les hommes de lettres de cette époque. Après la sanglante journée du 10 août 1792, ayant été proscrit pour avoir défendu, dans ses écrits, les prérogatives et les droits de la monarchie, il ne quitta pas la France pour aller dans les pays étrangers, comme le prétendent tous les biographes, mais il se cacha dans Paris avec tant de soin et de succès, qu'il y passa pour mort. Cette nouvelle étant parvenue à Castelnau, la famille de l'Abbé de Fontenay se partagea ses biens, et lorsqu'il reparut,

après le 18 brumaire, il ne lui en demanda pas la restitution, faisant preuve, dans cette circonstance, d'un noble désintéressement.

Il s'adonna de nouveau à la littérature, et la mort termina son existence avant qu'il eût atteint un âge très-avancé. Une maladie longue et douloureuse, pendant laquelle on lui vola les économies qu'il avait faites, vint affliger ses dernières années, et il mourut, à Paris, le 28 mars 1806 (1).

Nous avons de lui :

- 1° *Dictionnaire des Artistes, ou Notices historiques et raisonnées des Artistes Peintres, Graveurs, Sculpteurs, etc.* Paris, 1777, 2 vol. in-8°.
- 2° *Annonces et Affiches de province*, depuis le premier mai 1776 jusqu'en 1782. (L'Abbé de Fontenay succéda à M. de Querlon pour la rédaction de ce Journal périodique qui, malgré sa brièveté, offrait des analyses très-bien faites, et l'on ne s'aperçut pas que cette feuille n'était plus sous la même direction.)
- 3° *L'Ami des Bourbons, ou Tableau historique des*

---

(1) Un de ses frères, qui était notaire à Castelnau, laissa une fille nommée Justine Bonnafous, maintenant épouse de M. Amédée d'Allingrin-de-Falgout : ce dernier habite un château près de Lavaur, et possède un domaine dans la commune de Castelnau.

*Princes de la Maison des Bourbons.* Paris, 1783,  
2 vol. in-12.

L'auteur retoucha cette histoire avec le plus grand soin, et il l'augmenta tellement qu'au lieu de deux volumes, elle en forma quatre dans la seconde édition qu'il en donna en 1790, sous ce titre nouveau, plus approprié au sujet, *Illustre destinée des Bourbons.*

4° *Affiches de Paris pour la province*, depuis la fin de décembre 1783. (Il en paraissait trois feuilles par semaine.)

5° *Journal général de France*, en société avec Damaïron, depuis le premier mai 1776 jusqu'au 10 août 1792.

Relativement à ce Journal, voici une anecdote qui fait honneur à l'impartialité des jugemens de l'Abbé de Fontenay; elle est rapportée dans une notice sur le P. Venance, qu'on trouve à la tête des Œuvres de ce poète en soutane, publiées par M. de Labouïsse. « Ses » confrères (ceux du P. Venance), jaloux de » ses nombreux succès voulurent l'en punir... » L'Abbé de Fontenay reçut une copie de » l'élogie sur l'*Ennui*, avec prière de la critiquer; malheureusement pour les envieux

» le *Journal général de France* en fit un  
 » éloge complet. »

- 6° *Galerie du Palais-Royal*, gravée d'après les tableaux des différentes écoles qui la composent, avec un abrégé de la vie des peintres, et un abrégé historique de chaque tableau. 1786. — 1788, in-8°, formant en tout cinquante-neuf livraisons.

L'Abbé de Fontenay s'était associé, pour cette entreprise, avec un excellent graveur, nommé Couché, qui se chargea de tout ce qui avait rapport à son art.

- 7° Une édition du *Dictionnaire des élocutions françaises de Demandre*, 2 vol. in-8°.
- 8° *Tables de l'Histoire universelle*, traduites de l'anglais, imprimées en Hollande, en un volume in-4°, en 1802, et formant le 46<sup>me</sup> de l'*Histoire universelle*.
- 9° Une édition du *Dictionnaire géographique*, de Vosgien, 1803, in-8°.
- 10° *Géographie moderne*, de Nicole Lacroix, 1805, 2 vol. in-12.

L'Abbé de Fontenay était un des rédacteurs de la *Gazette ecclésiastique*. Ec. Lebrun lui décocha, à ce sujet, une rude épigramme, qui

est, peut-être, la meilleure qu'il ait faite. La voici :

**Miracle de la Bible**

**défendu et prouvé**

par l'Abbé DE FONTENAY,

auteur de la GAZETTE ECCLÉSIASTIQUE.

---

« A tout miracle révélé  
 Un certain Charle, peu crédule,  
 Soutenait qu'ânesse, ni mule,  
 En aucun temps n'avait parlé.  
 — Quoi ! dit Fontenay l'infailible,  
 Oses-tu démentir la Bible ?  
 De par le grand Dieu d'Abraham,  
 Je te jure, mon ami Charle,  
 Que l'ânesse de Balaam  
 A parlé, comme je te parle. »

On attribue à l'Abbé de Fontenay le *Traité du rétablissement des Jésuites et de l'Éducation publique* ; mais c'est une erreur : ce livre est de M. l'Abbé Proyard.

L'auteur de ces divers ouvrages a aussi coopéré à une entreprise littéraire, que nous ne devons pas laisser dans l'oubli. Il a été le continuateur du *Voyageur français*, de M. de

La Porte , avec lequel il avait eu des liaisons particulières , et il se conforma si bien à son plan , à ses vues , à ses intentions , qu'on ne reconnaît pas de différence bien sensible dans l'exécution. Les deux volumes qu'il ajouta à ce recueil , qui est très-curieux malgré les erreurs qu'on lui reproche , sont justement estimés , parce que Fontenay fut plus exact et plus consciencieux que son modèle. Le premier est tout consacré au royaume et à la ville de Naples ; le second renferme des lettres sur la Sicile , l'île de Malte , la Toscane , la Sardaigne , la Corse et Gênes. Elles offrent toutes des détails très-intéressans , et l'on y remarque des particularités piquantes sur les mœurs , les usages , la législation et les Gouvernemens de ces riches et belles contrées. Voici un passage sur le Vésuve : il donnera une idée du style de l'auteur (1).

« Oui , Madame , la fuite est le seul parti  
» qu'il y ait à prendre. Le Vésuve est un voi-  
» sin trop dangereux et trop redoutable. On  
» ne doit pas se fier sur le calme où il est  
» quelquefois pendant plusieurs années de

---

(1) Voyez le *Voyageur français* , tome XXVII , p. 381.



» suite, et où il ne jette qu'une fumée lente ;  
» inactive ; ce calme est trompeur. C'est alors  
» que , dans le sein de la montagne , dans des  
» abîmes profonds , se préparent les matières  
» qui servent d'aliment aux volcans. Le feu  
» pénètre de toutes parts ces matières ; elles  
» fermentent , bouillonnent , et cherchent à  
» se dégager des gouffres qui les renferment.  
» Déjà les premiers signaux paraissent ; des  
» tremblemens souterrains se font sentir ; il  
» s'élève dans les airs , par intervalle , une fu-  
» mée noire et épaisse. On doit trembler si  
» elle s'élève en cône et prend la forme d'un  
» pin : l'éruption sera terrible. Bientôt des  
» tremblemens de terre se succèdent plus fré-  
» quemment et avec plus de violence ; des  
» villes entières , des peuples nombreux sont  
» menacés d'une subversion générale. Portici !  
» toi qui recèles ces restes si précieux de l'an-  
» cienne Grèce , n'as-tu pas à craindre qu'ils  
» ne soient engloutis une seconde fois sous la  
» terre ? Et toi , superbe ville de Naples , de-  
» vrais-tu , tôt ou tard , éprouver un sort sem-  
» blable ? Ah ! que le ciel écarte à jamais ce  
» funeste présage. Mais déjà la mer s'éloigne  
» en mugissant ; elle quitte ses bords et se

» replie sur elle-même. Le feu , la foudre et  
» les éclairs brillent sur la montagne ; ses flancs  
» se déchirent avec un fracas épouvantable :  
» les matières enflammées éclatent , brisent ,  
» renversent tous les obstacles ; elles s'élèvent  
» dans les airs à des hauteurs prodigieuses ,  
» ou se répandent au loin , en portant la désolation et la mort. Tout périt , s'embrase ,  
» se confond et s'abîme : on croit toucher au  
» dernier moment de la destruction entière  
» de la nature. »

Il a existé un artiste connu sous le nom de Julien de Fontenai , surnommé *Coldoré* , parce qu'il portait au cou des chaînes d'or , distinction honorifique alors usitée. Il vivait sous le règne d'Henri IV , dont il grava , plusieurs fois , le portrait en creux , et il eut aussi l'honneur de graver le portrait modèle de la Reine Élisabeth-d'Angleterre.



---

## Furnier de Fénérols.

( Jacques - Margueritte - Etienne )

---

LE domaine de Fénérols, dont ce brave Général prit le nom, et qui appartient maintenant à l'auteur de cet ouvrage, est situé près du village d'Escoussens, à deux lieues de Castres. M. de Furnier y naquit, le 28 décembre 1761, de Henri de Furnier (1), Chevalier de Saint-Louis, Capitaine dans le régiment de Navarre, et de Henriette de Passemar de Saint-André. Après avoir fait ses premières études à Castres, sous un professeur distingué nommé Laget, il fut placé dans la célèbre École de

---

(1) Dans l'oraison funèbre du Général Fénérols, imprimée à Paris, on lit que *nouveau Bayard*, son père, avait mérité non seulement dans le régiment où il servait, mais encore de tous les officiers de l'armée, le glorieux surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*.

Sorèze, où il fit des progrès rapides dans les sciences et surtout dans les exercices gymnastiques.

Il entra le 25 décembre 1779, en qualité de *cadet*, dans le régiment de Condé, qui s'illustra plus tard sous le titre de *deuxième régiment de dragons*, et qu'il ne quitta jamais. Sa valeur brillante, son amour pour la discipline, l'y firent bientôt remarquer ; aussi ne tarda-t-il pas à s'avancer en grade de la manière la plus rapide. Le 1<sup>er</sup> thermidor an III, il fut nommé Colonel, et le 11 fructidor an XI, il devint Général de brigade.

Lorsque la révolution éclata, il n'était que Lieutenant dans le régiment de *Condé-Dragon*. On le vit, à l'armée des Ardennes, gémir d'une inaction qui enchaînait sa bravoure ; sous Dumourier, il partagea les succès achetés par la valeur de nos soldats, et les revers, ouvrage de la perfidie. Chef d'escadron, il combattit sous Dampierre, Custine, Jourdan : les corps qu'il dirigea portèrent l'effroi dans les bataillons étrangers. Son régiment semblait se multiplier et produire l'effet d'une armée entière. Chef de brigade, il rendit à la patrie le service le plus éclatant ; c'est lui qui déterminâ le

succès de la bataille d'Hohenlinden. L'infanterie autrichienne était parvenue à cerner l'artillerie et les bagages, que notre retraite allait mettre à sa disposition. Fénérols, par un mouvement heureux et décisif, l'arracha à l'ennemi des moyens de victoire, sur lesquels il se croyait en droit de compter, et qu'il eut obtenus sans le coup-d'œil rapide d'un tacticien habile, sans la valeur d'un brave soldat.

Par une singulière réticence, en rendant compte de cette savante manœuvre, on tut le nom de celui qui l'avait commandée, et l'on ne l'indiqua que par le *Commandant du deuxième régiment de Dragons*. Restituons à la mémoire de notre compatriote l'éclat de cette importante action, qui assura à notre armée le succès le plus brillant, et soyons fiers des services qu'il a rendus à la patrie.

Fénérols cueillit encore de nouveaux lauriers. Sur les rives de Sambre et Meuse, sur les bords du Danube, il se fit toujours remarquer des Généraux en chef. A la bataille de Nervrenden, il causa les plus grandes pertes à l'ennemi, et à celle de Zurich, il sauva le deuxième régiment de chasseurs qui était cerné par des forces supérieures. Nous passons sous

silence d'autres faits d'armes également honorables, et nous arrivons, à regret, au combat qui termina sa glorieuse existence.

Nos armées étaient en Pologne, et la campagne de 1806 déjouait la nouvelle coalition que l'or de l'Angleterre avait suscitée contre la France. Une lutte terrible s'engagea le 26 décembre auprès de Golimin. La brigade du Général Lassalle, enveloppée par l'ennemi, était au moment d'une défaite inévitable; Fénérols voit le péril qui la menace; il se met à la tête de la brigade qu'il commande, et, bravant tous les dangers, n'écoulant que son ardeur bouillante, ils s'élance au travers des feux ennemis pour aller dégager son frère d'armes. . . . Frappé par un obus, il tombe; sa blessure était mortelle, et deux heures après il rendit le dernier soupir.

Ainsi mourut le Général Fénérols à l'âge de quarante-cinq ans. Nous n'avons parlé que de ses qualités guerrières et nous n'avons rien dit de celles de son cœur. Généreux au-delà de toute expression, sa bourse fut toujours ouverte à ses amis; il rendit à plusieurs d'entr'eux des services qu'ils n'ont jamais oubliés, et sa bonté le faisait chérir de ses soldats; il laissa une veuve, des enfans, des parens in-

consolables de sa perte. . . . . Le 5 mars 1807, un service solennel fut célébré, pour le repos de son âme, dans la chapelle de Sainte-Perine de Chaillot, près de Paris : cette Église était alors sous la protection spéciale de l'Impératrice et Reine Joséphine. M. l'Abbé d'Alès-d'Anduse (1) y prononça une oraison funèbre, en présence d'un nombreux auditoire, de l'Archichancelier de l'Empire et de la veuve du défunt. J'en citerai le morceau suivant, qui servira de complément à cette notice.

« O coup funeste et barbare ! le Général  
» Fénérols survit deux heures à sa blessure  
» mortelle. Heures trop lentes, volez avec la  
» rapidité de l'éclair pour le soustraire aux  
» tourmens qu'il endure, aux angoisses de la  
» mort ! Que dis-je, heures fugitives, coulez  
» plus lentement encore ! Fénérols est un brave,  
» il sera toujours intrépide jusqu'à son dernier

---

(1) M. l'Abbé d'Alès-d'Anduse, ancien Vicaire-général du diocèse de Bayeux, ancien Chanoine, Comte de Vienne, alors Vicaire-général honoraire d'Arras, et Aumônier de Sainte-Perine, avait été parent, ami et condisciple du Général Fénérols. Il fut élevé, à Castres, avec lui et le frère aîné du Général, chez ce même M. Laget, dont j'ai déjà parlé dans cette notice.

» soupir ; il est calme , il est même satisfait  
 » de mourir pour sa patrie et la gloire du chef  
 » de l'Empire français : Fénérols est chrétien ;  
 » il profite des deux heures qui lui restent  
 » pour les employer tout entières au salut éter-  
 » nel. Son âme , prête à paraître devant son  
 » créateur , a pour escorte toutes les vertus  
 » qu'il n'a pas rougi de professer hautement  
 » dans le tumulte des armes , comme dans le  
 » sein paisible de sa famille. . . . Elle a pour  
 » escorte une carrière militaire toute honora-  
 » ble , le témoignage d'une bonne conscience ,  
 » le sacrifice généreux de sa vie. . . . Tout  
 » le rassure et le console. Avant de dire à la  
 » terre un adieu éternel , il tend les bras à son  
 » premier Aide-de-Camp , de Larray ; il lève  
 » ensuite les yeux au ciel ; il met sous sa pro-  
 » tection puissante son épouse , ses enfans ; il  
 » s'arme du signe de la croix ; il invoque le  
 » Dieu de ses pères , et il expire en prononçant  
 » ce nom sacré. Il expire. . . . Non , Messieurs ,  
 » il quitte cette vie passagère pour entrer dans  
 » la vie éternelle : dès que le tombeau s'ouvre ,  
 » l'immortalité commence. »





## Fougeras. (Don Victor de)

---

Le Collège de Sorèze, fondé par Jacques de Hoddy, est redevable d'une partie de sa prospérité à Don Fougeras, qui en prit la direction en 1757. Les élèves ayant été renvoyés en 1722, à cause des réparations que les Bénédictins avaient projetées, on jeta les fondemens d'un bâtiment plus vaste ; mais des jalousies particulières en empêchaient l'achèvement : en vain, M. l'Abbé de Ceilhes implora-t-il la protection du Cardinal de Fleury son oncle. Les travaux commencés en 1723 et continués jusqu'en 1728, cessèrent totalement à cette époque, et demeurèrent suspendus pendant une trentaine d'années.

Sorèze qui était naguère si florissant devint presque désert. Ses habitans, voyant que leur prospérité se liait à celle du Collège, se réu-

nirent aux autorités locales pour faire des démarches afin qu'il leur fût rendu. Le Chapitre général des Bénédictins, assemblé à Marmoutier, céda à leurs vives instances, et pour relever cet établissement il jeta les yeux sur un de ces hommes rares, dont le génie indépendant, au lieu de se traîner dans les ornières des vieilles routines, n'aspire qu'à se frayer des routes nouvelles : cet homme est Don Victor de Fougeras. Envoyé, comme Prieur, au mois de mai 1757, et, sans attendre que les bâtimens fussent achevés, il se hâta de r'ouvrir le Collège, qui n'eut d'abord que trente-six élèves, y compris les externes; mais à l'ouverture solennelle qui se fit le 15 janvier 1759, en présence de Mgr. de Fontanges, Évêque de Lavaur, et du concours de tous les personnages marquans de la province, leur nombre était déjà porté à cent dix.

Don Fougeras avait approfondi presque toutes les branches de l'enseignement; le plan d'études, suivi dans les Universités, lui parut défectueux : il voulut que dans le sien la variété donnât des charmes à l'instruction, et il déroula devant ses élèves le vaste tableau des connaissances humaines, qui cessèrent dès lors d'être

basées sur les langues mortes , dont l'étude ne fut pas cependant négligée.

Les bienfaits produits par cette nouvelle méthode sont incalculables. Un grand nombre de jeunes gens qu'une répugnance invincible éloignait du grec et du latin , n'en devinrent pas moins des hommes de mérite , dignes , par leurs talens , d'occuper les places les plus éminentes de l'État.

Les innovations que Don Fougeras avait introduites lui attirèrent de nombreux ennemis. Les plus à craindre pour lui ne furent point ceux qui venaient du dehors ; ses confrères , qui ne se prêtaient que de mauvaise grâce aux réformes commencées , mirent tout en usage pour se débarrasser d'un rival , dont la supériorité les importunait : ils parvinrent à le faire rappeler. Cette nouvelle porta la consternation dans tout Sorèze : on craignit qu'en perdant Fougeras le plan qu'il avait mis si heureusement en pratique ne fût abandonné , et que le retour aux anciennes méthodes n'amenât la chute de l'établissement ; mais , soit que les nouveaux Directeurs , qui furent envoyés , partageassent la manière de voir de celui qu'ils remplaçaient , ou que les règles déjà établies eussent poussé des

racines profondes , soit enfin que l'opinion publique se fût fortement prononcée à cet égard , on ne changea rien à l'enseignement. Don Lacroix et Don Lasserre , qui vinrent après Don Fougeras , se conformèrent scrupuleusement à ses vues , et le Collège se soutint avec éclat jusqu'en 1767, où Don Despaulx en prit les rênes. (Voyez son article.)

Don Fougeras mourut vers l'année 1780 (1).



---

(1) On sera peut-être étonné que nous soyons entré dans de longs détails sur plusieurs Bénédictins peu connus. Notre but, en cela , a été moins de rappeler le souvenir de ces hommes d'un mérite modeste , que de donner , autant qu'il était en notre pouvoir , une idée de l'histoire du Collège de Sorèze , qui leur est redevable de sa célébrité. Pour juger si nous avons atteint notre but , on peut rapprocher , par la lecture , les notices que l'ordre alphabétique a séparées , et consulter successivement les articles Jacques de Hoddy , Don Fougeras , Don Despaulx , Don Dulan , Don Lamée et Don Ferlus.



## Fournés. (Jean-Louis)

---

QUOIQUE M. Fournés n'ait publié aucun ouvrage, il a laissé des manuscrits qui méritent de fixer notre attention, et doivent lui donner une place dans le souvenir de ses concitoyens. Né à Labruguière, le 29 janvier 1750, de Louis Fournés et d'Antoinette Fabre, il fit ses études de droit avec succès, obtint son diplôme en 1775, fut nommé Juge-Viguiier en 1780 et Juge de paix au commencement de la révolution. Ce dernier emploi convenait très-bien à son esprit doux et conciliant, et il le conserva jusqu'au 21 août 1811, époque de sa mort. Insouciant par caractère, paresseux par inclination, il suivit les traces de nos poètes négligés, et, comme eux, ne put jamais s'assujettir à corriger ses vers : aussi l'on y re-

marque des fautes qu'un peu de soin eut fait facilement disparaître, et qui prouvent qu'à ses yeux ils étaient sans importance. En cultivant les Muses il n'avait d'autre but que de se procurer des distractions agréables. Ses amis les plus intimes étaient les seuls confidens, les seuls juges de ses travaux littéraires, et son ambition se bornait à obtenir leurs suffrages. Ils ne se montraient pas trop sévères à son égard : ayons pour lui la même indulgence.

Si les divers opuscules de M. Fournés étaient réunis, mis en ordre et retouchés par une main exercée, ils formeraient trois volumes intéressans. Ce sont :

- 1° *Monségou*, poëme en deux chants, dans lequel il célèbre une habitation agréable et pittoresque, dont il est fort question dans le voyage du P. Venance, intitulé *la Quête*.
- 2° *Correspondance avec Madame Balard*.

On y voit les lettres qu'il écrivit à cette femme aimable, et les réponses qu'elle lui adressait. Il y est beaucoup parlé de littérature, de poésie; mais tous les sujets y sont traités d'une manière superficielle.

- 3° *Poésies fugitives*. (C'est un recueil d'Odes anacréontiques, d'Épîtres, de Stances, etc.)

4<sup>e</sup> *Voyage à Montpellier*, en prose et en vers, fait dans le mois de messidor an VIII, dédié à Madame Balard.

Cet ouvrage est très-étendu. En voici la dédicace, dans laquelle M. Fournés justifie lui-même l'épithète de *paresseux*, dont nous nous sommes permis de le qualifier.

« Je vous offre ce badinage ;  
Lisez-le d'un œil indulgent ;  
Pour le polir je suis trop négligent.  
Vous me rendrez ce témoignage ,  
Et vous ajouterez : hélas ! c'est bien dommage !  
J'en conviens ; mais chacun a son secret penchant ,  
Et la *paresse* est mon partage  
Comme le vôtre est le talent. »

Après avoir invoqué, suivant l'usage des poëtes-voyageurs, la Muse de Chapelle et de Bachaumont, après avoir regretté, d'une manière galante, que Madame Balard ne fût pas de la partie, car, dit l'auteur :

« On est sûr de trouver bon gîte,  
Belle nuit après un beau jour ,  
Lorsque l'on voyage à la suite  
Ou des Grâces ou de l'Amour, »

il commence le récit de son joyeux pèlerinage ; Angles est le point de départ. Cette ville, en-

tourée de chemins escarpés et de montagnes sauvages, lui inspire cependant des souvenirs délicieux. C'est là que l'Amour lui choisit une épouse, près de laquelle il a trouvé le vrai bonheur! . . . Arrivé à Saint-Pons-de-Thomières, il en vante la fontaine, source majestueuse de la rivière de Jor et la Cathédrale où,

« N'a pas long-temps, quelques vermeils chanoines,  
Des prébandés rouges et bourgeonnés,  
Riant tout bas des nonains et des moines,  
Mangeaient les biens aux pauvres destinés. »

Cette boutade, marquée un peu trop du cachet de l'époque, n'est pas la seule qui en porte l'empreinte. En passant à Olargues, l'auteur parle des vignes, des jardins, des bois de châtaigniers qui embellissent les campagnes voisines, et il ajoute :

« Sur le sommet de cette ville  
Je vis les débris du donjon,  
Où logeait l'antique Baron,  
Habité maintenant par maint et maint reptile.  
C'était du haut de cette tour  
Que, fondant sur ses censitaires,  
Il leur ravissait chaque jour  
Leurs biens, leurs familles entières.  
Cruelle féodalité!  
Ils sont passés tes jours de fête.  
Aujourd'hui sous nos lois on voit courber la tête  
De la richesse et de la pauvreté. »



La Trivale, où M. Fournés va coucher le soir, chez son beau-frère Massot, véritable Roger-Bontemps, lui fournit des détails curieux; il décrit les beautés d'une grotte immense, toute brillante de congélations et de stalactites, et il arrive ensuite à un petit hameau, situé dans un vallon affreux de la montagne de Caroux et qui porte le nom d'Illérie. On éprouve des sentimens de tristesse et de pitié, en apprenant que les habitans de ces malheureuses contrées périssent tous dans les précipices qui les entourent, et ne parviennent guère à un âge avancé. Une jeune fille venait d'y être engloutie peu de jours avant, et M. Fournés grava sur sa tombe l'épithaphe suivante :

Ci-git une bergère  
Morte aux beaux jours de son printemps.  
Pleurez cette fleur printanière  
Vous groupe de tendres amans;  
Et toi, lorsque sur ces montagnes  
Les bergères de ce hameau  
Iront conduire leur troupeau,  
Amour veille sur ses compagnes. »

Une partie de pêche fort amusante, une promenade pittoresque et périlleuse, sur le

sommet de la montagne de Caroux, occupent longuement la Muse de notre poëte, qui adresse en passant quelques vers aux Nâïades protectrices des bains de Lamanou, et il parvient au village d'Hérépien, où l'on trouve plusieurs verreries. De-là il se fait conduire à Gabian, célèbre par une fontaine d'huile pétrole.

« Le citoyen Veissière, dit-il, ouvrit la  
» porte et j'entrai. Un grand bassin de pierre  
» reçoit l'eau qui s'y rend lentement, par trois  
» aquéducs différens, et c'est cette eau qui  
» charrie avec elle les gouttes d'huile pétrole.  
» On les voit surnager sur elle comme des  
» plaques légères. Toutes les gouttes, moins  
» pesantes que l'eau, réunies dans le bassin  
» forment une croûte qu'on a soin d'enlever,  
» tous les deux jours, avec une écumoire en la  
» jetant dans un baril. Lorsque celui-ci est  
» plein, on ouvre un trou pratiqué au bas,  
» pour laisser échapper l'eau qui pourrait avoir  
» été mélangée avec l'huile. Deux ou trois manipulations pareilles rendent l'huile pétrole  
» parfaite. »

Il serait trop long de suivre M. Fournés jusqu'à son entrée dans Montpellier, et à son retour dans ses foyers. Nous avons voulu don-

ner une idée de sa manière d'écrire en prose et en vers; et les extraits qu'on vient de lire nous paraissent avoir suffisamment rempli le but que nous nous étions proposé (1).

Cet homme aimable et d'un esprit très-enjoué, ayant assisté à un sermon patois presque burlesque, prononcé par le Curé Plausoles, dans l'église de Ste.-Cécile près de Labruguière, s'amusa à le mettre par écrit; mais il le retoucha et le corrigea si bien, à sa manière, qu'il en fit une pièce extrêmement plaisante. Ce sermon fut imprimé sous le nom de l'Abbé Plausoles, qui n'y avait eu que très-peu de part; et les amateurs de ces sortes d'ouvrages le conservent soigneusement dans leur mémoire. (Voyez l'article Plausoles.)



---

(1) Un aïeul de M. Fournés composa, en 1648, un poëme intitulé : *Orphée*, en l'honneur duquel M. Alègre lut un sonnet à l'Académie de Castres, dans la séance du 17 décembre de la même année.



## Frégeville. (Gau-)

Premier du nom.



Vers le milieu du 17<sup>m</sup>e siècle Frégeville cultivait à Réalmont, sa ville natale, la géographie et l'astronomie, pour lesquelles il avait un goût très-prononcé. Borel parle de lui dans son livre des *Antiquités de Castres*; mais ce qu'il en dit ne satisfait guère notre curiosité; il nous apprend seulement que cet homme de mérite publia une *Cosmographie* dont on faisait grand cas.





## Frégeville.

( Henri Marquis de )

SECOND DU NOM.



**A** une petite distance de Castres on trouve le village de Frégeville. Le Général qui porta ce nom, et auquel nous consacrons cette notice, y naquit en 1740 ; il embrassa de bonne heure le parti des armes, et se fit distinguer par sa bravoure : cependant il n'était que Capitaine de Dragons au régiment de Condé, lorsque la révolution éclata. Les opinions politiques qu'il manifesta plusieurs fois avec énergie, et son attachement pour le nouvel ordre de choses,

ne tardèrent pas à lui procurer un avancement rapide.

En 1792, ayant obtenu du Général Dumourier la conduite de ses troupes légères, il montra, dans cette circonstance, une grande activité, et fit preuve de beaucoup de courage. Il ne tarda pas d'en être récompensé, et on l'envoya à l'armée des Pyrénées-Orientales avec le grade de Général de brigade. Trois ans après il servit dans la Vendée, mais il n'y fit aucune action d'éclat. Montpellier était menacé de quelques troubles : les partisans de Babeuf et de Drouet y préparaient des mouvemens insurrectionnels qui causaient des inquiétudes sérieuses. Frégeville y arriva en 1796, et grâce à sa vigilance et à sa fermeté, la tranquillité publique ne reçut aucune atteinte. Les habitans du département de l'Hérault lui en témoignèrent leur satisfaction en le nommant, dans le mois de mai de la même année, leur Député au Conseil des Cinq-Cents, dont il devint bientôt l'un des Secrétaires.

Ses talens le firent remarquer de toutes les personnes capables de les apprécier. Lueien Bonaparte fut de ce nombre; il lui confia les projets que son frère avait formés pour

changer les destinées de la France, et Henri de Frégevillc prit une part importante à la journée du 18 brumaire an VIII, qui renversa la puissance du Directoire. Il faisait alors partie de la Commission des Inspecteurs, et il empêcha que la patrie ne fût déclarée en danger : cependant l'amour de la liberté brûlait toujours dans son cœur. En contribuant à élever le Gouvernement consulaire, il ne pensait pas servir la cause du despotisme et de la tyrannie. Comme il croyait à la sainteté du serment, il espérait avoir préservé la France d'un asservissement prochain, en faisant astreindre les Consuls à jurer d'être *fidèles à la liberté, à l'égalité et à la souveraineté du Peuple ! . . . .*

Le Conseil des Cinq-Cents ayant été remplacé par un nouveau Corps législatif, Frégevillc ne refusa pas d'en être membre ; mais il en sortit peu de temps après, pour rentrer dans la carrière militaire qui avait toujours des charmes pour lui. Il devint Général de division, fut chargé de plusieurs commandemens d'une haute importance, dans lesquels il justifia la réputation qu'il s'était acquise, et mourut, en 1803, regretté de ses frères d'armes

et de toutes les personnes qui avaient eu des relations avec lui (1).



(1) Son frère, Charles, Marquis de Frégeville, qui est encore vivant et retiré dans les environs de Montpellier, est parvenu, comme lui, au grade de Général. Il naquit, à Castres, le 1<sup>er</sup> novembre 1765; servit d'abord dans les Dragons de Condé, fut nommé Lieutenant-Colonel en 1792, et bientôt après Colonel des Hussards de Chamborand. Il fit les campagnes de Champagne et de Belgique, obtint le grade de Général de brigade le 15 mai 1793, et celui de Général de division le 28 décembre 1800. Il entra, en 1806, au service du Roi de Naples, Joseph-Napoléon, et se distingua dans la Calabre. Louis XVIII le nomma Chevalier de Saint Louis le 8 juillet 1814, et Grand-Officier de la Légion-d'Honneur le 27 décembre de la même année. Il accepta, dans les cent jours, un commandement dans le deuxième corps d'observation; et depuis la bataille de Waterloo, il n'a plus reparu sur la scène politique.

*Tome II.*

14





## Gaches. (Pierre)

PREMIER DU NOM.



IL jouissait de son vivant d'une grande considération parmi les calvinistes de Castres, où il naquit vers 1523, et il rendit à leur culte, qui était aussi le sien, les services les plus importants. En 1560 ils n'avaient pas encore eu de Ministre pour leur prêcher la parole de Dieu. Cette négligence excitant les murmures des plus zélés d'entr'eux, ils résolurent d'en faire venir un de Genève; mais personne n'osait le recevoir dans sa maison. La mort était inévitable pour celui chez lequel on l'aurait découvert, et la crainte semblait avoir glacé les cœurs. Pierre Gaches se dévoua; il brava tous les dangers avec un généreux dévouement pour ses coreligionnaires, et lorsqu'au mois d'avril 1560 ce Ministre, nommé Jeoffroy Lebrun,

fut arrivé clandestinement, il l'introduisit dans sa demeure pendant la nuit, et l'y garda plus d'un mois, quoiqu'en agissant ainsi il s'exposât à se voir dénoncé et à être conduit au supplice. Trois ans après, les protestans s'étant rendus maîtres de la ville, lui témoignèrent leur reconnaissance en le nommant Consul.

A peine venait-il d'être investi de cette fonction civique, que la peste fut portée dans nos murs par un nommé Sabatier; elle y exerça bientôt ses ravages, et Pierre Gaches resta toujours à son poste, n'imitant point l'exemple de François Boisson, un de ses collègues, qui eut la lâcheté de l'abandonner. Dans cette circonstance douloureuse, il prodigua ses soins aux pauvres, les encouragea à la patience et mérita leurs bénédictions. En 1576, il dirigea, avec activité et discernement, la construction du Collège qui fut alors bâti : il avait déjà présidé aux travaux du Temple. Réélu Consul dans l'année 1585, il eut l'honneur, le 14 mars, de faire l'entrée à Henri IV, lorsque ce Prince se rendait à Castres, pour y assister à une entrevue avec le Duc de Montmorency.

Pierre Gaches mourut le 29 décembre 1595.



## Gaches. (Jacques)

SECOND DU NOM.

---

LA ville de Castres lui donna le jour le 14 janvier 1553; il était fils du précédent, qui lui inspira les sentimens dont il était animé pour le culte calviniste.

Nous avons de lui des Mémoires manuscrits très-rares et très-estimés, dans lesquels il a rapporté, avec des détails presque minutieux, tous les événemens qui se passèrent de son vivant, non seulement à Castres, mais encore dans tout le Languedoc. Ces Mémoires sont cités plusieurs fois, d'une manière très-flatteuse, dans l'*Histoire générale de Languedoc*, où l'on en trouve quelques extraits, entr'autres dans l'avertissement du huitième volume. En parlant des manuscrits dont les auteurs de ce

grand ouvrage se sont servis , on s'exprime ainsi :

« L'un des plus considérables est les Mémoires  
» de Gaches, Avocat en la Chambre de l'Édit  
» de Castres, contenant une histoire des troubles de la religion, depuis l'an 1560 jusqu'en 1610. Cet auteur, dont l'ouvrage est d'environ deux cents pages, était un zélé religionnaire; mais il rend justice aux catholiques en bien des choses, et il nous a paru exact et assez désintéressé. Ainsi nous n'avons pas fait difficulté de nous en rapporter à son témoignage sur plusieurs faits qu'on ne trouve pas ailleurs; il s'étend principalement sur les événemens arrivés à Castres et dans le haut Languedoc, et il ne touche qu'en passant sur ce qui est arrivé dans le reste de la province et du royaume. »

On dit, dans le même avertissement, que Lafaille s'est souvent servi de ces Mémoires dans ses *Annales de Toulouse*, etc.; ils m'ont été d'un grand secours pour la rédaction de plusieurs de mes notices biographiques.

Jacques Gaches était encore en bas âge, lorsque son père se dévoua pour introduire, dans Castres, un Ministre protestant; tout ce qu'il

vit, dans cette circonstance, fit tellement impression sur lui, qu'il l'a rapporté dans son manuscrit. On sera peut-être bien aise de trouver ici ce passage, d'autant plus intéressant que nous y voyons de quelle manière se tenaient alors les assemblées des calvinistes.

« Le Ministre fut reçu de nuit en la maison de Pierre Gaches, où s'assemblèrent une douzaine de personnes pour ouïr le premier prêche, dans une chambre bien fermée où on fit tous les exercices qui se font aujourd'hui, à dix heures de nuit, sauf de chanter des psaumes de peur d'être découverts, et ils arrêtèrent d'aller le lendemain à la maison de Bertrand Guiraud, vis-à-vis. L'heure de l'assignation venue, le Ministre et Pierre Gaches descendant, Jacques Gaches, son fils, n'étant qu'un enfant, les suivit à la dérobée, et s'étant attaché à eux, voyant son opiniâtreté, ils le laissèrent entrer dans la chambre destinée, où se trouvaient une douzaine de personnes, pour ouïr le prêche qui fut fait à neuf heures de nuit. Ce jeune garçon, auteur de ces Mémoires, porté d'une curiosité puérile, remarqua exactement toute l'action. Premièrement tous se mirent

» à genoux pour dire leur confession de pé-  
» chés, comme on fait encore; puis le Ministre  
» prit son texte de la Bible, qui lui fut mise  
» devant sur une table, et fit ensuite toutes  
» les autres cérémonies qui se pratiquent, hors  
» de chanter des psaumes, et après la bénédiction, il présenta à tous les assistans la  
» confession de foi, et la main levée, fit jurer  
» de la croire et de l'observer. »

On voit, par cette citation, que les Mémoires de Gaches ne sont pas très-bien écrits. On peut leur faire aussi d'autres reproches non moins fondés; c'est de présenter les événemens presque toujours en faveur des calvinistes, et d'exagérer les torts des catholiques, ce qui n'a été que trop imité depuis. Cependant il a eu quelquefois le courage de reprocher aux hommes de son parti les crimes dont ils souillèrent souvent leurs triomphes. Par exemple, après avoir raconté le massacre de quatre-vingts prisonniers catholiques, qui furent jetés dans le puits des Jacobins, il termine ainsi son récit : « Cela fut condamné et trouvé fort  
» mauvais, n'y ayant point de raison d'imiter  
» le mauvais exemple des ennemis, la religion  
» nous instruisant à pardonner, puisqu'ils

» étaient à notre discrétion , et à laisser la  
» vengeance à Dieu des maux que les enne-  
» mis nous font par leurs massacres et man-  
» quement de foi. »

Malgré les imperfections de son ouvrage , le nom de Jacques Gaches est souvent cité à Castres , surtout depuis quelques années. Le goût des sciences ayant fait de grands progrès dans cette ville , les amateurs y ont recherché soigneusement le petit nombre d'exemplaires qui restaient de ses Mémoires , et cet empressement à se les procurer en a de beaucoup augmenté le prix.

En 1604, Jacques Gaches avait été Consul de Castres où il mourut le 14 novembre 1612 ; un de ses petit-fils y fut Ministre en 1649. (Voyez son article.)



---

## Gaches. (Raymond)

TROISIÈME DU NOM.

---

L'AUTEUR des Mémoires sur nos guerres civiles, auquel nous avons consacré la notice précédente, avait un petit-fils qui, quoique moins connu, eût peut-être plus de mérite; il portait le nom de Raymond Gaches, naquit, à Castres, vers l'année 1615, et y devint Ministre en 1649. Ses talens pour la chaire lui acquirent une grande célébrité; les sermons qu'il prêcha, soit dans sa ville natale, soit à Charenton, où il passa les années 1654 et 1655, furent recueillis soigneusement. Après qu'ils eurent été imprimés à Paris, chez Louis Vendôme et chez Nicolas Dupin, on en fit;



avec succès, plusieurs éditions à Castres. Voici ceux qu'on estime le plus.

- 1° *Jésus dans l'agonie.*
- 2° *L'Atheïsme confondu.*
- 3° *Action de grâces pour la publication de la Paix entre l'Angleterre et les Provinces-Unies.*
- 4° *Le Vœu du Fidèle.*
- 5° *La Consolation promise aux Apôtres.*
- 6° *Le Triomphe de l'Évangile.*

Ce dernier sermon est dédié à M. le Marquis de Malause. L'épître dédicatoire qui le précède est très-intéressante. Nous y avons remarqué le passage suivant, que nous citons de préférence, parce qu'il offre un intérêt local, et qu'il y est question d'une des plus illustres familles de nos contrées (1).

« . . . . . Le sermon que je vous présente,  
 » vous appartient par un droit particulier :  
 » car c'est dans vos belles solitudes de Lacaze  
 » que je le méditai, il y a tantôt deux ans,  
 » avant que de le prononcer à la face du

---

(1) La maison de Malause tirait son origine de Charles 1<sup>er</sup>, Duc de Bourbon. C'est en faveur d'un de ses descendants, nommé Louis de Bourbon, auquel Raymond Gaches dédia son sermon sur le *Triomphe de l'Évangile*, que Lacaze fut érigé en Marquisat.

» Synode. C'est là que descendant de ce haut  
» degré de grandeur où votre naissance vous  
» a élevé, vous m'avez souvent fait passer dans  
» l'honneur de votre conversation les plus doux  
» momens de ma vie. Il me semble, Monsieur,  
» que l'air n'a point ailleurs tant de pureté,  
» que les prairies n'ont point ailleurs la même  
» verdure, et qu'ailleurs les fontaines n'ont  
» point de si belles eaux et ne forment pas  
» de canaux si agréables. Mais quels ornemens  
» votre présence n'ajoute-t-elle pas à toutes ces  
» différentes beautés? Avec quelle magnifi-  
» cence et avec quelle bonté, tout ensemble,  
» y recevez-vous les visites de toutes sortes de  
» personnes? Avec quelle douceur et avec  
» quelle tranquillité faites-vous vivre ceux  
» qui habitent dans la grande étendue de vos  
» terres? En vérité, Monsieur, quoique le  
» nom de Bourbon que vous portez, soit le  
» plus illustre nom de la terre, j'ose dire que  
» vous en soutenez dignement la gloire, et  
» que le sang de ces grands Monarques, dont  
» vous avez l'honneur de tirer votre origine,  
» éclate d'une façon auguste sur votre visage,  
» comme leur magnanimité dans toutes vos  
» actions. . . . . »

Raymond Gaches fut un des fondateurs de l'Académie, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de rappeler le souvenir; il y porta souvent le tribut de ses talens, qui le firent distinguer à côté des Pélisson, des Ranchin, des Spérandieu, des Alègre, des Dant, des Borel, et les registres de cette Société savante parlent de lui d'une manière très-honorable. Les ouvrages qu'il composa, pour l'embellissement de ses séances, sont malheureusement perdus. Hâtons-nous d'en recueillir les titres avant qu'ils soient eux-mêmes tombés dans l'oubli.

- 1° *Sonnet sur la mort du Maréchal de Gacion*,  
31 décembre 1648.
- 2° *Recueil d'Épigrammes*, en vers latins, 8 avril  
1649.
- 3° *Stances sur un Père affligé de la mort d'un fils*,  
21 octobre 1649.
- 4° *Quatrain latin numéral sur la détention de M. le  
Prince de Condé dans le bois de Vincennes*,  
15 mars 1650.

Cette pièce de vers était une espèce de tour de force : en donnant à chacune de ses lettres une valeur numérique, égale au rang qu'elle

occupait dans l'alphabet, elles formaient le nombre 1650.

5° *Traduction du 2<sup>m</sup> livre de l'Illiade d'Homère*,  
12 avril 1650.

6° *Sonnet sur un Flambeau allumé*, idem.

7° *Traduction du 3<sup>m</sup> livre des Odes d'Horace*,  
mars 1650.

8° *Élégie latine sur la mort de M. Dant*, 21 mars  
1651.

Gaches mourut, à Castres, dans le mois de décembre 1668, et Pierre Borel prononça son éloge, le 15 janvier suivant, dans une séance académique (1).



---

(1) Voyez Borel, *Antiquités de Castres*, liv. II, p. 18,  
*Registres de l'Académie de Castres*, par Spérandieu.



## Gardie. (Pontus-de-La)

---

Jusqu'ici l'on n'a pas été bien fixé sur le lieu de la naissance de Pontus-de-La Gardie. Les incertitudes, les contradictions, le vague qui existent, à cet égard, dans tous les Dictionnaires historiques, avaient d'abord fait naître des doutes dans notre esprit. Bientôt des conformités de nom, des traditions populaires nous ayant amenés à faire des recherches pour découvrir la vérité, nous avons acquis la conviction et la preuve que le pays Castrais a le droit de revendiquer l'honneur d'avoir donné le jour à ce célèbre aventurier.

Dans son *Dictionnaire historique* l'Abbé de Barral dit : « GARDIE (Pontus-de-La), Gentil-  
» homme français, ayant quitté le village de  
» La Gardie, près de Carcassonne, où il était  
» né. . . »

L'Abbé de Barral se trompe; il n'y a pas

de village de La Gardie *près de Carcassonne* ; ni même de château de ce nom, ce qui aurait pu faire excuser cette méprise. Ainsi, si Pontus est né à La Gardie, ce ne peut pas être *près de Carcassonne*, la chose est évidente.

Dans le *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine on lit : « GARDIE (Pontus-de-La), » Gentilhomme de Carcassonne. » C'est encore une erreur ; il n'y a jamais eu dans cette ville de famille portant le nom de *La Gardie*.

L'Abbé de Feller répète *Gentilhomme de Carcassonne* : nous pouvons lui appliquer notre remarque sur Chaudon.

Une *Société de Gens de Lettres* (1833) s'exprime ainsi : « GARDIE (Pontus Baron de La) » quitta la France, sa patrie . . . » Après cette assertion la difficulté reste la même. On dirait que ces Messieurs qui, certainement, connaissaient les Dictionnaires que nous venons de citer, étant persuadés que les biographes qui les ont précédés, se sont trompés, n'ont pas voulu partager leur erreur, et ont préféré le vague à une fausse indication.

Il serait superflu de citer toutes les Biographies où il est question de La Gardie, d'autant plus que nous trouverions dans toutes les mê-

mes expressions, sans qu'elles nous aidassent à dissiper nos doutes.

Dans cet état de choses jetons les yeux sur notre histoire locale. Nous y voyons figurer un château appelé *La Gardie*, qui soutint un siège et fut démoli en 1622. Où existait ce château? Nous trouvons, à ce sujet, des renseignemens précieux dans des *Notes historiques et géographiques*, qui sont à la suite du *Journal de Faurin*, inséré dans le tome II des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France* (Paris 1759); il y est dit, page 47 : « A un tiers de lieue, ou neuf cent cinquante- » et une toises, au Sud de Peyregous, est une » espèce de château appelé La Gardie. . . . » Les Mémoires de Madiane-Bouffard, qui parlent seuls du siège de cette petite place, fixent positivement sa position entre *Vielmur et Lautrec*, à deux lieues de *Castres*. Nous voici sur la voie; transportons-nous sur les lieux, interrogeons les ruines, les souvenirs.

Entre Vielmur, Jonquières, Peyregous et Lautrec, nous rencontrons une église bâtie sur une hauteur, et qu'on appelle *St.-Julien-de-LA GARDIE*. Des restes de murailles et de fortifications l'entourent. Les habitans du voisinage

attestent qu'un château fort s'élevait jadis sur cet emplacement, et qu'il appartenait à un grand Seigneur *qui devint Roi dans un pays très-éloigné*. D'après le passage déjà cité ce château est, sans nul doute, celui de La Gardie, dont les débris ont servi à construire l'église de Saint-Julien, qui en a pris le nom (1). Ce grand Seigneur, *qui devint Roi*, doit être le fameux Pontus, dont la tradition a exagéré les hautes destinées. Cette probabilité devient une certitude, lorsque dans les mêmes *Notes historiques et géographiques*, sur l'autorité desquelles sont basés nos raisonnemens, nous lisons encore ces mots : « C'est un château » que l'on dit être celui dont Pontus-de-La » Gardie portait le nom, et qui appartenait » ou à lui ou à sa famille. » — Ceci nous

---

(1) Cela est de la dernière évidence, et ne peut pas être l'objet de la moindre contestation, surtout d'après un atlas très-ancien, que nous avons trouvé dans la belle bibliothèque de M. Mazou, et qui est intitulé : *Plans et Profils des principales Villes de la province de Languedoc, avec la Carte générale et les particulières de chacun Gouvernement d'icelles*. Dans la carte du *Gouvernement de Castres*, au même endroit qu'occupe aujourd'hui l'église de Saint-Julien, nous voyons ce château de LA GARDIE que nous avons si long-temps cherché, et qui a cessé de figurer sur les cartes modernes.



explique l'erreur des Biographes. Le château de La Gardie était situé dans les environs de Castres; cette ville était dans la Sénéchaussée de Carcassonne; voilà pourquoi l'Abbé de Barral a dit : *le village de La Gardie, près de Carcassonne*, voilà pourquoi Chaudon, Feller, etc., ont dit : *Gentilhomme de Carcassonne*; ils auraient dû mettre : *de la Sénéchaussée de Carcassonne*. Cette extension eût ramené à la vérité des faits. C'est par une erreur pareille que, dans la *Biographie Toulousaine*, on fait Benoît XII (Fournier), Pape, de Toulouse, quoiqu'il fût né à Saverdun, qui était dans le diocèse de Toulouse.

Ainsi, pour s'approprier Pontus-de-La Gardie, Carcassonne ne peut s'appuyer que sur des assertions sans fondement et dont nous avons démontré la fausseté; Castres, au contraire, a pour elle le nom des lieux, la tradition et le témoignage d'un Magistrat distingué, éditeur des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France* (1). Pontus-de-La Gardie doit

---

(1) Quoique ce recueil intéressant ne porte pas le nom de l'écrivain qui l'a mis en ordre, nous savons que nous en sommes redevables à M. Léon Menard, Conseiller au Présidial de Nîmes.

donc entrer de droit dans une *Biographie Castraie*. Voici les particularités que nous avons pu recueillir sur sa vie et sur ses aventures.

Sa famille, dont le nom était Escopérius, habitait le château de La Gardie, peu éloigné de Castres (1). Pontus y naquit vers le commencement du 16<sup>m</sup>e siècle, et le quitta fort jeune pour embrasser le parti des armes; il servit d'abord en Piémont, sous le Maréchal de Brissac. Bientôt après les Écossais se révoltèrent contre la Reine mère. Henri II, Roi de France, voulant la secourir, lui envoya un corps de troupes, commandé par Henri de Clutin, Seigneur d'Oysel. Pontus fit partie de cette expédition; mais il n'en retira pas tous les avantages qu'il en attendait, et la paix ne tarda pas à être conclue. L'inaction ne pouvait convenir à son caractère actif et entreprenant; il quitta le service de la France pour passer à celui du Danemarck, qui était alors en guerre avec la Suède; il s'y distingua par sa vaillance, et fut fait prisonnier par les troupes Suédoises, à la suite d'un combat sanglant.

---

(1) Il existe encore aujourd'hui, presque aux portes de cette ville, un petit hameau qui porte aussi le nom de La Gardie.

Loin de lui être funeste, cet échec devint la cause de son avancement et de sa fortune. Le sieur de Varennes, Gentilhomme picard, qui commandait les Suédois dans ce combat, fut témoin de la valeur et des exploits de La Gardie. Il conçut pour lui beaucoup d'estime, et le présenta à Éric XIV, Roi de Suède, en engageant ce Monarque à le prendre à son service. La Gardie ayant obtenu un congé très-honorable du Roi de Danemarck, Éric lui confia le commandement de quelques troupes et conçut pour lui une vive affection ; elle devint si grande que, lorsqu'il déclara le Duc de Finlande, son frère, Lieutenant-général du Royaume, il lui donna La Gardie pour guide et pour conseil. Pontus servit fidèlement ce Prince, et contribua, par son courage, à le faire monter sur le trône, en 1568, après que le cruel Éric eut été dépossédé. Ce nouveau Roi, qui prit le nom de Jean III, n'oublia pas les services qu'il avait reçus ; il l'en récompensa d'une manière aussi flatteuse qu'honorable, en le nommant d'abord Chevalier et ensuite Baron d'Ekholme. Peu de temps après, il l'envoya en ambassade vers l'Empereur Rodolphe, et lorsqu'il voulut négocier avec la Cour de

Rome , la réduction de la Suède à l'obéissance de l'Église , il ne crut pas pouvoir faire un meilleur choix qu'en chargeant La Gardie d'aller traiter cette affaire importante avec le Pape Grégoire XIII.

La Gardie s'acquitta de cette mission délicate avec succès. Le Souverain , qui la lui avait confiée , voulant lui donner une preuve éclatante de sa satisfaction et de sa confiance , le déclara , en 1580 , Général des troupes Suédoises contre les Moscovites. Pontus prouva qu'il était digne de cette faveur ; il s'empara de la Carelie , fut nommé Gouverneur d'Ingrie et de Livonie , et continua ses conquêtes avec cette valeur brillante qui avait signalé ses premiers faits d'armes. Des conférences de paix ayant été ouvertes à Pernaw avec les Polonais , en 1585 , il alla y prendre part en qualité de deuxième plénipotentiaire de Suède ; mais elles furent bientôt rompues , et l'on commença des négociations particulières avec les Moscovites.

Avant qu'elles fussent terminées , un événement malheureux vint mettre fin à l'existence du Général Suédois. Comme il entrait dans le port de Revel , capitale de la Livonie , la patache , à la poupe de laquelle il était assis

dans un fauteuil , donna sur un rocher , et la secousse fut si violente que Pontus tomba dans la mer , avec deux Gentilhommes qui étaient à ses côtés , et ne reparut plus. Le Roi de Suède lui avait fait épouser une de ses filles naturelles ; il en eut deux fils , dont l'un , Jacques de-La Gardie , né en 1583 , mort en 1652 , servit avec gloire sous le règne de Charles IX , devint Connétable et Sénateur , et fut la souche des Comtes de-La Gardie , qui sont des plus grands Seigneurs de Suède.

La famille de-La Gardie qui , comme nous l'avons déjà dit , portait primitivement le nom d'Escopérius , n'existe plus dans nos contrées , s'étant transplantée en Suède pour prendre part aux faveurs que plusieurs de ses membres y avaient obtenues. Elle s'était toujours alliée aux meilleures maisons du Languedoc , et prouve sa filiation avant l'an 1350.



---

## Gerard-Marieti,

21<sup>m</sup><sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

LE nom de cet Évêque est écrit de différentes manières par les auteurs qui en ont parlé. Borrel l'appelle *Geraldus Marietus*, *Geraud Maiet* et *Marietou*; Catel le désigne sous le nom de *Geraud Mariet*; Morery sous celui de *Gerard Machet*, et le R. P. Richard sous celui de *Gerard-Marieti*, que nous adoptons, parce que cet écrivain est très-versé dans les sciences ecclésiastiques, et qu'il doit faire autorité.

Gerard-Marieti naquit à Blois, en 1380, d'une noble et ancienne famille; il fut reçu, l'an 1411, Docteur en théologie de la Maison de Navarre, dont il devint bientôt Principal; plus tard, il eut un canonicat dans l'Église de Chartres et ensuite dans celle de Paris. Lors

du Concile, qui fut tenu dans cette dernière ville contre les erreurs de J. Petit, il y parla avec tant de force qu'il s'y fit une grande réputation d'éloquence et de savoir. Après le départ de Gerson, pour le Concile de Constance, Gerard fut nommé vice-Chancelier de l'Université; en cette qualité il harangua l'Empereur Sigismond, à la tête de cette célèbre Compagnie, lorsque ce Monarque fit son entrée à Paris, sous le règne de Charles VI. Pendant la régence du Dauphin, un brevet de Conseiller-d'état lui fut accordé; il était alors Confesseur de ce Prince, et continua de l'être après son avènement à la Couronne. Dans l'année 1433, l'Évêché de Castres étant devenu vacant, il y remplaça Pierre II, qui était mort l'année précédente, et fut promu à ce siège par une ordonnance du Roi, Charles VII, et par une bulle du Pape, Eugène IV.

Quoique Gerard-Marieti fût presque toujours absent de son diocèse, à cause de ses charges de Conseiller-d'état et de Confesseur du Roi, il fonda cependant à Castres plusieurs Couvens et des Hôpitaux, qui étaient bien différens de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Dans l'année 1448, étant tombé malade dans

la ville de Tours où il avait suivi la Cour, il y mourut le 7 du mois de juillet, après avoir occupé le siège l'espace de seize ans ; il eut Marald pour successeur.

Gerard-Marieti a écrit plusieurs lettres, qui se trouvaient jadis en manuscrit dans l'église de Saint-Martin de Tours. M. de Launoi en parle dans son *Histoire du Collège de Navarre*, et donne les titres des principales ; mais il n'en a rien tiré de bien remarquable pour ce qui regarde les matières ecclésiastiques (1).



---

(1) Voyez Bernier, *Histoire de Blois* ; Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du XV<sup>me</sup> siècle*.





## Glories (Pierre),

CONNU SOUS LE NOM DE GLORY.



Au moment où l'ordre alphabétique que nous avons adopté, est venu présenter à notre esprit le nom de ce Prélat aventurier, nous avons éprouvé un embarras, une incertitude dont nous ne cherchons pas à nous excuser. Fallait-il garder le silence sur un homme dont l'élévation aussi rapide qu'imprévue, a été, suivant l'opinion même de plusieurs ecclésiastiques respectables, un sujet d'affliction pour l'Eglise; ou bien, le désir de rendre notre ouvrage aussi complet que possible, devait-il triompher de tous nos scrupules? Cette dernière considération l'a emporté. Nous allons donc offrir à nos lecteurs la vie de l'Evêque Glory; mais nous parlerons de lui avec tous

les égards, tous les ménagemens qui sont dus au caractère dont il fut revêtu.

Fils de Paul Glories, boulanger, et de Marie Sire, tous deux zélés calvinistes, il naquit à Saint-Amans-Valtoret, le 1<sup>er</sup> janvier 1778, et fut baptisé, le 4 du même mois, par le Ministre Job Jaffard. Ses parens n'étant pas dans une position à pouvoir lui donner de l'éducation, se bornèrent à lui faire apprendre à lire et à écrire; il commença sa carrière par les emplois les plus bas, se maria fort jeune, entreprit plusieurs petits commerces, qui lui réussirent médiocrement et dont il ne tarda pas à se dégoûter. Étant devenu veuf il forma la résolution de quitter le culte de ses pères, et se rendit à Toulouse pour exécuter ce projet. Chose étrange! ce fut au moment où la révolution persécutait les prêtres, et semblait vouloir anéantir la religion dont ils étaient les apôtres, qu'il se déclara leur partisan et en adopta les croyances.

Quelques années après avoir fait son abjuration, il vint à Castres dépourvu de toute ressource; il se présenta au Directeur du Séminaire, pour le prier de lui fournir les moyens d'apprendre le latin, parce qu'il voulait, di-

sait-il , entrer dans l'état ecclésiastique. Le Directeur le trouva trop âgé ; sachant d'ailleurs qu'il avait un fils , cette position ne lui parut pas favorable aux idées qu'il lui manifestait ; il chercha à l'en dissuader , et refusa de l'admettre dans son établissement. Glory ne se découragea pas ; il revint à Toulouse , où une dame charitable fournit aux frais de ses études et le plaça dans un Séminaire ; il y fit peu de progrès ; mais l'Église manquait de sujets , et Glory , malgré son peu de savoir , reçut facilement la prêtrise : il établit à Toulouse un pensionnat qu'il dirigea jusqu'en 1814. A cette époque la restauration ayant ouvert la route des mers , que de longues guerres avaient tenues long-temps fermées , il s'embarqua pour l'Amérique , alla se fixer à la Guadeloupe ( Pointe-à-Pitre ), et fut Curé d'une paroisse très-considérable ; il y amassa , en peu de temps , une petite fortune , et , après une maladie dangereuse , il rentra en France , où il acheta quelques biens dans les environs de Lavaur.

Sa conduite pendant les cent jours lui avait mérité l'estime du respectable M. Guillermy , qui lui fit avoir la croix de la Légion-d'Honneur.

Le séjour que l'Abbé Glory avait fait dans les Colonies, lui inspira la pensée d'y revenir. On est en droit de croire qu'un but politique n'était pas étranger à ce voyage, dont il instruisit le Gouvernement de France et le Chef de la chrétienté. Il eut une entrevue secrète avec le Roi, qui lui accorda la faveur d'être admis à sa table, et s'étant rendu à Rome, pour y offrir ses services au Pape, Sa Sainteté le décora de tous les Ordres dont elle pouvait disposer, le nomma Évêque de Macri, et le fit partir pour Saint-Domingue en qualité de Vicaire apostolique.

Glory vendit ou engagea le peu de biens qu'il avait dans les environs de Lavour, pour subvenir aux frais de la traversée, à l'entretien de sa chapelle et à celui de dix ecclésiastiques qui l'accompagnaient : il parvint au lieu de sa destination en 1821. Le Président Boyer lui fit, au Port-au-Prince, une réception magnifique, et tâcha de s'attirer ses bonnes grâces. L'Évêque de Macri chercha d'abord, par une conduite sage et prudente, à gagner la confiance du peuple et du Gouvernement. Bientôt après, ayant voulu exécuter le plan qu'il avait formé pour remettre l'île d'Haïti sous l'obéissance de

la France, il y fomenta les plus grands désordres, de concert avec quelques autres ecclésiastiques établis avant lui dans le pays.

Son insubordination turbulente éveilla l'attention du Président de la République. Pour couper le mal dans ses racines et rétablir le calme dans ses États, Boyer ordonna que Glory et tous les autres Prêtres fussent embarqués et dirigés vers les lieux où ils voudraient se réfugier; mais craignant que cet acte de vigueur n'indisposât le Pape, qu'il voulait ménager, il lui fit donner des explications par son Secrétaire, le Général Inginac. La lettre que ce dernier adressa à ce sujet, le 18 décembre 1824, au Cardinal Jules de Somaglio, pro-Préfet de la Propagande à Rome, est une pièce intéressante; elle jette le plus grand jour sur des événemens importants, trop peu connus en France. Le Général, après s'y être beaucoup plaint de l'Évêque Glory, s'exprime ainsi : « Avant lui le peuple d'Haïti pen-  
» sait qu'il ne devait se défendre que contre  
» deux moyens d'attaque, la force des ar-  
» mes et les intrigues ministérielles; mais ce  
» Prélat lui a appris, pour la première fois,  
» qu'on pouvait encore diriger contre lui des

» coups d'autant plus redoutables qu'ils frappent au nom du Dieu que nous adorons.... »

Lorsque les ordres du Président Boyer lui eurent été signifiés, l'Évêque de Macri s'embarqua pour les États-Unis ; il avait l'intention d'y attendre des dépêches de la Cour de Rome , et il se flattait de revenir bientôt à Saint-Domingue plus puissant et plus redoutable ; mais le vaisseau fit naufrage dans la traversée et périt corps et biens. Les journaux du temps parlèrent de cette catastrophe , qu'ils attribuèrent simplement aux suites d'une tempête. On a prétendu depuis que le Président d'Haïti s'était débarrassé , par un crime , d'un homme dont il redoutait l'audace et les intrigues : cette assertion ne nous paraît nullement probable.

L'Évêque de Macri a laissé un fils , nommé Benjamin de Glory , aujourd'hui Lieutenant de cheval-légers au service du Roi de Sardaigne.





## Gui-de-Roye ,

10<sup>m</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

**HÉLIE II** de Douzenaco, 9<sup>m</sup> Évêque de Castres, étant mort en 1383, Gui-de-Roye, que Borel appelle *Guido*, lui succéda sous le Pape Urbain VI et sous le règne de Charles VI. Sa famille originaire de Picardie, passait pour une des plus illustres de cette province; il était fils de Mathieu II, Gouverneur de Roye, et de Jeanne de Cherisi, dame de Muret. Il avait été Chanoine de Noyon, Doyen de Saint-Quentin et Évêque de Verdun; il quitta ce siège pour venir occuper celui de notre ville, qu'il ne posséda pas long-temps, puisque le 30 mai 1384 il fut appelé à l'Évêché de Dole. Son mérite était trop supérieur pour que de plus grandes dignités ne lui fussent point con-

fiées; aussi ne tarda-t-il pas à être nommé Archevêque de Tours. Transféré à l'Archevêché de Sens en 1388, et deux ans après à celui de Reims, où il remplaça Ferri-Caffinel, et dont il prit possession par procureur, le 22 juin 1390, il ne fit son entrée solennelle dans cette ville qu'en 1393.

Son premier soin fut de réformer quelques abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique de son diocèse : un registre manuscrit de l'Abbaye de Saint-Rémi renferme les statuts qu'il publia à ce sujet, par ses Vicaires-généraux. Malgré son zèle et sa piété on le taxa de schisme, parce qu'il ne voulut pas assister à l'Assemblée du Clergé qui se tint, contre les schismatiques, en 1404. Pour éloigner tous les soupçons qu'on pouvait avoir sur son compte, il assembla lui-même un Concile provincial, en 1408, dans lequel le célèbre Gerson prononça un très-beau discours qui se trouve dans la seconde partie de ses OEuvres.

La chrétienté était alors affligée par la lutte opiniâtre de deux Papes, Grégoire XI et Benoît XIII, qui s'anathématisaient l'un l'autre, et mettaient la division parmi le Clergé. Le Roi de France, Charles VI, voyait tous ces



désordres avec douleur , et lorsqu'on annonça qu'un Concile général allait être tenu à Pise , pour y apporter du remède , il engagea Gui-de-Roye à aller y prendre place. Cet Archevêque se mit en route avec empressement au mois de mai 1409 , accompagné du Cardinal de Bar , et de plusieurs autres illustres personnages ; mais il n'eut pas la satisfaction d'achever ce long voyage. Étant tombé malade à Voltri , dans les confins de la Ligurie , il y mourut le 8 juin suivant.

Gui-de-Roye avait eu pour successeur , à Castres , Dieudonné III , qui devint ainsi notre onzième Évêque. (Voyez son article.)



---

## Guillabert de Castres.

---

LA secte des Albigeois n'eut pas de plus zélé propagateur que ce célèbre prédicant, désigné dans l'histoire sous le nom de *Guillabert de Castres* : il vivait dans les premières années du 13<sup>m</sup> siècle. Après avoir fait de nombreux prosélites dans sa ville natale, il la quitta pour aller habiter les environs de Mirepoix, parce que Raymond de Rabastens, qui venait d'être sacré Evêque de Toulouse, bien loin de chercher à réprimer l'hérésie, semblait au contraire l'encourager.

Guillabert, auquel se joignirent bientôt plusieurs autres prédicans, dont il devint le chef, s'établit, avec eux, dans le château de Fanjaux ; là il tint des assemblées publiques, où se rendait la principale noblesse du pays. Doué d'une éloquence naturelle, rempli d'un enthousiasme fanatique, il portait, dans l'es-

prit de ceux qui l'écoutaient, la conviction dont il était animé. Les femmes surtout paraissaient empressées de l'entendre; et dans une réunion qui eut lieu en 1204, dans ce même château de Fanjaux, il vit, avec orgueil, cinq Dames de considération se prosterner devant lui et s'associer à sa secte. La plus qualifiée d'entr'elles était Esclarmonde, sœur du Comte de Foix, et veuve de Jourdain, Seigneur de Lille. Voici de quelle manière se passa cette cérémonie : un témoin oculaire en fit le récit devant les Inquisiteurs de Carcassonne.

« Elle fut faite par le fils majeur de l'Église  
» de Toulouse, assisté des autres hérétiques,  
» qui *consolèrent* et reçurent ces Dames, les-  
» quelles, à la demande des hérétiques, se  
» rendirent à Dieu et à l'Évangile, et pro-  
» mirent de ne plus manger à l'avenir ni chair,  
» ni œufs, ni fromage, mais d'user seulement  
» d'huile et de poisson; elles promirent aussi  
» de ne pas jurer ni mentir; de n'avoir au-  
» cun commerce charnel tout le temps de leur  
» vie, et de ne jamais abandonner la secte  
» par aucune crainte de la mort. Après cette  
» promesse elles récitèrent le *Pater noster*, à  
» la manière des hérétiques. Ceux qui leur

» imposèrent les mains firent une lecture sur  
» elles, en tenant le livre sur leurs têtes et  
» leur donnèrent enfin la paix; premièrement  
» avec le livre, et ensuite avec l'épaule : après  
» quoi ils adorèrent Dieu, en faisant plu-  
» sieurs génuflexions. »

Raymond Roger, Comte de Foix, frère d'Esclarmonde, était présent, ainsi que plusieurs Chevaliers et Bourgeois. Tous, tant hommes que femmes, à la réserve du Comte, ils *adorèrent* les hérétiques, qui leur donnèrent la paix en les baisant deux fois au travers de la bouche, ce qu'ils firent ensuite entr'eux : on appelait cette cérémonie *Consolation*.

Le Pape Innocent III envoya plusieurs Inquisiteurs pour poursuivre ces hérétiques : nous ignorons si Guillabert tomba entre leurs mains et à quelle époque il mourut. En parlant de lui, l'histoire nous a transmis les faits que nous venons de rapporter ; elle nous apprend de plus que les hérétiques étaient devenus très-puissans ; mais que leurs chefs, parmi lesquels Guillabert occupait le premier rang, s'étant réunis à Montréal l'an 1209, et n'ayant pu s'accorder, furent dispersés par la force des armes.



## Guilhaume de Puy-Laurens.



PLUSTEURS personnages célèbres ont ajouté à leur nom , ou bien l'histoire l'a fait pour eux , celui de la ville qui les a vu naître , et , depuis , il en est devenu inséparable. Nos annales en fournissent des exemples dignes de remarque ; nous y voyons : *Guillabert de Castres* , *Ermengarde de Castres* , *Sabatier de Castres* ; et voici *Guilhaume de Puy-Laurens* qui vient encore à l'appui de notre observation.

Il naquit , dans cette petite ville , vers le commencement du 13<sup>me</sup> siècle , entra de bonne heure dans les ordres ecclésiastiques , et devint Notaire de Raymond III , Évêque de Toulouse. Le Comte Raymond VII avait pour lui une estime toute particulière ; lorsque Frère Ber-

nard, son premier Chapelain, fut mort, il crut ne pas pouvoir mieux le remplacer qu'en donnant sa confiance à Guillaume. Dans l'année 1239, ce dernier fut revêtu de cette charge importante, qui lui donna l'occasion de vivre dans l'intimité du Comte de Toulouse. Il montra, pour lui et pour sa famille, un attachement qui ne se démentit jamais, et Raymond comptait si bien sur son dévouement, qu'il eut toujours recours à lui dans les circonstances les plus délicates. Lorsqu'il voulut épouser Marguerite de la Marche, en 1243, il eut besoin des dispenses du Pape. Pour aller les solliciter il nomma deux Ambassadeurs, au nombre desquels on voyait figurer Guillaume qui, cependant, ne fit point ce voyage.

Le nom de ce Chapelain se trouve dans tous les actes importans de Raymond VII : on le voit encore comme témoin dans la donation que la Comtesse d'Astarac et Odon, Vicomte de Lomagne, firent, en 1246, au Comte de Toulouse, des droits qu'ils avaient sur le Comté de Fezensac.

La mort de Raymond, qui arriva en 1249, ne porta aucune atteinte à la faveur dont il jouissait. La Comtesse Jeanne, fille de ce Prince,

connaissait trop bien son mérite pour ne pas chercher à se l'attacher ; elle le conserva dans les mêmes fonctions, lui accorda de nouveaux avantages et reçut son serment de fidélité.

Guilhaume parvint à un âge très-avancé ; il ne mourut qu'après l'année 1295, et l'on croit qu'il vécut plus de cent ans. S'il jouit de quelque célébrité, il ne la doit ni à l'amitié des Comtes de Toulouse, ni à l'emploi qu'il occupa dans leur Cour ; c'est à ses talens, c'est à lui seul qu'il en est redevable. Ayant vécu pendant les guerres des Albigeois, et fréquenté les personnages qui y prirent une part si active, il voulut en retracer toutes les particularités, et composa une histoire très-circonscanciée, dans laquelle les écrivains qui l'ont suivi ont trouvé des matériaux précieux et des anecdotes curieuses.

Cette *Chronique* (1), car c'est ainsi qu'on l'appelle, réunie à celle que Pierre de Vaulx

---

(1) Elle porta primitivement ce titre :

*Chronicon Guillelmi de Podio Laurentii, capellani comiti Tolosani Raymundi; super historia negocii, à francis, Albigentibus vulgariter appellatis Albigotis. Quod olim actum est in provinciis Narbonensi, Caturcensi, Agennensi, diocesis protuenta fide catholica et privityate hereticæ extipenda,*

Cemay (1) nous a laissée, forme un tableau aussi complet que varié de ces guerres désastreuses qui, après les Croisades dans la Terre-Sainte, sont les plus intéressantes de l'Histoire de France.

La *Chronique* de Guillaume de Puy-Laurens fut écrite par lui en latin, et le style en est assez pur, quoique la latinité en soit quelquefois barbare. Tous ceux qui ont parlé de son auteur, entr'autres Don Vaissette, s'accordent pour louer sa sincérité et prétendent qu'il mérite la plus grande confiance (2). Catel imprima cet ouvrage à la suite de son *Histoire des Comtes de Toulouse* : on le trouve aussi dans le cinquième volume des *Historiens de France*, publiés par Duchêne; il a été ensuite traduit en vieux français; et, dans le mois de novembre 1824, M. Guizot en donna une très-belle édition dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, dont il a enrichi notre littérature.

---

(1) Après Guillaume de Puy-Laurens, Pierre de Vaulx Cemay n'est pas le seul qui ait écrit sur les guerres des Albigeois; nous avons encore, sur le même sujet, les ouvrages de Reinier, du P. Benoit, Dominicains, du P. Langlois, Jésuite, et Bossuet en a beaucoup parlé dans son *Histoire des Variations*.

(2) Voyez l'*Histoire générale de Languedoc*, et la *Bio-graphie Toulousaine*.





## Guy. (Jean-Baptiste)

---

Nous avons déjà cité, avec distinction, plusieurs membres de l'ancien barreau de Castres. Voici un nom plus moderne qui mérite notre estime et nos éloges.

M. Jean-Baptiste Guy naquit à Lautrec, le 5 juillet 1749 ; il était fils de Louis Guy, Avocat en Parlement, Lieutenant principal de la ville et vicomté de Lautrec, et de Dame Marianne Batiffol. Après avoir fait ses études à Toulouse, avec le célèbre instituteur des sourds-muets, l'Abbé Sicard, il entra dans la Congrégation de la Doctrine chrétienne, mais n'y resta que peu d'années ; il en sortit pour embrasser la profession d'Avocat, qu'il vint exercer à Castres, et dans laquelle il obtint de grands succès.

Nommé Président du Tribunal civil, il occupa dignement cette place honorable, et ses concitoyens reconnaissaient si bien son rare mérite, qu'ils jetèrent, plusieurs fois, les yeux sur lui pour qu'il allât les représenter au Corps

législatif ; mais M. Guy , qui avait autant de modestie que de talent, chercha long-temps à détourner leurs suffrages sur d'autres que lui-même.

Dans le mois de novembre 1804 , il se rendit à Paris, en qualité de Président du Collège électoral de Castres, pour y assister au couronnement de Napoléon, qui eut lieu le 2 décembre ; et , à la tête de plusieurs députations du Midi, il eut l'honneur de complimenter, en langue latine, le Chef vénérable de l'Église, le Pape Pie VII.

M. Guy revint à Castres, après les fêtes du sacre, et continua de présider le Tribunal civil. Enfin, l'amour de la patrie et l'intérêt du bien public l'ayant emporté sur sa répugnance, il consentit à se mettre sur les rangs pour la candidature au Corps législatif, dans les élections qui se firent en 1811, et il fut nommé, par le Sénat, sur la double représentation des Colléges électoraux de son département et de l'arrondissement de Castres. Depuis lors il fit, chaque année, le voyage de la Capitale, pour aller à son poste : cependant malgré ses talens et l'habitude qu'il avait de parler en public, il ne prononça aucun discours à la Chambre, parce qu'il trouvait que

la parole n'y était pas assez libre, et il y garda toujours un silence improbateur.

Il se hâta de se rendre à Castres à l'époque où Napoléon renvoya tous les Députés dans leurs provinces, et il s'y trouva au moment où le Maréchal Soult y arriva, avec son État-Major, après la bataille de Toulouse. On prétend que des paroles sévères que le Maréchal lui adressa, pour lui reprocher la faiblesse qu'il avait montrée à l'approche de quelques Anglais, firent sur lui une telle impression qu'il en tomba malade. Quoiqu'il en soit M. Guy n'alla pas siéger à la première Chambre des Députés qui se réunit après la restauration, et il mourut, à Castres, le 2 juin 1814. M. Car-donnel prononça son éloge funèbre, le 20 juin de la même année, et la Chambre en ordonna l'impression.

M. Guy se fit toujours remarquer par son attachement constant et imperturbable à la dynastie des Bourbons et par une piété exemplaire. Peu de temps avant sa mort il avait eu le malheur de perdre son épouse et un fils chéri : il supporta cette perte cruelle sans murmurer contre la Providence et avec une résignation toute chrétienne.



## Hauterive (Jean),

CONNU SOUS LE NOM DE ALTARIPA ET DE  
FRÈRE JEAN.

---

### PREMIER DU NOM.

**I**L est beaucoup parlé de ce saint personnage dans Durosai et dans le *Traité des Devises Héraldiques* de M. de Combles. Né à Castres en 1293, il entra dans les ordres religieux et monastiques, et ne tarda pas à se faire distinguer par ses talens pour la prédication, de même que par sa vie édifiante. Toulouse fut la principale ville où il alla exercer les fonctions de son ministère. Toutes ses journées étaient employées en prières, en méditations, et, à force d'élever son esprit et son cœur vers le Dieu auquel il s'était entièrement consacré, on prétend qu'il obtint de lui le don de prophétie.

Lorsque la guerre eut éclaté entre la France et l'Angleterre, bien loin de partager la con-

fiance générale , il fut affligé de cet événement dont sa prévision lui dévoilait déjà tous les désastres. On le vit , avec surprise , prédire plusieurs fois la captivité et la mort du Roi Jean. Cette triste prédiction ne trouva d'abord que des incrédules ; mais enfin , elle ne fut que trop accomplie , ce qui donna une grande célébrité à celui qui l'avait faite. Elle n'est pas la seule qu'on lui ait attribuée ; le hasard en fit découvrir une autre non moins importante , dont l'authenticité paraît appuyée sur des témoignages dignes de foi. Nous allons , en la rapportant , nous servir des propres expressions de Durosoi.

« En 1630 et 1632 Alphonse d'Elbène , Évê-  
» que d'Albi , faisant démolir , par ordre du  
» Roi , les fortifications de la ville de Castres ,  
» découvrit une pierre sur laquelle étaient  
» gravés des caractères. Ce Prélat ayant pris  
» soin de la faire nettoyer , on y lut l'inscrip-  
» tion latine dont voici la traduction à la  
» lettre :

» M. CCC. XXXVI.

» *Comme je faisais ma prière devant l'au-*  
» *tel où reposent les reliques du bienheureux*  
» *Saint Vincent , je vis un livre de prophéties*  
» *où était écrit :*

» *Pleure, Frère Jean, dans deux cents*  
» *ans d'ici, la sainte religion de tes pères*  
» *commencera à être profanée dans Castres ;*  
» *il s'élèvera des faux Prophètes qui n'an-*  
» *nonceront rien moins que la paix : on ne*  
» *verra alors que guerres et brigandages,*  
» *peste et famine ; les tombeaux seront violés,*  
» *tes ossemens et ceux de tes Frères seront*  
» *dispersés. Les Maisons de Saint Dominique*  
» *et de Saint François de la ville de Castres,*  
» *seront sept fois ruinées et six fois rebâties,*  
» *avant la consommation du siècle. Après*  
» *cela, douleurs, gémissemens, oppressions*  
» *des peuples et désolation extrême.*

» Alphonse d'Elbène dressa un procès-ver-  
» bal de la manière que cette pierre avait été  
» trouvée, de sa longueur et de sa largeur ;  
» il fit vérifier, par des personnes intelligentes,  
» l'inscription qui y était gravée, et l'inséra  
» de mot à mot dans son procès-verbal, dont  
» il fit faire deux originaux, qui furent certi-  
» fiés et souscrits par plusieurs personnes de  
» condition, qui avaient été présentes à toutes  
» ces choses ; il en retint un et envoya l'autre  
» à M. le Cardinal de Richelieu. Le P. Cepet,

» Jésuite , et le sieur d'Espérandieu , Avocat en  
» la Chambre de l'Édit, qui avait servi d'In-  
» tendant auprès du Duc de Rohan , du temps  
» des guerres civiles , furent employés à véri-  
» fier et à déchiffrer cette inscription. Cette  
» pierre fut déposée ensuite dans le Couvent  
» des PP. de la Grande-Observance de Castres,  
» et commise à la garde de ces Religieux ; mais,  
» quelque temps après, l'avarice sacrilège d'un  
» gardien du Couvent , corrompu par ceux de  
» la religion prétendue réformée, nous fit per-  
» dre ce rare monument de la prescience de  
» ce saint Prêtre, aussi bien que de la fausseté  
» de la religion protestante, qu'il avait pré-  
» dite deux siècles avant qu'elle n'eût commencé  
» d'infecter cette province. Jean de Fossé,  
» alors Évêque de Castres (voyez son article),  
» ayant été informé de la noire action de ce  
» Moine, fut dans le Couvent, et quoique  
» cet Ordre fut exempt de la juridiction épis-  
» copale , il ne laissa pas de prendre connais-  
» sance de ce crime.

» Pendant qu'il travaillait à la procédure  
» et qu'il faisait fouiller dans les chambres  
» de Religieux, le criminel prit la fuite, et  
» se déroba, par ce moyen, à la punition qu'il

» méritait pour un crime si énorme. On trouva  
» dans la paille du lit où il couchait cent  
» douze pistoles, qui furent employées à ache-  
» ver de bâtir l'église de Saint-François, ruinée  
» par les religionnaires du temps des premiers  
» troubles. »

En lisant ce passage qui, je le répète, se trouve textuellement dans Durosot, nos lecteurs partageront, sans doute, la surprise qu'il a fait naître dans notre esprit. On prétend, il est vrai, que l'écrivain chez lequel nous l'avons puisé ne mérite pas toute notre confiance; mais, peut-être, devons-nous le traiter ici avec plus de ménagement : car enfin, sans qu'on puisse nous accuser de crédulité, il nous est impossible de ne pas être frappé de tous les détails qu'il nous a transmis, de toutes les preuves qu'il met sous nos yeux. Un procès-verbal est dressé pour constater un fait; il est rédigé avec toute l'exactitude possible; on nomme ceux qui l'ont écrit, ceux qui l'ont signé, les personnes à qui il a été envoyé. Nous y voyons figurer les noms les plus respectables : MM. Cepet, d'Espérandieu, de Fossé, d'Elbène. Qu'exiger de plus d'un historien ? . . . .



Après avoir habité long-temps la ville de Toulouse, Frère Jean Altaripa vint passer les dernières années de sa vie à Castres, où il mourut dans un âge très-avancé ; il fut enterré dans l'église des Cordeliers, et l'on grava sur son tombeau une épitaphe latine que Durosoi a traduite ainsi :

« Ci-git Jean Altaripa, Prêtre recomman-  
» dable par son humilité et pour le don de  
» prophétie. Il mourut le dix-huit mai de  
» l'an M. CCC. LXXIX, âgé de quatre-vingt-  
» six ans. — Priez Dieu pour lui (1).



---

(1) Voyez Durosoi, tome II, chap. 5, page 187 ; *Traité des Devises Héraldiques*, par M. de Combes, Officier d'infanterie, à l'article *Haute-Rive*.

## Hauterive.

(*Louis de Caires, dit d'ENTRAIGUES, Baron d'*)

AROUND DU NOM.

**P**HILIPPE de Monfort, Comte de Castres, détacha de ses domaines les terres d'Hauterive, qui en faisaient partie, pour en gratifier des Seigneurs dévoués à la cause de sa famille; elles passèrent ainsi dans la Maison d'Hautpoul, et un de ses membres, nommé Sébastien, ayant eu une fille unique de son mariage avec Françoise de Voisins, lui légua cette belle Baronnie, dont elle hérita à la mort de son père. Louis de Caires, second fils d'Antoine de Caires, Seigneur d'Entraigues, en Vivarais, et de Jeanne d'Oraison, épousa la fille de Sébastien d'Hautpoul, et devint ainsi Seigneur et Baron d'Hau-

terive : c'est sous ce titre qu'il acquit de la célébrité.

Il suivit le Duc de Joyeuse dans toutes ses expéditions et lui rendit de grands services. Il était à la tête de l'aile droite de son armée, lorsqu'en 1591 ce Duc marcha au secours d'Azillanet, que Montmorency venait d'assiéger. Hauterive l'aida beaucoup à s'emparer de Carcassonne, et le corps de troupes qu'il commandait fut un des premiers à entrer dans la ville, pendant la nuit du lundi 16 décembre, aux cris de *Vive la Ligue* ! Il assista aussi, le 19 octobre 1592, au combat de Villemur, dans lequel le Duc perdit la vie. Après ce désastre il se joignit à ceux qui allèrent trouver le Cardinal de Joyeuse, pour l'engager à persuader au Capucin son frère de se mettre à la tête de l'armée, et ce dernier n'eut qu'à se louer de son zèle, de son dévouement et de sa valeur.

En 1594, lorsque Henri IV eut chargé Aymeric de Vic d'aller à Toulouse traiter de la paix, le Baron d'Hauterive fut un des députés que les États de Lavaur y envoyèrent pour présenter quelques articles qu'ils avaient rédigés. Les négociations étant rompues, le Duc de Joyeuse le chargea de s'emparer de l'hôtel-

de-Ville, ce qu'il exécuta avec Montberaud et le Baron d'Ambres. De là il se transporta au Palais où il assura aux gens du Parlement qu'ils n'avaient rien à craindre. Bientôt après de nouvelles conférences ayant été ouvertes à Verfeil, le Duc le nomma pour aller à la Cour y appuyer ses prétentions et faire valoir ses demandes; il s'acquitta heureusement de la mission qu'on lui avait confiée, et revint à Toulouse le 12 mars 1596.

Aussitôt les États se réunirent dans le Réfectoire des Augustins; l'Évêque de Lodève fit un discours et déclara qu'en conséquence des conventions qui venaient d'être conclues, on pourrait, en sûreté de conscience, reconnaître le Roi Henri IV. Cette harangue entraîna toute l'Assemblée : on suivit l'avis de l'Évêque et la Ligue fut dissoute. Dans ce traité de paix le Baron d'Hauterive obtint de grands avantages, qui furent confirmés par l'Édit donné à Polembrai, le 24 janvier 1596, et enregistré au Parlement de Toulouse le 11 avril suivant (1).

---

(1) Art. 57 de l'Édit de Polembrai. « Et pour les services » qu'a fait long-temps le sieur d'Hauterive et ceux que Sa Ma- » jesté espère de lui, sur ce qui lui sera commandé pour le » bien de ses affaires, sadite Majesté lui accordera librement.

Hauterive assista, en 1610, aux États de la province tenus à Pézenas, dans lesquels le Duc de Ventadour fit célébrer, le lundi 8 novembre, les obsèques d'Henri IV, qui était tombé sous le poignard de Ravaillac : dans cette triste cérémonie il porta les deux coins de derrière du drap mortuaire. Le 29 du même mois il eut l'honneur de faire partie de la députation que les États envoyèrent à la Cour pour aller rendre obéissance au nouveau Roi Louis XIII, et il y représenta la Noblesse de Languedoc avec le Baron d'Ambres; il fut aussi député, en 1615, et complimenta le Roi sur son mariage. Cinq ans après il assista aux États de Béziers, et dans l'année 1625 il se distingua au siège de

---

» le revenu et jouissance, pour neuf années, de la terre de  
 » Coursan, qui ne saurait valoir plus de cent ou six-vingts écus  
 » par an, et à ces fins en commandera les expéditions néces-  
 » saires par ses lettres aux Chambres des Comptes, Trésoriers  
 » généraux de France, pour être sur ce suivi, et semblablement  
 » lui faire don des lots et ventes de la Baronnie d'Ausonne et  
 » dépendances, échues à Sa Majesté, par l'achat qu'en a fait  
 » le sieur de S. Auban, ayant de tout ci-dessus obtenu don  
 » de M. du Maine durant ces troubles. *Accordé.* »

Art. 79 du même édit. « Que le Roi donne une pension de  
 » mille écus, sur l'épargne, au sieur d'Hauterive, pour de-  
 » meurer ordinairement auprès de la personne dudit sieur de  
 » Joyeuse et l'assister de son conseil. *Accordé.* »

Viane, sous les ordres du Maréchal de Thémines.

L'époque de sa mort ne nous est pas connue(1) : il eut un fils, nommé Rostaing-Louis, qui épousa Magdelaine d'Aucesune, entra aux États de Languedoc, comme Baron, en 1633 et 1641, et mourut, à Paris, le 13 février 1643 : ces États, qui l'avaient député à la Cour, lui firent faire un service magnifique.

Rostaing-Louis ne laissa qu'une fille, Magdelaine de Caires, Dame de Couffoulens, Hauterive, Pont de l'Arn, Hautpoul et Mazamet, laquelle épousa, au château d'Hauterive le 2 juin 1646, Marc de Calvière, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui mourut le 18 juin 1652.



---

(1) Les armes de cette Maison étaient cinq bandes de gueules en champ d'or, chargées de dix coqs d'argent.



## Hauterive.

( *Jn-Jh-Mie de Villeneuve Baron d'* )

TROISIÈME DU NOM.



**A**PRÈS avoir été successivement la propriété des Maisons d'Hautpoul, de Clermont et de Valady, la Baronnie d'Hauterive entra dans la famille de Villeneuve, qui la possède encore de nos jours : Jean-Joseph-Marie de Villeneuve fut le premier de cette famille qui en prit possession. Fils de Maurice II de Villeneuve, Seigneur de Croisillat, de Vendine, de la Clastre, et de dame Anne de Villeraze, il naquit, à Saint-Pons, le 15 décembre 1734, embrassa de bonne heure le parti des armes et prit du service dans le régiment de Bourbon. Sa bonne conduite au combat de Saint-Cast, en 1758,

lui valut le grade de Capitaine. Ayant subi la réforme à la paix, il obtint le même grade dans le régiment provincial de la Généralité d'Anch, le 8 juillet 1763, et rentra dans celui de Bourbon le 26 avril 1764 : c'est par lui que la Maison de Villeneuve a commencé de prendre son rang à la Cour, après avoir fait ses preuves qui, par l'ancienneté des titres, fixèrent l'attention et l'intérêt de M. Chérin père. Ce célèbre généalogiste adressant à M. le Duc de Cogny, premier Écuyer du Roi, son attestation requise, pour les présentations, lui disait : « J'ai vérifié les titres de M. le Marquis » de Villeneuve-Hauterive, *appartenant à* » *l'une des plus anciennes familles du Lan-* » *guedoc.* » Aussitôt qu'il eut reçu cette pièce, M. de Cogny écrivit au Marquis de Villeneuve, le 26 décembre 1780 :

« J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur,  
» que le Roi trouve bon que vous montiez dans  
» ses voitures. Je vous donnerai, avec grand  
» plaisir, des chevaux pour la première chasse  
» que fera Sa Majesté après la gelée : je suis  
» très-aise que cette occasion me procure, etc.

» Signé le Duc DE COGNY. »



Conformément à cet avis, M. le Marquis de Villeneuve eut l'honneur d'être présenté à Louis XVI, de monter dans ses carrosses, et de le suivre à la chasse au mois de janvier 1781. Cette distinction, dont on ferait aujourd'hui peu de cas, était alors très-recherchée, très-flatteuse, et lorsqu'on lit quelque trait historique, il faut toujours se reporter, par la pensée, à l'époque où il a eu lieu.

Le Marquis de Villeneuve épousa, le 28 juin 1766, Marguerite-Rose d'Amblard, fille de Jean-Marie d'Amblard, et de Monique de Treil-Pardailhan, de laquelle il eut cinq enfans, dont deux moururent en bas âge (1). Il

---

(1) Parmi les fils du Marquis de Villeneuve, il en est deux qui se sont plus particulièrement distingués, savoir : Jean-Baptiste-Marie-Louis, dit *le Comte Louis de Villeneuve*, et Pons-François-Louis, dit *le Marquis de Villeneuve*. Le premier habite aujourd'hui le château d'Hauterive ; il naquit, à Saint-Pons, le 22 juin 1768, fut Garde-Marine en 1784, fit, dans sa première jeunesse, le voyage de Constantinople, avec M. le Comte de Choiseul-Gouffier, Ambassadeur de France à la Porte-Ottomane, qui le présenta au Grand-Visir, devint successivement Enseigne et Lieutenant de Vaisseau ; se fit remarquer dans les campagnes des mers du Levant, des Antilles et de la Normandie ; sortit de France, en 1792, servit en Savoie, puis en Suisse, et se retira enfin dans les États du Duc de Brunswick. Rentré dans sa patrie, en 1800, il fut nommé par Louis XVIII, en 1814,

présida , en 1788 , l'Assemblée de la Noblesse , à Saint-Pons , subit , dans cette ville , une longue détention , pendant les années désastreuses de la révolution , et mourut , dans son château d'Hauterive , le 2 décembre 1804 , âgé de soixante-dix ans (1).

---

Capitaine de Frégate , Chevalier de Saint-Louis , et , en 1819 , Capitaine de Vaisseau. Retiré dans ses terres d'Hauterive les fonctions de Maire de Castres lui furent confiées , en 1826 , et il les remplit , de la manière la plus honorable , jusqu'à la révolution de 1830. M. le Comte Louis de Villeneuve a rendu de grands services aux industries commerciale et agricole ; il est auteur de plusieurs brochures très-estimées , et principalement d'un excellent *Manuel d'Agriculture*. Dans ce moment il fait imprimer un ouvrage intitulé : *les Mécomptes d'un vieux Agriculteur* , dont on dit beaucoup de bien , et qui produira une vive sensation parmi les Agronomes.

Son frère , M. le Marquis de Villeneuve , né à Saint-Pons , le 12 janvier 1774 , fit ses études à Paris , devint membre de l'Académie des Jeux Floraux et de celle des Sciences de Toulouse ; prit du service , en 1814 , dans les armées du Duc de Wellington , occupa la Préfecture de Tarn-et-Garonne , puis celle des Hautes-Pyrénées. Arrêté dans les cent jours , il échappa à ses gardes , se rendit en Espagne auprès de M. le Duc d'Angoulême , rentra au mois de juillet 1815 , avec ce Prince , qui le nomma Administrateur-général de son Gouvernement , présida le Collège électoral du département de l'Hérault , et occupa ensuite les Préfectures du Cher , de la Creuse et de la Corèze.

(1) Voyez le manuscrit de M. Duprat-Taxis , et l'*Histoire généalogique de la Maison de Villeneuve* , page 372 et suiv.



## Hélie 1<sup>er</sup> de Radam ou Radem,

8<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



CET Évêque n'a laissé aucune trace de son passage sur le siège épiscopal de Castres ; nous savons seulement qu'il succéda à Raymond 1<sup>er</sup> de Sancta-Gemma , et qu'il n'occupa le siège que trois ou quatre ans, sous les Papes Grégoire XI et Urbain VI, et sous les Rois de France Charles V et Charles VI, depuis 1377 jusqu'en 1380. — Il eut pour successeur Hélie II.



## Hélie 2 de Donzenaco,

9<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

Si le prédécesseur d'Hélie II n'a rien fait de remarquable, pendant le peu d'années qu'il fut Évêque de Castres, lui-même n'a pas illustré davantage sa carrière épiscopale; mais sa famille nous est plus connue que celle d'Hélie I.<sup>er</sup> Son père s'appelait Ebbon de Vantadour, et sa mère Galliène; elle était fille de Gérard de Malamort, Seigneur de Donzenaco, petite ville entre Brives et Luserche. Le R. P. Richard prétend qu'il occupait le siège en 1375 — 1378 — 1383; mais il se trompe, et il a évidemment confondu Hélie II avec Hélie I.<sup>er</sup>, qui était Évêque en 1375 et même en 1380.

Hélie II mourut, à Castres, le 30 mai 1383, et eut pour successeur Gui-de-Roye.

---

## Hoddy. (Don Jacques)

---

CE savant Bénédictin était Prieur du Monastère de Sorèze, vers l'année 1680, et doit être considéré comme le fondateur du Collège, qui a donné tant de célébrité à cette petite ville.

Depuis un temps immémorial, les Moines dont il devint le chef étaient tenus de faire dans leur Couvent un cours complet de latin, en faveur des jeunes gens de la ville; mais ce n'était alors qu'une simple école, dont les bienfaits ne s'étendaient pas plus loin que le petit territoire au milieu duquel il se trouve.

Après les guerres de religion les protestans ayant érigé, à Puy-Laurens, une Académie qui devint bientôt illustre, les Bénédictins de Sorèze cherchèrent à l'éclipser; ils agrandirent le plan d'enseignement, s'imposèrent des

règles rigoureuses , prirent d'autres Régens. Grâce à ces réformes salutaires, le concours de leurs élèves devint bientôt si considérable, que les bâtimens de la Communauté n'étant pas assez étendus pour les recevoir, on fut obligé de les loger en ville : cette prospérité, toujours croissante, donna encore plus de zèle aux Bénédictins. Don Hoddy, qui était à leur tête et dominait sur eux moins par les droits de sa place que par l'influence de ses talens ou de son caractère, et par son dévouement au bien public, stimula leur amour-propre, leur inspira des projets plus vastes ; enfin il les détermina non seulement à réparer le local qu'ils possédaient, mais à en construire un autre qui répondit à l'étendue de leurs vues. Ce fut lui qui posa la première pierre et qui dirigea les travaux ; surveillance, activité, il mit tout en usage pour accélérer les constructions ; mais il n'eut pas le contentement de rester à Sorèze jusqu'à ce qu'elles fussent achevées. Nommé Prieur du Couvent de Toulouse, il quitta ces lieux qui lui étaient chers et y fut remplacé par Don Michel Meaux. Il continua pourtant de donner des conseils à ses confrères qui suivirent, jusques dans ses moindres détails, le plan qu'il leur avait laissé.

Pour éviter d'être accusés de spéculation , ils s'engagèrent d'élever gratuitement vingt-quatre Gentilshommes des moins fortunés du Languedoc. Les Bénédictins reçurent des encouragemens de la part des hommes les plus puissans du Midi de la France , entr'autres de Monseigneur Louis de Fouquet , Evêque d'Agde et Abbé commandataire de Sorèze : il racheta plusieurs Prieurés qui en avaient jadis dépendu , et affecta leur produit à l'entretien du pensionnat.

Le jour fixé pour son inauguration étant arrivé , Don Jacques Hoddy se rendit à Sorèze pour y assister. Cette imposante cérémonie eut lieu , le 12 octobre 1682 , sous les auspices de Don Jean Cucilles , Visitcur de l'Ordre , de Don Jacques Hoddy et de Don Michel Meaux. Trois oraisons latines y furent prononcées par les trois principaux Régens , et l'ouverture des classes se fit le 13 du même mois.

Ce bel établissement d'instruction publique justifia la confiance que ses fondateurs avaient mise en lui ; il continua de prospérer jusqu'à l'année 1722. A cette époque les Bénédictins voulant faire de nouvelles constructions , dont ils reconnaissaient la nécessité , et ayant besoin pour cela de renvoyer leurs élèves , prétextè-

rent la peste de Marseille. Lorsque les bâtimens eurent été considérablement agrandis, on les rendit à leur destination. (Voyez l'article de Don Fougeras.)

Don Jacques Hoddy mourut, à Toulouse, vers l'année 1700.





---

## Icart. (Jean-François)

---

NOTRE Cité devint pour Icart une seconde patrie, et quoiqu'elle ne lui ait pas donné le jour, nous devons le mettre au rang de nos compatriotes les plus distingués, puisqu'il y passa plus de la moitié de sa vie et que ses cendres y reposent. C'est sur la paroisse de Massat, diocèse de Couseran, dans un lieu appelé la Chique, qu'il naquit le 18 octobre 1734 ; son père Jean Icart, et sa mère Marie Loubet de la Chique, le firent élever avec le plus grand soin : il commença ses études de médecine à l'École de Montpellier et les termina à celle de Paris.

A peine eut-il obtenu son diplôme de Docteur qu'il reçut un brevet, daté du 16 septembre 1756, par lequel il était élevé au grade de Chirurgien-major de l'escadre française, sous

le commandement de Louis-Jean-Marie de Bourbon, Duc de Penthièvre, Pair et Amiral de France. Après avoir fait, pendant neuf ans, dans la Marine, un service fatigant et périlleux, qui lui mérita l'estime et les éloges de toute l'escadre, il demanda et obtint la permission de se livrer au repos : il vint le chercher dans la ville de Castres et y fixa son domicile. Mais la réputation qu'il s'était acquise ne lui permit pas de vivre long-temps ignoré; il fut nommé successivement, le premier juin de l'année 1779, Inspecteur des eaux minérales de Rennes (1), le 20 avril 1780, Inspecteur de tous les hôpitaux militaires du Languedoc, et le 29 septembre suivant, Professeur de l'art d'accouchement.

S'étant rendu à Paris peu de temps après, une opération très-délicate qu'il entreprit sur Madame la Duchesse d'Orléans, lui réussit parfaitement malgré l'opinion de plusieurs Médecins distingués, qui s'y étaient opposés. Cette

---

(1) Ces eaux, qui jouissent d'une réputation bien méritée; ont fourni à M. de Labouisse-Rochefort le sujet d'un ouvrage plein de recherches savantes, qu'il vient de publier sous ce titre : *Voyage à Rennes-les-Bains*, in-8° de 740 pages, orné de fac simile.

cure lui acquit une grande célébrité. Le Roi lui donna des preuves éclatantes de sa satisfaction ; il l'ennoblit par Lettres-patentes du mois de juillet 1788 , lui fit expédier , le 29 mars de l'année suivante , un brevet de Chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Michel , et lui accorda une pension de dix mille livres , avec le titre de son *Médecin consultant*.

Les charges importantes qui furent confiées à M. Icart ne l'empêchèrent pas de s'occuper de nombreux travaux scientifiques ; il composa onze Mémoires sur différens points de médecine et de chirurgie , qui furent presque tous couronnés par des Académies de France et des pays étrangers. Parmi les médailles qu'on lui décerna , il s'en trouva six en or. Les portes des Sociétés savantes les plus célèbres lui furent bientôt ouvertes ; il devint membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , de celle des Sciences , Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse , de la Société Royale des Sciences de Montpellier , de celles de Berlin , de Turin , et Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi au district de Castres.

M. Icart avait étudié , avec le plus grand zèle , l'art difficile des accouchemens. Frappé

de tous les accidens que l'impéritie et les pratiques meurtrières des sages-femmes occasionaient dans les villes et les campagnes, il désirait ardemment qu'on remédiât à ces abus, et il s'efforça d'éveiller les sollicitudes des personnes les plus influentes de la province. Dans ce but il publia une petite brochure intitulée : *Requête en plainte présentée à nos Seigneurs des États de Languedoc, par les Enfans à naître, contre les prétendues Sages-Femmes*. Dans cet ouvrage, d'un style un peu badin et même burlesque, ils se plaignent de tous les périls auxquels ils sont exposés, et réclament protection contre leurs assassins.

Pour intéresser en leur faveur, ils citent l'exemple d'une matrone de Saint-Amans qui, le 1<sup>er</sup> juillet 1780, ouvrit avec un couteau les entrailles d'une femme en couche, pour en tirer la tête d'un enfant qu'elle avait séparée du tronc, ce qui occasiona la mort de la malheureuse victime, et porta l'effroi dans toute la ville.

M. de Royère, Évêque de Castres, qui ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de son diocèse, fut le premier qui répondit aux vœux de M. Icart; il conçut

l'heureuse idée de fonder, dans notre Cité, une école pratique où l'on recevait, gratuitement, des élèves sages-femmes, et dans laquelle les préceptes et les notions d'un art si nécessaire à l'humanité, leur étaient enseignés; il en confia la direction à celui qui en avait eu la première pensée, et il ne pouvait faire un meilleur choix. M. de Brienne, Archevêque de Toulouse, imita bientôt M. de Royère; il choisit aussi M. Icart pour diriger un établissement semblable, qu'il créa dans sa Métropole, et dans lequel, dès l'année 1784, plus de quarante femmes qui s'y étaient rendues des diverses parties de la province, recevaient des leçons d'accouchement. Les Journaux qui parlèrent de cette fondation philanthropique, vantèrent beaucoup les talens du Professeur qui la dirigeait.

Les ouvrages qu'il a composés furent presque tous publiés séparément et avec succès. Un de ses frères, M. l'Abbé Icart, les réunit et les fit imprimer à Toulouse.

Celui qui lui fit le plus d'honneur est un traité fort instructif et remarquable par sa simplicité, intitulé : *Leçons pratiques sur l'art des Accouchemens*; il parut à Castres, dans

l'année 1789, en un gros volume in-8°, et sortit des presses de P. G. Robert, Docteur en philosophie et Imprimeur du Roi. Cet ouvrage obtint l'approbation de toutes les personnes qui s'intéressaient au bonheur de l'espèce humaine : on y trouve la description abrégée des maladies les plus familières aux femmes enceintes, aux femmes en couche et aux enfans nouveaux-nés. On y détaille les devoirs des sages-femmes, des nourrices, des gardiennes; en un mot rien n'y est oublié de tout ce qui peut avoir quelque rapport aux accouchemens et à leurs suites. Bien loin de se laisser entraîner par la manie trop attrayante des innovations, M. Icart s'appuya sur les méthodes, les règles, les préceptes, les opinions, les expériences, les découvertes des auteurs qui avaient écrit avant lui; il préféra servir utilement la société plutôt que de l'éblouir ou de l'égarer par de brillans paradoxes ou des théories trompeuses.

Les *Leçons pratiques sur l'art des Accouchemens* furent bientôt suivies d'une autre brochure qui en est, pour ainsi dire, le complément; elle porte ce titre : *Mémoire sur le besoin indispensable de quelques Instrumens*,

*simples et faciles à employer, dont les Sages-Femmes de la campagne devraient être pourvues.* Ce Mémoire fut présenté, le 29 novembre 1786, à MM. les Commissaires ordinaires du diocèse de Castres, présidés par l'Évêque, et, d'après un rapport très-favorable de Monsieur Azemar, Syndic du diocèse, il fut décidé qu'on remettrait à chaque sage-femme, reconnue capable, un étui portatif contenant les instrumens et les petits remèdes indiqués par l'auteur. Cette délibération, imprimée plus tard à la suite du Mémoire, était terminée par ces mots, très-flatteurs pour M. Icart :

« L'Assemblée, voulant donner à ce citoyen  
» précieux des marques distinguées de la sa-  
» tisfaction qu'elle a de ses utiles services, a  
» encore unanimement délibéré de faire tirer  
» son portrait, pour être placé dans la salle  
» du diocèse, comme un monument durable  
» de son estime et de sa reconnaissance. »

Cet habile et savant Médecin eut le malheur d'être très-susceptible. Jaloux, au dernier point, de tout ce qui pouvait porter atteinte à sa réputation, il intenta plusieurs procès à des confrères qui avaient attaqué ses méthodes : il

triompha ; ils furent condamnés ; mais ces querelles offrent trop peu d'intérêt pour que nous en fassions ici le narré.

M. Icart mourut , à Castres , le 4<sup>er</sup> novembre 1803 ; il avait épousé Mademoiselle Magdelaine Roger de Cabanes , dont il eut une fille qui est mariée à M. Vergnettes , Docteur en médecine.





---

## Icher. (Frère François)

---

Ce défenseur de la foi, né vers l'an 1310, au lieu de Las-Fargues, paroisse de Saint-Martin de Lodiés, arrondissement de Castres, avait fait d'excellentes études avant d'entrer dans les Ordres monastiques; il était dans le Couvent des Cordeliers de cette dernière ville, lorsque Étienne occupait le siège épiscopal, et il se fit chérir de ses confrères par son caractère bon, sensible, serviable. Il joignait, à ces précieuses qualités, des mœurs austères, un attachement sans bornes pour les saines doctrines de la religion : on doit seulement lui reprocher un zèle trop outré, qui l'entraîna dans des écarts dont les motifs étaient louables, mais dont l'exemple pouvait devenir funeste pour la discipline ecclésiastique.

Une partie du Clergé de Castres se livrait,

à cette époque, à des dérèglemens qui affligeaient l'Église et faisaient des progrès effrayans. Icher en gémit long-temps en silence dans l'intérieur du cloître ; mais un jour, transporté d'une sainte indignation, il monta en chaire, en présence d'un nombreux auditoire, et, avec une éloquence véhémence, il reprocha aux Prêtres coupables leurs égaremens contagieux. L'Évêque, lui-même, n'échappa point à son investigation sévère. Le prédicateur audacieux l'accusa sans ménagement, et avec une violence outrageante, de ne pas chercher à extirper de son diocèse les erreurs, les scandales qui l'infectaient, et l'en rendit responsable devant l'arbitre suprême de nos destinées.

Sa conduite, dans cette circonstance, mérite nos éloges et notre blâme ; il eut raison, sans doute, de prêcher la réforme des abus et de la licence ; mais son zèle l'abusa, lorsqu'oubliant le respect qu'il devait à son supérieur, il le voua au mépris et à la haine des fidèles.

Étienne était alors absent. A son retour on lui rapporta ce qui s'était passé ; il en fut si irrité qu'il excommunia Icher, et ordonna que l'église des Cordeliers serait fermée ; mais le peuple, qui avait pour elle beaucoup de vénéra-

tion , s'étant révolté , l'Évêque craignit son ressentiment et révoqua l'ordre qu'il avait donné ; il y mit , cependant , une condition qui parut fort rude , et d'après laquelle Icher fut renvoyé du Monastère. Ce Moine sortit de Castres , muni des pouvoirs de sa Communauté , pour faire appel du jugement dont il était victime. Il séjourna quelque temps à Las-Fargues , près de ses parens , et se rendit ensuite à Bourges pour porter sa plainte devant le Primat de cette ville. Ce Prélat l'accueillit avec bienveillance , et , après avoir mûri dans sa sagesse toutes les circonstances de cette affaire scandaleuse , il cassa l'excommunication d'Icher et le renvoya dans son Couvent , avec défense à l'Évêque de l'inquiéter davantage. Icher fut reçu avec joie par ses confrères et mourut quelques années après. Les descendans de sa famille sont maintenant à Castres et à Las-Fargues , d'où elle est originaire.

---

---

**Imbert (3<sup>e</sup>-Baptiste d'),****PRÊTRE DÉCAPITÉ, A CASTRES, EN 1794.**

---

**Q**UOIQUE la ville de Castres soit une de celles où les tempêtes révolutionnaires ont le moins exercé leurs ravages, elle a cependant à gémir sur plusieurs assassinats juridiques, d'autant plus déplorables qu'ils tombèrent sur des Prêtres paisibles, dont le seul crime était un dévouement sans bornes à la religion, que les tyrans du jour voulaient anéantir (1). C'est avec regret que nous allons réveiller les souvenirs douloureux qui se rattachent à cette époque funeste, mais nous le ferons avec toute la prudence que réclame un pareil sujet.

---

(1) Voyez les articles Jean-Pierre Alingrin, Jacques Barthe, Bernard-Guillaume Cabrié et Jean-Antoine Puech.

L'enfance du P. Imbert offre quelques particularités remarquables. Il naquit, d'un second mariage, de Marc d'Imbert, dans le village de Beauregard, au centre d'une paroisse du Gévaudan, nommée Saint-Germain-du-Tel. Son père cultiva ses heureuses dispositions avec le plus grand soin; il lui avait choisi pour parrain un fils que lui donna sa première femme, lequel avait embrassé l'état ecclésiastique, et jouissait d'une prébende dans le Couvent des Bénédictins de Sainte-Ninive, près de Mende. Ce digne Prêtre voulut se charger de l'éducation de son demi-frère; il lui enseigna le latin ainsi que plusieurs autres sciences, et fut pour lui l'exemple de toutes les vertus. Le jeune Imbert manifesta de bonne heure une vocation très-prononcée pour la vie monastique; sa famille, bien loin de l'en dissuader, lui facilita les moyens de suivre son penchant, et le fit entrer dans le Couvent des Dominicains à Toulouse: il y fit son noviciat, y étudia la théologie et y prononça ses vœux. Plus tard ayant obtenu la permission d'aller passer quelques années à Paris, dans la Communauté de la rue du Bac, il y perfectionna les connaissances qu'il avait acquises. De là il

vint , pour la première fois , résider à Castres , dans un Couvent de son Ordre.

M. de Barral , alors Évêque de cette ville , ne tarda pas à apprécier son mérite ; il fit des démarches infructueuses pour obtenir de ses supérieurs qu'il restât toujours dans son diocèse , et le P. Imbert fut bientôt appelé à Carcassonne , en qualité de Prieur. Au bout de trois ans , il revint à Castres , qu'il n'avait quitté qu'avec regret ; il y rétablit les Confréries du Rosaire et du Tiers-Ordre , qui étaient fort négligées depuis long-temps , et un grand nombre de Dames , appartenant à la haute société , le choisirent pour leur directeur.

Le P. Imbert avait beaucoup de talent pour la chaire ; son éloquence , nourrie de la lecture des saintes Écritures , était toujours puisée dans l'inspiration du moment ; elle coulait de ses lèvres avec une douceur angélique , et ses prédications attiraient un nombreux concours de fidèles. Il prêcha publiquement , dans nos murs , la parole de Dieu jusqu'à l'époque où les Couvens ayant été supprimés , les pieux solitaires qui les habitaient furent condamnés à la déportation. Au lieu de se soumettre à cette loi injuste , il resta dans les environs de la

ville. Malgré les périls qui le menaçaient, il prodigua les secours de son ministère à tous ceux qui les réclamaient : on le voyait fréquemment dans les paroisses voisines, et surtout dans celle de Saint-Martin célébrer le sacrifice de la Messe et administrer les Sacrements.

Dénoncé au Comité révolutionnaire qui siégeait à Castres, une escorte nombreuse se mit en marche pour aller l'arrêter; il était alors parmi les rochers du Sidobre, non loin de cette grotte sauvage, qu'une tradition peu probable prétend avoir été habitée jadis par Saint Dominique, et qui en a conservé le nom. Le P. Imbert tomba entre les mains de ses ennemis, qui le conduisirent à Castres, le 10 avril 1794 : on le promena dans les rues en poussant, autour de lui, des hurlemens affreux, avant-coureurs de la mort déplorable qui l'attendait, et, après l'avoir abreuvé d'opprobres et d'humiliations, qu'il supporta avec une fermeté, avec une patience admirables, on l'enferma dans la prison de la ville.

La procédure ne tarda pas à être instruite, car les formes usitées à cette époque étaient expéditives; il parut devant ses juges avec cette sérénité imposante, ce calme inébran-

lable qui caractérisent l'homme juste, et font pâlir ses accusateurs : il avoua tous les griefs qu'on lui imputait, et qui étaient à ses yeux des titres de gloire ; mais lorsqu'on le pressa de nommer les lieux qu'il avait fréquentés, les personnes qui avaient eu des rapports avec lui, il s'obstina à garder un généreux silence.

Le 13 avril, trois jours après son arrestation, le Confesseur de Jésus-Christ fut condamné à mort, avec confiscation de biens et impression de la sentence au nombre de six mille exemplaires. Cet arrêt reçut son exécution le même jour : c'était le dimanche des Rameaux. Le P. Imbert se prépara, par les prières les plus ferventes, au sacrifice de sa vie. Tandis que toute la ville était dans le deuil et dans la consternation, une joie divine brillait dans ses regards, et l'on voyait déjà en lui quelque chose qui n'était pas de ce monde. La hache révolutionnaire fit tomber sa tête sur la place de l'Albinque, en face du bosquet d'ormesaux, qui sert aujourd'hui de promenade, et son corps fut porté au cimetière de Saint-Jean, où l'on déposait alors confusément et sans distinction, et catholiques et protestans.



Telle fut la fin du P. Imbert. Quelques personnes recueillirent, en secret, une partie de la terre que son sang avait rougie, et plusieurs lambeaux de ses vêtemens ; elles conservèrent avec soin ces reliques, sans se vanter de les posséder, ce qui eût été très-imprudent, car six mois après, quatre filles pieuses ayant été surprises au moment où elles priaient sur sa tombe, furent arrêtées et subirent un long emprisonnement.

Les restes mortels du P. Imbert, et ceux des autres Prêtres, qui furent plus tard exécutés comme lui, demeurèrent ensevelis dans le cimetière de Saint-Jean, jusqu'au 25 juin 1816. A cette époque ils en furent retirés par les soins de quelques Ecclésiastiques, à la fin d'une mission qu'ils avaient prêchée à Castres.

Cette solennité expiatoire fut annoncée au son des cloches. Tout le Clergé des environs, et un nombre considérable d'étrangers, réunis à un peuple immense, vêtu de deuil et dans l'attitude de la douleur, se firent un devoir d'y participer. On se rendit en procession depuis l'église de Saint-Benoît jusqu'au lieu qui recelait les ossemens des victimes ; ils avaient été exhumés auparavant et renfermés dans une

même bière. Des Prêtres se chargèrent de ce dépôt et, suivis du cortège qui les avait accompagnés, ils arrivèrent à l'église d'où ils étaient partis, et dans laquelle tout avait été disposé pour cette touchante cérémonie. On y remarquait surtout un très-beau catafalque, entouré d'une grande quantité de cierges. Le cercueil fut déposé au milieu de cette brillante illumination, qui était allégorique, et y resta exposé aux regards des fidèles, jusqu'à ce qu'un Missionnaire, doué d'une éloquence énergique, eut prononcé un discours qui fut écouté avec un saint recueillement. On porta ensuite ce cercueil dans un caveau situé sous la chapelle où sont aujourd'hui les Fonts baptismaux.





## Isarn (Abraham),

VICE-ROI D'ARMÉNIE.

PREMIER DU NOM.

**I**L est probable que les habitans de Castres ne se doutent point qu'un de leurs compatriotes occupa jadis le trône d'Arménie, et nous l'ignorions peut-être nous-même sans les soins scrupuleux que nous avons mis à chercher tout ce qui pourrait appartenir à la Biographie que nous avons entreprise. Combien de noms honorables ne seraient pas tombés dans l'oubli, si les ouvrages du genre de celui que nous offrons aujourd'hui au public, eussent été plus tôt en vogue et surtout plus multipliés.

Abraham Isarn, dont le père habitait quelquefois une propriété nommée Lauserte, qu'il

possédait dans le Quercy , naquit à Castres vers l'année 1570. Envoyé à Bordeaux pour y faire ses études , il y reçut le degré de Doctorat , et fut bientôt après rappelé par sa famille ; mais au lieu d'aller la rejoindre , aussi promptement qu'elle le désirait , il s'arrêta à Montauban. Là , soit que son penchant l'entraînât vers la carrière des armes , soit qu'il se laissât guider par les conseils de quelques-uns de ses amis , il accepta la conduite d'une compagnie de gens de pied , dans le régiment que M. de Gondrin levait pour le Roi Henri IV , du temps de la Ligue. Plus tard il entra dans les troupes du Maréchal de Biron , qui le traita d'une manière très-favorable. Ayant eu le malheur de tuer en duel un homme d'une grande condition , il se vit forcé de quitter sa patrie pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui , et il se réfugia en Flandres , auprès de l'Archiduc. Ce Prince le prit bientôt en affection et le combla de faveurs ; il lui donna , dans ses États , des emplois si considérables qu'ils l'exposèrent à la jalousie de Don Oronde-de-Cardonne , Gouverneur de Gand , et à celle du Comte de Mansfeld.

Ces personnages puissans se liguèrent contre

lui, et firent si bien, par leurs intrigues, qu'ils parvinrent à le dégoûter de la position brillante qu'il occupait ; il demanda et obtint son congé ; mais l'Archiduc le recommanda à l'Empereur Rodolphe qui le reçut à son service. De là il passa en Hongrie, s'y fit distinguer par des actions d'éclat, et fut nommé Gouverneur de Ratisbonne. Les envieux l'y poursuivirent comme en Flandres ; ils découvrirent qu'il était de la religion réformée, et ne manquèrent point d'en informer l'Empereur, qui le congédia après lui avoir délivré des attestations très-honorables.

La Pologne lui offrit un asile ; mais il n'y trouva point des emplois dignes de lui, et il alla les chercher en Perse. Cet empire était alors en guerre contre les Turcs ; il y fut reçu avec distinction par le Grand-Sofî, auquel il s'était fait annoncer comme un grand Seigneur de France ; sa bonne mine, sa taille, sa hardiesse contribuèrent beaucoup à accréditer cette supercherie, qui lui facilita l'entrée à la Cour, et le rendit l'objet des égards et des attentions les plus flatteuses. Ayant été mis à la tête d'un corps de cavalerie, sa valeur se montra d'une manière merveilleuse dans trois ou quatre ren-

contres : cependant elle ne l'empêcha point de tomber au pouvoir des Turcs. L'Empereur de Perse, tenant beaucoup à ce qu'il rentrât à son service, proposa une rançon si considérable, que les Turcs en estimèrent davantage leur prisonnier, et firent tous leurs efforts pour se l'attacher; ils y parvinrent en lui donnant un grade supérieur à celui qu'il occupait chez leurs ennemis, et n'eurent pas lieu de s'en repentir; car, dans peu de temps, il se fit connaître pour un des plus vaillans hommes de son siècle.

Après huit années de service chez les Turcs, il obtint un commandement général. Le Grand-Seigneur, pour le fixer dans ses États, lui fit embrasser la religion mahométane, le maria à une de ses parentes et le nomma Vice-Roi d'Arménie.

Un poste si élevé, les richesses immenses qu'il y amassa, ne firent pas oublier à Isarn qu'il avait une autre patrie et une autre famille. Depuis l'année 1598, époque de sa sortie de France, ses parens n'avaient plus entendu parler de lui, et ils le croyaient mort : cependant il désirait ardemment de leur faire connaître la position brillante et inespérée où il se trouvait, et de leur offrir une partie de sa fortune.

Préoccupé de ce projet , il dépêcha vers eux un des soldats français qui l'avaient suivi partout , et qu'on appelait Falgairas. Ce soldat , étant arrivé à Castres , se présenta chez les parens d'Isarn ; il leur raconta des choses si extraordinaires , si merveilleuses , qu'ils refusèrent long-temps d'ajouter foi à ses discours , et le prirent pour un aventurier qui cherchait à faire des dupes ; mais enfin il leur parla avec tant d'assurance , il leur donna tant de preuves de sa sincérité , et surtout il parvint si bien à les persuader de l'intention qu'avait son maître de les faire participer à ses trésors , qu'un frère de ce dernier , nommé Jean Isarn , se décida à faire le voyage d'Arménie , où il arriva l'an 1616.

Le Vice-Roi le reçut avec la plus vive tendresse , le fit habiller en grand Seigneur , et , après l'avoir gardé quelque temps auprès de lui , le renvoya en Europe sur un vaisseau équipé à ses frais , et dans lequel se trouvaient un grand nombre de barrils remplis d'or et de choses précieuses. Jean Isarn n'en tira pas un grand avantage ; il fit naufrage sur les côtes de la Calabre , et perdit tous ses trésors.

Son frère mourut , en Arménie , quelques

années après ; il laissa deux fils , dont l'aîné fut Bassa d'Alep , et le second occupa le même emploi , dans une autre ville non moins considérable (1).



---

(1) Voyez le *Mercur de France* , de 1617 ; le *Trésor des Recherches et Antiquités Gauloises et Françaises* , p. 285 et suiv.





## Isarn. (Samuel)

SECOND DU NOM.



**P**LUSEURS membres de l'Académie de Castres eurent des fils qui marchèrent dignement sur la trace de leurs pères, et ajoutèrent à l'illustration de leur nom. Jean Isarn, l'un de ses fondateurs, et Greffier en chef de la Chambre de l'Édit, épousa, le 17 décembre 1604, Jeanne Balaran, fille d'un autre Académicien, dont la famille avait donné, au culte calviniste, des Ministres du premier mérite. De ce mariage naquit à Castres, en 1637, Samuel Isarn, qui se lia d'une étroite amitié avec Péliisson-Fontanier, son compatriote : celui-ci l'ayant engagé

à le suivre à Paris, ils s'y rendirent ensemble vers 1652. Isarn s'y fit bientôt remarquer par son esprit et son amabilité; il avait une figure extrêmement agréable : cependant, introduit par Pélisson chez Mademoiselle de Scudéry, et en étant devenu éperdument amoureux, il eut le chagrin de voir que Pélisson, malgré sa laideur, lui était préféré et l'emportait sur lui (1).

Isarn publia, en 1660, un opuscule plein de verve et de grâce qui, depuis, a été réimprimé plusieurs fois; il portait d'abord pour titre : *La Pistole parlante ou la Métamorphose d'un Louis d'or*. Il parut ensuite sous celui de *Lettres galantes à Mademoiselle de Scudéry*, et enfin il fut intitulé : *Histoire*

---

(1) Malgré l'amour qu'elle inspira à deux de nos compatriotes, Mademoiselle de Scudéry n'était pas belle, s'il faut s'en rapporter à ce charmant madrigal que M. de la Coudamine, géomètre et homme aimable tout à la fois, adressa à Madame du Bocage.

« D'Apollon, de Vénus, réunissant les armes  
 Vous subjuguiez l'esprit, vous captiviez le cœur,  
 Et Scudéry jalouse en verserait des larmes;  
 Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur;  
 Elle eut celui de faire oublier sa laideur,  
 Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes. »

d'un *Louis d'or*. C'est sous cette dernière désignation que La Monnaye l'inséra, en 1714, dans son *Recueil de Pièces choisies*. Voici ce qu'il en dit dans l'avertissement :

« Le *Louis d'or*, moitié vers, moitié prose, » est un petit ouvrage tout plein d'esprit ; son » auteur était un jeune homme de Castres, » nommé Isarn, compatriote de Péllisson, mais » aussi beau que celui-ci était laid. Il mourut » en la fleur de son âge, sans avoir eu le » temps de laisser d'autres compositions. Les » connaisseurs ne l'en ont pas moins estimé, » et Richelet, page 10 de sa *Versification française*, le met au rang de nos poètes modernes les plus remarquables. »

Cet ouvrage, dont l'idée était nouvelle et originale, donna beaucoup de réputation à Isarn, puisque Costar, chargé par Colbert de lui présenter un Mémoire sur les gens de lettres que ce Ministre devait faire pensionner, crut devoir y placer notre jeune poète. On lit dans ce Mémoire : ISARN, *c'est un Gentilhomme gascon, qui fait bien des vers français*. Cette seule phrase prouve que les Biographes, et principalement les auteurs du *Dictionnaire historique* en trente volumes, publié en 1822,

se sont trompés, lorsqu'ils ont dit qu'il était frère d'un huissier de Castres (1).

Si Isarn était Gentilhomme, son frère devait l'être aussi, et je crois qu'on n'a jamais vu de Gentilhomme *huissier*; quoiqu'il en soit Colbert ne lui fit pas obtenir une pension, mais il le choisit pour accompagner son fils, le Marquis de Scïgnelay, en qualité de gouverneur, lorsque ce jeune Ministre fit un voyage dans les Cours étrangères. Un pareil choix est

(1) Ce frère s'appelsit Benoît Isarn; il n'était pas huissier, mais Greffier en chef de la Chambre de l'Édit. Cette charge lui avait été transmise par son père : comme lui il fit partie de l'Académie de Castres, et il épousa, le 17 novembre 1640, Jeanne Sayard. Un autre membre de cette famille, nommé Isarn-Grezes, Avocat, fut élu membre de cette même Académie, le 22 février 1656, à la place de M. Tournadous, qui était mort depuis peu de jours; il composa plusieurs pièces de vers, dont voici les principales :

1° *Madrigaux pour déclarer son amour à quelques Dames*; 2° *Élégie sur la mort de M. de Balzac*; 3° *Sonnet sur le Songe d'un amant favorisé de sa maîtresse*; 4° *Madrigal sur le Baiser fortuné d'un homme et d'une fille, qui se mesuraient pour savoir qui était le plus grand*; 5° *Vers sur un Poëme de Sarrasin, intitulé : la Défaite des Bouts-Rimés*; 6° *Vers mis dans un tronc pour les pauvres, gardé, dans une rue, par deux Demoiselles.*

extrêmement honorable pour notre compatriote : c'est, sans doute, ce qui lui procura l'entrée à la Cour ; car il la fréquenta pendant long-temps. Il nous l'apprend lui-même au commencement de son ouvrage, dans l'édition qu'il en donna au retour de ses voyages, et qu'il dédia à Mademoiselle de Scudéry.

« Ne vous imaginez point, dit-il, Mademoi-  
» selle, que ce que je vais vous conter soit  
» des nouvelles particulières de la Cour ; *bien*  
» *que j'y sois depuis quelque temps*, je n'en  
» sais pas davantage. Les gens aussi peu con-  
» sidérables et aussi peu empressés que moi,  
» la suivent assez ordinairement sans la voir,  
» ou la voient bien souvent sans la connaî-  
» tre. »

Isarn périt par un accident malheureux : le laquais de M. de Seignelay ayant emporté, par mégarde, la clef de sa chambre, il s'y trouva mal, perdit connaissance, et mourut faute de pouvoir appeler du secours.

*L'Histoire du Louis d'or*, qui nous reste de lui, fit beaucoup de bruit dans le temps, et c'est elle, sans contredit, qui a fourni à M. Jouy l'idée du charmant chapitre de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, qui est intitulé :

*Histoire d'un Schall* ; il s'y exprime en ces mots sur le compte de notre compatriote :

« C'était une première idée fort ingénieuse  
» que celle de cette *Histoire d'un Louis d'or*,  
» adressée à Mademoiselle de Scudéry. Cinq  
» à six auteurs français, anglais, allemands  
» ont jugé à propos de s'en emparer, et sont  
» parvenus, par ce moyen, à se faire quelque  
» réputation, sans dire un mot du pauvre  
» Isarn, inventeur de cet ingénieux apolo-  
» gue, dont le nom serait inconnu, même  
» dans la ville de Castres, sa patrie, s'il n'eût  
» été préservé d'un oubli total par le soin de  
» ces Biographes *redresseurs* infatigables des  
» torts des auteurs et du public. Que n'écri-  
» vait-il quelque phrase *sentant l'hérésie*, quel-  
» que proposition *mal sonnante* ? son nom se  
» trouverait consigné dans cinquante volumes,  
» et la Sorbonne l'eût illustré par un décret.  
» Les réputations ont aussi leur destin. Mon  
» salut fait à M. Isarn, j'en viens à mon Schall  
» de Cachemire. »

M. Jouy a encore parlé de l'aimable poëte  
Castrais dans la lettre suivante, qu'il me fit  
l'honneur de m'écrire.

« Paris, 25 juillet 1824 (1).

» Hélas! Monsieur, je ne sais rien de plus  
» sur le pauvre Isarn, que ce que j'en ai dit  
» dans l'*Histoire d'un Schall*; il fut lié très-  
» intimement avec Mademoiselle de Scudéry,  
» à laquelle il dédia son *Histoire d'un Louis*  
» *d'or*. L'auteur étranger qui en a profité avec  
» le plus de succès, est le Docteur Swift, qui  
» a permis qu'on lui attribuât l'*Histoire d'une*  
» *Guinée* : celle-ci engendra l'*Histoire d'un*  
» *Schelling*, également en anglais, laquelle  
» fut imitée en allemand, sous le titre d'*His-*  
» *toire d'un Escalin*, etc. J'ignore le nom de  
» tous ces plagiaires.

» J'aurais désiré, Monsieur, vous donner  
» des renseignemens plus exacts sur un écri-  
» vain auquel on peut appliquer le *sic vos*  
» *non vobis* de Virgile; mais quels qu'incom-  
» plets que puissent être ceux que vous aurez

---

(1) Cette date prouve combien les recherches auxquelles nous nous sommes livré, doivent avoir été longues et pénibles; elles furent commencées long-temps avant, et ce n'est qu'en 1834 qu'elles ont été terminées.

» recueillis, ils vous suffiront pour réhabili-  
» ter la mémoire de votre ingénieux conci-  
» toyen.

» Agréez, etc.

» JOUY. »

Tout ce que nous avons dit de l'*Histoire d'un Louis d'or* aura, peut-être, inspiré à nos lecteurs le désir de la connaître; aussi, comme cet ouvrage est très-rare, nous allons leur en donner analyse.

Isarn suppose qu'étant un jour occupé à compter son argent, il s'imagina que si toutes les pièces différentes qu'il tenait avaient du sens et de l'intelligence, elles pourraient lui apprendre des choses surprenantes. Aussitôt une Pistole d'Italie, qu'il avait séparée des autres, prenant brusquement la parole pour toutes, lui parla de la sorte :

« Comme je te connais discret,

Je t'avertis en confidence;

Mais n'en dis rien car c'est un grand secret;

A tort vous nous croyez manquer d'intelligence.

La plupart des hommes sont fous;

Car, bien que nous sachions nous taire,

*Tome II.*

20



Nous voyons ce qu'ils font pour nous ,  
Et savons ce qu'ils nous font faire. »

Isarn est épouvanté d'une nouveauté si extraordinaire : cependant il prie la Pistole de lui conter toutes les histoires galantes qu'elle connaît. « Mais au moins, lui observe-t-il, que » je ne sache rien de certaines aventures qui » ne méritent pas le nom de galanterie , et » dans lesquelles les pièces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours. »

Un Louis d'or , qui mourait d'envie de parler , le rassure sur cet article , et lui dit qu'il ne lui parlera que des galantries qui méritent véritablement d'être appelées ainsi , et des *galans* qui emploient leurs richesses pour l'utilité ou le plaisir des personnes qu'ils aiment ; qui sait , dit-il ,

« Qui sait de ses grands biens faire un parfait usage ,  
Est magnifié en équipage ,  
Fait tout avec profusion ,

Tâche à donner souvent hal ou collation ;  
Que s'il peut engager en quelque promenade  
L'objet dont les beaux yeux l'ont su rendre malade ,  
Son carrosse attelé de six chevaux de prix ,  
Fait trembler sous ses pas le pavé de Paris ;  
Il se met en campagne et sans reprendre haleine ,

En d'agréables lieux il conduit l'inhumaine.

Là l'aimable musique et les mets délicats ,

Par des soins diligens ont devancé leurs pas.

Cependant ce train magnifique ,

Tous ces mets délicats , cette aimable musique ,

Ce qui devance ou ce qui suit ,

Et qui gagne les cœurs des plus indifférentes ,

Ce n'est que de l'argent traduit

En cent manières différentes. »

A la suite de cela le Louis d'or fait , à Isarn ,  
des confidences extrêmement agréables ; il  
l'avertit que lorsqu'un louis est seul , il n'est  
pas propre à grand chose , mais qu'étant ac-  
compagné de beaucoup d'autres , rien ne peut  
lui résister ;

« Que leur grand nombre avait des charmes si puissans

Que souvent la plus prude et que le plus habile ,

Qui peut résister à deux cents

Se laisse emporter à deux mille. »

Ce dernier trait est charmant , il rappelle  
la réponse d'une Princesse qui s'indignait qu'on  
osât mettre à prix les charmes de son sexe.  
On supposa une grosse somme ; elle se récria.  
Mais si l'on proposait des millions , lui dit-on.  
— Mon dieu , répliqua-t-elle ingénument ,  
*Vous en mettez tant ! . . . . .*

Le Louis commence alors le récit de toutes les métamorphoses qu'il a subies ; il expose comment , ayant été tiré de la mine , sous le règne du dernier Darius , il avait vu le bouleversement de ce grand empire ; qu'il porta l'effigie d'Alexandre ; qu'il fut spectateur des amours de ce siècle là , où les langueurs , les plaintes et le désespoir n'étaient point en usage parmi les grands ; témoin l'aventure de Tallestris , qu'il raconte en jolis vers ; il fait connaître de quelle manière il passa entre les mains d'un avare , qui l'enterra , avec plusieurs de ses compagnons , dans les fondemens d'une vieille tour ; par quel miracle il sortit de là , après plusieurs siècles , et quelle fut sa surprise en voyant les changemens qui s'étaient opérés dans le monde ; il fut ensuite recherché par les amateurs et les curieux , qui le placèrent parmi des médailles. Un alchimiste le mit au creuset pour le multiplier , sans pouvoir y parvenir ; un orfèvre le fit servir à enchasser des diamans de prix , et le métamorphosa en une boîte de portrait magnifique qui passa par bien des mains , et qui entendit réciter , par plusieurs amans , de très-jolis vers , parmi lesquels nous avons remarqué les suivans :

« Qu'une impatience amoureuse  
Est un supplice rigoureux !  
Qu'une heure qu'on attend et qui doit être heureuse  
Cause de momens malheureux !

» Quoi ! Climène n'est point venue ?  
Cette ingrate ne m'aime pas ;  
Qui pourrait l'avoir retenue  
Si l'amour conduisait ses pas ? »

Ces deux couplets d'Isarn avaient déjà circulé, comme *impromptus*, dans les sociétés de la Capitale, et un compositeur, M. Bocset fils, les mit en musique ; ils figurent dans le sixième tome du *Recueil des plus beaux Vers qui ont été mis en musique*, lequel fut publié par Ch. Sercy, en 1661, et dont la première partie est dédiée à Pélisson : on y remarque aussi deux morceaux anonymes attribués à Isarn. Le plus agréable se trouve dans le tome II, p. 359. Nous allons le transcrire.

« Que ton bel œil et ton humeur,  
Phylis, ont peu de ressemblance !  
Lorsque l'un fait, par sa douceur,  
Naître le désir dans mon cœur,  
L'autre y fait mourir l'espérance. »

Notre franc parleur de Louis fut témoin de

beaucoup d'intrigues et de perfidies , qu'il se fait un plaisir de raconter. Devenu bague , chaîne , cachet , chacune de ces métamorphoses fournit matière à ses malins propos ; il servit plus tard à plusieurs statues. Après cela il devint successivement sequin , mouton à la grande laine , noble à la rose , jacobus en Angleterre , et double ducat en Espagne. Appelé à de plus doux emplois , on en fit une paire de pendants d'oreille , et sous cette forme il entendit tout ce qu'on disait à une jolie dame très-coquette , et qui l'était si fort , qu'après avoir trompé tout le monde , tout le monde la quitta ; il fut volé par une suivante , brisé en mille pièces , mis en billon , menacé d'être broyé en couleur , ou laminé en feuille ; enfin il est devenu pièce de monnaie , et il est plus glorieux d'être frappé à l'effigie de Louis XIV , que d'avoir porté , jadis , celle du grand Alexandre.

Voilà le précis de cette ingénieuse *Histoire d'un Louis d'or* : on conçoit qu'avec tous les détails que nous avons dû supprimer , elle ne peut qu'être intéressante. Mademoiselle de Scudéry fut sensible à l'honneur que lui fit Isarn de la lui dédier : elle lui répondit aussi moitié

prose, moitié vers. Voici le plus joli morceau de sa réponse :

« . . . . . Je suis étonnée, dit-elle, de tout ce que fait votre Louis.

« Quand il serait du temps des premiers jacobus ,  
Des nobles à la rose et des vieux carolus ,

Il ne saurait pas plus de choses.

Ovide a moins que lui fait de métamorphoses.

Il fait aux plus galans d'agréables leçons ,

Il raille, il fait des vers de toutes les façons :

Mais ce qu'il fait de plus étrange ,

C'est qu'entre mes mains il se range ;

Car ses frères ne m'aiment pas.

Ils n'ont aussi pour moi que de faibles appas ,

Et par le mépris je m'en venge.

Mais pour ce Louis d'or que je reçois de vous ,

De qui la gloire est immortelle ,

Qui ne craint plus ni touche, ni coupelle ,

Il fait seul un trésor dont mon cœur est jaloux. »





## Jacobus-de-Austria.

---

NOTRE ancienne Abbaye de Saint-Benoît possédait une bibliothèque immense. Borel prétend qu'elle était composée de onze mille trois cent vingt-deux volumes ; mais quoiqu'il en précise si bien le nombre , il faut accueillir cette évaluation avec défiance , vu l'époque reculée dont il parle , puisque c'est de la fin du 7<sup>m</sup>e siècle ; il n'y avait alors que des manuscrits très-rares , et par conséquent très-chers ; qu'on ne pouvait guère réunir en une aussi grande quantité. Jacobus-de-Austria , né en Autriche en 729 , doué d'une vaste érudition , et appartenant à une famille puissante , était chargé de la surveillance et des soins que méritait une si précieuse collection , ou , pour mieux dire il était bibliothécaire de l'Abbaye. Ce que nous disons sur son compte est confirmé par l'épithaphe

suivante, qu'on lisait sur son tombeau, lequel portait les armes d'autriche :

« *Frater Jacobus de Austria monachus*  
 » *S. Benedicti et bibliothecarius caenobii*  
 » *Castrensis vir eximiae pietatis mirandae*  
 » *humilitatis, stupendae eruditionis et altae*  
 » *propaginis. Anno aetatis 63, et noniis apri-*  
 » *lis anni 792. Coepit requiescere in pace. »*

Ce Moine avait beaucoup écrit; mais, suivant l'usage de son époque, tous ses ouvrages étaient en latin. En voici les titres :

1° *De Musica*, l. 3. — 2° *De Geometria*, l. 2. — 3° *De Arithmetica*, l. 2. — 4° *De Historia universali mundi*, l. 12. — 5° *De Annalib. S. Benedicti*, l. 3. — 6° *De Viribus herbarum*, l. 6. — 7° *De Coniunctionibus*, l. 3. — 8° *Comment. in lib. Regum et Epist. Pauli de Elementis, de ente, de nominibus divinis, de doctrina judaeorum, de adventu Messiae et de ultimo Judicio.*

On a vu dans l'épitaphe de Jacobus-de-Austria qu'il mourut à Castres, le 9 avril 792, dans la soixante-troisième année de son âge (1).

---

(1) Voyez Borel, *Antiquités de Castres*, liv. II, p. 5.



---

## Jaussaud. (Louis)

---

**A**PRÈS avoir fait des recherches littéraires et politiques sur nos contrées, si nous jetons nos regards sur ce qui nous entoure, nous espérons vainement retrouver les rejetons de ces familles illustres, dont les exploits ou les talents héréditaires ont si vivement frappé notre imagination. Elles ont disparu pour toujours et leurs noms vénérés ne vivent plus que dans nos annales.

Les Jaussaud, qui occupèrent jadis un rang distingué dans les lettres, dans la magistrature, dans le barreau, n'ont pu échapper à cette loi commune; ils étaient trois frères, tous membres de l'Académie de Castres, qui leur fut redevable d'une partie de sa célébrité. L'aîné était Conseiller en la Chambre de l'Édit, le second Avocat, et le plus jeune Pasteur de

l'Église réformée. Quoique tous trois aient eu beaucoup de mérite , nous ne parlerons que du premier , parce qu'il a été supérieur à ses frères , et que plusieurs de ses ouvrages lui ont survécu.

Il naquit à Castres , le 13 janvier 1620 , de Jean-Louis Jausaud , Conseiller , et de Jeanne-Margueritte de Scorbiac ; son père , qui avait cultivé , avec le plus grand soin , l'étude des langues anciennes , lui inspira les mêmes goûts , lui fournit les moyens de s'y perfectionner , et eut la satisfaction de voir que cet enfant chéri le surpassait en savoir et l'égalait en sagesse. Le jeune Jausaud fit ses Cours de droit à la Faculté de Montpellier ; après avoir obtenu son diplôme , il vint dans sa ville natale où son frère , qui avait étudié sous les mêmes professeurs , commençait à exercer les fonctions d'Avocat. Quant à lui , comme il n'aspirait qu'à obtenir la place qu'occupait son père , il se borna à suivre avec assiduité les audiences de la Chambre de l'Édit , employant tous ses loisirs à se familiariser avec les meilleurs auteurs grecs et latins. C'est alors qu'il traduisit , en français , les Œuvres de Thucydide. Son travail , qui fut imprimé à Toulouse , dans l'année 1647 , lui fit beaucoup

d'honneur ; on s'étonna qu'un jeune homme , âgé seulement de vingt-sept ans , eut eu la patience de se livrer à une occupation si pénible , et surtout que sa traduction pût être comparée , sans désavantage , avec les meilleures de cette époque. Louis Jausaud publia , l'année suivante , un autre ouvrage très-intéressant , qui ajouta à sa célébrité ; il avait pour titre : *Carmen de rebus gestis Ludovici XIII*. Presqu'en même temps , et comme si c'eût été une récompense de ses illustres travaux , il reçut le brevet de Conseiller et alla s'asseoir à côté des Vignoles , des Ranchin , des de Juges , des Faure , des Rosel , qui se faisaient distinguer , dans la Chambre de l'Édit , par leurs talens , aussi bien que par leur équité.

Une Académie venait d'être fondée à Castres ; Jausaud ne tarda pas d'en faire partie : il en fut reçu membre le mardi 24 mai 1650 , et la première séance à laquelle il assista fut celle du 31 mai suivant : dès ce moment il en devint un des plus fermes soutiens. Comme il tenait beaucoup à la prospérité de cette Société savante , il aurait voulu que ses confrères eussent autant d'assiduité que lui. Pour stimuler leur zèle , il prononça un beau dis-

cours, le 18 juillet 1654, et il eut la satisfaction de voir que son éloquence avait produit le résultat qu'il en attendait ; les assemblées furent plus nombreuses, chaque membre se fit un devoir d'y apporter quelques opuscules, et les registres, qui en renferment les procès-verbaux, prouvent notre assertion d'une manière incontestable. Il fit plus, il entreprit de réunir les Académiciens en une seule et même famille : dans un autre discours, du 6 août 1652, il les exhorta à entretenir l'union et l'amitié parmi eux, à s'aimer comme frères, à ne se souvenir que des bienfaits et à oublier les injures.

La maison où ils tenaient leurs séances, et qui appartenait à M. de Ranchin, ayant été presque détruite par un incendie, en 1669, il s'empessa de leur offrir la sienne, jusqu'à ce qu'ils en eussent trouvé une autre à leur convenance. Cette proposition fut acceptée avec empressement, et l'Académie transféra son domicile chez M. de Jaussaud jusqu'en 1672.

Si nous voulions donner une liste détaillée de tous les ouvrages qu'il composa, cela nous conduirait trop loin : nous allons nous borner aux principaux, en indiquant la date des séances où il en fit lecture.

- 1° *Ode en vers français, sur un Jeu d'amour*,  
17 septembre 1652.
- 2° *Elégie latine, sur la Mort de M. de Saint-Albi*,  
29 octobre 1652.
- 3° *Elégie latine et Sonnet, sur la Mort de M. Dant*,  
20 février 1757.
- 4° *Épithaphes et Epigrammes, en vers latins, sur  
la Mort de M. de Balzac*, 26 novembre 1658.
- 5° *Distiques latins, sur la Paix avec l'Espagne*,  
procurée par la Reine, 5 décembre 1659.
- 6° *Épithaphes, Distiques, Epigrammes, en vers la-  
tins, sur la Mort du Cardinal Mazarin*, 21  
juin 1661.
- 7° *Vers latins élégiaques, sur la Conquête de la  
Franche-Comté*, 8 janvier 1669.
- 8° *Distiques latins, sur une Corneille femelle qui  
s'était précipitée elle-même de douleur dans un  
puits, où son mâle était tombé par hasard et  
s'était noyé*, 12 février 1669.
- 9° *Epigramme latine, sur Délie dormante*, 26 fé-  
vrier 1669.
- 10° *Remarques sur le quatrième livre des Annales  
de Tacite*, 9 juillet 1669.
- 11° *Vers latins élégiaques, sur la Mort de M. de  
Vasergues, fils de M. le Président de Vi-  
gnoles, tué, par une bombe, au siège de Car-  
die.*

12° *Remarques et Corrections aux Eptires critiques*  
*de M. Lefevre , de Saumur , 13 août 1669.*

M. Louis de Jausaud mourut , à Castres ,  
le 15 janvier 1688. L'Académie avait cessé  
d'exister depuis long-temps , et il avait vu sa  
chute avec une vive affliction.





## Jean 1<sup>er</sup> d'Armagnac,

4<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



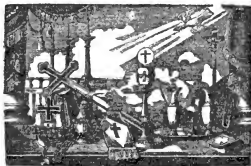
Nous avons annoncé à la page 48 du premier volume de cet ouvrage que nous mettrions, à la suite l'un de l'autre, et par ordre chronologique, tous les Évêques de Castres qui ont porté le nom de *Jean* (1). Peut-être avons-nous eu tort d'adopter cette marche; mais nous avons cru devoir nous conformer à l'usage suivi par les Évêques eux-mêmes, qui, à leur élévation au sacerdoce, semblaient oublier leur nom de famille, et le remplaçaient dans leurs Mandemens et dans tous leurs actes

---

(1) Nous avons dit qu'ils avaient été au nombre de douze; c'est une erreur: il n'y en a jamais eu que onze.

par celui du Saint, sous les auspices duquel ils avaient reçu le baptême.

Jean 1<sup>er</sup> d'Armagnac, que le R. P. Richard appelle *Jean-des-Prés*, succéda à Amélie, en 1338, et devint le 4<sup>me</sup> Évêque de Castres. Il occupa le siège sous le pontificat de Clément VI et sous le règne de Philippe VI, dit de Valois; il tirait son origine des anciens Seigneurs du Mont-Pezat, se fit remarquer par ses vertus, fut très-charitable envers les pauvres, auxquels il distribuait la plus grande partie de ses revenus, et mourut dans le mois de juillet 1353. Etienne de Albavo lui succéda,







## Jean 2 d'Armagnac (1),

12<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



APRÈS Dieudonné III, qui ne laissa aucune trace sur le siège épiscopal de Castres, Jean II d'Armagnac lui succéda, en 1389, sous les Papes Urbain VI, Bonifas IX et pendant que Charles VI occupait le trône de France. Il ne se fit pas plus distinguer que son prédécesseur et mourut en 1398. L'auteur du *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, que nous avons souvent cité, place à cette même

---

(1) Entre Jean I<sup>er</sup> et Jean II, l'Évêché de Castres posséda successivement les Evêques Étienne de Albavo, Pierre I<sup>er</sup>, Raymond I<sup>er</sup>, de Sancta-Gemma, Hélié I<sup>er</sup>, Hélié II, Gui de Roze et Dieudonné III. (Voyez leur article.)

époque un autre Jean, surnommé *Engard*, et il prétend qu'il fut Évêque jusqu'en 1418, ce qui comprendrait un espace d'environ trente ans. Mais le R. P. Richard se trompe, Jean Engard ne fut élu qu'en 1408, et depuis Dieu-donné III, il y avait eu trois Évêques avant lui ; savoir : Jean II d'Armagnac, Jean III de Digna et Jean IV d'Armagnac. Comme ces trois personnages portaient chacun le nom de Jean, il n'est pas étonnant que le savant écrivain dont nous relevons une erreur, les ait confondus. Jean II d'Armagnac eut, pour successeur, Jean III de Digna.





## Jean 3 de Digna,

13<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



PEU de temps après que Jean II d'Armagnac eut rendu le dernier soupir, Jean III de Digna lui succéda en 1398. Les Papes Bonifas IX, Innocent VII gouvernèrent la chrétienté pendant son épiscopat, et Charles VI occupait le trône de France. Jean III envoya des Députés au Concile de Pise, en 1405, pour contribuer à éteindre le schisme qui désolait l'église, et dont son cœur était vivement affligé. Il décéda en 1407, et fut remplacé par Jean IV d'Armagnac.

---

## Jean IV d'Armagnac,

14<sup>m</sup><sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

Sous le pontificat des Papes Innocent VII et Grégoire XII, tandis que Charles VI gouvernait la France, Jean IV d'Armagnac fut Évêque de Castres et succéda à Jean III de Digna, en 1407. Il occupa le siège seulement l'espace d'une année, et Jean V Engard lui succéda : c'est tout ce que nous avons pu recueillir sur ce Prélat que le R. P. Richard donne, par inadvertance, pour successeur immédiat à Dieudonné III. (Voyez Jean II.)

---



## Jean 5 Engard,

15<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

DANS l'année 1408, Jean V Engard (*Engardus*) remplaça Jean II d'Armagnac à l'Évêché de Castres. Les Papes Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V, Jean XXII et Martin V, furent successivement, pendant son épiscopat, les chefs de l'Église catholique, et le règne de Charles VI durait encore. C'est ce même Engard que le R. P. Richard fait succéder, sans preuve, à Dieudonné III. A peine eut-il été élu qu'il s'empressa de se rendre dans son diocèse. Le Concile de Pise, auquel l'un de ses prédécesseurs, Jean III de Digna avait envoyé des Députés, était en pleine activité ; il voulut prendre part à ses délibérations, et ne ba-

lança pas un seul instant à entreprendre ce long voyage, à une époque où les communications n'étaient pas ouvertes, et les routes aussi fréquentées et aussi faciles qu'elles le sont aujourd'hui. Il assista principalement à la quinzième session du 5 juin 1409, dans laquelle les deux prétendants à la Tiare, Pierre de la Lune et Ange Corario, furent déposés (1). Après la clôture de ce second Concile de Pise, que les Français mettent au rang des Conciles généraux, Jean V revint à Castres, et y mourut le 27 mai 1418 : il eut, pour successeur, Jean VI, et non pas Éméric. (Voir l'article suivant.)



---

(1) Les Cardinaux élurent alors pour Souverain Pontife, Pierre Philargie, dit de Candie, Cardinal de Milan, qui prit le nom d'Alexandre V.



## Jean 6 Engard,

16<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



UN neveu de Jean V, qui portait aussi le nom d'Engard (*Engardus*), lui succéda sous le Pape Martin V et sous le règne de Charles VI : il prit le titre de Jean VI. Comme il siégea très-peu de temps et qu'il s'appelait Jean Engard, ainsi que son oncle, le P. Richard les a tous deux confondus, et n'a parlé que de ce dernier qu'il désigne par Jean II, et auquel il donne Éméric pour successeur. Mais entre ce dernier et le même Jean II, qui, en suivant la succession chronologique de nos Évêques, doit être qualifié Jean V, nous avons eu Jean VI, et c'est à celui-ci qu'Éméric succéda en 1418. (Voir son article.)

---

**Jean 7 (1),****19<sup>m</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.**

---

**A**PRÈS avoir été Confesseur de Charles VII, ce vertueux Prélat fut envoyé à Castres en qualité d'Évêque, pour prendre la place de Raymond II, qui venait de mourir ; mais il n'occupa le siège qu'une partie de l'année 1427. Il fut nommé Cardinal au Concile de Bâle, par l'anti-Pape Félix V, que les Pères de ce Concile avaient élu pour l'opposer à Eugène IV. Lorsque ce dernier fut mort, et que Félix V eut abdiqué, Nicolas V ayant été

---

(1) Dans l'intervalle compris entre l'élévation de Jean VI et celle de Jean VII, le siège épiscopal de Castres fut occupé par Eméric Natalis et Raymond II de Avilhan. (Voyez leur article.)



reconnu par presque toute l'Europe , confirma ce que Félix V avait fait comme Pape , et Jean VII conserva ainsi son titre de Cardinal. Borel pense que c'est le même Évêque qui est appelé Jean Amardy , dans les archives du Chapitre de Castres : il eut , pour successeur , Pierre II. (Voyez son article. )



---

## Jean 8 d'Armagnac <sup>(1)</sup>,

23<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

**C**E Prélat distingué par sa naissance, ses talens et la fermeté de son caractère, occupa le siège épiscopal de notre ville pendant plus de trente ans, et n'y laissa d'autres souvenirs que celui de ses malheurs. Il vit successivement l'élévation des Papes Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, ainsi qu'une partie du règne de Charles VII, tout celui de Louis XI et les dix premières années du règne de Charles VIII : il était frère de Jacques d'Ar-

---

(1) Trois Evêques ont occupé le siège entre Jean VII et Jean VIII ; savoir : Pierre II Cotinius, Machet et Monald.  
(Voyez leur article.)

magnac, Duc de Nemours, et, lorsque ce dernier eut été exécuté en 1477, il partagea la proscription de sa famille. L'ombrageux et cruel Louis XI (1) confisqua tous ses biens, fit saisir le temporel de son Évêché et le bannit du royaume.

Jean d'Armagnac se retira à Rome, où il fut accueilli avec toutes les marques d'intérêt qui étaient dues à ses infortunes. Bouffil-de-Juges, dont les faux rapports avaient causé sa disgrâce, et qui travaillait clandestinement à ce qu'un de ses propres neveux fût nommé Évêque de Castres, fit écrire au Pape à ce sujet, par le Monarque dont il était le favori. Louis XI sollicita le Souverain Pontife d'engager d'Armagnac à renoncer à son Évêché; mais toutes ses démarches furent vaines. Ce Prélat resta inébranlable et voulut conserver tous ses droits. Se trouvant encore à Rome,

---

(1) Dans un poème anonyme, intitulé *l'Équipée*, qui parut en 1776, un poète burlesque peint ainsi ce Monarque, sur lequel les opinions sont encore divisées :

« Ce Prince avait un cœur de bronze;  
Beaucoup d'esprit, peu de vertus,  
Et pour vivre une heure de plus  
Il eut baisé les pieds d'un bonze. »

lorsque Sixte IV rendit le dernier soupir, il fut nommé garde du Conclave, qui se réunit en 1434 et qui élut Innocent VIII. Cette preuve de confiance le fit connaître d'une manière avantageuse, et lui valut la protection du nouveau Pape.

Après la mort de Louis XI, il fut rappelé de son exil, et Charles VIII lui rendit le temporel de son Évêché. Il se hâta de venir dans son diocèse qu'il avait quitté depuis sept ans, et voulut prendre possession d'une partie du Comté de Castres, prétendant qu'il en était propriétaire avant la condamnation du Duc de Nemours, son frère; mais les habitants de Roquecourbe et ceux de Lombers refusèrent de le recevoir, tandis que les autres villes l'accueillirent avec les démonstrations de l'attachement le plus sincère. Ces deux places fortes étaient au pouvoir de Bouffil-de-Juges, qui ne compta pas en vain sur leur dévouement, et elles s'obstinèrent à ne pas ouvrir leurs portes à l'Évêque. Une lutte sanglante et opiniâtre s'engagea dès lors entre les deux prétendants; ils levèrent des troupes et les mirent en campagne : plusieurs affaires eurent lieu soit à Castres, soit dans ses envi-

rons. Le lieu de Viane fut pris et repris plusieurs fois, et les soldats de l'Évêque en brûlèrent le château, donnant ainsi un dangereux exemple que son ennemi n'imita que trop. et dont la petite ville de Boissezon fut l'innocente victime. Bouffil-de-Juges s'en étant rendu maître, fit passer tous les habitans au fil de l'épée!!.....

Voyant que cette lutte ne pouvait être terminée par la force des armes, Jean d'Armagnac eut recours à la justice légale; il attaqua son compétiteur par-devant le Parlement de Paris, où l'affaire fut plaidée en 1485 et 1486. L'Avocat de l'Évêque montra, dans tous ses discours, une énergie remarquable : il reprocha vivement à Bouffil sa conduite infâme dans le jugement du Duc de Nemours, et lui imputa des crimes atroces. Cette procédure traîna en longueur et n'était pas encore terminée en 1493.

A cette époque, Jean d'Armagnac ayant fait un voyage à Rome, y mourut quelque temps après son arrivée, laissant ainsi son adversaire paisible possesseur du Comté de Castres.

Borel fixe la mort de cet Évêque à l'an-

née 1490, tandis que le R. P. Richard et l'*Histoire générale de Languedoc* la portent à la date 1493 : cette dernière opinion nous paraît la meilleure. César Borgia, successeur de Jean VIII, ayant été élu en 1494, si le Prélat qu'il remplaça avait cessé de vivre en 1490, le siège aurait été vacant pendant plus de trois ans.



---

## Jean 9 de Martigny (1),

26<sup>m</sup><sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

LA famille de Martigny a donné plusieurs Evêques à notre Cité (2). Celui dont nous parlons dans ce moment succéda à son cousin Charles I<sup>er</sup>, qui lui céda le siège en 1510 ; il l'occupa jusqu'en 1518, sous les Papes Jules II et Léon X, vers la fin du règne de Louis XII et le commencement de celui de François I<sup>er</sup> : il eut pour successeur un de ses cousins, Pierre III de Martigny, frère de ce Charles I<sup>er</sup>, auquel il était redevable de sa place. ( Voyez ces divers articles. )

---

(1) César Borgia et Charles I<sup>er</sup> de Martigny furent Evêques de Castres dans l'intervalle compris entre Jean VIII et Jean IX. (Voyez leur article.)

(2) Voyez les articles Martigny.



## Jean 10 de Fossé (1),

33<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



L'ÉVÊCHÉ de Castres étant devenu disponible à la mort de Claude d'Oraison, Charles III de Lorraine fit des démarches pour l'obtenir et y parvint sans peine; mais, six mois après, il le céda à M. de Fossé, moyennant une pension de six mille livres. Ce dernier Prélat était né à Toulouse en 1554; il fut successivement Chanoine-métropolitain de la même ville, et Docteur en théologie de la mai-

---

(1) On trouve un intervalle de soixante-six ans entre Jean IX et Jean X; cet espace fut occupé par Pierre III, Charles II de Martigny, Jacques de Tournon, Antoine-Charles de Vese, Claude d'Oraison et Charles III de Lorraine. (Voyez chacun de ces articles.)



son de Navarre, à Paris. Tous les ouvrages ecclésiastiques où il est fait mention de lui, en parlent comme d'un homme de beaucoup de mérite, fort savant, grand prédicateur et doué de toutes les bonnes qualités d'un Prélat. Il fut sacré au mois de mai 1584, dans la trentième année de son âge, et il occupa le siège pendant quarante-huit ans; aussi lorsqu'il mourut, était-il regardé comme le Doyen de tous les Évêques de la chrétienté. Dix Papes se succédèrent de son vivant, Grégoire XIII, Sixte V, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, Clément VIII, Léon XI, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII, et il vit les règnes de trois Rois de France Henri III, Henri IV, Louis XIII. Il fut retenu quelque temps à Paris, par la guerre de la Ligue; mais étant parvenu à s'échapper, il se rendit à Graulhet, se déclara bon serviteur du Roi, et commença à jouir des revenus de son Évêché. En 1586, il assista à Castelnaudary, à l'Assemblée des Trois-États de la partie de la Province, soumise au Maréchal de Joyeuse, et ils le députèrent vers le Roi, pour demander du secours contre les religionnaires. A son retour, ces mêmes États se réunirent à Carcassonne et

1587. Il leur annonça qu'il était parvenu à obtenir qu'une nombreuse armée serait envoyée dans la Province, et qu'elle y arriverait au printemps sous les ordres de l'Amiral de Joyeuse. Deux ans après, il se trouvait à Toulouse, au moment où les Ligueurs voulaient immoler le premier Président Duranti, qui s'était réfugié à l'Hôtel-de-Ville. Conjointement avec l'Évêque de Saint-Pons et celui de Comminges, il fit tous ses efforts pour le sauver, lui offrit sa protection et lui servit d'escorte, lorsqu'on le transféra au Couvent des Jacobins : mais cette conduite généreuse ne put arrêter la fureur de la populace, et Duranti n'en fut pas moins massacré. ....

Le Clergé des Ligueurs de notre province avait une confiance aveugle en M. de Fossé ; il fut député par eux pour aller présenter leur soumission au Duc de Mayenne, comme Chef de la Ligue. Après avoir rempli cette mission, il assista, en 1595, aux États que le Duc de Ventadour avait assemblés à Béziers, et il les assura de la part du Duc qu'il ne serait fait aucun préjudice à leurs privilèges. Cette même année, il demanda et obtint que la Chambre de l'Édit fût transférée de l'Isle

à Castres, et il fit enfin son entrée dans cette ville, où il n'avait pas encore paru. A son arrivée, il y rappela les Chanoines et les Prêtres qui en avaient été expulsés par les religionnaires, et commença à y faire célébrer le culte catholique. Mais il ne marcha pas long-temps d'intelligence avec les Magistrats de l'Édit; dans l'année 1598, ayant eu quelques discussions avec les Conseillers Filele et Carlineas, il les excommunia vers le 18 du mois d'août. Le Président Dufresne prit ouvertement leur parti; il envoya à Toulouse le Conseiller Sabateri, pour se plaindre au Parlement de la conduite de l'Évêque, lequel fut condamné à deux mille écus d'amende pour le fait d'excommunication, et à douze cents écus pour n'avoir pas fait bâtir des églises à Castres. M. de Fossé, s'appuyant tant sur l'usage primitif que sur un grand nombre de Canons qui ont soustrait les Clercs à la juridiction des Laïques, refusa de se soumettre à la décision du Parlement, et résolut de ne céder qu'à la force; en conséquence les huissiers de cette Cour arrivèrent à Castres, le 18 septembre, se saisirent des meubles de l'Évêque et les mirent en vente.

Cette affaire nous a paru assez importante pour mériter quelques détails. Avrigny ne fait que l'indiquer dans ses *Mémoires Chronologiques et Dogmatiques* ; mais les *Mémoires* de Faurin sont plus circonstanciés et satisfont notre curiosité.

M. de Fossé présida plusieurs fois les États de Languedoc avec distinction ; il se fit plus particulièrement remarquer dans ceux que le Prince de Condé avait assemblés, à Toulouse, en 1628, et dans lesquels il eut l'honneur de le haranguer en présence d'une réunion auguste et savante, dont il enleva les suffrages.

La condamnation que le Parlement avait prononcée contre cet Évêque, le fit penser à reconstruire l'église de Saint-Benoît, que les guerres civiles avaient ruinée : c'est lui qui en mit les bâtimens dans l'état où nous les voyons aujourd'hui ; car les riches embellissemens qui la décorent, sont dus en grande partie aux soins et au zèle de M. Maurel, qui en était Curé il y a quelques années, et dont toute la ville regrette encore la perte (1).

---

(1) M. le Curé Maurel mourut, le 11 septembre 1826, d'une

Deux ans avant la mort de Jean X de Fossé, les fortifications de Castres furent abattues, et l'on y découvrit une pierre portant une inscription remarquable, dans laquelle Frère Jean Altaripa, qui en était l'auteur, avait prédit nos guerres civiles et la destruction de plusieurs Couvens (1).

M. de Fossé mourut le 13 mai 1632, âgé de soixante-dix-neuf ans. Quoiqu'il se fût fait préparer un beau sépulcre à Toulouse, il voulut être enseveli dans le chœur de l'église de Saint-Benoît, et ses dernières volontés furent fidèlement suivies. En 1616, il avait pris pour coadjuteur Balthazar de Budos, lequel ayant été nommé à l'Évêché d'Agde, se démit de sa future succession à celui de Castres, en faveur d'un neveu de l'Évêque, connu sous le nom de Jean XI de Fossé, qui monta sur le siège en 1632. ( Voyez les articles Balthazar de Budos et Jean XI de Fossé.

---

attaque d'apoplexie. Son corps, revêtu des habits sacerdotaux, resta exposé un jour entier dans l'église de Saint-Benoît, où il fut visité par une affluence considérable de fidèles, et ses obsèques eurent lieu le lendemain avec un recueillement et une pompe dont nous n'avions pas en d'exemples.

(1) Voyez, pour de plus grands détails, l'article Hauterive (Jean.)



## Jean 11 de Fossé,

34<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



L'ON a vu , dans l'article précédent , que Balthazar de Budos , coadjuteur de Jean X de Fossé , s'était démis de sa place en faveur d'un neveu de cet Évêque. A la mort de son oncle , ce même neveu lui succéda sous le nom de Jean XI , et fut sacré , dans la Chartreuse de Toulouse , le 13 mai 1632. Avant d'être Evêque de Castres il l'avait été de Coronée , en 1628 ; il fut aussi Conseiller-Clerc au Parlement de Toulouse. Son épiscopat dura l'espace de vingt-deux ans , embrassant ainsi une partie des pontificats d'Urbain VIII et d'Innocent X , et des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

*Le Trésor des Recherches et Antiquités gauloises* rapporte un procès qui nous paraît digne de remarque , par sa singularité. Un bourgeois de Castres , nommé Jean Puech , possédait une pièce de terre qui était grevée , en faveur de l'Évêque , d'une redevance de *huit deniers d'or*. Jean XI voulait être payé à la valeur que le poids du denier d'or était alors estimé , tandis que Puech prétendait se libérer en ne payant qu'à raison d'un denier et quart tournois pour chaque denier d'or. Par jugement des Requêtes , la demande de l'Évêque fut déclarée la seule admissible , et le denier d'or évalué à dix sols. Puech se pourvut en appel ; et , par arrêt du Parlement , donné au rapport de M<sup>e</sup> d'Olive , le premier jugement fut réformé : on réduisit le denier d'or à un denier et quart tournois , et le bourgeois de Castres fut autorisé à faire son règlement sur cette base.

Jean XI de Fossé mourut dans le mois de septembre 1654 ; il eut pour successeur Charles-François d'Anglure de Bourlemont.





## Lacarry. (Gilles)

---

LA Congrégation des Jésuites, que ses apologistes et ses détracteurs ont rendue si célèbre, se glorifie de compter parmi ses membres, ce vertueux ecclésiastique, ce savant et laborieux écrivain. Il naquit à Castres, le 25 mai 1605, y fit ses premières études avec distinction, et entra dans cette Société aussitôt que son âge le lui permit. Passionné pour l'étude, il se livra plus particulièrement à celle qui se rattache aux époques les plus reculées de l'histoire de France.

Avant lui, tous les événemens qui avaient précédé l'établissement de la monarchie étaient enveloppés d'une obscurité profonde; il chercha à débrouiller ce cahos, et, pour y parvenir,



il s'enfonça dans la poussière des bibliothèques, feuilleta des manuscrits pour ainsi dire inconnus, interrogea les vieilles chroniques, et, à force de travaux et de persévérance, il composa un ouvrage plein de mérite, consulté encore de nos jours, et qui donna la plus haute opinion de son érudition et de ses talens.

L'histoire Romaine fut aussi l'objet de ses recherches. Très-versé dans la science numismatique, il conçut l'heureuse idée de prendre, pour base de ses travaux, les médailles et les monumens de l'antiquité : ce plan, qui fut adopté plus tard pour l'*Histoire de Louis XIV*; à laquelle notre savant compatriote Dacier prit une part honorable, lui réussit très-bien et fit le succès de son livre.

Lacarry fut chargé, par les Jésuites, de plusieurs emplois importans, qu'il remplit d'une manière distinguée, et lorsque ses vieux ans, et surtout les infirmités qui n'affligent que trop la vieillesse, l'avertirent qu'il était temps de songer au repos, il se retira à Clermont en Auvergne, où il vécut, pendant quelques années, environné de l'estime publique, et il y mourut le 25 juillet 1684.

Les ouvrages qui nous restent de lui sont tous en latin. En voici les titres :

- 1° *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°.
- 2° *Historia coloniarum à Gallis in exteras nationes missarum*, 1677, in-4°.
- 3° *Epitome historiæ regum Franciæ*, 1672, in-4°.
- 4° *De regibus Franciæ et lege Salicâ*, 1677, in-4°.
- 5° *Cornelii Taciti liber de germania*, in-4°.
- 6° *Historia romana... per numismata et marmora, etc.*, in-4°.
- 7° Une édition de *Velleius paterculus*.
- 8° *Historia christiana imperatorum, consulum et præfectorum*, in-4°.



---

## Lacger. (Hercule de)

---

**I**L existe parmi nous plusieurs familles de ce nom , occupant toutes un rang honorable et jouissant de l'estime publique. Hercule de Lacger , qui vivait dans le milieu du 17<sup>me</sup> siècle , se distingua dans la magistrature et dans les lettres ; il était Seigneur de Massuguez , Conseiller à la Chambre de l'Édit et membre de l'Académie de Castres , où il fut élu dans la séance du 21 janvier 1653. Son élection et sa réception ont été un peu plus détaillées que celles des autres Académiciens , par le Secrétaire Spérandieu , dont les procès-verbaux sont malheureusement un peu trop secs et trop arides. Voici , à ce sujet , ses propres expressions.

« . . . . M. de Lâger , pourvu d'une office  
» de Conseiller en la Chambre , a esté hones-  
» tement nommé , et ensuite eslu par billets ,  
» et il a esté donné ordre à M. de Tournadous  
» et à M. de Fondamcnte de le voir de la  
» part de l'Académie , pour lui faire scavoir  
» son eslection , et pour le prier de l'agréer ,  
» et de vouloir se trouver à l'assemblée de  
» mardi prochain pour y estre receu. »

Séance du mardi 28 janvier 1653.

« . . . . M. de Lacger s'est trouvé à l'as-  
» semblée , suivant la prière qui luy en avait  
» esté faite de la part de l'Académie , par deux  
» de ses membres , et ayant tesmoigné la satis-  
» faction avec laquelle il avait appris , et avec  
» laquelle il acceptait son eslection , et promis  
» d'observer exactement tous les règlmens (1)  
» et tous les ordres de l'Académie , il a esté  
» receu au nombre des Académiciens , pour  
» en faire à l'avenir toutes les fonctions , et ,  
» pour cet effet , il a esté délibéré qu'il sera  
» inséré au tableau des Académiciens. »

Ces détails , inusités dans cette circonstance ,  
prouvent le cas particulier qu'on faisait du

---

(1) Voir ces règlemens dans le volume des *Chroniques*.

nouvel élu. Au reste M. de Lacger le méritait par ses talens, qui l'avaient fait distinguer de Christine, Reine de Suède, à laquelle il fut présenté, et qui le prit pour son Secrétaire particulier. Les ouvrages qu'il composa sont peu nombreux, et firent l'ornement de plusieurs séances de l'Académie de Castres. Ce sont :

- 1° *Stances pour un Combat de Bannière, qui fut fait en Suède pour la célébration de la naissance de la Reine, 8 avril 1653.*
- 2° *Élégie sur le Déplaisir de l'Absence, 20 mai 1655.*
- 3° *Paraphrase, en stances françaises, du Psaume 130.*
- 3° *Vers faits en Suède, par ordre de la Reine, sur la Fuite d'Armide devant Arnaud, représentée en une tapisserie.*
- 5° *Sonnets et Chansons sur différens sujets.*
- 6° *Stances sur la Liberté de M. le Prince de Condé.*

Hercule de Lacger mourut, à Castres, le 21 juillet 1670.





## Lacrouzette.

(Jean de Noël Seigneur de)

---

C'EST du sein de nos guerres civiles que sont sorties la plupart de nos illustrations militaires; Lacrouzette s'y trouva engagé par suite des préjugés de son époque, et pour ainsi dire malgré lui. Sa famille était une des plus considérées de nos contrées; elle réunissait dans son domaine les Seigneuries de Lacrouzette, Lésert, Boissezon, Cambounés, Castelnau, Belfortés, Galibran, Foncaude, Saint-Afrique, Montespieu et plusieurs autres apanages très-considérables. Il s'aperçut, de bonne heure, qu'Antoine de Noël son père, jaloux de faire passer tous ses biens et tous ses titres sur la tête de son *fils aîné*, François, prenait des mesures pour que lui, simple *cadet*, ne pût obtenir qu'une très-petite portion de son héritage : dès lors il résolut de se vouer à la carrière

des armes, afin de tâcher de se rendre la fortune favorable. En vain Anne de Manent, sa mère, qui avait pour lui beaucoup de tendresse, chercha-t-elle à l'en dissuader : il persista dans sa résolution.

Ayant été recommandé, d'une manière toute particulière, au Maréchal Damville, qui était alors en Piémont, il alla le joindre et entra dans sa compagnie en qualité d'archer. Revenu en France, en 1562, il se trouva à la bataille de Dreux, et n'était encore que gendarme. Damville ayant eu son cheval tué sous lui, il vola à son secours, lui donna le sien, et combattant à pied, une pique à la main, parvint à le dégager d'entre les mains de ses ennemis. En récompense de cette action éclatante, il obtint le grade de Maréchal-des-Logis, dans cette même compagnie, et devint plus tard Guidon-Enseigne et Lieutenant. Damville ayant été à même d'apprécier son dévouement et sa fidélité, lui accorda toute sa confiance, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes et les plus délicates.

Lorsqu'il eut été nommé Gouverneur de Languedoc, et qu'il fut chargé de le pacifier, il se fit accompagner par Lacrouzette, et le

chargea de plusieurs missions périlleuses, entr'autres de la soumission de Montpellier, qui faisait difficulté de recevoir garnison catholique. Lacrouzette se présenta devant cette ville dans le mois de juin 1568; elle n'osa pas faire la moindre résistance, et lui ouvrit ses portes: il y entra à la tête de sa compagnie de gendarmes, et les habitans le reconnurent pour Gouverneur.

La guerre s'étant rallumée il se mit en campagne, et surprit, le 24 avril 1570, à Pujault, près de Villeneuve-d'Avignon, un corps de religionnaires qu'il mit en déroute et auquel il enleva cent chevaux. Enfin, lorsque la paix eut été conclue, il fut envoyé à Castres, non loin de sa ville natale, en qualité de Gouverneur; il y arriva, dans le mois de septembre, avec deux cents hommes, et il en prit possession au nom du Roi.

Lors des massacres de la Saint-Barthélemy, il usa de toute son influence auprès des catholiques, pour éviter qu'ils ne se portassent à des excès, et il parvint aussi à calmer les calvinistes, qui voulaient venger leurs frères dont le sang venait d'être versé par la plus odieuse des trahisons. Il les détermina même à se sou-



mettre aux volontés de la Cour, et à cesser leurs prêches.

Une nouvelle lutte étant bientôt venue ensanglanter la France, Lacrouzette parvint, à force de vigilance et d'activité, à faire maintenir, dans l'obéissance au Roi, la ville de Castres et une partie de son Gouvernement; il se signala aux sièges d'Auxillon et de Lombers, et aurait obtenu des résultats bien plus importants, si le Maréchal Damville ne lui eût ordonné d'aller le rejoindre à Montpellier; il se rendit auprès de lui, à la fin du mois de décembre 1572, avec sa compagnie de gendarmes, et le seconda dans toutes ses expéditions. De retour à Castres, deux ans après, il s'empara de Roquefaire, dans le mois de février, et assista aux États de Béziers en 1577.

Profitant de son absence, les religionnaires prirent possession de notre ville. Lorsqu'il voulut y rentrer, ils refusèrent de lui en ouvrir les portes; ce qui le mit dans la nécessité de fixer sa résidence à Labruguière, où il se fortifia: de là ses troupes menaçaient continuellement les places voisines et tenaient leurs ennemis en échec. Aussi les calvinistes vinrent-ils plusieurs fois l'attaquer dans ce poste important, qui

leur inspirait les plus vives alarmes ; ils furent toujours repoussés. Enfin Lacrouzette mourut, dans un âge peu avancé, le 15 octobre 1584. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné ; mais le fait n'est pas certain. Quoiqu'il en soit sa mort porta un grand coup aux affaires des catholiques, et devint profitable au parti opposé, chez lequel il était très-redouté.

Lacrouzette avait épousé, en 1566, Marguerite de Sales, qui périt après lui par les mains d'un assassin ; il en eut six filles, qui furent toutes mariées richement, à l'exception de la dernière, laquelle fut assassinée avec sa mère. ( Voyez l'article Sales Marguerite.)



---

**Laméz. (Don Adrien de)**

(Article communiqué.)

L'ÉCOLE de Sorèze, qui s'est rendue si florissante sous les Bénédictins, devait naturellement fournir beaucoup d'articles à la *Biographie Castraise*. Cet Ordre laborieux a acquis et mérité autant de célébrité que de considération dans l'empire littéraire. Un savant a calculé que dans l'espace de neuf cents ans, il a fourni quinze millesept cents Écrivains, quinze mille six cents Saints canonisés, quatre mille Évêques, mille six cents Archevêques, deux cents Cardinaux et vingt-quatre Papes. Don Lamée, dont je vais parler, n'écrivit point; peut-être

la révolution l'empêcha-t-elle de publier ses découvertes : il n'en est pas moins digne de figurer dans cette galerie, par les services qu'il a rendus à l'instruction, par ses vertus et par son propre mérite.

Fils de Jean de Soulages (1), Seigneur de la Nogarède, ancien Officier dans le régiment de Normandie-infanterie, et de Jeanne de Marion du Mazet, dernière héritière des biens de l'ancienne famille de ce nom, il naquit à Fanjeaux, diocèse de Mirepoix, le 23 février 1735. Une vocation des plus prononcées le porta très-jeune, contre le gré de ses parens qui lui destinaient une autre carrière, à entrer dans l'Ordre célèbre des Bénédictins, que son cœur avait choisi. Il fit son noviciat au Couvent de la Daurade à Toulouse, où il se fit distinguer par sa profonde piété, par son goût pour les sciences, et plus particulièrement pour l'histoire naturelle, qui offre tant de diverses occupations et tant de charmes à l'esprit.

Avant d'entrer à l'Abbaye de Sorèze, il passa deux années à celle de Saint-Thybéri, située

---

(1) Originaire de Carcassonne; il était le second fils de Jean-Paul de Soulages, Seigneur de Trébas et de Lamée.

aux pieds de la Montagne-Noire, dans le diocèse de Béziers; il y fit des recherches et une étude approfondie sur les volcans éteints: c'était l'époque où l'on commençait à s'en occuper en France. Il y reconnut de nombreuses coulées de laves basaltiques; il en recueillit beaucoup de fragmens, s'arrêta souvent au cratère qui les avait vomies, et l'observa avec une extrême attention. Ses idées s'agrandirent; mais aussi modeste qu'instruit, loin de chercher à publier les découvertes qu'il avait faites, Don Lamée se borna à les communiquer à d'autres savans, avec lesquels il était en relation, les laissant libres d'en profiter, ce qu'ils firent avec empressement.

Peu de temps après son arrivée au Collège de Sorèze, qui avait acquis une réputation européenne, il y fonda une classe d'histoire naturelle, et un cabinet qu'il enrichit des magnifiques dons que lui firent les parens de plusieurs de ses élèves, appartenant aux plus grandes familles d'Espagne, et de tout ce qu'il pouvait recueillir lui-même dans ses divers voyages scientifiques, ainsi que de ce qu'il recevait de toute part, en échange de ses précieux envois. Il avait formé aussi un cabinet

particulier pour son usage, qu'il destinait à son neveu, M. de Soulages, aujourd'hui Chevalier de Saint-Louis, lequel avait procuré à son oncle le vif plaisir de lui voir partager son goût pour ses attrayantes études, dans lesquelles il fit de grands progrès.

Il lia une correspondance intime avec M. Picot de Lapeyrouse, savant naturaliste, qui travaillait à un ouvrage sur les bancs fossiles que l'on trouve dans les environs des *Bains de Rennes*; il lui fournit quelques jolis échantillons, qui servirent à compléter son magnifique travail sur les *Orthocératites* et les *Ostracites*.

Il envoya aussi une caisse, contenant toutes les variétés de ces orthocératites, dont l'espèce vivante n'existe plus, et diverses curiosités, recueillies dans les Corbières, si riches pour l'observateur, et dans la Montagne-Noire trop peu explorée jusqu'à présent, à M. Davilla, Directeur du Cabinet d'histoire naturelle du Roi d'Espagne, dont la réputation a égalé, dans sa patrie, celle que Buffon obtint parmi nous à de si justes titres. Don Lamée avait eu l'occasion de le voir plusieurs fois, dans deux voyages qu'il avait faits à Madrid. Il n'oublia pas d'y

joindre une collection des laves basaltiques de Saint-Thybéri, qu'il avait, le premier, découvertes et analysées.

La révolution le surprit dans le cours de ses agréables et utiles occupations. L'expérience que des novateurs politiques allaient tenter, par ambition, l'effraya ; il plaignit son pays. Mais hors d'état de composer jamais avec ses principes , après avoir souffert toutes sortes de vexations au Couvent de la Grasse , où l'on avait entassé les Moines qui n'avaient pas voulu renoncer à leur état , il se réfugia en Espagne , où la réputation de son instruction et de ses vertus , l'avait devancé. Dès qu'il y fut , il entra dans un Couvent de son Ordre , nommé *Najera en Rioga* , non loin de Vittoria , dans la Vieille-Castille : il y fut accueilli avec vénération. Sa conduite y fut la même qu'à Sorèze : pieux et laborieux , son exemple et ses travaux édifièrent tous les habitans du Monastère. Mais attaqué inopinément d'une fluxion de poitrine , il y finit ses jours , loin de sa famille , le 8 décembre 1800 , avec une résignation exemplaire aux célestes décrets de la Providence , et universellement regretté , non seulement des Prêtres français , ses compagnons

d'infortune, mais aussi des Religieux espagnols, qui avaient eu l'occasion d'apprécier tout son mérite. Les preuves en sont consignées dans une lettre touchante, que Don F. Anselme Valcarze, Abbé de cette Maison, écrivit aux parens désolés de Don Lamée.

Une perte irréparable est son immense correspondance avec tous les naturalistes célèbres de son temps. Don Lamée l'avait emportée avec lui dans son émigration. La difficulté qu'on avait, à cette époque, à faire parvenir des papiers en France, fut cause qu'à sa mort, après quelques tentatives infructueuses pour les restituer à sa famille, on se décida, non pas à les garder, ce qui aurait mieux valu, mais à les brûler! . . . . Détermination plus que vendale.

Dans son *Ami des Enfans*, l'auteur des *Compensations*, M. Azaïs a payé un tribut de reconnaissance à la mémoire de son illustre Professeur. Je ne dois pas négliger de placer ici cette pièce.

« Parmi les Bénédictins de Sorèze, était un  
» homme d'une belle âme et d'une imagination  
» ardente; il se nommait Don Lamée; il pro-  
» fessait l'histoire naturelle, et il ne pouvait

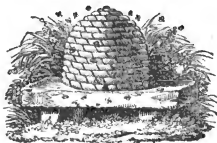


» être chargé d'une fonction qui lui fût plus  
» convenable. L'étude de la nature était pour  
» lui une source de jouissances très-vives, qu'il  
» exprimait avec enthousiasme, souvent avec  
» exaltation. — Il avait formé un beau cabinet,  
» où les productions de la nature étaient clas-  
» sées avec ordre, et c'est là qu'il donnait or-  
» dinairement ses leçons, ou plutôt qu'il se  
» livrait à ses inspirations. Mais c'est aussi dans  
» la campagne qu'il conduisait quelquefois ses  
» élèves, et là, il s'animait encore davantage;  
» il avait cette éloquence forte et passionnée  
» qui naît des grandes idées, unies à des senti-  
» mens profonds. J'étais l'un de ses élèves les  
» plus assidus : mon bonheur était de le suivre  
» et de l'entendre. »

Cet hommage d'un écrivain distingué mé-  
ritait d'être recueilli, et quelque modeste que  
fut Don Laméc, sa modestie n'aurait pu en  
être offensée, pas plus, je l'espère, que les  
franches et simples expressions de gratitude,  
qui m'échappèrent dans mon *Voyage à Rennes-  
les-Bains*, dans lequel j'ai publié le *fac simile*  
d'un *fongiste fer-à-cheval*, découvert et décrit  
par lui, et dessiné par Don Amoureux; pas  
plus que des souvenirs que je lui ai consacrés

dans mon *Voyage à Sorèze*, encore inédit.  
— Aurait-il été possible de le connaître sans  
l'aimer, sans le vénérer, et sans lui vouer un  
attachement que la mort même ne pourrait  
rompre.

DE LABOULLE-ROCHEFORT.





## Laroque. (Louis-Bonifas)



ON ne saurait en disconvenir, le culte calviniste est celui qui a produit, parmi nous, le plus d'hommes recommandables par leurs talens et leurs ouvrages. A quoi cela tient-il? On pourrait faire, à ce sujet, une dissertation intéressante, dans laquelle Louis-Bonifas Laroque occuperait une place distinguée. Fils de Jean-Louis-Bonifas Laroque et d'Anne Dejean, il naquit à Castres, le 14 septembre 1744. Ses parens l'envoyèrent à Lausanne en Suisse, pour y perfectionner les études qu'il avait commencées sous leurs yeux; il fit des progrès rapides, fut nommé Ministre le 18 février 1768, revint aussitôt au sein de sa famille, et ne tarda pas à se voir placé, en qualité

de Pasteur , à la tête de l'église réformée de notre ville. Le 29 novembre 1777 , il épousa Mademoiselle Marguerite Bonafous , native des environs de Pierre-Segade , laquelle mit souvent à l'épreuve sa philosophie stoïque , sans qu'il cessât jamais de lui prodiguer toutes sortes d'égards et de prévenances.

M. Laroque avait un talent particulier pour la chaire ; ses sermons étaient toujours très-suivis , et , sous ce rapport , il ne mérite que des éloges. Lorsque la révolution éclata , il en embrassa les principes avec chaleur ; les hommes puissans de cette époque , lui accordèrent leur confiance , et il fit partie du tribunal criminel , qui fut alors établi à Castres. Appelé à y siéger , lorsque le P. Imbert y comparut pour être ensuite conduit au supplice , il contribua à sa condamnation , tandis qu'il lui aurait été facile de se recuser. (Voyez Imbert.) Je ne cherche ni à l'accuser , ni à l'absoudre : je rapporte simplement les faits , laissant à mes lecteurs le soin de les juger.

Cet homme , dont le savoir était généralement apprécié , se délassait de ses travaux , en donnant des leçons à quelques élèves qu'il

avait reçus chez lui. On cite parmi eux M. Alba-Lasource, qui s'est rendu célèbre à la Convention, et M. Durand, aujourd'hui Pasteur, dont l'esprit éclairé, réuni aux plus rares qualités, le font estimer même des personnes qui ne partagent pas sa croyance : M. Laroque mourut à Castres, le 5 octobre 1811.

On trouva dans ses papiers un Manuscrit très-étendu, intitulé : *l'Élève de l'Évangile*, que M. Bonifas, neveu de l'auteur, fit imprimer à Toulouse, chez Antoine Navarre, dans l'année 1812; il forme deux gros volumes in-8°, dont nous allons donner le plan et l'analyse.

M. Laroque écrivit son ouvrage moins en Ministre qu'en philosophe; et, quoique en matière de religion, l'opinion des calvinistes soit entièrement libre, plusieurs d'entr'eux le considèrent comme très-dangereux. Il ne faut pas s'en étonner; car un jeune homme qu'on élèverait d'après ces seuls principes, s'il n'était pas catholique, à coup sûr ne serait point protestant; il se créerait une religion sans aucune ressemblance avec celles qui se partagent aujourd'hui la terre, et tous les cultes seraient pour lui comme s'ils n'existaient pas.

L'auteur en était si fort convaincu qu'il crut devoir préparer ses lecteurs aux hardiesses qu'il allait se permettre. « Des écueils sans nombre m'environnent, leur dit-il ; je déplorai à l'incrédule, peut-être même au croyant. N'importe, je veux combattre les erreurs sur quelques points que je les découvre ; et qu'est-ce qui pourrait m'intimider, lorsque c'est la vérité que je me propose de défendre ? »

Pour combattre ces prétendues *erreurs* ; pour défendre ce qu'il appelle *la vérité*, parlera-t-il en théologien, ou bien nous donnera-t-il de simples et bénignes homélies ? Non, il va s'écarter du *vain fatras de l'école* et détruire tous les systèmes religieux qui existent ; car, s'il faut l'en croire, personne, jusqu'à lui, n'a bien compris la doctrine de l'Évangile. Citons ce passage curieux.

« Elle avertit les amis de la vérité que toute la chrétienté s'est trompée dans ce qu'elle a dit, et qu'elle répète encore sur la Trinité des personnes en Dieu, sur le péché originel, sur l'imputation du mérite de J.-C., sur la justification par la foi seule, et qu'il importe de revenir sur ces grands principes,

» pour les saisir de manière à satisfaire la raison, sans contrarier l'Évangile. » (Tome II, page 214. )

C'est dans ces dispositions que M. Laroque se mit au travail ; il le divisa d'abord en trois livres , subdivisés à leur tour en plusieurs chapitres et paragraphes. Dans le premier , il parle de la religion en général ; il fait connaître ses bases , sa nature , ce qui la renferme et ce qu'elle a été dans les divers âges du monde. Le deuxième est spécialement consacré à la religion évangélique ; il y développe les vérités qu'elle enseigne , la morale qu'elle prescrit , le culte qu'elle exige , ce qu'elle nous promet , ce à quoi elle nous engage , les sceaux de cette alliance auguste , ainsi que l'économie qui suivra les temps. Dans le troisième chapitre , il s'efforce de la défendre , de nous montrer l'accord de ses principes avec les lumières de la raison , sa supériorité sur tous les systèmes qu'on lui oppose , son influence sur le bonheur public et particulier , et , par conséquent , le droit qu'elle a au respect et à l'amour des hommes.

Tel est le plan général de l'ouvrage. Voici en peu de mots la substance et la liaison des principes qui y sont développés.

« J'existe avec un corps et une âme , mais je ne puis être heureux que lorsque mes sens se trouvent soumis à l'empire de ma raison. Je ne suis ni l'anneau d'une chaîne infinie , ni le fruit d'un hasard aveugle , mais l'ouvrage immédiat d'une cause éternelle et nécessaire. Cette cause , que j'appelle Dieu , n'abandonne pas au caprice des événemens les êtres divers qu'il a créés ; il les dirige et les conserve , comme un père conserve et dirige ses enfans. Placé sur ce globe , je n'ai pas le droit de me laisser entraîner au gré de mes désirs ; il existe pour moi , et pour tous les êtres moraux , des notions de justice d'après lesquelles je dois me conduire , pour être dans l'ordre et atteindre ma destination : or suivre ces notions , ou se conduire selon les relations que l'on soutient , c'est la religion , ou la loi imposée à tous les hommes. La religion a une telle influence que , ni l'instinct moral , ni l'éducation , ni les lois humaines , ni quelque code que ce soit , ne sauraient remplir le vide que ferait son absence : principe d'autant plus vrai qu'on le retrouve chez tous les peuples , avoué même , dans bien des cas , par les ennemis de l'Évangile. Quoique la religion repose sur le besoin que nous en



avons, elle n'est pas l'ouvrage de l'homme. L'homme n'ayant que des idées acquises, doit nécessairement avoir reçu de Dieu les idées religieuses qu'il adopte, du moins celles qui peuvent concourir à sa perfection. La Bible en est l'auguste dépôt; ouvrage aussi vénérable par son contenu que par son antiquité, et auprès duquel s'éclipsent et disparaissent tous ceux à qui une sotte crédulité a quelquefois donné la même origine. C'est donc la Bible qui doit être la base de notre religion, et cette religion, dépouillée de toutes les superstitions dont les hommes l'ont enveloppée, est la seule raisonnable, la seule qui soit digne de l'Être suprême, et qui puisse faire trouver le bonheur dans ce monde. »

Toutes ces pensées métaphysiques et philosophiques, qui forment autant de paragraphes plus ou moins étendus, sont ornées d'un style presque toujours élégant et pur; il s'écarte quelquefois un peu trop de cette simplicité noble et touchante, qui convenait si bien à un pareil sujet. Mais les déclamations qu'on peut reprocher à M. Laroque, ne nuisent en rien ni à la clarté des pensées, ni à la force des raisonnemens. Je lui rends volontiers cette jus-

tice, comme littérateur et abstraction faite de mes principes religieux ; mais je ne puis approuver tout ce qui se trouve dans son livre, et particulièrement les chapitres où il parle de l'*Eucharistie*, de la *Sainte-Trinité*, et ceux où il n'a pas craint d'avancer « qu'on ne doit pas juger la religion d'après les préjugés de la naissance, ni sur l'autorité des Pères de l'Eglise, quand même ce que disent ces Pères et ces traditions, aurait été approuvé par l'Eglise. » Je m'abstiens de faire aucune citation de cette nature, l'oreille de plusieurs de mes lecteurs en serait blessée.

D'après M. Laroque il serait permis à tout homme sensé, et il lui en fait même un devoir, d'étudier sa religion et de la *raisonner*, pour ne se décider que par ses propres lumières ; d'où il suit qu'il pourrait y avoir autant de religions qu'il y a d'individus, ce qui détruirait cette unité salutare, sans laquelle les disputes théologiques seraient interminables : cependant je ne puis disconvenir que l'auteur ne prêche, dans plusieurs endroits, une morale très-douce, et qu'il ne parle avec beaucoup de sagesse et de discernement des points fondamentaux qui servent de base à toutes les

religions. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la vérité des saintes Écritures, sont discutées par lui avec une éloquence peu commune. Il termine ainsi un passage remarquable :

« Mais s'il y a un Dieu, pourquoi ne le vois-  
 » je pas ? Pourquoi ne se montre-t-il pas à nous  
 » comme un père à ses enfans ? Ingrats !  
 » demanderions-nous l'impossible ? Ah ! ne  
 » cherchez pas des difficultés illusoire pour  
 » autoriser notre incrédulité. Dieu échappe  
 » à notre vue, parce que nos sens sont gros-  
 » siers ; mais l'âme ne le voit-elle pas dans le  
 » tableau de ses ouvrages ? Ses ouvrages ne  
 » sont-ils pas le miroir où il se peint à nos  
 » regards ? N'est-ce pas là que nous le voyons,  
 » et sous les traits les plus propres à nous frap-  
 » per de sa grandeur ? »

Qui n'a point remarqué en lisant la Bible qu'il s'y trouve quelquefois des détails qui blessent la pudeur ? Écoutons M. Laroque, il va nous expliquer pourquoi nous en sommes choqués.

« Ah ! c'est moins la faute des auteurs sacrés  
 » que celle de notre siècle. Nous sommes cor-  
 » rompus, et voilà pourquoi tout nous paraît  
 » immodeste. Si nous avions la simplicité des

» premiers âges, nous ne parlerions pas de  
» décence, parce que la décence n'est invo-  
» quée que lorsqu'on manque de vertu. »

J. J. Rousseau a rendu à peu près la même pensée dans son *Émile*. « Il est impossible, » dit-il, d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les rendre en français. »

Au reste Rousseau est souvent cité par M. Laroque, ce qui prouve que cette lecture lui était très-familière; en effet il paraît fortement imbu de ses principes, puisque plusieurs phrases offrent, dans son ouvrage, beaucoup de ressemblance avec les hardiesses philosophiques du citoyen de Genève.

*L'Élève de l'Évangile* est peu lu de nos jours. Si l'auteur l'avait lui-même livré à l'impression, après un examen plus réfléchi, il se serait déterminé à faire disparaître les parties les plus défectueuses, et la lecture en serait devenue d'autant plus agréable, qu'elle aurait été moins dangereuse.



## **Lasource. (Marc-David-Alba)**



**L**A révolution française, qui donna au monde des secousses dont il est encore ébranlé, et aux passions populaires une agitation si active et si violente que le temps même ne pourra la calmer, fit éclore une foule de génies dont les destinées ont été plus ou moins brillantes. Les uns se sont illustrés sur les Champs de bataille, les autres ont fait admirer leur éloquence à la Tribune nationale. Parmi ces derniers, nous citerons le Conventionnel Lasource; il naquit à Anglés, en 1762, de César-Alba Lasource et d'Ester-Jeanne Amalric, fit ses premières études à Castres, sous le Pasteur Laroque, et son Cours de théologie dans l'Académie de Lausanne en Suisse. Après y avoir reçu le grade de Ministre, il

vint en exercer les fonctions dans sa ville natale , auprès de ses parens et des nombreux amis qu'il y avait laissés. Par son mariage avec Mademoiselle Galtier de Laroque , il s'allia aux premières maisons de Lacauue. Le Ciel l'ayant bientôt enlevée à son amour , il épousa , en secondes noces , Mademoiselle Lenoir de Cambon , dont la famille n'était pas moins considérée.

Les talens de M. Lasource ne tardèrent pas à lui procurer une brillante réputation ; les sermons qu'il prêchait furent toujours très-suivis et très-goûtés. Aussi un grand nombre d'habitans des montagnes voisines , et même de Castres , se rendaient à Anglès pour les entendre. La révolution ayant éclaté , il l'accueillit avec enthousiasme , et comme entraîné par une fatalité irrésistible. Son dévouement parut si pur , si désintéressé , que les partisans des nouvelles réformes jettèrent sur lui les yeux , lorsque notre département fut appelé , en 1791 , à nommer des Représentans pour aller siéger à la première Assemblée législative.

Sa vie politique peut être divisée en deux parties. La première nous montre en lui un homme ardent , poussant jusqu'à l'excès les

opinions des révolutionnaires , partageant leurs fureurs , demandant du sang à la Tribune , et contribuant à faire couler celui de son Roi sur l'échafaud. . . . . Dans la seconde , il nous apparaît plus calme , plus modéré ; nous le voyons luttant avec énergie contre les passions qu'il a lui-même déchainées , devenir par cela seul suspect à ses anciens complices , et payer de sa tête ses erreurs passées et son repentir présent. Nous allons le suivre dans les diverses périodes qu'il a parcourues.

Les premières séances de l'Assemblée législative virent M. Lasource prendre une part très-importante aux discussions qui s'élevèrent relativement au maintien de la Constitution que l'Assemblée constituante avait donnée à la France , et à laquelle il paraissait fort peu attaché. Mais ce ne fut que dans la séance du 22 novembre 1791 que ses principes , ses opinions et ses talens le firent connaître d'une manière plus spéciale. Il y prononça un discours virulent contre les émigrés , et parla de leurs manœuvres et des dangers de la patrie , avec des expressions qui ne laissaient aucun doute sur les sentimens dont il était animé. Plus tard il vota pour la suspension de l'en-

voi des troupes à St.-Domingue , et qualifia d'assassins et d'ennemis de la révolution , l'Assemblée générale , M. Blanchelande , gouverneur de cette île et les troupes elles-mêmes. Il proposa une loi pour qu'aucun Ministre ne pût sortir de Paris , sans avoir rendu ses comptes , appuya avec vigueur les adresses qui furent discutées contre les prêtres , et fit décréter que le procès-verbal de la séance où les nouveaux Officiers de la Garde nationale de Paris avaient été présentés , serait envoyé aux quatre-vingt-trois départemens.

L'année suivante , après avoir pris la défense de Jourdan , et de ses complices , après avoir parlé contre l'ex-Ministre Narbonne et l'Ambassadeur Noailles , il commença l'exécution du projet qu'il avait formé avec une partie de ses collègues , tendant à détruire , pièce à pièce , la Constitution , parce que , selon eux , elle avait laissé trop de puissance au Roi.

Le 3 février , Condorcet avait proposé de retirer des attributions du pouvoir exécutif , la nomination et la destitution des Administrateurs et Agens du trésor public. La discussion s'étant ouverte , à ce sujet , le 16 avril suivant , Lasource y fit briller son éloquence.



Le discours qu'il prononça est divisé en quatre parties. *Cette proposition est-elle dans l'esprit de la Constitution, est-elle dans les principes de la justice, est-elle essentiellement liée aux grands intérêts de la Nation ; est-elle enfin d'une nécessité si impérieuse qu'on ne puisse la rejeter sans compromettre le salut public ?* Tel est le plan que l'Orateur développa avec une adresse perfide et entraînante. On y voit qu'alors on invoquait *l'esprit de la Constitution*, quand on voulait en saper les fondemens, comme de nos jours on a parlé de *l'esprit de la Charte*, en cherchant à la détruire.

Pour prouver que sa proposition n'est pas contraire à l'acte constitutionnel, Lasource base ses raisonnemens sur les *droits de l'homme* ; pour démontrer qu'elle n'est point opposée à la justice, il en appelle aux passions populaires. « A qui appartient le trésor public ? Est-ce au Roi qui reçoit ou au peuple qui paie ? Est-ce à l'intrigant qui brigue une place, à l'oisif qui baille dans une antichambre et à toutes les sangsues qui se rassemblent à la Cour, ou est-ce à l'ouvrier qui fabrique, au cultivateur qui

» laboure , et à tous les citoyens qui font à  
» leur patrie le sacrifice d'une partie de ce  
» qu'ils ont ?..... Refuserez-vous au  
» peuple le droit sacré de nommer et de des-  
» tituer seul , ceux qui administrent son bien ?  
» Pouvez-vous faire passer en d'autres mains  
» que celles qu'il aura désignées le fruit de  
» ses veilles , de ses sueurs , de ses privations  
» et de ses larmes ? — C'est à moi , vous dira  
» la Nation , et il ne m'est pas permis de le  
» confier à qui bon me semble ! Vous en  
» abandonnez la garde à des agens que je n'ai  
» point nommés , que vous ne nommez pas  
» vous-même ! Vous que j'ai choisis pour mes  
» Représentans , vous que je n'ai investis de  
» la plénitude de ma puissance , qu'afin que  
» vous conservassiez la plénitude de mes droits ,  
» vous me dépouillez , au mépris de tous les  
» principes de la justice , du droit qui m'est  
» le plus précieux , celui d'administrer mon  
» bien ! — Qui saurait faire une réponse à un  
» semblable reproche ? Pour moi , je resterais  
» muet..... »

A l'appui du principe qu'il défend , et pour  
convaincre l'Assemblée qu'il est *essentiellement*  
*lié aux grands intérêts de la Nation* , La-

source met en avant que le pouvoir royal tend toujours à s'agrandir, beaucoup plus que celui du peuple, et il cite Montesquieu et Rousseau. Pour détruire les craintes de ceux qui craignent la puissance populaire, il s'écrie :  
*« Personne n'est assez mauvais politique ,  
 » pour désirer un Gouvernement républicain  
 » QUI N'EST POSSIBLE QU'EN IDÉE. »*

Les événemens ont prouvé si ces paroles étaient sincères, si l'Orateur qui les prononçait était fortement convaincu, et si toutes ses pensées, toutes ses actions ne tendaient pas à imposer à la France, ce *Gouvernement* QUI N'EST POSSIBLE QU'EN IDÉE (1).

---

(1) Cette opinion, que Lasource émettait pour masquer ses vœux et ses projets, je la partage entièrement, parce que nous en avons assez chèrement acquis la conviction par une triste expérience. Je ne crois point qu'une république soit possible. M. de Labouisse-Rochefort a manifesté le même sentiment dans son dernier ouvrage, que j'ai lu avec plaisir sans y adopter pourtant une foule de réflexions que je trouve trop excessives et trop tranchantes. Voici comment il exprime celle-ci : « Je ne connais que deux *Gouvernemens* : la Royauté » et le Despotisme ; la puissance paternelle d'un Souverain ou » l'arbitraire d'un pouvoir absolu, ainsi qu'il est établi à » Constantinople. Ceux qui ont admis une troisième manière » de gouverner, se sont complètement mépris. Les *Répu-* » bliques n'ont pas de gouvernement véritable ; une Répu-

Une preuve restait encore à faire ; il s'agissait de démontrer que le rejet de sa proposition entraînait *la perte de l'État*. On lui opposait la surveillance que l'Assemblée Nationale avait le droit d'exercer contre tous les Administrateurs. Il ne pouvait qu'alléguer que cette surveillance était illusoire ; il le fit avec beaucoup d'habileté, et termina ainsi son discours : « Ouvrez le livre des destinées ; » la page à lire n'est peut-être pas bien loin.... » Prenez garde de perdre l'État que vous » pouvez sauver ; prenez garde de semer des » malédictions sur votre mémoire ; prenez » garde que vos neveux , plongés dans la misère » par la déprédation , et ramenés à l'esclavage » par la misère , ne vous attribuent tous leurs » malheurs , et ne disent en vous détestant : » nos pères pouvaient éviter nos maux , mais » ce furent eux qui nous perdirent !..... »

Cet empiètement sur la puissance royale n'était qu'un acheminement à des usurpations plus grandes encore. Le 17 avril, Lasource osa proposer d'enlever au Roi le droit de don-

---

» blique établie n'est autre chose qu'une anarchie organisée... »  
Il était impossible , selon nous , de combattre et de réfuter Montesquieu en moins de mots.

ner un Gouverneur au Prince royal, et il soutint qu'à la Nation seule appartenait cette prérogative. Quelques jours après il s'opposa à ce qu'on fit lecture de plusieurs pièces qui compromettaient Marat, dans l'affaire contre l'*Ami du Peuple*.

Cependant les orages qui s'amoncelaient de tous côtés, éveillèrent sa sollicitude et enflammèrent son patriotisme. Pour que toute la Nation les connût, il rédigea une adresse aux Français, dans laquelle les complots qui les menaçaient au-dehors et au-dedans étaient mis au grand jour; il demanda que tous les citoyens fussent exercés au maniement des armes; il fit décréter d'accusation le Juge de paix Larièvre; il présenta une loi contre les provocateurs à la révolte; il proposa des mesures pour le complément de la police de Paris; il vota pour une fédération générale, motivée sur les dangers de la patrie, et il obtint un décret qui portait les armées à vingt mille hommes de plus.

Peu de temps après, la section de la Croix-rouge ayant accusé la conduite du malheureux Louis XVI, il applaudit aux sentimens qu'elle avait exprimés, et fit former une Commission

chargée de les prendre en considération. L'effervescence populaire fut portée à son comble ; les sections étaient sous les armes et le 20 juin approchait. Lasource annonça à l'Assemblée que des pétitionnaires du faubourg St.-Antoine voulaient présenter une pétition au Roi ; il vit cette journée déplorable, dans laquelle la Majesté Royale se trouva exposée sans nulle défense aux insultes d'une populace effrénée ; et cependant, au lieu de provoquer la punition des coupables, son éloquence ne servit qu'à faire décréter que les Ministres n'avaient pas rempli l'intention de l'Assemblée, dans les rapports qu'ils lui avaient faits, et qu'il taxa de fausseté.

Il fit plus. Le Conseil général de la Seine, indigné de ces attentats, ayant prononcé la suspension du Maire de la commune de Paris, ainsi que celle du Procureur général du département, et l'Assemblée législative ayant été appelée à statuer sur cette mesure, il chercha à prouver qu'elle n'en avait pas le droit, et vota plus tard pour que ces deux Administrateurs fussent rendus à leurs fonctions.

Dans les séances suivantes, il parla successivement, lors des discussions qui s'élevèrent

sur l'âge le plus convenable pour le mariage et sur celui auquel on pourrait se marier sans le consentement de ses parens ; il se déchaîna contre le Général Lafayette, qui avait osé se présenter devant l'Assemblée Nationale, pour se justifier des accusations dont il était l'objet, et vota pour que la Commission extraordinaire des 12 examinât la conduite de ce Général. Enfin, Muraire et Lacué, rapporteurs de la Commission, ayant déclaré que Lafayette n'avait commis qu'un simple délit militaire, Lasource s'élança à la Tribune : « Je viens, » dit-il, briser une idole que j'ai long-temps » encensée ; mais je me console en pensant que » la publicité de mon opinion excusera ma » longue erreur. » Ce début annonçait un discours véhément. En effet, il fut tout entier un acte d'accusation que M. Dumolard s'attacha immédiatement à réfuter, et contre lequel l'Assemblée se prononça le 8 août, à la majorité de quatre cent six voix, contre deux cent vingt-quatre.

Lasource obtint plus de succès dans les débats qui suivirent cette discussion ; il prêta son appui au projet d'armement des citoyens avec des piques, fit éloigner à vingt lieues des

armées les Officiers suspects, et décréter l'arrestation provisoire de l'ex-Ministre Montmorin, contre lequel il obtint bientôt après un acte d'accusation.

Empressons-nous de publier un trait qui honore notre compatriote. Malgré son exaltation révolutionnaire, il s'indigna contre la proposition de déporter à la Guyane, les prêtres non assermentés, et il parla, sur ce sujet, avec une force et une éloquence remarquables.

Nous venons de suivre M. Lasource dans les discussions orageuses, qui signalèrent le passage de l'Assemblée législative. Réélu par son département pour faire partie de la Convention Nationale, il assista, le 20 septembre 1792, à la première séance qui eut lieu dans une des salles du palais des Tuileries, et il y fut nommé Secrétaire, honneur qu'il partagea avec Vergniaud. On sait qu'après avoir proclamé la Souveraineté du peuple, le premier acte de cette Assemblée, sur la proposition de l'infâme Collot d'Herbois, fut d'abolir la royauté. Une difficulté s'étant élevée pour savoir s'il fallait dater de l'an 4 ou de l'an 1<sup>er</sup>, M. Lasource s'écria : « Il serait ridicule » de dater encore l'an 4 de la liberté ; car



» sous la Constitution , le peuple n'avait  
» point de liberté véritable. Hé quoi , Cito-  
» yens , lorsque les patriotes étaient exclus  
» des fonctions publiques , lorsqu'ils étaient  
» chassés des armées par des intrigans , lors-  
» qu'ils étaient persécutés , opprimés sous  
» toutes les formes , par des autorités tyran-  
» niques , les Français étaient libres ! Non ,  
» Citoyens , non ! Nous ne sommes libres que  
» depuis que nous n'avons plus de Rois ! »

Cette courte harangue obtint des applau-  
dissemens unanimes , et une ère nouvelle fut  
proclamée pour la France.

Deux partis ne tardèrent pas à se prononcer  
dans le sein de la Convention , et le premier  
engagement eut lieu dans la séance du 25 sep-  
tembre. Lasource s'était joint à ces Députés ,  
connus sous le nom de *Girondins* , et que  
M. de Lally a si bien jugés , en disant que  
*leur existence et leur mort furent également*  
*funestes à la patrie*. Il donna le signal de  
l'attaque , en dénonçant un projet qui tendait  
à établir une Dictature ou un Triumvirat ;  
il signala , mais d'une manière indirecte , les  
Membres de la Convention qui aspiraient au  
pouvoir suprême , et qui , pour y parvenir ,

avaient juré la perte d'un grand nombre de leurs Collègues; il les accusa enfin d'encourager et de protéger les assassins et les désorganiseurs. Rebecqui osa démasquer ceux que Lasource n'avait fait qu'indiquer, et le nom de Robespierre sortit de sa bouche !.... Dès lors la perte des *Girondins* fut jurée. On travailla à les dénigrer dans l'esprit du peuple, et pour y parvenir, on imputa à Lasource, à Vergniaud et à plusieurs autres de leurs Collègues, d'avoir formé le complot de livrer la France au Duc de Brunswick.....

En attendant le jour de la vengeance, les deux partis travaillèrent de concert à se consolider par des lois désorganisatrices et des mesures violentes. Lasource y contribua de tous ses moyens; il chercha à porter le désordre dans toutes les Nations, en votant pour que la France, loin de faire des conquêtes, proclamât les peuples affranchis du joug des tyrans, et libres de se donner telle forme de Gouvernement qui leur conviendrait. Il mit la spoliation à l'ordre du jour, en proposant que, lorsque nos armées entreraient sur un territoire ennemi, elles s'emparassent de tout ce qui appartenait aux Princes, aux Seigneurs et aux Nobles.

Lasource était absent de Paris , lors du procès de Louis XVI : il avait été nommé Commissaire auprès de l'armée du Var , et il se trouvait à son poste. Pour si peu que son cœur eût répugné au grand assassinat qu'on méditait , il aurait trouvé le moyen de ne pas s'en rendre complice ; mais il ne voulut pas que ses Collègues doutassent un seul instant de sa haine contre la royauté. Le 1<sup>er</sup> janvier 1793, il écrivit à la Convention qu'il voterait la mort du Roi , et le 16 du même mois, étant de retour dans la Capitale, il la vota sans appel et sans sursis.

Lasource ne tarda pas à s'apercevoir que ses Collègues et lui n'avaient travaillé que pour quelques scélérats qui couvraient la France d'échafauds et de ruines. Il revint à des sentimens plus modérés , et ses plus louables intentions ne servirent qu'à l'entraîner à sa perte. Il chercha vainement à faire excepter des peines contre l'émigration, les enfans sortis du Royaume avant l'âge de 18 ans ; il demanda l'arrestation de Fournier dit *l'Américain*, comme ayant présidé aux massacres de septembre , proposa l'arrestation de Sylleri et d'Orléans , et parla avec force contre Marat ,

qui fut décrété d'accusation , quoique Robespierre et Danton eussent pris sa défense.

Marat jouissait d'une popularité effrayante ; aussi toutes les sections de Paris le prirent-elles sous leur protection. Danton et Robespierre s'unirent à lui , afin de profiter de ce mouvement pour se débarrasser de leurs ennemis. Le 15 avril , Rousselin , Orateur des sections , se présente à la Convention , et demande que vingt-deux Membres , au nombre desquels se trouve Lasource , soient exclus de l'Assemblée comme étant des *hommes d'État*.

La discussion s'engage et le lendemain Lasource paraît à la Tribune : « Sommes - nous des » hommes d'État, dit-il , nous qu'on a dénoncés ? » Huit d'entre-nous n'ont-ils pas voté la mort » du tyran ? Ne l'ai-je pas votée moi-même à » deux cent cinquante lieues d'ici ? Ne suis-je » pas venu ratifier mon vote à cette Tribune ? » Les lâches qui me dénoncent en eussent-ils » fait autant si , chargés d'une mission par la » Convention Nationale , ils avaient pu rester » cachés au fond d'un département et s'em- » pêcher de prononcer ? . . . . . »

« J'ignore ce qui fait mouvoir les pétition- » naires ; mais peut-être n'y est-il pas étranger

» le scélérat ambitieux qui , craignant des  
» hommes dont l'énergie est connue , voue  
» leur tête à la vengeance et forme despoti-  
» quement de leurs noms une liste de pros-  
» cription ! Par qui est provoquée cette  
» pétition ? Ici , j'avoue , Citoyens , que mon  
» âme est partagée entre la douleur et la  
» confusion ; ce sont nos propres Collègues  
» qui l'ont provoquée , et Robespierre a été l'un  
» des rédacteurs nommés par les Jacobins ! . . »

Une longue agitation suivit ce discours. Deux jours après , l'Orateur qui avait eu le courage de le prononcer , fut nommé Président , et le 20 avril la Convention improuva par un décret , *comme calomnieuse* , la pétition des trente-cinq sections de Paris.

Lasource adressa alors à la Société populaire de Castres , une lettre énergique dans laquelle on remarquait les passages suivans :  
« Que ceux qui veulent régner m'assassinent  
» vite ; ils ont raison , puisqu'ils ne peuvent  
» régner tranquilles que quand je ne serai  
» plus. Que ma tête leur soit livrée , puisqu'il  
» la leur faut , j'y consens ; mais que ma  
» mémoire reste pure. Je leur pardonnerai  
» le crime de ma mort ; mais je ne leur par-

» donnerai point celui d'avoir voulu me ravir  
» l'honneur avant de m'arracher la vie ; car  
» après la liberté de mon pays, le seul bien  
» que j'ambitionne et auquel je ne renoncerais  
» jamais, c'est l'estime de mes concitoyens et  
» de la postérité. »

Une séance plus bruyante et plus orageuse que toutes celles dont nous avons rendu compte devait marquer la présidence de Lasource. Marat ayant été acquitté par le Tribunal révolutionnaire, est conduit en triomphe à la porte de la Convention ; un Sapeur entre : il annonce que le cortège désire défilcr devant l'Assemblée. Lasource répond sans s'émouvoir que cette demande sera *examinée*. La faveur est accordée et Marat paraît, une couronne de feuilles de chêne sur la tête, entouré et suivi d'une populace menaçante. Il est porté à la Tribune où il prononce quelques paroles qui sont étouffées par les applaudissemens ; il attendait une réponse ; mais Lasource échappa à cette obligation, en faisant observer que le Président ne devait répondre qu'aux pétitionnaires, et que Marat n'était là qu'en qualité de Représentant du peuple.

Après cette scène honorable pour Lasource,

il chercha à calmer les esprits. Il demanda qu'au lieu de se livrer à des attaques réciproques, on s'occupât des bases de la Constitution, et il proposa, pour réprimer ce scandale, que celui qui proférerait une injure contre un de ses Collègues, serait puni de mort et exécuté séance tenante.

Le triomphe des *Girondins* fut de peu de durée. Le décret qui déclarait calomnieuse la pétition des sections de Paris, était pour elles un outrage dont elles voulaient tirer vengeance. Le tocsin sonne, elles prennent les armes, le canon se fait entendre, et la révolution du 31 mai est opérée. Le 2 juin Lasource et ses Collègues furent décrétés d'arrestation dans leur domicile, mais il prit la fuite. Thuriot prétendit qu'il avait abandonné son poste pour aller conspirer à Évreux, et Couthon l'accusa d'avoir ourdi des intrigues dans le département du Tarn, pour empêcher l'acceptation de la Constitution. Enfin, après avoir été arrêté, il fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire; il y parut avec une noble assurance, le 3 octobre 1793, et entendit son arrêt de mort sans murmurer contre ses Juges. Il leur adressa seulement

ces paroles d'un ancien : « *Je meurs, dans*  
» *le moment où le peuple a perdu sa raison,*  
» *et vous, vous mourrez le jour où il la*  
» *recouvrera.* »

Le 9 thermidor vint justifier cette prédiction, et l'on ne tarda pas à réhabiliter la mémoire de Lasource. Sur la proposition de Thibaudeau, la Convention décréta, le 14 prairial an III, une fête annuelle en l'honneur des martyrs de la liberté, pour être célébrée le jour qu'il avait péri sur l'échafaud, et dans l'an V une pension fut accordée à sa mère.







## Castic de S.<sup>t</sup>-Jal

(François de),

35<sup>ME</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.



**A**PRÈS la mort d'Honoré de Quiqueran de Beaujeu, le siège épiscopal de notre Cité étant devenu vacant, M. de Lastic vint s'y asseoir en 1736. Il l'occupa pendant l'espace de seize ans et n'y a laissé d'autre souvenir que celui de ses vertus. Nous savons qu'il était très-charitable envers les pauvres, auxquels il distribuait la plus grande partie de ses revenus, et qu'il montra beaucoup de zèle pour la religion. Ce Prélat respectable mourut le 25 mai 1752, sur les trois ou quatre heures du matin, dans son palais épiscopal : il fut enterré dans le Sanctuaire de son église cathédrale, et M. de Barral lui succéda. (Voyez ce dernier article.)



## Lautrec. (Armoise de)

---

QUOIQUE cette noble Demoiselle ait passé toute sa vie dans le cloître, son nom a été conservé dans nos annales, à cause de ses vertus et de sa haute naissance. Elle naquit vers le commencement du 13<sup>me</sup> siècle, entra, en qualité de religieuse, dans un Couvent célèbre qui existait alors à Saix, et devint l'amie intime d'Isabeau de Paris, sœur de Saint-Louis. Lorsque Armoise mourut, cette Princesse lui fit élever un superbe tombeau dans l'Église de St.-François, à Castres, sur lequel on lisait l'épithaphe suivante, recueillie par Borel :

« Armoise de Lautrec recluse  
De Saix dans cy caveau ot cluse  
Veuillant le Paradis aquerre

A tots bobans fot aspre guerre ,  
 Isabel de Paris , clamée  
 Sui qui plore ma bien amée ,  
 Li monument envolter fis  
 O de par Diex à tos vos dis  
 Que disiez ly de profundis.  
 L'an mil deux cent quarante et dix  
 Armoise absconsa faits et dits ,  
 Diex veuil enberguer li delits  
 Et partier li Paradis. »

Et plus bas on voyait ces mots en latin :  
 « *Isabella Illustrissima soror Ludovici Fran-*  
 » *corum Regis suis impensis hoc fecit monu-*  
 » *mentum , in pignus amoris erga Armoisem*  
 » *de Lautrec , anno Domini 1252.*

« Par cette épitaphe , dit Borel , on peut  
 » apprendre comme les fils et filles des Roys ,  
 » au lieu qu'on les appelle à présent , Isa-  
 » beau de France , etc. , s'appeloient Isabeau  
 » de Paris , Jean de Paris , etc. »

On y découvre aussi l'erreur de ceux qui  
 croient que Saisse , fondateur de la Chartreuse  
 de Saix , a donné le nom au lieu de Saix ;  
 ce qui est de toute impossibilité , puisque cet

homme de bien ne vivait qu'en 1551, un siècle après Armoise de Lautrec, dont l'épistaphe parle du Couvent de Saix (1).



---

(1) Voyez Borel, *Ant. de Castres*, liv. 2, p. 10, et l'art. Saix Raymond.

---

## Lautrec. (P<sup>re</sup>-Joseph de)

---

CETTE famille est une des plus anciennes du royaume, puisqu'elle descend de la célèbre Maison des Raymond, Comte de Toulouse, dont plusieurs s'allièrent au sang Royal, entr'autres Raymond V et Raymond VI, qui épousèrent, le premier en 1154, Constance de France, sœur de Louis-le-Jeune, et le deuxième en 1196, Jeanne d'Angleterre, fille d'Henri II, et sœur du fameux Richard-Cœur-de-Lion. La ville de Lautrec fut érigée en Comté en faveur de Baudoin, fils de Raymond V, vers la fin du 12<sup>me</sup> siècle, et c'est lui qui a été la souche de cette longue suite de Seigneurs qui se sont rendus célèbres dans l'histoire et dans nos annales.

Pierre-Joseph de Lautrec, Comte de Tou-

louse, Seigneur de St.-Germier, naquit dans le château de ce nom, à une petite distance de notre ville, le 20 novembre 1754. Il était fils de Marc-Antoine-Louis, Comte de Lautrec, Colonel du Régiment de Carabiniers, et de Marie-Élisabeth de Clermont-Lodève, qui mourut à Castres le 10 juillet 1773, dans la 87<sup>me</sup> année de son âge. Il entra de bonne heure dans la carrière des armes, y obtint le grade de Maréchal-de-Camp et s'y fit remarquer par son courage, autant que par son amour pour la discipline. Il jouissait à la Cour d'une grande faveur, ce qui lui fournit les moyens de rendre des services importans à plusieurs habitans de la province qui eurent recours à sa protection; car il aimait beaucoup son pays, et son principal plaisir était de pouvoir se rendre utile à ses compatriotes. Il venait passer ses semestres dans son château de Saint-Germier, où les personnes les plus marquantes du Languedoc allaient lui faire leur Cour. Elles n'avaient qu'à se louer de ses manières affables, car il ne s'y montrait fier et sévère qu'envers les braconniers qui se permettaient de venir chasser sur ses terres. Le moindre coup de fusil qu'il entendait, lorsqu'il savait

que ses gens et sa meute n'étaient point dans la campagne, suffisait pour le mettre en courroux. On cite à ce sujet un grand nombre d'anecdotes qui, quoique assez piquantes, ne nous paraissent pas dignes d'être rapportées.

La noblesse de la Sénéchaussée de Castres le nomma, en 1789, pour la représenter aux États-généraux; elle ne pouvait faire un meilleur choix. Il en défendit les intérêts et les prérogatives avec persévérance, ce qui lui attira des ennemis dans le parti contraire. Aussi n'attendaient-ils qu'une occasion pour le perdre : il s'en présenta une qui leur parut favorable. M. de Lautrec, ayant fait un voyage à Toulouse, dans le mois de mai 1790, y fréquenta plusieurs personnages qui n'étaient point partisans des nouvelles réformes. La Municipalité l'accusa de tramer une contre-révolution et le fit arrêter le 17 juin; mais il trouva des défenseurs à l'Assemblée nationale qui l'arrachèrent à la mort dont il était menacé. Le Comte d'Ambly parla pour lui avec cette éloquence de sentiment, à laquelle on ne peut résister. Chose étrange! Robespierre lui-même se déclara en sa faveur, on ne sait trop pourquoi, et il fut acquitté.

Après avoir été si bien servi au moment du péril , pouvait-il ne pas chercher à secourir ceux de ses Collègues qui seraient menacés. On le vit , le 6 novembre 1790 , faire tous ses efforts pour justifier des Députés Corses , attaqués par Mirabeau , et , malgré l'éloquence de son adversaire , son dévouement ne leur fut pas inutile. Animé par ce premier succès , il prit la défense du Maréchal de Castries , et demanda qu'il fût traité comme le Maréchal de Broglie ; mais tous ses efforts pour faire passer sa motion furent infructueux.

Après la session , M. de Lautrec se retira en Espagne , où il devint naturellement le chef de tous les émigrés qui s'y étaient réfugiés , et il y forma le projet de faire soulever les Provinces méridionales de la France , ce qui est prouvé par une correspondance interceptée en 1792 , entre lui et un ancien Garde-du-Corps. Ce plan n'ayant pu être mis à exécution , il sortit d'Espagne et passa en Russie. Il y fut très-bien accueilli par l'Impératrice Cathérine , qui lui accorda dans ses armées le grade qu'il avait dans celles de France , et lui donna des terres considérables dans les environs de Mittau , en Courlande.



Nous devons relever ici une erreur très-grave qu'on trouve dans la *Biographie Toulousaine*. Nous y avons lu avec étonnement : « En 1795, » M. de Lautrec se retira à Hambourg et s'y » SUICIDA, sans qu'on ait pu connaître le motif » de ce désespoir. »

L'auteur de cet article se trompe doublement. Qu'il ait fait un anachronisme en parlant de la mort de M. de Lautrec, le mal n'est pas bien grand ; mais qu'il lui attribue une fin violente et désespérée, et qu'il afflige ainsi une famille déjà inconsolable, ceci est d'une tout autre importance, et avant d'avancer un fait pareil, il aurait dû se convaincre si c'était une certitude ou un bruit vague et sans fondement. M. de Lautrec ne s'est pas suicidé ; il a succombé à la suite d'une maladie courte et naturelle : j'en ai vu la preuve dans des titres incontestables, surtout dans son extrait mortuaire qui a été mis sous mes yeux. Il n'est pas mort à Hambourg, mais à Berlin, et enfin, ce n'est pas en 1795 qu'il a cessé de vivre, mais le 9 novembre 1794.

MM. l'Abbé de Lautrec et le Comte Alexandre ses fils, qui l'avaient suivi dans son émigration, héritèrent des biens qu'il laissa à

son décès. Depuis cette époque, ils habitent sur les terres qu'ils possèdent dans les environs de Mittau, et dont leur père était redevable à la munificence de Cathérine. Pendant les guerres de l'Empire, ils se faisaient un plaisir de donner l'hospitalité aux Français qui allaient les visiter; et plusieurs de leurs compatriotes n'ont qu'à se louer de l'accueil plein de franchise et d'affabilité qu'ils y ont reçu.



---

## Ligonier. (Jean de)

---

L'ÉDIT que le Duc de Bourbon lança contre les calvinistes, le 24 mai 1724, après la régence du Duc d'Orléans, et par lequel il signala son entrée au ministère, eut dans nos contrées une influence funeste (1). L'Angleterre, toujours prête à profiter des fautes de la France, s'empressa d'offrir un asile à tous

---

« (1) Cet édit fut plus cruel encore que la révocation de  
» l'Édit de Nantes. On y défendait jusqu'à l'exercice le plus  
» secret de la religion réformée. On arrachait les enfans aux  
» pères pour les faire élever dans la religion catholique. La  
» peine de mort était prononcée contre les Pasteurs rebelles.  
» On flétrissait la mémoire de ceux qui mouraient sans avoir  
» reçu les Sacremens ; on renouvelait enfin tous les genres  
» d'oppression que les Ministres de Louis XIV avaient conçus ,  
» et que l'horreur publique commençait à faire tomber en  
» désuétude. »

(Lacretelle, *Hist. de France pendant le 18<sup>me</sup> siècle*,  
liv. 5, p. 5.)

ceux qui , se montrant plus attachés à leur culte qu'à leur patrie , quittèrent les lieux qui les avaient vus naître pour se soustraire aux persécutions dont ils étaient menacés.

Une partie de la famille Ligonier se soumit aux ordres de la Cour , et embrassa la religion catholique , tandis que plusieurs de ses membres persistèrent dans leur croyance. Jean Ligonier se réfugia dans la Grande-Bretagne , malgré les vives instances de ses parens qui voulaient le retenir à Castres. Il y prit du service dans les armées Anglaises , et sa valeur ainsi que son mérite lui procurèrent bientôt une fortune brillante et des emplois honorables ; il y devint Feld-maréchal et Pair d'Irlande ; mais pour son malheur , il n'obtint de la célébrité qu'en combattant contre sa patrie , et la gloire qu'on acquiert à ce prix laisse toujours des remords dans les cœurs qui n'ont pas perdu toute sensibilité.

Lorsqu'en 1744 , après la mort de l'Empereur Charles VI , la guerre se fut allumée entre les grandes puissances européennes pour se disputer sa succession , et que les troupes françaises eurent fait la conquête d'une partie de la Flandre , Louis XV demandait la paix.

sans pouvoir l'obtenir : une nouvelle bataille se donna près de Lawfelt. Notre armée s'était emparée de cette place et se croyait déjà assurée de la victoire , lorsque le général Ligonier , à la tête des escadrons Anglais , descendit des hauteurs voisines avec une impétuosité qui fit tout plier sur son passage. Les escadrons Français , qui lui furent opposés , commençaient à battre en retraite , après avoir été rompus , et la victoire allait rester à leurs ennemis , si le Maréchal de Saxe ne fût survenu à propos. Il rallia les fuyards , se mit à leur tête , et soutenu par le Comte d'Estrée qui arriva avec un renfort , il chargea les Anglais et parvint à envelopper le corps de Ligonier. Ce brave Général se défendit long-temps avec une opiniâtreté remarquable ; mais , voyant que tout espoir de salut lui était enlevé , il mit bas les armes avec les cavaliers qu'il commandait , et se rendit prisonnier à un soldat Français qui s'acharnait à le poursuivre (1).

---

(1) Le soldat qui força Ligonier à se rendre , prit , plus tard , le nom de ce général et devint général lui-même. Il combattit dans la révolution contre les Vendéens , à un âge très-avancé.

Le Général Ligonier fut amené devant Louis XV, qui le traita avec la plus grande distinction. « Ne vaudrait-il pas mieux, lui » dit-il, songer sérieusement à la paix, que » de faire périr tant de braves gens? » — Ces belles paroles que l'histoire a recueillies font honneur à Louis XV; mais la modération qu'il montra après la victoire ne lui en fait pas moins. Tandis qu'en Angleterre des Officiers Écossais, qui étaient au service de France, avaient péri sur l'échafaud dans l'infortune du Prince Charles Édouard, non seulement il traita avec douceur et bienveillance le Général Ligonier, qui était né son sujet, qu'on avait pris les armes à la main en combattant contre des Français, mais encore il le fit asseoir à sa table et ne lui adressa jamais le moindre reproche.

Après que la paix eut été signée, Ligonier revint en Angleterre et il y mourut en 1760. Les historiens de cette nation qui parlent de lui, le traitent de *Sir*, ce qui semblerait prouver qu'il s'y était fait naturaliser. Plusieurs de ses ancêtres avaient été Secrétaires du Roi et Contrôleurs en la Chancellerie de Montpellier. Ils comptaient parmi eux des

Seigneurs de Montcuquet , de Pratviel , de Puecheville , etc. , etc. , et il en est fait mention dans le grand ouvrage de M. de Besons , intitulé : *Jugemens sur la noblesse de Languedoc* (1).



---

(1) Les Armoiries de cette famille étaient , d'or à l'ours de sable , armé , lampassé et allumé de guenles.

---

## Lorraine (Charles 3 de),

32<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

LA maison de Lorraine, qui était jadis si puissante, fournit à la ville de Castres un Évêque du plus haut mérite, nommé Charles, qui n'occupa le siège que cinq ou six mois. Sa sœur Louise, épouse du Roi de France Henri III, lui était très-attachée et l'appela plusieurs fois à la Cour. Il fut d'abord Abbé de Moissac, et ensuite Évêque de Toul en 1580; il vint remplacer, à Castres, Claude d'Oraison, dans l'année 1589, sous le pontificat de Grégoire XIII; mais élevé bientôt à de plus hautes fonctions, il fut fait Cardinal de Vaudemont, Prélat Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit et Vicaire de la Ligue. Il mourut, à Toul, en 1588. Jean X de Fossé lui avait succédé à l'Évêché de Castres. (Voyez son article.)





## Malzac. (Silvain)

PREMIER DU NOM

---

**I**L ne faut pas confondre cet excellent Médecin avec le suivant , quoiqu'ils aient porté le même nom : on remarquera entr'eux une différence qui doit facilement les faire distinguer. Silvain Malzac naquit à Castres le 5 et fut baptisé le 7 mars 1689 ; son père Antoine Malzac , Docteur et Avocat en parlement, et sa mère Marie de Floureux , prirent un soin particulier de son éducation. Les connaissances qu'il avait acquises non seulement dans tout ce qui tient à son art , mais encore en physique , en chimie , en littérature , étaient très-variées. Dans l'année 1735 , il fit imprimer à Toulouse un volume in-12, ayant pour titre : *Réflexions critiques sur plusieurs ques-*

*tions de Physique et de Médecine* ; et cet ouvrage dédié à M. Quiquérans de Beaujeu, Evêque d'Éluse, et neveu d'Honorat de Quiquérans de Beaujeu, qui occupait alors le siège épiscopal de Castres, lui fit beaucoup d'honneur. Quoiqu'on y trouve des matières extrêmement abstraites, la lecture en est intéressante et agréable, parce qu'il est très-bien écrit et que l'auteur a eu l'art de les mettre à la portée de tout le monde. Il y prouve qu'il y a des acides dans le sang ; qu'ils ne coagulent point comme on l'avait cru jusqu'alors, mais qu'ils sont de véritables dissolvans ; que l'alun divise le sang au lieu de le coaguler ; que la pesanteur de l'air n'est pas la cause efficiente de la fermentation ; ainsi que l'avançaient plusieurs chimistes ; et toutes ces assertions, de même qu'une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, sont justifiées par des expériences. On remarque encore dans ce livre un chapitre intéressant, où M. Malzac essaie de faire connaître la cause du phénomène que présente une greffe d'abricotier entée sur un prunier, qui donne des abricots dont les noyaux ne produisent que des pruniers quand on les sème.

Les raisonnemens sur lesquels il base son opinion, sont aussi satisfaisans qu'on pouvait l'espérer, car il est des secrets que la nature a couverts d'un voile impénétrable que la faiblesse humaine ne pourra jamais soulever. Ce qui rend surtout recommandable l'ouvrage dont nous nous occupons, et qui dut lui donner beaucoup de vogue, lorsqu'il parut, ce sont les chapitres intitulés : *Moyens nouveaux pour tâcher de se garantir des terribles catastrophes de la petite Vérole.*

Une longue suite d'observations pratiques avaient convaincu M. Malzac que certaines humeurs *s'unissent avec celles avec qui elles ont plus d'analogie.* Pour tirer parti de cette découverte, il en fit l'application à une personne dont les yeux étaient attaqués depuis long-temps d'une fluxion opiniâtre ; il lui ouvrit à la nuque un cautère qui coula long-temps, sans que le malade éprouvât aucun soulagement : mais ayant imbibé le dedans du cautère de l'humeur qui découlait des yeux, les paupières furent moins enflées au bout de deux jours, et, dans l'espace d'un mois, la guérison fut complète.

En réfléchissant sur cette singularité,

M. Malzac la réduisit en système qu'il étendit à la petite vérole , et voici ses conclusions :

« Nous sommes persuadés que si l'on faisait  
» un ou deux cautères aux personnes qui ne  
» l'ont pas eue , dans le temps que la petite  
» vérole règne dans un pays , et qu'on  
» imbibât ces deux ulcères de l'humeur des  
» pustules d'une personne qui aurait la  
» petite vérole fort heureusement , il y a  
» grande apparence qu'en faisant développer  
» le levain de la petite vérole , on pourrait  
» lui faire suivre cette route artificielle , à  
» cause de la facilité qu'il aurait à s'unir  
» avec l'humeur dont on aurait imbibé le  
» dedans de ces deux ulcères ; il serait pourtant  
» nécessaire , avant que d'appliquer la pierre  
» à cautère de saigner et de purger la personne  
» qui voudrait s'y assujettir , et de la nourrir  
» avec de bons alimens. »

Si l'on songe que ce qu'on vient de lire a été écrit vers 1730 , et que la vaccine n'est généralement connue en France que depuis la révolution , on conviendra que M. Malzac n'était pas sans mérite et que son nom ne devait pas être oublié à Castres. Ce qui vient à l'appui de notre observation , c'est qu'il reçut

des lettres de félicitation des principaux Médecins de cette époque, et principalement de M. Marcot, Conseiller du Roi et Professeur en la Faculté de Médecine, dans l'Université de Montpellier, et de M. Pailloux, Docteur en Médecine de la même Faculté. Le premier, dans une lettre du 25 août 1733, s'exprime ainsi : « La république des lettres et surtout » les Médecins en particulier ont l'obligation » au docteur Malzac, d'avoir trouvé la véritable explication de plusieurs phénomènes, » et d'avoir inventé des moyens nouveaux, » fondés sur des observations de pratique » incontestables, pour se garantir des terribles » catastrophes de la petite vérole ; le public » se ressentira à l'avenir de la bonté de son » ouvrage, par les secours qu'il en retirera, » puisque M. Malzac vient de perfectionner » ce que les Arabes et les Médecins Anglais » n'ont fait qu'ébaucher. »

Cette approbation est infiniment honorable pour celui qui en est l'objet, ainsi que celle du docteur Marcot ; mais comme cette dernière est à-peu-près dans le même sens, nous nous dispensons de la rapporter.

Quoique dans l'ouvrage, dont nous avons

donné une faible idée , M. Silvain Malzac ait combattu les opinions de plusieurs Physiciens et Médecins célèbres, il le fit avec tant d'égards et de ménagement que bien loin de s'en formaliser , plusieurs d'entr'eux le remercièrent , en avouant qu'ils s'étaient trompés. Voici quelques passages d'une lettre de M. Astruc , premier Médecin du Roi de Pologne , Médecin consultant de Louis XV et Professeur en médecine au Collège royal.

« Je n'ai garde de trouver mauvais que  
» vous ne soyez pas de mon sentiment , et  
» que vous exposiez les raisons que vous  
» avez de le rejeter... J'acquiesce même à  
» plusieurs objections que vous apportez  
» contre moi , par exemple sur les fermentations froides , et sur ce que j'ai avancé  
» que le moût renfermé dans une bouteille  
» ne fermentait pas ; *je me suis trompé*  
» *sur cet article* ; et loin d'avoir honte d'en  
» convenir , j'aurais au contraire honte de le  
» dissimuler. Il n'en est pas de même de la  
» force du vin , de la facilité qu'il a de  
» vaincre l'obstacle de l'air extérieur. Je  
» crois être fondé sur ces articles ; j'approuve  
» pourtant la manière ingénieuse dont vous

» les attaquez : j'y trouve de l'ardeur et de  
» l'habileté. »

*La France littéraire* ; t. 1<sup>er</sup> (1769), annonce l'ouvrage suivant du Docteur Malzac : *Lettre à M. Fizes sur les bouillons de grenouilles* ; mais elle n'indique pas, même dans le *Catalogue des ouvrages* , la date de l'impression de cet opuscule , et le peu qu'elle en dit renferme autant d'erreurs que de mots. D'abord l'écrit dont elle parle et qui fut imprimé à Utrecht dans l'année 1746 , en une brochure de 120 pages in 8°, en très-petit caractère, porte un titre bien différent ; le voici : *Observations curieuses ou Lettre critique contre la pratique des bouillons de grenouilles*. En second lieu, elle n'est point adressée à M. Fizes : le nom de la personne à qui M. Malzac faisait part de ses observations , n'y est pas mentionné une seule fois ; cependant il est beaucoup question de M. Fizes dans cette lettre , puisqu'elle n'est qu'une critique très-fine , et très-spirituelle des consultations de ce célèbre Médecin qui , pour guérir les maladies internes , ordonnait presque toujours , sans égard au tempérament et sans distinction

d'age ou de sexe, les bouillons des culottes de trois grenouilles, le petit lait, le bain tiède, quelques eaux minérales et le lait.

M. Malzac prouve que ce régime ainsi généralisé ne peut qu'être très-souvent préjudiciable. Pour le combattre avec succès, il commence par mettre en usage toutes les ressources d'une érudition vaste et profonde, et ensuite, se servant avec adresse des armes de la plaisanterie et du ridicule, il le livre à la risée de ses lecteurs, en rendant cependant justice aux talens et aux bonnes intentions de M. Fizes.

Quoique le titre de ce petit ouvrage semble annoncer qu'il n'y est question que des bouillons de grenouilles, l'auteur a trouvé le moyen d'y aborder quelques autres points de médecine pratique, et il y parle assez longuement des vertus des eaux thermales de Balaruc, qu'il paraît estimer par-dessus toutes les autres.

En faisant imprimer son livre, il s'écarta de l'usage suivi par les écrivains, lesquels dédient ordinairement leurs ouvrages à des hommes puissans, dont ils cherchent à flatter la vanité. A qui croirait-on qu'est adressée son épître d'édicatoire de seize grandes pages? *A Messieurs les Francs-*



*Maçons.* Il fait un éloge pompeux de cette société qui, d'après lui, est le plus beau présent que les Dieux nous aient jamais fait, et il cherche à prouver qu'un véritable Franc-Maçon est un être parfait, digne de notre admiration.

« On regarde, dit-il, comme une merveille  
» qu'il se soit trouvé un Caton dans Rome. Quel  
» triomphe pour votre illustre société, de  
» former autant de Catons qu'il y a de Francs-  
» Maçons ! la Grèce se fait gloire d'avoir pro-  
» duit sept hommes sages : la société des  
» Francs-Maçons se peut vanter d'avoir pro-  
» duit un peuple d'hommes sages. En effet, si  
» l'on pouvait rassembler tous les Francs-Ma-  
» çons de tous les royaumes et de toutes les  
» républiques où ils sont dispersés, ils for-  
» meraient le royaume le plus florissant, ils  
» feraient voir qu'ils ont plus de conduite  
» et de pudeur dans leur Gouvernement que  
» Solon et que Licurgue. . . . . »

Les ouvrages que nous venons de citer ne sont pas les seuls que M. Silvain Malzac ait composés. Dans l'année 1742, il soumit, à l'approbation de ce même M. Fizes dont il a déjà été question, un manuscrit travaillé avec le plus grand soin, et qui était intitulé :

*Dissertation sur l'ancienneté du Bain , et sur les grands soulagemens qu'il apporte à tout le monde , surtout aux personnes âgées.*

M. Fizes écrivit à l'auteur pour le féliciter sur cette savante composition. La lettre qu'il lui adressa à ce sujet se termine par ces mots :

« Votre traité est rempli de beaucoup d'éru-  
» dition , de connaissance de vraie physique ,  
» et fait voir que vous êtes un vrai prati-  
» cien. Cette lecture m'a fait beaucoup de  
» plaisir , et a augmenté l'estime que j'avais  
» déjà pour vous , etc. , etc. »

M. Silvain Malzac mourut , à Castres , le 25 février 1758.





## Malzac. (Félix)

SECOND DU NOM.



CERTAINES professions, dans plusieurs familles, sont, pour ainsi dire, héréditaires. M. Silvain Malzac, dont il a été question dans l'article précédent, eut un fils qui porta les prénoms de Marc-Antoine, et s'adonna, comme lui, à la pratique de la médecine, mais sans y obtenir les mêmes succès. De son mariage avec Marie-Olive de Materre, naquit, à Castres, le 12 juillet 1758, Félix Malzac, dont la réputation surpassa la sienne, et n'égalait point celle de son grand-père. Ayant été envoyé à Montpellier pour y étudier la médecine, ses Professeurs le distinguèrent bientôt parmi leurs nombreux élèves, et en firent un cas tout particulier. Le célèbre Barthez, charmé

de ses heureuses dispositions, le choisit pour son Secrétaire, et lui prodigua tous ses soins; il lui laissa même prendre copie de plusieurs de ses ouvrages manuscrits, qui devinrent, dans la suite, un des plus beaux ornemens de la bibliothèque que se créa M. Malzac, et qui ne contribuèrent pas peu à son instruction. En vivant dans la société de ce savant Médecin, et en écoutant ses leçons publiques, le jeune Malzac acquit des connaissances précieuses qu'il perfectionna plus tard, par une étude opiniâtre et par une application soutenue : aussi devint-il un des Médecins les plus renommés du département du Tarn.

Son père n'ayant d'autre désir que de faire de lui un sujet distingué, ne négligea rien de tout ce qui pouvait lui faciliter les moyens de s'instruire. Partisan déclaré du magnétisme animal, qui était alors dans sa plus grande vogue, il aurait voulu que son fils contribuât à le propager dans nos contrées; aussi lorsque le fameux Mesmer vint à Paris pour y développer son système et l'appuyer par des expériences, il le fit partir en toute hâte pour la Capitale, afin qu'il allât étudier la science magnétique sous les yeux du

grand magnétiseur lui-même. M. Malzac assista à plusieurs de ces séances, où se réunissaient les nouveaux adeptes; il s'assit autour du baquet magique et fut témoin de toutes les sinagrees, de tout le charlatanisme que les amis de Mesmer appelaient des miracles, et dont ses antagonistes se moquaient.

Loin d'avoir été convaincu par tout ce qu'il avait vu et entendu, M. Malzac revint à Castres fortement opposé au mesmérisme. Après ce voyage, qui lui fournit l'occasion de s'entretenir avec plusieurs hommes d'un haut mérite, il commença à mettre son art en pratique, en suivant les bonnes méthodes, et les succès qu'il y obtint lui donnèrent de la célébrité. Mais l'emploi de ses journées était si bien réglé que, sans nuire en rien à ce que l'humanité souffrante réclamait de son ministère, il trouva le moyen de se livrer à des études profondes. Presque toutes les langues anciennes et vivantes lui furent si familières, et il acquit de si vastes connaissances en littérature, en histoire, en philosophie, qu'il devint ce qu'on peut appeler un véritable savant; aussi toutes les personnes qui aimaient à s'instruire se plaisaient dans sa société et la recherchaient avec empressement.

Il se lia avec Madame Balard d'une amitié d'autant plus vive, qu'elle était fondée sur une estime réciproque. Cette femme aimable, qui faisait les délices de sa famille et de ses amis, le captivait par les charmes de sa conversation ; elle lui communiquait les productions de sa Muse, et M. Malzac, dont la sincérité lui était connue, l'éclairait par ses conseils ou l'encourageait par ses éloges. Les charmes d'une intimité si douce durèrent jusqu'à la mort prématurée de M<sup>me</sup> Balard. Dans la dernière maladie dont elle fut atteinte, il lui prodigua les soins les plus empressés. Lorsqu'il vit que toutes les ressources de son art étaient inutiles pour la sauver, le désir de lui procurer quelque soulagement, rappela à son esprit les études sur le magnétisme qui avaient occupé sa jeunesse ; c'est alors qu'il commença un grand nombre d'essais et d'expériences qu'on s'est peut-être plu à exagérer, et qui lui auraient donné une légère teinte de ridicule, si un homme de son mérite en avait été susceptible.

Après qu'il eut perdu cette tendre amie, à laquelle il était extrêmement attaché, on ne tarda pas à remarquer, dans le caractère

et la manière de vivre de M. Malzac, des changemens qui étaient pour lui d'un mauvais présage. Il ne sortit plus de ses appartemens, se condamna à une retraite profonde, et une maladie de langueur, une sorte de phthisie s'étant emparée de lui, le conduisit au tombeau : il mourut célibataire, le 21 février 1823, laissant une partie de sa fortune, et sa bibliothèque composée de près de dix mille volumes, à son digne et savant ami M. Mazon.

Quoique M. Malzac fût un des hommes les plus instruits du Midi de la France, il n'a jamais publié aucun ouvrage, et l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'il était plus envieux d'acquérir de nouvelles connaissances, que de faire parade de celles qu'il possédait. Il fit cependant insérer, dans le *Mercur*e, plusieurs articles littéraires très-bien écrits, et la plupart des livres de sa bibliothèque sont chargés de notes manuscrites qui, si elles étaient réunies par une main habile, pourraient former un ouvrage critique, fort instructif.

Pour faire connaître à nos lecteurs l'importance de ces notes, nous allons transcrire

la suivante qui nous est tombée entre les mains , ainsi que plusieurs autres non moins remarquables ; elle était attachée aux OÈuvres de Bernardin de Saint-Pierre , à cet endroit des *Études de la Nature* où il prétend que , lorsque quelque plan imaginaire de perfection humaine nous séduit , nous n'avons qu'à supposer son existence pour en voir naître une foule de conséquences absurdes , et que Socrate employait souvent cette méthode.

« Ce que dit là l'auteur sera très-vrai ,  
» quand il ne s'agira que de perfections  
» physiques ou intellectuelles ; mais cette  
» idée ne peut s'appliquer aux perfections  
» morales. Il n'est que trop vrai que les  
» perfections morales nous sont départies  
» avec autant d'inégalité que les perfections  
» physiques et intellectuelles , et qu'il ne  
» dépend pas plus de notre volonté de nous  
» donner l'énergie morale d'un Socrate , d'un  
» Phocion , d'un Marc-Aurèle , que d'acquérir  
» par nos efforts le génie d'un Homère ,  
» d'un Archimède , d'un Newton. S'il avait  
» donc plu au suprême arbitre de toutes  
» choses de nous faire tous naître avec cette  
» raison saine et solide , cette force morale qui



» sait aussi bien résister aux séductions des  
» passions et des vices , que supporter avec  
» courage les maux inévitables de notre  
» fugitive existence ; en un mot, s'il nous  
» avait tous également pourvus de ces nobles  
» vertus dont il avait si richement doté les  
» Socrate, les Épictète, les Fénélon, la terre,  
» malgré les maux physiques que nous aurions  
» à combattre, serait encore un Elysée. Pour-  
» quoi ne l'a-t-il pas fait ?.... Voilà le mys-  
» tère des mystères qu'aucune espèce de  
» théodicée ne pourra expliquer. »



---

**Martigny (Charles 1<sup>er</sup> de),****25<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.**

---

**C**ÉSAR Borgia ayant quitté l'Évêché de Castres pour s'élever à de plus hautes dignités et pour devenir un sujet de scandale et d'horreur , Charles de Martigny lui succéda en 1495. Il devint ainsi notre 25<sup>me</sup> Évêque , sous les Papes Alexandre VI , Pie III et Jules II , tandis que Charles VIII et Louis XII occupèrent le trône de France. Il était Abbé de Caen , lorsqu'il parvint à l'épiscopat , et il occupa le siège l'espace de 14 ans , c'est-à-dire jusqu'en 1509 , cherchant , par ses vertus exemplaires et par l'austérité de ses mœurs , à faire oublier le souvenir du monstre qui l'avait précédé. Son mérite était si bien reconnu , que Charles VIII le choisit pour son Ambas-

sàdeur près de la Cour de Naples , et que Louis XII le maintint dans le même poste, lorsque la couronne fut passée sur sa tête. Ces fonctions importantes l'empêchant de résider dans son diocèse où sa présence était d'une nécessité absolue , il se démit de l'Évêché en faveur d'un de ses cousins, Jean de Martigny , qui vint prendre sa place en 1540. ( Voyez Jean IX. ) Plusieurs écrivains ont prétendu qu'il l'avait cédé à Pierre de Martigny ; mais c'est une erreur constatée par des actes authentiques , comme l'a très-bien fait remarquer notre savant compatriote Borel.



  
**Martigny (Pierre 3<sup>e</sup> de),****27<sup>m</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.**  


**E**NTRE Charles I<sup>er</sup> de Martigny et celui qui est le sujet de cette notice , l'Évêché de Castres fut occupé par Jean IX , auquel le premier l'avait cédé. ( Voyez Jean IX ) : Pierre de Martigny succéda donc à Jean IX et non à Charles I<sup>er</sup>. Il vint prendre possession de notre siège épiscopal en 1519 , et le conserva jusqu'à l'année 1528. De son vivant, François I<sup>er</sup> faisait fleurir en France les sciences et les arts , qui avaient été fort négligés jusqu'à lui , et la chrétienté fut successivement gouvernée par les deux Papes Leon X et Adrien VI. Un de ses frères nommé Réginald (*Reginaldus*) était Évêque de Vabre en 1519. Il assista à la fameuse Assemblée qui se tint à Paris

en 1528 (1), et mourut à Montpellier, le 27 mai 1536.

Pierre de Martigny avait été Abbé de Ferrare, avant d'être nommé Evêque de Castres; et pendant les neuf années qu'il porta ce dernier titre, il fit de fréquens voyages à Paris, parce qu'il était très-bien à la Cour, et qu'il vivait dans l'intimité de François I.<sup>er</sup> Ce Monarque avait en lui tant de confiance qu'il lui confia plusieurs missions délicates, et le chargea d'assister, en qualité de son Commissaire, aux États ordinaires de la province, assemblés à Albi, le 2 septembre 1521. On a reproché, avec justice, à ce Prélat de n'avoir pas fait une assez longue résidence dans son diocèse, ce qui était préjudiciable à la discipline ecclésiastique et à la prospérité du culte. Il avait fait bâtir, près de Lavilette, une maison de plaisance décorée avec luxe, et entourée d'un jardin magnifique, dans laquelle il allait trop souvent se délasser des fatigues de son ministère, et où François I.<sup>er</sup> venait quelquefois le visiter.

---

(1) C'est le soixante-troisième Concile de Paris, que les auteurs appellent communément Concile de Sens, et qui fut présidé par le Cardinal Autoine de Prat, Archevêque de Sens.

Cette maison de Lavilette nous rappelle une anecdote peu connue, qui prouve combien les anciens Rois de France respectaient les droits du peuple. On sait que, depuis l'affranchissement des Communes par Louis VI, les habitans des villes et des campagnes nommaient eux-mêmes leurs Échevins, leurs Maires, leurs Consuls, et que ces nominations se faisaient au scrutin. L'autorité de ces élus du peuple, le respect des droits dont on leur confiait la défense étaient tels, que lorsque Martigny s'occupait de la construction de la maison dont nous venons de parler, *afin*, disent les Chroniques de cette époque, *d'aller y prendre son principal esbat*, François I<sup>er</sup>, désirant obtenir pour son ami un filet d'eau vive *de la grosseur d'un pois tant seulement*, écrivit au *Prévôt des Marchands, Échevins, Bourgeois et Habitans* de sa bonne ville et cité, pour les prier très-affectueusement que, *en faveur et pour l'amour de lui*, ils voulussent accorder ce filet d'eau à l'Évêque de Castres. Dans une seconde lettre, pour le même objet, le Monarque dit au *Prévôt des Marchands* qu'ayant, sur la parole des Échevins, promis à *M. de Castres* sa protection, ils ne lui feront pas

le déplaisir de refuser sa requête. En effet, les Échevins permirent à *Messire Pierre de Martigny* de tirer de la fontaine et source de Lavilette, pour avoir cours en son jardin, *un filet d'eau vive, mais seulement de la grosseur d'une vesce.*

Vers les dernières années de sa vie, Pierre de Martigny désirant vivre dans le repos et ne plus quitter le séjour délicieux qu'il s'était créé, voulut cependant ne pas priver sa ville épiscopale de la présence d'un Évêque. Pour concilier ses goûts avec les besoins de son diocèse, il chercha dans sa famille une personne digne d'occuper sa place. Son cousin, Charles de Martigny, lui parut réunir toutes les qualités qu'il exigeait, et par ses protections à la Cour de France et à celle de Rome, il le fit nommer Évêque de Castres, en 1528, et lui céda tous ses droits, en se réservant une pension.

Pierre de Martigny mourut, dans sa maison de campagne de Lavilette, le 16 octobre 1560.

---



## Martigny (Charles 2 de),

28<sup>m</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

ON a vu dans l'article précédent que Pierre III de Martigny s'était démis de l'Évêché de Castres, en faveur de son cousin Charles de Martigny : ce dernier monta sur le siège en 1528, et ne l'occupa qu'environ trois ans. Cette permutation s'opéra avec l'agrément de François I<sup>er</sup> et du Pape Clément VII. Charles II justifia la confiance que son prédécesseur avait mise en lui ; il donna particulièrement tous ses soins à empêcher que les nouvelles hérésies, qui agitaient les esprits, pénétrassent dans son diocèse, et il fit à ce sujet plusieurs Mandemens pour donner des conseils paternels à son Clergé.

L'époque de sa mort ne nous est pas connue ; nous savons seulement que Jacques de Tournon lui succéda. (Voyez son article.)





## Martin. (David)

PREMIER DU NOM.



**O**N a déjà vu figurer dans cet ouvrage plusieurs Ministres protestans du premier mérite. Celui dont nous allons nous occuper, et qui a laissé les souvenirs les plus honorables à Espérausse et à Lacaune, ne le cède, sous aucun rapport, à ceux dont nous avons entretenu nos lecteurs. Il naquit, à Revel, le 7 septembre 1639, de Paul Martin, qui fut deux fois Consul de cette ville, et de Cathérine Corde. Après avoir fait sa rhétorique à Montauban, en 1655, et sa philosophie au mois d'octobre 1657, dans l'Académie de Nismes, où ses progrès et ses heureuses dispositions lui acquirent l'estime et l'amitié du célèbre Professeur David Derodon, il fut reçu

**Maître-ès-Arts et Docteur en philosophie**, le 21 juillet 1659. Son intention étant de se consacrer à la théologie, il alla l'étudier à Puy-Laurens, et y profita si bien des leçons de Verdier et d'André Martel, qu'en peu de temps l'attention générale se fixa sur lui. Les lectures auxquelles David Martin se livra en son particulier, ornèrent son esprit d'un grand nombre de connaissances qui ne s'acquièrent point au collège, et qu'il perfectionna plus tard, lorsqu'il fut rentré dans ses foyers. L'Écriture Sainte, les Commentateurs furent ses occupations favorites, et il devint très-savant dans les langues Orientales, dans l'histoire ecclésiastique, ainsi que dans les littératures sacrée et profane. Son application trop soutenue, lui occasiona une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, mais à laquelle il eut le bonheur de ne pas succomber. Il était encore en convalescence, lorsque la curiosité l'attira à Mazamet, pour y être témoin du Synode qui s'y tenait à cette époque : c'était dans l'année 1663 ; il le suivit avec beaucoup de zèle et d'exactitude, et y fut reçu Ministre dans le mois de décembre. L'église d'Espéranse était alors vacante ; on

le pria d'en accepter la vocation , et il ne put résister aux vives instances qu'on lui adressa à ce sujet. Il y rétablit la concorde et la tranquillité, que son prédécesseur n'avait pu y maintenir, et s'attira par sa conduite, une confiance et un respect dont il se montra toujours digne.

David Martin vint se choisir une compagne à Castres. Dans le mois de juin 1666, il y épousa Florence de Malecare, fille de Pierre de Malecare, Gentilhomme et Avocat en la Chambre mi partie. Quatre ans après ce mariage, l'église de Lacaune fit des démarches, afin de l'obtenir pour son Pasteur, et elle se sentit fort heureuse qu'un sujet si distingué lui fût accordé. Il s'y concilia l'estime générale, faisant le bien, prévenant les divisions et les procès, et ne la quitta qu'à la révocation de l'Édit de Nantes, le 22 octobre 1685. Il avait refusé, quelque temps avant, d'aller remplacer à l'Académie de Puy-Laurens, l'excellent Professeur en théologie, Théophile Arbussy, qui était mort en 1681. Il ne voulut pas non plus abandonner son église, pour aller prendre possession de celle de Milhau dans le Rouergue, que le Synode de la pro-

vince, qui se tenait à Mauvoisin, lui fit offrir plusieurs fois.

Le mérite et les vertus de ce respectable et savant Ministre, ne le mirent pas à l'abri des attaques de ses ennemis. Lorsque l'Édit de Nantes eut été révoqué, ils l'accusèrent d'avoir contrevenu aux ordres du Roi, et le forcèrent à comparaître devant l'Évêque de Castres. Mais ce Prélat qui détestait les persécutions, fut touché de la dignité qu'il apporta dans sa défense, et le renvoya sans le condamner; cependant quelque temps après, David Martin, se voyant en danger d'être arrêté, abandonna sa patrie et se réfugia en Hollande. Il arriva à la Haye dans le mois de novembre 1685, et s'y concilia, par la douceur de ses mœurs, l'estime et l'amitié de tous ceux qui le fréquentaient. De là il passa à Utrecht, où on lui accorda une pension, jusqu'à ce qu'il fût appelé au service ordinaire de quelque église : son mérite était trop supérieur pour qu'il ne se répandit point dans les villes voisines. Les Magistrats de Deventer firent tous leurs efforts pour l'attirer auprès d'eux. Le 16 février 1686, ils le nommèrent pour y professer la théologie et pour y être Ministre de leur

église ; mais les Membres de la régence d'Utrecht, qui appréciaient ses talens et sa piété, s'opposèrent vivement à ce qu'il leur fût enlevé , et le retinrent pour Pasteur. En vain , plusieurs Universités lui offrirent des places honorables ; il les refusa avec persévérance , leur préférant l'emploi modeste qu'il occupait , et dans lequel il pouvait contribuer à la prospérité de son culte. Il donna des leçons de philosophie et de théologie à plusieurs Seigneurs qui lui furent confiés , ce qui ne l'empêcha point d'entretenir une correspondance très-active avec des savans et des personnes de distinction. L'étude de la langue française avait pour lui beaucoup de charmes , et il lui consacra une partie de ses soins ; il en posséda si bien les règles , il s'était tellement pénétré de sa délicatesse et de son esprit , que lorsque l'Académie voulut donner une deuxième édition de son Dictionnaire , il lui adressa des observations et des remarques si judicieuses , qu'il reçut de cette Compagnie savante une lettre de remerciement très-flattuse.

David Martin avait toujours souhaité de mourir en prêchant : ses vœux furent exaucés. A l'âge de quatre-vingt-deux ans , il prononça

devant un auditoire très-nombreux un beau sermon sur la sagesse de la Providence et sur la Création. Ce sujet, qu'il avait envisagé sous toutes ses faces avec un art et une supériorité remarquables, semblait avoir rajeuni son esprit et son corps : on était étonné de la chaleur, de la vivacité de son débit ; sa voix, ses gestes, ses regards, avaient quelque chose d'inusité ; mais c'était les dernières clartés d'une lampe prête à s'éteindre. Tout à coup il se sentit épuisé : on alla le prendre sur la chaire pour le transporter chez lui ; une fièvre violente ne tarda pas à se déclarer, et deux jours après il rendit le dernier soupir, le 9 septembre 1724, à huit heures du soir.

Voici le catalogue raisonné de ses ouvrages. Nous en avons pris la plupart des détails dans le tome XXI des *Mémoires* du P. Nicéron, qui les tenait lui-même du petit-fils du fameux Ministre M. Claude.

- 1° En l'année 1680 il écrivit contre l'*Exposition de la Doctrine de l'Église gallicane*, de M. Bossuet.

Son travail passa sous les yeux des Pasteurs commis par le Synode pour l'examen des livres

de religion et en fut extrêmement approuvé ; mais divers contre-temps survenus alors en suspendirent l'impression , et il est resté inédit.

2° Vers le même temps, il entreprit un *Commentaire latin sur l'Épître aux Ephésiens*, qu'il poussa jusqu'au quatrième chapitre.

Deux grandes maladies qu'il eut à cette époque, par trop de travail et de fatigue, interrompirent cet ouvrage, qu'il laissa imparfait.

3° En Hollande il fut prié de faire des *Notes sur le Nouveau Testament*.

Il s'en occupa avec application, retoucha la version ordinaire dans ce qu'elle avait de trop vieux par rapport au langage, fit de nouvelles préfaces sur chacun des Livres Saints, et en mit une longue et très-instructive à la tête de cet ouvrage, sous le titre de *Considérations générales sur la Religion chrétienne*. Il y a solidement établi l'autorité de ces Saints Livres, et la vérité de la religion chrétienne et de ses mystères, d'abord contre les Sociniens, et ensuite contre les Juifs ; prouvant à ceux-ci, par plusieurs démonstrations, que J.-C. est le Messie. Les notes sur les textes particuliers ont répandu un grand jour sur les endroits

difficiles, et outre les matières de théologie qu'elles contiennent, elles sont mêlées de remarques de littérature qui ne contribuent pas peu à éclaircir le texte sacré. Cet ouvrage a été imprimé à Utrecht, in-4°, l'an 1696.

- 4° Deux années après, il composa l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, qui parut en deux volumes in-folio, avec quatre cent vingt-quatre belles estampes, à Amsterdam, chez Pierre Mortier, l'an 1700; elle fut réimprimée et traduite en Hollandais. On en donna une nouvelle édition, à Genève, sans figures, en 3 vol. in-12, et une troisième, à Amsterdam, in-4°, avec de petites estampes.

Martin fut ensuite chargé, par le Synode des Églises Wallones, d'éclaircir le *Vieux Testament*, au moyen de notes semblables à celles qu'il avait faites sur le *Nouveau*, et quelques libraires s'empressèrent d'en demander l'impression. Il s'y engagea, fit des remarques savantes, augmentant, en plusieurs endroits, celles du *Nouveau Testament*, et il retoucha la version de l'*Ancien* par rapport au langage. Il mit à la tête de chaque livre des préfaces particulières, et au commencement de tout l'ouvrage une préface générale remplie d'éru-



dition et de littérature sacrée. Cette *Bible* fut imprimée, en 1702, en deux vol. in-8°, à Amsterdam, chez Desbordes-Mortier et Brunel : les mêmes libraires la réimprimèrent, en 1712, in-4°, avec les passages parallèles et de petites notes en marge. Elle fut aussi imprimée, l'an 1714, in-12, à Amsterdam, chez les frères Wetstein, sans notes ni parallèles. Cette dernière édition renfermait la préface des anciennes *Bibles*, de Genève.

5° *Sermons sur divers Textes de l'Écriture Sainte*, Amsterdam, 1708, in-8°.

La réputation que Martin s'était acquise par ses prédications, fit souhaiter l'impression de ses Sermons, qu'il se détermina, pour cette raison, de donner au public.

6° *L'Excellence de la Foi et de ses Effets, en vingt Sermons, sur le chapitre onzième de l'Épître aux Hébreux, prononcés, à Utrecht, dans les années 1708 et 1709*. Amsterdam, 1710, 2 vol. in-8°.

Ces Sermons ne furent pas moins bien reçus que les premiers ; ils sont actuellement d'autant plus recherchés, qu'ils ne sont pas aisés à trouver.

- 7° *Traité de la Religion naturelle.* Amsterdam, 1713, in-8.\*

Martin y mit dans tout son jour l'existence, l'unité et les perfections de Dieu, avec beaucoup de solidité, de force et de clarté. Les Hollandais voulurent avoir cet ouvrage en leur langue, et la traduction hollandaise fut imprimée, à Utrecht, en 1720; il fut aussi traduit en Anglais et publié, à Londres, la même année.

- 8° *Le vrai Sens du Psaume CX, opposé à l'application qu'en a fait à David l'auteur de la Dissertation insérée dans les trois premiers tomes de l'Histoire de la République des Lettres.* Amsterdam, 1715, in-8.\*

Jean Masson, reçu autrefois candidat en théologie, par un Synode des Provinces-Unies, et depuis fait Ministre en Angleterre, ayant appliqué à David, dans son *Histoire critique*, etc., le psaume CIX, qui est le CX<sup>me</sup> chez les protestans, son exposition fut déferée au Synode de Bois-le-Duc, au mois de mai 1713; mais comme elle n'avait été lue que par très-peu d'assistans, cette affaire fut renvoyée au Synode qui devait se tenir à Breda, au mois de

septembre suivant. Ce Synode condamna unanimement cette exposition comme impie, et tout-à-fait contraire à la révélation et aux déclarations expresses de J.-C. et de ses Apôtres.

M. Masson n'avait pas été nommé dans le décret du Synode; mais jaloux de la gloire d'avoir inventé une exposition si nouvelle et si hardie, il en entreprit la défense par un écrit où le Synode de Breda n'était pas épargné; il attaqua en particulier Martin, quoiqu'il n'eût ni dressé, ni minuté l'article, et qu'il n'avait pas non plus été du nombre de ceux qui dénoncèrent l'exposition : ce fut ce qui engagea notre auteur à composer l'ouvrage dont il s'agit ici, dans lequel il approuve le décret du Synode, combat la nouvelle exposition littérale du sieur Masson, et établit le vrai sens du psaume; avec autant de modération, pour son adversaire, que de force et de chaleur pour la défense de la vérité. Cet ouvrage attira à Martin les remerciemens et les éloges du Synode qui se tint à la Haye au mois de mai 1715. M. Masson y opposa un écrit très-violent, sous le titre de *Remarques apolégétiques sur un Libelle de M. David Martin, contre l'Explication littérale du Psaume CX.* On le trouve dans le

huitième tome de l'*Histoire critique*, etc., page 452; mais comme il n'y avait rien de nouveau, ni qui méritât l'attention, M. Martin jugea à propos de ne pas répondre.

- 9° *Deux Dissertations critiques; la première sur le verset 7 du chapitre V de la première Eptre de Saint Jean : IL Y EN A TROIS AU CIEL, etc., dans laquelle on prouve l'authenticité de ce texte; la deuxième sur le passage de Joseph touchant J.-C., où l'on fait voir que ce passage n'est point supposé.* Utrecht, 1717, in-8.°

Ces deux Dissertations furent fort bien reçues, surtout en Angleterre, où d'habiles écrivains les traduisirent en leur langue et les firent imprimer à Londres.

- 10° *Traité de la Religion revelée, où l'on fait voir que les livres du Vieux et du Nouveau Testament sont d'inspiration divine; on donne des règles générales pour les expliquer, et l'on prouve invinciblement, contre les hérétiques modernes, la vérité des plus profondes Doctrines de la Religion chrétienne.* Leuwarde, 1719, 2 vol. in-8.°

Ce Traité sert de suite et d'achèvement à celui de la *Religion naturelle*. « On y trouve,

» dit l'*Europe Savante*, tome X, page 182,  
 » un grand nombre de passages de l'Écriture  
 » discutés avec solidité et avec étendue. La  
 » manière dont l'auteur a traité les questions  
 » de théologie, prouve qu'il a l'esprit net et  
 » qu'il est excellent théologien. »

11° *Examen de la Réponse de M. Emlyn à la Dissertation critique sur le verset 7 du chap. V de la première Eptre de Saint Jean : IL Y EN A TROIS QUI RENDENT TÉMOIGNAGE DANS LE CIEL.*  
 Londres, 1719, in-8°.

La première Dissertation de Martin sur le fameux passage de Saint Jean, dans laquelle est établie l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, contre les antitrinitaires, trouva, à Londres, un adversaire dans la personne d'un nommé Thomas Emlyn, Ministre Irlandais, qui avait été déposé depuis peu pour socianisme ou arianisme. Ce Ministre la combattit par un écrit dont Martin n'eut pas de peine à faire voir le faible, dans une réfutation qui parut en même temps en anglais et en français. Emlyn voulut répondre; mais la brochure de quarante-huit pages in-8°, qu'il publia à ce sujet, à Londres, en 1720, fut le dernier effort d'une cause déplorable, et ne servit qu'à

donner occasion à Martin de faire un troisième  
Traité sur cette matière.

- 12° *Vérité du Texte de la première Epttre de Saint Jean, chapitre V, verset 7, démontrée par des preuves, etc.* Utrecht, 1721, in-8.\*

Cet ouvrage est curieux et rempli de littérature. Martin y répond aussi à une lettre que le P. Lelong, de l'Oratoire, venait de faire paraître, à Paris, dans le *Journal des Savans*, par laquelle il entreprenait de combattre les éditions de Robert Etienne, en produisant des manuscrits qu'il croyait avoir été ceux de ce savant imprimeur, dans lesquels le passage en question ne se trouve point. Martin, à qui cette lettre était adressée, lui fait voir ici qu'il a été trop facile à prendre pour les manuscrits d'Étienne, ceux de la Bibliothèque du Roi qu'il a produits, et prouve, par ces mêmes manuscrits, qu'ils ne peuvent être ceux d'Étienne.

- 13° *Réponse à la Lettre du P. le Long, datée du 12 avril 1720, insérée dans l'Europe savante, tome XII, page 279.*

Les raisons, par lesquelles Martin défend ici les manuscrits de Robert Étienne, sont au fond

les mêmes que celles dont il a fait usage dans le livre précédent ; il n'y a que le ton qui soit un peu différent ; mais il crut devoir opposer ainsi lettre à lettre et journal à journal , parce que ce point de littérature était d'une grande conséquence, pour la cause du passage de Saint Jean , dont il avait défendu l'authenticité.



---

**Martin. (Jacques Don)**

SECOND DU NOM.

*(Article communiqué.)*

---

**C**ONTRAINTE à parler de cet écrivain, par la nature de cet ouvrage, nous avons à regretter de ne pouvoir le faire avec connaissance de cause. Nous aurions pu répéter, comme un écho, ce que les autres ont dit ; mais ce n'est pas notre usage de nous parer incognito des plumes du paon, et nous préférons confesser naïvement notre ignorance. Nos lecteurs, sans doute, nous saurons gré de cette franchise ; ils sentiront qu'on ne peut tout lire, et que pour compléter une Biographie on est quelquefois obligé de s'en rapporter au témoignage des autres.

*Tome II.*

29



Jacques de Martin, fils de Jean-Pierre de Martin, Docteur, Avocat et Juge de la ville de Fangeaux et de Marguerite de Faure, naquit, dans ce lieu, le 11 mai 1684, et non pas 1694, ainsi que l'ont avancé le *Dictionnaire historique* de Chaudon et Dclaudine et celui de l'Abbé de Feller. Nous avons fait vérifier cette date sur les anciens registres de sa paroisse. Au reste Chaudon aurait dû être averti de sa méprise par l'âge qu'il donne à Don Martin, *qui mourut*, dit-il, *en 1751, à soixante-neuf ans*. Comment n'a-t-il pas vu l'inexactitude de ce chiffre? Suivant ses dates il aurait dû mettre *cinquante-sept ans*, et nous aurons soixante-sept, avec la véritable époque de sa naissance.

Les deux recueils que nous venons de nommer traitent également cet écrivain, puisqu'on y rencontre littéralement la même notice. Une remarque que nous avons eu souvent l'occasion de faire, en comparant ces deux *Dictionnaires*; c'est que Chaudon se montre, en général, plus favorable; plus complaisant, plus tolérant. L'Abbé de Feller est toujours plus sévère, et nous ne lui en ferions pas un reproche, s'il n'avait pas eu constamment le tort de ne faire que *copier* son devancier, en changeant seu-

lement ses conclusions ; c'était prouver qu'il n'avait pas lu tous les ouvrages qu'il jugeait (ce qui en effet eût été impossible), et qu'il ne faisait que prononcer des arrêts sans pouvoir les motiver. Mais lorsqu'on en agit ainsi ne court-on pas le risque de n'être pas toujours juste ? Pour cette fois l'Abbé de Feller s'est contenté de tout transcrire sans rien changer. Cette méthode est plus facile et plus expéditive ; au reste l'Abbé de Barral n'a pas montré plus d'indulgence pour cet écrivain, et il condamne les écarts de son imagination, la hardiesse de ses principes, l'immodestie de ses peintures ; c'est dommage, puisqu'il lui accorde en même temps une érudition variée, une critique judicieuse et une grande recherche de style. Il était oncle de Don de Brésillac. (Voyez son article.)

Le jeune Martin fit ses premières études à Castelnau-dary et il les termina à Toulouse, où il entra dans la savante Congrégation de Saint-Maur, en 1709, si cette date est bien exacte ; peut-être est-elle fautive de six ou sept années. Il fut ensuite envoyé à Sorèze où il professa les Humanités, jusqu'à la suspension de ce Collège, auquel on fit, à cette époque, des réparations et de grandes augmentations de bâtimens.

Il alla, en 1727, dans la Capitale : « Il y  
 » fut regardé (dit Chaudon, dont nous allons  
 » transcrire tout l'article) comme un homme  
 » bouillant et singulier, un savant bizarre,  
 » un écrivain indécent et présomptueux. Quel-  
 » ques-uns de ses ouvrages se ressentent de  
 » son caractère. Les principaux sont :

» 1<sup>o</sup> *Traité de la Religion des anciens Gaulois*. Pa-  
 » ris, 1727, 2 vol. in-4.<sup>o</sup>

» Ce livre offre des recherches profondes  
 » et des nouveautés curieuses ; mais son auteur  
 » paraît avoir trop bonne opinion de lui-même,  
 » et ne rend pas assez de justice aux autres.  
 » Il prétend que la religion des Gaulois n'étant  
 » qu'un écoulement de celle des patriarches,  
 » l'explication des objets de leur culte servira  
 » à l'interprétation de divers passages de l'Écri-  
 » ture. Ce système est plus singulier que vrai.

» 2<sup>o</sup> *Histoire des Gaules et des Conquêtes des Gau-*  
 » *lois, depuis leur origine jusqu'à la fondation*  
 » *de la Monarchie française*, 1734, 2 vol. in-4.<sup>o</sup>,  
 » mise au jour et continuée par Don de Bresil-  
 » lac, neveu de l'auteur.

» Ce livre est enrichi de monumens anti-  
 » ques et de dissertations, qui font honneur à  
 » l'oncle et au neveu.

- » 3° *Explications de plusieurs Textes difficiles de*  
 » *l'Écriture*. Paris, 1730, 2 vol. in-4.°

» Si Don Martin ne s'était pas attaché à  
 » compiler de nombreuses citations sur des  
 » riens, ce livre serait moins long et plus  
 » agréable. On y trouve le même goût de  
 » critique, le même feu, la même force d'ima-  
 » gination, le même ton de hauteur et d'amer-  
 » tume, que dans l'ouvrage précédent. Son  
 » esprit vif et pénétrant a découvert dans  
 » une infinité de passages ce qui avait échappé  
 » à des savans moins ingénieux que lui. Plu-  
 » sieurs estampes indécentes dont il souilla ce  
 » Commentaire sur l'Écriture-Sainte, et une  
 » foule de traits satiriques, aussi déplacés que  
 » les estampes, obligèrent l'autorité séculière  
 » d'en arrêter le débit.

- » 4° *Explication de divers Monumens singuliers, qui*  
 » *ont rapport à la Religion des plus anciens*  
 » *Peuples, avec l'Examen de la dernière édi-*  
 » *tion des ouvrages de Saint Jérôme, et un*  
 » *Traité sur l'Astrologie judiciaire, enrichie de*  
 » *figures en taille-douce*. Paris, 1739, in-4.°

» La vaste érudition de cet ouvrage est or-  
 » née de traits agréables, et le style en est

» animé. Une partie des monumens expliqués  
» lui avait été communiquée par le Due de  
» Sully, qui l'honorait de son estime et de  
» sa confiance : la plupart de ces monumens  
» sont nouveaux. Quant à la critique de l'édi-  
» tion de Saint Jérôme, faite à Vérone, elle  
» est dure et amère.

» 5° *Eclaircissemens littéraires sur un Projet de Bi-*  
» *bliothèque alphabétique.*

» L'érudition et les mauvaises plaisanteries  
» sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira  
» point à ceux qui aiment le choix et la  
» précision.

» 6° *Une Traduction des Confessions de Saint Au-*  
» *gustin, qu'on lit peu. Elle parut, à Paris,*  
» *en 1741, in-8° et in-12.*

» Cette Traduction est exacte, et les notes  
» sont judicieuses. Il avait fait collationner  
» en Flandre et en Angleterre quelques ma-  
» nuscripts que les derniers éditeurs n'avaient  
» pu consulter.

» 7° *Lettres de Saint Augustin, avec un Traité sur*  
» *l'Origine de l'Ame, d'après le sentiment de*  
» *ce Saint Père. 1734.*

» Ces lettres sont au nombre de deux, et

» publiées sur un manuscrit du Monastère  
de Gotwith.

» 8° Dans sa jeunesse, Don Martin fournit des ma-  
» tériaux aux auteurs du *Gallia Christiana*, et  
» à la nouvelle édition du *Glossaire* de Ducange.

» Il mourut à Saint-Germain-des-Prés en  
» 1751, à soixante-neuf ans. C'était un des  
» plus savans et meilleurs écrivains qu'ait  
» produit la Congrégation de Saint-Maur ;  
» il n'aurait fallu qu'un ami éclairé pour  
» diriger son goût et son imagination. La  
» gravelle et la goutte affligèrent ses der-  
» nières années. Malgré la sécheresse insépa-  
» rable de ses études, il avait conservé un  
» fonds de piété. Un dépérissement journalier  
» lui annonçant une mort prochaine, il re-  
» nonça à tout travail, et ne pensa plus  
» qu'à mourir en chrétien et en religieux.

DE LABOUISSÉ-ROCHEFORT.





## Martini.

---

VERS le milieu du 16<sup>m</sup>e siècle, le calvinisme avait fait à Castres des progrès rapides. Toutes les têtes y étaient en fermentation, et plusieurs membres du Clergé eux-mêmes, séduits par les attrait<sup>s</sup> du changement ou par un certain air de piété qu'affectaient les réformateurs, semblaient pencher pour les nouvelles doctrines. Un Moine nommé Martini eut l'imprudence de prêcher, dans l'église Saint-Pierre de Burlats, qu'il n'y avait point de Purgatoire. L'Inquisition, qui était alors établie en Languedoc et dans nos contrées depuis les guerres des Albigeois, quoiqu'elle ne fût pas reçue dans le Royaume, le fit arrêter et le condamna à être brûlé vif. Cet affreux supplice eut lieu à Castres, près de la porte de l'Albinque, le 25 avril 1554, et non

en 1555, comme l'a prétendu un écrivain moderne, notre compatriote. Voici les détails qu'on trouve, à ce sujet, dans les Mémoires de Jacques Gaches :

« Ce Jacobin, étant monté sur l'échafaud,  
» se donnait lui-même consolation, invoquant,  
» avec beaucoup de zèle, la grâce et la miséricorde de Dieu, criant, jusqu'au dernier  
» soupir de sa vie : *Père céleste ayez pitié de moi !* Et un autre Jacobin, qui lui avait été  
» baillé pour le consoler, lui disait toujours  
» *Frater crede vitam æternam ;* ce qui occasiona à un bourgeois, nommé Olivier  
» Trémouille, de s'avancer pour lui donner  
» courage, en criant tout haut : *Martini,*  
» *lève les yeux au Ciel, et te fie en la grâce*  
» *et miséricorde de Dieu, qui te recevra au-*  
» *jourd'hui en son Royaume.* Ces paroles hardies furent entendues de toute l'assemblée,  
» qui était fort grande, sans toutes fois être  
» relevées d'aucun pour les rapporter à l'Inquisition. »

Il est probable que l'humanité retint toutes les bouches, et il ne se trouva pas, dans la foule, un seul dénonciateur pour le déférer à ce tribunal, qui osait s'intituler *le Tribunal*



*du Saint-Office* : c'était mentir de toutes les manières. Le Dieu de bonté et de miséricorde ne veut pas que les chrétiens soient des persécuteurs. *Supportez-vous les uns les autres* : paroles célestes, qui étaient seules une condamnation de l'Inquisition.



MAUPEOU (Augustin de),

37<sup>me</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

C'EST pour nous une véritable satisfaction , lorsque , parmi les nombreux Prélat<sup>s</sup> qui ont occupé notre siège épiscopal , il s'en présente quelqu'un digne de fixer notre attention , moins par le titre dont il fut revêtu , que par son mérite personnel. Sous ce rapport , Augustin de Maupeou doit nous procurer une sensation agréable , car il a des droits bien réels à nos éloges. Né à Paris vers l'année 1650 , il appartenait à une des familles les plus distinguées dans la magistrature. Son père , René de Maupeou , Président à la première Chambre des Enquêtes du Parlement , lui facilita les moyens d'acquérir une éducation brillante et solide ; aussi devint-il bientôt non seulement

un littérateur aimable , mais un théologien profond. Quoiqu'il se destinât à l'état ecclésiastique , il voulut suivre un cours de droit ; et les progrès qu'il y fit l'auraient rendu remarquable dans le barreau , s'il s'était voué à cette profession.

Il fut Docteur en Sorbonne , Doyen de l'église de Saint-Quentin et Avocat-général au Grand-Conseil. Le 3 juillet 1682 , deux mois après la mort de Michel Tubœuf , 36<sup>me</sup> Évêque de Castres , Louis XIV le nomma pour aller occuper ce siège épiscopal ; mais ce n'est que le 23 novembre suivant qu'il fut confirmé par le Pape Innocent XII. Peu de temps après il arriva dans son diocèse où sa présence donna une nouvelle activité à des travaux que son successeur n'avait pu terminer ; il fit achever la construction du chœur de l'Église cathédrale , dont les fondemens sortaient à peine de terre. C'est lui qui fit planter le jardin de l'Évêché , et qui le mit dans le même état où nous le voyons aujourd'hui : ce jardin imite , en petit , celui des Tuileries. Ce sont les mêmes alignemens , les mêmes distributions et la ressemblance est frappante. Pour le niveler , il fallut combler un précipice très-profond et

d'une pente rapide , qui se trouvait du côté de la rivière , et à la place duquel on voit maintenant une terrasse très-agréable , dont le point de vue est de toute beauté.

Le 29 janvier 1697 , M. de Maupeou donna un Mandement pour la publication d'un Catechisme , qu'il avait fait rédiger à l'usage de son diocèse , sous le titre de *Doctrine chrétienne* , duquel on s'est servi depuis pendant l'espace de cinquante ans. Il tint deux Synodes généraux , l'un le 17 avril 1697 et l'autre le 22 septembre 1699 ; ce dernier pour l'observation des *Statuts synodaux* , qu'il avait dressés et qui y furent publiés. Cette brochure , imprimée à Castres , chez Raymond et J. P. Barcouda , renferme des articles très-sages , qui font honneur à la prudente sollicitude de ce Prélat : nous y avons surtout remarqué ceux qui ont rapport aux Sacremens de mariage et de la pénitence.

M. de Maupeou était tellement persuadé que de l'observation de ces Statuts dépendait le bonheur du troupeau confié à sa vigilance , que dans un Mandement publié à cet effet , il les recommande à son Clergé avec les expressions les plus touchantes.

» Nous estimons , leur dit-il entr'autres  
» choses , qu'ils comprennent tout ce qu'il est  
» nécessaire que sachent ceux qui sont char-  
» gés du soin des âmes , et ce qu'ils sont  
» obligés d'apprendre à leurs peuples. Nous  
» exhortons ceux qui ont assez de lumière et  
» de loisir , à travailler pour s'en instruire  
» eux-mêmes dans leurs sources , et nous es-  
» pérons , avec la miséricorde de Dieu , que  
» ceux , que leurs emplois obligent à un travail  
» qui ne leur donne guère de relâche , trou-  
» veront abondamment dans ces constitutions ,  
» ce qui leur est nécessaire pour faire digne-  
» ment leurs fonctions ; nous sommes même  
» persuadés que , s'ils veulent y réfléchir avec  
» attention , ils éviteront cette ignorance que  
» Dieu nous menace de punir dans ceux qui ,  
» par leur état , sont obligés d'avoir la clef  
» de la science , comme nous sommes assurés  
» qu'en les pratiquant ils ne pourront tomber  
» dans la corruption des mœurs , si honteuse  
» dans les Prêtres et si pernicieuse au peuple. »

M. de Maupeou donna , le 30 mars 1702 , un Mandement pour la publication du Jubilé de l'année sainte ; accordé par le Pape Clément XI , et il fit imprimer , à ce sujet , une Instruction

particulière très-édifiante. Ce Prélat, ayant été nommé Archevêque d'Auch, quitta notre Evêché le 11 avril 1705, après l'avoir occupé l'espace de douze ans, et mourut le 12 juin 1712. Il eut pour successeur, à Castres, M. Honorat de Quiqueran de Beaujeu. (Voyez son article.)



---

## Meyer. (Jean)

---

Les membres de la Convention nationale ont laissé dans l'histoire un souvenir sanglant, qui pesera sur eux dans la postérité : cependant il en est plusieurs qui méritent notre indulgence, parce qu'ils ne devinrent coupables que par crainte et par faiblesse. Jean Meyer eut le malheur de faire partie de cette Assemblée régicide ; il n'eut pas assez de courage pour ne céder qu'à ses penchans, et pour oser remplir le devoir qui lui disait qu'il ne devait pas être le juge de son Roi.

Fils de François Meyer, négociant, et d'Élisabeth Marcoul, il naquit, à Mazamet, le 13 et fut baptisé le 15 octobre 1750. Lorsque la révolution éclata il était Avocat en Parlement, et non Médecin, comme l'ont prétendu à tort quelques biographes. Il se trouva engagé, pour

ainsi dire malgré lui, dans un tourbillon dont il ne prévoyait pas les conséquences, et qui l'entraîna plus loin qu'il ne pensait.

Ses opinions politiques étaient si bien connues que dans le mois de septembre 1792, le département du Tarn le nomma pour aller siéger à la Convention. Il s'y trouva à l'époque où l'on fit le procès de l'infortuné Louis XVI; la terreur régnait sur toute la France; il fallait être doué d'une force de caractère, dont tout le monde n'était pas susceptible, pour oser se prononcer en faveur d'un Monarque déchu, dont on avait juré la perte. Meyer possédait une fortune considérable; il était encore jeune et il tenait à la conservation de ses jours. Sa résolution resta long-temps flottante entre son intérêt personnel et le cri de sa conscience. Plusieurs fois il fut tenté de montrer un courage qui n'était pas dans son cœur, et de courir les chances d'un vote négatif; mais enfin les confiscations et l'échafaud frappèrent tellement son imagination, que, pour conserver et ses biens et sa vie, il vota la mort de Louis XVI, *sans appel et sans sursis* ! . . . .

Deux ans plus tard, après le 13 vendémiaire an IV (18 octobre 1795), Meyer entra au Con-



seil des Cinq-Cents ; il en sortit le 20 mai 1798 , et fut réélu à celui des Anciens. Le 18 brumaire (9 novembre 1799) étant venu renverser ce Gouvernement éphémère , dont les rênes furent confiées à des mains plus sûres , et les trois Consuls qui se mirent à la tête de la République , ayant organisé un nouveau Corps législatif , il alla y occuper une place , sans prendre part à aucune discussion ; il ne le quitta qu'en 1803 pour se retirer dans ses foyers et surveiller l'exploitation de ses propriétés. Les Cent jours qui succédèrent à la restauration , le firent reparaitre sur la scène politique ; il eut l'imprudence de signer l'*Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire* , et Louis XVIII étant remonté sur le trône le 8 juillet 1815 , le bannit du Royaume par une ordonnance du 42 janvier 1816.

Meyer se réfugia en Suisse : il habita d'abord la ville de Constance et ensuite celle de Saint-Gall , où il attendait un moment favorable pour réclamer l'autorisation de rentrer dans sa patrie. Il resta dans cette position précaire jusqu'à la révolution de juillet 1830 , qui lui rouvrit les routes de la France ; mais , avant de revenir dans son pays natal , il voulut voir

si les événemens prenaient une tournure satisfaisante, et ce n'est que dans le mois de septembre qu'il se décida à quitter les lieux qui lui avaient servi d'asile. Arrivé à Mazamet, vers la fin du même mois, il se hâta de se rendre à Villeneuve, dans le département de l'Aude, où étaient situés ses principaux domaines. Les fatigues du long voyage qu'il venait d'entreprendre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, les émotions qu'il avait éprouvées en revoyant ses amis et ses pénates, lui occasionèrent une maladie qui termina son existence le 18 octobre suivant, dix-huit jours après son retour de l'exil.

Les clauses testamentaires par lesquelles Meyer disposa de ses biens, font honneur à ses sentimens philanthropiques; il légua à l'hospice de Carcassonne les propriétés qu'il possédait dans le département de l'Aude, et qu'on pouvait évaluer à deux cent cinquante mille francs: celles qu'il avait au Vintrou, et qui valaient plus de cent mille francs, furent affectées par lui pour l'entretien d'une école d'enseignement mutuel, qu'il fonda à Mazamet. C'est ainsi que cet ancien Conventionnel chercha, par ses bienfaits, à faire perdre le souvenir de la

faute dont il s'était rendu coupable. Ayant vécu dans le célibat, il n'avait point de famille proprement dite ; mais les pauvres devinrent ses enfans , et ceux dont il fut le bienfaiteur n'oublieront pas qu'ils eurent en lui un ami et un père.





## Monald,

22<sup>m</sup><sup>e</sup> ÉVÊQUE DE CASTRES.

---

CET ÉVÊQUE, originaire de Condom, est encore un de ceux dont le nom est écrit de diverses manières dans les auteurs qui en ont parlé, et il n'a fait aucune action importante durant son épiscopat. Borel l'appelle *Monald* et *Manald*, tandis que le R. P. Richard le désigne sous le nom de *Marald*; il succéda à Gerard-Marieti, en 1449, après que le siège eut demeuré vacant pendant six mois, et il l'occupa l'espace de onze ans. Le silence des écrivains ecclésiastiques à son égard doit nous paraître étonnant; car enfin Monald exerça assez long-temps les hautes fonctions sacerdo-

tales pour qu'avec du mérite et de la piété, il n'ait pas signalé son séjour à Castres par quelque fondation utile ou quelque Mandement remarquable.

Il mourut le 7 août 1460, et eut pour successeur Jean VIII d'Armagnac : il avait occupé le siège sous les Papes Nicolas V et Calixte III, et sous le règne de Charles VIII.





## Montfort (Gui de),

1<sup>er</sup> SEIGNEUR DE CASTRES.

Premier du nom.

---

**L**ES guerres cruelles contre les Albigeois ont rendu cette famille célèbre dans nos annales, et mirent nos ancêtres sous sa dépendance. Gui de Montfort, frère du fameux Simon de Montfort, dont le courage et la barbarie furent également remarquables, était fils de Simon II, Comte d'Évreux, Seigneur de Montfort, et d'Amécia, Comtesse de Leicester, en Angleterre ; il accompagna son frère dans toutes ses expéditions, et l'aida beaucoup par sa valeur à dépouiller de leurs États le Comte de Toulouse, et l'infortuné Roger Trencavel, Vicomte d'Albi et de Carcassonne.

En récompense des services qu'il en avait reçus, Simon de Montfort, que le Pape et le Concile de Latran investirent, en 1215, de tous les pays qu'il avait conquis, disposa

en sa faveur de la partie de l'Albigeois dont la ville de Castres était le chef-lieu, et Gui en prit possession après la mort de Simon, qui arriva le 25 juin 1218.

C'est de cette époque que date la Seigneurie de Castres, érigée plus tard en Comté, dans l'année 1356. Elle était composée de tout le territoire compris entre l'Agoût et la rive gauche du Tarn jusqu'aux portes d'Albi. Catel, David Defos, Borel, le P. Labbe, Pierre Louvet et plusieurs autres écrivains se sont trompés, lorsqu'ils ont avancé qu'elle fut occupée par les descendants directs de Simon de Montfort. Les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, qui me servent de guide, ont prouvé qu'elle passa dans la branche cadette de cette Maison, et que Gui de Montfort en est la tige.

Ce premier Seigneur de Castres céda ses droits à Louis VIII, par un acte de 1226, et, deux ans après, c'est-à-dire le 31 janvier 1228, il mourut au siège de Varilhes, dans le Comté de Foix. Il avait épousé d'abord Helvire d'Ybelin et, en secondes noces, Briande de Monteil-Adhemar, veuve de Lamer de Turci, Seigneur de Lombers. Philippe I<sup>er</sup>, qui est du premier lit, lui succéda. (Voyez l'article suivant.)



## Montfort (Philippe 1<sup>er</sup> de),

2<sup>me</sup> SEIGNEUR DE CASTRES.

SECOND DU NOM



LORSQUE Gui de Montfort eut rendu le dernier soupir, son fils Philippe fit des démarches pour obtenir du Roi de France qu'il succédât à cette Seigneurie, que son père avait cédée à la Couronne. Louis IX lui en donna l'investiture, en 1229, sous la foi de l'hommage lige, par un acte du mois d'avril (1), et les Bourgeois de Castres allèrent trouver leur nouveau Sei-

---

(1) Voyez cette pièce importante dans le volume des *Chroniques*.



gneur à Lombers , pour lui présenter leurs devoirs et leurs respects. Il ne fit rien de remarquable jusqu'à l'époque où Saint-Louis conçut le funeste projet de porter la guerre en Palestine, pour délivrer le tombeau du Christ de la présence des infidèles ; mais alors partageant l'enthousiasme qui animait toute la Noblesse de France , il s'enrôla pour la quatrième croisade , et partit , en 1250 , avec cette armée si belle , si florissante que la peste , la famine et le fer des Sarrasins devaient bientôt moissonner.

Philippe de Montfort combattit vaillamment à la bataille de Massoure , où périrent tant de braves Chevaliers , et il fut chargé par son Roi d'en réparer les désastres , en allant négocier une trêve avec les Musulmans. Fier d'une mission si honorable , il se rendit auprès de leur Amiral , et le traité allait être conclu , au gré de ses désirs , lorsqu'un traître , sorti des rangs de l'armée française , vint rendre tous ses efforts inutiles. C'était un Héraut d'armes , nommé Marcel , qui arriva en toute hâte en criant , à Philippe et aux Guerriers qui l'accompagnaient : *Seigneurs Chevaliers , rendez-vous tous ; le Roi le vous mande par moi , et ne le*

*faites point tuer.....* Croyant obéir aux ordres de son Souverain , Philippe livre ses armes , et bientôt après il est navré de douleur en voyant amener captif ce Roi que toute l'armée chérissait , et dont les Sarrasins , eux-mêmes , admiraient le courage.

Le sire de Joinville , qui nous a transmis ces faits , nous apprend que Philippe de Montfort parvint enfin à obtenir une trêve de dix ans , et que la rançon de Louis fut fixée à cinq cents mille livres , et celle du Comte de Poitiers à deux cents mille.

Lorsqu'on était occupé à payer cette dernière « Messire Philippe de Montfort dist au » Roi qu'on avait mescompté les Sarrasins » d'une balance qui valait dix mille livres , » dont le Roi se courrouça asprement , et com- » manda audit Messire Philippe de Montfort , » sur la foy qu'il lui devait , comme son homme » de foy , qu'il fit payer lesdits dix mille livres » aux Sarrasins s'ils n'étaient payés ; et , di- » sait le Roi , que jà ne partirait jusques à ce » qu'il eût payé tous les deux cents mille li- » vres (1). »

---

(1) Voyez Joinville , page 163.

Philippe s'acquitta fidèlement de cet ordre, et les Sarrasins reçurent tout ce qui leur avait été promis. On sait qu'après la conclusion de la trêve, l'armée française mit à la voile pour aller dans la Palestine s'exposer à de nouveaux dangers. Philippe de Montfort s'y signala par des exploits qui ajoutèrent à sa gloire; il prit la ville de Belinas, et il se forma une Principauté dont la superbe Tyr était la capitale, ce qui l'engagea à s'y fixer pour toujours. Lorsqu'il eut pris cette résolution, il n'oublia pas la Seigneurie qu'il possédait à Castres, et il voulut pourvoir à son sort. Il laissa à l'un de ses fils, nommé aussi Philippe, qu'il avait eu d'Éléonore de Courtenay (1), sa première femme, la partie de cette

---

(1) Au sujet de cette Princesse, je rapporterai ce court article de la *Biographie des Éléonore*, par M. de Labouisse-Rochefort.

« Éléonore de Courtenay, fille de Pierre II, Comte d'An-  
 » zerre, Empereur de Constantinople, petit-fils de Louis-le-  
 » Gros, Roi de France, et de sa deuxième femme Yolande  
 » de Hainault, sœur des Empereurs Rodolphe et Henri, épousa  
 » Philippe I<sup>er</sup> de Montfort, second Seigneur de Castres, de la  
 » Ferté-Alepis et de Tyr, à qui le Roi Saint-Louis inféoda,  
 » en 1229, les Seigneuries que ses aïeux avaient conquises  
 » dans l'Albigénois. Elle mourut outre-mer en 1246, et son  
 » mari passa à de secondes nocces avec Marie d'Antioche, Dame  
 » de Thoron, dont il eut plusieurs enfans.

Seigneurie qui devait lui revenir après son décès , se réservant la jouissance de ce qui appartiendrait à ses deux filles ; ce qui est prouvé par une lettre qu'il écrivit , à ce sujet , au Roi Louis IX , et qu'on trouvera dans le volume des *Chroniques*. Il mourut en Palestine où il s'était remarié , et ses autres enfans prirent le titre de *Seigneur de Tyr*.



  
**Montfort (Philippe 2<sup>e</sup>),****3<sup>me</sup> SEIGNEUR DE CASTRES.**TROISIÈME DU NOM.  


**P**HILIPPE 1<sup>er</sup> de Montfort ayant prié Louis IX d'accorder à son fils l'investiture de la Seigneurie de Castres, ce Monarque saisit avec empressement l'occasion de lui être agréable, et reçut Philippe II à hommage lige. La lettre qu'il lui adressa à ce sujet portait la date de décembre 1268, et dans le sceau qui y était attaché, Louis IX était représenté tenant d'une main une fleur de lys et de l'autre une branche de laurier (1). Long-temps avant d'avoir reçu ce titre, Philippe II gouvernait la Seigneurie de Castres, au nom de son père qui était passé

---

(1) Voyez cette pièce dans les *Chroniques*.

en Palestine, et il s'était rendu célèbre par sa valeur et par ses exploits.

En 1257, il eut à soutenir une guerre contre Bertrand dit l'*Ancien*, Vicomte de Lautrec, dans laquelle Amalric, Vicomte de Narbonne, marcha au secours de Bertrand, conjointement avec ses neveux; ils prétendaient que les biens confisqués pour hérésie, dans l'étendue de cette Vicomté, devaient être réunis à leurs domaines, et Philippe soutenait qu'ils lui appartenaient en qualité de suzerain. Il fallut que le Roi interposât son autorité pour mettre fin à cette guerre.

Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, voulant aller prendre possession du Royaume de Naples, qui lui avait été donné par le Pape, et que Mainfroi venait d'usurper sur l'infortuné Conradin, lui confia le commandement de la partie de son armée où se trouvaient les soldats de la Provence et du Languedoc.

Philippe II assista, le 26 février 1266, à la fameuse journée de Bénévent, soutint avec fermeté le choc des Sarrasins, qui étaient sous les ordres de Mainfroi, et quoiqu'il vit une partie de ses troupes en désordre, il s'élança dans les rangs ennemis, culbuta tout ce qui

se trouvait sur son passage , et contribua , par son intrépidité , au gain de cette bataille , dans laquelle Mainfroi fut tué , et qui affermit la couronne sur la tête du Duc d'Anjou.

Lorsque ce Prince fut monté sur le trône qu'il venait de conquérir , il récompensa le dévouement de Philippe de Montfort en le nommant Vice-Roi de Sicile. Cet emploi brillant , dont tout autre que Philippe aurait été ébloui , ne lui fit pas oublier qu'il avait une patrie que son cœur chérissait , et des vassaux qui réclamaient sa présence. Il revint à Castres en 1268 , pour mettre ordre aux affaires de sa famille et à celles de sa Seigneurie ; il habitait le château de Roquecourbe , dont il reste encore quelques débris , et c'est là qu'il fit son testament , le 4<sup>er</sup> avril 1270 , assisté de Jeanne de Levis , sa femme , avant de partir pour la dernière croisade , avec Charles , Roi de Sicile.

Un pressentiment secret semblait lui annoncer sa destinée ; il prévoyait qu'il ne reverrait plus cette belle France qu'il allait quitter , et où il laissait une jeune femme et des enfans en bas âge. Il fit ses dispositions de la manière la plus sage , et il donna , en même temps , à la ville de Castres des privilèges qui augmentèrent l'attachement qu'elle avait pour lui.

Dans le mois de janvier 1265 il avait confirmé les coutumes et privilèges qui existaient déjà, *du conseil et de la volonté de Guillaume de Pelut, et des autres Chevaliers terriers de son père*. Il se dit dans cet acte « Vice-gérant » de Philippe de Montfort, Seigneur de Tyr » et de Thoron, son père, à Castres, dans le » Narbonnais, en Albigeois et dans toutes les » terres qu'il possédait en Albigeois, avec pouvoir de les gouverner et d'en réformer l'état, » à cause du droit qu'il devait avoir un jour » sur ces terres (1). »

Arrivé dans les plaines de Tunis, il montra que son courage n'était point dégénéré : on le vit à la journée de Porto-Farina se conduire en véritable héros, et il se préparait à de nouveaux exploits, lorsque la maladie épidémique dont Saint Louis avait été victime le 25 août 1270, vint terminer ses jours le 28 septembre de la même année. Suivant Guillaume de Puy-Laurens, un Chevalier de Buralats, nommé Géraud, qui l'avait suivi dans cette expédition, fit enterrer ses entrailles et ses chairs au milieu du camp ; son cœur et ses

---

(1) Voyez Manuscrit de Brienne, n° 316.



ossemens furent transportés à Castres, où on leur rendit les honneurs funèbres le 9 septembre 1274, et ils furent inhumés dans l'église de Saint-Vincent, en présence de Jeanne de Levis, sa femme, et de toute la Noblesse du pays. Les Religieux du Couvent firent graver sur son tombeau une épitaphe où ils relevèrent beaucoup ses talens et ses vertus, mais surtout ses exploits militaires. Ils le représentèrent, dans cette épitaphe et dans d'autres Mémoires qu'ils nous ont transmis, comme la fleur des Chevaliers de son temps, bien fait, libéral, rempli d'honneur, de probité, de piété, de courage et de sagesse.

Peut-être la reconnaissance était-elle pour beaucoup dans les éloges que ces Religieux, Frères Prêcheurs, lui prodiguèrent; il avait fondé pour eux un Couvent à Castres, en 1258, et avant de partir pour l'expédition où il trouva la mort, il fit consentir, de gré ou de force, l'Abbé et les Religieux de Castres à leur céder l'église de Saint-Vincent.

Philippe II se qualifiait dans tous ses actes, après l'année 1268, *Successeur en Albigeois au-delà du Tarn, des Comtes de Toulouse et de Montfort, des Vicomtes de Béziers et autres Seigneurs.*



## Montfort (Jean de),

4<sup>me</sup> SEIGNEUR DE CASTRES.

QUATRIÈME DU NOM.



De son mariage avec Jeanne de Levis, Philippe II de Montfort, dont il est parlé dans l'article précédent, eut un fils nommé Jean, qui était encore mineur, lorsque son père mourut. Ce jeune Seigneur passa sous la tutelle de sa mère, laquelle prêta, en cette qualité, foi et hommage entre les mains du Sénéchal de Carcassonne, député à cet effet par le Roi.

Lorsque Jean eut atteint sa majorité, il administra lui-même ses vastes domaines et marcha dignement sur les traces de son père ; comme lui il alla faire la guerre dans le Royaume de Naples, où la Maison d'Anjou ne jouissait que d'un pouvoir chancelant, et il fut élevé par

le Roi à la dignité de Chancelier ; il joignait à ses titres ceux de Comte de Squillace , de Seigneur de Toron , et son courage lui mérita le surnom de *Vaillant* ; il mourut à Faggia , le 1<sup>er</sup> décembre 1300 , dans un âge peu avancé.

Comme il avait ordonné par son testament d'être enterré dans l'église des Jacobins de Castres , plusieurs Religieux de cette Communauté furent envoyés en députation , pour aller chercher son corps , qui arriva dans le mois de juillet 1305. La cérémonie de ses funérailles eut lieu le 7 du même mois. Tous les Seigneurs du Languedoc y furent appelés par la sœur de Jean , et l'on porta son cercueil en grande pompe dans la sépulture qui lui avait été préparée , suivant ses dernières volontés , aux pieds de Jeanne de Levis , sa mère , morte quelques années avant lui.

Jean de Montfort avait été marié deux fois ; la première à Jeanne , fille de Charles 1<sup>er</sup>, Roi de Navarre , et la seconde à Marguerite de Chaumont , qui lui survécut , et épousa Robert de Dreux , Comte de Montatain. Comme il n'avait point laissé d'enfans de ces deux mariages , Éléonore , sa sœur , et le Comte de Comminges , qui faisait valoir les droits des

enfants qu'il avait eus d'une autre sœur de Jean de Montfort, se disputèrent son héritage devant les Tribunaux : pendant le temps que dura cette procédure, la Seigneurie de Castres fut administrée par des Commissaires. Enfin le Parlement, dans un arrêt du mois de février 1301, l'adjudgea à Éléonore (1).

---

(1) Je me fais toujours un plaisir de citer M. de Labrousse, lorsque dans ses nombreux écrits je rencontre quelques passages qui ont rapport à mon sujet. Voici un article de la *Biographie des Éléonore*, qui complètera cette notice.

« Éléonore de Montfort, fille aînée de Philippe II et de  
 » Jeanne de Levis-Mirepoix, épousa, vers 1282, Jean, Comte  
 » de Vendôme, à qui elle apporta, depuis, les Seigneuries de  
 » Castres et de Perté-Aleps. Elle en hérita, dit l'*Histoire*  
 » de Languedoc, en 1300, par la mort de son frère Jean. La  
 » même Histoire, d'accord avec le *Dictionnaire de Moréri*,  
 » rapporte qu'elle épousa Jean V, Comte de Vendôme; mais  
 » l'auteur des *Grands Fiefs* ne fait mention que de quatre  
 » Jean, dont le quatrième régna en 1446: on pourrait deman-  
 » der comment Éléonore de Montfort, qui vivait dans le 13<sup>me</sup> siè-  
 » cle, aurait-elle pu épouser un Prince du 15<sup>me</sup>? Ce serait un  
 » anachronisme pareil à celui de Virgile, en faveur d'Énée et  
 » de Didon; mais il y a erreur dans les *Grands Fiefs*, puis-  
 » qu'en 1356, on trouve Jean VI fait prisonnier à la bataille  
 » de Poitiers, en faveur de qui le Roi Jean II avait érigé,  
 » depuis peu, la Seigneurie de Castres en Comté. Nous appre-  
 » nons, des actes qui sont dans les Archives royales, qu'en  
 » l'an 1319, ladite Dame Éléonore déclara au Roi qu'elle te-  
 » nait de lui, en fief et hommage, les terres d'Albigeois, Lom-

A peine eut-elle hérité de cette Seigneurie , qui était dans sa famille depuis 1218 , qu'elle épousa Jean V de Vendôme. De cette manière elle fit passer ses droits dans cette Maison illustre , qui vint remplacer dans nos contrées celle de Montfort. Jean V devint ainsi la souche de la seconde branche des Seigneurs de Castres. (Voyez Vendôme.)




---

» bez , Rasez et autres. Dans les lettres écrites à ce sujet , elle  
 » est appelée *Madame Alienor de Montfort, Comtesse de*  
 » *Vendôme*. Bouchard II succéda à son père Bouchard I<sup>er</sup> ,  
 » suivant son testament du 18 mai 1315 , et à sa mère Éléo-  
 » nore de Montfort , suivant son testament du 18 mai 1338.  
 » C'est alors que la Seigneurie de Castres fut transférée de la  
 » Maison de Montfort dans celle de Bourbon ; mais plus tard  
 » elle passa dans la Maison d'Armagnac par le mariage d'Éléo-  
 » nore de Bourbon , avec Bernard d'Armagnac. Le père de  
 » cette Eléonore de Bourbon était arrière petit-fils d'Eléonore  
 » de Montfort.

» Il est question de cette Eléonore dans le *Nécrologe de*  
 » *Port-Royal* , dont elle fut une des bienfaitrices. »



## Montgomery. (Jacques)

---

Nos ancêtres n'eurent guère à se louer de la présence de ce Gentilhomme, qui fut longtemps Gouverneur de Castres pour les religieux. Il était fils aîné du malheureux Gabriel de Montgomery, dit le *Capitaine Lorges*, et d'Élisabeth de la Tousche, Dame des Roches-Franchelion, en Tourraine : son père, qui avait blessé mortellement dans un tournoi le Roi Henri II, fut décapité, à Paris, le lundi 28 juin 1574, et réhabilité, par l'Édit de paix, en 1576 et 1577. Après la mort des auteurs de ses jours, il devint Comte de Montgomery, au diocèse de Lisieux, Seigneur de Lorges, des Roches-Franchelion et Baron de Gones et de Saint-Silvain. Il était venu à Castres, en 1579, pour lever des troupes, d'après les ordres du

Prince de Condé et du Roi de Navarre (Henri IV), afin d'aller reconquérir le Béarn dont les catholiques s'étaient emparés. La manière dont il s'acquitta de cette mission lui attira la confiance du Maréchal Damville, lequel était alors dans le parti calviniste, et qui l'envoya dans la même place en qualité de Gouverneur; il y arriva le 13 août 1585. M. de Clermont, Gentilhomme Messin, l'accompagnait, et fit avertir secrètement les Consuls que c'était un homme enclin à mal faire et inutile à tout bien, ce que Montgomery ne justifia que trop par sa mauvaise conduite.

Il commença par mener une vie scandaleuse avec la femme de M. de Clermont lui-même; il se rendit coupable d'un grand nombre d'injustices, blessa la fierté des Consuls en voulant empiéter sur leurs droits, et se fit bientôt haïr de tout le monde : cependant sa bravoure était à toute épreuve; il s'empara de Brassac et de Nages dans le mois de février 1586; mais il échoua devant Denat, dont il ne put vaincre la résistance opiniâtre.

Étant parti de Castres, le 26 avril suivant, pour amener des secours au Roi de Navarre, il se vit forcé d'y revenir dans le mois de mai

pour s'opposer aux progrès de Cornusson , Sénéchal de Toulouse , qui dévastait l'Albigeois. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les villes dont Montgomery se rendit maître , d'autant plus qu'on trouvera ces détails dans le volume des *Chroniques*. Je me contenterai de dire que la principale de ses entreprises , fut le siège de la Gardiole , dans le mois d'octobre 1587.

Les plaintes que le Duc de Montmorency , qui avait remplacé le Maréchal Damville , reçut sur le compte de ce chef , l'engagèrent enfin à le rappeler , et il nomma pour lui succéder le Vicomte de Turenne : cependant il le renvoya à Castres dans le mois de décembre 1583 , parce que les blessures de ce dernier ne lui permettaient point d'être plus long-temps à la tête des calvinistes dans nos contrées. Montgomery fit le siège de Viviers dans le mois d'Avril 1590 , et il marcha , quelque temps après , vers la Montagne-Noire pour empêcher le Duc de Joyeuse de pénétrer dans le diocèse de Castres. Dans cette circonstance sa conduite fut plus que suspecte ; il eut une entrevue avec ce Duc , et on le soupçonna de trahison ; aussi lors de sa rentrée à Castres , les animosités qu'il



avait suscitées se réveillèrent plus fortes que jamais ; le peuple se révolta contre lui , sous prétexte qu'il avait maltraité un notaire de la ville ; sa maison fut investie de tous côtés , et s'il ne s'était caché dans un coffre , si les Consuls n'eussent favorisé son évasion , il aurait été infailliblement victime de la fureur populaire. Depuis cette époque il ne reparut plus à Castres ; mais la ville fut condamnée , plus tard , à lui payer six mille livres de dommages.

Il alla faire admirer sa valeur dans le bas Languedoc où il se distingua particulièrement au siège de Lunel , et il mourut aux bains de Bourbon-Lancy le 28 juin 1609 ; son corps fut transporté à Lorges.

Il avait été marié trois fois : 1° à Péronnelle de Champagne la Suze ; 2° à Aldouce de Bernini de Carmain ; 3° à Claude de la Boissière. De sa première femme il eut une fille nommée Marie , Comtesse de Montgomery , qui épousa Jacques , Baron de Durfort.





## Morus. (Alexandre)

---

**I**L n'est peut-être point d'homme dont on ait dit plus de bien et plus de mal que de ce célèbre Ministre calviniste ; il occupa , de son temps , toutes les bouches de la renommée , et lorsque ses amis cherchaient à l'élever aux nues , ses ennemis le traînaient , pour ainsi dire , dans la boue , lui prodiguaient les plus sanglans outrages , et le vouaient à la haine et au mépris des peuples. Né à Castres , le 25 septembre 1616 , d'un père Ecossais , il reçut de la nature un cœur ardent qui portait le germe de toutes les passions et de tous les talens. Ses qualités et ses imperfections s'étant accrues avec l'âge , peut-être mérita-t-il également et les éloges de ses partisans et les reproches de ses détracteurs. Les premiers fermant les yeux sur sa vie privée , ne durent voir en lui que l'homme aimable et savant , le prédicateur zélé et le plus

ferme soutien de sa secte. Les autres , aveuglés par la haine ou par l'envie , ne le jugeant que par ses défauts et par sa conduite peu réglée , ne le regardèrent que comme un sujet de troubles , scandale des fidèles et la honte de son ministère : nous verrons jusqu'à quel point ces diverses opinions étaient fondées.

Alexandre Morus fit ses premières études à Castres , dans le Collège que les calvinistes avaient alors dans cette ville et dont son père était Principal. Ses progrès dans les sciences y furent rapides et surprenans ; mais son caractère s'y développa d'une manière peu satisfaisante : ne souffrant point la contradiction , cherchant toujours à dominer sur les autres , et à les humilier par ses railleries plus que malignes , il était craint et haï par ses camarades. De plus , la force de son tempérament , jointe à la vivacité de son imagination , lui donnèrent pour les femmes un penchant irrésistible , qui ne s'accordait guère avec l'austérité de mœurs qui convient à la profession que sa famille voulait lui faire embrasser.

Il resta dans sa ville natale jusqu'à l'âge de vingt ans , s'y faisant remarquer par son esprit satirique , par ses succès dans les sciences et

par quelques écarts que l'on pardonnait à sa jeunesse. Il fut alors envoyé à Genève pour y continuer ses études de théologie : il y arriva non pas avec l'inexpérience et le peu de lumière que l'on trouve ordinairement dans les jeunes gens de cet âge, mais avec l'aplomb d'un homme mûr, une entière connaissance du monde, et la tête remplie d'une foule de connaissances qui en faisaient un véritable savant.

Quand il parut à Genève, la chaire de grec était vacante; l'Académie l'avait mise au concours, et un grand nombre de compétiteurs, soit étrangers, soit nationaux, et tous le double plus âgés que lui, se présentaient pour l'obtenir. Sans être découragé par leur mérite, et comptant sur ses propres forces qui lui étaient bien connues, il se mit sur les rangs et se prépara à entrer en lice. Ses adversaires ne pensaient point qu'un tel rival fût dangereux pour eux, et ils l'accusaient de trop de prévention; mais lorsque son tour de parler fut arrivé, lorsqu'ils l'entendirent discuter sur les matières les plus difficiles qui lui furent proposées, avec une éloquence et une facilité admirables, quand ils le virent étaler toutes les richesses de l'érudition la plus profonde, toutes les

ressources de la dialectique la plus vigoureuse et la plus pressante, ils changèrent bientôt de langage et lui cédèrent la victoire. Le prix de la dispute lui fut donc décerné, et à vingt ans il eut la gloire de ne devoir qu'à son mérite une des premières places de professeur de grec qui existât alors. Il la conserva pendant trois ans, et ne la quitta que pour professer la théologie : il se distingua dans cette nouvelle charge aussi bien que dans l'autre, et en 1642 il fut nommé Ministre de l'Église de Genève, poste des plus importants pour ceux qui suivent la religion de Calvin, puisque Genève était alors regardée par eux comme la rivale de Rome.

Jusqu'à ce moment la vie privée d'Alexandre Morus avait été à l'abri des attaques de l'envie ; non qu'elle fût irréprochable et régulière, mais parce que étant moins élevé en dignité il n'était pas si exposé aux regards du public, et qu'il occupait moins l'attention générale. Ici tout commença à prendre autour de lui une face nouvelle. En devenant un des premiers de sa secte, il fit des mécontents qui se changèrent bientôt en ennemis déclarés ; plusieurs de ses actions, qui jusques-là n'avaient été presque point remarquées, furent soumises à la criti-

que la plus sévère , et les moindres détails de sa conduite fournirent matière à une investigation rigoureuse , qui ne lui fut pas toujours favorable.

Deux partis se formèrent alors dans Genève ; l'un lui était entièrement opposé , et cherchait tous les moyens de le perdre : il l'accusait d'impudicité , de débauches , d'hérésie , et l'on est obligé de convenir que les deux premiers points de cette accusation n'étaient que trop fondés , Morus n'ayant jamais eu la force de vaincre son penchant pour les plaisirs , et s'y livrant sans aucune réserve , ni aucune retenue. Nous n'osons ni le condamner , ni l'absoudre sur le troisième reproche , qui nous paraît une inconséquence dans la bouche des calvinistes. Peut-il y avoir d'hérésies chez ceux qui n'ont point d'unité dans leur croyance , et qui permettent un libre examen en matière de religion ? Nous hasardons cette réflexion qui se présente inopinément à notre esprit , et nous ne cherchons pas à l'approfondir.

L'autre parti se déclara ouvertement pour protecteur du nouveau Ministre , et lui fit obtenir de l'Église de Genève un témoignage d'orthodoxie. Mais fermons les yeux sur toutes

ces intrigues scandaleuses ; oublions un moment les fautes que Morus peut avoir commises, et ne nous occupons que de ses talens.

Il possédait à fond celui de la chaire ; aussi chaque fois qu'il prêchait une foule d'auditeurs s'empressait pour l'entendre : cependant ses ennemis le forcèrent à quitter Genève. M. de Saumaise, ce fameux érudit, qui était alors si célèbre dans la controverse, et qui avait pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, l'appela en Hollande ; il essaya en vain de lui procurer une chaire de théologie à Harderwic ; mais il parvint à lui faire obtenir celle de Middelbourg, dont Morus prit possession en 1649, après avoir prêché à Maestricht devant le Synode des Églises Wallonnes, qui fut charmé de son éloquence. A peine était-il fixé à Middelbourg, en qualité de Professeur de théologie et de Ministre , que les Chefs de l'École d'Amsterdam le firent prier de venir professer l'histoire chez eux ; il refusa momentanément cette place honorable ; mais la même invitation lui ayant été renouvelée trois ans après, il prit enfin le parti de l'accepter, et les succès qu'il y obtint augmentèrent beaucoup sa réputation.

Il jouissait paisiblement de sa gloire, lorsqu'en 1652 un livre anonyme, que certains écrivains attribuent à Pierre du Moulin fils, et dont l'opinion générale prétendit que Morus était l'auteur, vint l'exposer à la haine d'un ennemi puissant et dangereux, qui le poursuivit avec acharnement. Dans cet ouvrage, dirigé contre le Parlement qui condamna à mort le malheureux Roi d'Angleterre Charles I<sup>er</sup>, le célèbre Milton était extrêmement maltraité, surtout dans l'épître dédicatoire et dans les vers qui se trouvent à la fin, et il causa une vive sensation (1). Milton, oubliant qu'il pouvait être si grand par son génie poétique, et surtout par son beau poëme du *Paradis perdu*, avait eu le malheur de se jeter dans la politique, et d'écrire la justification des Anglais régicides; il ne put supporter avec sang-froid des attaques si virulentes et voulut en tirer vengeance. Pour la rendre plus terrible il prit des informations soit à Genève, soit ailleurs, sur la vie scandaleuse de l'auteur, et il en rendit publiques toutes les

---

(1) Il était intitulé : *Regii sanguinis clamor ad cælum adversus parricidas anglos.*



particularités : c'est ainsi que toute l'Europe sut que Morus débaucha une servante à Genève, qu'il l'avait entretenue depuis quoiqu'elle fût mariée; qu'en promettant à la femme de chambre de Madame de Saumaise de l'épouser, il avait abusé de la vertu de cette fille jusqu'au point qu'elle eût un enfant de lui; qu'il soutint un procès pour cause d'adultère, et qu'il avait été accusé d'hérésie et interdit de son ministère (1). Morus eut beau fournir un grand nombre d'attestations pour prouver son innocence, il ne parvint pas à détruire l'impression défavorable que la réponse de Milton avait laissée dans les esprits, et la postérité la lui reproche encore.

Pour se distraire de tous les chagrins que lui causa cette malheureuse discussion, notre compatriote voulut faire un voyage dans les pays étrangers; il obtint un congé, à Amsterdam, le 20 décembre 1654 : ce congé n'était que pour trois ou quatre mois et pour voyager seulement en France. Morus n'y eut aucun égard; il traversa rapidement sa patrie, passa

---

(1) Voyez, au sujet de cette accusation d'hérésie, nos réflexions page 495.

par Florence , où il essuya une cruelle maladie , après laquelle il fut comblé d'honneurs et de récompenses par le Grand-Duc , qui le reçut à sa Cour , et delà il se rendit à Venise où des honneurs plus grands encore lui furent décernés. Il avait composé en chemin , sur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens , un beau poëme latin dont Tanneguy-Lefevre fait un éloge pompeux. La République victorieuse en fut tellement charmée qu'elle fit présent à l'auteur d'une chaîne d'or , en témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance.

A peine eut-il obtenu un triomphe si flatteur , que Morus revint à Amsterdam , où il arriva en 1656 , après une absence de plus d'un an. Quoiqu'il eût dépassé en tout point la permission qu'on lui avait accordée , il trouva les moyens non seulement de se faire absoudre par le Synode de Leide , devant lequel il se présenta dans le mois de mai , mais encore de se faire remercier.

Il n'écluda point de la même manière les poursuites de plusieurs autres Synodes provinciaux , car au mois d'avril 1659 celui de Tergow l'ayant cité à comparaître devant lui ,

et Morus ne s'étant point présenté, voici une partie du jugement qui fut rendu :

« La Compagnie a déclaré que ledit Alexan-  
» dre Morus était incapable d'exercer aucune  
» fonction du Saint ministère de l'Evangile au  
» milieu de nous, et d'y participer à la Sainte  
» Cène du Seigneur, jusques à ce que, par  
» une sincère repentance de ses pëchés et une  
» conversion sans reproche, il ait réparé tant  
» de scandales qu'il nous a donnés, etc. »

Le Synode de Nimègue confirma ce jugement au mois de septembre 1659, et les États-Généraux ayant demandé communication de toutes les pièces, l'affaire eût été poussée plus loin, si M. de Thou, Ambassadeur à la Haye, n'eût intercedé en faveur de l'accusé.

M. de Thou s'y était intéressé, parce que Morus, sollicité par un grand nombre de ses partisans qu'il avait en France et qui étaient impatients de l'entendre prêcher, avait pris des engagemens avec eux, et qu'il allait être Ministre à Paris. En effet malgré une vive opposition qui se déclara contre lui au Synode national de Loudun, devant lequel son admission fut discutée et approuvée, il s'empressa d'aller exercer son ministère dans le Temple que les protestans avaient à Charenton.

On ne peut se faire une idée de l'affluence des auditeurs qui accoururent de tous côtés pour l'entendre prêcher. Ses Sermons étaient remplis d'allusions si piquantes, de certaines saillies d'imagination si vives, et il les débitait avec tant de grâce et de chaleur que les succès qu'il obtenait n'ont rien qui doive nous paraître étonnant : cependant son genre d'éloquence, que lui seul pouvait faire réussir, et qui prenait sa source moins dans les beautés réelles du style et des pensées, que dans des traits de raillerie ou de malignité, devenait pernicieux pour ses imitateurs, et menaçait le goût d'une corruption prochaine : aussi le Synode tenu à Paris, en 1675, se hâta-t-il d'y porter remède. Par un de ses actes, qui fut lu dans plusieurs Temples et même à Charenton, il commanda d'éviter, dans l'exposition de la parole de Dieu, *les jeux d'imagination et de mots* ; et si le mal ne fut pas entièrement arrêté dans ses progrès, il était du moins signalé à l'opinion publique, et par cela seul il devint moins pernicieux.

Alexandre Morus semblait destiné à porter le trouble et le désordre dans les lieux où il se trouvait ; il n'avait évité les poursuites du Consistoire de Paris qu'en faisant un voyage

en Angleterre. Lorsqu'il en fut de retour, dans le mois de juin de l'année 1662, ce même Consistoire ayant reçu de nouvelles plaintes à son sujet, lui signifia de s'abstenir de prêcher jusqu'à ce qu'il se fût pleinement justifié. Les partisans de Morus se saisirent des avenues de la chaire le dimanche suivant, et ne voulurent point permettre qu'un autre Ministre y montât, ce qui occasiona un si grand scandale que le Parlement ordonna, par arrêt du 27 juillet, que l'on convoquât un Colloque. Morus y fut suspendu pour un mois de ses fonctions; mais quoique cette sentence eût été aggravée par un Synode tenu à Paris, quelque temps après, pour le même objet, il fit appel devant celui de la province de Berri, qui le rétablit dans sa charge, et il la conserva jusqu'à la fin de ses jours.

Tout ce que nous venons de rapporter en peu de mots, relativement aux divers Synodes qui s'occupèrent de notre trop célèbre compatriote, se trouve exposé, avec de grands développemens, dans *l'Histoire de la Révocation de l'Édit de Nantes*, et dans la *Réplique de M. d'Aillé au P. Adam*. Ceux de nos lecteurs, qui désireront en savoir davantage sur

cette matière , peuvent consulter ces deux ouvrages qui satisferont pleinement leur curiosité.

Madame la Duchesse de Rohan qui protégeait Morus de tout son crédit et de toute son influence, lui avait donné un logement dans son hôtel : c'est là qu'il tomba malade pour ne plus se relever, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Ses souffrances durèrent plus de six mois , et cependant il conserva toutes ses facultés morales jusqu'à son dernier soupir ; il s'entretenait avec les personnes qui le visitaient sans qu'on pût remarquer aucune confusion dans ses idées , ni le moindre changement dans son esprit. Ses discours , surtout pendant une convalescence de quinze jours, qui donna à ses nombreux amis l'espoir de le conserver , ne roulèrent que sur des sujets de piété ; il parla contre les vanités du monde , s'efforça de prouver la vérité de la religion réformée, et sa conformité avec celle des saints Apôtres ; il justifia la clarté de l'Écriture , déplora l'aveuglement des gens du siècle , donna à ses confrères des conseils sur la manière de consoler les malades , et surtout il chercha à se justifier de tous les écarts qu'on lui avait reprochés ,

protestant, jusqu'à son dernier soupir, qu'il était innocent, et qu'il n'avait rien à se reprocher. Huit jours avant sa mort on lui annonça sa fin prochaine suivant le conseil des Médecins; il en reçut la nouvelle en véritable chrétien, continua de converser avec les personnes qui l'entouraient jusqu'à ce que le moment fatal fût arrivé, et il expira le 28 septembre 1670, à huit heures du soir, en prononçant ces belles paroles du Roi-Propète : *Mon Dieu en tes mains je viens rendre, car tu m'as racheté, ô Dieu de vérité!*

D'après ce qu'on vient de lire on trouvera que Bayle a eu raison, lorsqu'il a dit que les sentimens de piété que Morus manifesta à ses derniers momens *effacèrent le souvenir de ce qu'il pouvait y avoir eu d'irrégulier dans sa conduite*, et si l'on en doutait encore, nous ajouterions que le Roi ayant demandé des nouvelles de ce fameux Ministre au Maréchal de Grammont, qui avait été le voir par son ordre : « Sire, lui » répondit-il, je l'ai vu mourir; il est mort » en bon huguenot. » Et puis continuant sur le ton de la plaisanterie, il ajouta : « Mais » une chose en quoi je le trouve encore plus » à plaindre, c'est qu'il est mort dans une re-

» ligion qui n'est maintenant non plus à la  
» mode qu'un chapeau pointu. »

Le *Ménagianna*, qui rapporte cette anecdote, prétend que Morus avait plusieurs fois été tenté de se faire catholique et qu'il en fit l'aveu avant de mourir. Nous ignorons jusqu'à quel point cette assertion est fondée.

Les détails de la maladie de Morus, ainsi que les discours qu'il prononça étant sur son lit de mort, furent soigneusement recueillis, et on les imprima, à Genève, dans l'année 1681, en un petit volume in-18, intitulé : *Les derniers Discours de M. Morus*, avec cette épigraphe : *Souvenez-vous de vos Conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et considérant qu'elle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.*

Lorsque, dans l'année 1655, Morus fut dangereusement malade à Florence, il composa lui-même son épitaphe en vers latins, qu'on traduisit ainsi en français :

« Passant ci-gît *Morus* (1) ce mûrier qui tint place  
Et fleurit au milieu des arbres du Parnasse,  
Qui ne peut empêcher ses plantes de mourir :

---

(1) *Morus*, en français, veut dire *Mûrier*.



Donques en quelque endroit du monde où tu demeures  
 Souviens-toi de ce nom qui te fait souvenir  
 Que comme ce mûrier il faudra que tu meures. »

« On a de M. Morus un Traité de *Gratia*  
 » et *libero arbitrio*, un autre de *Scripturâ*  
 » *sacra sive de causa Dei* ; un Commentaire  
 » sur le chapitre LIII d'Esaië ; des Notes *ad*  
 » *locâ quædam novi fœderis* ; une Réponse à  
 » Milton, sous le titre de *Alexandri Mori*  
 » *fides publica* ; des Harangues et des Poèmes  
 » en latin. Depuis sa mort on a imprimé quel-  
 » ques fragmens de ses Sermons, et même  
 » quelques Sermons tout entiers. Disons un  
 » mot sur ses Harangues ; il en prononça trois  
 » à Genève, qui sont fort belles : la latinité  
 » en est plus docte qu'élégante ; il aimait les  
 » phrases peu communes et les significations  
 » de mots dont on ne trouvait presque pas  
 » d'exemples. De ces trois Harangues il y en a  
 » une qui est un panégyrique de Calvin, et  
 » une autre qui a pour titre de *Pace*, dans  
 » laquelle il condamne fortement, sans nom-  
 » mer personne, MM. Amyraut et Spanheim  
 » qui étaient en guerre ouverte sur la grâce  
 » universelle. Il leur dit leurs vérités comme  
 » il faut : ce fut une véritable mercuriale ; il

» s'en donna au cœur joie. Disons aussi un  
» petit mot sur les poésies latines : on estime  
» beaucoup celles qu'il fit sur la naissance de  
» Notre-Seigneur , et pour rendre grâce à Dieu  
» après une grande maladie. M. Perachon , qui  
» était alors protestant , les traduisit en vers  
» français et les publia , à Paris , l'an 16 . .  
» Je ne me souviens point d'avoir vu d'autres  
» vers français de M. Morus , que la réponse  
» qu'il fit , sur les mêmes rimes , à un Son-  
» net que Coras lui adressa après son abjura-  
» tion (1). »

Nous pouvons ajouter , à ces détails que Bayle nous a transmis et que nous avons cités textuellement , ceux que nous avons nous-même recueillis ailleurs. En 1691 on imprima , à Amsterdam , dix-huit Sermons de Morus sur le huitième chapitre de l'*Épître aux Romains* , et M. de Marolles dit , dans ses *Mémoires* , tome III , page 323 , que ce Ministre lui avait envoyé un Poëme en vers latins , qu'il venait de composer en l'honneur des couches de la Vierge.

#### PIN DE SECOND VOLUME.

---

(1) Voyez Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres* , mois de mars 1685 , page 333 , de la deuxième édition.

# TABLE

## DES MATIÈRES.



|                                             | PAGES. |
|---------------------------------------------|--------|
| DACIER. (André). . . . .                    | 5      |
| DACIER. (Anne). . . . .                     | 35     |
| DALDARIC. . . . .                           | 67     |
| DANEAU. (Lambert). . . . .                  | 71     |
| DANT. (Jean). . . . .                       | 80     |
| DAUBIAN-DELISLE. (Joseph). . . . .          | 83     |
| DEPOS. (David). . . . .                     | 91     |
| DEBT (Pierre). . . . .                      | 95     |
| DESPAULX. (Raymond Don). . . . .            | 99     |
| DIEUDONNÉ I <sup>er</sup> , Évêque. . . . . | 106    |
| DIEUDONNÉ II, idem. . . . .                 | 109    |
| DIEUDONNÉ III, idem. . . . .                | 110    |
| DECARLA-BONIFAS. (Marc). . . . .            | 111    |
| DECROS. (Gabriel). . . . .                  | 126    |
| DULAU. (Don). . . . .                       | 128    |
| DURAND. . . . .                             | 133    |
| ELISAGAR. . . . .                           | 135    |
| EMÉRIC-NATALIS, Évêque. . . . .             | 138    |
| EMÉRIC. . . . .                             | 140    |
| ESMENGARDE, ou la belle Castraise. . . . .  | 142    |

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| ETIENNE de Albavo, Evêque. . . . .                                  | 152 |
| FABRE. . . . .                                                      | 155 |
| FABRI. (Pierre de). . . . .                                         | 156 |
| FAURIN. (Jean). . . . .                                             | 161 |
| FERLUS. (François). . . . .                                         | 165 |
| FERRIÉS. (Paul de). . . . .                                         | 170 |
| FERRIÈRES. (Guillaume de). . . . .                                  | 175 |
| FONTENAY. (Louis-Abel de Bonnafous, Abbé de). . . . .               | 179 |
| FORNIER de FÉXÉROLS. (J. <sup>e</sup> Margueritte-Etienne). . . . . | 188 |
| FOUGERAS. (Don Victor de). . . . .                                  | 194 |
| FOURNÉS. (Jean-Louis). . . . .                                      | 198 |
| FRÉGEVILLE. (Gau). . . . .                                          | 205 |
| FRÉGEVILLE. (Henri Marquis de). . . . .                             | 206 |
| GACHES. (Pierre). . . . .                                           | 210 |
| GACHES. (Jacques). . . . .                                          | 212 |
| GACHES. (Raymond). . . . .                                          | 217 |
| GARDIE. (Pontus de la). . . . .                                     | 222 |
| GÉRARD-MARIETI, Evêque. . . . .                                     | 231 |
| GLORIES. (Pierre) ou Glory, Evêque. . . . .                         | 234 |
| GUI DE ROYE, Evêque. . . . .                                        | 240 |
| GUILLABERT DE CASTRES. . . . .                                      | 243 |
| GUILLAUME DE PUY-LAUBENS. . . . .                                   | 246 |
| GUY. (Jean-Baptiste). . . . .                                       | 250 |
| HAUTERIVE. (Jean), Altaripa ou frère Jean. . . . .                  | 253 |
| HAUTERIVE. (Louis de Caires dit d'Entraigues<br>Baron d'). . . . .  | 259 |
| HAUTERIVE. (Jn. Jh. Marquis de Villeneuve<br>Baron d'). . . . .     | 264 |
| HÉLIE I <sup>er</sup> DE RADAM, Evêque. . . . .                     | 268 |

|                                                        | PAGES.     |
|--------------------------------------------------------|------------|
| HÉLIE II DE DONZENACO, Évêque. . . . .                 | <u>269</u> |
| HODDY. (Don Jacques). . . . .                          | <u>270</u> |
| ICART. (Jean-François). . . . .                        | <u>274</u> |
| ICHER. (Frère François). . . . .                       | <u>282</u> |
| IMBERT. (Jean-Baptiste d'). . . . .                    | <u>285</u> |
| ISARN. (Abraham), Vice-Roi d'Arménie. .                | <u>292</u> |
| ISARN. (Samuel). . . . .                               | <u>298</u> |
| JACOBUS-de-Austria. . . . .                            | <u>312</u> |
| JAUSSAUD. (Louis). . . . .                             | <u>314</u> |
| JEAN <u>I<sup>er</sup></u> d'Armagnac, Evêque. . . . . | <u>320</u> |
| JEAN II d'Armagnac, id. . . . .                        | <u>322</u> |
| JEAN III de Digna, id. . . . .                         | <u>324</u> |
| JEAN III d'Armagnac, id. . . . .                       | <u>325</u> |
| JEAN V Engard, id. . . . .                             | <u>326</u> |
| JEAN VI Engard, id. . . . .                            | <u>328</u> |
| JEAN VII, id. . . . .                                  | <u>329</u> |
| JEAN VIII d'Armagnac, id. . . . .                      | <u>331</u> |
| JEAN IX de Martigny, id. . . . .                       | <u>336</u> |
| JEAN X de Fossé, id. . . . .                           | <u>337</u> |
| JEAN XI de Fossé, id. . . . .                          | <u>343</u> |
| LACARRY. (Gilles). . . . .                             | <u>345</u> |
| LACGER. (Hercule de). . . . .                          | <u>348</u> |
| LACROUZETTE. (Jean de Noël, Seigneur de). .            | <u>351</u> |
| LAMÉE. (Adrien de Don). . . . .                        | <u>356</u> |
| LAROQUE. (Louis Bonifas). . . . .                      | <u>364</u> |
| LASOURCE. (Marc-David-Alba). . . . .                   | <u>374</u> |
| LASTIC DE ST. JAL. (François de), Évêque. .            | <u>394</u> |
| LAUTREC. (Armoise de). . . . .                         | <u>395</u> |
| LAUTREC. (Pierre Joseph de). . . . .                   | <u>398</u> |

## TABLE.

511

## PAGES.

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| LIGONIER. (Jean de) . . . . .                           | 404 |
| LORRAINE. (Charles III de), Evêque. . . . .             | 409 |
| MALZAC. (Silvain). . . . .                              | 410 |
| MALZAC. (Félix). . . . .                                | 420 |
| MARTIGNY. (Charles 1 <sup>er</sup> de), Evêque. . . . . | 428 |
| MARTIGNY. (Pierre III de). . id. . . . .                | 429 |
| MARTIGNY. (Charles II de). . id. . . . .                | 433 |
| MARTIN (David). . . . .                                 | 434 |
| MARTIN. (Jacques Don). . . . .                          | 449 |
| MARTINI. . . . .                                        | 456 |
| MAUPEOU. (Augustin de), Evêque. . . . .                 | 459 |
| MEYER. (Jean). . . . .                                  | 464 |
| MONALD, Evêque. . . . .                                 | 469 |
| MONTFORT. (Gui de). . . . .                             | 471 |
| MONTFORT. (Philippe I <sup>er</sup> de). . . . .        | 473 |
| MONTFORT. (Philippe II de). . . . .                     | 477 |
| MONTFORT. (Jean de). . . . .                            | 483 |
| MONTGOMERY. (Jacques). . . . .                          | 487 |
| MORUS. (Alexandre). . . . .                             | 491 |

FIN DE LA TABLE.

---

## ERRATA.

---

N. B. Avant de commencer cet errata , je dois relever une erreur très grave qui s'est glissée dans le premier volume. Trompé par de faux renseignemens et surtout par une nouvelle biographie universelle , je m'étais approprié le prédicateur *Desplas* ; mais j'avoue que je n'en avais nullement le droit , puisqu'il est né à Castelnau-dary et qu'il n'a jamais paru à Castris.

---

### PAGES.

- 8, lig. 4, au lieu de *Mademoiëlle*, lisez : *Mademoiselle*.  
18, lig. 1, au lieu de, *Desmarais*, lisez : *Demarais*.  
56, lig. 12, au lieu de, *désavouer*, lisez : *deplorer*.  
99, lig. 15, au lieu de, *tous*, lisez : *tout*.  
110, au titre, au lieu de, *Dieudonné V*, lisez : *Dieudonné III*.  
114, lig. 4, au lieu de, *Moutou*, lisez : *Moulton*.  
*ibid*, lig. 17, au lieu de, *sirent un grand élog* ; lisez :  
*donnèrent l'analyse*.  
118, lig. 2, que *M. Charles de Lacretelle*, lisez : qu'une  
*cabale puissante*. Cette faute est très-grave, M<sup>re</sup> de  
Cavillac ne pouvait connaître en 1787, une histoire  
qui n'a paru qu'en 1819.  
120, lig. 11, au lieu de *cin*, lisez : *celui*.  
121, lig. 17, au lieu de, *j'avais*, lisez : *je mis*.  
122, lig. 13, au lieu de, *ridicule*, lisez : *scandale*.  
*ibid*, lig. 13, au lieu de *importunité*, lisez : *impunité*.  
123, lig. 3, au lieu de, *entendre*, lisez : *écouter*.  
202, lig. 8, au lieu de, *Hevie*, lisez : *Ilérie*.  
204, lig. 8, 13, 17, au lieu de, *Plausoles*, lisez : *Plazolles*.  
280, lig. 5, au lieu de, *croignent*, lisez : *redoutent*.  
474, lig. 2, au lieu de, *repects*, lisez : *respects*.

---

IMP. DE VIDAL AINÉ.

